


600022364N

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES
FEMMES FRANÇOISES.
TOME PREMIER.



De Seve del B.L. Prevost Sculp

HISTOIRE LITTÉRAIRE DES FEMMES FRANÇOISES,

OU

LETTRES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

CONTENANT un Précis de la Vie & une Analyſe raiſonnée des Ouvrages des Femmes qui ſe ſont diſtinguées dans la Littérature Françoiſe.

Par une Société de Gens de Lettres.

QUID FŒMINA POSSIT. *Virg. Æneid.*

TOME PREMIER.

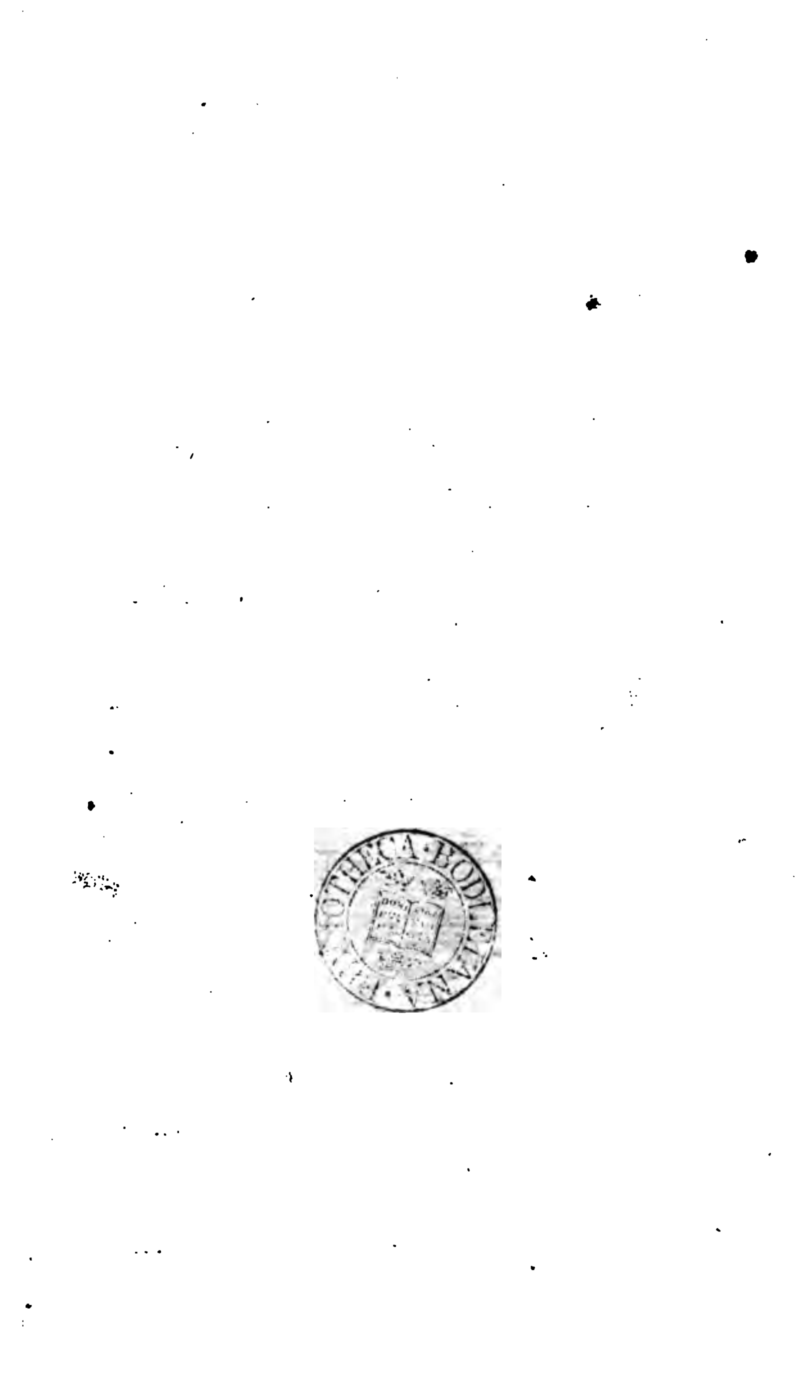




A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION, & PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

LE but de cet Ouvrage est exprimé dans l'épigraphe : c'est de faire voir ce que peut une femme dans la carriere des Sciences, lorsqu'elle sçait se mettre au-dessus du préjugé qui lui défend d'orner son esprit, & de perfectionner sa raison. La liste de celles qui se sont occupées avec succès des arts agréables & des études sérieuses, étonnera nos Lecteurs, par le nombre & la qualité des noms illustres qui la décorent. Ils y verront que l'esprit n'est point incompatible avec la beauté, les Lettres avec la naissance, l'étude avec le plaisir, les Muses avec les Graces; que les femmes, destinées à plaire par les charmes de la figure, peuvent également aspirer à la gloire des talens, & cueillir autant de lauriers que de myrthes; qu'on peut être aussi satisfait de les entendre, que de les voir; de lire leurs ouvrages, que de contempler leurs attraits. En effet, où trouve-t'on plus d'imagination, plus de naturel & de délicatesse, que dans tout ce qui sort de leur plume ? Qui juge mieux qu'elles, de tout ce qui s'appelle agrément, goût, bienséance, sentiment ? Le bon & le mauvais les frappe d'abord ; & leurs décisions sont aussi promptes que les traits qui partent de leurs yeux.

Il est vrai qu'elles excellent plus dans les ouvrages de pur agrément, que dans les sciences abstraites & dans les grands genres de littérature, tels que l'Histoire, la morale, la haute Poësie, &c. La délicatesse, la vivacité, les graces qui leur sont naturelles, sont faites pour les écrits agréables, plutôt que pour des recherches profondes & des discussions philosophiques. Il en est cependant

parmi elles, qui s'engagent dans le labyrinthe des ſciences les plus difficiles, & qui ſont initiées aux ſecrets de la plus profonde Géométrie. Tandis que les unes développent les myſteres de l'amour, & tracent d'un pinceau rapide les caracteres d'une paſſion malheureuſe, d'autres embouchent la trompette de Milton, & chauſſent le cothurne de Racine. L'une, excitée par le motif le plus tendre & le plus raiſonnable, donne à ſon fils des leçons de Phyſique, & lui explique les principes de Mathématique avec un ordre, une netteté, une profondeur & une préciſion ſi rares dans ces ſortes d'ouvrages. L'autre donne une nouvelle vie à quelques-uns de nos Monarques, les offre à nos yeux ſous des traits intéreſſans, & nous ſauve, par d'ingénieuſes fictions, de l'ennui de la vérité.

On ne ſçauroit donc trop s'élever contre l'injuſtice de ceux qui exigent que les femmes ne faſſent aucun uſage de leur eſprit. Il peut être pour nous une ſource d'inſtruction & de plaiſir, en même temps qu'il leur ménage à elles-mêmes un avenir agréable, & des reſſources pour un âge où il ne leur eſt plus permis de plaire. Rien n'eſt ſi triſte, en effet, que le ſort de celles qui n'ont ſçu que ſe faire adorer. Comme elles n'ont eſtimé que les graces extérieures, dès qu'elles les perdent, elles tombent dans un abandon qui les déſeſpere. Si dans leur jeuneſſe elles avoient pris le goût de l'étude, la privation des plaiſirs ne leur laiſſeroit ni vuide, ni beſoin : elles recueilleroient le fruit de leurs réflexions, & ſe procureroient une félicité plus réelle & plus durable. Les charmes de leur raiſon cultivée ſubjugueroient les eſprits de ceux, dont les attraits de leur figure auroient dompté les cœurs.

C'eſt principalement en France, que les femmes peuvent profiter de ces avantages. L'uſage du monde qu'el-

les voyent de bonne heure, la liberté dont elles jouissent, le commerce qui regne entr'elles & les hommes, la nécessité où elles sont de plaire; tout contribue à mettre dans leur esprit cette vivacité qui nous charme. Avec le goût, l'imagination & la sensibilité qu'elles ont reçus de la nature, pourquoi ne leur seroit-il pas permis de se mettre au rang des Auteurs? S'il leur faut des exemples qui les y autorisent, & des modeles qu'elles puissent imiter, l'Ouvrage que nous offrons au Public, leur en fournira dans tous les genres. Dans cette espece de trophée érigé à la gloire du beau sexe & à celle de notre nation, aucune femme, depuis la célebre & infortunée Héloïse, jusqu'à celles qui écrivent actuellement, n'a été oubliée; & chacune y tient le rang que lui ont mérité, & ses talens & ses écrits. On y trouve d'abord la vie de chaque femme qui s'est fait connoître par quelque production littéraire, & les anecdotes qui peuvent rendre cette vie agréable & intéressante. On présente ensuite tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans ses écrits. Si c'est un Roman, on le dépouille de toutes ses longueurs, ses superfluités; & l'on ne met sous les yeux du Lecteur, que les situations, les pensées, les sentimens, les endroits enfin les plus capables de faire impression sur le cœur ou sur l'esprit. Par-là, le fond d'un Roman long & ennuyeux devient souvent une jolie petite Histoire galante, morale, ou philosophique, selon la nature du sujet; & si les épisodes en valent la peine, on en fait autant de petits contes amusans, qui font toujours la matiere d'une lecture agréable. Si la femme Auteur s'est exercée dans un autre genre, en Poësie, par exemple, on choisit dans ses ouvrages les endroits d'élite, les morceaux exquis, les pieces enfin qui lui ont fait le plus de réputation; & on laisse de côté

tout ce que l'Auteur même, pour sa gloire & pour la satisfaction du Public, auroit dû supprimer. Ainsi l'on est sûr de ne lire que des choses agréables, & de posséder dans cinq volumes seulement, ce que trois ou quatre cent femmes, les plus célebres de la nation, ont pensé & produit de plus ingénieux, & qui se trouve dispersé & comme perdu dans plus de deux mille volumes, qu'on ne liroit pas.

Tel est, en gros, le plan de notre Ouvrage, composé par une Société de gens de Lettres, à laquelle un homme seul a présidé. Il a non-seulement rédigé & mis en ordre le travail de ses Coopérateurs; mais, pour ne rien omettre d'essentiel, & donner à ce Livre toute la perfection dont il étoit susceptible, il a eu recours aux Journaux, où l'on trouve des notices très-bien faites, & d'excellens extraits, qu'il a employés, sans beaucoup de changement, dans ce Recueil. Ceux dont il s'est servi, & que nous nommons avec reconnoissance, sont les Feuilles de l'Abbé des Fontaines, le Mercure de France, l'Année & l'Observateur littéraires, le Journal Encyclopédique & le Journal des Dames. Le nom des Journalistes ne se trouve point à côté des articles qu'ils ont fournis, pour ne point charger de citations les pages du Livre. Nous les prions de vouloir bien agréer cet aveu public de notre reconnoissance.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce premier Volume.

N. B. Il a paru nouvellement dans les Journaux, & dans quelques Recueils de Poësies, des Vers de Madame la Marquise D'ANTREMONT, de la Ville d'Aubenas. Il y a entr'autres une Lettre en vers & en prose, adressée à M. de Voltaire, avec la réponse. N'ayant pu lui donner place dans le corps de l'Ouvrage, nous avons cru devoir au moins en faire mention dans cette Table,

Fin de la Table du premier Volume.



HISTOIRE LITTÉRAIRE DES FEMMES FRANÇOISES.

LETTRES A MADAME ***.

LETTRE PREMIERE.

TELLE est, Madame, l'inconſéquence qui regne dans nos idées : d'un côté nous imaginons un parnaſſe ; nous y plaçons neuf Muſes & un ſeul Apollon : comme ſi l'empire des Sciences & des Arts devoit être ſpécialement le partage de votre ſexe. De l'autre, nous trouvons extraordinaire que vous cherchiez à vous y ſignaler ; & nous paroiſſons étonnés qu'un bon écrit puiſſe ſortir de la main d'une femme. Seroit-ce de notre part un rafinement de galanterie ; & vous Héloïſe

drions-nous, par ce feint étonnement, faire plus d'honneur à vos Écrits? Foible ressource, si par d'ingénieuses productions, vous ne vous étiez acquis des droits réels sur notre estime. C'est, Madame, ce dont va vous convaincre la lecture de ces Lettres qui formeront l'histoire du génie des femmes françoises, & de leurs progrès dans les ouvrages d'esprit.

Je commence par la célebre Héloïse, Maîtresse d'Abailard. Sa passion pour son Amant, est un des plus beaux monumens que nous ayons dans l'histoire amoureuse; & ses Lettres pleines de feu, de sentiment & de force, tiennent un rang distingué parmi les écrits qui honorent notre nation & votre sexe. Mais avant que de les placer sous vos yeux, il est à propos d'en rappeller le sujet & l'occasion.

Vie d'Héloïse. Pierre Abailard, un des plus grands ornements du douzieme siécle, nâquit en 1079, au Bourg de Palais, à quatre lieues de Nantes. Sa famille étoit noble; son pere suivoit avec éclat la profession des armes. Il cultiva les Lettres dès sa jeunesse, & vint étudier dans la Capitale de la France sous Guillaume de Champeaux, savant Théologien. La réputation du disciple éclipsa bientôt la gloire & blessa l'orgueil du maître: Abailard fut obligé d'aller enseigner à Melun. Peu de tems après il revint à Paris, obtint un Canonicat, imposa silence à Champeaux, & professa seul dans cette Capitale. Il en sortit de nouveau pour aller entendre les leçons d'Anselme, Doyen & Archidiacre de Laon. Sa destinée étoit de faire taire ses Maîtres, & de les remplacer. Il ouvrit une école; celle d'Anselme fut déserte: celui-ci le fit chasser de Laon. Abai-

Année 1101.

lard revint à Paris, enseigna de nouveau, & fit connoissance avec une jeune personne appellée Héloïse ou Louise. Elle étoit, selon les uns, la niéce, & selon d'autres, la fille naturelle de Fulbert, Chanoine de Paris : c'étoit un prodige de génie & de beauté. Ces deux personnes, si supérieures à leur siécle par les lumieres de leur esprit, & par la sensibilité de leur ame, se virent, s'aimerent, se le dirent, se le jurerent, & prirent des mesures pour se livrer sans crainte à leur passion. Héloïse demeuroit avec Fulbert, Prêtre aussi simple qu'avare, qui accepta, sans hésiter, la demande que lui fit Abailard, de prendre un logement chez lui, de lui payer une pension, & d'instruire sa niéce. Fulbert poussa la complaisance jusqu'à permettre au Précepteur d'entretenir Héloïse le jour & la nuit, & même de la châtier, si elle étoit indocile à ses leçons. Ces Amans profiterent de cette liberté, & vécurent heureux dans les bras de l'amour. Mais ce commerce secret transpira, & devint public. L'oncle seul l'ignoroit, & ne l'apprit que par des chansons qu'il chantoit avec tout le monde, & dont il découvrit enfin le sujet. Il maltraita sa niéce & chassa Abailard.

Cependant Héloïse étoit grosse ; elle en avertit son Amant qui la fit enlever, & l'envoya chez une de ses sœurs en Bretagne, où elle accoucha d'un fils, qu'on nomma Astrolabe, & qui probablement vécut peu. Cet événement mit le comble à la douleur & à la colere du Chanoine. Abailard, pour l'appaiser, promit d'épouser Héloïse ; mais par un excès d'amour singulier, elle aimoit mieux être la Maîtresse, que la femme d'Abailard. Elle résista long-tems, & consentit enfin à ce mariage, qu'on résolut de tenir

ſecret, parce que divulgué, il auroit fait perdre à Abailard ſon Canonicat & ſes écoliers. Il mit, pour faire prendre le change au public, Héloïſe au Couvent d'Argenteuil, où elle portoit l'habit de Religieuſe, comme ſi elle l'avoit été réellement.

Fulbert, croyant qu'on le trompoit encore, fit exécuter ce crime affreux que tout le monde ſçait, par lequel l'époux ceſſa d'être homme. Des ſcélérats introduits la nuit chez le malheureux Abailard, le réduiſirent à l'état d'Origène. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la douleur d'Héloïſe, lorſqu'elle apprit cette horrible nouvelle. Abailard, guéri de ſa bleſſure, alla cacher ſa honte dans le Cloître de Saint Denis. Il prit l'habit de Religieux, & engagea Héloïſe à ſuivre ſon exemple. En prononçant les vœux ſolemnels, elle baignoit de ſes larmes, le dernier billet d'Abailard, dans lequel il lui juroit un amour éternel. » Je portois, dit-elle, en » allant à l'Autel, le cœur de mon Amant & le » mien; & mon ſacrifice immoloit l'un & l'autre. Quelque temps après leur ſéparation, une Lettre d'Abailard, adreſſée à un ami, & qui contenoit l'hiſtoire de ſes malheurs, tomba entre les mains d'Héloïſe. Cet écrit réveilla toute ſa tendreſſe, & occaſionna ces fameuſes Lettres qui nous reſtent d'eux, & qui peignent ſi vivement les combats de la nature & de la grace. Voici de quelle maniere s'exprime Héloïſe au ſujet de cette Lettre.

» Je n'en eus pas plutôt apperçu le caractère, » qui ne pouvoit m'être inconnu, que je la dévorai, pour ainſi-dire, & me mis à la lire » avec toute l'ardeur que m'inſpiroit l'amour » que je reſſens pour la perſonne qui l'écrivoit;

» vous eûssiez dit, que je voulois me repaître de
» l'ombre de celui que j'ai perdu ; & que ne
» pouvant plus le posséder, son portrait, que je
» voyois exprimé par ses paroles, me tenoit lieu
» de la personne même. Mais, hélas ! que cette
» lecture m'a coûté cher ; ma curiosité a été bien
» punie ; je m'en souviens encore ; je n'ai trouvé
» dans cette Lettre que du fiel & de l'absinte :
» puisque ce n'étoit autre chose que le triste &
» lamentable récit de nos aventures passées, &
» de toutes les croix dont vous êtes présentement
» accablé, vous qui êtes l'unique objet de mon
» cœur ! »

Après bien des chagrins, des persécutions & des traverses, ces deux Amans se réunirent au Paraclet, nom qu'Abailard avoit donné à un oratoire ou hermitage qu'il avoit bâti en Champagne, près de Nogent sur Seine, dans le Diocèse de Troyes. Cet oratoire devint une Abbaye, dont Héloïse fut la premiere Supérieure. Abailard y passoit une partie de l'année ; mais la calomnie le poursuivit jusques dans cette solitude. Ces deux époux furent obligés de se dire un éternel adieu. Abailard mourut dans le Prieuré de Saint Marcel, près de Châlons sur Saone, le 21 Avril 1142, âgé de 63 ans. Son corps fut envoyé à Héloïse qui l'enterra au Paraclet. Héloïse mourut au même âge, l'an 1164. Elle fut inhumée, suivant sa derniere volonté, dans le tombeau de son mari. Abailard & Héloïse ont laissé des ouvrages, monumens chers & immortels de leur esprit, de leur érudition, de leur goût, de leur tendresse, de leurs infortunes, de leur foiblesse & de leur pénitence.

Pour ne parler ici que des Lettres d'Héloïse, Lettre d'Héloïse.

voici l'inſcription de la premiere qu'elle écrit à ſon Amant. *A ſon Seigneur, ou plutôt à ſon pere, à ſon époux, ou plutôt à ſon frere ; ſa ſervante, ou plutôt ſa fille ; ſon épouſe, ou plutôt ſa ſœur.* Elle lui reproche d'abord, que depuis qu'elle eſt Religieuſe, il ne lui a pas encore écrit une ſeule fois. Elle lui rappelle enſuite tout ce qu'elle a fait pour lui donner des preuves de ſon amour ; & elle ſe plaint de ce qu'elle ne trouve en lui aucun retour. » Vous ſeul m'avez jettée » dans un abîme de douleur & d'amertume ; » vous ſeul pouvez m'en retirer ; vous ſeul êtes » obligé de le faire, puiſque je me ſuis perdue » moi-même pour vous plaire. Devenue inca- » pable de m'oppoſer à aucun de vos deſirs, je » n'ai pas craint de me donner le coup de la » mort, lorſque vous l'avez voulu : rien ne » m'étoit plus cher & plus agréable que de » vous obéir. Quelque dure & quelque inſup- » portable à la nature que fut cette obéiſſance, » l'amour m'y faiſoit trouver des délices : &, » ce qu'on ne comprendra jamais, cet amour eſt » devenu ſi exceſſif, que par une eſpece de folie, » il s'eſt oublié lui-même pour vous faire plaiſir, » en ſe privant pour toujours de l'unique choſe » qu'il aimoit en ce monde. Car n'eſt-ce pas ce » qui eſt arrivé, lorſqu'aux premiers ordres que » j'en ai reçus de vous, je ſuis entrée en reli- » gion, ſans délibérer un ſeul moment ? J'ai » changé auſſitôt & d'habits & de mœurs, pour » vous faire voir qu'il n'y avoit que vous au » monde, qui euſſiez la poſſeſſion de mon cœur & » de mon corps : mais une poſſeſſion ſi abſolue ; » que dans le temps même que les Loix civiles » ſembloient vous en interdire l'uſage, vous en

» disposiez encore à votre volonté, en le consa-
» crant à Dieu. Ce sont des prodiges de l'amour,
» que les siècles passés n'avoient pas encore vûs,
» & que les suivans ne verront jamais.

» Oui, j'atteste le Ciel, qu'en vous aimant, je
» n'ai aimé que votre personne; c'est vous, & non
» pas tout ce qui étoit à vous, que je cherchois. Je
» ne pensois ni aux engagemens du mariage,
» ni au douaire que j'avois lieu d'attendre, ni à
» la dot qu'on m'auroit donnée, ni au plaisir que
» j'aurois de vous posséder. Insensible à tout ce
» ce qui me touchoit, je considérois seulement
» que je faisois votre volonté, & vous donnois
» quelque satisfaction; c'étoient là toutes mes
» délices..... Je ne vous dis rien ici que vous
» n'ayez vû, & que vous ne sçachiez aussi-bien
» que moi; mais il s'en faut beaucoup que je
» dise tout; & les paroles me manquent pour
» pouvoir vous exprimer & l'excès & le désin-
» téressement de mon amour. Le nom & la qua-
» lité d'épouse, je l'avoue, ont quelque chose
» de plus saint & de plus solide, que le nom de
» maîtresse: cependant, celui-ci m'étoit infini-
» ment plus cher & plus doux que l'autre, parce
» que je vous faisois un plus grand sacrifice....
» Il alloit si loin, cet amour pur & désintéressé
» que je vous portois; oui, j'en prends le Ciel
» à témoin, il alloit si loin, que si l'Empereur
» eût offert de m'épouser, & m'eût voulu don-
» ner tout l'Empire du monde pour le reste de
» ma vie, j'aurois mieux aimé alors être maî-
» tresse d'Abailard, qu'Impératrice.....

» Une femme qui épouse plus volontiers un hom-
» me riche qu'un pauvre, fait voir qu'elle a une
» ame vénale & un cœur esclave des richesses; ce

» n'eſt pas la perſonne de ſon mari qu'elle aime
» ni qu'elle cherche, mais ſon bien : & en cette
» qualité, elle peut mériter quelque récom-
» penſe, telle qu'on en donne à ces malheu-
» reuſes victimes de l'impudicité publique,
» mais jamais d'être aimée. Une marque cer-
» taine que ce n'eſt point celui qu'elle épouſe,
» qu'elle chérit, mais uniquement ſon bien,
» c'eſt que ſi on lui en offroit un plus riche, elle
» ſe livreroit à lui encore plus volontiers.....

» Y a-t'il rien au contraire, de plus charmant,
» que de voir deux perſonnes mariées s'aimer ſi
» parfaitement, que l'amour ſeul les aſſure de leur
» mutuelle fidélité, & leur tient lieu de toutes les
» délices qu'elles pourroient trouver ailleurs? Un
» homme eſt ſatisfait, parce qu'il ſe perſuade
» qu'il n'y a rien dans le monde, qui puiſſe égaler
» le mérite de l'épouſe qu'il poſſede ; & une
» femme eſt heureuſe, parce qu'elle croit que
» toutes les belles qualités que poſſedent les au-
» tres, ſont renfermées dans la ſeule perſonne
» de ſon époux. Quand cela ne ſeroit pas, au
» moins eſt-ce une agréable tromperie, qui met
» les cœurs dans la paix, qui en éloigne les ſoup-
» çons & les jalouſies, & procure le ſouverain
» bien de cette vie, qui eſt d'être content, &
» d'être perſuadé qu'on eſt heureux.

» Mais, ce que l'erreur fait dans quelques fem-
» mes, la vérité le faiſoit en moi; l'idée qu'elles
» ont de leur époux, les rend heureuſes; & moi
» j'étois heureuſe, non pas par la charmante idée
» que je m'étois formée de votre perſonne, mais
» par ce que j'en avois reconnu par une longue
» expérience, & par ce que tout le monde étoit
» obligé d'avouer avec moi. Ainſi, plus

» mon amour étoit éloigné d'être trompé, plus
» il étoit solide; plus il étoit violent, jusqu'à ne
» me pas laisser la liberté d'aimer autre cho-
» se. . . . . . Il est vrai, qu'entre toutes les
» belles qualités qu'on admiroit alors dans votre
» personne, il y en avoit deux particuliérement
» qui enlevoient le cœur des Dames, je veux
» dire cette grace que vous aviez à parler & à
» chanter, graces si singulieres, que nous ne li-
» sons point qu'aucun Philosophe les ait jamais
» possédées au point qu'elles étoient en vous.....
» Vous composiez souvent des vers & des chan-
» sons si agréables, que tout le monde se fai-
» soit un plaisir de les apprendre & de les chan-
» ter. On les voyoit en peu de tems courir d'un
» bout à l'autre du Royaume; & comme la plû-
» part de ces vers n'étoient qu'une description
» naturelle de nos amours, vous rendites bien-
» tôt mon nom célebre par toute la France, &
» me suscitates une infinité de jalouses..... On
» n'entendoit autre chose que des vers à la
» louange d'Héloïse; ce qui causoit à tous ceux
» qui ne me connoissoient pas, une envie ex-
» trême de me voir; mais envie fort inutile;
» puisque je n'étois alors visible que pour vous.
» Les choses, hélas! sont bien changées! Après
» avoir été long-tems au monde un objet de
» jalousie, je lui suis à présent un objet de com-
» passion: de toutes celles qui envioient autre-
» fois mon bonheur, il n'y en a pas une à qui je
» ne fasse présentement pitié, & qui ne verse
» des larmes sur mon malheureux sort. Il n'y a
» pas jusqu'à ceux mêmes qui ne m'aimoient
» point, qui ne soient attendris en voyant ce
» que je souffre, par le cruel veuvage d'un époux
» encore vivant, privée comme je le suis de

» toutes les délices qui me charmoient, quoique l'aimable personne qui me les procuroit, » soit encore au monde, dans la fleur de son » âge, & que nous ne cessions de nous aimer.

» C'est moi qui suis cause de ce malheur, je » l'avoue; j'en suis cependant la cause innocente, » vous le sçavez: car ce qui fait le crime, n'est » pas tant l'événement des choses, que le motif » de celui qui agit; & l'équité demande qu'on » ait plus d'égard à l'intention qu'à l'action, aux » mouvemens du cœur qu'aux accidens qui arrivent contre la volonté. Eh! qui peut mieux » sçavoir quel a toujours été mon cœur à » votre égard, que vous-même qui en avez fait » tant de fois l'expérience........

» Dites-moi donc à présent, si vous le pouvez, » dites comment il se peut faire, que depuis ma » retraite du monde, qui est votre ouvrage, & » l'effet de mon entiere soumission à toutes vos » volontés, vous m'ayez tellement négligée, ou » plutôt si parfaitement oubliée, que vous ne » m'ayez pas procuré depuis ce tems-là la moindre consolation, ni par aucune de vos visites » quand vous avez été dans le pays, ni par aucune » de vos Lettres, lorsque vous en avez été absent? » Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt, si » vous osez; apportez-moi une raison, sinon » je répondrai moi-même pour vous, & je dirai » ce que j'en pense, & ce que tout le monde en » pense avec moi; c'est que vous ne m'avez jamais véritablement aimée; c'étoit la passion, » & non point l'amitié qui vous attachoit à moi; » il n'y avoit que de la cupidité dans votre attachement, & point d'amour; si bien que lorsque vous vous êtes vû hors d'état de satisfaire

» votre passion, vous m'avez abandonnée; & » toutes ces assiduités, toutes ces marques extérieures, mais bien équivoques d'un parfait dévouement à ma personne, dont vous m'accabliez alors, ont cessé dans le moment; votre amour, si jamais vous en avez eu, s'est évanoui avec votre passion. C'est ainsi, malheureuses que nous sommes, c'est ainsi que nous devenons tous les jours le jouet ou la victime de l'inconstance des hommes : faut-il que notre sexe, un sexe si foible & si fragile, leur apprenne à n'être point volages, & leur fasse par notre exemple, des leçons de constance & de fidélité, eux qui devroient nous montrer l'une & l'autre.

» Voilà, mon cher, ce que tout le monde pense de vous. Plût-à-Dieu que cette pensée me fût particuliere, & qu'elle n'eût jamais eu d'entrée que dans mon esprit. Plût-à-Dieu que je trouvasse au moins quelques raisons pour vous excuser, & pour cacher le mépris que vous faites de moi. Plût-à-Dieu que je fusse assez ingénieuse pour me tromper moi-même, & forger du moins quelques prétextes qui puissent couvrir votre honte, & laisser à votre cœur quelque ombre d'amour. Ces agréables réveries diminueroient au moins ma douleur & mon affliction; je m'en servirois pour vous excuser devant le monde, & empêcher qu'il ne vous accablât de reproches : mais de quelque côté que je me tourne, je ne trouve rien qui ne vous condamne; & la voix du public, & le témoignage de mon cœur, & les reproches du vôtre.

» Si j'exigeois beaucoup de vous, peut-être

» auriez-vous quelque ſujet d'excuſe ; mais qu'y » a-t-il de plus aiſé qu'une lettre ; à vous, ſur- » tout, qui dites, & qui écrivez tout ce que » vous voulez ? . . . . ſi la ſeule vue du portrait » d'un ami qui eſt abſent, eſt capable de nous » conſoler, & d'adoucir la peine que nous » cauſe ſon éloignement, combien plus de » joie nous doivent donner ſes lettres qui nous » le repréſentent lui-même d'une maniere ſi » vive & ſi naturelle ? car enfin ce ſont des » ſignes de vie, & des vaſes précieux où ſon » eſprit eſt renfermé ; au lieu que le portrait » n'eſt qu'une ombre & un fantôme inanimé....

» Je m'étois flattée qu'après avoir tant » fait pour vous, que de me ſacrifier & de » m'enterrer toute vivante, lorſque j'étois en- » core dans une floriſſante jeuneſſe, vous m'en » auriez quelque obligation, & m'en aimeriez » davantage : car vous ſçavez que ce ne fut » point la dévotion, mais le ſeul déſir de vous » obéir, qui me fit Religieuſe : j'embraſſai avec » joie toutes les rigueurs de cet état, dans la » ſeule vue de vous faire plaiſir. Si donc une » démarche ſi hardie & d'une telle conſéquence » ne m'eſt d'aucun mérite auprès de vous, ne » ſuis-je pas bien malheureuſe, puiſque je n'en » dois attendre aucune récompenſe de Dieu, » étant certain que je ne l'ai point faite pour l'a- » mour de lui ? Si lorſque renonçant au mon- » de vous vous retirâtes dans un cloître, j'avois » ſeulement ſuivi votre exemple, cette ſeule » action, ce me ſemble, auroit dû m'attirer » toute la tendreſſe de votre cœur, ou du moins » toute la tendreſſe d'un cœur plus fidele & » plus ſenſible que le vôtre : mais j'ai fait da-

» vantage : au lieu de vous suivre, qui étoit
» tout ce que notre mutuel amour pouvoit exi-
» ger, je vous ai précédé; je me suis engagée la
» premiere; j'ai prononcé mes vœux avant vous.

» Vous le voulutes ainsi, cruel; & je
» fus assez simple pour vous obéir. Tel fut l'a-
» mour aveugle que je vous portois. J'en rou-
» gis encore actuellement pour vous. Ma fidé-
» lité vous étoit donc suspecte, ingrat, après
» tant de gages que vous en aviez déja reçus!
» Vous me crutes capable de tourner la tête en
» arriere comme la femme de Loth, & de ren-
» trer dans le monde après une année de no-
» viciat, aussi-tôt que vous auriez fait profession.
» C'étoit votre pensée; vous n'oseriez le nier.
» Ah! que cet endroit m'a été sensible! je ne
» vous l'ai pas encore pardonné. Mais quoi;
» je n'étois plus maîtresse de mon cœur; vous
» le possédiez entierement. Je vous aurois sui-
» vi jusqu'au fond des enfers : & j'y aurois mê-
» me été devant vous pour vous frayer le che-
» min & vous le rendre plus facile, si vous me
» l'aviez ordonné. Tel étoit alors mon amour
» pour vous. Le croirez-vous maintenant, si je
» vous le dis. Oui, encore à présent, il est le même;
» & mon cœur est à vous; il ne peut plus respi-
» rer sans vous. Je le cherche souvent au milieu
» de mon sein sans l'y trouver; il est dans le vô-
» tre; traitez-le donc avec moins de rigueur;
» donnez-lui un hospice plus favorable; ayez pour
» lui quelque indulgence. Il sera content s'il
» trouve dans le vôtre quelque retour d'amitié....

» Oserai-je le dire, ô grand Dieu!
» Vous m'êtes cruel au-delà de l'imagina-
» tion. O la plus dure & la plus insupportable

» de toutes les destinées ! O impitoyable for-
» tune, qui a lancé contre moi tous ses traits les
» plus envenimés, & qui m'a persécutée jusqu'à
» cet excès, qu'elle s'est mise hors d'état de pou-
» voir nuire à personne ! Non, non, mortels,
» n'appréhendez plus rien de cette cruelle, elle
» a épuisé contre moi son carquois ; elle a dé-
» coché toutes ses fleches contre mon cœur ;
» & s'il lui en restoit encore quelqu'une, elle
» ne trouveroit pas où pouvoir la placer sur
» moi, toute Héloïse n'étant plus qu'une playe :
» & au milieu de tant de douleurs, elle pousse
» son inhumanité jusqu'à empêcher la mort de
» venir mettre fin à mes souffrances. Elle me
» tue tous les jours ; & cependant elle craint de
» me faire mourir. Malheureuse que je suis !
» ne suis-je pas la plus misérable de toutes les
» misérables. Et de quoi m'a servi d'avoir été
» la plus glorieuse de toutes les femmes qui
» soient au monde, par l'honneur que j'ai eu
» de vous avoir pour époux, sinon pour
» éprouver dans la suite un plus tragique sort
» en vous perdant ; puisque la chûte est d'au-
» tant plus terrible, qu'on tombe d'un rang plus
» élevé ? C'est ainsi cruelle & impitoyable for-
» tune, que tu t'es jouée de moi ; tu ne m'as
» élevée au-dessus de toutes les femmes les
» plus riches, les plus puissantes & les plus
» qualifiées du monde, qui regardoient mon
» bonheur avec des yeux de jalousie, que pour
» m'abbaisser ensuite au-dessous de toutes les
» plus misérables. Hélas ! quelle étoit ma gloire
» lorsque je vous possédois ; & quelle est à pré-
» sent ma disgrace, vous ayant perdu ? Tout a
» été excessif en moi, & ma bonne & ma mau-

» vaiſe fortune : je n'ai éprouvé aucune mé-
» diocrité ni dans l'une, ni dans l'autre ; & ſi
» j'ai été la plus heureuſe de toutes les fem-
» mes, ce n'étoit que pour devenir enſuite la
» plus infortunée, afin que venant à faire ré-
» flexion à la grandeur de ma perte, je ne puſſe
» pas trouver aſſez de larmes pour déplorer mon
» malheur, & que le ſouvenir des joies & des
» plaiſirs que j'avois goûtés avec vous, m'acca-
» blât de douleur & d'amertume, en m'en
» voyant privée tout-d'un-coup ſans eſpérance
» de retour.

» Pour me rendre cette playe plus ſenſible,
» tous les droits de l'équité ont été violés à no-
» tre égard : car dans le tems que nous nous
» étions livrés à tous les déſirs déréglés de no-
» tre cœur, & que nous ne penſions qu'à goû-
» ter les douceurs d'un violent amour, la juſ-
» tice de Dieu nous a épargnés, & nous a laiſ-
» ſés en paix ; mais du moment que nous avons
» rectifié cette conduite par le lien ſacré du
» mariage, la main de Dieu s'eſt appeſantie ſur
» nous ; & celui qui nous avoit ſoufferts ſi long-
» tems dans le déréglement, n'a pû nous ſouf-
» frir dans un état ſaint & innocent. O Dieu !
» où eſt donc votre juſtice ! .... Pour ne vous
» rien cacher ici de mes plus ſecrettes penſées,
» je vous avouerai ingénuement que je ne crois
» pas pouvoir ſatisfaire à la juſtice de Dieu par
» aucune pénitence, puiſqu'au lieu de l'appaiſer
» par une humble ſoumiſſion à toutes ſes volon-
» tés, vous voyez que je ne fais que l'irriter
» de plus en plus par la réſiſtance que j'y appor-
» te, par mes murmures continuels, par mes
» plaintes ; oſerois-je le dire, par mes blaſ-

» phêmes : puiſque je ne ceſſe de le traiter d'in-
» juſte, de le taxer de cruauté, & d'appeller la
» mort à mon ſecours, pour me délivrer des
» peines qu'il me fait endurer. De quelque
» maniere qu'on afflige ſon corps par les veil-
» les, par les jeûnes, & par toutes les autres ma-
» cérations que la pénitence met en uſage, il
» eſt certain que rien de tout cela n'eſt capable
» de ſatisfaire à Dieu pour les péchés qu'on a
» commis contre lui, tandis qu'on retient en-
» core la volonté de pécher, & que le cœur
» n'étant point touché de regret, ſoupire après
» les vains plaiſirs qui l'ont occupé. Ce n'eſt
» pas une choſe fort difficile d'ouvrir la bouche
» pour confeſſer ſes fautes, ni même d'affliger
» ſon corps par quelque pénitence extérieure :
» mais de retirer ſon cœur d'une violente at-
» tache, d'étouffer une flamme ſecrette qui
» vous dévore, & cependant qui vous plaît,
» de dompter une paſſion cimentée & ſoutenue
» par tout ce qui eſt capable de faire plaiſir,
» de réprimer d'ardents déſirs qui vous em-
» portent & qui vous charment, de bannir de
» ſon eſprit l'agréable idée d'un commerce qui
» vous a autrefois enchanté, & de ne plus trou-
» ver que de l'amertume dans ce qui vous a plû,
» & qui vous plaît encore : voilà ce qui eſt diffi-
» cile, & ce que Dieu néanmoins exige d'un
» cœur pénitent. . . . . . Les plaiſirs que nous
» avons autrefois pris enſemble, m'ont été ſi
» agréables, & ont fait une ſi douce impreſſion
» ſur mon ame, que loin de me déplaire à pré-
» ſent, comme je le ſouhaiterois, je ne puis pas
» même en effacer le ſouvenir de mon eſprit.
» En quelque lieu que je me trouve, l'idée s'en
préſente

» présente toujours à mon imagination, avec des
» charmes qui séduisent mon cœur. Ces agréa-
» bles fantômes ne me donnent pas même de
» quartier durant la nuit; ils viennent troubler
» mon repos; & quoiqu'ils ne me présentent
» que des ombres, j'y trouve encore de véri-
» tables plaisirs.

» J'aurois quelque espece de consolation s'ils
» me laissoient tranquille durant le reste de la
» journée: mais dans le temps le plus saint, du-
» rant les divins offices, durant la célébration
» même de nos plus augustes mystères, où l'es-
» prit devroit être tout occupé de Dieu, où la
» priere devroit être pure & sans distractions,
» ces idées importunes me persécutent & me ré-
» duisent à une telle captivité, qu'il ne m'est
» plus possible de penser à autre chose; & cepen-
» dant, aulieu d'en gémir, comme je le devrois,
» il me semble que toute ma peine se réduit à
» regretter de n'être plus dans un état où je
» puisse goûter ces faux plaisirs.

» Je me plains de la vivacité de mon imagi-
» nation, qui est si grande, qu'elle me dé-
» peint jusqu'aux moindres circonstances de nos
» amours; les temps, les lieux, les personnes,
» leur air, leurs gestes, leurs discours, tout est
» si parfaitement imprimé dans mon esprit,
» qu'il me semble y être encore; & tout cela se
» passe effectivement entre nous, non-seule-
» ment lorsque je dors, mais même lorsque je
» suis éveillée.

» Croiriez-vous que la violence de cette pas-
» sion est si extraordinaire, qu'on connoît sou-
» vent au-dehors ce qui se passe dans le plus
» secret de mon cœur. Certains mouvemens du

» calme heureux, où le feu qui brûle les Séra» raphins, s'épure & devient plus ardent. Cher » Abailard, tu ne me refuseras pas de me » rendre les derniers & tristes devoirs. Viens, » ta présence adoucira l'horreur de ce terrible » passage; vois mes lévres tremblantes, mes » prunelles qui s'égarent; approche, viens re» cueillir mon dernier soupir : retiens mon » ame, dans l'instant qu'elle m'abandonnera, » pour la confondre avec la tienne. Mais que » dis-je? Revêtu des saints vêtemens, tenant le » cierge d'une main mal assurée, viens offrir à » mes yeux mourans le signe de notre rédemp» tion; viens apprendre de moi & m'enseigner » à mourir. Ah! du moins en ce moment, tu » ne craindras plus de voir, d'aimer Héloïse. Les » roses de son teint ont disparu; une pâleur » mortelle couvre ses joues; la derniere étin» celle s'éteint dans ses yeux; elle est sans mou» vement : elle ne respire plus; ç'en est fait, » Héloïse a cessé de vivre; Abailard cesse d'être » aimé. O mort, que ton éloquence est persua» sive! Toi seule nous apprends que nous n'ai» mons que la poussiere, lorsque nous aimons » un mortel. »

Pour connoître parfaitement l'original Anglois, il faut avoir recours à cette traduction; elle est écrite avec une force & une chaleur qui ne le cedent point à la plus belle poésie. L'Auteur est M. Marin, dont j'ai déjà emprunté quelques traits concernant la vie d'Héloïse.

Traduc- on de M. olardeau.

M. Colardeau est celui de nos Poëtes, qui a transmis avec le plus de succès l'Épitre de Pope, en notre Langue. Vous y trouverez tous les charmes de la poésie; & ce sujet si riche, ce

combat de la nature & de la grace, est rendu par le Traducteur, de maniere à balancer l'original. On ne s'apperçoit ni de la contrainte du vers, ni de la gêne de l'imitation. Cette pauvreté dont on accuse vulgairement notre Langue, & qui a fait dire que nous n'aurions peut-être jamais de Poëtes bien traduits, disparoît ici entiérement. Images, comparaisons, sentimens, tout me semble exprimé avec une fidélité qui conserve toute la chaleur, toute la vie de l'Épitre Angloise. Je prendrai au hasard quelques morceaux qui confirmeront ce jugement, & vous laisse le soin, Madame, de comparer vous-même tous ces endroits avec l'original.

Dans ces lieux, habités par la seule innocence,
Où regne, avec la paix, un éternel silence,
Où les cœurs, asservis à de séveres loix,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix,
Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'éleve dans les sens d'une foible vestale!
De mes feux mal éteints, qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompois. J'aime, je brûle encore;
O nom cher & fatal!... Abailard.... je t'adore!
Cette Lettre, ces traits, à mes yeux si connus,
Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus;
De sa bouche amoureuse Héloïse les presse;
Abailard, cher Amant... mais quelle est ma foiblesse!
Quel nom dans ma retraite osé-je prononcer?
Ma main l'écrit.... hé-bien, mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible, pardonne; Héloïse soupire;
Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire.
A tes ordres cruels Héloïse souscrit....

Que dis-je ? mon cœur dicte.... & ma plume obéit.

. . . .

Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien, si charmant & si tendre,
L'Art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé,
Par l'Amante captive & l'Amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une Lettre éloquente ;
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une Amante :
Son cœur s'y développe ; elle peut, sans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir.

. . . .

Tu le sçais, quand ton ame à la mienne enchaînée,
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit, cher Amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
L'amour n'est point un crime ; il est une vertu ;
Pourquoi donc l'asservir à des Loix tyranniques ?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
L'amour n'est point esclave ; & ce pur sentiment
Dans le cœur des humains, naît libre, indépendant.
Unissons nos plaisirs sans unir nos fortunes ;
Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
Pour des Amans livrés à l'infidélité ;
Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté ;
Le véritable amour ne craint point le parjure :
Aimons-nous, il suffit ; & suivons la nature :
Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour :
Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
Que le plus grand des Rois descende de son trône,
Vienne mettre à mes pieds son sceptre & sa couronne,
Et que m'offrant sa main, pour prix de mes attraits,
Son amour fastueux me place sous le dais ;
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs, au Monarque, à moi-même.

Abailard, tu le ſçais, mon trône eſt dans ton cœur ;
Ton cœur, fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur ;
Mépriſant tous ces noms que la fortune invente,
Je porte avec orgueil, le nom de ton Amante ;
S'il en eſt un plus tendre & plus digne de moi,
S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.

Voilà, ſi je ne me trompe, Madame, ce qu'on peut appeller de la poéſie. Il n'y a point là ni d'amour giganteſque, ni d'amour métaphyſique ; c'eſt la nature, le ſentiment, la paſſion ; c'eſt la véritable éloquence du cœur ; c'eſt l'ame elle-même, mais une ame embrâſée qui s'exprime en traits de feu.

Héloïſe ſe rappelle cet inſtant fatal & ſi connu, qui ſépara pour jamais le malheureux Abailard de lui-même. Elle ſe remet devant les yeux ce ſacrifice ſi peu volontaire qu'elle fit alors à la Religion.

O Mon cher Abailard, peins-toi ma deſtinée !
Rappelle-toi ce jour, où de fleurs couronnée,
Où prête à prononcer un ſerment ſolemnel,
Ta main me conduiſit aux marches de l'Autel,
Où déteſtant tous deux le ſort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime ;
Où le cœur, conſumé du feu de mes deſirs,
Je jurai de quitter le monde & ſes plaiſirs.
D'un voile obſcur & ſaint, ta main foible & tremblante,
A peine avoit couvert le front de ton Amante ;
A peine je baiſois ces vêtemens ſacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés ;
Du Temple tout-à-coup, les voûtes retentirent,
Le Soleil s'obſcurſit, & les lampes pâlirent ;

Tout le Ciel entendit avec étonnement,
Ces vœux qui n'étoient plus pour mon fidele Amant:
Tant l'Eternel encor doutoit de sa victoire.
Je te quittai.... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi!
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.
Un malheureux amour immoloit Héloïse;
Et jamais à la grace elle ne fut soumise:
Je perdois mon Amant.... j'eusse accepté sans choix,
Ou le Trône, ou l'Autel, ou le sceptre, ou la croix.

Quelle Volupté, quelle yvresse, Madame, dans cette peinture trop naturelle peut-être, des mouvemens qui tyrannisent encore la foible Héloïse! Les remords suivent bientôt des expressions si tendres; mais que dans ces remords même, il paroît encore de foiblesse. Que toutes ces nuances sont bien ménagées.

Que dis-je?.. Ah! de quel nom faut-il que l'on me nomme?
Moi, l'épouse d'un Dieu, je brûle pour un homme!
Dieu jaloux, prends pitié du trouble où tu me vois;
A mes sens mutinés, ose imposer les Loix,
Tu tiras du cahos le monde & la lumiere;
Hé bien, il faut t'armer de ta puissance entiere,
Il ne faut plus créer; il faut plus en ce jour;
Il faut dans Héloïse, annéantir l'amour. &c.

Elle compare l'état paisible de ses compagnes, au trouble qu'elle éprouve. Ce sont d'autres couleurs, des images plus délicates. Il falloit cette variété, pour reproduire si souvent avec succès les mêmes situations & les mêmes mouvemens. C'est ici la mollesse du pinceau de Catulle.

Cheres sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous qui ne connoissez que les froides vertus
Que la Religion donne & que je n'ai plus,
Vous qui, dans les langueurs du zèle monastique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour Amant,
Aimez par habitude, & non par sentiment;
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles!
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles;
Le cri des passions n'en trouble pas le cours.
Ah! qu'Héloïse envie & vos nuits & vos jours!
Héloïse aime & brûle au lever de l'aurore;
Au coucher du Soleil, elle aime & brûle encore.
Dans la fraîcheur des nuits, elle brûle toujours;
Elle dort, pour rêver dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupieres,
L'amour me caressant de ses aîles légeres,
Me rappelle ces nuits cheres à mes desirs,
Douces nuits, qu'au sommeil disputoient les plaisirs.

Elle passe à un contraste plus douloureux pour elle. Elle oppose ses feux à la tranquillité forcée du cœur d'Abailard.

Non, tu n'éprouves plus ces secousses cruelles,
Abailard, tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeste état où ta réduit le sort,
Ta vie est un long calme, image de la mort.
Ton sang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble & sans chaleur, circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'amour;
Ton œil appésanti s'ouvre avec peine au jour.

On n'y voit point briller ce feu qui me dévore:
Tes regards ſont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens-donc, cher Abailard, que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Ton Dieu te le défend.... voilà donc ta réponſe.
Avec quelle froideur ta bouche me l'annonce.
Ah! Qu'il t'en coûte peu pour aigrir ma douleur!
Barbare, que crains-tu de ma brûlante ardeur?
Déſormais, inſenſible aux plus douces careſſes,
T'eſt-il encor permis de craindre des foibleſſes?
Puis-je eſpérer encor d'être belle à tes yeux?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre,
Mon amour ſur ton cœur n'a plus rien à prétendre.

Cette comparaiſon, abſolument neuve, eſt en même temps une des plus ſublimes qui ait jamais été employée par aucun Poëte.

Enfin, Madame, la grace l'emporte; mais ſans détruire encore les révoltes du cœur d'Héloïſe. La grace change la nature, & ne peut l'anéantir. Cette malheureuſe Amante repouſſe elle-même, mais d'une main foible & chancelante, ce cher Abailard qu'elle appelloit dans ſa ſolitude.

Ne viens point, cher Amant; je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes ſermens; ne penſe plus à moi.
Adieu, plaiſirs ſi chers à mon ame enyvrée,
Adieu, douces erreurs d'une Amante égarée;
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y réſout.
Adieu, cher Abailard, cher époux.... Adieu tout.
O grace lumineuſe! ô ſageſſe profonde!
Vertu, fille du Ciel, oubli ſacré du monde,

Vous qui me promettez des plaisirs éternels ;
Enlevez Héloïse au sein des immortels.
Je meurs.... cher Abailard, viens fermer ma paupiere ;
Je perdrai mon amour en perdant la lumiere.
Dans ces affreux momens, viens du moins recueillir,
Et mon dernier baiser & mon dernier soupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes,
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre Histoire ;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : ils s'aimerent trop ; ils furent malheureux ;
Gémissons sur leur tombe ; & n'aimons pas comme eux.

Il n'y a point là d'épigrammes ni de métaphysique ; mais cette simplicité, au goût des connoisseurs, est bien au-dessus de tous les jeux du bel-esprit. Il me semble que la lecture de cette piéce, laisse dans le cœur une impression délicieuse, qui ne peut venir que de la fidelle imitation de la nature.

Traduction de M Feutry.

M. Feutry avoit déjà traduit en vers l'Épitre de Pope, si bien imitée par M. Colardeau. J'en citerai quelques traits, pour vous donner occasion de comparer le talent des deux Traducteurs. Voici comment M. Feutry a rendu cet endroit où Héloïse expose les avantages que procure un commerce de lettres entre deux Amans éloignés.

Ce don du Ciel, cet art de peindre la pensée,
Fait renaître l'espoir dans une ame oppressée ;
Par son secours divin les Amans malheureux
Se parlent, quoiqu'absens, & nourrissent leurs feux.

Ce confident chéri les ſoutient, les conſole;
Et porte leurs ſoupirs de l'un à l'autre pôle.
Par lui la jeune Amante, exprimant ſes regrets,
Découvre, ſans rougir, ſes ſentimens ſecrets;
Pour peindre ſon amour, elle previent l'aurore,
Et dévoile ſon cœur à l'Amant qu'elle adore.

Un autre endroit que M. Colardeau a rendu en très beaux vers, c'eſt celui où la tendre Héloïſe préfere ſon Amant aux fortunes les plus brillantes, & aux Monarques les plus puiſſants. Voici, Madame, ce même morceau dans l'ouvrage de M. Feutry.

Que les biens, les honneurs ſatisfaſſent l'épouſe,
Qu'elle en jouiſſe enfin; je n'en ſuis point jalouſe.
Honneurs, richeſſes, biens, objets de mes mépris,
Fuyez. . . . . j'ai mon amour . . . . qu'êtes-vous à ce prix?
Le plus puiſſant des Rois viendroit m'offrir un trône,
Je foulerois aux pieds ſon ſceptre & ſa couronne;
Je ne veux pour tout bien que le cœur d'Abailard;
Et je dédaignerois l'hommage de Céſar.

Vous pouvez, Madame, prononcer actuellement entre les deux rivaux. Vous trouverez ſans doute, que M. Feutry approche de Pope pour le ſens, & qu'il s'en éloigne pour la poéſie; que M. Colardeau au contraire ſaiſit l'eſprit & le ſtyle de Pope, & qu'il ne s'aſſervit point rigoureuſement à ſes penſées. Mais vous aimeriez mieux être imitateur comme M. Colardeau, que traducteur comme M. Feutry.

Traduction de M. de Beauchamp.

Long-tems avant les deux Auteurs, & même

avant Pope, nous avions les Lettres d'Héloïse & d'Abailard mises en vers françois par feu M. de Beauchamp, qui, en puisant dans les mêmes sources que le Poëte Anglois, c'est-à-dire, dans les Lettres latines d'Héloïse, a pris avec raison les mêmes libertés. Il ne s'est point assujetti au texte qui ne lui a servi que de fond; & ses Lettres, quoique moins enflammées que l'Épitre Angloise, se font lire avec plaisir. Elles respirent une douce tendresse, & ne sont pas indignes des malheureux Amans qu'on y fait parler. Pour vous donner toujours le plaisir de la comparaison, parmi les morceaux que je citerai, vous en reconnoîtrez qui sont tirés des Lettres originales, & que vous venez de lire dans les traductions de Pope.

Interprête éloquente, une Lettre rassemble
Tout ce qu'on se diroit si l'on étoit ensemble.
Quelquefois plus hardie, elle sert mieux nos vœux,
Et l'austere pudeur ni contraint point nos feux.

Vous aimerez, Madame, ces deux vers que le Poëte Francois met dans la bouche d'Héloïse.

Que nos Lettres, sans art & sans gêne tracées,
Soient pleines de tendresse & non pas de pensées.

. . . .

O mortelle pensée! O regrets superflus!
Abailard n'est qu'une ombre; Abailard ne vit plus.
Amante abandonnée, épouse malheureuse,
Plus mon bonheur fut grand, plus ma peine est affreuse!
Suspendez, inhumains, votre aveugle fureur.

LETTRE II.

Marie de France.

ENtre la célebre Héloïse & Marguerite de Valois, sœur de François I, & femme d'Henri d'Albret, Roi de Navarre, aucune femme ne s'est signalée en France par des écrits connus ou qui méritent de l'être. On parle d'une Marie de France, Parisienne, qui florissoit en 1260, sous le regne de S. Louis, & qui a traduit de l'anglois en vers françois des fables d'Esope moralisées. On parle surtout d'une Clémence Isaure qui vivoit, dit-on, au quatorzieme siecle, & à laquelle on attribue la fondation des *Jeux Floraux* à Toulouse. Mais outre qu'elle n'a laissé aucun ouvrage qui puisse la faire mettre au rang des femmes Auteurs, il n'est pas même certain qu'elle ait jamais existé. Quelques-uns prétendent que Clémence Isaure est un personnage imaginaire; & que ce furent sept habitans de la Ville de Toulouse, qui en 1323 établirent l'Académie des jeux floraux. D'autres assurent que rien n'est plus réel que l'existence de cette fille célebre; qu'elle descendoit des anciens Comtes de Toulouse; qu'elle étoit encore plus illustre par sa science & par sa vertu, que par sa naissance; & que si elle n'a pas institué les jeux floraux, elle a du moins fondé de quoi fournir aux frais des prix qu'on distribuoit déja tous les ans au mois de Mai, à ceux qui avoient fait les meilleures pieces de vers. Quoi qu'il en soit, on célebre encore chaque année ces mêmes jeux

Clémence Isaure.

jeux en son honneur ; on fait son éloge ; on couronne de fleurs sa statue de marbre, qui est dans l'Hôtel-de-Ville ; & l'on donne encore les mêmes prix, qui sont ou une violette d'or, ou une aiglantine d'argent.

Clémence Isaure étoit à peu-près du même tems que la belle Laure, si connue par son esprit, & surtout par l'amour que Pétrarque eut pour elle. Elle naquit à Avignon en 1314, d'une famille très-noble, qui prenoit son nom de la Terre de Cabrieres, près de la fontaine de Vaucluse, où Pétrarque vivoit dans la solitude. On raconte que ce Poëte en devint amoureux en la voyant dans une Eglise. Il conçut pour elle une si forte passion, qu'il l'aima vingt ans pendant sa vie, & vingt-ans, même après qu'elle fut morte. Laure étoit du nombre de ces dames qui composoient ce qu'on appelloit alors la *Cour d'amour*, parce qu'on y décidoit les questions galantes que chacun avoit droit d'y proposer. Ce n'est qu'en cette qualité, & comme l'amie de Pétrarque, que j'ai cru devoir la placer dans l'Histoire Littéraire des Femmes Françoises ; car nous n'avons aucun écrit de cette célebre provençale. François I, passant par Avignon, voulut voir son tombeau, & composa lui-même son Epitaphe que voici :

1314. La belle Laure.

En petit lieu, comprins vous pouvez voir,
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue & le sçavoir,
Furent vaincus par l'aimant de l'aimée.
O Gentille ame étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant.

Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

Vie de la Reine de Navarre.

La Reine de Navarre, dont il va être question dans cette lettre, a fait des contes intitulés *Cent Nouvelles Nouvelles*. Il y en a de sérieux; il y en a de comiques. Tous ne sont pas de la même décence; cette Princesse se permettoit quelquefois des narrations un peu libres. Elle se nommoit Marguerite de Valois; & elle naquit à Angoulême, le 11 Avril 1492. Elle fut élevée à la Cour de Louis XII; elle épousa le Duc d'Alençon, & en devint veuve en 1525. Jamais sœur n'a eu pour son frere autant d'amitié & de zèle, que la Reine de Navarre pour François I. On sçait tout ce qu'elle fit pour lui, durant sa détention en Espagne. De son côté le Roi eut pour elle la reconnoissance la plus vive, & lui en donna des preuves, avant même qu'il eut recouvré la liberté. Il la substitua à sa mere pour être régente & gouvernante du Dauphin, avec les mêmes honneurs & le même pouvoir. En 1527, il la maria au Roi de Navarre, Henri d'Albret, second du nom, & lui fit de très-grands avantages. Par le contrat de mariage, passé au Château de S. Germain-en-Laye, » le » Roi promit qu'il sommeroit l'Empereur de » rendre à Henry son Royaume de Navarre, » & qu'à son refus, il fourniroit à son Beau-» frere une armée suffisante, pour s'en rendre » maître. François I donna pour dot à sa sœur » les Duchés d'Alençon & de Berry, le Comté » d'Armagnac, pour elle & pour ses descendans, » tant mâles que femelles ».

1492.

La Reine de Navarre s'occupa avec son mari

au soin de son Royaume. Inconstante en matiere de Religion, elle pencha souvent vers ce que l'on appelloit alors les nouvelles opinions, & fut la protectrice de ceux qui les embrassoient. Cette envie d'innover, lui fit mettre au jour un Livre intitulé *le Miroir de l'ame pécheresse*; ouvrage rempli de quantité de traits contre l'Eglise Romaine. La Sorbonne le censura : on poussa même la chose jusqu'à jouer dans le College qui portoit le nom de la Reine de Navarre, une Comédie où cette Princesse étoit représentée sous la figure d'une furie, trainant après elle l'impiété & l'irréligion. Marguerite s'en plaignit à son frere; & quelques-uns des Acteurs furent mis en prison. Jusqu'à ce moment elle avoit favorisé la réforme; mais le Roi s'étant déclaré l'ennemi du Luthéranisme, la Reine de Navarre garda les plus grands ménagemens. Les Calvinistes condamnerent sa conduite; & l'on a même prétendu qu'elle étoit parfaitement revenue de ses erreurs.

» J'ai oüi conter d'elle, dit Brantôme, qu'une » de ses filles de chambre qu'elle aimoit fort, » étant près de la mort, elle la voulut voir mou» rir, & tant qu'elle fut aux abois & au rom» meau de la mort, elle ne bougea d'auprès » d'elle, la regardant si fixement au visage, que » jamais elle n'en ôta le regard jusqu'après sa » mort. Aucunes de ses dames plus privées lui » demanderent à quoi elle amusoit tant sa vue » sur cette créature trépassante; elle répondit » qu'ayant tant oüi discourir à tant de sçavans » Docteurs, que l'ame & l'esprit sortoient du » corps aussitôt qu'il trépassoit, elle vouloit voir » s'il en sortiroit quelque vent ou bruit, ou

» le moindre résonnement du monde au dé-
» loger & sortir ; mais qu'elle n'y avoit rien
» apperçu ; & disoit une raison qu'elle tenoit
» des mêmes Docteurs, que leur ayant deman-
» dé pourquoi le Cygne chantoit avant sa mort,
» ils lui avoient répondu, que c'étoit pour l'a-
» mour des esprits, qui travailloient à sortir
» par son long col ; pareillement, disoit-elle,
» vouloit voir sortir, ou sentir résonner, & oüir
» cette ame ou celui esprit, ce qu'il faisoit à
» son déloger ; & ajouta que si elle n'étoit bien
» ferme en la foi, qu'elle ne sauroit que penser
» de ce délogement & département du corps
» & de l'ame ; mais qu'elle vouloit croire ce
» que son Dieu & son Eglise commandoient,
» sans entrer plus avant en autre curiosité ; com-
» me de vrai, c'étoit une des Dames aussi dé-
» votieuses que l'on eût pu voir ». La Reine de Navarre mourut en Bigorre à l'âge de 57 ans.

Outre les contes dont j'ai parlé, on trouva encore dans ses papiers, plusieurs morceaux de poësies que son Valet de chambre recueillit, & fit imprimer sous ce titre : *les Marguerites de la Marguerite des Princesses*. Ce recueil contient quatre mysteres, ou comédies pieuses, & deux farces, le poëme du triomphe de l'agneau, & trente chansons spirituelles. Je ne vous parlerai que des contes de la Reine de Navarre, qui sont dans le goût de ceux de Boccace. A l'égard de ses autres ouvrages, & en particulier de ses pieces de Théâtre, elles roulent presque toutes sur des sujets pieux, où l'Auteur n'a consulté que le goût de son siecle : nos peres n'admettoient sur leur Théâtre, que des Saints pour les édifier, des diables pour leur faire peur, &

Ouvrages de la Reine de Navarre.

des bouffons pour les faire rire : je m'en tiendrai donc aux contes, uniquement.

Il y a dans les Monts Pyrenées, des sources fameuses, appellées Caulderets, dont les eaux prises en bains ou en boissons, sont également salutaires. La Reine de Navarre, dans la Préface de ses contes, suppose que sur la fin du tems destiné à prendre ces eaux, il vint des pluies si considérables, que tout le monde fut obligé de quitter les maisons de Caulderets. Les uns voulurent traverser des rivieres, & furent emportés par la rapidité de l'eau : d'autres, pour prendre des routes détournées, s'enfoncerent dans les bois, & furent mangés par des ours ; quelques-uns vinrent dans des villages inconnus, qui n'étoient habités que par des voleurs. Les plus sages se réfugient à l'Abbaye de Notre-Dame de Serrance ; & tandis qu'on leur bâtit un pont pour traverser la riviere, ils forment le projet de composer, chaque jour, chacun un conte, & de s'amuser mutuellement. La Sçêne se passe dans un pré si agréable & si beau, dit l'Auteur, qu'il faudroit un Boccace pour en dépeindre tous les charmes : il suffit de dire qu'il n'y en eût jamais un pareil.

Contes de la Reine de Navarre.

Il est assez singulier que les pluies ayent respecté ce pré, & ne l'ayent pas inondé, comme le reste de la campagne. Quoi qu'il en soit, les contes de la Reine de Navarre, toujours suivis de réflexions, sont distribués par journées. Si vous aimez le tragique, vous lirez avec plaisir *La mort déplorable d'un Gentilhomme amoureux, pour avoir sçu trop tard qu'il étoit aimé de sa maîtresse.* Je ne changerai rien aux titres ; les termes en sont consacrés.

Le Gentil-homme qui meurt d'amour.

Entre le Dauphiné & la Provence, demeuroit un jeune Gentilhomme très-amoureux & très aimé d'une demoiselle du même pays. Il n'étoit pas riche; & les parens de la fille voulurent la contraindre à songer à un parti plus considérable. Le jeune homme en eut tant de chagrin, qu'il tomba dangéreusement malade, & fut en peu de tems à l'extrémité. Sa maîtresse va chez lui avec sa mere, n'épargne rien pour le rendre à la vie, lui fait l'aveu d'un amour qu'elle lui avoit caché jusqu'à ce moment, & enfin lui promet qu'elle n'aura jamais d'autre époux que lui. Mon heure est venue, lui répond le jeune homme; je n'ai plus qu'une grace à vous demander, c'est de venir m'embrasser. La demoiselle y consentit; & le malade expira dans ses bras.

La conclusion de ce conte, Madame, c'est qu'il » n'est pas raisonnable que nous mourrions pour les femmes qui ne sont faites que » pour nous, & que nous craignions de leur demander ce que Dieu leur commande de nous » donner. Je ne produirai pour toute autorité, » continue l'Auteur, que la vieille du Roman » de la Rose, qui dit : *sans contredit, nous* » *sommes faites toutes pour tous, & tous pour* » *toutes*. La fortune favorise ceux qui sont » hardis; & il n'y a point d'homme aimé d'une » dame, qui n'en obtienne enfin ce qu'il demande, ou en tout, ou en partie, pourvu qu'il » sçache s'y prendre sagement & amoureusement; mais l'ignorance & la timidité font » perdre aux hommes beaucoup de bonnes fortunes ... Comptez que jamais place n'a été » bien attaquée sans être prise. «

Les Amours d'Asmadour & de Florinde, où l'on voit plusieurs ruses & dissimulations, & l'exemplaire chasteté de Florinde. Asmadour & Florinde.

Le Héros de ce Conte, nommé Asmadour, conçoit la passion la plus violente pour Florinde, dont la naissance est au-dessus de la sienne. Désespérant d'être son époux, il s'imagine qu'il pourra du moins être son Amant ; & pour y parvenir il se marie, & place sa femme auprès de Florinde, en qualité de Dame d'honneur. Par ce moyen il peut tous les jours voir Florinde, qui de son côté a pour lui beaucoup d'attachement, & le regarde comme son meilleur ami. Cependant Florinde épouse malgré elle le Duc de Cardonne. Asmadour lui avoit fait la déclaration de son amour ; & Florinde en avoit été contente ; mais lorsque cet Amant voulut exiger le prix de ses feux, Florinde lui signifia que jamais elle n'y consentiroit, & qu'elle vouloit un Amant assez honnête, pour sacrifier ses désirs à son honneur & à sa conscience. Asmadour fit encore plusieurs tentatives aussi inutiles que la premiere : la guerre l'appella aux combats ainsi que le Duc de Cardonne ; ce dernier y fut tué ; & Asmadour n'ayant pas trouvé la mort qu'il cherchoit, se la donna lui-même ; Florinde inconsolable, se retira dans un Couvent.

» Si Asmadour eût été plus entreprenant, » dit la Reine de Navarre, il en fut venu à bout : » peut-être pourroit-on lui reprocher d'avoir man- » qué à une femme qui lui étoit infiniment su-

» périeure ; mais dans le particulier, où l'on n'a
» pour Juge que l'Amour, les femmes sont fem-
» mes, & les hommes sont hommes. Le nom
» de maîtresse se change alors en celui d'a-
» mie ; & celui qui étoit serviteur en public,
» devient un ami dans le tête-à-tête. De-là est
» venu le vieux proverbe :

Pour bien servir & loyal être,
De Serviteur on devient Maître.

Le Duc puni.

Ce qui arriva à un Duc, & son imprudence pour parvenir à ses fins, avec la juste punition de sa mauvaise volonté; c'est le sujet d'un autre conte.

Un Duc avoit épousé une fille trop jeune encore pour être admise dans son lit : afin de ne pas perdre de tems jusqu'à ce que sa femme fut nubile, il fit sa cour à la sœur d'un Gentilhomme qui étoit son favori. Mais cette sœur étoit sage ; & le Duc désespérant d'en venir à bout, s'adressa à son frere même, & le pria de faciliter sa conquête. Le jeune Gentilhomme résista, & fit voir au Duc combien il seroit désagréable pour lui, de contribuer au déshonneur de sa famille. Si vous faites cas de ma vie, je ferai cas de la vôtre, répliqua le Duc en se retirant. Le favori comprit ce mot, & résolut de se défaire d'un homme qui prétendoit le couvrir d'infamie. Il laisse passer quelques jours, & va le trouver. Ma sœur, lui dit-il, consent à vos désirs ; venez avec moi. Le Duc enchanté

le suit, & se laisse conduire dans un très-bel appartement que son favori lui avoit préparé, se met au lit, & attend qu'on lui amene la beauté qui lui étoit destinée. Mais quelle fût sa surprise, lorsqu'il vit rentrer le favori un poignard à la main. Envain il voulut se défendre ; le Gentilhomme aidé de son valet, le perce, le laisse mort, & prend la fuite.

» Les Princes & ceux qui ont l'autorité en
» main, dit la Reine de Navarre, doivent crain-
» dre d'outrager leurs inférieurs. Il n'y a point de
» si petit homme, qui ne puisse nuire au plus
» grand».

Un Capitaine de Galere, sous ombre de dévotion, devint amoureux d'une femme, & ce qui en arriva. Le Capitaine de Galere.

Cette femme avoit un mari vieux & dévot, qui se mit dans la tête de faire un voyage à Jérusalem. Le Capitaine qui en arrivoit, s'introduit dans la maison, & propose aux deux époux de les y conduire : il est accepté ; & sous ce prétexte, il a tous les jours le plaisir d'entretenir celle qu'il aime, mais sans oser lui déclarer sa passion. Malheureusement son devoir le rappelle, & il est obligé de partir : quelques jours après son départ il écrit à la jeune femme, lui déclare ce qu'il lui avoit caché jusqu'alors, & lui envoye en même-tems une bague de prix. La femme très-étonnée prend son parti dans l'instant ; & sçachant que le Capitaine est marié, envoye l'anneau à son épouse, avec une

lettre dans laquelle, sous le nom d'une Religieuse, elle lui mande que son mari à l'extrémité, se repent de lui avoir ôté son cœur; qu'il la prie de lui pardonner, & que si Dieu lui rend la vie, elle le reverra plus fidele que jamais. Quelques jours après, le Capitaine se trouve dans une affaire contre les Turcs & y est tué.

» Celles à qui l'on fait des présens, dit l'Au-» teur, devroient les employer aussi utilement » que fit cette dévote; elles trouveroient qu'il » y a du plaisir à faire du bien». Pour moi, Madame, je crois qu'il eût été plus prudent, de renvoyer la bague au mari, sans écrire à la femme; mais une bonne action sans éclat est peu du goût des dévots.

La Vieille trompée.

Un Marchand de Paris trompa la mere de sa maîtresse, pour lui cacher ses amours.

Un Marchand fort amoureux d'une fille de son voisinage, la voyoit en secret: mais la mere s'en apperçut, fit épier les deux Amans, & menaça sa fille, du Couvent. Celle-ci n'en tint compte, & poussa les choses au point de faire venir son galant chez elle. Une servante qui les vit entrer dans une garde-robe, en avertit la mere qui accourut dans l'instant. Le galant aussitôt prend la vieille par le col, l'embrasse avec transport, l'accable de caresses, & donne à la fille le tems de s'échapper sans être vue. La conséquence que tire l'Auteur de ce petit conte, c'est que » la vieillesse est souvent la dupe des jeunes » Amans».

Un Villageois de qui la femme faisoit l'amour avec le Bailli du lieu.

La Villageoise & le Baill

La femme d'un riche & vieux Laboureur avoit choisi pour Amant le Bailli de sa Paroisse : le bon-homme d'époux, trop honnête pour avoir aucun soupçon, les laissoit souvent seuls : un jour entr'autres, il part de grand matin pour une affaire qui devoit le retenir tout le jour ; & nos deux Amans profiterent de son absence, pour dîner ensemble. Ils goûtoient le plaisir du tête-à-tête, lorsque le mari frappe brusquement à la porte. Le Bailli ne sachant que devenir, se sauve dans le grenier, & couvre l'ouverture de la trappe avec un van à vanner : le mari qui ne s'étoit apperçu de rien, trouve le couvert mis, dîne, boit beaucoup & s'endort : le Bailli qui s'ennuyoit de rester en cage, regarde par la trappe ; & s'étant, par mégarde, appuyé contre le van : tombe avec lui tout auprès du bon-homme : voilà votre van, dit-il, en sortant promptement; compere, grand merci. Quest-ce donc que cela, dit le bon-homme en s'éveillant ? Mon ami, reprit la femme, toute tremblante, c'est le Bailli qui nous rend le van qu'il nous avoit emprunté.

La Reine de Navarre conclut, que les petites gens n'ont pas moins de finesse & de malice, que les personnes d'un état plus élevé.

L'Auteur de *Rose & Colas*, petit Opéra-comique en un acte, s'est servi de ce conte, & en a fait dans sa piece un incident fort agréable.

Exemple de foibleſſe humaine.

Exemple notable de la foibleſſe humaine, qui pour couvrir un mal, en fait encore un plus grand.

Une femme honnête & vertueuſe devient veuve très-jeune, & forme le projet de garder ſon veuvage, & d'élever un fils qu'elle a eu de ſon mari : elle lui donne un Précepteur, & le garde chez elle. Ce fils devient grand, conçoit une paſſion pour la Femme de chambre & la lui déclare. cette Femme en avertit la mere qui lui commande de donner un rendez-vous la nuit à ſon fils, & forme le projet de s'y trouver elle-même. Elle s'y rend en effet, bien réſolue de reprocher à ſon fils ſon amour criminel. Le fils arrive ; & dans l'obſcurité fait les premieres avances : la mere aveuglée & emportée par ſes foibleſſes, cede & devient enceinte. Le remords la ſaiſit; elle envoye ſon fils voyager; & au bout de neuf mois, elle met au monde une fille. La Reine de Navarre voit cette fille, la prend avec elle, & lui fait du bien ſans la connoître ; car ſa mere l'avoit donnée ſous le plus grand ſecret, à un Gentilhomme qui la faiſoit paſſer pour ſa fille.

Cette malheureuſe mere mande à ſon fils, de ne revenir chez elle, que lorſqu'il ſera marié; le fils y conſent, ſe trouve à la Cour de la Reine de Navarre, voit la fille en queſtion, en devient amoureux, la demande, l'obtient & l'épouſe. La mere au déſeſpoir, va conſulter le Légat ſur ce qu'elle doit faire; le Légat décide

qu'il n'en faut point avertir ses deux enfans; qu'ils sont dans l'ignorance, & qu'ils n'ont point péché; mais que la mere doit faire pénitence toute sa vie.

» Voila, dit l'Auteur, ce qui arrive à celles » qui s'imaginent pouvoir vaincre, par leurs pro- » pres forces, l'amour & la nature : il me sem- » ble qu'il n'y a ni homme ni femme qui ne » doive s'humilier en voyant que l'espérance de » faire un bien a produit tant de mal .... » L'homme est sage, quand il ne reconnoît pas » un plus grand ennemi que soi-même, & » qu'il se défie de sa volonté & de son propre » conseil, quelqu'apparence de bien qu'il s'y » trouve. Une femme surtout, ne doit jamais » s'exposer à coucher avec un homme, quelque » proche parent qu'il soit. Le feu auprès des » étoupes n'est guère sûr. .... Beaucoup de » gens disent qu'il faut s'habituer à la chasteté; » & pour éprouver leurs forces, ils parlent aux » plus belles & à celles qu'ils aiment le plus; » & en baisant & en touchant, ils éprouvent » s'ils sont dans une entiere mortification. » Quand ils sentent que ce plaisir les émeut, » ils vivent dans la retraite, jeûnent & se dis- » ciplinent; & quand ils ont matté leur chair, » ensorte que ni la conversation, ni le baiser » ne leur causent point d'émotion, ils essayent » la sotte tentation de coucher ensemble, & » de s'embrasser, sans aucun désir de volupté : » mais pour un qui résiste, il y en a mille qui » succombent. ... On veut se rendre impec- » cable, & l'on cherche avec empressement les » occasions de pécher ».

Je ne sçais, Madame, si du tems de la Reine

de Navarre ces sortes d'essais étoient fort en usage ; mais aujourd'hui je crois que quand deux personnes couchent ensemble, le motif de mettre leur chasteté à l'épreuve n'entre pour rien dans leurs embrassemens.

Le Boucher & les deux Cordeliers.

Deux Moines trop curieux, eurent si grande peur, qu'il pensa leur en coûter la vie.

Deux Cordeliers arriverent un jour très-tard dans un village & logerent chez un Boucher. La chambre dans laquelle ils couchoient, n'étoit séparée de celle de l'homme & de la femme, que par une cloison ; & les deux Cordeliers furent curieux d'écouter ce que les deux époux se disoient. Le mari parloit de son ménage & disoit à sa femme : » il faut ma mie, que je » me leve de bon matin pour aller voir nos » Cordeliers. Il y en a un bien gras ; nous le » tuerons, le salerons incontinent, & en ferons » nos petites affaires. Quoique le Boucher parlât de ses cochons, qu'il appelloit Cordeliers, » les deux pauvres freres, eurent tant de peur, » qu'ils résolurent de se sauver par la fenêtre. » Un de ces deux freres qui étoit fort maigre, » sauta très-légerement, & courut jusqu'à la » ville, sans attendre son compagnon. Celui- » ci voulant imiter son exemple, sauta aussi » par la fenêtre, mais si lourdement, qu'il se » fracassa une jambe : il se traîna comme il » put, jusqu'à un petit endroit qu'il trouva & » s'y cacha :

» C'étoit précisément le lieu où étoit les co-

» chons qui se sauverent, quand il entra. Le
» lendemain le Boucher se leve, prend son
» couteau, & va droit à cette étable : sortez,
» dit-il, mes Cordeliers, sortez ; c'est aujour-
» d'hui que je mangerai de vos boudins. Le
» Cordelier crie miséricorde ; & le Boucher
» qui croit que S. François, par cette métamor-
» phose, le punit d'appeller ses cochons des
» Cordeliers, est saisi de peur. Enfin on en
» vient à l'éclaircissement ; & l'on finit par en
» rire.

» Il n'est pas bon d'écouter les secrets où l'on
» n'est point appellé, & d'avoir envie d'enten-
» dre ce que les autres disent. » C'est la morale de ce conte. Pareille histoire s'est racontée depuis, de deux Jésuites qui se crurent menacés de perdre la vie dans une Auberge où l'on parloit de couper le cou à deux Dindons que le Maître du logis appelloit des Jésuites.

L'industrie d'un mari sage, pour faire diversion à l'amour que sa femme avoit pour un Moine. La femme corrigée.

Une jeune femme prend du goût pour un Cordelier, lui déclare sa passion dans une lettre, que le hazard fait tomber entre les mains du mari. Celui-ci répond sous le nom du Cordelier, qu'il est sensible à cet amour ; & voulant voir jusqu'où sa femme porteroit cette passion, prétexta un voyage à la campagne : la femme ne manqua pas d'écrire au Cordelier, & de lui donner un rendez-vous : le mari qui s'atten-

doit à cette ſeconde démarche, intercepte encore la lettre, & va ſur le champ trouver le Cordelier qui étoit un ſaint homme : il le prie de lui prêter ſa robe, l'obtient, vient trouver ſa femme, & finit, ſans ſe faire connoître, par lui donner vingt coups de bâton. Cette façon de traiter une maîtreſſe dans un rendez-vous, guérit cette femme d'une paſſion qui chez elle avoit commencé par la dévotion & la piété que lui inſpiroit le Cordelier.

On entre ſouvent par Dieu dans un commerce d'amitié, dit la Reine de Navarre ; & ſouvent on en ſort par le Diable. Un amour vicieux ſe détruit, & n'eſt pas de durée dans un bon cœur ; mais l'amour honnête a des liens de ſoye ſi fins & ſi déliés, qu'on eſt plutôt pris, qu'on ne les a apperçus.

Le mari prudent.

Un Préſident de Grenoble averti des irrégularités de ſa femme, y pourvut ſi ſagement, qu'il s'en vengea, ſans que ſon honneur en reçût aucune atteinte dans le public.

Une Préſidente de Grenoble avoit un vieux mari, & pour s'en conſoler, faiſoit l'amour avec un jeune Clerc, qui auſſitôt que le Préſident étoit parti, prenoit ſa place : un vieux laquais s'en apperçut ; &, en ſerviteur fidele, il en avertit ſon maître. Le Préſident les ſurprit au lit & s'enferma dans la chambre avec eux. Le clerc & la femme ſe jettent à ſes genoux, & le ſupplient de leur faire grace. Entrez, dit-il au clerc, dans un petit cabinet que voici ; & vous, Madame,

reſtez

restez dans votre appartement. Le Président sort ensuite, & dit à son laquais : » mon clerc n'au-» roit pu se sauver que par le petit cabinet ; mais » j'en avois la clef ; il n'est point dans la cham-» bre ; viens voir toi-même sous le lit, & dans » tous les coins ». Le vieux domestique entre en effet, cherche partout, ne trouve rien, & finit par dire : » il faut donc que le diable l'ait » emporté ; car certainement je l'ai vu en-» trer.... Tu m'as trompé, reprit le maître, en » me faisant soupçonner la vertu de ma femme ; » voilà de l'argent ; pars, & que je ne te revoye » jamais ». Il en dit autant au clerc : pour la femme, il lui fit manger d'une certaine salade qui en peu de tems la conduisit au tombeau.

» Je ne prétends pas louer la conduite de » ce Président, dit l'Auteur ; mais mon dessein » est de faire voir la légéreté d'une femme, » & la prudence d'un homme. Si toutes les » femmes qui ont aimé leurs valets, étoient » contraintes de manger de pareilles salades, » j'en connois, ajoute-t-elle, qui n'aimeroient » pas tant leurs jardins, mais en arracheroient » toutes les herbes, pour éviter celles qui ren-» dent l'honneur aux enfans, aux dépens de la » vie d'une mere folle ».

Prudence d'une femme, pour retirer son mari d'une amourette dont il étoit fou.

La femme prudente.

Un mari jeune & bien fait, avoit une femme très-jolie, qu'il cessa d'aimer pour s'attacher à une servante de sa maison, laide & crasseuse,

dont il devint amoureux. Si-tôt que son épouse étoit endormie, il se levoit, & alloit trouver sa nouvelle conquête. La femme désespérée redoubloit d'égards pour son mari ; & rien ne le ramenoit. Un jour qu'il restoit plus tard qu'à son ordinaire, cette femme se leve, le cherche de chambre en chambre, & enfin le trouve endormi à côté de cette servante : elle allume un peu de paille, & crie au feu. Le mari fut si honteux d'être découvert par sa femme, qu'il abandonna sa servante, & revint à son devoir, dont il ne s'écarta plus.

» Si Dieu vous donne de tels maris, Mesdames, ne vous désespérez point, avant que d'avoir employé toutes sortes de moyens pour les ramener. Il y a vingt-quatre heures au jour ; & il n'y a pas un moment, où l'homme ne puisse changer d'esprit. Une femme doit se croire plus heureuse d'avoir regagné son mari par sa patience, que si la fortune & ses parents lui en avoient donné un plus parfait ».

Le mari ramené à son devoir.

Mémorable charité d'une femme de Tours, à l'égard de son époux infidèle.

Une jeune femme aimoit beaucoup son mari qui, au bout de quelque tems de mariage, s'en dégoûta, & devint amoureux d'une de ses Fermieres. Il alloit souvent voir sa métairie, y restoit deux ou trois jours, & revenoit toujours malade. La femme s'apperçut de son intrigue, fut elle-même à la métairie, & s'entretint avec la paysanne qui lui avoua le fait : elle trouva

la chambre si pauvre & si peu arrangée, que sur-le-champ elle la fit meubler très-bien, donna à la paysanne du vin, des tasses d'argent, des confitures, en un mot toutes les commodités de la vie, & lui recommanda de bien traiter son mari lorsqu'il viendroit. Il ne tarda pas effectivement; & il fut surpris de se voir si bien reçu. » D'où tout cela peut-il venir, lui dit-il? de » votre femme, répondit la paysanne ». Cette façon d'agir le pénétra si fort, qu'il rénonça a ses amours.

» Il y a bien peu de maris que la femme ne » gagne à la longue par la patience, à moins » qu'ils ne soient plus durs que les rochers, que » l'eau foible & molle perce cependant avec le » tems ».

Un Gentilhomme trouve son inhumaine répondant à l'amour d'un Palfernier, & perd au moment même, la tendresse qu'il avoit pour elle. L'Amant trompé.

Un Gentilhomme du Dauphiné aimoit une femme très-jolie, mais dont les refus le désespéroient. » Non, disoit-elle, je ne consentirai » jamais à ce que vous exigez de moi; ma vertu » & ma conscience me le défendent. Le Gen- » tilhomme, séduit par ces belles paroles, re- » gardoit sa maîtresse comme l'exemple & le » modele des femmes. Un jour il fut obligé » de s'éloigner; & après quelque mois d'absen- » ce, il prit la poste pour venir revoir l'objet » qu'il adoroit, l'assurer de nouveau de son » amour, & surtout de l'estime que cette femme

» lui avoit inſpirée. Il arrive, & trouve la » belle s'abandonnant aux lourdes careſſes d'un » Palfrenier de la maiſon, auſſi laid, auſſi » ſale, auſſi dégoûtant, que le Gentilhomme » étoit bien fait, honnête & aimable. Sa ſur» priſe fut ſi grande, que dans le moment mê» me paſſant de l'amour au mépris, grand » bien vous faſſe, Madame, lui dit-il; me » voilà guéri ».

» Il y a des femmes, dit la Reine de Na» varre, qui ſont bien aiſes d'avoir des Evan» géliſtes, pour prêcher leur vertu & leur chaſ» teté : elles les aſſurent qu'elles leur accor» deroient volontiers ce qu'ils demandent, ſi » la conſcience & l'honneur pouvoient le leur » permettre : quand ces bonnes gens ſont en » compagnie, ils parlent d'elles, & jurent qu'ils » mettroient la main au feu, qu'elles ſont fem» mes de vertu, ſe fondant ſur l'épreuve qu'ils » croyent en avoir faite, pendant qu'elles choi» ſiſſent, pour donner leurs faveurs, des » gens qui n'ont pas la hardieſſe de parler, & » d'une condition ſi abjecte, que quand ils par» leroient, ils ne ſeroient pas crus ».

Ce Conte eſt le même que le *Joconde* de la fontaine Joconde étoit jeune, beau, grand & bien fait; ſa femme étoit charmante; & l'on ſçait les tendres adieux qu'elle lui fit, lorſqu'elle le vit partir pour la Cour du Roi de Lombardie.

Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
l'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignone,
En lui diſant : ne le perds pas,
Et qu'il ſoit toujours à ton bras,

Pour te ressouvenir de mon amour extrême :
Il est de mes cheveux ; je l'ai tissu moi-même ;
Et voilà de plus mon portrait
Que j'attache à ce brasselet.
Vous autres, bonnes gens, eûssiez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame.
Moi, qui sçais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc ; mais ayant oublié
Le brasselet & la peinture,
Par je ne sçais quelle avanture,
Le matin même il s'en souvient.
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sçachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, & sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaut de Valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient : dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;
Mais cependant il n'en fit rien :
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces Amans, il ne le falloit pas,
Car son honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas ;
A ton remords je t'abandonne.

Je suis, &c.

LETTRE III.

VOUS connoiſſez les femmes, & vous ſçavez, Madame, juſqu'à quel point elles portent la fineſſe, lorſqu'elles veulent ſe tirer d'intrigue, & tromper les maris qui les épient. Voici un des tours les plus adroits dont elles ſe ſoient aviſées.

La femme d'un borgne.

Stratagême d'une femme qui fit évader ſon Galant, lorſque ſon mari qui étoit borgne, croyoit le ſurprendre avec elle.

Charles, dernier Duc d'Alençon, avoit un Valet de Chambre borgne, qui ſe maria avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Le Duc & la Ducheſſe aimoient ce Valet autant que Domeſtique de cet ordre qui fût en leur Maiſon; ce qui étoit cauſe qu'il ne pouvoit aller voir ſa femme auſſi ſouvent qu'il l'auroit déſiré. La femme qui ne s'accommodoit pas d'une auſſi longue abſence, oublia tellement ſon honneur & ſa conſcience, qu'elle s'amouracha d'un jeune Gentil-homme du voiſinage. On en parla enfin; & le bruit en fut ſi grand, qu'il parvint juſqu'au mari, qui ne pouvoit le croire, tant ſa femme lui témoignoit d'amitié. Il réſolut néanmoins un jour de ſçavoir ce qui en étoit, & de ſe venger s'il pouvoit, de celui qui lui faiſoit cet affront. Pour cet effet, il feignit d'aller en quelque lieu

près de-là, pour deux ou trois jours seulement. Il ne fut pas plutôt parti, que sa femme envoya querir le Galant : à peine avoient-ils été demi-heure ensemble, que le mari arrive, & heurte de toute sa force. La Belle qui connut bien que c'étoit son mari, le dit à son Amant, qui en fut si étonné, qu'il eût voulu être encore au ventre de sa mere. Comme il parloit contre elle, & contre l'amour qui l'avoient exposé à un tel danger, la belle le rassura, & lui dit de ne se mettre point en peine ; qu'elle trouveroit moyen de le tirer d'affaire, sans qu'il lui en coûtât rien, & qu'il n'avoit qu'à s'habiller le plus promptement qu'il pourroit. Le mari cependant heurtoit toujours, & appella sa femme à tue tête ; mais elle faisoit semblant de ne pas le connoître. Que ne vous levez-vous, disoit-elle tout haut au valet, pour aller faire taire ceux qui font tant de bruit à la porte. Est-il heure de venir chez des gens d'honneur ? Si mon mari étoit ici, il vous en empêcheroit bien. Le mari entendant la voix de sa femme, l'appella de toute sa force en criant, ma femme, ouvrez-moi ; me ferez-vous demeurer à la porte jusqu'au jour. Quand elle vit que son Amant étoit prêt à sortir. O mon mari ? dit-elle à son époux, que je suis aise que vous soyez venu. Mon esprit s'occupoit à un songe qui me faisoit le plus grand plaisir que j'aye eu de ma vie ; il me sembloit que votre œil étoit devenu bon. Sur cela elle l'embrassa & le baisa ; & le prenant par la tête, elle lui fermoit d'une main son bon œil, & lui demandoit s'il ne voyoit pas mieux que de coutume. Pendant que le mari avoit l'œil fermé, le galant s'évada. Le

mari s'en défia, & dit à sa femme : je ne vous observerai plus, ma femme; je croyois vous tromper; mais j'ai été la dupe; & vous m'avez fait le tour le plus fin qui ait jamais été inventé. Dieu veuille vous convertir; car il n'y a point d'homme qui puisse ramener une méchante femme, à moins que de la faire mourir. Mais puisque les égards que j'ai eus pour vous, n'ont pu vous rendre plus sage, peut-être que le mépris avec lequel je veux désormais vous regarder, vous sera plus sensible & produira un meilleur effet. Après cela, il s'en alla, & la laissa bien étonnée; cependant les sollicitations des parens & des amis, les excuses & les larmes de sa femme l'obligerent de revenir encore avec elle.

Le Conte auroit été plus plaisant, si réellement le mari ne se fût apperçu de rien, & qu'il eût été la dupe des caresses de sa femme & de l'adresse avec laquelle elle lui bouchoit son bon œil. En terminant ainsi cette histoire, la Reine de Navarre auroit rempli son idée, & prouvé qu'une femme a toujours réponse au *qui va là*. M. de la Monnoye qui a mis ce même conte en vers latins, n'a eu garde de le finir autrement; il en eût ôté tout le sel.

Avanture du Prince de Vendôme.

L'année que M. de Vendôme épousa la Princesse de Navarre, le Roi & la Reine, leur pere & mere, après avoir été fêtés à Vendôme, les accompagnerent en Guyenne : ils passerent chez un Gentil-homme où se trouverent plusieurs jolies femmes; & l'on y dansa si long-tems, que les nouveaux mariés étant las, se retirerent dans leur chambre, & se jetterent sur leur lit tout habillés. Quelque tems après qu'ils furent endormis, on

vint ouvrir leur porte ; M. de Vendôme se réveilla, tira le rideau & vit entrer une grande & vieille Servante qui alla droit à leur lit. L'obscurité empêcha cette fille de les reconnoître ; cependant les appercevant fort près l'un de l'autre, elle se mit à crier : » O méchante & vilaine in-
» fâme que tu es, il y a long-tems que je t'ai
» crue telle ; mais n'ayant point de preuves à
» produire, je n'ai osé le dire à Madame. A pré-
» sent que ton infamie m'est connue, je suis ré-
» solue de ne la pas cacher. Et toi vilain Apostat,
» qui a fait la honte à cette Maison, de mettre
» à mal cette coquine, si ce n'étoit la crainte de
» Dieu, je t'assommerois de coups sur la place.
» De bout ; de par tous les Diables, de bout :
» il semble encore que tu n'ayes point de honte.
» M. de Vendôme & Madame la Princesse,
» pour allonger la Comédie, se cachoient le vi-
» sage l'un contre l'autre, & rioient si fort, qu'ils
» ne pouvoient parler. La vieille voyant que ses
» menaces étoient inutiles, s'approcha de plus
» près, & voulut les tirer du lit par les bras ou
» par les jambes. Mais alors elle les reconnut ;
» se jetta à leurs pieds, & les supplia de lui
» pardonner la faute qu'elle venoit de commettre.
» M. de Vendôme lui accorda volontiers sa
» grace ; mais il voulut sçavoir quelle pouvoit
» être la cause de cette équivoque ? La vieille lui
» avoua que c'étoit une Demoiselle de la Mai-
» son, dont un Protonotaire étoit amoureux,
» & qu'elle observoit depuis long-tems, parce
» qu'elle avoit du chagrin que sa Maîtresse se
» fiât à un homme qui lui faisoit un pareil affront.
» Cette aventure devint l'histoire du jour, &
» amusa tous les Courtisans à qui Monsieur

» de Vendôme ne manqua pas de la conter ».

La fausse prude.

Une grande Princesse avoit pour Dame d'honneur, une Demoiselle nommée Camille, qui passoit pour la plus sage & la plus vertueuse de son tems. Elle parloit avec tant de fierté de l'amour, que personne n'osoit en approcher; & lorsqu'elle voyoit un homme amoureux d'une de ses compagnes, elle en faisoit des critiques très-dures & très-ameres. Dans le fond cependant, elle étoit toute autre que ce qu'on la croyoit, & brûloit en secret pour un Gentil-homme qui étoit au service de sa Maîtresse. Après un an de contrainte & de souffrance, son cœur s'enflamma au point, qu'elle résolut d'y apporter remede, mais avec tant de mystère, que le Ciel seul en fut le témoin. Cette résolution prise; elle cherchoit le moment de l'exécuter, lorsqu'un jour étant retirée dans sa chambre, elle apperçut son Amant qui se promenoit seul sur une terrasse. La nuit commençoit à venir; elle en profita, appella un petit Page, & fit dire au Gentil-homme qu'un de ses amis l'attendoit dans la galerie du jardin. Tandis que le Page faisoit sa commission, elle baissa sa cornette, prit son masque, & se rendit à la galerie. L'Amant paroît; elle se jette à son cou, l'embrasse de toute sa force, & lui dit le plus bas qu'elle put : » Il y a long-tems, mon
» cher ami, que l'amour que j'ai pour vous,
» m'a fait souhaiter de trouver le lieu & l'occa-
» sion de pouvoir vous entretenir; mais la crainte
» de mon honneur m'a dominée pendant quel-
» que tems au point, que malgré moi j'ai dissi-
» mulé ma passion : l'amour l'emporte aujour-
» d'hui sur cette crainte; & comme votre hon-
» nêteté m'est connue, je vous déclare que si

» vous voulez me promettre de m'aimer, & de
» n'en jamais parler à personne, ni vous infor-
» mer qui je suis, je serai toute ma vie votre
» fidèle & bonne amie ; & je vous assure que je
» n'aimerai jamais que vous : mais je mourrai
» plutôt que de vous dire qui je suis ». Le Gentilhomme lui promit tout ; & l'inconnue, à l'ombre du mystère, s'abandonna aux douceurs d'un amour qu'elle réprimoit depuis long-tems. » Retrouvez - vous tous les soirs sur
» la même terrasse, dit-elle à son Amant, en le
» quittant ; & tous les soirs les mêmes faveurs
» vous seront accordées. » La parole fut tenue exactement de part & d'autre ; & l'intrigue dura très-long-tems, sans que le Cavalier put sçavoir le nom de sa Maîtresse. Il voulut enfin s'en éclaircir ; & un jour, en l'embrassant, il lui fit avec de la craie une marque sur l'épaule, sans qu'elle s'en apperçut. Il la suivit aussitôt chez la Princesse, & y reconnut cette Camille, sur laquelle aucun homme de la Cour n'osoit lever les yeux. Sa conquête l'étonna ; & son amour propre en fut flatté.

Cependant le Mystère continuoit entre ces deux Amans ; mais un jour le Cavalier appercevant Camille qui se promenoit seule dans une allée du jardin, il l'aborda, & lui parla de son amour comme quelqu'un qui ne l'auroit jamais vûe. » Il y a long-tems, lui dit-il, Mademoi-
» selle, que je vous aime, & que je n'ose vous
» le déclarer ! Quel langage osez-vous me tenir,
» lui répondit-elle furieuse ; ignorez-vous que
» Camille n'aime & ne veut aimer que son mari ?
» Vous n'êtes pas toujours si sévere, reprit-il ;
» & il est des momens où vos caresses me dédom-

» magent des rigueurs que vous avez aujour-
» d'hui pour moi.» Camille à ces mots ne devint que plus emportée ; & le Gentil-homme poussant sa pointe, & croyant la mettre à la raison, lui nomma le lieu du rendez-vous, & lui fit voir la craie dont il s'étoit servi pour la reconnoître. Rien alors ne fut capable de contenir Camille ; elle passa chez la Princesse, y peignit le Cavalier sous les couleurs les plus noires, & le fit exiler. Elle sacrifia ainsi ses plaisirs à sa fierté ; à moins que vous n'aimiez mieux croire, Madame, que l'intérêt qu'elle avoit de ménager son mari, fût la principale cause des mensonges odieux qu'elle inventa contre son Amant.

Le jeu des Innocens.

Un mari donnant les Innocens à sa servante, trompa la simplicité de sa femme.

Il y avoit à Tours un homme d'esprit & rusé, qui étoit Tapissier de feu Monsieur le Duc d'Orléans, fils de François I. Il avoit épousé une femme de bien, avec laquelle il vivoit paisiblement. Autant il craignoit de lui déplaire, autant elle s'étudioit elle-même à lui complaire en tout. Cet homme avoit une bonne grosse servante dont il devint fort amoureux ; mais il craignoit que sa femme ne s'en apperçut ; & il affectoit tous les jours de la gronder, disant que c'étoit la créature la plus paresseuse qu'il eût jamais vûe, mais qu'il ne s'en étonnoit pas, puisque sa Maîtresse ne la battoit jamais.

Un jour qu'on parloit de donner les Innocens, le Tapissier dit à sa femme, que ce seroit une

grande charité de les donner à sa Servante ; » mais, ajoûta-t-il, il ne faudroit pas qu'elle » les reçut de votre main ; car elle est trop » foible, & votre cœur trop bon. Si je vou- » lois y employer la mienne, nous serions bien » mieux servis que nous ne sommes ». La pauvre femme qui ne se défioit de rien, le pria de faire l'opération, avouant qu'elle n'avoit ni le cœur ni la force de battre. Le mari accepta volontiers la commission ; & comme s'il eut voulu bien cor- corriger sa Servante, il acheta les verges les plus fines qu'il put trouver. Le jour des Innocens étant venu, le Tapissier se leva de grand matin, monta à la chambre haute où la Servante étoit toute seule, & lui donna les Innocens bien autrement qu'il n'avoit dit à sa femme. La Servante se mit à pleurer ; mais ses larmes ne servirent de rien. Cependant, de peur que la femme ne vint, le Tapissier commença à donner des verges sur le chalit avec tant de force, qu'il les écorcha & les rompit, & les apporta ainsi rompues à sa femme. » Je crois, ma mie, dit-il, que votre » Servante se souviendra des Innocens ». Le Tapissier étant sorti, la Servante vint se jetter aux pieds de sa Maîtresse, & lui dit que son mari lui avoit fait le plus grand tort qu'on eut jamais fait à Servante. La bonne femme s'imaginant qu'elle parloit des coups de verges qu'elle croyoit qu'elle eût reçus, l'interrompit & lui dit, mon mari a bien fait ; & il y a plus d'un mois que je le prie de le faire. Si vous avez du mal, j'en suis bien-aise ; ne vous en prenez qu'à moi ; il ne vous en a pas tant fait qu'il devoit. La Servante, voyant qu'elle approuvoit une telle action, crut que ce n'étoit pas un aussi grand péché qu'elle s'étoit

imaginée, puisqu'une femme qui passoit pour si vertueuse, en étoit la cause : aussi n'en osa-t'elle plus parler depuis.

Le Tapissier voyant que sa femme prenoit aisément le change, gagna si bien la Servante, qu'elle ne pleuroit plus pour avoir les Innocens. Il fit long-tems la même vie sans que sa femme s'en apperçut, tant qu'enfin l'hyver vint, & amena quantité de neige. Un matin le Tapissier badinoit avec sa Servante, & tous deux se jettant de la neige, ils n'oublierent pas le jeu des Innocens. Une voisine qui s'étoit mise à la fenêtre, & regardoit droit sur le jardin, pour voir quel tems il faisoit, vit l'exercice des Innocens, & trouva l'action si mauvaise, qu'elle résolut d'en avertir sa bonne commere, afin qu'elle ne fût plus la dupe d'un si méchant mari, & ne se servît pas d'avantage de sa Servante. Après que le Tapissier eut fait tous ses beaux jeux, il regarda autour de lui s'il n'avoit été vû de personne, & vit sa voisine à la fenêtre, ce qui le chagrina fort. Mais comme il sçavoit donner toutes sortes de couleurs à sa tapisserie, il crut si bien colorer ce fait, que la voisine y seroit aussi bien trompée que sa femme. Il ne se fut pas plutôt recouché, qu'il fit lever sa femme en chemise, & la mena au même endroit qu'il avoit mené sa Servante. Il badina quelque tems avec elle à lui jetter de la neige, comme il avoit fait avec sa Servante; ensuite il lui donna les Innocens, comme il avoit fait à l'autre, & puis furent se recoucher. Dès la premiere fois que la bonne Tapissiere alla à la messe, sa voisine & bonne amie ne manqua pas de s'y trouver, & avec un fort grand empressement la pria, sans lui en dire davantage, de chas-

ser sa Servante, qui étoit une méchante & dangéreuse créature. La Tapissiere répondit qu'elle n'en feroit rien, à moins qu'elle ne lui dît à l'avance pourquoi elle la croyoit si méchante & si dangéreuse. La voisine se voyant ainsi poussée, lui dit enfin, qu'un matin elle l'avoit vûe dans le jardin avec son mari. » C'étoit moi, ma commere, répondit la bonne femme en riant. » Comment, dit l'autre, » toute en chemise, au jardin à cinq heures du » matin ? Oui, ma commere, dit la Tapissiere, » c'étoit en conscience moi-même. Ils se jet» toient de la neige, continua la voisine, puis » sur le sein, puis ailleurs, aussi privément qu'il » étoit possible.... Oui, ma commere, répliqua » la Tapissiere, c'étoit moi-même Mais, ma com» mere, reprit la voisine, je les ai vû faire sur » la neige une chose qui ne me semble ni belle » ni honnête. Soit, commere ma mie, repartit » la Tapissiere ; mais comme je vous ai dit & » redis encore, c'étoit moi-même & non ma » Servante, qui ai fait tout cela ; car mon mari » & moi badinons ainsi privément. Ne vous en » scandalisez point, je vous prie. Vous sçavez » que nous devons de la complaisance à nos » maris ».

La Fontaine, qui sçavoit profiter des idées qu'il trouvoit, & embellir tout ce qu'il touchoit, a composé d'après ce conte, celui de *la Servante justifiée*. MM. Fagan & Favart, en ont fait un Opéra comique sous le même Titre. Je ne rapporterai que le début du Conte de la Fontaine.

Bocace n'est le seul qui me fournit :
Je vas par fois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin Esprit,

Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles
Sont jusqu'à cent bien déduites, & belles
Pour la plûpart, & de très bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre,
D'un *c'étoit moi*, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'Auteur.
J'y mets du mien selon les occurrences:
C'est ma coutume; & sans telles licences,
Je quitterois la charge de Conteur.

Je ne sçais pourquoi la Reine de Navarre a mis le lieu de la Scene sur un tas de neige. La Fontaine la place dans un jardin émaillé de fleurs, que l'Aurore venoit d'arroser de ses larmes, & qui sembloient, en s'épanouissant, inviter les cœurs de s'ouvrir à l'amour.

Punition plus cruelle que la mort.

Un mari surprend sa femme en flagrant délit, & la punit d'une peine plus rigoureuse que la mort même.

Le Roi Charles VIII. envoya en Allemagne un Gentil-homme nommé Bernage, Seigneur de Livré, près d'Amboise. Ce Gentil-homme marchant jour & nuit, pour avancer chemin, arriva un soir bien tard dans un Château, où il demanda à loger, & ne l'obtint qu'avec peine. Cependant le Maître du Château, apprenant à qui Bernage appartenoit, alla au-devant de lui, & le pria d'excuser la malhonnêteté de ses Gens,

ajoutant que certains parens de sa femme, qui lui vouloient mal, l'obligeoient de tenir ainsi sa porte fermée. Bernage lui dit le soir le sujet de son voyage, & en eut des offres de rendre au Roi son Maître, tous les services possibles. Il le mena donc chez lui, où il fut logé & régalé splendidement. L'heure du souper étant venue, il le conduisit dans une Salle richement tapissée. La table étant servie, il sortit de derriere la tapisserie la plus belle femme qu'il étoit possible de voir; mais elle avoit la tête tondue, & les habits noirs à l'Allemande. Après que le Maître de la Maison eut lavé avec Bernage, on apporta l'eau à cette femme qui se lava aussi, & alla se placer au bout de la table sans parler à personne, ni personne à elle. Bernage la regardoit souvent, & la trouva l'une des plus belles qu'il eût jamais vûes, à cela près, que son visage lui paroissoit bien pâle, & son air extrêmement triste. Après qu'elle eut un peu mangé, elle demanda à boire. Un Domestique lui donna à boire dans un vaisseau bien singulier : c'étoit une tête de mort, dont les trous étoient bouchés d'argent. Elle but ainsi deux ou trois fois dans le même vaisseau. Après qu'elle eût soupé & lavé ses mains, elle fit une révérence au Seigneur de la Maison, & s'en retourna derriere la tapisserie sans parler à personne.

Bernage fut si surpris de voir une chose si extraordinaire, qu'il en devint tout triste & tout pensif. Son Hôte s'en apperçut, & lui dit; je vois bien que vous êtes étonné de ce que vous avez vu à table; mais l'honnêteté que j'ai trouvée en vous, ne me permet pas de vous en faire un secret, afin que vous ne croyiez pas que je sois capable de faire une telle cruauté, sans en avoir grand sujet,

Cette Dame que vous avez vue, est ma femme que j'ai plus aimée que jamais homme n'aima la sienne. J'ai tout risqué pour l'épouser; & je l'amenai ici malgré tous ses parens. Elle me témoignoit aussi tant d'amour, que j'eusse hazardé mille vies pour l'avoir: nous avons vécu long-tems avec tant de douceur & de plaisir, que je m'estimois le Gentilhomme de la chrétienté le plus heureux; mais l'honneur m'ayant obligé de faire un voyage, elle oublia le sien, sa conscience & l'amour qu'elle avoit pour moi, & se rendit amoureuse d'un jeune Gentilhomme que j'avois nourri céans; peu s'en fallut que je ne m'en apperçusse à mon retour: cependant je l'aimois avec tant de passion, que je ne pouvois me défier d'elle. Mais enfin l'expérience m'ouvrit les yeux; & je vis ce que je craignois plus que la mort. L'amour que j'avois pour elle se changea en fureur & en désespoir: je l'observai si bien, que feignant un jour d'aller à la campagne, je me cachai dans la chambre où elle demeure à présent. Bientôt après mon prétendu départ, elle s'y retira, & y fit venir ce jeune Gentilhomme que je vis entrer, & prendre avec elle des privautés qui n'auroient dû être que pour moi. Quand je vis qu'il vouloit monter sur le lit avec elle, je sortis de ma niche, l'allai prendre entre ses bras & le tuai; mais comme le crime de ma femme me parut si grand, que je ne l'aurois pas assez punie en la tuant, comme j'avois fait son galant, je lui ordonnai une peine qui lui est, je crois, plus insupportable que la mort: c'est de l'enfermer dans la chambre où elle se retiroit pour dérober ses plus doux plaisirs. Je lui ai pendu dans une Armoire tous les os de

son galant, comme on pend quelque chose de précieux dans un cabinet ; & afin qu'elle n'en perde pas la mémoire en mangeant & en buvant, je lui fais servir à table, au lieu de coupe vis-à-vis de moi, la tête de cet ingrat, afin qu'elle voye vivant, celui qu'elle a rendu par sa faute son ennemi mortel, & mort pour l'amour d'elle, celui dont elle a préféré l'amitié à la mienne. Par ce moyen, elle voit en dînant & en soupant, les deux choses qui doivent l'affliger le plus, c'est-à-dire, l'ennemi vivant, & l'ami mort, & tout cela par son crime. Au surplus je la traite comme moi, si ce n'est qu'elle est tondue ; car les cheveux sont un ornement qui ne convient pas mieux à l'adultère, que le voile à une impudique. Ainsi sa tête tondue marque qu'elle a perdu l'honneur & la chasteté. S'il vous plaît prendre la peine de la voir, je vous y menerai. Bernage accepta volontiers ; & étant descendu, il trouva qu'elle étoit dans une très-belle chambre, assise toute seule auprès d'un bon feu. Le Gentilhomme tira un rideau qui couvroit une grande armoire, où il vit tous les os d'un homme pendu. Bernage avoit grande envie de parler à cette femme ; mais il n'osa de peur du mari. Le Gentilhomme s'en étant apperçu, lui dit : si vous voulez lui dire quelque chose, vous verrez comme elle s'exprime.

Si votre patience, Madame, lui dit alors Bernage, est égale au tourment, je vous regarde comme la femme du monde la plus heureuse : la dame avec les yeux baignés de larmes, & une grâce & une humilité sans pareille, répondit : je confesse, Monsieur, que ma faute est si grande, que tous les maux que le Seigneur de céans,

que je ne ſuis pas digne de nommer mari, me ſauroit faire, ne me ſont rien au prix du regret que j'ai de l'avoir offenſé ; & en diſant cela, elle ſe met à pleurer abondamment. Le Gentilhomme tira Bernage par le bras, & l'emmena.

Il partit le lendemain pour aller s'acquitter de la commiſſion que le Roi lui avoit donnée : cependant en prenant congé du Gentilhomme, il ne put s'empêcher de lui dire : l'eſtime que j'ai pour vous, Monſieur, & les honnêtetés que vous m'avez faites chez vous, m'obligent de vous dire qu'il me ſemble, attendu la grande repentance de votre pauvre femme, que vous devez lui faire grace ; d'autant plus que vous êtes jeune, & que vous n'avez point d'enfant. Il ſeroit dommage qu'une maiſon comme la vôtre tombât, & que ceux qui peut-être ne vous aiment pas, fuſſent les héritiers de vos biens. Le Gentilhomme qui avoit réſolu de ne pardonner jamais à ſa femme, penſa long-tems à ce que lui avoit dit Bernage, & connut enfin qu'il lui avoit dit la vérité. Il lui promit que ſi elle perſévéroit dans cette humilité, il lui pardonneroit dans quelque tems. Bernage étant revenu à la Cour, fit ce conte tout du long au Roi qui voulut s'en informer, & qui le trouva tel que Bernage lui avoit dit. Le portrait qu'il fit de la beauté de cette dame plût tant au Roi, qu'il envoya ſon Peintre, nommé Jean de Paris, pour la peindre au naturel, ce qu'il fit du conſentement du mari. Après une longue pénitence, le Gentilhomme qui ſouhaitoit beaucoup d'avoir des enfans, eut pitié de ſa femme qui recevoit cette punition avec tant d'humilité, la reprit, & en eut depuis pluſieurs enfans.

» Si toutes celles à qui pareille chose est arrivée,
» buvoient à de semblables vaisseaux, continue la
» Reine de Navarre, je crains fort, Mesdames,
» qu'il n'y eût bien des coupes de vermeil qui de-
» viendroient têtes de mort. »

Je me souviens, Madame, d'avoir lu la même histoire dans la Bibliothéque de campagne, & dans les Contes de Mlle Uncy; c'est du moins le même fond, brodé un peu différemment, & orné de quelques nuances qui ne sont pas dans celui-ci.

D'une Demoiselle qui racontant d'elle-même une avanture galante, & parlant en troisieme personne, se nomma sans y penser.

Indiscrétion involontaire.

Du tems du Roi François I, il y avoit une dame du sang Royal, qui avoit de l'honneur, de la vertu & de la beauté, & qui sçavoit faire un conte avec grâce, & en rire aussi, quand elle en entendoit faire un. Cette dame étant à une de ses maisons, fut visitée de tous ses Sujets & Voisins qui l'aimoient autant qu'il étoit possible. Entr'autres visites, elle reçut celle d'une certaine demoiselle, qui voyant que chacun faisoit des contes à la Princesse pour la divertir, voulut faire comme les autres, & lui dit : j'ai un bon conte à faire, Madame; mais vous me promettez de n'en point parler. Ce conte est très-véritable; & je puis en conscience vous le donner pour tel.

Il y avoit une demoiselle mariée, qui vivoit avec son mari très-honnêtement, quoiqu'il fut vieux, & elle jeune. Un Gentilhomme de ses

voisins, voyant qu'elle avoit épousé ce vieillard, devint amoureux d'elle, & la pressa pendant plusieurs années; mais elle ne lui répondit que ce qu'une femme de vertu doit répondre. Le Gentilhomme crut un jour que s'il pouvoit la trouver à son avantage, elle ne seroit peut-être pas si cruelle. Après avoir long-tems balancé le péril où il s'exposoit, l'amour qu'il avoit pour la demoiselle applanit toutes les difficultés, dissipa sa crainte, & le détermina à chercher le lieu & l'occasion. Il étoit si bien sur les avis, qu'ayant appris un matin que le mari de la demoiselle s'en alloit à quelqu'autre de ses maisons, & partoit dès le point du jour pour éviter la chaleur, il vint chez la demoiselle qu'il trouva au lit endormie : voyant que les servantes n'étoient pas dans la chambre, il alla se mettre botté & éperonné dans le lit de la demoiselle, sans avoir eu l'esprit de fermer la porte. Elle se réveilla, & fut bien fâchée de le voir là; mais quelques remontrances qu'elle pût lui faire, il n'y eut pas moyen de le retenir : il lui fit violence, & la menaça, si elle branloit, de dire à tout le monde qu'elle l'avoit envoyé querir; ce qui lui fit tant de peur, qu'elle n'osa crier. Une des servantes revint quelque moment après dans la chambre : le Gentilhomme se leva avec tant de diligence, qu'elle ne se seroit apperçue de rien, si l'éperon qui s'étoit attaché au drap de dessus, ne l'eût emporté tout entier; de maniere que la demoiselle demeura toute nue sur le lit. Quoiqu'elle parlât au nom d'une autre, elle ne pût s'empêcher de dire : *jamais femme ne fût plus étonnée que moi, quand je me vis ainsi nue.* La Princesse qui avoit écouté tout le conte sans rire, ne pût alors s'em-

pêcher d'éclater, & lui dit : vous en pouvez, à ce que je vois, conter l'histoire. La pauvre demoiselle fit ce qu'elle pût pour raccommoder la chose; mais il n'y eut pas moyen d'y trouver une bonne emplâtre.

Voilà, Madame, à peu-près, ce que j'ai trouvé de plus agréable dans les contes de la Reine de Navarre : la variété qui y regne, & que j'ai suivie dans ce que j'en ai rapporté, vous donne une idée suffisante de son esprit & de sa façon de raconter : le sérieux & le plaisant y trouvent leur place tour-à-tour. La Reine de Navarre a parlé de tout, & en a parlé avec cette liberté que les Princesses se permettent, & que celle-ci tâche de réparer néanmoins, par la morale qui termine chaque conte. Elle est souvent placée à propos, & regarde presque toujours le respect dû à la Religion. Je ne vous parle point du style; vous en avez pu juger par vous-même, & vous avez dû le trouver quelquefois diffus, quelquefois agréable, & en général simple & naturel : d'ailleurs c'est une Reine qui écrit, & qui n'écrit que pour s'amuser.

C'est ici le lieu de dire aussi un mot d'une autre Marguerite, Princesse de France, Duchesse de Berri, & ensuite de Savoye. Elle étoit fille de François I, & fut après la mort du Roi son pere, la protectrice des sciences & des lettres, qu'elle aimoit & qu'elle cultivoit. Elle étoit née à S. Germain-en-Laye, l'an 1523; & elle est morte à Turin âgée de 57 ans.

Marguerite de France.

Je suis, &c.

LETTRE IV.

Louise Labé. PArmi les Françoises qui se sont fait un nom dans la république des lettres, celle qui suit immédiatement la Reine de Navarre, est Louise Labé, femme d'un Cordier de Lyon, & appellée pour cette raison, *la belle Cordiere*. Elle réunissoit la science & la beauté, les graces du corps & les agrémens de l'esprit. Elle fut en même tems un exemple de courage & de bravoure militaire; & les Poëtes du tems ont célébré ses exploits dans la guerre contre les Espagnols.

An. 1527.

> En s'en allant toute armée,
> Elle sembloit parmi l'Armée,
> Un Achile ou un Hector.

Vie de Louise Labé. La belle Cordiere née à Lyon en 1526 ou 1527, étoit fille d'un nommé Charly, dit Labé, dont on ignore l'état & la fortune. Elle montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la musique & pour les langues sçavantes; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est son goût pour les exercices militaires. On ne dit pas les motifs qui la déterminerent à ce genre de vie; on sçait seulement qu'avant sa seizieme année, elle se trouva au siége de Perpignan, où on l'avoit surnommé le *Capitaine Loys*; il y a apparence qu'elle y suivit ou son pere ou son Amant.

Dégoûtée des armes par le mauvais succès du

siége de Perpignan qu'on fut obligé de lever, la belle Lyonnoise se livra à l'étude, sans négliger de se faire un établissement qui lui procurât de la tranquillité & de l'aisance. Dans cette vue elle épousa Ennemond Perrin, Marchand fort riche, qui faisoit un commerce considérable de cables & de cordages. On lit à la tête des Œuvres de Louise Labé, que son mari possédoit plusieurs maisons dans Lyon, & qu'il occupoit un terrein fort grand, dans lequel étoient placés quatre atteliers, des magazins propres à son négoce, un logement commodé, & un jardin spacieux & agréable. Ce jardin avoit une issue sur la place de Belle-Cour; & ce fut dans la longueur de ce même terrein, que l'on ouvrit une rue qui prit le nom de la *Belle Cordiere*, qu'elle conserve encore. Ces détails rendent vraisemblable ce qu'on raconte de sa fortune, qui lui permit de former une Bibliothéque des meilleurs Auteurs dans tous les genres. Sa Maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit à Lyon de personnes de distinction, de Savans & de gens d'esprit. C'étoit une Académie où chacun trouvoit à s'amuser & à s'instruire. La conversation, le chant, les instrumens, la lecture, tout étoit employé par la Muse qui y présidoit & qui y excelloit. La galanterie n'étoit point exclue de ce docte & agréable lieu; & la belle Louise qui ne vouloit pas que rien manquât à la satisfaction générale, ne sçut jamais refuser ses faveurs à ceux qui parurent les désirer. Ne croyez cependant pas, Madame, que toutes sortes de personnes y eûssent part; il falloit être ou hommes de condition, ou hommes de Lettres; & même ceux-ci étoient toujours préférés aux premiers. » Dans la con-

» currence d'un Savant ou d'un homme de qua-
» lité, dit un Historien, elle faisoit courtoisie
» à l'un plutôt *gratis*, qu'à l'autre pour grand
» nombre d'écus. » C'étoit la *Léontium* ou la *Ninon* de son siècle; ce que Louise dit d'elle-même, pouvoit convenir à toutes les trois :

Le tems met fin aux hautes pyramides ;
Le tems met fin aux Fontaines humides ;
Il ne pardonne aux braves Colisées :
Il met à fin les Villes plus prisées.
Finir aussi il a accoutumé
Le feu d'amour, tant soit-il allumé.
Mais las ! en moi, il semble qu'il augmente
Avec le tems, & que plus me tourmente.

La distinction avec laquelle vivoit à Lyon la belle Cordiere, excita la jalousie des Dames de la Ville, dit l'Auteur de sa vie; elles ne virent plus dans cette savante, que la femme d'un Marchand de cordes, & ne mesurerent sa réputation, que sur l'état de son mari. Dès-lors ces Assemblées furent suspectes; on prétendit que les charmes de Louise, & l'usage qu'elle pouvoit en faire, étoient le seul motif des préférences que sa maison s'étoit attirées; ce ne fut plus une savante avec laquelle on cherchoit à s'entretenir : on la crut au moins une coquette décidée. Les ouvrages qu'elle fit imprimer, prêterent de nouvelles armes contr'elle. Les uns ne respiroient que l'amour ; les autres étoient une leçon aux Dames Lyonnoises, sur le peu de connoissances qu'elles avoient acquises, sur la frivolité de leurs occupations, sur le peu de ressource de leur

Société, &c, Ces reproches, de la part d'une simple Bourgeoise, furent regardés comme un crime; mais voici ce qui acheva de flétrir sa réputation. La belle Cordiere étoit liée d'une amitié intime avec Clémence de Bourges, autre Lyonnoise célèbre de son tems. Louise & Clémence, regardées comme les deux Saphos du seiziéme siècle, vivoient dans la plus parfaite intelligence. Mêmes goûts, même rapport de caractère & d'humeur, même penchant à l'amour, avec à-peu-près les mêmes charmes pour l'inspirer. On les citoit comme un exemple d'union sincere entre deux femmes. La jalousie rompit ces beaux nœuds. Louise Labé trahit son amie dans une circonstance bien sensible; elle lui enleva son Amant. Dès-lors elles devinrent ennemies mortelles. Clémence de Bourges qui avoit jusques-là mis sa gloire à contribuer à celle de son amie, & à vanter ses ouvrages, n'y vit plus que d'horribles défauts, & en fit, ainsi que de sa personne, une critique sanglante. Sa conduite ne fut plus à ses yeux qu'un tissu de scandales, & ses vers que l'expression du déréglement. Louise se consola par la possession de sa conquête, des invectives de sa rivale; elle a même trouvé des Auteurs qui l'ont représentée comme un modèle de vertu & de chasteté conjugale; mais ses écrits formeront toujours contr'elle des soupçons assez bien fondés.

Le meilleur de ses ouvrages, est cette fiction de l'*amour, aveuglé par la folie*, intitulé *Débat de folie & d'amour*, dédié à son amie, Clémence de Bourges, à qui elle dit que les Loix séveres des hommes n'empêchent plus les femmes de s'appliquer aux sciences; que celles qui en ont Débat de folie & d'amour.

la commodité, doivent employer cette honnête liberté, à s'y livrer, & montrer aux hommes le tort qu'ils leur faisoient, en les privant du bien & de l'honneur qui leur en pouvoit revenir.

Elle ajoûte en son vieux langage : » Ne pouuant de moi-même satisfaire au bon vouloir » que je porte à notre sexe, de le voir non en » beauté seulement, mais en science & en » vertu, passer ou égaler les hommes, je ne puis » faire autre chose, que prier les vertueuses » Dames d'esleuer un peu leurs esprits par-dessus » leurs quenoilles & fuseaus, & s'emploier à » faire entendre au monde, que si nous ne » sommes faites pour commander, si ne deuons-» nous être desdaignées pour compagnes, tant » ès affaires domestiques que publiques, de ceus » qui gouuernent & se font obéir. Et outre la » réputacion que notre sexe en receura, nous » aurons valu au publiq, que les hommes met-» tront plus de peine & d'estude aus scien-» ces vertueuses, de peur qu'ils n'ayent honte » de voir précéder celles, desquelles ils ont pré-» tendu estre tousjours supérieurs quasi en » tout. »

Le Débat de folie & d'amour est une espece de drame ou de dialogue divisé en cinq discours. L'Auteur suppose que Jupiter avoit fait préparer un grand festin, auquel tous les Dieux étoient invités : l'amour & la folie arrivent en même tems sur la porte du Palais où doivent s'assembler les convives. La folie voulant entrer la premiere, repousse l'amour qui veut passer avant elle. Delà naît entr'eux une grande dispute sur leurs droits & préséances. L'amour met la main à son arc, & veut décocher une flêche à la folie qui

soudain se rend invisible, & rend inutile le trait de l'amour. Pour se venger elle-même à son tour, elle arrache les yeux à Cupidon; & elle lui met un bandeau fait avec tant d'art, qu'il est impossible de le lui ôter. Venus vient se plaindre à Jupiter qui doit être juge de ce différend. L'amour veut plaider sa cause; mais voici à ce sujet ce que dit la folie au maître des Dieux. » Pour » ce que je crains ne trouuer aucun, qui, de » peur d'être appellé fol, ou ami de folie, » veuille parler pour moi, je te supplie comman- » der à quelqu'un de me prendre en sa garde & » proteccion ».

Les deux Avocats sont Appollon & Mercure; le premier plaide pour l'amour, Mercure pour la folie. C'est Apollon qui commence. Il représente d'abord à Jupiter combien il lui importe de maintenir la subordination dans son empire, & de punir séverement ceux qui s'en écartent. De-là il passe aux égards qu'on doit à un Dieu comme l'amour. » Vous ne trouuerez pas » mauvais, dit-il, que je touche en brief de » quel honneur & réputacion est amour entre les » hommes. . . . . Combien estimez-vous que » Promethée soit loué là-bas pour l'usage du feu » qu'il inventa. Il le vous déroba, & encourut » votre indinacion. Etoit-ce qu'il vous voulut » offenser ? je crois que non : mais l'amour, » qu'il portoit à l'homme, que tu lui baillas, ô » Jupiter, commission de faire de terre, & l'as- » sembler de toutes pieces ramassées des autres » animaux, cet amour que l'on porte en général » à son semblable, est en telle recommandacion » entre les hommes, que le plus souvent se » trouvent entr'eux, qui pour sauuer un pays,

(car peu de freres sont de telle sorte) mais l'amour grande qui estoit entre eus. Il seroit long à discourir, comme Jonathas sauua la vie à Dauid : dire l'Histoire de Pithias & Damon : de celui qui quitta son espouse à son ami la premiere nuit, & s'enfuit vagabond par le monde. Mais pour montrer quel bien vient d'amitié, j'allégueray le dire d'un grand Roy, lequel ouvrant une grenade, interrogué de quelles choses il voudroit auoir autant comme il y avoit de grains en la pomme, respondit : de Zopires. C'estoit ce Zopire, par le moyen duquel il auoit recouuré Babilone. Un Scythe demandant en mariage une fille, & sommé de bailler son bien par déclaracion, dit : qu'il n'auoit autre bien que deus amis, s'estimant assez riche auec telle possession, pour oser demander la fille d'un grand Signeur en mariage. Et pour venir aus femmes, ne sauua Ariadne la vie à Thesée, Hypermnestre à Lyncée ? Ne se sont trouuées des Armées en danger en païs estranges, & sauuées par l'amitié que quelques Dames portoient aus Capiteines ? Des Rois remiz en leurs principales citez par les intelligences, que leurs amies leur auoient pratiquées secretement ? Tant y a des poures Soudars, qui ont esté esleuez par leurs amies es Contez, Duchez, Royaumes qu'elles possédoient.

Certeinement tant de commoditez prouenans aus hommes par amour, ont bien aydé à l'estimer grand. Mais plus que toute chose l'afeccion naturelle, que tous auons à aymer, nous le fait eslever & exalter. Car nous voulons faire paroistre, & estre estimé ; ce à quoi

nous

» nous nous sentons enclins. Et qui est celui des
» hommes, qui ne prenne plaisir, ou d'aymer
» ou d'estre aymé ? Je laisse ces mysanthropes
» & taupes cachées sous terre, & enseveliz de
» leurs bizarries, lesquels auront par moi tout
» loisir de n'estre point aimez, puisqu'ils ne
» leur chaut d'aymer. S'il m'estoit licite, je vous
» les dépeindrois comme je les voy descrire aus
» hommes de bon esprit. Et néanmoins il vaut
» mieus en dire un mot, à fin de connoître com-
» bien est mal plaisante & misérable la vie de
» ceus, qui se sont exemptez d'amour : ils di-
» sent que ce sont gens mornes, sans esprit,
» qui n'ont grace aucune à parler, une voix rude,
» un aller pensif, un visage de mauvaise ren-
» contre, un œil baissé, creintifs, avares,
» impitoyables, ignorans, & n'estimans per-
» sonne : lous garous. Quand ils entrent en leur
» maison, ils creingnent que quelqu'un les re-
» garde. Incontinent qu'ils sont entrez, bar-
» rent leur porte, serrent les fenestres, men-
» gent sallement sans campagnie, la Maison mal
» en ordre : se couchent en chapon, le morceau
» au bec. Et lors à beaus gros bonets gras de
» deus doits d'espais, la comisole atachée avec
» espingues enrouillées jusques au-dessous du
» nombril, grandes chausses de laine venans à
» mycuisse, un oreiller bien chaufé & sentant sa
» gresse fondue : le dormir accompagné de toux,
» & autres tels excrémens dont ils remplissent
» les courtines. Un leuer pesant, s'il n'y ha
» quelque argent à receuoir : vieilles chausses
» repetassées : souliers de païsant : pourpoint
» de drap fourré. Long saye mal attaché devant :
» la robbe qui pend par derriere iusques aus es-

» épaules : plus de fourrures & pelisses : calottes &
» larges bonets, couurans les cheueus mal pi-
» gnez : gens plus fades à voir, qu'un potage
» sans sel à humer. Que vous en semble-t-il ? Si
» tous les hommes estoient de cette sorte, y au-
» roit-il pas peu de plaisir de viure auec eus? Com-
» bien plustôt choisiriez-vous un homme propre,
» bien en point, & bien parlant, tel qu'il ne
» s'est pû faire sans auoir enuie de plaire à quel-
» qu'un ? . . . .

» Celui qui ne tâche à complaire à personne,
» quelque perfeccion qu'il ait, n'en ha non plus
» de plaisir, que celui qui porte une fleur de-
» dans sa manche. Mais celui qui desire plaire,
» incessamment pense à son fait : mire & re-
» mire la chose aymée : suit les vertus qu'il voit
» lui estre agréables, & s'adonne aus com-
» plexions contraires à soy-mesme, comme
» celuy qui porte le bouquet en main, donne
» certein jugement de quelle fleur vient l'odeur
» & senteur qui plus lui est agréable. . . . . .

» Après que l'Amant ha composé son corps &
» complexion à contenter l'esprit de l'aymée, il
» donne ordre que tout ce qu'elle verra sur lui,
» ou lui donnera plaisir, ou pour le moins elle
» n'y trouvera à se fâcher. De-là ha ù source la
» plaisante invancion des habits nouueaus. Car
» on ne veut jamais venir à ennui & lasseté, qui
» prouient de voir tousjours une mesme chose.
» L'homme a tousjours mesme corps, mesme
» teste, mesmes bras, jambes & piez : mais il
» les diuersifie de tant de sortes, qu'il semble
» tous les jours estre renouuelé. Chemises par-
» fumées de mille & mille sortes d'ouvrages :
» bonnet à la saison, pourpoint, chausses jointes

» & montrans les mouuemens du corps bien dis-
» posé : mille façons de boitines, brodequins,
» escarpins, souliers, sayons, casaquins, rob-
» bes, robbons, cappes, manteaus : le tout
» en si bon ordre, que rien ne passe.

» Et que dirons-nous des femmes ? l'habit
» desquelles, & l'ornement de corps dont elles
» usent, est fait pour plaire, si jamais rien fust
» fait. Est-il possible de mieus parer une teste,
» que les Dames font & feront à jamais, auoir
» cheveus mieus dorez, crespez, frisez ? Acou-
» trement de teste mieus séant, quand elles
» s'acoutreront à l'Espagnole, à la Françoise, à
» l'Alemande, à l'Italienne, à la Grecque ?
» Quelle diligence mettent-elles au demeurant
» de la face, laquelle, si elle est belle, ils con-
» tregardent tant bien contre les pluies, vents,
» chaleurs, tems & vieillesse, qu'elles demeu-
» rent presque toujours jeunes ? Et si elle ne leur
» est du tout telle, qu'elles la pourroient desi-
» rer, par honneste soin la se procurent : &
» l'ayant moyennement agréable, sans plus grande
» curiosité, seulement auec vertueuse industrie
» la continuent, selon la mode de chacune
» nacion, contrée & coutume. Et avec tout
» cela, l'habit propre, comme la feuille, au-
» tour du fruit. Et s'il y ha perfeccion du corps,
» ou linéament qui puisse, ou doiue estre vû &
» montré, bien peu le cache l'agencement du
» vétement : ou, s'il est caché, il l'est en sorte
» que l'on le cuide plus beau & délicat. Le sein
» apparoist de tant plus beau, qu'il semble
» qu'elles ne le veuillent estre vû : les mamelles
» en leur rondeur releuées, font donner un peu
» d'air au large estomac. Au reste, la robbe

» bien jointe, le corps estréci où il le faut : les
» manches serrées, si le bras est massif : sinon,
» larges & bien enrichies : la chausse tirée :
» l'escarpin façonnant le petit pié (car le plus
» souuent l'amoureuse curiosité des hommes
» fait rechercher la beauté jusques au bout des
» piez :) tant de pommes d'or, chaînes, bagues, ceintures, pendants, gans parfumez,
» manchons : & en somme tout ce qui est de
» beau, soit à l'acroutement des hommes ou
» des femmes, amour en est l'auteur. Et s'il ha
» si bien trauaillé pour contenter les yeus, il
» n'a moins fait aus autres sentimens.....

» Dirai-je que la musique n'a été inuentée
» que par amour, & est le chant & harmonie,
» l'effet & signe de l'amour parfait ? Les hommes
» en usent ou pour adoucir leurs désirs enflammés, ou pour donner plaisir : pour lequel
» diuersifier tous les jours ils inuentent nouueaus
» & diuers instrumens de luts, lyres, citres,
» doucines, violons, espinettes, flutes, cornets :
» chantent tous les jours diuerses chansons :
» & viendront à inuenter madrigalles, sonnets,
» pauanes, passemeses, gaillardes, & tout en
» commémoracion d'amour : comme celui, pour
» lequel les hommes font plus que pour nul
» autre. C'est pour lui que l'on fait des sérénades, aubades, tournois, combats tant à pié,
» qu'à cheual. En toutes lesquelles entreprises
» ne se trouuent que jeunes gens amoureus :
» ou s'ils s'en treuuent autres meslez parmi, ceus
» qui ayment emportent toujours le pris, & en
» remercient les dames, desquelles ils ont porté les faueurs.

» Là aussi se rapporteront les comédies, tragédies, jeux, montres, masques, moresques.

» Dequoy allegue un Voyageur son travail,
» que lui cause le long chemin, qu'en chantant
» quelque chanson d'amour, ou escoutant de
» son compagnon quelque conte & fortune amou-
» reuse. L'un loue le bon traitement de sa mie :
» l'autre se pleint de la cruauté de la sienne, &
» mille accidens, qui interuiennent en amour :
» lettres descouuertes, mauuais raports, quel-
» que voisine jalouse, quelque mari qui reuient
» plûtôt que l'on ne voudroit : quelquefois s'ap-
» percevant de ce qui se fait, quelquefois n'en
» croyant rien, se fiant sur la prundhommie de
» sa femme : & à fois eschaper un souspir auec
» un changement de parler : puis force excuses.
» Brief, le plus grand plaisir qui soit après
» amour, c'est d'en parler. Ainsi passoit son
» chemin Apulée, quelque filozofe qu'il fust.
» Ainsi prennent les plus seueres hommes plai-
» sir d'ouir parler de ces propos, encores qu'ils
» ne le veuillent confesser. Mais qui fait tant
» de Poëtes au monde en toutes langues ? N'est-
» ce pas amour, lequel semble estre le suget
» duquel tous Poëtes veulent parler ? Et qui me
» fait attribuer la poësie à amour, ou dire, pour
» le moins, qu'elle est bien aydée & entretenue
» par son moyen ? C'est qu'incontinent que les
» hommes commencent d'aymer, ils escriuent
» vers. Et ceux qui ont esté excellens poëtes,
» ou en ont tout rempli leurs livres, ou, quel-
» que autre suget qu'ils ayent pris, n'ont osé
» toutefois acheuer leur euure, sans en faire ho-
» norable mencion. Orphée, Musée, Homere,
» Line, Alcée, Saphon, & autres poëtes & fi-
» lozofes : comme Platon, & celui qui ha u le
» nom de sage, ha descrit ses plus hautes con-

» cepcions en forme d'amourettes. Et plusieurs
» autres Escriueins voulans descrire autres in-
» uencions, les ont cachées sous semblables pro-
» pos. C'est Cupidon qui ha gaigné ce point,
» qu'il faut que chacun chante ou ses passions,
» ou celles d'autrui, ou couure ses discours d'a-
» mour, sachant qu'il n'y ha rien, qui le puisse
» faire mieus estre reçu. Ouide ha tousiours dit
» qu'il aymoit. Pétrarque en son langage ha
» fait sa seule affeccion aprocher à la gloire de
» celui qui ha représenté touttes les passions,
» coutumes, façons & natures de tous les hom-
» mes, qui est Homere. Qu'a jamais mieus
» chanté Virgile, que les amours de la dame
» de Carthage ? Ce lieu seroit long, qui vou-
» droit le traiter comme il mériteroit.

» Mais il me semble qu'il ne se peut nier,
» que l'amour ne soit cause aus hommes de
» gloire, honneur, proufit, plaisir : & tel, que
» sans lui ne se peut commodément viure.
» Pource est-il estimé entre les humains, l'ho-
» norans & aymans, comme celui qui leur ha
» procuré tout bien & plaisir. Ce qui lui ha
» esté bien aisé, tant qu'il ha û ses yeux. Mais
» aujourd'hui, qu'il en est priué, si folie se mes-
» le de ses affaires, il est à creindre, & quasi
» inévitable, qu'il ne soit cause d'autant de vi-
» lenie, incommodité, & desplaisir, comme il
» ha esté par le passé d'honneur, proufit, &
» volupté. Les grans qu'amour contraingnoit
» aymer les petis & les sugetz qui estoient sous
» eus, changeront en sorte, qu'ils n'aymeront
» plus que ceus dont ils en penseront tirer ser-
» uice. Les petis, qui aymoient leurs Princes
» & Signeurs, les aymeront seulement pour

» faire leurs besongnes, en espérance de se re-
» tirer quand ils seront pleins. Car où amour
» voudra faire cette harmonie entre les hautes
» & basses personnes, folie se trouuera près
» qui l'empeschera : & encore ès lieus où il se
» sera ataché. Quelque bon & innocent qu'il
» soit, folie lui meslera de son naturel : tel-
» lement que ceus qui aymeront, feront tous-
» jours quelque tour de fol. Et plus les amitiez
» seront estroites, plus s'y trouuera-t-il de dé-
» sordre quand folie s'y mettra. Il retournera
» plus d'une Semiramis, plus d'une Biblis,
» d'une Nirrha, d'une Canace, d'une Phedra.
» Il n'y aura lieu saint au monde. Les hauts
» murs & treilliz garderont mal les Vestales. La
» vieillesse tournera son vénérable & paternel
» amour, en fols & juuenils desirs. Honte se
» perdra du tout. Il n'y aura discrécion entre
» noble, païsant, infidele, ou more, dame,
» maîtresse, seruante. Les parties seront si iné-
» gales, que les belles ne rencontreront les
» beaus, ains seront conjointes le plus souuent
» auec leurs dissemblables. Grandes dames ay-
» meront quelquefois ceus dont ne daigneroient
» estre seruies. Les gens d'esprit s'abuseront
» autour des plus laides; & quand les poures
» & loyaus Amans auront langui de l'amour de
» quelque belle, lors folie fera jouir quelque
» auolé, en moins d'une heure, du bien où l'au-
» tre n'aura pu ateindre.

» Je laisse les noises & querelles, qu'elle
» dressera partout, dont s'en ensuiura blessures,
» outrages, & meurtres. Et ay belle peur,
» qu'au lieu, où amour ha inuenté tant de scien-
» ces, & produit tant de bien, qu'elle n'a mê-

» me auec soy quelque grande oisiueté acom-
» pagnée d'ignorance : qu'elle n'empesche les
» jeunes gens de suiure les armes & de faire
» seruice à leur Prince : ou de vaquer à estudes
» honorables : qu'elle ne leur mesle leur amour
» de paroles détestables, chansons trop vilei-
» nes, iurongnerie & gourmandise : qu'elle ne
» leur suscite mile maladies, & mette en infi-
» niz dangers de leurs personnes. Car il n'y ha
» point de plus dangereuse compagnie que de
» folie. Voilà les maus, qui sont à creindre,
» si folie se trouue autour d'amour ».

Quand Appollon eut fini son plaidoyer, toute l'assemblée témoigna par ses applaudissements, l'intérêt qu'elle prenoit au fils de Vénus, & eût volontiers condamné la folie, si Jupiter ne lui eût imposé silence pour entendre le plaidoyer de Mercure.

Après un exorde où l'Orateur s'efforce de rendre les auditeurs favorables à sa cause, il entreprend de prouver que la folie n'est point inférieure à l'amour, & que l'amour ne seroit rien sans elle.

» Et pour ce qu'amour ha commencé à mon-
» trer sa grandeur par son ancienneté, je feray
» le semblable : & vous prieray réduire en mé-
» moire comme incontinent que l'homme fut
» mis sur terre, il commença sa vie par folie :
» & depuis ses successeurs ont si bien continué,
» que jamais dame n'ut tant bon crédit au
» monde.

» Vray est qu'au commencement les hom-
» mes ne faisoient point de hautes folies, aussi
» n'auoient-ils encores aucuns exemples deuant
» eus. Mais leur folie estoit à courir l'un après

» l'autre : à monter sus un arbre pour voir de
» plus loin : rouler en la vallée : à menger tout
» leur fruit en un coup : tellement que l'hiuer
» n'auoient que menger. Petit-à-petit ha cru
» folie auec le tems. Les plus esuentez d'entre
» eus, ou pour auoir rescous des loups & au-
» tres bestes sauuages, les brebis de leurs voi-
» sins & compagnons, ou pour auoir défendu
» quelcun d'estre outragé, ou pour ce qu'ils se
» sentoient ou plus forts, ou plus beaus, se sont
» fait couronner Rois de quelque feuillage de
» chesne. Et croissant l'ambicion, non des Rois,
» qui gardoient fort bien en ce tems les mou-
» tons, beufs, truies & asnesses, mais de quel-
» ques mauuais garnimens qui les suiuoient,
» leur uiure ha esté séparé du commun. Il ha
» fallu que les viandes fussent plus délicates,
» l'habillement plus magnifique.

» Si les autres usoient de laiton, ils ont
» cherché un métal plus précieus, qui est l'or.
» Où l'or estoit commun, ils l'ont enrichi de
» perles, rubis, diamans, & de toutes sortes de
» pierreries. Et, où est la plus grand folie, si le
» commun ha û une loy, les Grans en ont pris
» d'autres pour eus. Ce qu'ils ont estimé n'estre
» licite aus autres, se le sont pensé estre per-
» mis.

» Folie ha premierement mis en tête à quel-
» cun de se faire creindre. Folie ha fait les au-
» tres obéir. Folie ha inuenté toute l'excellen-
» ce, magnificence & grandeur, qui depuis à
» cette cause s'en est ensuiuie. Et néanmoins,
» qui ha il plus vénérable entre les hommes,
» que ceux qui commandent aus autres ? Toy-
» mesme, Jupiter, les apelles pasteurs de peu-

» ples : veus qu'il leur ſoit obéi ſous peine de
» la vie : & néanmoins l'origine eſt venue par
» cette dame. Mais ainſi que toujours as accou-
» tumé faire, tu as conuerti à bien ce que les
» hommes auoient inuenté à mal.

» Mais, pour retourner à mon propos, quels
» hommes ſont plus honorez que les fols ? Qui
» fût plus fol qu'Aléxandre, qui ſe ſentant
» ſouffrir faim, ſoif, & quelquefois ne pou-
» uant cacher ſon vin, ſuget à eſtre malade &
» bleſſé, néanmoins ſe faiſoit adorer comme
» Dieu? Et quel nom eſt plus célebre entre les
» Rois ? quelles gens ont eſté pour un tems en
» plus grande réputacion, que les Filozofes? Si
» en trouuerez vous peu, qui n'ayent eſté abreu-
» uez de folie. Combien penſez-vous qu'elle ait
» de fois remué le cerueau de Chryſippe? Ariſ-
» tote ne mourut-il de dueil, comme un fol,
» ne pouuant entendre la cauſe du flus & reflus
» de l'Euripe? Crate, getant ſon tréſor en la
» mer, ne fit-il un ſage tour? Empedocle qui ſe
» fuſt fait immortel ſans ſes ſabots d'érain, en
» auoit-il ce qui lui en failloit? Diogene auec
» ſon tonneau, & Ariſtippe qui ſe penſoit
» grand filozofe, ſe ſachant bien ouy d'un grand
» Signeur, eſtoient-ils ſages ? Je croy qui re-
» garderoit bien auant leurs opinions, que l'on
» les trouueroit auſſi crues, comme leurs cer-
» ueaus eſtoient mal faits. Combien y ha-il
» d'autres ſciences au monde, leſquelles ne
» ſont que pure reſuerie? Encore que ceus qui
» en font profeſſions, ſoient eſtimez grands
» perſonnages entre les hommes. Ceux qui font
» des Maiſons au Ciel, ces geteurs de points,
» faiſeurs de characteres, & autres ſembla-

» bles, ne doiuent-ils estre mis en ce reng.
» N'est à estimer cette folle curiosité de mesu-
» rer le Ciel, les Estoiles, les Mers, la Terre,
» consumer son tems à conter, jetter, à pren-
» dre mile petites questions, qui de soy sont
» folles : mais néanmoins resjouissent l'esprit ;
» le font aparoir grand & subtil, autant que si
» c'estoit en quelque cas d'importance.

» Je n'aurois jamais fait, si je voulois racon-
» ter combien d'honneur & de réputacion tous
» les jours se donne à cette Dame, de laquelle
» vous dites tant de mal. Mais pour le dire en
» un mot : mettez moi au monde un homme
» totalement sage d'un côté, & un fol de l'au-
» tre : & prenez garde lequel sera plus estimé.
» M. le. Sage attendra que l'on le prie, & de-
» meurera avec sa sagesse tout seul, sans que
» l'on l'appelle à gouuerner les Viles, sans que
» l'on l'appelle en Conseil : il voudra escouter,
» aller posément où il sera mandé : & on ha
» à faire de gens qui soient pronts & diligens,
» faillent plustot que demeurer en chemin. Il
» aura tout loisir d'aller planter des chous. Le
» fol ira tant & viendra, en donnera tant à tort
» & à travers, qu'il rencontrera enfin quelque
» cerueau pareil au sien qui le poussera & se
» fera estimer grand homme. Le fol se mettra
» entre dix mile harquebuzades, & possible en
» eschapera : il sera estimé, loué, prisé, suivi
» d'un chacun. Il dressera quelque entreprise
» esceruelée, de laquelle s'il retourne, il sera
» mis jusques au ciel. Et trouuerez vray en som-
» me, que pour un homme sage dont on parlera
» au monde, y en aura dix mile fols qui seront
» à la vogue du peuple.

» Ne vous suffit-il de ceci ? Assemblerai-je les
» maus qui seroient au monde sans folie, & les
» commoditez qui prouiennent d'elle ? Que du-
» reroit mesme le monde, si elle n'empeschoit
» que l'on ne preuit les facheries & hazards
» qui sont en mariage ? Elle empesche que l'on
» ne les voye & les cache, à fin que le monde
» se peuple toujours à la maniere accoutumée.
» Combien dureroient peu aucuns mariages, si
» la sottise des hommes ou des femmes lais-
» soit voir les vices qui y sont.

» Qui eust traversé les Mers, sans avoir folie
» pour guide ? Se commettre à la miséricorde
» des vents, des vagues, des bancs & ro-
» chers, perdre la Terre de vûe, aller par voyes
» inconnues, trafiquer auec gens barbares & in-
» humains, dont est-il premierement venu, que
» de folie ? Et toutesfois par-là, sont communi-
» quées les richesses d'un pays à autre, les scien-
» ces, les façons de faire, & ha esté connue la
» Terre, les proprietez & natures des herbes,
» pierres & animaus. Quelle folie fust-ce d'aller
» sous terre chercher le fer & l'or ? Combien
» de mestiers faudroit-il chasser du monde, si
» folie en estoit bannie : la pluspart des hom-
» mes mourroient de faim. De quoy viuroient
» tant d'Avocats, Procureurs, Greffiers, Ser-
» gens, Juges, Menestriers, Farseurs, Parfu-
» meurs, Brodeurs, & dix mile autres Mes-
» tiers ?...

» Le plaisir, qui prouient d'amour, consiste
» quelquefois ou en une seule personne, ou
» bien, pour le plus en deus, qui sont l'Amant
» & l'amie. Mais le plaisir que folie donne, n'a
» si petites bornes. D'un mesme passetems elle

» fera rire une grande compagnie. Autrefois elle
» fera rire un homme seul de quelque pensée,
» qui sera venue donner à la traverse. Le plaisir
» que donne amour, est caché & secret. Celui
» de folie se communique à tout le monde. Il
» est si récréatif, que le seul nom esgaie une
» personne. Qui verra un homme enfariné auec
» une bosse derriere entrer en salle, ayant une
» contenance de fol, ne rira-il incontinent? Que
» l'on nomme quelque fol insigne, vous verrez
» qu'à ce nom quelcun se réjouira, & ne pourra
» tenir le rire.

» Tous autres actes de folie sont tels, que
» l'on ne peut en parler sans sentir au cœur quel-
» que allégresse, qui desfache un homme & le
» prouoque à rire. Au contraire, les choses
» sages & bien composées, nous tiennent pre-
» mierement en admiracion, puis nous soulent
» & ennuient. Et ne nous feront tant de bien,
» quelques grandes que soient & cérémonieu-
» ses, les assemblées des grands Seigneurs
» & sages, que fera quelque folâtre compa-
» gnie de jeunes gens déliberez, & qui n'au-
» ront ensemble nul respect & considéracion.
» Seulement icelle voir, resueille les esprits de
» l'ame, & les rend plus dispos à faire leurs
» naturelles opéracions. Ou, quand on sort de
» ces sages assemblées, la teste fait mal: on est
» las tant d'esprit que de corps, encore que l'on
» ne soit bougé dessus une sellete.

» Toutefois, ne faut estimer que les actes de
» folie soient tousjours ainsi legers comme le saut
» des Bergers, qu'ils font pour l'amour de leurs
» amies: n'y aussi deliberez comme les petites
» gayetez des satires: ou comme les petites ru-

» ses que font les pastourelles, quand elles font
» tomber ceus qui passent devant elles, leur don-
» nant par derriere la jambette, ou leur cha-
» touillant leur sommeil avec quelque branche
» de chesne. Elle en ha qui sont plus severes,
» faits auec grande prémeditacion, auec grand
» artifice, & par les esprits les plus ingénieus.
» Telles sont les Tragédies que les garçons des
» Villages premierement inuenterent: puis fu-
» rent auec plus heureus soin apportées ès Villes.
» Les Comédies ont de-là pris leur source; la
» saltacion n'a û autre origine: qui est une re-
» présentation faite si au vif de plusieurs & di-
» uerses histoires, que celui qui n'oit la voix
» des Chantres, qui accompagnent les mines
» du joueur, entent toutefois non-seulement
» l'histoire, mais les passions & mouuemens: &
» pense entendre les paroles qui sont conuena-
» bles & propres en tels actes: & comme disoit
» quelcun, leurs piez & mains parlans.....

» En somme, sans cette bonne Dame l'Hom-
» me seicheroit & seroit lourd, malplaisant &
» songeur. Mais folie lui esueille l'esprit, fait
» chanter, danser, sauter, habiller en mille fa-
» çons nouuelles, lesquelles changent de demi an
» en demi an, auec tousjours quelque apparence
» de raison, & pour quelque commodité. Si
» l'on inuente un habit joint & rond, on dit
» qu'il est plus séant & propre: quand il est
» ample & large, plus honneste. Et pour ces pe-
» tites folies & inuencions, qui sont tant en
» habillemens qu'en contenances & façons de
» faire, l'homme en est mieus venu, & plus
» agréable aus Dames. Et comme j'ai dit des
» hommes, il y aura grande diference en-

» tre le recueil que trouuera un fol & un sage.
» Le sage sera laissé sur les liures, ou auec quel-
» que ancienne matrone à deuiser de la disso-
» lution des habits, des maladies qui courent,
» ou à demesler quelque longue généalogie.
» Les jeunes Dames ne cesseront qu'elles n'ayent
» en leur compagnie ce gay & joly cerueau. Et
» combien qu'il en pousse l'une, pinse l'autre,
» descoiffe, leue la cotte, & leur fait mile
» maus ; si le chercheront-elles tousjours. Et
» quand ce viendra à faire comparaison des
» gens, le sage sera loué d'elles, mais le fol
» jouira du fruit de leurs priuautez. Vous verrez
» les sages mesme ; encore qu'il soit dit que
» l'on cherche son semblable, tomber de ce
» costé. Quand ils feront quelque assemblée,
» tousjours donneront charge que les plus fols y
» soient, n'estimant pouuoir estre bonne com-
» pagnie, s'il n'y a quelque fol pour resueiller
» les autres. Et combien qu'ils s'excusent sur les
» femmes & ieunes gens, si ne peuuent-ils
» dissimuler le plaisir qu'ils y prennent, s'adres-
» sans tousjours à eus, & leur faisant visage plus
» riant, qu'aus autres. »

Qu'il n'y auroit point d'amour, s'il n'y avoit point de folie, c'est la seconde chose que Mercure se propose de faire voir. » Il me semble que
» seroit folie parler des sottes & plaisantes
» amours vilageoises : marcher sur le bout du
» pied, serrer le petit doit : après que l'on a bien
» bu, escrire sur le bout de la table auec du vin,
» & entrelasser son nom & celui de samie : la
» mener premiere à la danse, & la tourmenter
» tout un jour au soleil. Et encore ceus, qui par
» longues alliances, ou par entrées ont prati-

» qué le moyen de voir leur amie en leur mai-
» son, ou de leur voisin, ne viennent en si es-
» trange folie, que ceus qui n'ont faueur d'elles
» qu'aus lieus publiques & festins : qui de cent
» soupirs n'en peuuent faire connoître plus d'un
» ou deus le mois : & néanmoins pensent que
» leurs amies les doiuent tous conter. Il faut auoir
» tousjours pages aus escoutes, sauoir qui va,
» qui vient, corrompre des chambrieres à beaus
» deniers, perdre tout un jour pour voir passer
» Madame par la rue, & pour toute rémunéra-
» cion, auoir un petit adieu auec quelque sour-
» ris, qui le fera retourner chez soy plus content,
» que quand Ulysse vit la fumée de son itaque.
» Il vôle de joye : il embrasse l'un, puis l'au-
» tre : chante vers : compose, fait sa mie la
» plus belle qui soit au monde, combien que
» possible soit laide. Et si de fortune suruient
» quelque jalousie, comme il auient le plus
» souuent, on ne rit, on ne chante plus : on
» deuient pensif & morne : on connoît ses vices
» & fautes : on admire celui que l'on pense
» estre aymé : on parangonne sa beauté, graces,
» richesse, auec celui duquel on est jalous : puis
» soudein on le vient à despriser : qu'il n'est
» possible, estant de si mauuaise grace, qu'il soit
» aymé : qu'il est impossible qu'il face tant son
» deuoir que nous, qui languissons, mourons,
» brûlons d'amour. On se pleint, on appelle
» sa mie cruelle, variable : l'on se lamente de son
» malheur & destinée. Elle n'en fait que rire,
» ou lui fait acroire qu'à tort il se pleint : on
» trouue mauuaises ses querelles, qui ne vien-
» nent que d'un cœur soupsonneus & jalous :

&

» & qu'il est bien loin de son conte : & qu'au-
» tant lui est de l'un que de l'autre. Alors je vous
» laisse penser qui ha du meilleur. Lors il faut
» connoître que l'on ha failli par bien seruir,
» par masques magnifiques, festins, banquets.
» Si la commodité se trouue, faut se faire pa-
» roître par dessus celui dont on est jalous. Il
» faut se montrer liberal : faire présent quel-
» que fois de plus que l'on n'a : incontinent
» qu'on s'apperçoit que l'on souhaite quelque
» chose, l'enuoyer tout soudein, encore qu'on
» n'en soit requis : & jamais ne confesser que
» l'on soit poure. Car c'est une très-mauuaise
» compagne d'amour que poureté : laquelle estant
» suruenue, on connoist sa folie & l'on s'en re-
» tire à tard.

» Je croy que ne voudriez point ressembler
» encore à cet amoureus, qui n'en ha que le
» nom. Mais prenons le cas que l'on lui rie,
» qu'il y ait quelque réciproque amitié, qu'il
» soit prié se trouuer en quelque lieu : il pense
» incontinent qu'il soit fait, qu'il receura quel-
» que bien dont il est bien loin : une heure en
» dure cent : on demande plus de fois quelle
» heure il est ; on fait semblant d'être demandé ;
» & quelque mine que l'on fasse, on lit au vi-
» sage qu'il y ha quelque passion vehemente. Et
» quand on aura bien couru, on trouuera que
» ce n'est rien, & que c'estoit pour aller en com-
» pagnie se promener sur l'eau, ou en quelque
» jardin : ou aussitost un autre aura faueur de
» parler à elle que lui, qui ha esté conuié. En-
» core ha-il ocasion de se contenter à son auis.
» Car si elle n'ust plaisir de le voir, elle ne l'ust
» demandé en sa compagnie.

» Les plus grandes & hazardeuses folies suiuent tousjours l'acroissement d'amour. Celle qui ne pensoit qu'à se jouer au commencement, se trouue prise. Elle se laisse visiter à heure suspecte. En quels dangers d'y aller acompagné, seroit déclarer tout. Y aller seul, & hazardeus; je laisse les ordures & infeccions, dont quelquefois on est parfumé. Quelquefois se faut desguiser en Portefais, en Cordelier, en femme: se faire porter dens un coffre à la merci d'un gros vilain, que s'il sauoit ce qu'il porte, le lairoit tomber pour auoir fondé son fol faix. Quelque fois ont esté surpris, batuz, outragez, & ne s'en ose l'on vanter. Il se faut guinder par fenestres, par sus murailles, & tousjours en danger, si folie n'y tenoit la main.

» Encore ceus-cy ne sont que des mieus payez. Il y en ha qui rencontrent Dames cruelles, desquelles jamais on n'obtient merci. Autres sont si rusées, qu'après les avoir menez jusques auprès du but, les laissent-là. Que font-ils? Après avoir longuement soupiré, ploré & crié, les uns se rendent Moynes; les autres abandonnent le païs: les autres se laissent mourir.

» Et penseriez-vous, que les amours des femmes soient de beaucoup plus sages. Les plus froides se laissent brusler dedens le corps auant que de rien auouer. Et combien qu'elles voulussent prier, si elles osoient, elles se laissent adorer: & tousjours refusent ce qu'elles voudroient bien que l'on leur ostast par force. Les autres n'atendent que l'ocasion; & heureus qui la peut rencontrer: il ne faut auoir

» creinte d'estre esconduit. Les mieus nées ne » se laissent veincre que par le tems. Et se con» noissant estre aymées, & endurant enfin le » semblable mal qu'elles ont fait endurer à au» trui, ayant fiance de celui auquel elles se des» couurent, auouent leur foiblesse, confessent » le feu qui les brûle : toutes fois encore un » peu de honte les retient, & ne se laissent al» ler, que vaincues & consumées à demi. Et » aussi quand elles sont entrées une fois auant, » elles font de beaus tours. Plus elles ont résisté » à amour, & plus s'en treuuent prises. Elles » ferment la porte à raison. Tous ce qu'elles » creignoient, ne le doutent plus. Elles lais» sent leurs ocupacions muliebres. Aulieu de » filer, coudre, besongner au point, leur es» tude est se bien parer, promener ez Eglises, » Festes & Banquets, pour auoir tousjours quel» que rencontre de ce qu'elles ayment. Elles » prennent la plume & le lut en main; escriuent » & chantent leurs passions : & enfin croit tant » cette rage, qu'elles abandonnent quelquefois » pere, mere, maris, enfans, & se retirent où » est leur cœur.

» Il n'y ha rien qui plus se fâche d'estre con» treint, qu'une femme : & qui plus se contrei» gne où elle ha enuie montrer son afeccion : » je voy souuentefois une femme, laquelle n'a » trouué la solitude & prison d'enuiron sept » ans longue, estant auec la personne qu'elle ay» moit. Et combien que nature ne lui ûst nié » plusieurs graces, qui ne la faisoient indine » de toute bonne compagnie, si est-ce qu'elle ne » vouloit plaire à autre qu'à celui qui la tenoit » prisonniere. J'en ay connu une autre, laquelle

» absente de son ami, n'alloit jamais dehors
» qu'accompagnée de quelcun des amis & Do-
» mestiques de son bien aymé : voulant tous-
» jours rendre témoignage de la foy qu'elle luy
» portoit.

» En somme, quand cette afeccion est im-
» primée en un cœur genereus d'une Dame, elle
» y est si forte, qu'à peine se peut-elle efacer.
» Mais le mal est, que le plus souuent elles
» rencontrent si mal, que plus ayment, &
» moins sont aymées. Il y aura quelcun, qui
» sera bienaise leur donner martel en teste, &
» fera semblant d'aymer ailleurs, & n'en tien-
» dra conte. Alors les pouretes entrent en es-
» tranges fantaisies : ne peuuent si aisément se
» desfaire des hommes, comme les hommes
» des femmes, n'ayans la commodité de s'es-
» longner & commencer autre parti, chassans
» amour auec autre amour. Elles blament tous
» les hommes pour un. Elles appellent folles celles
» qui ayment ; maudissent le jour que premie-
» rement elles aymerent ; protestent de jamais
» n'aymer : mais cela ne leur dure gueres. Elles
» remettent incontinent deuant les yeus ce qu'el-
» les ont tant aymé. Si elles ont quelque en-
» seigne de lui, elles la baisent, rebaisent,
» sement de larmes, s'en font un cheuet & oreil-
» ler, & s'escoutent elles-mêmes, pleingnantes
» leurs misérables destresses.

» Combien en voy-je qui se retirent jusques
» aux Enfers, pour essaier si elles pourront,
» comme jadis Orphée, reuoquer leurs amours
» perdues. Et en tous ces actes, quels traits trou-
» uez-vous que de folie ? Auoir le cœur séparé
» de soy-mesme, estre meintenant en pais,

» ores en guerre, ores en treues; courir &
» cacher sa douleur; changer visage mille fois
» le jour : sentir le sang qui lui rougit la face,
» y montant : puis soudein s'enfuir, la laissant
» pasle, ainsi que honte, esperance ou peur
» nous gouuernent : chercher ce qui nous tour-
» mente, feignant le fuir. Et néanmoins auoir
» creinte de le trouuer : n'auoir qu'un petit ris
» entre mille soupirs ; se tromper soy-mesme :
» brusler de loin, geler de près ; un parler in-
» terrompu : un silence venant tout-à-coup, ne
» sont-ce tous signes d'un homme aliéné de son
» bon entendement ?

» Qui excusera Hercule deuident les pelotons
» d'Omphale ? Le sage Roy Hebrieu auec cette
» grande multitude de femmes ? Annibal s'aba-
» tardisant autour d'une Dame ? Et mains au-
» tres, que journellement voyons s'abuser, tel-
» lement qu'ils ne se connoissent eus-mesmes.
» Qui en est cause, sinon folie ? Car c'est celle
» en somme qui fait amour grand & redouté : &
» le fait excuser, s'il fait quelque chose autre
» que de raison. Reconnois donq, ingrat amour,
» quel tu es, & de combien de biens je te suis
» cause. Je te fay grand : je te fay esleuer ton
» nom : voire & ne t'ussent les hommes réputé
» Dieu sans moy. »

Mercure ayant fini de parler, les avis des Dieux furent partagés ; & Jupiter voyant cette diuersité d'opinions, appointa l'affaire, & prononça ce qui suit. » Nous avons re-
» mis votre afaire d'ici à trois fois, sept fois,
» neuf siecles. Et cependant vous commandons
» viure amiablement ensemble, sans vous ou-
» trager l'un l'autre. Et guidera folie l'aueugle

» amour, & le conduira partout où bon luy sem-
» blera, & ſur la reſtitucion de ſes yeus, après
» en auoir parlé aus Parques en ſera ordonné. »

Cette ingénieuſe fiction eſt ſans contredit le meilleur ouvrage de Louiſe Labé. Depuis on a tourné cette fable en mille manieres; pluſieurs Poétes ont voulu ſe l'approprier; mais l'invention qui en eſt le principal mérite, eſt dûé à la *belle Cordiere*. La Fontaine y a vraiſemblablement pris l'idée de ſa Fable, intitulée *l'Amour & la Folie*. Les autres Pieces qui compoſent le recueil des Œuvres de Louiſe Labé, ſont des Élégies & quelques Sonnets, parmi leſquels je ne trouve rien d'aſſez remarquable, pour en groſſir cette Lettre.

Je peux bien en dire autant des poéſies de Clémence de Bourges, & d'une autre Lyonnoiſe qui vivoit dans le même tems. Pernette du Guillet, uniſſoit la vertu avec les talens, & la connoiſſance des langues avec l'art des vers. Elle jouoit très-bien de pluſieurs ſortes d'inſtrumens & écrivoit en Eſpagnol, en Italien & en Latin, preſqu'auſſi bien que dans ſa Langue naturelle. Ses ouvrages ſont dédiés aux Dames Lyonnoiſes: c'eſt ainſi que de nos jours, une Muſe françoiſe, (Madame du Bocage) a dédié une Tragédie au Beau Sexe. Comme Pernette, elle joint les graces aux talens, & parle les Langues étrangeres comme la ſienne propre.

Pernette du Guillet.

Clémence de Bourges.

Clémence de Bourges dont j'ai parlé ci-deſſus, étoit d'une famille connue & diſtinguée à Lyon. Elle joignoit la vertu aux graces de ſon ſexe; & elle couronna ſa jeuneſſe & ſa vie par un exemple de conſtance & d'amour plus admiré qu'imité. Elle étoit promiſe à Jean du Peyrat,

célebre Lyonnois. Elle conçut une si vive douleur de sa mort arrivée au siége de Beaurepaire, qu'elle ne put lui survivre. Clémence ne fut donc que montrée au monde. On l'aimoit & on l'honoroit tellement à Lyon, que ses funérailles furent une espece de triomphe. On la promena par toute la Ville, le visage découvert, & la tête couronnée de fleurs.

Les Dames des Roches.

Les Dames des Roches, nées à Poitiers, parurent dans le même siecle, & se firent connoître vers l'an 1570, par des pieces de Théâtre intitulées *Panthée* & *Tobie*. Madeleine & Catherine étoient les noms de ces deux femmes. La premiere avoit épousé André Fradonnet, sieur des Roches. Catherine sa fille ne voulut point se marier, pour ne pas se séparer de sa mere qu'elle aimoit tendrement. Elles moururent à Poitiers toutes deux de la peste le même jour, en 1587. Nous avons un livre intitulée, *la Puce de Madame des Roches*. C'est un recueil de divers poëmes grecs, latins & françois, composés en son honneur par plusieurs poëtes. On y trouve aussi quelques poësies de Mlle Catherine des Roches en réponse aux vers qui lui sont adressés.

Georgette de Montenay.

Anne de Marquetz.

Les autres femmes qui se sont fait, vers ce temps même, quelque réputation par leurs ouvrages, sont Georgette de Montenay, dame de la Cour de Jeanne d'Albrét, Reine de Navarre, qui a laissé des *emblêmes chrétiens*; Anne de Marquetz, sçavante religieuse du Monastere de Poissi, de l'Ordre de S. Dominique, qui possédoit les Langues sçavantes, & a donné un recueil de piéces, sonnets & devises, pour l'assemblée des Prélats & des Docteurs, tenue à Poissi en 1561,

avec une traduction des poëmes latins de Flaminius; Marie de Brame, Demoiselle du Bourbonnois, Auteur de quelques poësies; Marie de Romieu, d'une famille noble du Vivarais, dont il reste des *instructions pour les jeunes Dames*, & un discours pour prouver l'excellence de la femme sur celle de l'homme; Marseille d'Altouvitis, originaire de Florence, & née à Marseille dont elle avoit pris le nom, parce que cette Ville l'avoit tenue sur les fonds de baptême.

Marie de Brame.

Marie de Romieu.

Marseille d'Altouvitis.

Je suis, &c.



LETTRE V.

1552.

Vie de Marguerite de Valois.

VOici encore une Marguerite de Valois, une Reine de Navarre, célébre par sa naissance, sa beauté, son esprit, ses amours, son mérite littéraire & son attachement à la religion catholique. Elle nous a laissé des mémoires qui ne sont autre chose que le récit de sa vie. » C'est, » dit Bayle, un ouvrage qui mérite d'être lû, » & qui contient des choses assez singulieres. » Il seroit à souhaiter qu'il s'étendît jusques aux » dernieres années de la vie de l'auteur : on y » trouve beaucoup de péchés d'omission ; mais » pouvoit-on espérer que la Reine Marguerite » y avoueroit des choses qui eussent pû la flé- » trir. On réserve ces aveux pour le tribunal » de la confession; on ne les destine pas à l'his- » toire ».

Ses Mémoires.

Il ne faut donc pas s'étonner de ne voir dans ses mémoires aucune ombre de ses galanteries. » Je fis, dit-elle, toute la résistance possible, » pour conserver ma religion du tems du col- » loque de Poissi, où toute la Cour étoit infec- » tée d'hérésie, aux persuasions impérieuses de » plusieurs Dames & Seigneurs, & même de » mon frere d'Anjou, depuis Roi de France, » de qui l'enfance n'avoit pu éviter l'impression » de la malheureuse Huguenoterie, qui sans » cesse me crioit de changer de religion, jettant » souvent mes Heures dans le feu, & au lieu me » donnant des psalmes & prieres Huguenotes, » me contraignant les porter, lesquelles soudain » que je les avois, je les baillois à Madame de » Curton, ma Gouvernante, que Dieu m'avoit

» fait la grace de conserver catholique, laquelle
» me menoit souvent chez le bon homme, M.
» le Cardinal de Tournon, qui me conseilloit &
» fortifioit à souffrir toutes choses pour mainte-
» nir la Religion, & me redonnoit des Heu-
» res & des Chapelets, au lieu de ceux que
» m'avoit brûlés mon frere d'Anjou & ses au-
» tres particuliers amis, qui avoient entrepris
» de me perdre; me les retrouvant, animés de
» courroux m'injurioient, me disoient que c'é-
» toit enfance & sottise qui me le faisoit faire;
» qu'il paroissoit bien que je n'avois point d'en-
» tendement; que tous ceux qui avoient de
» l'esprit, de quelqu'âge & sexe qu'ils fussent,
» osant prêcher la charité, s'étoient retirés de
» l'abus de cette bigoterie; mais que je serois
» aussi sotte que ma Gouvernante; & mon frere
» d'Anjou ajoutant les menaces, disoit que la
» Reine ma mere me feroit fouetter. Ce qu'il
» disoit de lui-même, car la Reine ma mere ne
» savoit point l'erreur où il étoit tombé; &
» soudain qu'elle le sçut, le tansa fort lui & ses
» Gouverneurs; & les faisant instruire, les con-
» traignit de reprendre la vraie, sainte & an-
» cienne Religion de nos peres, de laquelle elle
» ne s'étoit jamais départie. Je lui répondis à
» telles menaces fondante en larmes, comme
» l'âge de sept ou huit ans où j'étois lors, y est
» assez tendre, qu'il me fit fouetter & qu'il me
» fit tuer s'il vouloit, que je souffrirois tout ce
» que l'on me sauroit faire, plutôt que de me
» damner ».

Marguerite n'avoit guère que sept ans, lorsqu'elle essuyoit ces petites persécutions. Fille d'Henri II, elle étoit née en 1552; & elle avoit

environ vingt ans, lorsqu'elle épousa Henri, Roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Quelques jours avant le massacre de la S. Barthelemi & peu de tems après, on travailla à rompre ce mariage; mais sa réponse lorsqu'on lui demanda si elle étoit femme, fit échouer ce dessein.

» Ils vont persuader, dit-elle, à la Reine ma » mere, qu'il me falloit démarier. En cette réso» lution, étant allée un jour de fête à son lever, » que nous devions faire nos Pâques, elle me » prend à serment de lui dire vérité, & me de» manda si le Roi mon mary étoit homme, me » disant que si cela n'étoit, elle avoit moyen » de me démarier. Je la suppliai de croire que » je ne me connoissois pas en ce qu'elle me de» mandoit : (aussi pouvois-je dire alors comme » cette Romaine, à qui son mari se courrou» çant de ce qu'elle ne l'avoit averti qu'il avoit » l'haleine mauvaise, lui répondit qu'elle croyoit » que tous les hommes l'eussent semblable, ne » s'étant jamais approchée d'autre homme que » de lui.) Mais quoique ce fut, puisqu'elle m'y » avoit mise, j'y voulois demeurer, me doutant » bien que ce qu'on vouloit m'en séparer, étoit » pour lui faire un mauvais tour ».

Bayle cite plusieurs passages du manifeste de Henri IV, qui contredisent les réponses de la Reine Marguerite. Mais cette discussion n'est pas de notre sujet. Cette Princesse vivoit tranquille dans le sein des plaisirs, lorsqu'elle fut avertie par un Gentilhomme Catholique, nommé Miossans, que son mari & son frere le Duc d'Alençon vouloient s'évader, & s'aller mettre à la tête de quelques troupes, pendant que la Cour, qui avoit accompagné jusqu'à Beaumont le Duc

d'Anjou, Roi de Pologne, retourneroit à Paris.

Marguerite fit part de ce dessein à Catherine de Médicis & à Charle IX ; & leur fit promettre que l'on se contenteroit de prévenir l'occasion, sans faire aucun mal à ces deux Princes. On les arrêta cependant l'un & l'autre ; & l'on députa des Commissaires, pour les ouir. Marguerite dressa par écrit ce que son mary avoit à répondre. L'affaire ne fut pas poussée plus loin.

La Reine de Navarre aimoit le plaisir ; & l'amour avoit pour son cœur un attrait invincible. Aussi l'esprit de galanterie s'étoit emparé de cette Princesse ; & ses désirs toujours vifs, l'empêchoient de garder les ménagemens qu'elle se devoit à elle-même.

Bussy, favori du Duc d'Alençon, passa pour l'aimer, & pour être aimé d'elle. On sçut que la Torigny, confidente de la Princesse, conduisoit cette intrigue ; & l'on obligea Marguerite de l'éloigner : cette Reine fit beaucoup de difficultés, voulut résister, ne céda qu'avec peine ; mais il fallut se rendre aux volontés de son mari, à qui Henri III avoit expressément ordonné de faire partir cette femme. Le Roi & la Reine de Navarre ayant établi leur résidence en Bearn, s'y brouillerent bientôt, tant à cause d'un Sécretaire, dont Marguerite demanda la disgrace, que par rapport aux galanteries de son mari.

» Nous nous en revînmes à Pau en Bearn, » dit cette Princesse, où n'ayant nul exercice de » la Religion Catholique, l'on me permit seu» lement de faire dire la Messe en une petite » Chapelle qui n'a que trois ou quatre pas de » long, qui étant fort etroite, étoit pleine » quand nous étions sept ou huit. A l'heure que

» l'on vouloit dire la Messe, l'on levoit le Pont
» du Château, de peur que les Catholiques du
» pays, qui n'avoient aucun exercice de la Reli-
» gion, l'ouissent. Car ils étoient infiniment
» désireux de pouvoir assister au Saint sacrifice;
» de quoi ils étoient depuis plusieurs années pri-
» vés; & poussés de ce saint & juste desir, les
» habitans de Pau trouverent moyen le jour de
» la Pentecôte, avant que l'on levât le Pont,
» d'entrer dans le Château, se glissant dans la
» Chapelle, où ils n'avoient pas été découverts,
» jusques sur la fin de la Messe, qu'entrouvrant
» la porte pour laisser entrer quelqu'un de mes
» gens, quelques Huguenots qui épioient à la
» porte, les apperçurent & l'allerent dire à Le-
» pin, Secretaire du Roi, mon mari, (lequel
» possédoit infiniment son Maître, & avoit
» grande autorité en sa Maison, menant les af-
» faires de ceux de la Religion) lequel y envoya
» des Gardes du Roi mon mari, qui les tirant
» hors, & les battant en ma présence, les me-
» nerent en prison, où ils furent long-tems, &
» payerent une grosse amende.

» Cette indignité fut ressentie infiniment de
» moi, qui n'attendois rien de semblable. Je
» m'en allai plaindre au Roi mon mari, le sup-
» pliant de faire lâcher ces pauvres Catholiques,
» qui n'avoient point mérité un tel châtiment
» pour avoir voulu, après avoir été si long-tems
» privés de l'exercice de notre Religion, se pré-
» valoir de ma venue, pour rechercher le jour
» d'une si bonne Fête d'ouïr la Messe. Lepin se
» met en tiers sans y être appellé, & sans porter
» ce respect à son Maître de le laisser répondre,
» prend la parole, & me dit que je ne rompisse

» point la tête au Roi mon mari de cela ;
» car quoi que j'en pûsse dire, il n'en seroit
» fait autre chose : qu'ils avoient bien mérité
» ce que l'on leur faisoit, & que pour mes paro-
» les il n'en seroit ni plus ni moins ; que je me
» contentasse que l'on me permettoit de faire
» dire une Messe pour moi, & pour ceux de
» mes Gens que j'y voudrois mener.

» Ces paroles m'offenserent beaucoup d'un
» homme de telle qualité, & suppliai le Roi
» mon mari, si j'étois si heureuse d'avoir quel-
» que part en sa bonne grace, de me faire con-
» noître qu'il ressentoit l'indignité qu'il me
» voyoit recevoir par ce petit homme, & qu'il
» m'en feit raison. Le Roi mon mari, voyant
» que je m'enpassionnois justement, le feit sor-
» tir & ôter de devant moi, me disant qu'il
» étoit fort marri de l'indiscrétion de Lepin,
» & que c'étoit le zèle de sa Religion qui l'a-
» voit transporté à cela, & qu'il m'en feroit
» telle raison que je voudrois ; que pour les pri-
» sonniers Catholiques, il aviseroit avec ses
» Conseillers du Parlement de Pau, ce qui se
» pourroit faire pour me contenter. M'ayant ainsi
» parlé, il alla après en son cabinet, où il trou-
» va Lepin, qui après avoir parlé à lui, le
» changea tout. De sorte que craignant que je le
» requisse de lui donner congé, il me fuit &
» me fait la mine. Enfin, voyant que je m'opi-
» niâtrois à vouloir qu'il chassât Lepin ou moi,
» celui qui lui seroit le plus agréable, tous ceux
» qui étoient là & qui haïssoient Lepin, lui dirent
» qu'il ne me devoit mécontenter pour un tel
» homme, qui m'avoit tant offensée. Que si
» cela venoit à la connoissance du Roi & de la

» Reine ma mere, ils trouveroient fort mau-
» vais qu'il l'eût souffert & tenu près de lui;
» ce qui le contraignit enfin de lui donner congé.
» Mais il ne cessa à continuer de me faire du
» mal, & de m'en faire la mine ».

Cependant la guerre recommença contre ceux de la Religion; & cette guerre fut très-désavantageuse au Roi de Navarre. Sa femme obtint que la Ville de Nerac, où elle faisoit son sejour, tiendroit la neutralité; mais à condition que le Roi son mari n'y seroit point avec elle. Le Roi de Navarre contrevint à cet arrangement, & vint à Nerac: le Maréchal de Biron le sçut, & l'y fit canonner, malgré les plaintes & les reproches de la Reine de Navarre qui s'emporta vivement. Mais ce n'étoit pas le dernier des chagrins qu'elle devoit essuyer.

En 1582, elle fit un voyage à la Cour de France, & reçut, en la quittant en 1583, l'affront le plus sanglant de la part du Roi Henri III. Voici comme Mezerai raconte le fait. » Le Roi
» bannit d'auprès d'elle deux certaines Dames
» ses confidentes, écrivant au Roi de Navarre
» de sa main propre, qu'il les avoit chassées
» comme une vermine très-pernicieuse & non
» supportable auprès d'une Dame d'un tel lieu:
» & à quelques jours de-là, il lui commanda
» d'aller trouver son mari, sans permettre qu'elle
» lui vînt dire adieu. Sa haine passa encore bien
» plus outre: il envoya après elle un Capitaine
» des Gardes, avec soixante Archers, qui après
» avoir arrêté son train par de-là Palaiseau, &
» fouillé dans sa litiere, jusqu'à lui faire abbatre
» le masque, se saisit de son Écuyer, de son Mé-
» decin & de son Apotiquaire; tandis que sur

» un autre chemin, Larchant alla prendre ces » deux Dames. Le Roi se fit amener toutes ces » personnes à l'Abbaye de Ferrieres, près de » Montargis, les sépara en diverses chambres; » les interrogea chacun à part, de la vie, mœurs » & conversation de sa sœur, & voulut avoir » leurs dépositions par écrit. Au partir de-là, il » en renvoya quelques-uns à la Bastille, qui fu- » rent examinés par le Lieutenant du Prevôt, » & laissa aller sa sœur ».

Plusieurs Auteurs ont blâmé le peu de délicatesse de Henri IV. sur le point d'honneur domestique; & on prétend qu'il ferma les yeux sur des avantures trop claires & trop publiques. Il est pourtant certain que ce Prince fit paroître beaucoup de vigueur & de sensibilité au sujet de l'outrage fait à la Reine de Navarre. Il en demanda une réparation authentique; & ce fut l'objet d'une longue négociation, qui cependant n'eut aucun effet satisfaisant pour ce Prince. Il demanda fortement à Henri III. ou que l'affront de sa femme fût réparé, ou qu'il lui fût permis de ne la pas recevoir; il n'obtint ni l'un ni l'autre. Marguerite rentra dans Nerac; & l'on pense bien que l'union conjugale n'étoit pas forte entre ces deux époux.

Peu de tems après, le Pape Sixte V excommunia le Roi de Navarre; la Reine se servant de ce pretexte pour le quitter, & même pour lui faire la guerre, se saisit de l'Agénois qui lui avoit été donné en dot. Cette expédition ne lui fut point avantageuse; cette Princesse fut contrainte de sortir d'Agen ». La ville, dit Brantome, fut » forcée & prise en telle sorte & de telle promp- » titude & allarme, que tout ce que put faire

cette

» cette malheureuse Reine, fut de monter en
» croupe derriere un Gentil-homme, & se sau-
» ver de vîtesse, & faire douze grandes lieues
» d'une traite & le lendemain autant, & se sauva
» dans la plus forte Forteresse de la France, qui
» est Carlat, où étant & pensant être en sûreté,
» elle fut par les menées du Roi son frere (qui
» étoit un très-habile & très-subtil Roi s'il en fut
» un) vendue par ceux du Pays & de la Place;
» & en étant sortie, s'en défiant, ainsi qu'elle
» se sauvoit, fut prisonniere entre les mains du
» Marquis de Canillac, Gouverneur d'Au-
» vergne, & menée dans le Château d'Usson,
» bien forte Place aussi, voire imprenable, que le
» bon & fin renard le Roy Louis XI. avoit rendu
» en partie telle pour y loger ses prisonniers, les
» tenant là plus en sûreté cent fois qu'à Loches,
» Bois de Vincennes & de Lusignan ».

Le Marquis de Canillac, gardien de Marguerite de Valois, en devint bientôt amoureux. La Reine aussi spirituelle que belle, sçut profiter de cet amour, & de prisonniere qu'elle étoit, devint Maîtresse de la Citadelle, dont elle chassa le Marquis. Elle y demeura jusqu'à son retour à la Cour de France en 1605. Vivement sollicitée de consentir à la rupture de son mariage, elle refusa toujours de le faire pendant la vie de la Duchesse de Beaufort. Enfin elle y donna les mains; & ce fut elle-même qui commença les procédures par une Requête présentée au Pape Clément VIII. Vous sçavez la suite de cette grande affaire.

On donna le Château de Madrid à Marguerite. Elle y demeura six semaines, puis vint loger à l'Hôtel de Sens. » Mais, dit Mezeray, lui étant

» arrivé un fâcheux accident d'un de ses mi-
» gnons, qui fut tué à la portiere de son carosse,
» par un jeune Gentil-homme, désespéré de
» ce que le galant avoit ruiné sa famille auprès de
» cette Princesse, elle quitta cet Hôtel infor-
» tuné, & en acheta un autre au Fauxbourg
» St. Germain, proche de la Riviere & du Pré
» aux Clers, où elle commença de grands des-
» seins de bâtimens & de jardinage. Ce fut là,
» qu'elle tînt sa petite Cour le reste de ses jours,
» mêlant bisarrement les voluptés & la dévotion,
» l'amour des Lettres & celui de la vanité, la
» charité chrétienne & l'injustice : car comme
» elle se piquoit d'être vûe souvent à l'Église,
» d'entretenir des hommes sçavans, & de don-
» ner la dixme de ses revenus aux Moines, elle fai-
» soit gloire d'avoir toujours quelque galante-
» rie, d'inventer de nouveaux divertissemens,
» & de ne jamais payer ses dettes «.

Cette Princesse mourut à Paris le 27 Mai 1615. Ce que je vous en ai dit, suffit pour vous faire connoître l'esprit de ses Mémoires. » S'il y
» eut jamais au monde, dit Brantome, une par-
» faite beauté, c'est la Reine de Navarre. . . . .
» Je crois que toutes celles qui sont, qui seront,
» & jamais ont été, près de la sienne sont laides,
» & ne sont pas beautés ; car la clarté de la sienne,
» brûle tellement les aîles de toutes celles du
» monde, qu'elles n'osent, ni ne peuvent voler,
» ni comparoître à l'entour de la sienne. . . . Et
» qui plus est, ce beau visage est fondé sur un
» beau corps de la plus belle, superbe & riche
» taille qui se puisse voir, accompagné d'une si
» grave majesté, qu'on la prendra toujours plu
» tôt pour une Déesse du Ciel, que pour une

» Princesse de la Terre.... Mais il faut dire
» quelque chose de sa belle ame, qui est si bien
» logée en si beau corps; & si l'a portée belle dès
» sa naissance, elle l'a sçue bien garder & entre-
» tenir; car elle se plaît fort aux Lettres & à la
» lecture, y ayant été jeune & en son âge par-
» fait: aussi peut-on dire d'elle, que c'est la Prin-
» cesse, voire la Dame qui soit au monde, la
» plus éloquente & la mieux disante; qui a le
» plus bel air de parler & le plus agréable qu'on
» sçauroit voir. Lorsque les Polonois lui vinrent
» faire la révérence, il y eut l'Évêque de Craco-
» vie, le principal ou le premier de l'ambassade,
» qui fit la harangue pour tous & en latin; car il
» étoit un sçavant & suffisant Prélat; la Reine
» lui répondit si pertinemment & éloquemment,
» sans s'aider d'aucun truchement, ayant fort
» bien entendu & compris sa harangue, que
» tous en entrerent en si grande admiration,
» que d'une voix ils l'appellerent une seconde
» Minerve ou Déesse d'éloquence «.

Brantome a beaucoup connu la Reine Marguerite; & l'éloge qu'il en fait, n'est copié que d'après elle-même. On a mis sous le nom de cette Princesse, deux volumes de Mémoires; mais le premier seul lui appartient. Le second a été fait par le sieur de Dompmartin, Courtisan, qui vivoit sous le regne de Henri III.

Catheri de Parth nay.

Une Dame illustre par sa naissance, son esprit, & son sçavoir, naquit deux ans après Marguerite de Valois, c'est-à-dire, en 1554. Elle se nommoit Catherine de Parthenay, & étoit fille du Seigneur de Soubise. Elle fut mariée en premieres nôces à Charles de Quellenec, Baron

du Pont, accusé d'impuissance. Elle n'avoit alors que treize ans. Les deux époux vécurent quelques années dans une paix apparente ; mais le mari prévoyant la découverte de son impuissance, voulut jetter sur la Dame de Soubise, sa belle-mere, la faute du bruit que cela ne manqueroit pas de causer dans le monde. Il feignit d'être mécontent d'elle, sous prétexte qu'elle vouloit le brouiller avec sa femme. Alors un bruit sourd se répandit parmi les domestiques, que le Baron étoit impuissant ; la mere en voulut sçavoir la vérité de sa fille qui lui avoua enfin ce qu'elle n'avoit osé dire depuis deux ans. Mais, avant que de faire aucune poursuite pour la dissolution du mariage, la Dame de Soubise, qui étoit Calviniste, voulut avoir l'avis des plus fameux Ministres. Ceux-ci répondirent » que telle jonction » étoit contre Dieu & lui étoit désagréable, & » qu'ainsi il falloit travailler à rompre le mariage, » pour empêcher le cours du péché qui s'y com- » mettoit «.

Cette décision étoit appuyée de plusieurs passages de l'Ecriture sainte. Madame de Soubise en fit part à la Reine de Navarre, & l'engagea à interposer son autorité auprès du Baron du Pont, afin que les choses se passassent sans éclat. La Reine s'étant assurée de la vérité du fait par la bouche même de la Baronne, en parla au mari. Celui-ci jura foi de Gentilhomme & d'homme de bien, que rien n'étoit plus faux que l'accusation intentée contre lui par sa belle-mere ; assurant à sa Majesté la consommation de son mariage, & promettant de s'en rapporter à tels Experts qu'il plairoit à la Princesse de nommer. Cette réponse étonna la Reine, & lui fit croire qu'en effet

ce procès lui étoit suscité mal à propos par la Dame de Soubise. Elle ordonna néanmoins au Baron de laisser sa femme avec sa mere jusqu'à ce qu'il eût accompli ce qu'il promettoit.

Au bout de quelques mois, il voulut user de violence pour obliger la Baronne à le suivre; mais voyant qu'on se préparoit à faire au Roi des plaintes contre lui, il consentit de nouveau de s'en rapporter à la Reine de Navarre, en convenant que jusqu'alors il n'avoit pas été le mari de Mlle de Soubise, mais qu'il espéroit le devenir par le moyen de quelques remedes. Il promit derechef à la Reine, de n'emmener sa femme avec lui, qu'avec la permission de sa Majesté; ajoûtant que s'il contrevenoit à sa promesse, il vouloit être déclaré le plus infâme Gentilhomme qui porta jamais l'épée. Il l'emmena cependant quinze jours après, au grand chagrin de la mere & de la fille. Celle-ci, dans la crainte d'être surprise pendant son éloignement, laissa en partant un billet à sa mere, où elle protesta contre tout ce que son mari pourroit lui faire dire ou écrire par violence. Elle déclare que quoique mariée depuis plus de deux ans, elle est dans le même état qu'elle étoit la veille de ses nôces, & qu'elle a toujours été depuis sa naissance; attestant devant Dieu, que ce qu'elle écrit est la pure vérité.

Elle ne fut pas long-tems sans reconnoître combien cette précaution étoit utile. Le Baron se voyant maître de sa femme, l'obligea d'écrire à une Dame d'honneur de la Reine de Navarre, que les poursuites qu'elle faisoit contre son mari, ne devoient être attribuées qu'à sa mere, & qu'elle vivoit dans une parfaite union avec lui. Cette lettre fut montrée à la Reine, qui, ayant

vû le premier écrit, n'y ajouta pas foi, non plus qu'à plusieurs autres lettres pareilles, qu'on obligeoit la Baronne d'écrire malgré elle.

L'espece de captivité où le Baron du Pont la retenoit en Bretagne, ne lui permettoit pas de donner des nouvelles à sa mere. Mais enfin elle s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Comme elle avoit eu un Précepteur qui lui avoit appris le latin & le grec, elle lui écrivit dans ces deux langues avec des entre-lignes tracées avec du jus de citron, & où elle mettoit ce qu'elle vouloit mander à sa mere de plus caché. Elle donnoit à entendre à mots couverts à son Précepteur, qu'il falloit passer la lettre sur le feu pour en découvrir le secret. Pour la réponse, elle prioit sa mere de lui marquer sa volonté par quelques vers d'anciens poëtes latins; ce qui fut exécuté ponctuellement. Madame de Soubise alla à la Cour pour solliciter la liberté de sa fille. On tenta d'abord, mais inutilement, d'accommoder cette affaire à l'amiable; & l'on ne vit d'autre parti à prendre, que de demander qu'elle fût évoquée au Grand Conseil. La Cause fut plaidée pour la premiere fois le 11 Septembre 1571. Le procès trainoit en longueur; mais il fut enfin terminé par la mort malheureuse du Baron du Pont qui se trouva enveloppé dans le massacre de la S. Barthelemi.

Catherine de Parthenay épousa en secondes nôces, René Vicomte de Rohan, Prince de Léon, dont elle eut le fameux Duc de Rohan, le Duc de Soubise & trois filles. Une de ces filles épousa un Duc des deux Ponts : c'est la même qui fit cette belle réponse à Henri IV : *je suis trop pauvre pour être votre femme, & de trop bonne maison pour être votre maîtresse.*

Catherine soutint toutes les incommodités du Siége de la Rochelle avec une constance héroïque. N'ayant pas voulu être comprise dans la capitulation, elle demeura prisonniere de guerre, fut enfermée au Château de Niort & mourut au Parc en Poitou en 1631. Elle a composé plusieurs pieces de Théâtre, dont aucune n'a été imprimée, excepté la Tragédie d'*Holopherne*, représentée à la Rochelle avec succès.

Anne de Parthenai.

Anne de Parthenai, tante de celle dont je viens de parler, épousa Antoine de Pons, Comte de Morennes. Elle sçavoit le grec, le latin & la Théologie, & se rendit célebre par son esprit & par sa science. Elle avoit une belle voix, & sçavoit parfaitement la musique. Elle prenoit un plaisir singulier à s'entretenir avec les Sçavans & surtout les Théologiens, avec lesquels elle donna dans les nouvelles opinions de Calvin.

Anne Seguier.

C'est ici le lieu de placer les noms de plusieurs autres femmes sçavantes, dont les ouvrages, quoique parvenus jusqu'à nous, méritent peu votre attention. Je me contente de vous les indiquer; & je commence par Anne Seguier qui épousa en premieres nôces François Duprat, Baron de Thiers; & en secondes nôces, M. de la Vergne. Elle a laissé des *poësies chrétiennes*, précédées d'un dialogue en prose, dont les Interlocuteurs sont la vertu, l'honneur, le plaisir, la fortune & la mort. Anne Seguier eut deux filles de son premier mariage, Anne & Philippine Duprat qui possédoient les langues grecque & latine, & furent très-estimées pour leur science, à la Cour d'Henri III.

Anne & Philippine Duprat.

Elisene de Crenne.

Elisene de Crenne a fait imprimer les *Angoisses douloureuses qui procédent d'amour*, & un discours sur l'amour. Antoinette de Loyne, née à

Antoinette de Loyne. Paris, & femme de Jean Morel, Gentilhomme Provençal, a donné plusieurs petits poëmes imprimés dans le *Tombeau* de la Reine de Navarre.

Suzanne Habert. Esther de Beauvais, Nicole Etienne. Susanne Habert, Esther de Beauvais, Nicole Etienne ont vécu dans le même tems. Nous avons de la premiere des *Œuvres poétiques* imprimées en 1582. Les ouvrages d'Esther de Beauvais sont dans le recueil de ceux de Beroalde de Verville, qui ont été publiés un an après. Nicole Etienne, fille de Charles Etienne, célebre Libraire de Paris, & épouse de Jean Liébaudt, Médecin, étoit très-sçavante, & faisoit bien des vers. Il nous est resté de ses écrits, une défense pour les femmes contre ceux qui les méprisent.

Modeste Dupuis. Philiberte de Fleurs. Jeanne Flore. Anne Bins. Marguerite de Cambis. Marie de Côteblanche. Madeleine Deschamps. Madeleine Chemereau. Madame Desjardins. Modeste Dupuis a aussi écrit en faveur de son sexe; & son livre est intitulé *Traité du mérite des Femmes*. Philiberte de Fleurs, Dame de Tours & de la Bastie en Mâconnois, a fait les *Soupirs de la viduité*, Poëme. Jeanne Flore nous a laissé des contes amoureux, touchant la punition que fait Venus de ceux qui méprisent le vrai amour. Anne Bins a composé des poësies contre les Hérétiques. Marguerite de Cambis, épouse du Baron d'Aigremont en Languedoc, est auteur de la traduction d'un Traité italien sur la conduite d'une femme veuve. Marie de Côteblanche, née à Paris, a traduit de l'Espagnol trois dialogues, touchant la nature du soleil & de la terre. Madeleine Deschamps, épouse du Contrôleur Servin, a composé des poësies françoises, grecques & latines sur la mort de François Balduin, un des plus sçavans hommes de son tems. On a plusieurs sonnets de Madeleine Chemereau, du Poitou; des pieces de poësie & des sonnets de Madame Desjardins, Provençale, insé-

rés dans les Œuvres de Joachim du Bellai; un roman en vers des deux Amans, Palemon & Arcitas & de la belle Emilie, par Anne de Graville, Dame de Maleshelbes, fille de l'Amiral de Graville. Anne de Graville.

On attribue à la Vicomtesse d'Auchy qui vivoit dans le quinzieme siecle, une paraphrase sur S. Paul, qui n'a point été imprimée; & à Madeleine de l'Aube-Epine, Dame de Villeroi, aussi illustre par son esprit que par sa beauté, une traduction manuscrite, en vers, des Epitres d'Ovide. La Vicomtesse d'Auchy. Madeleine de l'Aube-espine.

Voici d'autres femmes du même tems, qui n'ont laissé aucun ouvrage; mais dont les noms sont inscrits dans les Fastes littéraires du seizieme siecle : Lucrece, Diane & Camille de Morel étoient des sçavantes qui florissoient sous le regne d'Henri III. Ces trois sœurs possédoient les langues grecque, latine, italienne & espagnole. Lucrece, Diane & Camille de Morel.

Françoise Hubert, née à Nogent au Perche, & femme de Robert Garnier, un de nos premiers Poëtes tragiques, faisoit de bons vers pour le tems où elle a vécu; c'est-à-dire, vers le milieu du seizieme siecle. Françoise Hubert.

Claude Catherine de Clermont, Duchesse de Retz, Dame d'honneur de la Reine Catherine de Médicis, & Gouvernante des Enfans de France, se distingua par son esprit & son éloquence. Elle sçavoit les langues sçavantes, & répondit publiquement en latin aux Ambassadeurs de Pologne, qui vinrent à la Cour de Charles IX. Catherine de Clermont.

Marie de Jars, Demoiselle de Gournai, fit imprimer les Essais de Montaigne, avec quelques corrections, & les dédia au Cardinal de Richelieu qui l'aimoit fort, & qui lui fit donner Mademoiselle de Gournai.

une pension du Roi. Un jour qu'elle étoit avec ce Ministre, elle se servit d'un vieux mot qui fit beaucoup rire son Eminence. » Vous riez, Mon- » seigneur, lui dit Mlle de Gournai; tant mieux; » je fais un grand bien à la France ». Mlle de Gournai ayant perdu son pere dans un âge peu avancé, en prit un par adoption : ce fut Michel Montaigne qui l'aima tendrement, & à qui elle témoigna autant de respect & d'attachement, qu'à son pere véritable. Montagne reconnut cette adoption, aussi bien que sa fille, la Vicomtesse de Gamaches, qui appella toujours Mlle de Gournai sa sœur.

Cette fille célebre fut en commerce de lettres avec les plus Grands Hommes de son tems. Elle étoit la protectrice des anciens mots de notre langue, & se fâchoit du changement qu'on vouloit y faire. Dans la crainte qu'on n'entreprît quelque réforme dans ses propres ouvrages, voici de quelle façon elle finit le recueil de ses Œuvres. » Si ce livre me survit, je défends à toute per- » sonne, telle qu'elle soit, d'y ajouter, dimi- » nuer, ni changer jamais aucune chose, soit » aux mots ou en la substance, sous peine à ceux » qui l'entreprendront, d'être tenus pour détes- » tables aux yeux des gens d'honneur, comme » Violateurs d'un sépulchre innocent .... Les » insolences, voire les meurtres de réputation, » que je vois tous les jours en pareil cas en » cet impertinent siécle, me portent à lâcher » cette imprécation ».

Mademoiselle de Gournai, dédia son Livre, intitulé le *Bouquet de Pinde*, à la Vicomtesse de Gamaches, sa sœur par adoption. Elle a laissé

d'autres ouvrages manuſcrits, qui ont été imprimés après ſa mort ſous ce titre : *l'ombre de Mademoiſelle de Gournay*, & ſous cet autre : *avis de Mademoiſelle de Gournai.* Cette ſçavante fille a étudié continuellement juſqu'à ſa mort, arrivée à Paris en 1645. Elle étoit âgée de 80 ans. Pluſieurs ſçavans ont fait des épitaphes pour honorer ſa mémoire.

Je me rappelle, Madame, au ſujet de Mlle de Gournay, une anecdote aſſez plaiſante, dont je crois devoir vous faire part avant que de finir cette Lettre.

Deux amis de Racan ſçurent qu'il avoit rendez-vous pour aller chez cette Demoiſelle, qui avoit témoigné un grand empreſſement de le voir. Comme elle ne le connoiſſoit point de vûe, un de ces Meſſieurs prévint d'une heure ou deux, celle du rendez-vous, & fit dire que c'étoit M. de Racan qui demandoit à voir Mlle de Gournai. Dieu ſçait comme il fut reçu. Il parla fort à Mlle de Gournai, des ouvrages qu'elle avoit fait imprimer, & qu'il avoit étudiés exprès. Enfin, après un quart d'heure de converſation, il ſortit, & laiſſa cette Savante fort ſatisfaite d'avoir vû M. de Racan. A peine étoit-il à trois pas de chez elle, que l'on vint annoncer un autre M. de Racan; elle crut d'abord que c'étoit le premier qui avoit oublié quelque choſe; elle ſe préparoit à lui faire un compliment là-deſſus, lorſque l'autre entra & fit le ſien. Mlle de Gournai ne pût s'empêcher de lui demander pluſieurs fois, s'il étoit véritablement M. de Racan? & lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer. Le prétendu Racan fit fort le fâché de la piéce qu'on venoit de lui jouer; jurant qu'il s'en vengeroit.

Bref, Mlle de Gournai fut encore plus contente de celui-ci, qu'elle ne l'avoit été du premier, parce qu'il la loua davantage. Enfin il passa chez elle pour le véritable Racan, & l'autre pour un Racan de contrebande. Il ne faisoit que de sortir, lorsque M. de Racan en original, demanda à parler à Mlle de Gournai. Sitôt qu'elle le sçut, elle perdit patience. Quoi encore des Racans, dit-elle! Néanmoins on le fit entrer. Mlle de Gournai le prit sur un ton fort haut, & lui demanda s'il venoit pour l'insulter. Racan, qui n'étoit pas grand parleur, & qui s'attendoit à une autre réception, en fut si étonné, qu'il ne put répondre qu'en balbutiant. Mlle de Gournai qui étoit violente, & qui croyoit que c'étoit un homme envoyé pour la jouer, défit sa pantoufle, lui en donna de grands coups, & l'obligea de se sauver.

Cette anecdote des *trois Racans* a donné lieu à une Comédie en cinq actes, en vers, par l'Abbé de Bois-robert, représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1652, sous le titre des *trois Orontes*. Elle se trouve imprimée dans le sixieme volume du Recueil de l'ancien Théâtre François. Cette même Comédie a servi de modéle à quelques autres de ce genre, telles que les *trois Gascons*, les *trois Freres rivaux*, aux François; & les *deux Cousins*, au Théâtre Italien.

Je suis, &c.

LETTRE V.

LOUISE-MARGUERITE de Lorraine, fille du Duc de Guise, surnommé *le balafré*, & de Catherine de Clèves, naquit en 1582. Elle épousa en 1605 le Prince de Conti, dont elle devint veuve après neuf ou dix ans de mariage; & elle mourut en 1631, âgée de 49 ans. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu recueillir de la vie de la Princesse de Conti, qui a laissé des Mémoires publiés après sa mort sous le Titre des *Amours d'Henri IV*. Ils tirent leur principal mérite de la légereté du stile, de la vivacité des tableaux, & de la maniere précise, claire & rapide avec laquelle une infinité d'objets curieux & intéressans se présentent successivement aux yeux des Lecteurs.

La Princesse de Conti.

Après un court préambule sur l'avénement de Henri IV à la Couronne de France, le but qu'on se propose, dit l'Auteur, est de donner une idée générale des amours de ce Prince, & de n'entrer dans ses Exploits militaires, qu'autant qu'il sera nécessaire pour la liaison & l'ordre des faits. Quant à moi, Madame, je laisserai entiérement de côté tout ce qui ne regardera pas directement les amours d'Henri IV.

Catherine de Médicis, qui haïssoit ce Prince mortellement, lui tendit plusieurs piéges dont il se tira avec adresse; mais comme elle connoissoit son foible, & qu'elle sçavoit qu'il n'étoit pas à l'épreuve du beau sexe, elle le prit du côté de la galanterie, & lui opposa certaines Demoiselles,

aux charmes desquelles il ne fut que trop sensible. Cette Princesse qui n'avoit que son ambition en tête, & qui ne comptoit pour rien la pudeur & la Religion, avoit toujours un escadron volant, s'il est permis de parler ainsi, composé des plus belles femmes de la Cour, dont elle se servoit à toutes mains pour amuser les Princes & les Seigneurs, & pour découvrir leurs plus secrettes pensées.

Madame de Sauve, veuve d'un Sécrétaire d'État, qui passoit pour une des plus belles femmes de la Cour, fut la premiere sur les rangs. Le Duc de Guise devint aussi amoureux de cette Belle; & elle y répondit si bien, qu'elle bannit insensiblement de son cœur la tendresse qu'elle avoit eue pour le Roi de Navarre. Ce Prince quitte la Cour, se rend à Poissi & passe en Guyenne. Marguerite de Valois, sa femme, Princesse d'une vie fort déréglée, profita de l'absence de son mari pour prêter l'oreille à la galanterie. Le Roi son frere, qui l'avoit prise en haine, donna avis au Roi de Navarre des bruits qui couroient sur son compte. Ce dernier y fit peu d'attention; & plus occupé de ses plaisirs, qu'offensé de ceux de sa femme, il la laissa se divertir en Auvergne, avec des hommes de toute espece, tandis que lui-même s'amusoit ailleurs avec des femmes de tout état. Il fit connoissance à Bordeaux avec la Comtesse de Guiche, veuve de Philibert, Comte de Grammont; cette femme lui parut charmante; il lui rendit plusieurs visites; & bientôt il se consola de l'infidélité de Madame de Sauve. La Comtesse répondit à son amour, & lui en donna des preuves tant qu'il demeura à Bordeaux. Il dé-

baucha à la Rochelle la *fille d'un Officier*; ce qui ſcandaliſa fort les habitans. Cet amour de paſſade, ne le rendoit pas moins attaché à Madame de Guiche; elle fut celle de ſes Maîtreſſes qui contribua le plus à l'avancement de ſes affaires. Il fit la guerre à ſes dépens; elle lui envoya des ſecours conſidérables d'hommes & d'argent. Mais la Comteſſe étant devenue groſſe & haute en couleurs, il s'en dégoûta, & chercha d'autres amours.

En paſſant en Normandie, il vit Antoinette de Pons, Marquiſe de Guercheville, veuve de Henri de Silli, Comte de la Roche-Guyon. Il conçut pour elle une paſſion violente. Mais il trouva plus de réſiſtance qu'il ne s'étoit imaginé. Elle avoit autant de vertu que de beauté, & ne voulut jamais lui rien accorder? Il l'oublia auſſi vîte, que s'il en eut reçu des faveurs.

Occupé au Siége de Paris, il vit Marie de Beauvilliers, fille du Comte de Saint Agnan, Abbeſſe de Montmartre; & crut qu'il ſeroit dommage, qu'une perſonne ſi jolie, ſi bien faite, finît ſes jours dans un Couvent. Cette charmante Religieuſe, que les auſtérités du Cloître n'avoient pas rendue intraitable, ne fut point inſenſible au compliment du galant Monarque. Il n'étoit pas homme à demeurer à moitié chemin. Il parla d'amour, fut écouté. Ayant été contraint de lever le Siege de Paris, il fit conduire à Senlis ſa nouvelle Maîtreſſe. Un jour qu'il vantoit fort les charmes de cette belle Religieuſe, diſant qu'il la préféroit à toutes les femmes, le Duc de Bellegarde, Grand Écuyer de France, prétendit qu'il changeroit de ſentiment, s'il avoit vû Mademoiſelle d'Etrées. Il lui en dit tant de bien, & lui

en fit un si beau portrait, qu'il lui donna envie de la voir. Bellegarde sentit la faute qu'il avoit faite; mais il n'y avoit pas moyen de s'en dédire, ne pouvant disputer contre son Maître. Il fit avec lui le voyage de Cœuvres, où étoit Gabrielle. Le Roi la trouva si charmante en effet, qu'il oublia pour elle la belle Abbesse de Mont-martre, & déclara d'un ton de Maître, qu'il ne vouloit partager ce cœur avec personne. La résistance de la belle Gabrielle rendit le Roi plus amoureux. La difficulté étoit de la voir; car il ne pouvoit aller à Cœuvres sans beaucoup de risque. Il falloit faire sept lieues en pays ennemi, traverser un grand bois, & passer à la vûe de deux garnisons de la ligue. Mais il résolut de tout risquer. Il monta à cheval avec quelques Officiers de confiance, & fit quatre lieues avec eux. Lorsqu'il fut à trois lieues de la maison de sa Maîtresse, il renvoya sa compagnie, mit pied à terre, s'habilla en paysan, se chargea d'un sac plein de paille, & acheva son voyage à pied avec son sac sur le dos. Mademoiselle d'Estrées le reçut avec assez de mépris, & ne demeura que quelques momens avec lui. Dans la suite, l'élévation de Monsieur d'Estrées, pere de la Belle, & les bienfaits dont Sa Majesté le combloit, rendirent Mademoiselle d'Estrées plus humaine, & l'obligerent à mieux traiter un Prince si libéral.

» Cependant, dit la Princesse de Conti, Gabrielle continuoit à aimer Bellegarde, dont le
» Roi avoit quelque soupçon; mais à la moindre
» carresse qu'elle lui faisoit, il condamnoit ses
» pensées comme criminelles, & s'en repen-
» toit. Il arriva un petit accident qui faillit à lui
» en apprendre davantage; ce fut, qu'étant en l'une

» l'une de ses Maisons pour quelque entreprise
» qu'il avoit de ce côté-là, & étant allé à trois
» ou quatre lieues pour cet effet, Madame Ga-
» brielle étoit demeurée au lit, disant qu'elle se
» trouvoit mal; & Bellegarde avoit feint d'aller
» à Mantes, qui n'étoit pas fort éloigné; sitôt
» que le Roi fut parti, Arphure, la plus confi-
» dente des femmes de Madame Gabrielle, &
» en qui elle se confioit de tout, fit entrer Belle-
» garde dans un petit cabinet, dont elle seule
» avoit la clef; & après que sa Maîtresse se fût
» défaite de tout ce qui étoit dans sa chambre,
» son Amant y fut reçu. Comme ils étoient en-
» semble, le Roi qui n'avoit pas trouvé ce qu'il
» avoit été chercher, revint plutôt que l'on ne
» croyoit, & pensa trouver ce qu'il ne cherchoit
» pas. Tout ce que l'on pût faire, ce fut que
» Bellegarde entrât dans le cabinet d'Arphure,
» dont la porte se trouvoit au chevet du lit de
» Madame Gabrielle, & où il y avoit une fe-
» nêtre qui avoit vûe sur un jardin. Aussitôt que
» le Roi fut entré, il demanda Arphure, pour
» avoir des confitures qu'elle gardoit dans ce
» cabinet. Madame Gabrielle dit qu'elle n'y étoit
» pas, & qu'elle lui avoit demandé congé d'al-
» ler visiter quelques parens qu'elle avoit à la
» Ville. Si est-ce (dit le Roi) que je veux manger
» des confitures; que si Arphure ne se trouve,
» que quelqu'un vienne ouvrir cette porte, ou
» qu'on la rompe. Lui-même commença à don-
» ner des coups de pieds. Dieu sçait en quelles
» allarmes étoient ces deux personnes si proches
» d'être découvertes. Madame Gabrielle feignant
» un grand mal de tête, se plaignoit que ce bruit
» l'incommodoit fort: mais pour cette fois le Roi

» vouloit rompre cette porte. Bellegarde voyant
» qu'il n'y avoit pas d'autre remede, se jetta par
» la fenêtre, & fut si heureux, qu'il se fit fort peu
» de mal, bien que la fenêtre fut assez haute. Et
» aussitôt Arphure qui s'étoit seulement cachée,
» pour n'ouvrir point cette porte, entra bien
» échauffée, s'excusant sur ce qu'elle ne pensoit
» pas qu'on dût avoir affaire d'elle. Arphure alla
» donc quérir ce que le Roi avoit si impatiem-
» ment demandé ; & Madame Gabrielle voyant
» qu'elle n'étoit découverte, reprocha au Roi
» mille fois cette façon d'agir ; je vois bien (lui
» dit-elle) que vous me voulez traiter comme
» les autres que vous avez aimées, & que votre
» humeur changeante veut chercher quelque su-
» jet pour rompre avec moi, qui vous préviendrai,
» me retirant avec mon mari que vous m'avez
» fait laisser d'autorité. Je confesse que depuis,
» l'extrême passion que j'ai eue pour vous, m'a
» fait oublier mon devoir & mon honneur, &
» cependant vous payez l'un & l'autre d'incons-
» tance, sous ombre de soupçons, dont je ne
» vous ai jamais donné de sujet par pensée seule-
» ment ; & là-dessus les larmes ne manquerent
» pas ; ce qui mit le Roi en tel désordre, qu'il
» lui demanda mille fois pardon ; qu'il confessa
» d'avoir trop failli, & qu'il fût long-tems du
» depuis sans témoigner aucune jalousie «.

Vous jugez bien, Madame, que cette avanture fut la derniere à laquelle le Duc de Bellegarde voulut s'exposer. Gabrielle elle-même n'eût plus envie de risquer sa fortune & le cœur de son Roi. Henri l'accabla, pour ainsi-dire, de ses bienfaits. Il la fit d'abord Marquise, puis Duchesse de Beaufort, & résolut même, dit-on,

de l'épouser. Il fit, pour cet effet, solliciter vivement à Rome, la cassation de son mariage avec la Reine Marguerite, & donna contr'elle le fameux manifeste, qui contient l'histoire des déréglemens de cette Princesse.

La Duchesse de Beaufort n'avoit plus qu'un pas à faire pour monter sur le Trône, lorsqu'elle mourut de la mort la plus prompte, &, si l'on en croit quelques Historiens, la plus extraordinaire. On a prétendu que le Diable, avec lequel elle avoit, dit-on, fait un pacte, lui tordit le cou. Il est plus raisonnable de croire que le poison, de quelque part qu'il lui fut donné, termina ses jours. Le Roi dont le cœur n'étoit alors occupé d'aucun autre objet, la regretta souvent. Pour la lui faire oublier, ou du moins pour le distraire, ses favoris crurent qu'il falloit le mettre aux prises avec une nouvelle beauté, qui pût le consolet de celle qu'il venoit de perdre; ils l'engagerent à une partie de chasse auprès de Malherbe, Château appartenant au Marquis d'Entragues.

Ce Seigneur avoit deux filles d'une beauté & d'un esprit au-dessus du commun. Madame d'Entragues qui, comme dit l'Auteur, avo it vu le loup, ayant appris qu'on avoit dessein d'embarquer le Roi avec une de ses filles, crut qu'en bonne mere, elle devoit faire les premiers pas: elle envoya prier Henri IV, de venir se délasser chez elle au retour de la chasse. Ce Prince prévenu d'avance en faveur de l'aînée de ses filles, par tout ce qu'on lui avoit dit de cette demoiselle, fut bien-aise de profiter de l'occasion, & donna volontiers dans le piege qu'on tendoit à sa liberté. Il trouva Mademoiselle d'Entragues beaucoup au-dessus du bien qu'on lui en avoit dit; & ne pouvant se

résoudre à s'éloigner sitôt de cette belle, il fit quelque séjour à Malherbe. Pendant qu'il y fut, les deux Déesses mangerent toujours à sa table, & ne coucherent pas loin de son appartement. Cette petite Cour alla au Hallier, & Madame d'Entragues au Chenaut. Le Roi l'alla voir tous les jours, & avoit le plaisir d'y entretenir sa nouvelle maîtresse, qui par les conseils de sa mere, jouoit son rôle en perfection; son enjouement, son esprit, ses manieres engageantes charmoient de plus en plus le galant Monarque.

Les obstacles que rencontre Henri IV, de la part des parens de Mademoiselle d'Entragues, & du côté même de cette belle qu'on instruisoit à merveille, ne servent qu'à le rendre plus amoureux. Argent, promesse, engagement, rien ne lui coûte. Il va même jusqu'à promettre à sa maîtresse un écrit, par lequel il s'obligera de l'épouser dans un an, en cas qu'elle lui donne un fils. Après cette avance, il rencontra le Duc de Sully, le mena dans la premiere Galerie de Fontainebleau, lui montra l'écrit en question, & le pria de lui en dire son avis. Sully au lieu de répondre, déchire le billet. Le Roi surpris d'une telle hardiesse, lui dit tout en colere : *je crois que vous êtes fou, Sully?* Je voudrois l'être seul, Sire, répondit le Ministre. Le Roi qui sentit que Sully avoit raison, ne répliqua pas un mot, & entra dans un cabinet pour faire un autre billet.

Il y avoit déja du tems que ce commerce allarmoit les Ministres. Comme ils voyoient que Mademoiselle d'Entragues n'avoit pas moins d'ambition que la Duchesse de Beaufort, ils craignoient qu'il ne prît envie au Roi de l'épouser. Ils le supplierent donc instamment de ne consulter en se

mariant, que le bien de son état, & lui proposerent en même-tems Marie de Médicis, fille du Grand Duc, dont il agréa la recherche. Il donna ordre à Sillery de négocier cette affaire auprès du Pape. Mademoiselle d'Entragues qui avoit eu la promesse de mariage qu'elle souhaitoit, & qui n'ignoroit pas ce qu'on faisoit pour la traverser, craignant que le Roi ne lui échappât, résolut de changer de conduite, & d'être à l'avenir plus humaine. La premiere visite qu'Henri IV lui rendit, la mit à la raison. Ce Prince eut toute liberté; sa passion trouva de quoi se satisfaire; & tout le monde fut content.

Le Roi revint à Paris sur la fin de l'Automne. Mademoiselle d'Entragues se trouva grosse & alla faire ses couches à Monceaux, où Henri la conduisit, lui protestant tout de nouveau, qu'il l'aimoit assez pour l'épouser. Il étoit presque résolu de lui donner cette satisfaction; mais malheureusement pour elle, la foudre étant tombée dans sa chambre après un grand coup de tonnerre, lui fit tant de peur, qu'elle se blessa; & on lui tira du corps un enfant mort. Le Roi ne la quitta point pendant sa maladie, & voulut voir l'effet de tous les remedes. Lorsqu'elle fut hors de danger, elle apprit qu'on négocioit à Rome le mariage de Sa Majesté avec Marie de Médicis. Elle en fut au désespoir, & traita son Amant si mal, qu'un autre s'en seroit rebuté. Mais loin que cette conduite affoiblit la passion du Prince, il ne fit au contraire que la rendre plus violente. Il combla sa maîtresse de nouveaux bienfaits, & la fit Marquise de Verneuil.

Cependant la fille du Grand Duc vint en France, & se rendit à Lion où toute la Cour alla pour la

recevoir. La cérémonie du mariage se fit dans cette Ville ; & l'on s'en revint à Paris. Le Roi fit loger sa Maîtresse dans le Louvre ; & ce voisinage ne manqua pas d'exciter la mauvaise humeur de la Reine. La Marquise de son côté rendit à cette Princesse tous les mauvais offices dont elle put s'aviser. Ce démêlé partagea toute la Cour. Le Roi aussi foible dans ses passions & dans son domestique, que ferme & vaillant à la guerre, n'avoit la force ni de ranger la Reine à l'obéissance, ni de se défaire de sa maîtresse. D'ailleurs les Italiens de la suite de Marie de Médicis, par la malignité de leurs rapports & de leurs conseils, augmentoient les déplaisirs de cette Princesse ; & la Reine, au lieu de ramener l'esprit de son époux par de bonnes façons, ne faisoit que l'éloigner davantage par la dureté de ses reproches.

Le Roi fatigué, revit Mademoiselle de la Bourdaisiere qu'il avoit déja aimée ; mais après l'avoir mariée avec le Comte d'Estampes, il la quitta pour Jaqueline du Beuil, Comtesse de Moret, élevée dans la maison du Prince de Condé.

Ce nouvel engagement, & les emportemens de la Reine, obligerent la Marquise de Verneuil à employer toute son adresse, pour ranimer une passion mourante. Elle eut recours à une feinte dévotion, & contrefit la sainte & la repentante. Mais le Roi, qui apparemment en étoit dégouté, lui permit de se retirer en Angleterre près d'un de ses proches parents.

On découvrit alors que le Marquis d'Entragues & le Comte d'Auvergne avoient tramé un complot avec les Espagnols. Ils furent mis à la Conciergerie ; & la Marquise fut arrêtée elle-

même par le Chevalier du Guet, & gardée à vue. On chargea le Parlement d'instruire cette affaire. Les accusés furent interrogés deux ou trois fois. Les preuves s'étant enfin trouvées suffisantes, l'arrêt étoit sur le point d'être prononcé, & la Marquise condamnée à être renfermée dans un Monastere de filles à Beaumont près de Tours. La Reine eut beaucoup de joie de cet Arrêt; mais elle n'en tira pas tout le fruit qu'elle s'en promettoit; car le Roi avoit fait dire sous main au Parlement, qu'il souhaitoit que la prononciation en fût sursise, jusqu'à ce qu'il se fût mieux informé de l'affaire. Après avoir ainsi humilié sa fiere Marquise, il commença par lui accorder sa grace, afin d'obtenir lui-même la sienne d'elle. Il fit expédier des lettres du sceau, qui furent enregistrées au Parlement, & par lesquelles il lui permettoit de se retirer à sa maison de Verneuil. Il la rappella peu de tems après; & partagea depuis ses soins entre elle & la Comtesse de Moret. La Reine fut long-tems sans sçavoir qu'il revoyoit la Marquise: quand elle en fut informée, elle défendit tout haut à celles qui voudroient entrer dans son cabinet, de voir Madame de Verneuil, sous peine d'en être renvoyées avec affront. Le Roi en fut très-mécontent; mais il fallut bien le souffrir.

Quelque-tems après, ce Prince devint amoureux de la Duchesse de Nevers, Princesse de très-grande vertu, qui honoroit fort sa personne, mais qui faisoit peu de cas de sa passion. Le Roi cherchoit toujours l'occasion de lui parler; mais elle l'évitoit avec plus de soin encore. Il fut obligé de renoncer à cette fantaisie; ce qui le piqua d'autant plus, qu'il étoit moins accoutumé à ces sortes de résistances.

La Marquiſe de Verneuil s'imaginant que le Roi l'aimeroit davantage, ſi elle pouvoit le rendre jaloux, fit courir le bruit que le Duc de Guiſe lui avoit promis de l'épouſer. On publia même des bancs à l'inſçu de ce Prince, qui ne ſongeoit pas à elle & qui en vouloit à ſa ſœur.

Dans l'édition que j'ai ſous les yeux, la ſeule qui ſoit conforme à l'original, l'Hiſtorienne des *Amours d'Henri IV* ne pouſſe pas plus loin cette avanture amoureuſe. Mais dans une réimpreſſion qui en a été nouvellement faite en Hollande, non-ſeulement l'Editeur moderne a retouché l'ouvrage, & rajeuni le ſtile de la Princeſſe de Conti; mais il y a de plus ajouté des anecdotes, parmi leſquelles ſe trouve la ſuite des amours de Mademoiſelle d'Entragues. Ce morceau m'a paru agréable; & quoique d'une main étrangere, il mérite qu'on en faſſe mention.

Le Duc de Guiſe n'étoit point aimé de la ſœur de Madame de Verneuil; Baſſompierre étoit l'Amant favori, & paſſoit preſque toutes les nuits avec elle. Il entroit par une porte ſecrette, qui donnoit dans la rue de la Coutellerie, par le troiſieme étage d'une maiſon qu'il avoit fait louer par un inconnu. Mademoiſelle d'Entragues s'y rendoit par un eſcalier dérobé, après que ſa mere étoit endormie. Le Roi qui, ſelon les déſirs de la Marquiſe, avoit conçu quelque jalouſie, fut averti qu'on voyoit toutes les nuits entrer un homme chez Madame d'Entragues. Il crut que ce ne pouvoit être que le Duc de Guiſe, qui alloit ſe divertir avec ſon infidele. Il voulut s'en éclaircir par lui-même. L'étonnement où il vit ce Duc aux premieres paroles qu'il lui en dit, guérit le Monarque de ſes ſoupçons. Dès le ſoir même, le

Duc mit plusieurs personnes en campagne pour débrouiller ces visites nocturnes. Il y en eut qui virent entrer Bassompierre par son chemin ordinaire ; mais l'obscurité & le manteau dont il étoit enveloppé, les empêcherent de le reconnoître. Tout ce qu'ils purent remarquer fut l'ordre du Saint Esprit sur son manteau qu'il avoit emprunté de Bellegarde, avec lequel il avoit soupé, pour se garantir d'une grosse pluie qui survint précisément dans le tems qu'il voulut s'en retourner chez lui. Ces gens allerent dire au Duc de Guise, qu'ils avoient vu passer par la porte de derriere un jeune Cavalier. Le Duc qui ne pouvoit faire aucun jugement certain sur ce rapport, envoya deux de ses domestiques sur les lieux, pour reconnoître à la sortie son heureux rival. Bassompierre s'appercevant qu'on l'observoit, se cacha du mieux qu'il put ; de sorte que ceux-ci ne purent rapporter à leur maître, que ce que les autres lui avoient déja dit. Il rêva long-tems sur cette avanture, & conclut enfin que ce ne pouvoit être que Bellegarde. Bassompierre, de son côté, ne manqua pas de faire avertir Mademoiselle d'Entragues, dès qu'elle fut éveillée, de ce qui étoit arrivé, afin qu'elle se préparât à répondre au Duc de Guise comme elle le jugeroit à propos. Le Duc de Guise plus jaloux encore que le Roi, ne pouvant demeurer dans cette incertitude, alla dès le matin chez Bellegarde qui ne fut pas visible. On lui dit pour excuse qu'il avoit passé une cruelle nuit à cause d'une violente douleur de dents, qui ne lui avoit pas laissé un moment de repos, & qu'il ne seroit en état d'être vu, que sur le soir. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer le Duc de Guise dans ses soupçons. Il crut qu'ayant été toute la

nuit en mouvement, il avoit besoin de dormir tout le jour. Il passa chez Bassompierre qu'il trouva au lit & le fit lever en robe de chambre, afin de pouvoir lui dire tête-à-tête le sujet de son inquiétude. Bassompierre à qui la visite d'un rival n'annonçoit rien de favorable, ne douta pas qu'il ne fut découvert : il se rassura bientôt ; & ses craintes ne durerent qu'autant que le silence du Duc. » Croiriez-vous bien, Marquis, lui dit-il, que le grand Ecuyer est mieux que vous & même mieux que personne dans l'esprit de Mademoiselle d'Entragues ? Que diriez-vous si on vous assuroit qu'elle partage toutes les nuits son lit avec ce Cavalier. Je dirois que c'est un conte, répondit froidement Bassompierre. Il n'est pas possible que cela soit ; & je sçais qu'ils ne s'aiment ni l'un ni l'autre. Qu'on croit aisément ce qu'on souhaite ! répliqua le Duc. Il n'y a pas long-tems que j'étois prévenu en sa faveur comme vous l'êtes à présent. Soyez sûr, & je le sçais, que Monsieur le Grand a passé cette nuit avec elle, & qu'il n'en est sorti qu'à quatre heures du matin. On l'a vu entrer ; & mes valets de chambre ont remarqué qu'il se mettoit si peu en peine de cacher son bonheur, qu'il ne s'est pas soucié de faire voir la croix de l'Ordre qui étoit sur son manteau «.

Ces Amans se promenoient à grands pas, s'entretenant toujours du bonheur imaginaire de Bellegarde, lorsque Bassompierre apperçut le manteau qui l'avoit fait méconnoître ; & comme la croix paroissoit toute entiere, il eut peur que ce témoin irréprochable ne trahît son secret, & s'assit dessus. Le Duc qui n'avoit rien remarqué, voulut le faire lever & l'obliger à se promener ; mais il eut l'adresse de lui donner le change, &

de demeurer sur son manteau jusqu'à ce qu'un valet de chambre qui étoit aux écoutes, & qui, selon les apparences, sçavoit tout le secret, vint & emporta le manteau dans le tems que le Duc avoit le dos tourné. Le Duc ne fut pas plutôt parti, que Bassompierre fit sçavoir à Mademoiselle d'Entragues l'erreur où il étoit; & M. de Guise, de concert avec le Roi, fit avertir Madame d'Entragues du commerce que sa fille avoit avec le grand Ecuyer; ce qui fut cause qu'elle l'observa de plus près. Un matin voulant tirer le rideau pour cracher, elle vit que le lit de sa fille étoit découvert, & qu'elle n'y étoit pas. Elle se douta de ce qui en étoit, se leva sans bruit, & passa dans sa garde-robe, d'où elle vit que la porte de l'escalier dérobé qu'elle croyoit condamnée, étoit ouverte. Elle s'écria d'abord; & sa fille qui reconnut sa voix, se leva au plus vîte d'auprès de Bassompierre, & vint à elle. Madame d'Entragues la régala d'abord de quelques soufflets; & après que sa colere fut un peu appaisée, elle fit enfoncer la porte de cet escalier que Bassompierre avoit fermée pour avoir le tems de s'habiller. Elle monta précipitamment jusqu'au troisieme étage, & fut bien surprise de n'y voir personne, & plus étonnée encore de voir la chambre du rendez-vous magnifiquement meublée. Ce contre-tems auroit fini leur commerce, si l'amour qui ne manque pas d'expédiens, ne leur avoit appris les moyens de se voir ailleurs avec plus de sûreté.

Cependant ce mal produisit un grand bien, puisqu'il guérit le Roi des soupçons qu'il avoit de l'intrigue du Duc de Guise avec Madame de Verneuil. Fatigué des dédains faux ou véritables de cette Maîtresse, Henri tâchoit de vaincre

ſa paſſion en changeant d'objet. Il revint encore à la Comteſſe de Moret, & aima preſqu'en même tems Mademoiſelle des Eſſarts. Baſſompierre ayant rompu le commerce qu'il entretenoit avec Mademoiſelle d'Entragues, ſe fit aimer d'Henriette de Montmorenci, fille du Connetable de ce nom, laquelle parut alors pour la premiere fois à la Cour, & effaça par ſon éclat toutes les autres beautés. Baſſompierre ne tarda pas à la demander en mariage; & la choſe étoit fort avancée, lorſque le Roi fut épris des charmes de cette belle. Il la vit danſer un dard à la main, repréſentant une des Nimphes de Diane. » Ce Prince » ſe ſentit percé le cœur ſi violemment, dit la Princeſſe de Conti, que cette bleſſure lui dura auſſi » long-tems que la vie. Il faudroit, ajouta-t'elle, » un volume entier, pour raconter tous les accidens de cet amour que la mort du Roi termina, quand elle le ravit aux ſiens, dont il étoit » aimé juſqu'à l'adoration ».

Ici finit l'Hiſtoire des Amours d'Henri IV par la Princeſſe de Conti : ce qui ſuit ne ſe trouve donc point dans la premiere édition; c'eſt encore une addition de l'Editeur, qui a ſemé de pluſieurs traits ſemblables le manuſcrit original.

Le Roi propoſe à Baſſompierre d'épouſer Mademoiſelle d'Aumale, & de faire revivre ce Duché en ſa faveur. » Quoi! Sire, répondit Baſſompierre, vous voulez donc me donner deux femmes? il faut, ajouta le Roi, te parler à cœur » ouvert & en ami. J'aime Mademoiſelle de » Montmorenci; ſi tu l'épouſois, & qu'elle t'aimât, je te haïrois; & ſi elle m'aimoit, tu me » haïrois. Ne rompons donc point notre bonne » intelligence. Je t'aime, & je ne ſçaurois t'ôter

» mon amitié ſans beaucoup de répugnance. Je
» veux marier cette fille avec le Prince de Con-
» dé qui, tout jeune qu'il eſt, a plus d'attache-
» ment pour la chaſſe que pour les femmes ».
Baſſompierre, malgré ſon amour pour Mademoiſelle de Montmorenci, ne voulut point avoir ſon Maître pour rival, & lui fit, quoiqu'avec peine, le ſacrifice de ſa paſſion. Le Prince de Condé, conformément aux intentions du Roi ſon oncle, épouſa la fille du Connétable ; mais il n'eut pas toute la complaiſance qu'on attendoit de lui. Voyant que le perſonnage qu'on vouloit lui faire jouer, alloit le rendre l'objet des mépris de toute la Cour, il enleva lui-même ſa femme, & ſe rendit à Bruxelles où le Nonce & les Archiducs le reçurent avec beaucoup de joie, & lui rendirent tous les honneurs dus à ſa qualité. Le Roi fut tranſporté de colere à cette nouvelle ; il fit redemander inutilement le Prince aux Eſpagnols. Ce ſujet de mécontentement, joint à pluſieurs autres, fit réſoudre Henri à déclarer la guerre à cette Puiſſance.

On attribue à la Princeſſe de Conti un autre Ouvrage intitulé *les Avantures de la Cour*, qu'elle a, dit-on, fait imprimer ſous le nom de Dupilon. Cet écrit qui doit être le même, pour le fond, que celui dont je viens de vous rendre compte, n'eſt point venu à ma connoiſſance. A l'égard de cette hiſtoire des *Amours d'Henri IV*, elle eſt écrite de la maniere la plus agréable & la plus intéreſſante dans les Editions où l'on a conſervé l'ancien ſtile.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Ce n'est pas une chose facile, Madame, que de vous faire connoître les ouvrages de Mlle de Scuderi, & de vous épargner l'ennui d'une longue lecture, sans vous priver de ce qu'elle peut avoir d'agréable & d'amusant. Je me soumets cependant à ce travail, puisque vous me l'ordonnez; & je commencerai par vous rappeller quelques traits de la vie de cette fille célebre.

Vie de Mademoiselle de Scudéri.

Madeleine de Scuderi naquit au Havre de Grace en 1607. A peine fut-elle sortie de l'enfance, qu'on vit se développer en elle un génie merveilleux, un esprit vif & un goût délicat. La nature qui l'avoit douée de ces qualités, lui avoit refusé les graces & la beauté de la figure. Mademoiselle de Scuderi étoit singulierement laide; & comme le fameux Pélisson, avec qui elle étoit intimement liée, n'étoit pas d'une figure plus agréable, ils furent l'un & l'autre l'objet des railleries & des bons mots des beaux esprits de leur tems. Mais si Mademoiselle de Scuderi n'eut point le frivole avantage d'être une jolie femme, elle acquit la réputation d'une femme savante, spirituelle & vertueuse. On lui donna le nom de Sapho, avec laquelle on la comparoit pour l'esprit & pour la laideur : mais la pureté de ses mœurs la mit fort au-dessus de cette célebre & fameuse Lesbienne. L'Hôtel de Rambouillet étoit alors comme le centre de la science & du bel esprit. Mademoiselle de Scuderi y

fut admise & en fit bientôt le principal ornement. Le besoin & la nécessité, plutôt que le goût & l'inclination, la porterent à composer des Romans. Ils eurent la plus grande vogue; & le nom de Scuderi, que son frere avoit déja rendu célebre, acquit une nouvelle gloire par les ouvrages de cette moderne Sapho. L'Académie des Ricovrati de Padoue s'associa Mademoiselle de Scuderi, après la mort de la fameuse Hélene Cornaro, dont elle remplit la place. Toutes les autres Académies où les femmes sont admises, s'empresserent de la recevoir. Elle remporta à l'Académie Francoise le prix d'éloquence par son discours sur la gloire. Enfin son mérite & sa réputation lui procurerent de la part des Grands & des Etrangers, les témoignages les plus glorieux. Le Prince de Paderborn & Evêque de Munster, lui fit présent de sa médaille & de ses ouvrages. La Reine Christine de Suéde l'honora de son amitié, & lui écrivit plusieurs lettres remplies des marques de son estime. Le Cardinal Mazarin lui avoit laissé une pension par son testament. Le Chancelier Boucherat lui en assigna une sur les Sceaux; & Louis XIV la gratifia de deux mille écus en 1683. Elle mourut à Paris en 1701, d'un rhumatisme aux genoux, qui fut suivi d'un rhume & d'une fievre violente.

Ouvrages de Mlle de Scudéri.

Les Ouvrages qu'elle a laissés sont des *entretiens sur différentes matieres ; l'Histoire de Célamire, ou la promenade de Versailles ; des conversations morales ; Artamene ou le grand Cyrus; Ibrahim ou l'illustre Bassa ; les Femmes illustres ; Almahide ou l'Esclave Reine ; Celinte ; Mathilde d'Aguilar ; des Discours sur la gloire ; des conversations sur divers sujets ; des Fables nouvelles en vers, & différentes poésies.*

Les Romans de Mademoiselle de Scuderi ont cela de particulier, qu'ils sont comme autant de Poëmes Epiques en prose & de véritables histoires sous des noms empruntés. Ainsi dans le grand Cyrus on reconnoît Louis de Bourbon, Prince de Condé; & l'on trouve dans la Clélie plusieurs traits qui ont rapport à ce qui se passoit alors à la Cour de France. Ces ouvrages sont écrits avec esprit; ils ne sont pas à la vérité d'excellens modèles pour le stile; mais il faut observer que l'auteur écrivoit il y a cent ans, & que le goût s'est perfectionné. De plus, comme je l'ai déja remarqué, Mademoiselle de Scuderi n'étoit pas riche; delà ces narrations prolixes, ces détails minutieux, ces longues descriptions, ces fréquens épisodes qui allongent ses romans, &, en augmentant les volumes, multiplioient les ressources de l'auteur. Je ne dis rien du genre héroïque qu'elle avoit adopté, & de la grandeur de ses personnages. Cette sorte de romans où l'amour paroît toujours en Héros, s'écarte sans doute du naturel, mais n'est pas si préjudiciable aux mœurs, que ceux dont les Auteurs ont plus d'analogie avec nous. Il y a d'ailleurs de l'invention dans les sujets, de l'art dans les tableaux, de l'éclat dans les couleurs, de la facilité dans l'exécution. Rien n'est si ingénieux & si poli que les discours de ses Héros; rien de si sage que leurs réflexions. Je commence par *Ibrahim ou l'illustre Bassa*.

Roman d'Ibrahim.

La scene s'ouvre par le spectacle le plus pompeux & le plus frappant. A peine les premiers rayons du soleil avoient dissipé les ténebres de la nuit sur le Bosphore de Thrace, qu'un grand bruit de trompettes & de timbales éveilla tout le monde dans Constantinople, & fit connoître que le

triomphe

triomphe du grand Soliman alloit commencer; Tout le peuple courut à l'instant à la place de l'Hyppodrome; & les moins curieux voulurent voir la magnifique entrée de ce Prince qui revenoit vainqueur de la Perse. Roxelane, Sultane-Reine, suivie de toutes les femmes du serrail, partit dans des chars couverts d'écarlatte en broderie d'or, & se rendit à la superbe loge qu'on lui avoit destinée. Ce fut parmi le tumulte & la pompe de ce triomphe, que le grand Vizir Ibrahim reconnut un esclave chrétien, qu'un excès de zèle avoit porté à troubler la fête, & à qui il sauva la vie qu'il alloit perdre par sa témérité. Cet illustre Bassa ne pouvoit vaincre la mélancolie qu'il portoit au milieu de ses victoires, ni empêcher qu'elle ne se rendît aussi visible, qu'elle étoit sensible à son cœur. Soliman qui le chérissoit avec tendresse, ne vit point l'abbattement & la douleur de son Ministre, sans en demander le sujet. Ibrahim lui fait le récit de ses avantures.

Gênes est sa patrie; il y naquit sous le nom de Justinian, de l'illustre maison des Paléologues, anciens Empereurs de Constantinople, dont les descendans s'étoient établis à Gênes. Il fut épris des charmes d'Isabelle, fille de Rodolphe Grimaldi, Prince de Monaco; & il eut le bonheur d'en être aimé malgré la haine héréditaire qui séparoit leurs familles. Une rencontre où Rodolphe se trouva dans le plus grand danger, & où Justinian lui sauva la vie, réconcilia ces deux ennemis, & parut assurer à ce dernier la possession d'Isabelle. Mais l'adversaire de Rodolphe avoit été tué. Justinian fut obligé de fuir & fut même banni de sa patrie par un Arrêt du Sénat. S'étant embarqué pour aller en Suéde, il fut pris

par les Algériens qui le vendirent à Constantinople au Bassa de la mer. Etant devenu l'esclave de Soliman, il en fut tellement aimé, qu'il l'éleva aux plus grands honneurs, lui permit de conserver sa Religion sous l'habit Musulman, & le fit son Grand Visir & son premier Ministre.

Ibrahim finit sa narration en apprenant au Sultan, que l'esclave pour qui il a demandé grace le jour du triomphe, est Doria son plus intime ami, & autrefois le confident de ses amours. Il le supplie enfin de lui permettre de retourner dans sa patrie. Mais Soliman à qui la privation de son favori porteroit le coup le plus sensible, lui accorde seulement six mois pour aller voir sa maîtresse, & lui fait donner sa parole qu'il reviendra à l'expiration de ce terme. Ibrahim rempli de joie, se dispose à partir avec son cher Doria dont il avoit payé la rançon. Il feint d'être envoyé par le Sultan à une expédition secrette. Cependant le Grand Seigneur fait venir l'Ambassadeur de Gênes, qui avoit été arrêté, lui & tous ceux de sa nation, pour quelque hostilité que des Corsaires de la république avoient commise. Il lui fait grace, lui ordonne de partir, & le charge de demander en son nom au Sénat de Gênes, le rappel de Justinian. Jamais voyage ne fut plus heureux que celui de ce tendre Amant. Il fut reçu à Gênes avec les témoignages de l'estime la plus parfaite & de la plus vive reconnoissance.

Justinian ne s'arrêta pas long-tems dans cette Ville; car ayant appris qu'Isabelle étoit à Monaco où elle s'étoit retirée depuis la mort de Rodolphe & de sa mere, il se hâta de l'y aller joindre. On ne peut mieux comparer la joie qu'il eut de revoir sa maîtresse, qu'à celle qu'Isabelle ressentit

à sa vue. Ils se raconterent l'un & l'autre ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation; & autant que Justinian parut satisfait de la constance & de la fidélité d'Isabelle, autant celle-ci se félicitoit d'avoir un Amant que la fortune la plus éclatante n'avoit pu rendre infidele. Au sein de la tendresse & des plaisirs, le tems couloit pour eux avec rapidité : les six mois que Justinian avoit obtenus de son maître étant prêts d'expirer, la tristesse commença à s'emparer de son ame; il avoua à Isabelle la parole qu'il avoit donnée au Sultan, & qu'il étoit résolu de tenir. Cette tendre Amante vouloit le suivre à Constantinople après avoir uni son sort au sien par les liens de l'hymen; Justinian, qui craignoit de l'exposer aux dangers de la mer & à mille autres qu'il prévoyoit à la Cour de Soliman, sortit en secret de Monaco, & fit voile vers Constantinople où il arriva en peu de jours.

Si-tôt qu'il fut dans son Palais, & qu'il eut reçu les complimens de tous ses Officiers, dont il étoit infiniment aimé, il alla au serrail; & un Capigi Bassi avertit le Grand Seigneur de l'arrivée d'Ibrahim. Soliman commanda qu'on se retirât; & se voyant en liberté, il embrassa son ami avec tant de tendresse, que quoique l'amour & ses malheurs remplissent l'esprit d'Ibrahim, il se trouva pourtant sensible à cette marque glorieuse de l'attachement de son maître. » Est-il possible lui dit Soliman, que je puisse recevoir cette consolation dans mes infortunes? Hélas! cher Ibrahim, je ne suis plus ce même Soliman que tu croyois digne de ton estime. Du moment que tu m'as quitté, la victoire, la fortune & la vertu se sont retirées de moi; je suis devenu tout ensemble le plus malheureux & le plus criminel de tous les hommes; j'ai perdu

par la malice d'autrui, tout ce que m'avoit acquis ton amitié ; & pour te faire connoître le déplorable état où je me trouve, je n'ai qu'à te dire que tu ne ſauras jamais de ma bouche les maux qui me ſont arrivés, ou pour mieux dire les crimes que j'ai commis ». Ibrahim ne tarda pas à être inſtruit des malheurs que lui avoit fait preſſentir le Sultan. Ce Prince excité par Roxelane, avoit fait périr ſon fils Muſtapha, l'héritier de ſon empire. Giangir, frere de Muſtapha, s'étoit tué de déſeſpoir ſur le corps de ſon frere ; & le fils de Muſtapha encore enfant avoit été étranglé comme ſon pere, par les conſeils & par les ordres de Roxelane. D'un autre côté le Sultan étant devenu amoureux d'un portrait qu'un Marchand lui avoit vendu, & qu'on diſoit être celui de la fille du Gouverneur de Mazenderon, Ville de Perſe, avoit chargé un nommé Ruſtan de lui amener cette beauté ; Ruſtan avoit enlevé la Princeſſe Axiamire, fille du Sophi de Perſe, qui étoit le véritable original du portrait, & qui ſe trouva malheureuſement pour lors à Mazenderon avec la fille du Gouverneur. Ruſtan prêt d'aborder à Conſtantinople avec ſa proye, avoit fait naufrage ; & l'on croyoit que la Princeſſe Axiamire avoit péri dans les flots. Tant de triſtes nouvelles ſuſpendirent quelques tems les chagrins d'Ibrahim, & lui firent partager ceux de Soliman.

Mais bientôt la mélancolie & l'idée de ſes propres malheurs prirent le deſſus dans ſon cœur. Plus il voyoit Soliman, & moins il concevoit d'apparence d'obtenir de lui la liberté qu'il avoit réſolu de lui demander en partant de Monaco. Il vivoit avec une extrême contrainte ; il fuyoit le monde autant qu'il pouvoit ; la vue même de So-

liman lui devenoit insuportable ; & n'osant lui demander la liberté de s'en retourner, dans l'opinion qu'il avoit d'en être refusé, il ne cherchoit plus que la solitude. Soliman voyoit dépérir son ami & son ministre, sans pouvoir se résoudre à s'en séparer : son affliction étoit extrême. Roxelane pour qui il n'avoit rien de secret, ayant appris ce qui causoit sa tristesse, proposa au Sultan d'envoyer Rustan à Monaco, pour enlever Isabelle & la rendre à son Amant. Le projet ayant été approuvé, Rustan l'exécuta.

Soliman ne quittoit plus le Palais d'Ibrahim ; & quoique cet illustre Bassa fut extrêmement foible & languissant, il ne laissoit pas de se promener quelquefois dans son jardin avec le Grand Seigneur. Il arriva donc qu'un matin Soliman l'alla visiter ; & l'ayant fait passer insensiblement dans son anti-chambre, il voulut encore qu'il sortît, afin qu'en prenant l'air, il pût se fortifier davantage. Ils descendirent ensemble dans la cour ; & le Grand Seigneur feignant de ne vouloir pas que le Bassa fît un trop long chemin à la fois, l'arrêta sur la balustrade qui séparoit la cour de son Palais, & s'y appuya lui-même : à peine y avoit-il un demi quart d'heure qu'ils y étoient, qu'ils virent arriver cent Janissaires vêtus de toile d'or, qui se rangerent des deux côtés. Le Grand Vizir surpris de cette pompe, demanda à Soliman ce que ce pouvoit être? LEmpereur lui dit en souriant, qu'il falloit attendre la fin de cette cérémonie pour s'en éclaircir. Le Bassa vit entrer l'Aga des Janissaires qui marchoit seul, magnifiquement paré. Il fut suivi du Grand-Trésorier accompagné de cent esclaves habillés de velours cramoisi, chamaré d'or. Après lui parurent douze

Chariots pleins de jeunes filles ſuperbement vêtues, traînés chacun par ſix chevaux blancs, & conduits par deux Eunuques. On vit enſuite trente autres filles vêtues de drap d'or, accompagnées d'autant d'eſclaves noirs, ayant tous des chaînes & des colliers d'or maſſif; ces eſclaves s'étant mis à genoux, au lieu où l'Aga des Janiſſaires les plaça, l'on vit venir deux cens mulets chargés de tapiſſeries de drap d'or, de ſatin, de velours à fond d'argent, de quarreaux tous couverts de broderie, & de quantité d'autres meubles magnifiques.

Juſques-là le Grand Vizir avoit regardé cette cérémonie avec beaucoup d'admiration & d'étonnement; mais lorſqu'il apperçut douze eſclaves portant un grand dais de velours cramoiſi, couvert d'un autre dais encore plus élevé, enrichi de plaques d'or, & dont les rideaux fermés alloient juſqu'à terre; il paſſa de l'étonnement à la douleur. Car venant à ſe ſouvenir que cette pompe étoit toute pareille à celle que les Empereurs Turcs font à leurs propres filles, lorſqu'ils les font conduire au Palais de ceux qu'ils leur veulent donner pour maris, il crut que Soliman avoit deſſein de le marier à Aſterie ſa fille, pour l'attacher entierement à ſon ſervice; & dans cette penſée, il prenoit déja la réſolution de perdre la vie, plutôt que de conſentir à ce mariage. Mais il fut étrangement ſurpris, lorſque le Grand Seigneur eut fait ſigne à l'Aga des Janiſſaires de tirer les rideaux du dais, de voir, ſur un cheval blanc, tenu par deux eſclaves noirs, ſon incomparable Iſabelle.

Qui n'eut dit qu'Ibrahim touchoit au comble du bonheur, & qu'il n'auroit plus rien déſormais

à désirer ? Le retour d'Isabelle le plongea dans un abyme plus profond que celui dont il venoit de sortir. Elle plut à Soliman ; & ce Prince qui n'avoit été vaincu qu'en amour, ne put resister à cette passion naissante. La tendresse qu'il avoit eue jusqu'alors pour Ibrahim, la reconnoissance qu'il devoit à ses services, la raison même & la sagesse parlerent inutilement au cœur de ce Prince : il ne regarda plus que son rival dans son ami ; & pour l'éloigner d'Isabelle il résolut la guerre de Perse, & lui donna le commandement de ses armées. Isabelle fut logée dans le vieux serrail pendant l'absence d'Ibrahim. Mais ce Ministre que la victoire accompagnoit partout, étoit déja de retour, que Soliman n'avoit encore rien gagné par ses prieres & par ses menaces auprès d'Isabelle. Celle-ci se hâta de prévenir son Amant sur la conduite du Grand-Seigneur. Ibrahim ne trouva point de meilleur expédient, que de quitter Constantinople. Il partit secrettement sur un vaisseau chrétien qu'il avoit arrêté. Rustan qui fut informé par un espion de ce départ précipité, courut au serrail en donner avis au Grand-Seigneur. Ce Prince transporté de colere, & n'étant pas fâché d'avoir une occasion de haïr son Ministre, ordonna à Rustan de le ramener. Ibrahim & Isabelle furent aussitôt renfermés dans le serrail. Soliman, conseillé par sa passion, & excité encore par les discours de Roxelane & de Rustan, ennemis jurés d'Ibrahim, prononça l'arrêt de sa mort. Rustan partit avec beaucoup de diligence, de crainte que le Sultan ne changeât d'avis. Mais n'osant pas entierement manquer aux formes, il envoya inviter Ibrahim à souper ; & ce perfide qui craignoit une révolte, empêcha que ceux qui

étoient au serrail n'en sortissent. Cependant Ibrahim s'étant mis à table comme les autres, Rustan au milieu du repas, lui présenta une robe de velours noir, qui étoit une marque indubitable que la fin de ce funeste festin devoit être celle de sa vie. Quatre Muets chargés de le faire mourir, étoient debout devant lui, tenant chacun à la main un cordon de soye noire qui devoit servir à ce funeste office; mais quoique cet objet donnât de la frayeur & de la pitié à tous ceux qui le considéroient, Ibrahim ne paroissoit pas plus sensible à la crainte, que Rustan l'étoit à la compassion.

Cependant Soliman en proye aux plus vives inquiétudes, se reprochoit son injustice & sa cruauté. L'amour & l'amitié le déchiroient tour à tour. Après les plus violens combats, la raison triompha enfin; & il révoqua l'ordre qu'il avoit donné. Heureusement, il n'étoit pas encore exécuté: le Monarque fit venir Ibrahim & Isabelle qui se jetterent à ses pieds; il leur parla avec bonté, & les fit embarquer aussitôt sur le même bâtiment qui avoit servi à leur évasion. Ils arriverent sans danger dans leur patrie, tandis qu'on publioit à dessein dans Constantinople la mort du Vizir Ibrahim.

Episodes du Roman d'Ibrahim.

Tel est, Madame, le sujet principal & le fond de ce Roman. J'en ai séparé les épisodes qui sont en grand nombre, & dont quelques-uns sont curieux & intéressans. Ils peuvent être regardés comme autant de Romans séparés, & indépendans de l'histoire principale. Ils sont placés au gré de l'Auteur, pour suspendre & pour varier la narration. Je commence par l'histoire de Roxelane.

Histoire de Roxelane.

Bajazet son pere étoit un des principaux Sei-

gneurs de l'Empire Ottoman. Le Gouverneur de la Natolie, près duquel Soliman l'avoit envoyé, lui ayant remis une jeune esclave, la plus belle qu'on eut jamais vue, pour l'offrir au Grand-Seigneur, Bajazet en devint éperduement amoureux, & pour la conserver, il présenta, à sa place, une de ses esclaves. Mais dans la suite cette tromperie ayant été découverte, Bajazet fut exilé dans l'Ile de Chio. A peine y étoit-il établi, que la belle esclave accoucha d'une fille qu'il appella Roxelane. Cet enfant n'avoit pas encore quatre ans, que quelqu'un lui demandant ce qu'elle désireroit le plus au monde, elle répondit sans hésiter, que ce seroit de faire son pere bien riche & bien puissant. Cette parole ne fut pas si-tôt prononcée, que Bajazet revenant comme d'un profond sommeil, sentit renaître en son cœur l'ambition qu'il en avoit presque bannie. A peine la petite Roxelane eut-elle atteint l'âge de dix ou douze ans, que lui trouvant l'esprit fort avancé, il lui dit qu'étant née avec une beauté non commune, il falloit qu'elle lui procurât une fortune extraordinaire; mais que comme c'étoit l'office des yeux de faire des conquêtes, c'étoit aussi celui de l'esprit de les conserver. Qu'il étoit tems qu'elle apprît à se connoître & à connoître les autres, afin que s'accoutumant à plier son esprit, selon les diverses humeurs de ceux qu'elle voyoit, elle pût un jour être capable de bien déguiser ses sentimens. C'étoit par de semblables leçons, que Bajazet instruisoit Roxelane, de qui le caractere n'étoit que trop porté à la dissimulation.

Roxelane, pour obéir à son pere, n'avoit qu'à suivre son penchant; mais pour contenter sa mere,

qui étoit une femme très-raisonnable, il eût fallu combattre toutes ses inclinations. Le premier parti étoit le plus facile ; on lui faisoit espérer qu'il produiroit de grandes choses ; l'autre au contraire ne lui promettoit de récompense, que celle que donne la satisfaction de faire son devoir. Elle n'eut pas de peine à se résoudre de mépriser la vertu pour suivre son inclination. La voilà donc abandonnée à son propre sens, & aux mauvais conseils de Bajazet, & la belle esclave réduite à être presque celle de sa fille ; cette vertueuse femme mourut quelque tems après, & laissa Bajazet en pleine possession de l'esprit de Roxelane. Celle-ci, par des larmes feintes, témoigna tant de douleur de la perte de sa mere, qu'elle attendrissoit tous ceux qui la voyoient, quoique dans son cœur elle en ressentit beaucoup de joie.

Etant parvenue à l'âge de quinze ans, son pere crut qu'il étoit tems de recueillir le fruit de ses soins & de ses conseils ; il fit venir sa fille en particulier, lui raconta l'histoire de sa disgrace ; & lui prenant la main », tu vois donc ma fille, lui dit-il, que l'amour autrefois me fit perdre ma fortune, & qu'une esclave que j'ôtai au Grand-Seigneur, m'enleva toutes mes espérances & me bannit de mon pays ; mais pour trouver mon rétablissement par la même voye qui causa ma perte, je veux que l'amour & une esclave volontaire me remettent en grace auprès de Soliman. Et pour ne te cacher pas ma pensée, je veux te présenter au Grand-Seigneur ; te donner à lui, & laisser le reste à la fortune & à ton adresse. Si tu te sers bien des leçons que je t'ai données, tu peux devenir Sultane & combler le reste de mes jours d'honneurs & de biens. Roxelane lui répondit comme

il le désiroit, & l'assura que pourvu qu'elle pût être reçue au serrail, elle ne doutoit point du reste.

Bajazet transporté de joie, partit aussitôt pour Constantinople, présenta sa fille à Soliman qui fut épris de sa rare beauté, & l'admit au nombre des Sultanes. Quelques jours après, Bajazet que le Monarque avoit comblé d'honneurs, étant allé voir un essai d'artillerie, fut emporté par une piece de canon qui créva & sembla le choisir au milieu de la foule, où nul que lui ne fut blessé. La nouvelle de cette mort fut bientôt portée au serrail. Roxelane en témoigna beaucoup de douleur; mais en peu de jours les marques d'affection que le Grand Seigneur lui donna, la consolerent de cette perte. Il n'y avoit pas quinze jours que Roxelane étoit entrée au serrail, qu'elle possédoit entierement le cœur du Monarque. Toutes les autres Sultanes ne pouvoient prétendre d'en être regardées favorablement, que lorsqu'elles lui en disoient du bien, ou qu'elles avoient eu quelque complaisance pour elle; ce qui ne leur donnoit pas peu de jalousie. Elles se liguerent ensemble, & oublierent toutes les haines secrettes qu'elles avoient eues entr'elles, pour tâcher de perdre la personne qui les détruisoit. Celle qui les animoit le plus étoit la premiere des Sultanes, mere de Mustapha, lequel étoit encore dans le serrail & étoit âgé de six à sept ans. Cette femme qui avoit donné un fils à Soliman, & un successeur à l'Empire, souffroit impatiemment la faveur de Roxelane. Mais toutes ses intrigues échouerent contre les charmes & l'adresse de cette nouvelle favorite.

A quelque tems de-là, Roxelane se trouva gros-

se ; & le terme de son accouchement étant arrivé, elle donna un fils à Soliman, qu'on appella Mahomet. Jusqu'alors elle n'avoit songé qu'à se maintenir ; mais quand elle vint à penser que Mustapha régneroit un jour, & que suivant la coutume, son fils lui seroit sacrifié, sa premiere ambition se réveilla ; & tous ses desseins ne tendirent plus qu'à être promptement la femme d'un Prince dont elle étoit Maîtresse absolue, afin que dans ce haut rang elle pût plus aisément détruire Mustapha, pour faire régner son fils. Elle sçavoit que la Religion défend au Souverain de posséder une femme libre, & qu'il n'est permis à une esclave de faire construire aucun monument de piété qui puisse lui profiter pour l'autre vie. Sur ce fondement, elle imagina son plan ; & sçachant que le Muphti possédoit l'esprit du Grand-Seigneur, elle le gagna par des présens. Lorsqu'il l'eut assurée de son assistance, elle lui envoya dire qu'elle avoit un extrême désir de faire bâtir une Mosquée, où tous les Voyageurs seroient logés & nourris ; mais qu'avant que de l'entreprendre, elle vouloit sçavoir si cette œuvre seroit agréable au Prophête, & si elle lui seroit utile pour l'autre vie. Le Muphti répondit selon son dessein, que la chose seroit agréable au Prophête, mais absolument inutile pour la seconde vie de son ame ; parce qu'elle étoit esclave du Grand-Seigneur, & que tout ce qu'elle avoit, étant à Soliman & non à elle, ce qu'elle feroit en cet état, seroit à l'avantage du Monarque & non au sien.

Sur cette réponse, Roxelane feint une extrême mélancolie ; elle se prive de tous ses divertissemens ordinaires ; & lorsque le Grand Seigneur lui rend sa visite, elle se laisse toujours surpren-

dre à quelque rêverie, dont elle semble ensuite être bien fâchée. Enfin, elle joue si adroitement son personnage, que le Sultan est lui-même très-inquiet. D'abord il se contente de lui demander ce qui la rend triste; mais comme elle lui répond que c'est un effet de son tempérament, il en paroît encore plus en peine. Il s'informe des Esclaves qui la servent, si quelqu'un lui a donné quelque sujet de plainte; elles répondent qu'elles n'en ont nulle connoissance, mais qu'il est vrai que leur Maîtresse, depuis quelques jours, est tellement mélancolique, qu'elles ne pensent pas qu'elle puisse vivre long-tems de cette sorte.

Soliman demande de nouveau à Roxelane la cause de sa tristesse, & lui jure qu'il ne partira point d'auprès d'elle, qu'il n'ait sçu ce qui trouble sa félicité. Elle résiste; il la presse davantage, & lui parle avec tant d'ardeur, qu'elle juge qu'il est tems de se découvrir. Elle se jette alors à ses pieds, le supplie de lui pardonner, & enfin lui tient un discours rempli d'artifice, par lequel elle lui fait comprendre, qu'ayant eu dessein d'employer les trésors qu'il lui avoit donnés, à l'honneur du Prophête & à son propre salut, en faisant bâtir une Mosquée & une Maison pour les Pélerins, elle avoit sçu qu'elle en étoit incapable, parce qu'elle étoit son Esclave, & que pour cet effet, il falloit être de condition libre; qu'elle lui confessoit que la crainte d'une autre vie s'étoit emparée de son ame; quelle appréhendoit de ne pouvoir répondre aux deux Anges noirs; & que la pensée de ne jamais rien faire pour son salut, la troubloit de telle sorte, qu'il lui étoit impossible d'espérer une heure de tranquillité en toute sa vie. Soliman l'entendant par-

ler ainsi, la releve, se plaint qu'elle lui ait caché si long-tems un si juste desir, & l'assure enfin qu'en peu de jours elle sera contente. En effet, dès le lendemain il lui fit expédier des Lettres d'affranchissement, & donna ordre en même temps, qu'on lui fournît autant d'argent qu'elle en demanderoit. Roxelane ne parut plus occupée que de ses bâtiments ; & quelques jours après, Soliman voulant qu'elle vînt passer la nuit auprès de lui, il fut bien étonné de la voir se prosterner à ses pieds, & d'entendre ces paroles qu'elle lui adressa avec une voix entrecoupée de sanglots ». Je sçais bien, Seigneur, que tu es
» le maître de nos biens, de nos corps & de
» nos vies, & que ta volonté doit être la règle
» absolue des nôtres ; mais l'ordre du Ciel, les
» préceptes de notre Prophête, & la Loi que
» nous professons, ne veulent pas, qu'étant li-
» bre, tu puisses disposer de moi. Tant que j'ai
» été ton esclave, je n'ai point résisté à tes vo-
» lontés, sçachant que les Loix Divines &
» humaines me le commandoient ; mais aujour-
» d'hui que je suis libre, je pense que c'est faire
» ce que je dois, en t'empêchant de commet-
» tre un crime ».

Soliman fut tellement surpris de ce discours, qu'il ne sçavoit quelle résolution prendre. Sa passion étoit forte ; mais son respect pour la Religion étoit aussi grand. Il envoye chercher le Muphti, lui propose la question ; & cet homme, gagné par Roxelane, assure que le Souverain ne peut jouir d'une femme libre, sans l'épouser, ou sans commettre un crime effroyable. Il lui rapporte le passage de l'Alcoran, & le laisse persuadé qu'il ne peut plus posséder Roxelane sans

crime. Le Sultan, sollicité d'une part par sa passion, de l'autre, arrêté par la Loi & par l'exemple de ses prédécesseurs, éprouve en lui-même les plus violens combats; il prend enfin sa résolution, & fait sçavoir à Roxelane, qu'il consent à l'épouser. Elle reçut en apparence cette nouvelle avec beaucoup de modération, disant qu'elle s'estimoit indigne d'un si grand honneur, & parut ne céder qu'aux instances de son Souverain. Soliman l'épousa publiquement avec une pompe solemnelle. Tels furent les moyens dont se servit cette femme artificieuse pour parvenir à l'Empire.

A cette Histoire de Roxelane, je joins ici, Madame, celle de la Princesse Aximire, fille du Sophi de Perse, & celle de Giangir & de Mustapha, fils de Soliman. Rappellez-vous ce que j'ai dit plus haut, que cette Princesse fut enlevée par un certain Rustan, & que le vaisseau du Ravisseur ayant fait naufrage à la vûe de Constantinople, on ne douta point qu'Aximire n'eût été submergée. Cependant la Mer ne fut pas impitoyable : elle porta la Princesse avec une de ses compagnes sur le rivage, & leur conserva la vie. Le Prince Giangir, fils de Soliman & de Roxelane, avoit sa demeure près de la Mer, Comme il se promenoit sur ses rives le jour même qu'Aximire y avoit été jettée, il l'apperçut étendue sur le sable sans connoissance. Ce spectacle l'attendrit; il considéra attentivement le visage de la Princesse; & tout défiguré qu'il étoit, il lui parut d'une beauté digne d'admiration. Ses premiers soins furent de rappeller à la vie, s'il étoit possible, une personne si charmante. Aximire ouvrit les yeux à la lumiere,

Histoire d'Aximire & de Giangir.

& revint peu-à-peu à elle aussi bien que sa compagne, que les gens du Prince avoient trouvée à trente pas de-là. Giangir les fit transporter l'une & l'autre, le plus sécrétement qu'il pût, dans son Palais. Axiamire, après lui avoir témoigné sa reconnoissance, lui fit le récit de ses malheurs, en le conjurant de la préserver de ceux qui la menaçoient. Elle lui raconta comment Tachmas, son pere, avoit voulu la contraindre d'épouser Déliment son favori, homme de basse naissance, & d'un caractère rampant & artificieux; qu'elle avoit envain opposé ses larmes & ses prieres aux ordres du Sophi; que ce Prince, gouverné par Déliment, l'avoit contrainte de souffrir les hommages de son favori; qu'enfin, pour reculer de plus en plus son malheur, elle avoit demandé à son pere, d'aller passer quelque tems à Mazanderon avec la fille du Gouverneur de cette Place; que c'étoit-là que Rustan l'avoit enlevée, comme elle se promenoit sur le bord de la Mer.

Giangir, que l'amour & la compassion touchoient presqu'également, proposa à la Princesse de le suivre à Amasie, dont Mustapha son frere étoit Gouverneur; il l'assura que dans cette Ville, elle seroit à l'abri & des poursuites de Tachmas, & des recherches de Soliman. Axiamire reçut cette offre avec plaisir; & le Prince se disposa à ce voyage. Il étoit assuré de la bonne volonté de Mustapha, qui sans considérer dans Giangir, le fils de Roxelane, l'avoit toujours beaucoup plus aimé que ses autres freres.

On n'avoit jamais vu d'union aussi parfaite que celle de ces deux Princes. Giangir fut reçu de son frere comme il s'y étoit attendu; & Axiamire fut traitée avec tous les honneurs dûs à sa naissance

naissance & à son mérite. Il sembloit que rien ne pût troubler désormais sa tranquillité dans la retraite qu'elle s'étoit choisie ; mais un avis que reçut Soliman, par lequel on lui faisoit entendre que la Princesse de Perse étoit à Amasie, fit tout changer de face. Roxelane qui cherchoit depuis long-tems les moyens de perdre Mustapha pour assurer le Trône à ses enfans, saisit avec avidité ce pretexte d'accuser & de noircir le Prince. Elle le représenta à Soliman comme un fils rebelle, qui méprisoit son autorité, & qui entretenoit des liaisons avec les ennemis de l'État. Soliman, excité encore par l'amour & par la jalousie, partit de Constantinople à la tête d'une Armée, pour aller tirer vengeance des crimes prétendus de Mustapha. Ce dernier, le plus vertueux & le plus sage des Princes, vivoit avec sécurité dans son Gouvernement. Tout-à-coup on lui annonce que Soliman s'avance vers Amasie : cette nouvelle est suivie d'un ordre du Sultan, qui lui enjoint de le venir trouver. Mustapha se reposant sur son innocence, part en diligence & se rend au camp de son pere. À peine est-il entré, qu'on l'arrête & qu'on lui donne des Gardes.

Tandis que ce Prince se voyoit en danger de sa vie, Soliman étoit tourmenté de la plus étrange incertitude. L'amour paternel lui inspiroit quelquefois la clémence & la pitié ; puis tout d'un coup l'amour d'Axiamire, accompagné de la jalousie, lui remettoit la fureur, la haine, la colere, la cruauté dans le cœur. Lorsqu'il regardoit Mustapha comme son fils, il cherchoit à l'excuser ; mais aussitôt qu'il le considéroit comme son rival, il prenoit la résolution de le perdre. La raison d'Etat lui en fournissoit les moyens ; de ce

côté-là, il se voyoit tout noirci de crimes ; il avoit un commerce secret avec les ennemis de l'Empire ; il avoit traité de son mariage avec Tachmas ; il en avoit retenu la fille long-tems en son pouvoir : & pour derniere faute il en avoit imposé à Soliman au sujet d'Axiamire. Toutes ces choses néanmoins, quoique très-puissantes contre Mustapha, puisque Soliman les croyoit toutes véritables, ne l'auroient pas perdu, sans les mauvais conseils de Rustan. Ce traitre, excité par Roxelane, représenta au Grand Seigneur, que plus il avoit chéri Mustapha, plus ce fils étoit ingrat de l'avoir trahi ; qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il se condamnât lui-même par son aveu, puisque les Loix le condamnoient : que n'ayant agi auparavant que par amour & par ambition, il agiroit désormais par amour, par ambition, par haine & par vengeance ; qu'enfin il n'y avoit point à choisir : qu'il falloit sauver Mustapha & perdre Soliman, ou perdre Mustapha pour sauver Soliman, ce qui, selon lui, étoit le plus juste.

Ces pernicieux conseils ne firent que trop d'impression sur le Sultan. Il laissa échapper l'Arrêt de mort contre son fils, & chargea Rustan de le faire exécuter. Achmat, un des principaux Officiers du Grand Seigneur, qui avoit combattu de tout son pouvoir les raisons de Rustan, voyant que l'ordre funeste étoit prononcé, voulut se retirer ; mais le Sultan le retint : le repentir s'emparant bientôt de son cœur, après quelques momens de silence, il commanda à Achmat d'aller révoquer l'Arrêt fatal ; mais il n'étoit déjà plus tems ; parce qu'aussitôt que Rustan avoit eu la permission d'exercer sa cruauté, il avoit pris

quatre muets ; & courant à la tente où étoit renfermé Mustapha, il fit exécuter l'ordre de l'Empereur. Le bruit de cette mort se répandit dans le camp où l'on n'entendoit que cris & que gémissemens. Les Soldats refusoient leur nourriture ; & si la prudence d'Achmat n'eût agi en cette occasion, le Trône de Soliman auroit été peu assuré.

Ce Prince envoya offrir à Giangir qui venoit d'arriver dans le camp, tous les Gouvernements de Mustapha ; mais Giangir ne voulant point s'enrichir des dépouilles d'un frere qui étoit mort pour l'amour de lui, les refusa généreusement, ne demandant, disoit-il, d'autre partage à Soliman, que le même cordon qui avoit été l'instrument de la mort de son frere. Dans l'excès de sa douleur, il court comme un furieux à travers le camp ; & sans sçavoir où le conduit son désespoir, il trouva ce qu'il cherchoit, c'est-à-dire le corps de Mustapha, qu'on n'avoit pû encore retirer des mains des Soldats. Aussitôt que Giangir s'en approcha, ils se presserent pour le laisser passer ; ils redoublerent leurs cris & leurs gémissemens ; mais lui, sans écouter leurs plaintes, se jette sur le corps mort, le mouille de ses larmes ; puis saisissant un poignard qu'il trouve à ses pieds, il se l'enfonce dans le cœur, & tombe mort sur le corps de son frere. Soliman, accablé de douleur de la perte de ses deux fils, reprit le chemin de Constantinople avec Axiamire, que le Bassa Ibrahim, à son retour de Gênes, eut soin de renvoyer en Perse, après la mort de Tachmas & de Déliment.

Deux de nos Poëtes, Mairet & Belin, ont traité ce sujet sur la Scene françoise. On pré-

tend que Madame la Ducheſſe de Bouillon, dont Belin étoit Secrétaire, a eu grande part à cette Tragédie, tirée du Roman de Mademoiſelle de Scudéry, & repréſentée pour la premiere fois en 1705. On la trouve imprimée dans le neuviéme Tome du Théâtre françois. C'eſt dans ce même Roman que le frere de Mlle de Scudéri a pris le ſujet de ſa Tragédie *d'Ibrahim ou l'illuſtre Baſſa*, repréſentée avec applaudiſſement.

Je ſuis, &c.



LETTRE VII.

VOus êtes sans doute surprise, Madame, du silence assez long que je garde depuis ma derniere lettre; l'objet de celle-ci vous fera voir que la lecture de dix gros volumes emporte nécessairement beaucoup de tems. Rien ne prouve mieux l'admirable fécondité d'esprit, & le travail infatigable de Mademoiselle de Scuderi, que l'immense production, intitulée *Artamene ou le Grand Cyrus*. Le style en est diffus & cependant ingénieux; on y trouve du choix dans les expressions, mais aussi de la surabondance & de l'obscurité. La morale n'y est point épargnée; & jusqu'aux actions des différens personnages, tout présente des leçons de vertu. Les femmes y sont peintes telles qu'elles devroient être, c'est-à-dire, modestes, sages, désintéressées; & les hommes y paroissent soumis & respectueux. Quant au plan général de l'ouvrage, il est immense, quoique simple & régulier. Le grand nombre d'histoires & d'avantures qui y sont mêlées, est ce qui en fait la longueur & l'étendue. Quelques-unes de ces histoires sont amusantes; & le seul défaut considérable qu'on puisse leur reprocher, c'est d'être toujours prolixes & diffuses. Le début, digne de l'épopée, est noble, majestueux, & transporte tout-d'un-coup le Lecteur au milieu de l'action.

Roman de Cyrus.

La Capitale de la Cappadoce, Sinope est toute en proie aux flammes qui la consument. Les campagnes, le Ciel & la mer sont éclairés par ce fu-

neste embrâsement qui dissipe les ténebres de la nuit. C'est sur cette scêne effrayante, que notre Auteur fait paroître d'abord son invincible Héros. Artamene qui s'avançoit vers Sinope à la tête de quatre mille hommes, apperçut de loin les tourbillons de feu qui sortoient du sein de cette Capitale. Il commandoit l'avant-garde de l'armée de Cyaxare; & à la vue de cet embrâsement, il précipite sa marche, & vôle au secours d'une Ville rébelle qu'il venoit assiéger. Des débris, des monceaux de cendre, des toîts, des maisons enflammés, un peuple fugitif sont les tristes objets qui s'offrent à ses regards. Mais l'illustre fille de Cyaxare, Mandane que le Roi d'Assyrie a enlevée de Babylone après la perte de cette Capitale de son Royaume, occupe toutes les pensées du Vainqueur de l'Euphrate. Il vôle vers une tour qui commande au Port & à la Ville, & que les flammes ont épargnée. Persuadé que cet azyle renferme sa Maîtresse & son ravisseur, il donne ses ordres pour éteindre le feu; & dans l'impatience qui l'agite, il monte dans la tour, où on lui dit qu'une personne illustre implore son assistance. Mais qu'elle est la surprise & le désespoir d'Artamene, lorsqu'au lieu de sa chere Mandane, il ne trouve que le Roi d'Assyrie dont l'affliction & la douleur lui annoncent leur malheur commun. L'entrevue de ces deux rivaux est pleine de hauteur & de fierté; mais enfin le Roi d'Assyrie, après avoir montré à son vainqueur une galere en pleine mer, sur laquelle Mazare, Prince des Saces, enleve leur Maîtresse, lui propose de différer à vuider leur querelle par un combat singulier, jusqu'à ce qu'ils aient délivré Mandane.

Artamene, quoique maître du sort de son Ri-

val, a la générosité de lui promettre ce qu'il demande. Il le laisse dans la tour, & en sort lui-même pour aller sauver les restes de Sinope. Cependant à la faveur de l'obscurité & de la confusion qui regnent dans la Ville, le Roi d'Assyrie s'échappe de la Tour & s'enfuit. Il envoye une lettre à Artamene, pour le faire souvenir de la parole qu'il lui a donnée, & lui promet de nouveau de travailler de tout son pouvoir à la délivrance de Mandane. Artamene reçoit en même-tems un autre sujet d'affliction, bien plus considérable. Une tempête affreuse, qui s'étoit élevée sur la mer pendant la nuit de l'embrâsement, lui avoit fait tout appréhender pour la galere où étoit sa princesse. Le lendemain il alla se promener sur le bord de la mer, & y vit les tristes débris d'un naufrage. Quelques Pêcheurs lui montrerent un homme qu'ils avoient délivré du danger, & qui paroissoit n'avoir plus que peu de momens à vivre. Artamene le reconnoît pour le Prince des Saces; il apprend de lui, que la tempête a brisé la galere où il étoit avec Mandane, & que les flots l'ont séparé de cette Princesse. Artamene quitte Mazare; & après avoir fait les plus exactes recherches le long de la côte, il retourne à Sinope accablé de la plus vive douleur. . . . . .

Ces divers accidens étoient comme les avant-coureurs de l'orage qui menaçoit Artamene. Cyaxare étant arrivé à Sinope avec le reste de l'armée, sçut que le Roi d'Assyrie avoit été en la puissance de son Général; qu'ils avoient eu une conversation ensemble sur le haut de la Tour; qu'il s'étoit échappé pendant la nuit, & qu'il avoit fait remettre secrettement une lettre à Artamene qui lui avoit répondu. Cyaxare ne put songer à toutes

ces circonſtances ſans concevoir de violens ſoupçons contre la fidélité de ſon Général. Il lui demanda ce que contenoit la lettre qu'il avoit reçue du Roi d'Aſſyrie ; mais ce Prince qui ne vouloit point découvrir ſa paſſion pour Mandane, ſe contenta d'aſſurer le Roi de Cappadoce de ſa fidélité & de ſon zèle pour ſes intérêts. Cyaxare dont les ſoupçons ſe fortifioient de plus en plus, donna des Gardes à Artamene, & le tint en priſon dans la Tour. L'Armée & les Princes qui y commandoient murmurent de cette ſévérité. Chriſante & Feraulas, tous deux confidens & compatriotes d'Artamene, crurent qu'il étoit à propos de déclarer la naiſſance de leur maître ; ils aſſemblerent les principaux Chefs de l'armée ; & Chriſante leur raconta l'hiſtoire de Cyrus.

Nous voici, Madame, à la narration principale ; ici les ténebres diſparoiſſent ; & les événemens qui vont occuper la ſcène, prennent l'ordre qui leur eſt propre. Chriſante, avant que d'entrer dans le détail de l'hiſtoire de ſon maître, apprend à ceux qui l'écoutent, qu'Artamene eſt le même que Cyrus, fils de Cambiſe, Roi de Perſe. Aſtiage, Roi des Medes, ayant été effrayé par un grand nombre de prodiges, conſulta les Mages qui répondirent que toute l'Aſie étoit menacée d'un prochain eſclavage, & que du ſang de ce Monarque ſortiroit le vainqueur qui feroit ceſſer toute domination.

Aſtyage qui craignoit pour ſa couronne, réſolut d'établir ſes enfans de maniere à n'en avoir rien à redouter ; il maria ſa fille Mandane à Cambiſe Roi de Perſe, & donna à ſon fils Cyaxare la Couronne de Cappadoce : mais comme les prodiges redoubloient, il ne douta point que ſa

fille Mandane, dont il apprit la grossesse, ne dût donner le jour à celui dont la naissance étoit si extraordinairement annoncée. Il fit prier de lui envoyer la Princesse; & lorsque le tems de ses couches fut arrivé, il donna l'enfant qu'elle mit au monde, à Harpage son confident, pour le faire mourir. Harpage le confia à un Berger nommé Mitradate; & le bruit de la mort du jeune Cyrus s'étant répandu par toute la Médie, Astyage se crut en sûreté, & renvoya Mandane à la Cour de Cambise.

Cependant le jeune Cyrus se faisoit distinguer parmi les Bergers de son âge. Sa beauté, sa sagesse, sa valeur, & mille autres vertus naissantes porterent sa réputation jusqu'aux oreilles d'Astyage, qui s'étant fait amener Mitradate, apprit avec surprise, que cet enfant étoit le fils de Mandane, qu'Harpage lui avoit remis. Son premier dessein fut de s'en défaire; mais les Mages l'ayant rassuré, en lui remontrant que cette autorité que le jeune Cyrus avoit exercée sur les jeunes bergers, étoit celle qui avoit été annoncée par tant de prodiges, Astyage renvoya Cyrus à sa mere. Ce Monarque naturellement soupçonneux & timide, reprit ses premieres inquiétudes, & fit tout appréhender au Roi de Perse pour la vie de son fils. Cambise, de concert avec Mandane, résolut de faire voyager le jeune Cyrus pour le soustraire pendant quelque tems à son Grand-pere. Cyrus partit suivi de Chrisante & de Feraulas; & voulant demeurer inconnu non-seulement au Roi des Médes, mais a Cambise même, & à Mandane sa mere, il prit le nom d'Artamene; & après avoir fait courir le bruit de sa mort, il se rendit à la Cour de Cyaxare son oncle.

Le Roi de Cappadoce avoit une fille nommée Mandane, comme la Reine de Perse. Elle étoit d'une beauté extraordinaire, & attiroit une foule de Princes à sa suite. Artamene alla se présenter à Cyaxare, comme un Avanturier qui vouloit servir dans ses armées; mais un plus puissant motif le retint bientôt auprès de ce Prince. Mandane avoit fait sur son cœur l'impression la plus vive: Artamene fut épris de ses charmes; & pour mériter l'estime de la Princesse, il fit des actions de valeur, qui lui donnerent en peu de tems la réputation du plus grand Capitaine de son siecle. Un seul homme lui faisoit ombrage à la Cour de Cappadoce; c'étoit un Etranger qui avoit pris le nom de Philidaspe, inconnu comme lui, brave & généreux de même, & également empressé auprès de la Princesse. Comme tous deux aspiroient aux mêmes suffrages, ils étoient rivaux en toutes choses; & Artamene s'apperçut que Philidaspe aimoit Mandane, en même-tems que Philidaspe remarqua l'amour d'Artamene pour cette Princesse.

Cependant ces illustres rivaux tâchoient en toutes rencontres de se surpasser l'un l'autre. Leurs services furent si avantageux à Cyaxare, que ce Monarque se vit bientôt victorieux de tous ses ennemis. Ce Prince, qui n'avoit d'enfant que Mandane, songea à se remarier, & jetta les yeux sur Thomiris, Reine des Massagetes, Princesse d'une grande beauté & de beaucoup d'esprit. Artamene, nommé Ambassadeur pour traiter de cette alliance, se rendit à la Cour de Thomiris, & y parut avec tant d'avantage, que la Reine des Massagetes prit pour lui une forte inclination. Artamene, qui n'aimoit que Mandane, vit naî-

tre avec peine l'amour de Thomiris ; il y opposa d'abord le respect qu'il devoit à la Reine, & la commission dont il étoit chargé ; mais voyant que sa résistance ne faisoit qu'irriter la passion de cette Princesse, il prit la résolution de sortir secrettement de ses Etats, & revint en Cappadoce comme un fugitif, laissant la belle Thomiris dans le plus violent dépit qu'il soit possible d'imaginer. La premiere chose qu'apprit Artamene, en entrant dans la Cappadoce, fut que Mandane avoit été enlevée ; que son ravisseur étoit le Roi d'Assyrie, le même que le vaillant Philidaspe qu'il avoit vû si long-tems à la Cour de Cyaxare.

On ne tarda pas à déclarer la guerre au Roi d'Assyrie ; & Artamene eut la conduite de l'armée. Il défit les Troupes Assyriennes, mit le siége devant Babilone, & entra dans cette Ville par le lit de l'Euphrate, dont il avoit détourné le cours. Le Roi d'Assyrie avoit fait sortir quelques heures auparavant de Babilone, la Princesse Mandane qu'il avoit confiée à Mazare, Prince des Saces; & les ayant suivis lui-même peu de tems après, il se retira à Sinope, qu'Aribée, qui en étoit Gouverneur pour Cyaxare, lui avoit livrée.

Tels sont, Madame, les principaux événemens contenus dans le récit de Chrisante. Ce fidele serviteur ayant disposé ceux qui l'avoient écouté en faveur de Cyrus, leur recommanda de nouveau les intérêts de son maître ; & tous se réunirent pour essayer de calmer la colere de Cyaxare. Ce Prince demeura inflexible; la connoissance qu'il eut du véritable nom d'Artamene, ne fit que le déterminer à le perdre plus promptement. Sur ces entrefaites, l'armée qui étoit aux portes de Sinope, se révolta ; on courut au Pa-

lais redemander Cyrus ; Cyaxare rassuré par les avis des Sacrificateurs, & contraint par les cris & par les menaces des soldats, rendit la liberté à leur Général qu'il remit dans ses bonnes graces.

Je pense, Madame, que vous êtes présentement en état de suivre Cyrus dans ses conquêtes ; & il ne me reste plus qu'à vous indiquer les pays qu'il a parcourus, & les nations qu'il a soumises. Je ne ferai point comme Mademoiselle de Scuderi, qui après avoir renfermé dans deux volumes presque toute l'histoire de son Héros, en emploie huit autres pour la délivrance de Mandane.

Cyrus ayant repris le commandement de l'Armée de Cyaxare, se disposa à marcher vers l'Arménie, où l'on disoit que le Roi de Pont conduisoit Mandane qu'il avoit sauvée du naufrage en fuyant de ses Etats. Toutes les troupes s'étant réunies, le Roi d'Assyrie joignit les siennes à celles de Cyrus ; & l'on vint camper devant Artaxate, Capitale de l'Arménie. Cette Ville n'opposa pas une longue résistance ; & le Roi d'Arménie lui-même, qui s'étoit retiré sur ses montagnes avec une armée considérable, fut défait & obligé de recevoir la loi du vainqueur. Cependant Mandane ne se trouvoit point ; on n'en avoit aucune nouvelle certaine.

Comme on se disposoit à quitter l'Arménie, on apprit que le Roi de Pont avoit conduit la Princesse de Cappadoce à Ephese ; on prit aussitôt le chemin de cette Ville ; & malgré les préparatifs que faisoit Crésus Roi de Lidie pour défendre le Roi de Pont, Cyrus & ses vaillantes troupes ne balancerent point à fondre sur les Etats de ce puissant Monarque. Crésus qui étoit résolu

de soutenir la guerre, envoya à Ephese pour faire venir la Princesse Mandane à Sardis, Capitale de la Lidie, où il faisoit son séjour. Informé de ce dessein, Cyrus crut qu'il lui seroit aisé de dissiper une simple escorte, & d'enlever sa maîtresse. Il alla donc se mettre en embuscade avec une poignée de gens & ses plus braves Officiers; mais au lieu d'une escorte, il trouva une armée entiere au milieu de laquelle étoit la fille de Cyaxare avec ses femmes.

Le courage de Cyrus fut contraint de céder au nombre en cette occasion; & il fut fait prisonnier avec le Roi d'Assyrie & tous ceux qui l'avoient suivi; mais par un bonheur singulier, Cyrus ne fut point reconnu; & Mandane qui s'apperçut de l'erreur des Généraux de l'Armée de Crésus, demanda la liberté de son Amant comme celle d'un simple particulier qui importoit peu au succès de la guerre. Cyrus fut relâché à la priere de sa maîtresse; & il regagna son camp fort affligé de la mauvaise réussite de son expédition.

Son premier soin fut de proposer l'échange des prisonniers; mais Crésus ne voulut y rien entendre. Les deux armées en vinrent aux mains; & celle de Crésus mise en déroute, se réfugia sous les murs de Sardis. Cyrus en forma aussi-tôt le siége, & la surprit par un endroit escarpé qu'on ne s'attendoit pas devoir être attaqué. Quand le Roi de Pont vit les ennemis dans la Ville, il songea à en faire sortir Mandane; & il y réussit par une voie extraordinaire. Il sçavoit que Crésus avoit dans ses trésors la fameuse bague de Gigès, dont la pierre, appellée Héliotrope, avoit la vertu de rendre invisible la personne qui la portoit. Le Roi de Pont la fit séparer en plusieurs

parties pour Mandane & pour les personnes qui devoient l'accompagner ; & avec ce secours il sortit, lui & la Princesse ; de la Ville à travers les troupes de Cyrus. Le Roi de Pont pour déterminer plus aisément la Princesse à la fuite, lui avoit persuadé que Cyrus étoit infidele.

Cependant Cyrus au désespoir de ne point trouver sa maîtresse dans Sardis, se mit à la tête de quelques Cavaliers ; & courut sur ses traces pour la délivrer ; mais les pierres d'Héliotrope étoient un obstacle insurmontable à ses desseins. Le Roi d'Assyrie qu'il avoit laissé pour commander en sa place à Sardis, s'imagina que Mandane y étoit cachée ; & que Crésus ne vouloit point découvrir sa retraite. Ce Prince violent menaça Crésus de la mort la plus cruelle ; & alla même jusqu'à le faire placer sur un bucher pour l'obliger d'avouer où étoit Mandane. Déja on approchoit le feu, lorsque Cyrus qui revenoit de sa poursuite, apperçut ce funeste appareil. Il fit délier le Roi de Lidie ; & peu de tems après il lui rendit sa Couronne & ses Etats.

Parmi les Volontaires qui servoient dans l'Armée de Cyrus ; un vaillant inconnu ; qu'on appelloit Anaxaris ; mérita la confiance & l'estime de ce Conquérant par sa valeur & ses belles qualités. Nous verrons bientôt cet Etranger jouer un grand rôle dans cette histoire. Suivons avec Cyrus les traces de Mandane. Cette Princesse fut menée par le Roi de Pont à Cumes, où ce Monarque leva des troupes, pour s'opposer au vainqueur de Sardis. Cyrus parut devant Cumes ; & dans une sortie que firent les habitans ; Anaxaris fut fait prisonnier. Cet accident fut favorable aux assiégeans : Anaxaris excita des troubles dans la

Ville, à la faveur desquels il s'empara de la Citadelle, & ouvrir les portes de Cumes à Cyrus.

Ce Prince plus content d'avoir délivré sa Princesse, que de la Conquête de tant de Royaumes, croyoit toucher au terme de ses travaux. Il confia à Anaxaris la garde de la personne de Mandane pendant le voyage; mais un jour qu'il s'étoit écarté du camp pour terminer sa querelle avec le Roi d'Assyrie dans un combat singulier, ainsi qu'ils en étoient convenus dans la Tour de Sinope, on vint lui dire qu'Anaxaris avoit enlevé Mandane & pris la fuite. Les deux rivaux se séparerent à l'instant pour courir après le ravisseur. Le Roi d'Assyrie joignit Anaxaris & fut tué en combattant. On sçut d'un des gens d'Anaxaris, que ce vaillant inconnu s'appelloit Ariante, & qu'il étoit frere de Thomiris, Reine des Massagetes.

Ariante n'avoit pu résister aux charmes de la Princesse de Cappadoce; il se retira auprès de Thomiris qui charmée d'avoir en sa puissance de quoi se venger des mépris d'Artamene, se prépara à la guerre. Cyrus fit passer l'Araxe à son armée; & ayant joint les ennemis, il les tailla en pieces & fit prisonnier Spargapyse, fils de Thomiris. Spargapyse s'étant tué de désespoir, Cyrus envoya son corps à la Reine sa mere, qui jura de venger cruellement cette mort. Dans le tems qu'on se préparoit à une bataille générale, Spitridate, Prince de Bithinie, qui ressembloit parfaitement à Cyrus pour les traits du visage, se rendit au camp de ce Prince qui le combla de caresses & lui fit présent de ses plus belles Armes.

La bataille ne tarda pas à s'engager: les Massagetes eurent l'avantage; & Spitridate que l'on

prit pour Cyrus, fut attaqué par un grand nombre de vaillans ennemis, & demeura sur la place percé de mille coups. Un Capitaine Gelon lui coupa la tête qu'il présenta à Thomiris comme celle de Cyrus; & la Reine la fit plonger trois fois dans un vase plein de sang, pour appaiser, disoit-elle, la soif qu'avoit eu ce conquérant, du sang de tant de Nations qu'il avoit vaincues. Le véritable Cyrus étoit cependant prisonnier d'un généreux Massagete, qui lui promit de l'aider de tout son pouvoir. Il fit avertir les Officiers de l'Armée de ce Prince; & formant un parti dans celle de Thomiris, Cyrus se mit à la tête des siens, attaqua les tentes Royales, mit en fuite Thomiris, & délivra Mandane, qu'il conduisit en Capadoce, & qu'il épousa du consentement de Cyaxare.

Voilà, Madame, le précis de dix volumes, dont chacun contient plus de huit cent pages. Il est vrai que je n'ai parlé que du Héros principal & de ses conquêtes; & pour ne point interrompre une Histoire suivie, j'ai remis à vous faire connoître séparément les principaux Episodes qui ornent ce long Roman.

Episodes du Roman de Cyrus.

Vintg-neuf ou trente aventures, dont les Héros sont des personnages célebres, forment ces Episodes. Aglatidas, un des principaux Seigneurs de Médie, rencontre à la campagne un autre Seigneur nommé Artambare, qui venoit à la Cour d'Astyage pour y conduire sa femme & Amestris sa fille. Aglatidas est tellement épris des charmes d'Amestris, qu'il s'offre de l'accompagner jusqu'au terme de son voyage. Amestris y consent. L'amour fait des progrès rapides dans le cœur d'Aglatidas; il ne parle que de sa nouvelle

Histoire d'Amestris.

velle Maîtresse ; il engage son ami Arbate, homme solitaire & peu galant, à rendre visite à la fille d'Artambare ; Arbate y acquiesce avec peine. Il voit Amestris, & sa Philosophie l'abandonne ; il devient le Rival d'Aglatidas.

Mégabise, frere d'Arbate, est aussi un des Amans d'Amestris : Arbate se sert de la confiance de son frere & de celle de son ami, pour les brouiller l'un & l'autre. Mégabise & Aglatidas, qui se croyent seuls Amans d'Amestris, se battent ensemble ; Arbate qui les observe, les joint, les attaque ; il est tué par Aglatidas, qui est contraint de s'éloigner d'Ecbatane. Mégabise, qui veut profiter de l'absence de son Rival, emploie tout son crédit & celui du Roi même auprès d'Artambare, pour épouser Amestris ; mais celle-ci qui aime Aglatidas, refuse tous les partis qu'on lui propose.

Cependant Aglatidas trompé par les apparentes dans un voyage secret qu'il fait à Ecbatane, se persuade que son Rival est aimé. Sa jalousie reprend de nouvelles forces ; & ayant obtenu son retour, il feint, pour se venger, d'aimer une belle personne de la Cour, appellée Anatise. Amestris croit qu'il l'aime effectivement. Outrée de dépit & de colere, elle se marie à Othane, l'homme du monde qu'elle hait le plus. Cet indigne mari d'Amestris devient bientôt son tiran ; transporté de la plus noire jalousie, il ne peut la souffrir ni seule ni en compagnie ; tout l'inquiéte ; tout lui fait ombrage : il la conduit aux champs ; il la ramene à la Ville : enfin, après mille persécutions de toute espece, il meurt de la main d'un Amant d'Amestris, qui périt aussi lui-même dans le combat. Amestris, devenue libre, &

connoissant l'innocence d'Aglatidas, consent à le rendre heureux.

Contro-verse d'Amour.

Avant que de m'arrêter, Madame, sur quelqu'une des autres Histoires, je vous ferai part d'un agréable différend qui fait épisode, & dont voici le sujet. Quatre Amans, dont les malheurs viennent de différentes causes, s'efforcent, chacun en particulier, de prouver qu'ils sont les plus malheureux de tous les hommes : ils choisissent pour juge une femme aimable, à qui ils racontent leurs avantures. Le premier qui parle, est l'Amant absent. Il est chéri d'une Maîtresse parfaitement belle ; mais ses parens s'opposent à son bonheur ; il est long-tems en butte à leurs persécutions ; & enfin, il est contraint par leurs ordres, de s'éloigner de l'objet qu'il adore.

La seconde Histoire, est de l'Amant non aimé ; cet infortuné, épris des charmes d'une belle personne, a la douleur de se voir préférer un Rival. Ce Rival que tout favorise, se dégoute de la personne qu'il aime ; l'autre, tout fidele qu'il est, n'en devient pas plus heureux. Sa cruelle Maîtresse se venge de l'inconstance de son Amant, en se mariant au premier venu.

La Troisieme Histoire, est de l'Amant en deuil : l'amour & la mort le frappent presqu'en même temps ; les yeux languissans d'une belle malade, allument dans son cœur la plus violente passion ; l'espérance la fortifie ; mais au moment qu'il s'y attend le moins, sa Maîtresse meurt & lui est ravie pour toujours.

Enfin, la derniere Histoire est de l'Amant jaloux : celle qu'il aime, est recherchée par plusieurs personnes de qualité, qu'elle traite civilement. Il les regarde comme autant d'Amans favorisés,

On lui déclare qu'on l'aime plus que tous les autres ; sa jalousie ne diminue point par un aveu si flatteur ; enfin, sa Maîtresse qui ne prévoit que des malheurs de la part d'un caractère aussi singulier, lui déclare qu'elle ne l'épousera jamais, quoiquelle l'aime uniquement.

Ces quatre Histoires sont terminées par un jugement, qui déclare l'Amant qui pleure sa Maîtresse morte, le plus malheureux de tous, parce qu'il n'y a point de remede à ses maux.

A la suite de cette controverse amoureuse, vous verrez avec plaisir, Madame, l'Histoire de Philoxipe & de Policrite. Le Prince Philoxipe étoit né dans l'Isle de Chypre, de la race de Thesée. La nature avoit pris soin de former son corps & son esprit ; il étoit doué des qualités les plus rares ; & à quinze ans il faisoit l'admiration de la Cour de Chypre. Solon, ce fameux Législateur d'Athènes, étant arrivé en Chypre, fit connoissance avec le Prince Philoxipe, dont les vertus le charmerent si fort, qu'il lia avec lui une amitié très-intime. Le Roi lui-même lui vouloit tant de bien, que jamais faveur ne fut égale à la sienne. Il étoit pareillement chéri des Grands & du Peuple ; il n'y avoit que les Dames qui l'accusoient d'indifférence. Ce Prince, en effet, sembloit n'aimer que les Arts, les sciences & la vertu : il n'avoit que de l'admiration en général pour la beauté ; & dans la Cour la plus belle & la plus galante du monde, il vivoit sans intrigue & sans amour. Le Roi ne fut pas si heureux ; car après avoir eu diverses inclinations passageres, il devint fort amoureux d'une Princesse de sa Cour, d'une beauté éclatante, appellée Aretaphile.

Histoire de Philoxipe & de Policrite.

Ce Monarque ne s'apperçut pas plutôt de la violence de sa passion, qu'il la découvrit à son favori, en le priant de le servir auprès d'Aretaphile, qui étoit liée d'amitié avec la Princesse Agariste, sœur de Philoxipe. Celui-ci pour favoriser le Roi, obligea un jour la Princesse de Salamis sa sœur, & la Princesse Agariste, de faire les honneurs de chez lui. il invita le Monarque & toute la Cour, d'aller de Paphos à sa belle Maison de Clarie, & d'y passer une journée entiere.

Jamais assemblée ne fut si galante : on fit la guerre à Philoxipe sur son indifférence ; & on loua fort sa magnificence & son goût. Après le dîner, Philoxipe fit passer toute la compagnie dans une superbe galerie, peinte de la main d'un excellent Artiste nommé Mandrocle. Le sujet de ces peintures étoit l'Histoire de Vénus Uranie. Cette Déesse représentée en divers Tableaux, dans des attitudes différentes, avoit pourtant toujours le même visage, qui surpassoit en beauté tout ce que la nature a de plus parfait. Lorsqu'on eût long-tems admiré cette peinture ; pour moi, dit la Princesse Aretaphile, je voudrois bien sçavoir si le cœur de Philoxipe pourroit résister à la beauté d'une personne qui ressembleroit parfaitement à cette figure. La conversation continua sur ce ton ; & Philoxipe assura qu'il ne seroit pas insensible aux attraits d'une beauté qui seroit semblable à cette Vénus. On retourna le soir à Paphos, fort satisfait du séjour de Clarie, & des plaisirs qu'on y avoit goûtés.

A quelques jours de-là, Philoxipe étant revenu seul à sa Maison de campagne, sortit de

ſon Parc, ſans vouloir être accompagné que d'un Ecuyer; il alla ſur le bord de la Riviere, avec intention de remonter juſqu'à ſa ſource, qui n'eſt pas fort éloignée. Elle eſt renfermée entre des rochers d'une hauteur exceſſive, dans une grotte profonde qui s'étend à perte de vûe, à droite & à gauche. Depuis cette fameuſe ſource, juſqu'à cinq cens pas de-là, on voit aux deux bords & du milieu de ſon lit, ſortir mille torrens d'eau entre de gros cailloux que le temps, le Soleil & l'humidité ont peints de couleurs différentes. Philoxipe étoit deſcendu de ſon cheval, & l'avoit laiſſé à ſon Ecuyer, avec ordre de l'attendre & de ne pas le ſuivre.

Il marchoit ſeul le long de ces beaux torrens, dont la vûe & le bruit le faiſoient rêver agréablement, lorſque venant à lever les yeux, il vit à quinze ou vingt pas devant lui, une femme proprement habillée, quoiqu'avec un vêtement fort ſimple, & qui étoit aſſiſe ſur une roche couverte de mouſſe. S'étant approché un peu plus près, & voyant que ſon habillement n'étoit pas celui d'une perſonne de qualité, il alla droit vers le lieu où elle étoit; mais le bruit qu'il faiſoit en marchant, ayant fait tourner la tête à cette femme, il fut étrangement ſurpris de voir nonſeulement la plus belle perſonne du monde, mais de connoître encore parfaitement, que cette admirable Vénus qu'il avoit dans ſa Galerie, & qu'il croyoit n'être que l'effet de l'imagination, étoit le véritable portrait de cette belle perſonne.

Philoxipe, étonné & ravi de cette merveilleuſe apparition, changea de couleur; & ſaluant cette fille avec beaucoup de civilité, il s'avança auſſi-

tôt vers elle. Mais s'étant levée en diligence, & lui ayant rendu son salut en rougissant, elle se hâta de marcher pour aller rejoindre un vieillard & une femme assez avancée en âge, qui n'étoient qu'à vingt pas de-là. Philoxipe la suivit des yeux autant qu'il le put, & marcha même sur ses traces; mais il la perdit bientôt de vûe parmi les rochers; & se rapprochant du bord de l'eau, au-lieu de remonter vers la source, il redescendit & s'en retourna chez lui assez rêveur. Il revit sa galerie, & se confirma de plus en plus dans l'idée que sa Vénus Uranie étoit le véritable portrait de cette belle inconnue. Il comparoit tous les traits de la peinture avec l'image qu'il avoit dans l'esprit, sans y trouver nulle différence, si ce n'est que l'original étoit beaucoup au-dessus de ce que Mandrocle, avec tout son art, avoit pû représenter dans ses Tableaux.

Le lendemain Philoxipe retourna au même lieu où il avoit vû cette belle personne; il erra longtemps parmi les rochers: & se trouvant un peu las, il s'assit sur une éminence d'où il découvroit de fort loin. En promenant ses regards de côté & d'autre, il vit une petite habitation dans un lieu qui lui parut fort sauvage. Philoxipe se relevant aussitôt, n'eut pas fait trente pas, qu'il vit la belle inconnue accompagnée de ce même vieillard, & de trois ou quatre autres femmes simplement vêtues, qui sembloient prendre un chemin détourné pour aller à un petit Temple sur le bord de la Mer.

Philoxipe ravi de cette rencontre, s'avança vers cette troupe; & adressant la parole au vieillard, après avoir salué la belle inconnue; mon pere, lui dit-il, sçavez-vous qui habite cette pe-

tite maison que je vois parmi ces rochers ? Seigneur, lui répondit cet homme, ce sont des personnes qui ne méritent pas l'honneur que vous leur faites de leur parler. Cependant Philoxipe avoit les yeux attachés sur la belle inconnue avec une attention si extraordinaire, qu'il la fit rougir, & l'obligea de détourner ses regards. Il fit encore plusieurs questions à ce vieillard ; & après qu'il l'eût quitté, il s'en retourna plus surpris & plus rêveur que la premiere fois. Il courut de nouveau à sa Galerie ; mais la vûe de sa Vénus, loin de le satisfaire, lui causa une inquiétude qu'il n'avoit jamais éprouvée. Il fit ce qu'il put pour prendre la résolution de ne revoir jamais la belle inconnue, tant cette seconde vûe avoit mis de trouble dans son cœur. Pour cet effet, il sort de chez lui avec précipitation, & s'en retourne à Paphos.

Le Roi qui avoit autant d'amitié pour lui, que d'amour pour la Princesse Aretaphile, se plaignit de sa longue absence, & lui fit toutes les carresses imaginables ; mais la belle inconnue occupe toutes les pensées de Philoxipe ; la Cour & toutes ses beautés ne lui causent que de l'ennui ; il s'en retourne le plutôt qu'il peut à la campagne ; & son premier soin est d'aller à la petite habitation qu'il a découverte. Il s'en approche en tremblant ; & ayant vû une porte ouverte, il entre dans une petite chambre aussi propre que simplement meublée, dans laquelle il trouve son inconnue, & deux femmes qui faisoient des festons de fleurs. La jeune personne fut étrangement surprise de voir entrer dans sa cabane un homme tel que Philoxipe. Elle se leva avec précipitation, & lui parla avec tant de jugement & de civilité, que

Philoxipe, qui n'avoit cru trouver que beaucoup de naïveté & d'innocence dans sa conversation, n'eut presque pas la force de répondre. Il sçut qu'elle s'appelloit Policrite, son pere Cléanthe, & sa mere Megisto; & remarquant que cette aimable personne commençoit à avoir de l'inquiétude de le voir si long-tems auprès d'elle, il se retira, & s'éloigna de cette cabane avec une douleur qu'on ne peut exprimer.

Philoxipe eut bien de la peine à retourner à Paphos, où la bienséance & ses affaires l'appelloient. Il y parut plus sombre & plus rêveur que jamais; on étoit surpris que son amour pour la solitude augmentât de jour en jour; & le Roi lui-même faisoit tous ses efforts pour l'obliger à se dissiper & à chasser sa mélancolie. Philoxipe profitoit de tous les momens pour voler à sa Maison de campagne. Il alloit souvent à la petite habitation; il y voyoit Policrite, Cleanthe & Megisto; & sans sçavoir s'il étoit aimé, il sentoit dans son cœur la passion la plus vive.

Dans une des conversations qu'il eut avec Policrite, il sçut que le fameux Mandrocle ayant abordé en Chypre, lui avoit demandé la permission de la peindre, ce qu'elle lui avoit accordé avec peine, à condition qu'il n'employeroit son portrait, que comme un effet de son imagination. Philoxipe toujours plus amoureux, n'avoit de plaisir qu'au milieu des rochers & des montagnes; mais quelle fut sa douleur, lorsqu'un jour qu'il étoit allé à la cabane de Cléanthe, il ne trouva qu'un jeune Esclave qui lui dit que son Maître & la belle Policrite avoient quitté pour toujours leur demeure, & qu'il ignoroit quelle route ils avoient prise. Philoxipe qui ne

put tirer d'autre éclairciſſement, revint à Clarie, & de-là à Paphos, pénétré de douleur. Les carreſſes du Roi, l'empreſſement des plus belles femmes à lui plaire, les fêtes, les divertiſſemens d'une Cour galante & voluptueuſe, tout ſembloit redoubler ſa mélancolie & ſa triſteſſe : il tomba même dangéreuſement malade ; & l'on craignit long-temps pour ſa vie.

Le Roi qui crut alors ouvrir les yeux, ne douta point que Philoxipe ne fut amoureux de la Princeſſe Aretaphile, & que les efforts qu'il faiſoit pour vaincre cette paſſion, cauſoient ſa triſteſſe & ſa maladie. Comme il aimoit infiniment Philoxipe, il fut touché de ſa généroſité ; & tâchant de ſe ſurmonter lui-même, il dit à la belle Aretaphile, qu'elle ſeule cauſoit le mal de ſon favori, & la pria de le regarder plus favorablement, afin de l'arracher à la mort. En même temps il aſſura Philoxipe, qu'il ne tiendroit pas à lui qu'il ne fut heureux : qu'il tâcheroit de vaincre ſa paſſion, & que s'il en venoit à bout, il lui céderoit de bon cœur Aretaphile. On juge aiſément de l'état où étoit Philoxipe ; la crainte d'avouer ſa foibleſſe, lui faiſoit garder le ſilence ; mais enfin voyant que le Roi ſe perſuadoit de plus en plus qu'il étoit ſon rival, il lui fit confidence de ſon amour & de ſes malheurs.

A quelque tems delà Solon arriva dans l'Isle de Chypre, & alla viſiter Philoxipe dont la ſanté étoit entierement rétablie. Malgré la joie que ces illuſtres amis eurent de ſe revoir, ils remarquerent ſur le viſage l'un de l'autre beaucoup de triſteſſe & de mélancolie. Le Légiſlateur d'Athènes raconta à Philoxipe, qu'il y avoit pluſieurs années qu'il avoit caché dans un lieu ſolitaire de

l'Ile de Chypre, une fille qu'il avoit eue de sa femme, & qu'il avoit confiée à un vieillard nommé Cléanthe; que ce qui l'avoit déterminé à ce dessein étoit une prédiction qu'on lui avoit faite, que sa fille donneroit de l'amour à celui qui devoit être le tyran d'Athènes; qu'il venoit de tems en temsen Chypre pour visiter sa chere Policrite; mais que dans ce dernier voyage il ne l'avoit point trouvée, & qu'il n'avoit aucune connoissance du lieu de sa retraite.

Philoxipe que le récit de Solon avoit rempli tout à la fois de joie & de tristesse, lui raconta à son tour le sujet de sa douleur, & lui apprit quelle part il avoit à la sienne. Solon fut charmé de la vertu de son aimable fille; & comme il estimoit infiniment Philoxipe, il lui promit, en cas que les Dieux lui rendissent Policrite, de la lui faire épouser.

Un jour que ces deux amis étoient allés ensemble à un Temple de Vénus, bâti sur le bord de la mer, ils s'écarterent sans y penser, du chemin qu'ils devoient suivre, & se trouverent parmi des rochers sauvages & presque inaccessibles. Comme ce désert avoit quelque chose d'agréable, ils continuerent de marcher, & découvrirent cinq ou six petites cabanes de Pêcheurs, bâties au bord de la mer. Ils entendirent plusieurs voix de femmes qui crioient & qui se plaignoient de quelque malheur. Ils avancerent avec précipitation; & tournant leurs regards du côté de la mer, ils apperçurent Policrite toute seule dans un petit bateau sans rames & sans gouvernail, qui imploroit le secours des Dieux.

Philoxipe la voyant en si grand danger, & ne trouvant point de bateau dont il put se servir pour

aller à son secours, se jetta dans l'eau en diligence; & nageant avec une vîtesse incroyable, il fut assez heureux pour atteindre le bateau & pour le ramener au rivage. Solon combla de caresses Policrite & son Libérateur; il retourna avec eux à Paphos; & le mariage du Prince Philoxipe se fit le jour même qu'on célébra celui du Roi avec la Princesse Arétaphile. Je finirai ici le Roman de Cyrus, en ajoutant une anecdote concernant le Prince Mazare, dont il a été fait mention ci-dessus.

M. de Scudéri étant en voyage avec Mlle de Scudéri sa sœur, ils s'entrenoient un soir dans l'Auberge où ils étoient logés, de la composition de ce Roman; » que ferons-nous du Prince » *Mazare*, dit Mademoiselle de Scudéri? Je se» rois d'avis que nous le fissions mourir par le » poison, plutôt que d'un coup de poignard. Il » n'est pas encore tems, dit M. de Scudéri; nous » en avons encore besoin; nous l'aurons bientôt » dépêché quand il sera tems «. Deux Marchands qui étoient dans une chambre à côté, ayant prêté l'oreille à cette conversation, s'imaginerent que le Prince Mazare étoit un nom déguisé, & qu'on projettoit la perte de quelque Prince effectif: ils allerent avertir l'Hôte & l'Hôtesse, qui donnerent avis à un Exempt de Maréchaussée de ce qui s'étoit passé. L'Exempt qui ne demandoit pas mieux que d'avoir occasion de faire une capture, arrêta M. & Mlle de Scudéri, & les conduit avec une bonne escorte à Paris à la Conciergerie, où ils ne coucherent seulement pas. On leur donna pleine liberté; & on leur conserva le droit de vie & de mort sur tous les personnages de leurs Romans, soit par le fer, soit par le poison, à leur choix.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Roman de Célamire.

LA description du Château de Versailles fait, Madame, le principal fond d'un autre ouvrage de Mademoiselle de Scuderi, intitulé *Histoire de Célamire*. L'Auteur, ou quelque personnage de son invention, écrit la relation d'une promenade qu'il a faite à Versailles avec une agréable compagnie, dans laquelle se trouve une belle Etrangere nouvellement arrivée en France. L'histoire de cette Etrangere, à qui on donne le nom de Célamire, se raconte pendant la promenade par son amie & sa parente Glicere; & voilà en peu de mots le plan de cette espece de Roman.

Je reviens un peu sur mes pas, non pour décrire les beautés sans nombre qui frappent les yeux de la belle Etrangere dans ce Palais enchanté; ce détail peut-être n'auroit rien d'agréable; Versailles & ses merveilles vous sont connus; & l'histoire de Célamire est la seule chose, je pense, qui puisse être aujourd'hui l'objet de votre curiosité. Vous sçaurez donc que Célamire est d'une naissance illustre; que son bien est proportionné à sa qualité; & qu'on ne sçauroit avoir reçu une éducation plus soignée. Je ne vous dis rien de sa beauté; vous jugez bien que l'on ne peut être ni plus belle ni plus charmante. La Cour où elle a été élevée a assurément de la politesse; mais Célamire seule en inspireroit beaucoup à ceux qui en auroient le moins. Le Prince qui regne dans cette Cour est bien fait & galant; & la conversation y est libre & agréable. Célamire qui, comme je l'ai dit,

étoit aussi riche que belle, devint l'objet des vœux de tous ceux qui pouvoient, ou par amour ou par ambition, prétendre de l'épouser.

Un homme de qualité appellé Alcinor, en étoit amoureux ; & un autre appellé Iphicrate étoit son rival. Le premier aimoit l'éclat & la vanité ; & l'autre étoit un homme d'un esprit fin, adroit, intéressé & capable de s'accommoder au tems. L'un & l'autre étoient braves & de haute naissance ; mais le plus honnête homme de cette Cour étoit le plus considéré du Prince ; je l'appellerai Cléandre ; sa naissance est très-noble ; il est beau, bien-fait & de bonne mine ; il a de l'esprit, autant qu'on en peut avoir, & de cet esprit qui fait joindre la solidité à la galanterie, le sçavoir & la fermeté à la politesse. Cléandre paroissoit alors n'avoir l'esprit occupé que de la gloire & de l'envie de conserver les bonnes graces de son Maître, & passoit pour être fort indifférent en amour.

Le pere de Célamire & Euribiade son oncle n'avoient pas été amis du pere de Cléandre, s'étant trouvés dans des partis différens ; mais Célamire & Cléandre avoient trop de raison, pour ne pas rendre justice à leur propre mérite. Il ne paroissoit pourtant y avoir entr'eux qu'une simple estime. Cléandre alloit même fort rarement chez Elisene, mere de Célamire ; mais il la voyoit souvent chez la Princesse Argelinde.

Je crois, Madame, devoir vous dire tout d'un coup que Cléandre & Célamire s'aimerent réciproquement, quoique Mademoiselle de Scuderi ne nous l'apprenne que le plus tard qu'elle peut. Par-là je vous épargne une infinité de minauderies, de protestations, de douceurs qu'il vous est aisé d'imaginer. Célamire avoit perdu son pere ;

Euribiade son oncle s'opposoit de tout son pouvoir à ce qu'elle aimât Cléandre ; & le Prince qui la trouvoit aimable, craignoit que Cléandre ne s'attachât trop à elle. Ils s'aimoient cependant à proportion des obstacles qu'ils rencontroient. Les craintes d'Euribiade & du Prince les rendoient seulement plus discrets & plus attentifs.

La situation de ces Amans étoit trop heureuse, pour qu'elle pût subsister. Le Prince s'apperçut le premier de leur liaison ; il chérissoit Cléandre ; mais il sentoit pour Célamire un penchant qui approchoit si fort de l'amour, qu'il engagea son favori à faire quelques efforts pour surmonter sa passion, & à s'absenter pendant un tems de la Cour. Cléandre consentit en apparence à tout ce que le Prince exigeoit de lui ; il feignit de partir pour un voyage dont il étoit convenu avec le Roi ; mais se contentant d'envoyer ses Equipages avec un de ses Ecuyers, il resta secrettement à la Cour ; & profita de cette ruse pour voir plus librement Célamire. Une rencontre malheureuse qu'il fit d'un de ses rivaux avec qui il se battit près du logement de Célamire, au moment qu'il en sortoit fit connoître qu'il n'étoit point parti comme tout le monde l'avoit pensé. Le Prince irrité l'exila de ses Etats ; & cet Amant infortuné s'embarqua pour l'Ile de Candie ; mais il fut pris par des Corsaires, après s'être défendu courageusement, & avoir fait périr trois de leurs vaisseaux.

Cependant Célamire qui, pour se garantir des violences d'Euribiade, s'étoit retirée dans un Couvent, apprit toutes ces disgraces avec la plus grande douleur. Elle reçut avis qu'on avoit dessein de l'enlever de sa solitude ; & la crainte d'être malheureuse toute sa vie, en épousant un autre

que son Amant, lui fit prendre une résolution extrême qu'elle se hâta d'exécuter. Elle partit secrettement du lieu de sa retraite, & vint en France avec une de ses parentes, qui est cette Glicere qui raconte les avantures de son amie.

On continuoit de parcourir les merveilles de Versailles, lorsqu'on vit arriver deux Etrangers. Ils étoient bien-faits l'un & l'autre; mais celui qui étoit le plus jeune, & qui marchoit le premier, parut de la meilleure mine du monde : il étoit beau, de belle taille ; il avoit l'air grand, noble, & tellement les manieres françoises, qu'on le prit pour un homme de cette Cour. A peine Glicere & Telamon l'eurent-ils apperçu, qu'ils firent un cri qui força Célamire de tourner la tête. Glicere & Telamon s'approcherent de cet Etranger ; & après avoir reconnu Cléandre qu'ils croyoient esclave, ils l'embrasserent avec un transport extrême.

A l'égard de Célamire, sa modestie retint une partie de l'émotion & de la tendresse de son cœur : il parut pourtant un trouble si plein de joie sur son visage, que Cléandre vit dans ses beaux yeux tous les sentimens de son ame. Dans cette agitation intérieure qu'elle vouloit retenir, elle fut si belle & si charmante, qu'on ne peut rien voir de plus touchant. Celui qui accompagnoit Cléandre étoit parent de Glicere, & envoyé par Euribiade. Comme on avoit une envie extrême de sçavoir de quelle maniere Cléandre avoit été délivré, on le pria de raconter cette partie de son histoire.

Cléandre y satisfit en adressant la parole à Célamire. Il lui apprit comment, après être tombé dans l'esclavage, il avoit sçu s'en affranchir en se ren-

dant maître du vaisseau où on l'avoit mis avec plusieurs autres esclaves; qu'étant retourné dans sa Patrie où le Prince l'avoit rappellé, il avoit été assez heureux pour sauver la vie à Euribiade dans une rencontre périlleuse; que le Prince ayant fait valoir ce service auprès de l'oncle de Célamire, il venoit en France pour la chercher, du consentement d'Euribiade & du Prince qui s'étoit enfin guéri de son amour.

Après ces détails romanesques, je veux vous offrir ici, Madame, une conversation de morale qui vous plaira peut-être davantage: je la prends dans l'histoire même de Célamire; & j'y joindrai quelques-unes des pensées qui m'ont paru les plus remarquables. Voici d'abord cette conversation.

Conversation de morale.

La Princesse Argelinde étant descendue dans les jardins du Château, le Prince vint l'y trouver, & fit appeller Cléandre à qui il demanda son avis sur une chose qu'il proposa, sans dire quel étoit son sentiment, pour voir s'il seroit de l'opinion d'Argelinde ou de la sienne. Je consens, dit la Princesse, que les Dames qui sont ici, disent aussi ce qu'elles pensent.

Le Roi avoit demandé lequel valoit le mieux, d'être vertueux par tempérament ou par raison. Je crois, dit Philocrite, que c'est un fort grand avantage d'être porté au bien sans nulle peine; & il me semble que c'est un fleuve tranquille, qui suivant sa pente naturelle, coule agréablement sans obstacle entre des rives fleuries. Je pense au contraire, que ces gens vertueux par raison, qui font quelquefois de plus belles choses que d'autres, sont de ces jets d'eau, où l'art fait violence à la nature, & qui après avoir

avoir jailli jusqu'au Ciel, s'arrêtent bien souvent par le moindre petit obstacle. Ce que dit la belle Philocrite, reprit Celanire, est fort ingénieux ; mais, selon moi, le tempérament, quelque bon qu'il soit, ne peut faire que l'ébauche des vertus ; & il n'appartient qu'à la raison de les achever.

Cependant, reprit Elisene, la raison est une chose si aisée à séduire, que je pense que les bonnes inclinations vont toujours plus droit qu'elle. J'ajouterois à cela, dit Belise, que la raison est tantôt plus forte & tantôt plus foible, & que par conséquent, il est plus sur d'avoir les inclinations bonnes, que de faire le bien par raison seulement. En effet, poursuivit Clarice, quand on est bien né, il n'est nullement besoin d'avoir appris la morale ; les ignorans peuvent posséder la vertu aussi bien que les Sçavans : ceux qui sont très-braves, le sont naturellement, sans que la gloire ni l'ambition excitent leur valeur ; & sans songer ni à la peine ni à la récompense, ils vont où les porte leur tempérament. Pour moi, ajouta-t-elle, qui suis un peu paresseuse, je pense que c'est une grande commodité, que d'avoir de bonnes inclinations ; mais avant que de me déterminer, je serois bien-aise de sçavoir le sentiment de Cléandre.

» Il n'y a assurément personne, reprit ce dernier, qui loue plus volontiers que moi ceux dont tous les penchans sont naturellement nobles ; mais je ne laisse pas d'avancer hardiment, que les bonnes inclinations toutes seules, ne font jamais les héros. J'ai connu cent personnes ordinaires, qui, faute d'avoir un certain esprit supérieur, qui fait chercher la gloire par les sentiers les plus difficiles, sont dans une médiocrité de

vertu, qui fait qu'elles s'endorment, pour ainsi-dire, sur leurs bonnes inclinations, sans chercher à s'élever au-dessus des autres : & puis, à proprement parler, ce n'est pas mériter une grande louange, que d'être entraîné par son tempérament à faire quelque chose de bon ; nous naissons avec des penchans tels qu'il plaît au Ciel de nous les donner ; & nous n'entrons en part de la gloire ou du blâme, que du jour que nous commençons d'agir par raison ; jusques-là, rien n'est à nous ; mais depuis cela, nous sommes responsables de tout ce que nous faisons de bien ou de mal. C'est à nous alors à voir quelles sont les inclinations que nous devons suivre, celles que nous devons fuir ; & après avoir connu le véritable chemin de la gloire, d'y marcher malgré toute la répugnance que nous y pouvons trouver en nous-mêmes. Presque tous les hommes en général aiment le plaisir, & ne haïssent pas le repos ; cependant la raison suffit aux personnes héroïques, lorsque la gloire le veut, pour renoncer à tous les plaisirs. Elles cherchent la peine & la fatigue ; elles affrontent les plus grands périls ; & elles hasardent leur vie en cent manieres différentes. Au reste, puisque le mépris de la mort, est le chef-d'œuvre de la vertu héroïque, s'il est permis de parler ainsi, il faut bien demeurer d'accord que c'est un pur effet de la raison, & que les inclinations naturelles ne peuvent jamais porter à la chercher ni à la mépriser ; & comme la belle Celanire l'a fort judicieusement observé, les inclinations naturelles ne sont que le commencement des vertus. En effet, un homme qui est brave par tempérament, ne fera pour l'ordinaire autre chose, que

n'être pas poltron ; il s'opposera avec courage à ceux qui l'attaqueront ; mais ce ne sera que sa raison qui le persuadera de quitter la douceur du repos, pour aller chercher la guerre, pour se signaler aux yeux de son Prince, & pour y périr avec joie. Les inclinations, si j'ose parler ainsi, sont de belles aveugles qui ne choisissent rien, & qui se laissent conduire facilement au bien ; & cependant c'est le choix qui fait la distinction des faits indifférens & des actions vertueuses. La valeur naturelle est brutale ; l'amour de tempérament est grossier ; la bonté même de cette espece est trop simple : enfin il faut que la raison donne la perfection aux inclinations, qu'elle les redresse & les corrige, & leur inspire une nouvelle force qui seule nous rend dignes de louange.

Si on vouloit des exemples de ce que je dis, on trouveroit que presque tous les grands hommes marqués dans l'histoire ou parmi les héros, ou parmi les Philosophes, ont eu quelques mauvais penchans qu'ils ont surmontés par raison, & qu'ils ont joint à la gloire de vaincre les autres, celle de se dompter eux-mêmes. En un mot, je ne loue les actions vertueuses, que lorsque la raison les conduit ; & je regarde les bonnes inclinations toutes seules, comme un instinct aveugle, qui ne mérite pas beaucoup de louange ; quoique ce soit un bonheur pour ceux qui les ont.» Il faut avouer, interrompit la Princesse Argelinde en rougissant, que Cléandre est bien heureux de se trouver à point nommé, du sentiment du Prince & de celui de Célanire.

Comme la fin de cette conversation, Madame, est peu intéressante, je passe tout d'un coup aux pensées que je vous ai promises.

Pensées verses.

» S'il y avoit autant de difficulté à être ver-
» tueux, qu'il y en a d'ordinaire à ne l'être pas,
» les hommes feroient des plaintes continuelles
» contre le Ciel; & si l'on veut regarder les cho-
» ses de près, on trouvera presque toujours beau-
» coup plus de facilité à bien faire qu'à faire
» mal. La haine ne donne pas un moment de
» repos à ceux qui en ont le cœur rempli; &
» l'oubli des injures rétablit le calme dans l'es-
» prit. Quelle punition plus dure peut-il y avoir,
» que celle que souffre un avare qui se sert pres-
» qu'aussi peu de ce qu'il a, que de qu'il n'a pas,
» n'employant quelquefois toute sa vie qu'à
» prendre le bien d'autrui, pour le laisser à
» d'autres sans en avoir joui: au lieu que la vraie
» libéralité est la source de toutes les bonnes
» actions & de tous les honnêtes plaisirs.

» On peut quelquefois manquer au secret,
» quand c'est pour empêcher ses amis d'exécuter
» un méchant dessein, ou pour détourner le
» malheur de quelque personne de vertu.

» On ne fait guere de paix en amour, sans que
» la tendresse en redouble.

» La véritable marque d'un cœur ingrat, c'est
» de distinguer bien subtilement sur les obliga-
» tions & sur leurs causes; on ôte par-là, du
» monde l'obligation & la reconnoissance.

» On peut être amoureux par ambition; mais
» quand un ambitieux vient à avoir de l'amour,
» sans que ce soit par rapport à ses intérêts, il
» donne lui-même des bornes à sa fortune.

» Le secret augmente toutes les peines & tous
» les plaisirs de l'amour ».

Sans trop me flatter, Madame, j'ose dire, que l'utile & l'agréable qui se trouve dans cet

ouvrage, je l'ai réuni dans cette Lettre, réservant pour moi seul le désagrément, & le dégoût d'une lecture fastidieuse.

Je passe à deux autres productions de Mlle de Scudéri, qui, à proprement parler, n'en font qu'une ; mais elles sont si différentes l'une de l'autre, que je ne puis en parler que séparément. Je dois cependant vous avertir que l'Auteur a fait celle qui est intitulée *les Jeux*, pour servir de préface ou d'introduction à *Mathilde d'Aguilar, Histoire Espagnole*. Voici ce que c'est que ces Jeux. Plusieurs personnes vont goûter à deux lieues de Paris les plaisirs de la campagne. On s'amuse, on se promene. La conversation tombe sur les Jeux ; les uns les approuvent, les autres les condamnent ; enfin, les suffrages se réunissent en faveur des Jeux ; mais des Jeux d'esprit, comme ceux du Propos interrompu, des Proverbes, des Soupirs, du Corbillon. Les Jeux.

» Il faut, dit Themiste, que la compagnie me permette d'inventer un Jeu ; car la nouveauté est un charme pour les plaisirs. Toute la Société ayant consenti à cette proposition, il rêva un moment, & en prescrivit les Loix. Premiérement, dit-il, je mettrai dans des billets, divers caractères de gens ou diverses autres choses à ma fantaisie. Je roulerai les billets ; & après les avoir bien mêlés dans un vase, tous ceux de la compagnie seront obligés de parler sur le sujet que leur billet leur marquera. Comme le hasard agit toujours sans choix, je comprends qu'il peut produire d'assez agréables effets ; car on sera quelquefois obligé de parler de ce qu'on ne sçait pas, ou contre ses propres sentimens. Tout le monde ayant donné sa voix, on fit les billets, où on écrivit ce qui suit.

Une bonne & une méchante Lettre d'amour.
Pourquoi un beau sot est plus sot qu'un autre.
Un sçavant incommode.
Une Histoire.
Un Conte.

Ce jeu, comme vous pouvez juger, Madame, ouvre une belle carriere aux réflexions de Mademoiselle de Scuderi. Elle traite avec esprit les sujets suivants. *Pourquoi un beau sot est plus sot qu'un autre. La différence du flateur & du complaisant. La description d'une belle maison de campagne. Qu'il faut toujours un Confident en amour.* Enfin, Madame, le hazard fait tomber à une personne de la compagnie, le soin de conter une histoire ; & cette histoire est celle de *Mathilde d'Aguilar*, qui occupe plus des trois quarts du volume où se trouvent les *jeux*.

Roman de Mathilde d'Aguilar.

Après la mort de Ferdinand IV, & durant les premieres années du jeune Alphonze son fils, le Royaume d'Espagne fut agité de factions différentes. Les principaux Chefs étoient Dom-Juan & Dom-Manuel, Princes puissans & ambitieux. Alphonze étant devenu majeur, on vit bientôt les affaires changer de face. Il flatta d'abord en mille manieres les deux Princes Dom-Manuel & Dom-Juan, rejettant sur autrui tous les mécontentemens qu'ils pouvoient avoir reçus ; mais le dernier étant revenu à la Cour sur ces belles apparences, il le fit assassiner dans un festin. Depuis ce tems, il ne manqua presque jamais d'ennemis, ni la Castille de nouveaux troubles. Dom-Manuel, plus sage que son ami, se tint dans une place forte, dont rien ne put jamais lui persuader

de sortir. Envain le Roi lui fit diverses propositions, & s'engagea solemnellement à épouser sa fille nommée Constance qui étoit très-belle ; l'exemple de Dom-Juan l'instruisoit; il n'ignoroit pas même que le Roi aimoit Léonore de Gusman, & traitoit encore secrettement de son mariage avec l'Infante de Portugal, qui s'accomplit quelque tems après. Dom-Manuel ne pensa donc après cela, qu'à se défendre en se liguant avec les Rois de Grenade & d'Arragon, & donna sa fille Constance à Dom-Rodolphe d'Aguilar, d'une des grandes maisons de Castille, homme très-brave & dans les mêmes intérêts que lui. Constance qui avoit espéré d'être Reine, ne consentit qu'avec peine à ce mariage; mais forcée d'obéir, elle eut quelque consolation en pensant que son pere songeoit à se venger.

Alphonse envoya des troupes nombreuses sous la conduite du grand-Maître de S. Jacques de Calatrava & d'Alcantara contre Dom-Manuel, qui se trouvant abandonné de tous côtés, & ne voyant aucune sûreté aux propositions qu'on lui faisoit, sortit du Royaume, & se condamna à un exil perpétuel. Dom-Rodolphe, mari de Constance, s'étoit brouillé avec lui & avoit pris le parti de se retirer avec sa femme & leur fille Mathilde à la Cour du Pape qui étoit alors à Avignon, attiré tant par la douceur du climat, que par l'ancienne & étroite amitié de sa Maison avec celle des Colonnes. Cette Cour étoit alors extrêmement renommée par sa magnificence & sa politesse. Entre un grand nombre de belles personnes qui en faisoient l'ornement, il y avoit une fille célebre pour sa beauté, pour son esprit, pour sa vertu, & de qui le nom a rempli toute la terre par l'amour extrême

que le fameux Pétrarque eut pour elle.

Mademoiselle de Scuderi se plait à parler des amours de Laure & de Pétrarque ; elle s'étend avec complaisance sur les beautés des environs de Vaucluse, sur les charmes de l'aimable société qui y avoit attiré ces Amans célebres, & sur l'union intime qui se forma entre Laure & la jeune Mathilde, fille de Constance & de Rodolphe. L'Auteur qui ne brille pas moins par son érudition que par son esprit, rapporte différentes circonstances qui fournirent à Pétrarque la matiere de plusieurs sonnets. Mais nous allons quitter la Cour d'Avignon, pour nous transporter à celle de Castille.

Rodolphe qui venoit de perdre sa femme Constance, y fut rappellé par les soins de Dom-Fernand, Seigneur Espagnol, qui étoit devenu amoureux de Mathilde lorsqu'il étoit Ambassadeur à Avignon. Mathilde parut à la Cour de Dom-Alphonse avec tous les avantages que donnent la beauté & la jeunesse. Rodolphe que ses malheurs avoient rendu prudent, renonça à l'ambition & aux grandeurs, laissa Mathilde à la Cour chez une de ses parentes, & se retira dans une Ville dont il étoit Gouverneur. Dom-Albert de Benavidez son ancien ami, proposa de faire épouser Mathilde à son fils Dom-Alphonse. Ce mariage fut arrêté ; Mathilde en murmura ; & Dom-Alphonse qui n'aimoit que la gloire & l'ambition, ne put souffrir qu'on disposât ainsi de sa liberté. Il n'avoit jamais vu la fille de Rodolphe ; il résolut de lui écrire pour la prier de s'opposer à leur mariage. Dom-Felix, ami de Dom-Alphonse, se chargea de remettre la lettre à Mathilde ; celle-ci qui avoit de l'aversion pour toute sorte d'en-

gagement, reçut avec plaisir la proposition de Dom-Alphonse; mais elle inspira de l'amour à Dom-Felix, qui n'en devint que plus ardent à servir son ami. Cependant Dom-Alphonse alla en Arragon, où sa valeur lui acquit une réputation éclatante. Il revint en Castille où les Maures avoient porté la guerre; & toujours aussi heureux que brave, il défit les ennemis, & tua de sa main un de leurs Chefs.

Le Roi de Castille redevable de la victoire à la valeur d'Alphonse, le caressa extraordinairement; mais comme il avoit été blessé, il fallut le laisser dans une Ville voisine; de sorte qu'il ne retourna pas à Burgos aussitôt que les autres Courtisans. Quand il fut guéri il alla voir Dom-Albert; & quelques jours après il revint à Burgos. On lui proposa d'assister à un combat de taureaux, que le Prince Dom-Pedre, fils du Roi, donnoit à toute la Cour. Le hazard le plaça dans une galerie soutenue sur des colomnes de marbre, qui régnoient autour du lieu où se faisoit le combat; mais à peine fut-il assis que regardant à la Galerie opposée, il apperçut une jeune personne qu'il n'avoit jamais vue, & qu'il trouva si belle, qu'oubliant le spectacle, il n'eut des yeux que pour elle. Il demanda à un homme de qualité, qui étoit cette charmante personne? Il paroît bien, lui dit-on, que vous avez été long-tems absent, puisque vous ne connoissez pas la belle Mathilde. Quoi! reprit Alphonse, celle que je vois est Mathilde, fille de Rodolphe, qui a passé son enfance en exil? Oui, répondit-on, c'est elle-même, à qui le Prince Dom-Pedre donne le divertissement que vous voyez, quoiqu'on ne le dise pas publiquement; & voilà un homme, ajouta-t-on,

en lui montrant Dom-Félix, qui en eſt bien chagrin; car il en eſt très-amoureux; & Dom-Fernand que vous voyez, en eſt auſſi fort triſte. Il faudroit être bien hardi, dit alors Alphonſe, pour aimer une perſonne à qui tant de gens prétendent. Cependant ceſſant de prendre aucun intérêt au ſpectacle, il obſerva ſoigneuſement Mathilde; & il s'imagina qu'elle l'avoit regardé; qu'elle avoit même demandé qui il étoit, & qu'elle avoit rougi. Il ne ſe trompoit pas; car comme Alphonſe étoit parfaitement bienfait, & avoit l'air très-agréable, Mathilde l'avoit remarqué; & lorſqu'on le lui avoit nommé, elle avoit changé de couleur.

Le combat fini, la compagnie ſe ſépara; & Alphonſe allant à la Cour n'entendit parler que de la beauté, de l'eſprit & du mérite de Mathilde. Il ſongea dès-lors comment il pourroit faire pour l'aller voir. Si on ne lui eut pas dit que Dom-Félix en étoit amoureux, il l'auroit prié de le préſenter chez elle; mais par un ſentiment dont il ignoroit la cauſe, il ne vouloit point lui en parler. Il aima mieux s'adreſſer à Lucinde, qu'il avoit connue dans ſon enfance, & qui l'introduiſit chez la fille de Rodolphe. Cette aimable perſonne reçut Dom-Alphonſe fort civilement & d'un air très gai, afin qu'il ne crût pas qu'elle eut du chagrin de ne l'avoir pas épouſé. Quand Alphonſe entra dans ſa chambre, il ſentit ce qu'il n'eût pu exprimer quand il l'eût voulu; & lorſqu'il la vit avec cet air charmant qui l'accompagnoit partout, il commença à croire qu'il pouvoit y avoir de plus grands plaiſirs que celui d'être favoriſé de la fortune. Cette viſite fit repentir Alphonſe de l'éloignement qu'il avoit eu pour la

fille de Rodolphe : il fut touché des charmes de Mathilde, & en devint éperdûment amoureux.

Dom-Fernand, Dom-Félix & le Prince Dom-Pedre rendoient à Mathilde des soins assidus. Le Prince de Castille étoit le plus redoutable des rivaux d'Alphonse ; ce n'est pas qu'il fut mieux traité que les autres ; mais son humeur farouche & sanguinaire inspiroit partout la terreur & la crainte. Ce Prince fit observer jusqu'aux moindres actions de Mathilde & d'Alphonse ; mais ils se conduisirent avec tant de prudence, qu'ils ne donnerent aucun sujet aux conjectures de Dom-Pedre. Il ne laissa pourtant pas de croire qu'ils s'aimoient ; & il en conçut un tel dépit, qu'il forma le dessein le plus cruel & le plus extravagant que l'amour & la fureur ayent jamais imaginé. Ce fut, quand tout le monde seroit couché, de faire mettre le feu à l'appartement où seroit Alphonse ; & dans la frayeur générale, d'aller enlever Mathilde sous prétexte de la secourir ; il comptoit même avoir le plaisir de faire brûler son rival à la vue de sa maîtresse. Cet effroyable dessein lui vint dans la tête au milieu de la joie & des plaisirs d'une fête qui se célébroit à la maison de Lucinde, où se trouvoit toute la Cour ; & comme il avoit des gens auprès de lui, prêts à faire tout ce qu'il désiroit, il leur communiqua son projet ; & ils promirent de l'exécuter. La maison étoit belle & vaste ; le Prince devoit coucher dans le principal corps de logis ; Mathilde & Lucinde dans des chambres qui étoient à l'aîle droite, & Alphonse avec un petit nombre de ceux qui étoient d'ordinaire auprès du Prince, à l'aîle gauche. Comme personne ne se doutoit de rien, & que ceux qui devoient exé-

cuter les ordres de Dom-Pedre commandoient ses Gardes, il fut très-aisé de venir à bout de cet affreux dessein. Tout le monde dormoit paisiblement; & si la passion d'Alphonse ne l'eût empêché de se livrer au sommeil comme les autres, il eût péri dans cette funeste occasion.

Environ deux ou trois heures après que toute la compagnie se fut retirée, l'exécuteur de ce projet détestable, mit le feu à la porte de la chambre d'Alphonse, & en même temps dans le corridor; on jetta aussi de la paille enflammée devant ses fenêtres, afin qu'il ne pût se sauver, & que quand le bruit du feu auroit éveillé tout le monde, on crût que la flamme sortoit par ses fenêtres, & qu'on n'osât point le secourir. En même temps Dom Pedre se préparoit à aller faire l'empressé auprès de Malthide, & à profiter de l'occasion pour l'enlever. Le feu prit avec une violence horrible; & Alphonse se levant en diligence, se vit environné de flammes qui entroient de tous côtés dans sa chambre. Il rompit une porte qui donnoit dans un cabinet; & comme il y avoit une fenêtre qui regardoit dans une cour de derriere, se voyant de toute part pressé par les flammes, il sauta dans cette cour. Dans le moment il entendit un nombre infini de voix; car tout le monde s'étant éveillé, avoit gagné le corps de logis. Il n'y manquoit que Dom Pedre & Alphonse; le premier voulant obliger ou faire enlever Malthide, s'occupoit à la chercher; tandis qu'Alphonse se désespéroit de se trouver dans une Cour où il n'y avoit point de porte ouverte. Il voyoit les flammes sortir de toutes parts; & le toît commençoit déjà à tomber par pieces enflammées. Il ne pouvoit venir à bout de sortir.

ce-là ; mais à la fin il apperçut un arbre à un des coins de la cour contre la muraille ; il y monta ; & passant sur le mur, il se laissa glisser de l'autre côté ; mais il n'étoit pas encore en état d'aller secourir Mathilde ; car il se trouva dans un grand Parc, sans pouvoir rentrer dans la Maison. Il crut avoir distingué des voix de femmes qui s'éloignoient ; il les suivit, & entendit une personne qui disoit : mais où nous menez-vous ? Nous ne voulons point quitter Lucinde. A ces mots il connut la voix de Mathilde ; & s'avançant à grands pas l'épée à la main : Qui que vous soyez, s'écria-t-il, laissez en liberté celle dont j'entends la voix, ou je vous punirai comme vous le méritez. A la voix d'Alphonse, Mathilde prenant la parole : de grace, approchez, lui dit-elle ; car je ne sçais où deux hommes qui nous ont sauvées du feu, nous veulent mener. Un de ces hommes vint à Alphonse l'épée à la main, laissant l'autre pour retenir Mathilde & une de ses femmes qui ne l'avoit point quittée ; mais Alphonse le blessa du premier coup si considérablement, qu'il tomba ; de sorte que l'autre se voyant seul à garder ces femmes & à se défendre, prit le parti de la fuite. Alphonse n'eut pas le temps d'être éclairci de rien : car Dom Pedre ayant été averti par celui qui avoit fui, que son compagnon étoit mort ou blessé, & qu'Alphonse étoit avec Mathilde, songea à ne pouvoir être accusé de cet enlévement, & fit l'empressé à secourir Mathilde. Il parut à cheval suivi de flambeaux comme un homme qui cherchoit quelqu'un. Ah ! Madame, dit-il, en s'adressant à Mathilde, est-ce Alphonse qui vous a sauvé du feu, lui que je croyois réduit en cendres, à voir son apparte-

ment embrâsé comme il est. Non, Seigneur, lui dit-elle; mais il m'a sauvé d'un plus grand péril. Car deux hommes qui m'ont tirée de ma chambre, m'ont persuadée dans la frayeur où j'étois, qu'il falloit aller dans le jardin pour éviter le feu; & cependant ils m'ont fait passer dans le Parc: & l'un d'eux a voulu tuer Alphonse qui venoit me délivrer. Ils l'ont peut-être pris pour un ravisseur, reprit Dom Pedre sans s'étonner; mais puisque vous n'avez point de mal, cela n'est rien. Seigneur, reprit-elle, je vous supplie d'approfondir qui m'a voulu enlever: cela peut se sçavoir aisément, puisque celui qui a voulu tuer Alphonse, ne peut pas être loin; car je l'ai vu tomber. Le Prince eut la hardiesse de vouloir laisser penser que les deux hommes dont Mathilde parloit, étoient une feinte, pour ne paroître pas être allée dans ce Parc avec Alphonse après être sortie de l'embrâsement.

Le temps ne fit qu'accroître la haine de ce Prince cruel contre Alphonse; mais en cherchant les occasions de le faire périr, il contribua à sa gloire, & se couvrit lui-même d'une honte éternelle. Les Maures ayant formé une flotte de plus de trois cens voiles, s'avancerent vers les côtes de Castille. L'Amiral qui étoit oncle d'Alphonse, ne crut pas devoir exposer trente-trois Galeres qu'il commandoit. Dom Pedre fit passer cette prudence pour une trahison; & Alphonse eut ordre d'aller combattre la flotte des Maures. Le nombre prévalut; mais la victoire coûta cher aux ennemis; & ils perdirent un grand nombre de vaisseaux. Alphonse vaincu & victorieux tout ensemble, revint à la Cour, d'où on le fit partir presqu'aussitôt pour aller chercher de nouveaux

périls à la défense de Tariffe que trois cens mille Maures tenoient assiégé. Alphonse soutint les efforts de cette Armée redoutable pendant près de six semaines; il donna le temps au Roi de Castille d'assembler ses forces; & sortant de la Ville pour aller au-devant du secours qu'on lui amenoit, il battit les Maures & contribua beaucoup à leur défaite générale. Le Roi à qui il avoit sauvé la vie pendant la bataille, le combla de caresses, & promit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. Alphonse se jettant aux genoux de son Maître, le pria de lui donner Mathilde. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il apprit de la bouche du Roi même, que ce Monarque en étoit amoureux, & qu'il avoit dessein de la placer sur le Trône! Les grands services qu'avoit rendus ce héros, n'empêcherent point qu'on ne lui otât sa liberté; mais ceux qu'il rendit encore depuis, malgré l'ingratitude du Roi, toucherent enfin le cœur de ce Prince qui consentit au mariage d'Alphonse & de Mathilde. Ces illustres époux ne resterent pas long-temps en Castille; pour se soustraire à la haine de Dom Pedre, ils se retirerent à Avignon où ils vécurent heureux & tranquilles dans la compagnie de Laure & de Pétrarque.

Je suis, &c.



LETTRE IX.

Roman de Clélie.

J'OBSERVERAI pour le Roman de Clélie, dont je vais vous rendre compte, Madame, la même méthode que j'ai suivie en vous faisant connoître le grand Cyrus. Mlle de Scudéri, dont le principal talent est d'embellir les Histoires les plus anciennes, & de les revêtir de tous les ornemens de l'invention, a fait d'une jeune Romaine, la plus parfaite, la plus belle, & pour me servir des expressions de l'Auteur, la plus incomparable personne qui fut jamais.

Vous sçavez que Tarquin, Roi de Rome, s'étant rendu odieux par ses cruautés & par son orgueil, on chercha les moyens d'affranchir la Patrie de son joug tyrannique : Sextus son fils en fournit bientôt l'occasion. Ce Prince conçut pour Lucrece cette passion que tout le monde connoît, qui couta à cette Romaine l'honneur & la vie, & aux Tarquins la perte de leur Couronne. C'est sur ce fonds que Mlle de Scudéri a composé son Roman; elle n'a fait que donner, pour ainsi-dire, des nuances romanesques aux caractères des différens personnages de cette Histoire.

Le vaillant Aronce & la belle Clélie, touchoient au moment d'être heureux ; le jour destiné à leur mariage étoit arrivé : les préparatifs en étoient faits, lorsqu'un bruit effroyable se fait entendre; la terre mugit, s'agite, s'entrouvre : des nuages de poussiere & de fumée s'élevant dans les airs, nos deux Amants sont séparés l'un de l'autre;

l'autre; tout fuit; tout est dispersé dans la campagne. Horace, illustre Romain, qui depuis long-tems étoit amoureux de Clélie, rencontre sa maîtresse égarée dans ce désastre, profite de l'occasion, & enleve Clélie. Aronce furieux, vole sur ses traces, résolu de périr ou de l'arracher à son rival. Il trouve dans sa route un homme que des gens armés attaquent l'épée à la main; & qui est prêt de succomber sous le nombre. Aronce se range du côté de l'inconnu; il combat ses ennemis, en tue une partie, & force l'autre à prendre la fuite. Il apprend que celui à qui il vient de sauver la vie, est Mézence, Prince de Pérouse.

Après ce début qui place, pour ainsi-dire, le Lecteur au milieu de l'action, l'Auteur, dans une narration particuliere, raconte tout ce qui a précédé l'enlévement de Clélie, & fait connoître ses différens personnages. Porsenna, fils du Roi de Clusium en Toscane, étant fait prisonnier par Mézence, demande à épouser Galerite, fille du vainqueur. L'amour de la liberté n'étoit pas la seule cause qui faisoit agir Porsenna. Galerite avoit touché le cœur de ce Prince. Quelques visites qu'elle lui avoit rendues dans sa prison avec la Reine sa mere, en avoient fait l'Amant le plus tendre. Son hommage avoit été reçu favorablement; & de concert avec la Princesse, il avoit résolu de la demander en mariage. La proposition est acceptée; Porsenna, du consentement du Roi de Clusium, épouse Galerite; mais à peine jouissent-ils des douceurs de leur union, que le sort les précipite dans les plus grands malheurs.

Le Prince de Perouse apprit qu'on l'avoit trompé; que Personna n'avoit cherché qu'à satisfaire son amour en épousant Galerite, & qu'il avoit été

le jouet de ces deux Amans. Comme il méditoit de se venger, le Roi de Clusium vint à mourir. L'ambition se joignant alors au désir de la vengeance, Mézence fit arrêter Porsenna & Galerite, & s'empara des Etats de ce malheureux Prince. Galerite ne tarda pas à porter dans son sein des gages de la tendresse de son époux; elle fit ses efforts pour en dérober la connoissance au cruel Mézence. Le tems de ses couches arrivé, elle mit secrettement au monde un fils, qui fut depuis connu sous le nom d'Aronce, le même dont on a parlé plus haut. Galerite craignant la fureur de son pere, confia son enfant à un nommé Nicias, qui s'embarqua avec ce précieux dépôt. Le navire où il étoit fit naufrage; un autre vaisseau qui faisoit voile en même-tems, & sur lequel étoit un certain Clélius exilé de Rome, fut aussi battu par la tempête. Clélius, dans ce désastre, perdit un fils qui étoit encore au berceau; mais par un hazard singulier, il trouva sur les flots le petit Aronce qu'il garda à la place de l'enfant qu'il venoit de perdre. Il le mena à Carthage où il alloit fixer sa demeure, & l'éleva comme si c'eut été son propre fils. Aronce ignoroit le secret de sa naissance & croyoit que Clélius étoit son pere. Nicias qui eut dans ce tems-là quelques affaires à Carthage, le reconnut, & lui apprit ce qu'il étoit. Clélius en fut informé; Aronce qui avoit aimé la fille de ce Romain comme sa sœur, conçut dès-lors pour elle les sentimens d'un Amant passionné. Il la demanda en mariage à Clélius qui la lui refusa d'abord, par ce qu'il ne vouloit la donner qu'à un Romain. Mais le mérite d'Aronce qui lui sauva deux fois la vie, & qui découvrit une conjuration que Tarquin avoit formée con-

tre ses jours, lui fit changer de résolution. Il quitta le séjour de Carthage, pour éviter Maharbal, premier Magistrat de cette Ville, qui étoit amoureux de Clélie, & vint s'établir à Capoue où tout se disposa pour le mariage d'Aronce & de sa fille. C'est alors qu'arriva ce tremblement de terre dont nous avons parlé, & que Clélie séparée d'Aronce, fut enlevée par Horace.

Vous avez vû, Madame, qu'en courant à la poursuite de son rival, Aronce avoit délivré Mézence d'une troupe de gens armés. Mézence ne sçachant sur qui jetter la cause de cet attentat, en accusa le malheureux Roi de Clusium, dont il se croyoit haï autant qu'il le haïssoit lui-même. Sur de simples soupçons il résolut sa perte, & nomma des Commissaires pour instruire son procès. Aronce & ses amis les plus intimes qui sçavoient le secret de sa naissance, s'assemblérent pour délivrer Porsenna, & le soustraire à la fureur de Mézence. Aronce se vit bientôt en état de tout entreprendre en faveur de son pére. Mézence qui lui étoit redevable de la vie, l'avoit fait venir à sa Cour, & élevé aux plus grandes dignités.

Ceux de Crotone ayant porté la guerre sur le territoire de Pérouse, Mézence accompagné d'Aronce, alla à leur rencontre. La valeur du favori causa le gain de la bataille; & ce qui mit le comble à sa gloire, c'est qu'il dégagea Mézence d'un gros d'ennemis qui l'envelopoient, & lui sauva une seconde fois la vie. Tant de services rendirent Aronce si considérable, que le Prince voulant se l'attacher plus étroitement, lui proposa d'épouser Galerite ; & pour rendre ce projet moins difficile, il envoya ordre de faire mourir Porsenna dans sa prison. Aronce étoit fort embar-

rassé de répondre; mais comme il se reposoit sur le zèle de ses amis, & qu'il sçavoit que les ordres sanguinaires du Prince ne seroient point exécutés, il avoua que Porsenna étoit son pere, & qu'il ne feroit jamais rien d'indigne du sang dont il sortoit. Mézence devint furieux, & menaçoit d'envelopper le fils & le pere dans la même disgrace; mais tandis qu'il se livroit aux transports de sa fureur, Porsenna se faisoit voir dans Pérouse, à la tête d'un Corps de troupes. Au moment que Mézence avoit envoyé pour le faire mourir, les amis d'Aronce avoient couru à la prison, & en avoient tiré le Roi de Clusium. Ce Prince entra dans le Palais, & parut devant Mézence que cette vue jetta dans le plus grand étonnement. Porsenna Maître de la vie de son persécuteur, lui pardonna tous les maux qu'il lui avoit causés, & s'en retourna à Clusium avec Aronce & Galerite.

Aronce, que le soin de son amour occupoit uniquement, apprit qu'Horace avoit mené Clélie à Ardée, & que Tarquin, Roi de Rome, se disposoit à en faire le siege : à cette nouvelle il vôla vers cette Ville, où il croyoit trouver sa maîtresse. En approchant de cette Place, il rencontra son rival qui venoit d'en sortir. Il se fit un combat entre les deux Amans; & Aronce eut l'avantage. Horace blessé avoua qu'il avoit fait sortir Clélie de la Ville assiégée, avec plusieurs autres femmes de qualité; qu'un parti ennemi les avoit enlevées & les conduisoit à Rome. Aronce ne balança pas un moment à se rendre dans cette Capitale. Il y demeura inconnu pour y apprendre des nouvelles de sa maîtresse : il sçut que Tarquin en étoit devenu amoureux, malgré la haine qu'il portoit à

Clélius ; que Tullie étoit jalouse, & qu'on ne parloit à Rome que de Clélie, de sa beauté & de sa vertu.

Brutus, ainsi appellé à cause de sa stupidité, logeoit chez une parente, où Aronce étoit caché. Un jour ce Prince entendit quelqu'un dans une chambre ; il prêta l'oreille, & reconnut la voix de Brutus. Ce Romain parloit avec une sagesse & un bon sens admirables. Aronce en témoigna sa surprise à Brutus qui lui avoua que sa stupidité étoit un artifice, & que la crainte de périr par les ordres de Tarquin, l'avoit forcé de se contrefaire. L'histoire de Brutus qu'un de ses amis raconte à Aronce, achève de le convaincre. Il apprend avec plaisir que ce grand homme n'étoit pas insensible à l'amour, & que son cœur brûloit encore pour la belle Lucrece, à qui son pere avoit fait épouser Collatin.

Vous saurez, Madame, que c'est dans cette histoire de Brutus, qui fait Episode, que se trouvent ces deux vers fameux :

Qu'il seroit doux d'aimer, si l'on aimoit toujours ;
Mais hélas ! il n'est point d'éternelles amours.

Brutus en les écrivant un jour sur les tablettes de Lucrece, donna à cette Romaine la premiere preuve de son esprit, & lui persuada qu'il n'étoit rien moins que stupide. Vous avez vu dans Boileau l'arrangement bizarre des mots de ces deux vers,

Toujours. L'on. Si. Mais, &c.

Tullie avoit promis de livrer Clélie aux amis d'Aronce ; mais la mort du Capitaine des Gardes

qui étoit gagné, & qui fut tué dans un tumulte au moment de l'exécution, fit évanouir les espérances du Prince de Clusium.

C'est ici que notre Auteur place l'époque de la délivrance de Rome. Sextus, fils aîné de Tarquin, vit la belle Lucrece & en devint amoureux. Ne pouvant espérer d'être heureux par les voyes de la complaisance & du respect, il eut recours à la violence, & arracha des faveurs qui causerent à sa maison la perte de la Couronne. La mort de Lucrece, qui se tua de désespoir, porta dans le cœur de Brutus les coups les plus sensibles. Il ne respira plus que la vengeance; & invitant les Romains à rompre leurs fers, il fit fermer les portes de Rome, & en bannir pour toujours les Tarquins. Tullie se hâta d'en sortir, & emmena avec elle la fille de Clélius. Aronce courant au secours de sa maîtresse, fut pris par des soldats de Tarquin, qui le conduisirent au camp de ce Prince. Horace plus heureux, défit l'escorte de Clélie, délivra cette belle fille, & prit avec elle le chemin de Rome où il pouvoit entrer en sûreté depuis l'expulsion des Tyrans. Il eut encore le bonheur de trouver dans sa route, Clélius déguisé en berger, à qui il apprit les changemens qui venoient d'arriver dans leur patrie. Le Gouvernement avoit pris une nouvelle forme; la royauté venoit d'y être abolie; & Brutus avoit été fait Consul avec Collatin, mari de Lucrece. Brutus qui haïssoit son Collegue, fit ensorte qu'il abdiqua lui-même le Consulat à la sollicitation du peuple; & Valerius fut élu en sa place.

On reçut alors une ambassade de la part des Tarquins qui demandoient la restitution de leurs effets. Les Ambassadeurs étoient chargés de dépê-

ches plus secrettes & plus importantes ; ils solliciterent la jeunesse romaine en faveur de leurs maîtres, & vinrent à bout de former un parti. Titus & Tiberius, fils de Brutus, se laisserent entraîner par attachement pour leurs maîtresses qui étoient auprès de Tullie ; mais la conjuration ayant été découverte, les Conjurés à la tête desquels étoient les fils du premier Consul, furent mis à mort, & les Ambassadeurs chassés honteusement. Tarquin qui vit cette affaire manquée, eut recours au Roi de Clusium, dont il tenoit le fils prisonnier ; & pour se le rendre plus favorable, il le lui renvoya à Rome sans conditions. En attendant que Porsenna se déclarât en sa faveur, Tarquin alla camper aux portes de la Capitale : les Romains sortirent pour le combattre ; & dès le premier choc Brutus & un des fils de Tarquin s'attaquerent & se tuerent en même-tems.

Vous ne vous attendez peut-être pas, Madame, à voir à Rome le Poëte Anacréon. Mademoiselle de Scuderi l'y amene, je ne sçais comment : l'esprit & le ton de galanterie de ce poëte grec y font l'ornement de la société, & les délices des Dames romaines.

Le Roi de Clusium se disposoit à remettre Tarquin sur le trône, & faisoit de grands préparatifs de guerre. L'Armée Toscane se mit en mouvement, vint camper devant Rome ; & sous les ordres d'Aronce, elle attaqua d'abord & prit le Janicule. C'étoit une Place séparée de la Ville par un pont de bois. Horace qui s'étoit chargé de le défendre, y acquit beaucoup de gloire. Lorsqu'il vit que les Toscans alloient s'en rendre maîtres, il le fit couper derriere lui, & soutint seul pendant quelque tems, les traits & les efforts de l'armée ennemie.

Un autre Romain déguisé en Toscan, s'insinua dans la Tente du Roi des Etrusques, & frappa d'un poignard un Officier vêtu de pourpre qu'il crut être le Roi lui-même. Mutius fut pris sur le champ & conduit à Porsenna, à qui il déclara qu'il avoit eu dessein de le tuer. Pour le presser de nommer ses complices, on le menaça de le mettre à la torture; mais Mutius s'approchant d'un brasier qu'on avoit préparé pour un sacrifice, mit sa main sur les charbons ardens, & la laissa brûler courageusement en présence de Porsenna : ce Prince effrayé d'une fermeté si extraordinaire, lui demanda quel étoit son dessein? Mutius répondit qu'il avoit voulu délivrer sa patrie par la mort du Roi; & que trois cens jeunes gens avoient conjuré avec lui pour la même entreprise. Porsenna crut voir dans ce moment tous les bras des Romains levés sur sa personne; il fit proposer la paix au Sénat malgré les oppositions de Tarquin, & demanda des ôtages. La joie fut grande à Rome à cette nouvelle : on envoya au Roi des Etrusques vingt jeunes garçons & autant de jeunes filles, du nombre desquelles étoit Clélie. Celle-ci ne fut pas plûtôt arrivée au camp, qu'elle s'apperçut que Sextus méditoit contr'elle quelque projet. Elle en avertit ses compagnes; & les encourageant à se soustraire au déshonneur qui les menaçoit, elle se jetta, à cheval, dans le Tibre, suivie de ses camarades, & le traversa à la nâge.

Cependant l'artificieuse Tullie, qui sçut qu'Aronce avoit le plus contribué à la paix par ses conseils, alla trouver Porsenna, & lui persuada que son fils avoit été du complot avec Mutius pour le faire assassiner. Elle suborna des témoins; Porsenna fit arrêter Aronce; & Sextus profita de ces

circonstances pour enlever Clélie. Aronce trouva le moyen de s'échapper, & vola au secours de sa maîtresse qu'il arracha au ravisseur. Il revint ensuite se mettre en prison; mais dans ce moment on sçut par les oracles de Preneste, par l'aveu de Mutius, par la fuite de Tarquin & de Tullie, & par la rétractation même des témoins, qu'Aronce étoit innocent. Porsenna lui rendit ses bonnes graces & sa tendresse, & lui fit épouser Clélie qu'il avoit méritée par la constance de son amour.

Treize ou quatorze avantures, dont on feroit presque autant de volumes, sont mêlées à l'histoire de Clélie, & forment les Episodes de ce roman. Ne vous effrayez pas, Madame; je ne vous entretiendrai que des plus intéressans. Episodes du Roman de Clélie.

Dans la Ville de Léonte en Sicile régnoit un Prince orné de quelques belles qualités, mais naturellement défiant, & jaloux avec excès de sa puissance. La Princesse Lysimene sa sœur faisoit, par son esprit & par sa beauté, le plus bel ornement de sa Cour. Elle entroit dans cet âge heureux où le plaisir d'aimer est la plus douce occupation de la vie. On ne pouvoit la voir sans s'intéresser à elle, sans en devenir amoureux. Aussi l'appelloit-on la Princesse des Léontins, puisqu'il étoit vrai qu'elle régnoit sur le cœur de tous les Sujets du Prince son frere. Plusieurs femmes, & entr'autres une Dame de la Cour, appellée Mérinthe, en prirent de la jalousie. Un parent du Prince de Syracuse, qui demeuroit à Léonte, conçut de l'amour pour Lysimene. La Princesse ne l'aimoit point; mais comme le Roi son frere ne désapprouvoit pas cette affection, elle n'osoit le maltraiter. Son inclination même l'éloignoit de toute galanterie; aussi de tous ceux qui lui fai- Histoire de Lysimene.

soient la Cour, un Seigneur de Léonte nommé Zénocrate, qui avoit la réputation d'être fort inconstant, fut le seul qui parut d'abord avoir quelque part à son amitié. L'humeur volage de ce courtisan la rassuroit en quelque sorte contre les attaques de l'amour, & lui faisoit préférer sa conversation à celle de tous les autres hommes. N'appréhendant pas qu'il devint son amant, elle fut bien aise de l'avoir pour ami. Cette qualité ne pouvoit qu'être avantageuse à Zénocrate; elle lui donnoit occasion d'entretenir souvent la Princesse, pour laquelle il prit insensiblement des sentimens plus vifs que ceux de l'amitié. Il avoit quitté toutes ses maîtresses; & il éprouvoit auprès de Lysimene la plus grande contrainte. Il n'osoit lui donner aucune marque d'une passion dont il voyoit bien qu'elle ne se doutoit pas; mais il ne vouloit point tenir caché éternellement ce qu'il sentoit dans son cœur: il saisit pour se déclarer, une circonstance qui lui parut favorable.

Méléonte, ce parent du Prince de Syracuse, dont j'ai parlé, avoit quitté Amerinthe pour la Princesse des Léontins. Le Roi paroissoit avoir quelqu'inclination pour Amerinthe: celle-ci piquée de l'infidélité de son Amant, lui persuada que Zénocrate étoit amoureux de Lysimene, & qu'elle ne le haïssoit pas. Ce discours n'étoit fondé que sur des conjectures; Méléonte le crut; il en parla à Lysimene qui en fit connoître quelque chose à Zénocrate. » En vérité, lui dit-elle, je voudrois » bien que vous sçussiez ce qui cause aujourd'hui » mon chagrin; car je ne pense pas que j'aie la » force de vous le dire. Il faut donc que ce soit » une étrange chose, reprit-il; mais dites-moi

» de grace si j'ai quelqu'intérêt à ce que vous vou-
» driez que je fusse. Vous y en avez autant que
» moi, répondit Lysimene; c'est donc quel-
» qu'horrible méchanceté dont on m'accuse, ré-
» pliqua-t'il; mais si cela est, Madame, croyez,
» je vous en conjure, que je suis innocent. Je le
» crois aussi, répondit Lysimene; & pour vous le
» témoigner, je veux bien me déterminer tout-
» d'un coup à vous dire ce que Méléonte m'a dit.
» Parlez, Madame, dit Zénocrate; & dites-moi
» bien précisément, je vous prie, ce que Mé-
» léonte vous a dit contre moi. Il m'a dit, re-
» prit Lysimene, que toute la Cour croit que
» vous avez de l'amour pour moi, & que je m'en
» apperçois sans le trouver mauvais. Je vous laisse
» à penser, ajouta-t-elle, si cela est agréable à en-
» tendre. Ah! Madame, s'écria-t-il, que je suis
» malheureux! Non, non, Zénocrate, reprit Ly-
» simene, ne craignez pas que cette avanture
» vous ôte mon amitié; car encore que je sois
» bien fâchée de ce bruit là, je ne veux pas vous
» punir d'un crime que vous n'avez pas commis.
» Hélas! Madame, reprit-il, que vous expli-
» quez mal mes paroles! Car enfin ce qui fait que
» je me trouve malheureux, c'est que toute la
» Cour connoisse que je meurs d'amour pour
» vous, & que vous seule ne le connoissiez pas.
» Oui, divine Princesse, poursuivit Zénocrate
» avec des regards les plus passionnés du monde,
» je ne puis avoir la force de vous dire que je ne
» vous aime pas. J'avoue que sans cette occasion
» je ne vous eusse peut-être jamais dit que je vous
» aime; & j'avois en effet résolu de mourir sans
» vous donner aucune marque de mon amour.
» Mais me voyant dans la nécessité de m'expli-

» quer précisément, je suis trop sincere, Mada-
» me, pour me justifier d'un crime que je fais
» gloire de commettre. Oui, Madame, ce Zéno-
» crate inconstant en apparence, est le plus fidele
» Amant qui sera jamais ».

J'ai rapporté toutes les circonstances de cette déclaration, pour donner une idée du stile & de la maniere d'écrire de Mademoiselle de Scudéri.

On juge de la surprise où cet aveu jetta la Princesse de Léontins. La tendre amitié qu'elle avoit pour Zénocrate ne lui permit pas de s'en offenser; elle le conjura seulement de tâcher de se guérir; mais en lui ôtant toute espérance d'être heureux, elle lui promit de résister toujours, autant qu'elle le pourroit, au Prince son frere, quand il lui parleroit pour Méléonte. Depuis ce moment Zénocrate affecta de paroître le plus inconstant de tous les hommes, & cela d'une maniere si naturelle, que Lysimene elle-même pensa s'y tromper. Méléonte de son côté donnoit à la Princesse des fêtes magnifiques; mais Zénocrate avec moins de bruit, faisoit des galanteries qui touchoient plus le cœur de son Amante.

Les choses étoient dans cet état, lorsque la Princesse de Léonte, mere du Roi & de Lysimene, alla passer un mois avec sa fille dans une maison de campagne. La Princesse des Léontins s'avisa un soir d'aller se promener à cheval, suivie de deux de ses filles & de quatre ou cinq esclaves seulement, dans une prairie qui a une forêt d'un côté & une riviere de l'autre.

A peine fut-elle arrivée dans cet endroit, que six hommes à cheval sortirent du bois & vinrent vers la Princesse, d'un air à faire comprendre qu'ils avoient quelque mauvais dessein. Lysimene en

fut effrayée ; & ne voyant autour d'elle que des Esclaves qui prirent aussitôt la fuite, eut bien peur qu'il ne lui arrivât quelque fâcheuse avanture. Mais dans ce même instant, on vit sortir d'un autre endroit de la Forêt, un homme à cheval, jeune & bienfait, suivi de trois autres. Voyant la mine & l'action de ces voleurs, & l'air & l'épuipage de la Princesse, il ne balança pas un moment sur ce qu'il devoit faire ; & mettant l'épée à la main, il se jetta courageusement entre Lysimene & les voleurs. Ceux-ci voulurent l'envelopper & le tuer ; mais il leur apprit bientôt à leurs dépens, que sa valeur étoit plus redoutable que la leur. Il les mena battant jusques dans le bois, où ils furent contraints de se retirer, après avoir perdu deux de leurs camarades. Etant ensuite venu retrouver Lysimene, il lui offrit de l'accompagner où il lui plaîroit. Lysimene le pria de la suivre au Château, où la Princesse sa mere, après avoir été instruite de ce qui s'étoit passé, reçut cet inconnu avec beaucoup de civilité. Dès qu'elle le vit, elle sentit une émotion extraordinaire, & le regarda avec une attention mêlée de plaisir. Il lui parut même qu'elle avoit vu autrefois quelque chose qui lui ressembloit ; & ne pouvant s'empêcher de soupirer en le voyant ; de grace, lui dit-elle, généreux inconnu, apprenez-moi d'où vous venez & qui vous êtes. Alors le jeune homme prenant la parole, & la regardant avec respect : » quoi, Madame, lui dit-il, » vous pouvez ne connoître pas le malheureux » Artemidore à qui vous avez donné le jour. ? Je » n'étois sans doute qu'un enfant, lorsque les » Pirates m'enleverent ; mais je me souviens si » précisément de tout ce que j'ai vu dans ces

» lieux, qu'il me semble que vous devez remar-
» quer que j'ai l'honneur d'être votre fils. Ah !
» Artemidore, lui dit-elle, en l'embrassant,
» mon cœur vous a plutôt connu que moi ; &
» depuis un moment que je vous considere, je
» vois dans vos yeux une preuve indubitable de
» la vérité de vos paroles ! Après cela Artemi-
» dore raconta à sa mere comment Cléanthe,
» son Gouverneur, qui ne l'avoit jamais aban-
» donné, lui avoit donné une éducation digne
» de lui à la Cour de Phénicie ; c'est encore un
» Episode du Roman.

Lorsque la Princesse de Léonte fut instruite de toutes les avantures de son fils, elle convint avec lui d'attendre Cléanthe qui devoit arriver dans quelques jours, & de ne découvrir qu'à Lysimene le secret de sa naissance. Artemidore courut lui-même annoncer à sa sœur qu'il étoit son frere ; & il se forma dès ce moment entr'eux la plus tendre amitié.

Cependant le bruit se répandit à Léonte, qu'un inconnu avoit sauvé la Princesse Lysimene d'un grand péril. On sçut qu'il étoit demeuré à la campagne avec les Princesses, & qu'il avoit souvent des conversations particulieres avec Lysimene. Dès-lors la jalousie s'empara de l'esprit de Méléonte ; & le Roi lui-même se laissa prévenir par les plus injurieux soupçons contre sa sœur. Sans rien approfondir, il partit de Léonte pour aller trouver la Princesse sa mere ; il ne mena avec lui que ses Gardes, & huit ou dix hommes de qualité, entre lesquels étoit Zénocrate, qui n'étoit pas sans inquiétude. Lorsqu'ils arriverent au Château, Lysimene étoit seule avec ses filles & le Prince Artemidore ; la Princesse

sa mere en étoit partie de grand matin, pour aller faire un sacrifice à cinq ou six milles de-là. Cette circonstance que le Prince apprit en entrant, redoubla sa fureur. Artemidore sortit de la chambre de Lysimene pour aller le recevoir. Le Prince ne l'eût pas plutôt apperçu, qu'il commanda à ses Gardes de l'arrêter. Artemidore se mit en défense, écarta ceux qui l'approchoient; en tua quelques-uns, & auroit fait un plus grand carnage, si la Princesse des Léontins qui le vit en danger d'être tué, ne se fut mise entre son frere & les Gardes. Cette démarche qui parut celle d'une Amante éplorée, mit le comble à la colere du Roi & à la jalousie de Méléonte. Celui-ci attaqua en furieux Artemidore, malgré les efforts de Lysimene; & voyant que la valeur prodigieuse de ce prétendu rival l'empêchoit de succomber, il prit un Arc, & voulant lui décocher une fleche, il perça Lysimene à la gorge, & du même coup Zénocrate, qui s'étoit mis entre sa Maîtresse & les gens du Prince. Dans ce moment fatal, parut la Princesse de Léonte avec Cleanthe qu'elle avoit rencontré. La vûe de tant de sang répandu les jetta dans la plus grande surprise; ils se hâterent de faire connoître le vaillant inconnu pour Artemidore, frere du Prince de Léonte & de Lysimene; & par-là, ils arrêterent la fureur des Gardes & des Courtisans. Le Prince & Méléonte furent confus à cette nouvelle. Lysimene & Zénocrate guérirent de leurs blessures. Méléonte s'exila de désespoir: Artemidore & Zénocrate quitterent la Cour, où ils ne revinrent qu'après la mort du Roi, l'un pour regner sur les Sujets de son frere, & l'autre sur le cœur de Lysimene.

Histoire d'Hortense & d'Elismonde.

Si les bornes d'une Lettre me le permettoient, Madame, je m'étendrois un peu plus sur une autre Histoire où regne une sorte d'intérêt. Un illustre Citoyen de Veïes en Italie, nommé Mamilius, & le premier Magistrat de cette République, eut un fils appellé Hortense, pour lequel il fit consulter les Devins & les Oracles. Tous lui apprirent que le jeune-homme étoit destiné à porter un jour la Couronne. Mamilius aimoit sa Patrie; & quoique sensible à l'ambition, il avoit trop de vertu pour souffrir que Veïes, à qui il avoit rendu de grands services, pût recevoir de sa famille un maître & un tyran. Ce qui redoubla ses craintes & servit à fortifier les prédictions, c'est que son fils montroit jusques dans les jeux de l'enfance, un esprit de supériorité & un desir de commander, qui le faisoient distinguer de ses égaux. Il avoit déjà toutes les qualités d'un jeune Prince; & Mamilius l'aimoit tendrement. Il résolut cependant de l'éloigner de Veïes, & d'assurer par ce moyen le repos de sa Patrie. Hortense fut envoyé à Corinthe, où il fut élevé par un sage Gouverneur qui avoit ordre de ne jamais revenir à Veïes. Mamilius ne lui laissa manquer d'aucun secours pour l'éducation de son fils. Le jeune homme mit à profit les soins qu'on prit de son enfance; & lorsqu'il eut atteint sa dix-huitieme année, il fit un voyage en Thessalie, dans le dessein de satisfaire sa curiosité & de s'instruire. Un jour qu'il passoit dans une forêt, il apperçut une Cigogne qui tenoit un Serpent, & qui tâchoit de se débarrasser des plis de l'Animal, pour l'enlever avec plus de facilité. Hortense s'amusa à considérer ce combat; il vit que le Serpent étoit prêt de succomber; & par un mouvement

de

de compassion, il tira une flêche sur la Cigogne & la tua. Quelques Paysans qui furent témoins de cette action, accoururent en poussant de grands cris. Ils furent bientôt joints par un plus grand nombre; & se jettant sur le jeune voyageur, ils le conduisirent vers le Juge du lieu, en demandant qu'il fût mis à mort, selon les Loix du pays. Elles prononçoient une peine capitale contre quiconque tueroit une Cigogne, parce que la Thessalie étant infectée de Serpents, on a une vénération singuliere pour des Oiseaux qui font une guerre continuelle à ces reptiles. Hortense étoit donc en danger de perdre la vie, lorsque le bruit de cette avanture parvint aux oreilles d'une Princesse nommée Andronice, sœur du Prince des Messéniens, que le desir de voir les délicieux vallons de Tempé, avoit attirée dans ce pays. Andronice représenta au Sacrificateur & au Peuple, que l'Etranger qu'ils vouloient condamner à mort, ignoroit les Loix & les Coutumes de la Thessalie; qu'ainsi ce seroit une horrible injustice de le traiter comme criminel. Les discours de la Princesse, & plus encore la considération qu'on avoit pour son rang, sauverent la vie au malheureux Hortense. Il témoigna sa reconnoissance à sa bienfaictrice; & comme rien ne l'appelloit plutôt en un pays qu'en un autre, il l'accompagna jusqu'à la Cour du Prince son frere. Il eut même le bonheur, pendant ce voyage, de la sauver des fureurs d'un de ses Amans nommé Attale qui vouloit l'enlever, & pour qui elle avoit une extrême aversion. Ce service que la Princesse eut soin de faire valoir auprès de son frere, lui acquit beaucoup de considération à la Cour. En peu de temps il fut le favori du Prince,

& le canal par où découloient toutes les graces.

Sur ces entrefaites le Prince d'Elide, dont les Etats étoient voisins, vint à mourir, & laissa pour héritiere une fille nommée Elismonde, Princesse d'une grande beauté. Le Prince des Messeniens qui trouvoit ce Pays à sa bienséance, profita de la foiblesse du Gouvernement, & déclara la guerre aux Elidens. Hortense eut tout l'honneur de cette expédition. Deux fois il sauva la vie à son maître, défit les Elidiens commandés par le Prince de Cyparisse, un des Amants de la belle Elismonde, & s'empara de presque toutes leurs Places. Les jeux Olympiques qui survinrent alors, arrêterent les progrès des armes Messeniennes. On fit une trève pour le tems des jeux. Le Prince des Messeniens, Hortense & presque toute la Cour allerent saluer la Princesse Elismonde. Sa beauté enchaîna ses vainqueurs. Le Prince donna ouvertement des marques de son amour. Hortense plus timide fut plus heureux; Elismonde ne put lui refuser sa tendresse. Le Prince découvrit l'intelligence de ces Amants; transporté d'amour & de colere, il exila Hortense comme un rival odieux, & ne se souvint plus qu'il étoit son libérateur & son appui. Hortense partit aussi-tôt; il étoit déja à quelque distance de la Capitale, lorsqu'un bruit de combattans le fit tourner du côté où il l'entendoit. Il voit le Prince des Messeniens presque seul environné d'un gros d'ennemis; il s'avance, fend la presse, se range auprès du Prince qu'un soldat avoit abattu à ses pieds, le dégage, & met en fuite toute la troupe. Le Ciel prit soin de récompenser une action si généreuse: le Prince mourut de ses blessures; & la Princesse Elismonde,

libre alors de choisir un époux, partagea son Trône avec Hortense.

Voilà, Madame, ce qu'il y a de mieux parmi les Episodes du Roman de Clélie. Je pense que vous seriez peu satisfaite des histoires de Tarquin, de Tullie, de Brutus, & de plusieurs autres que vous avez luës dans l'histoire Romaine.

Mais pour changer de sujet, & avant que de vous parler du Roman d'Almahide, qui sera la matiere de la Lettre suivante, permettez-moi de finir celle-ci, par une courte notice du *discours* de Mlle de Scudéri *sur la gloire*, qui a remporté le prix de l'éloquence à l'Académie françoise.

Discours sur la gloire.

La gloire a besoin d'autrui & de nous-mêmes. Un homme seul, & absolument inconnu à tout le monde, n'auroit point de gloire, quelque mérite qu'il put avoir; mais si elle ne subsistoit que dans les autres, il n'y auroit rien qui l'attachât véritablement à nous. Ainsi la gloire consiste à se voir également accompli en soi-même, & dans l'opinion d'autrui. De ce premier fondement, l'Auteur tire toutes les conditions de la véritable gloire. Elle doit être l'image d'un bien qui soit en nous. Il faut que ce bien ne soit pas mêlé d'aucun de mal qui le corrompe & en diminue le mérite. Il faut enfin que ce bien nous soit propre; & qu'il ne vienne pas d'autrui. Mlle de Scudéri examine ces trois conditions, qui forment comme la division de son discours; & elle conclut que l'on ne doit mettre sa gloire ni dans les richesses, ni dans les Palais, ni dans les Equipages; tout cela est hors de nous: ni dans la beauté, ni dans l'esprit, ni dans la valeur, qui deviennent souvent des maux par le mauvais usage qu'on en fait. Il n'y a que Dieu seul qui possede la véritable gloire.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

Roman d'Almahide.

IL sera question, *Madame*, dans cette lettre, du Roman d'*Almahide, ou l'esclave Reine*. Cet ouvrage est tiré de l'histoire des guerres civiles des Maures de Grenade. Mademoiselle de Scuderi s'est approprié les évenemens principaux qui précéderent la destruction de ce Royaume fameux; & par un mélange ingénieux de faits historiques & de fictions agréables, elle a composé un Roman intéressant & curieux. Je vous ai dejà fait observer la maniere dont s'annoncent les Romans de notre Auteur. C'est toujours dans le goût de l'Epopée : rien de plus noble & de plus frappant que leurs débuts. Celui d'Almahide ne le céde point à ceux de Clélie & du grand Cyrus.

» On entendoit crier aux armes par toute la » grande & superbe ville de Grenade ; & tout » le peuple sortant en foule des maisons, exci» toit un tumulte si horrible & si confus, qu'il » auroit donné de la terreur à l'ame la plus as» surée. Le fer & le feu brilloient par toutes les » rues; & l'acier bruni des boucliers des Mau» res, frappé des rayons du Soleil, jettoit au » loin un éclat éblouissant. Tout marchoit, tout » couroit, tout agissoit dans cette Ville allar» mée. Du haut de la tour de la Campane, » l'effroyable tocsin se faisoit entendre. Cent » drapeaux flottoient au gré du vent sur le haut » des murailles du fort & magnifique Château » de l'Halambre, Palais des derniers Rois de

» Grenade. Les deux puissantes factions des
» Abencerrages & des Zegris armoient & divi-
» soient alors toutes les familles illustres & tout
» le peuple de Grenade : les premiers formoient
» un gros bataillon vers la porte de Vivalmaçon;
» les autres s'assembloient dans la grande rue du
» Zacatin ».

Vous concevez déjà, Madame, que l'origine de cette guerre civile étoit une jalousie réciproque des Zegris contre les Abencerrages. Les chefs de ces familles illustres, qui passerent d'Afrique en Espagne, étoient si animés les uns contre les autres, que la ruine de l'un ou de l'autre parti paroissoit inévitable. Le Roi Boaudilin, dont la molle indolence enhardissoit les rebelles, regardoit du haut du Château de l'Halambre ses sujets s'entre-détruire; & son ame timide avoit peine à prendre une résolution digne de la Majesté Royale. Il descendit pour-tant du Palais dans la Place; & ayant rassemblé à la hâte un corps de troupes, il s'avança à leur tête vers le champ de bataille. Cependant la Sultane Reine se livroit à la douleur la plus amere en voyant de dessus ses balcons, le péril où s'exposoit l'illustre Moraizel son pere, & le bel esclave qu'elle chérissoit. Celui-ci s'étoit saisi d'un cimeterre pour la défense du pere de la Sultane; & sa prodigieuse valeur avoit porté la crainte & la mort dans tous les rangs des Zegris. Après bien du sang répandu, le respect dû à la Majesté Royale, arrêta les combattans; & Boaudilin vint à bout de calmer leur fureur. Ce Prince leur proposa de signaler leur reconciliation par des jeux de cannes & des tournois qui étoient fort du goût des Maures.

Avant que Boaudilin eut annoncé ces fêtes & ces divertissemens, Mohavide, chef des Zegris, qui avoit éprouvé la valeur de l'invincible esclave, avoit juré secrettement sa perte, & étoit allé trouver le Roi avec un Alfaqui, ou Moine Mahométan, qui fit un discours pour demander que suivant la loi, l'esclave de la Reine fût mis à mort, pour avoir été trouvé les armes à la main; mais la Sultane, en disant qu'elle l'avoit affranchi avant le combat, arrêta la fureur de Mohavide; & le Roi fit empaler l'audacieux Alfaqui, pour le punir de sa harangue.

On faisoit à Grenade les préparatifs pour signaler par des jeux la réunion des deux partis. Il fut arrêté que le Carousel se nommeroit les *Héros Afriquains ressuscités*; qu'il y auroit douze troupes que l'on appelle Quadrilles, commandées par douze Maures, qui porteroient chacun le nom d'un de ces illustres Afriquains, dont l'histoire a immortalisé la gloire; qu'ils seroient tous masqués; que chaque troupe auroit trois machines, l'une représentant une Ville d'Afrique, l'autre quelque rareté de ce Pays-là; & que la troisiéme seroit un char magnifique, sur lequel on verroit la statue d'une de ces femmes Afriquaines, que la même histoire a rendues célébres, représentée avec le visage de la Maîtresse de chaque Chef de Quadrille. La peine du vaincu devoit être de placer le portrait de sa Maîtresse, au bas de celui de la Maîtresse du vainqueur.

La magnificence & la galanterie des Maures éclaterent dans cette Fête. L'illustre Zelebin représentoit Amilcar, Capitaine des Carthaginois, & conduisoit la premiere troupe. Il suivoit un char pompeux, où l'on voyoit assise la

ſtatue d'Arſinoë, Reine d'Egypte, que tout le monde reconnut pour le portrait de la belle Galiane, Maîtreſſe de ce galant Grenadin. Les autres Quadrilles avoient pour Chefs les plus illuſtres Seigneurs de Grenade, tels qu'Abindarrais, Abdala, Zaïs, &c. La victoire balança quelque tems, & ſe rangea enfin du parti d'Abindarrais, dont l'adreſſe le fit admirer de tous les ſpectateurs. Tous les Chefs avoient fourni leurs courſes ; & les portraits de leurs Maîtreſſes avoient été placés au bas de celui d'Aldoradine, Amante d'Abindarrais, lorſqu'un bruit de trompettes & d'autres inſtrumens militaires annonça une nouvelle entrée. Elle effaça les autres par ſa magnificence. Le Chef ne voulut point ſe faire connoître ; & ſans quitter ſon maſque il fournit les courſes ordonnées, avec tant d'adreſſe & de bonheur, que le vaillant Abindarrais éprouva le même ſort qu'il avoit fait ſubir à tant d'autres. Le brave inconnu reçut des mains de la Sultane Reine, le prix deſtiné au vainqueur ; & ſe mêlant dans la foule du peuple, on le perdit bientôt de vue.

Juſqu'ici, Madame, vous ignorez par quels évenemens Mademoiſelle de Scudéri amène ce que vous venez de lire. Il manque à votre curioſité une narration principale, une connoiſſance de la vie & des actions du bel Eſclave, & le rapport qu'il peut avoir avec la Sultane Reine. C'eſt préciſément dans ce détail que je vais entrer, pour vous faire connoître les principaux perſonnages du Roman. C'eſt un Eſpagnol, eſclave de la Sultane Reine, qui fait ce récit à un autre Eſpagnol, priſonnier à Grenade.

L'illuſtre Moraizel faiſoit dans ſa jeuneſſe

l'ornement de la Cour de Grenade, & l'objet des vœux de plus d'une belle. Mais son cœur n'avoit point encore aimé ; & son indifférence lui avoit fait donner le surnom de bel insensible. Il vivoit depuis long-tems dans cette tranquillité surprenante, lorsqu'un de ses amis nommé Almadan, vint le prier d'être d'un jeu de cannes qu'il avoit dessein de donner pour divertir une Dame qui s'appelloit Semahis, & dont il étoit amoureux. Moraizel le refusa en riant, & lui dit qu'il craignoit de devenir son rival ; qu'il pourroit arriver qu'il réussiroit à plaire à la belle Semahis, & qu'il ne répondoit pas qu'il ne pût perdre sa liberté dans ce galant exercice. Almadan prit ce discours pour une plaisanterie, & insista si fort auprès de Moraizel, qu'il obtint ce qu'il demandoit. Ces deux illustres Maures parurent dans la Place de Vivarambl e, à la tête chacun d'un escadron de Cavaliers d'élite : on vit bien-tôt les cannes voler en éclats de toutes parts ; & les différentes évolutions de ces deux troupes présenterent un spectacle agréable. Mais l'adresse & le courage de Moraizel enleverent tous les suffrages ; & la fière Semahis, indignée contre son Amant qui s'étoit laissé vaincre, commença à regarder favorablement son vainqueur. De son côté Moraizel sentit dans son ame des mouvemens inconnus ; & il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il aimoit. Sa passion ne déplut point à Semahis. Almadan désespéré se confina dans la solitude, pour ne point être témoin du mariage de son rival. Le gage de cette union fut une fille nommée Almahide, sur la naissance de laquelle Moraizel consulta un Arabe fameux dans l'Astrologie judiciaire, & dont les prédictions pas-

soient pour des oracles. Cet Arabe trouva après un grand travail, que celle pour qui on le consultoit, seroit *fort sage & fort amoureuse ; qu'elle seroit en même tems fille & femme, vierge & mariée, Esclave & Reine, femme d'un Esclave & d'un Roi ; heureuse & malheureuse ; Mahométane & Chrétienne ; innocente & crue coupable, & exposée au danger d'être brûlée toute vive.*

Cette prédiction extraordinaire embarrassa d'autant plus Moraizel, que la grande habilité de l'Arabe l'empêchoit de douter de ce qu'il avançoit : il réfléchit quelque tems sur ce qu'il venoit d'entendre ; & craignant que sa fille ne fût un jour le fatal flambeau qui causeroit la ruine de sa Patrie, il résolut de l'éloigner de Grenade. Pour cet effet il la fit embarquer avec sa nourice & quatre esclaves, dont je fus l'un (c'est toujours l'Espagnol qui parle). Le vaisseau que nous montions étoit à peine en pleine mer, qu'il fût attaqué par des Corsaires dont il devint la proie.

Deux ou trois ans avant la naissance d'Almahide, le Duc de Medine Sidonia, Seigneur des plus considérables de la Castille, & descendant des anciens Rois de Léon, eut un fils, sur le sort duquel il consulta un Astrologue habile, qui lui dit, que s'il ne prenoit bien garde à cet enfant jusqu'à sa vingtiéme année, il seroit infailliblement Esclave. Le Duc pour profiter de l'avis qu'il avoit reçu, éloigna son fils de la Mer & de la Cour, & le confina dans une fort belle maison en Andalousie, qui s'appelle Fontaine, résolu de ne point souffrir qu'il partît de-là, que la mauvaise constellation ne fut passée.

Cependant les Corsaires qui avoient pris Almahide, furent frappés d'étonnement à la vue

de la beauté extraordinaire de cet enfant. Ils crurent qu'ils en tireroient un grand profit s'ils alloient la vendre à Constantinople ; mais une tempête affreuse qui s'éleva tout-à-coup, fit évanouir leur projet. Les Corsaires furent submergés dans les flots. Almahide & moi nous fûmes jettés sur le rivage de la mer, où les pécheurs nous secoururent. Comme je ne trouvai point d'abord Almahide, je crus que la mer l'avoit engloutie; & j'allai seul jusqu'à Medine Sidonia, pour chercher de l'emploi auprès du Duc ; mais ma surprise fut extrême, lorsque me présentant à lui, je vis à ses côtés la petite Almahide, qui me reconnut aussi-tôt. J'appris que des pécheurs l'ayant trouvée à demi morte sur le rivage, l'avoient portée dans cette maison. Le Duc me caressa beaucoup, & me confia l'illustre Ponce de Léon son fils, avec qui il me pria de demeurer à Fontaine. La petite Almahide nous fut laissée pour divertir le jeune Espagnol ; & le Duc s'en retourna avec la Duchesse à la Cour. Je commençai donc dans le plus beau lieu de la terre, d'élever avec soin les deux plus belles personnes du monde; & je vis croître parmi des fleurs deux beautés qui les effaçoient par leur éclat. Le premier fruit de mes peines & des soins du jeune Ponce de Léon, fut la conversion d'Almahide qui devint Chrétienne & fut nommée Aminte. Depuis ce jour-là, l'amour de Ponce de Léon sembla prendre de nouvelles forces ; & la passion de la jeune Aminte, quoique plus cachée, n'en étoit pas moins ardente.

Cependant quelque joie qu'ils eussent l'un & l'autre, de se voir toujours ensemble, insensiblement leur humeur devint plus sombre & plus

inquiette ; l'un paroissoit plus rêveur, l'autre se montroit plus retenue ; & tous deux comme à l'envi poussoient & supprimoient des soupirs qui faisoient voir le désordre de leur ame, même en tâchant de le cacher. Cette douce & ingénue familiarité que l'enfance avoit fait naître & croître avec eux, commençoit à changer comme leur âge ; & chacun s'observant avec plus de soin, & se concertant davantage, ils en disoient moins & en pensoient plus. Ponce de Léon rompit enfin le silence ; & la jeune Aminte l'écouta en tremblant, mais sans colere. Leurs cœurs étoient si parfaitement unis, qu'ils avoient les mêmes goûts, les mêmes pensées & les mêmes inclinations.

Il est nécessaire de sçavoir, pour l'intelligence de la suite de cette histoire, que le Duc de l'Infantade a une fort belle maison à deux ou trois lieues de Fontaine, qui s'appelle Paradas, où son fils Dom Alvare, Marquis de Monte-Mayor fit alors un voyage. Il vint voir Ponce de Léon : les civilités furent réciproques ; mais la beauté d'Aminte surprit tellement le Marquis, que Ponce qui s'apperçut du plaisir qu'il prenoit à la regarder, conçut dès-lors des sentimens de jalousie & de haine contre ce rival. Dom Alvare sortit à regret de Fontaine ; mais il y laissa sa liberté ; & il n'espéra plus de repos hors de la présence d'Aminte. Il revint plusieurs fois à Fontaine, & fit connoître par des vers sa passion à celle qui la causoit. Ponce de Léon dont la jalousie étoit au comble, alla le trouver un jour à Paradas, lui proposa de se battre, & le blessa. Cette affaire qui fut bientôt sçue à la Cour, affligea les Peres de ces jeunes Seigneurs. On crut qu'en faisant

venir Aminte à la Cour, on ôteroit à ses Amants la cause de leur haine. Cette précaution fut inutile : le Marquis de Monte-Mayor que rien ne retenoit à la Campagne, en revint fort satisfait; parce qu'il savoit que son rival n'auroit pas le même avantage que lui de voir sa Maîtresse. Il n'en fit pas plus de progrès dans le cœur d'Aminte, qui quoiqu'éloignée de Ponce de Léon, n'avoit de tendresse que pour lui. Dom Alvare, ayant perdu toute espérance, saisit avec plaisir une occasion de nuire à son rival, en lui ôtant sa Maîtresse : il sçut d'un Espagnol qui avoit été esclave avec moi à Grenade, qu'Aminte étoit la fille de Moraizel. Dom Alvare manda aussitôt cette nouvelle à Grenade; & Boaudilin, à la priere de Moraizel, fit redemander Almahide au Roi Ferdinand & Isabelle, qui ne voulurent point lui refuser cette demande. Aminte fut arrachée de la maison du Duc de Medine Sidonia, qui pour lors étoit mal à la Cour, & fut renvoyée à ses parens, qui la reçurent avec les témoignages de la joie la plus vive.

Cependant l'infortuné Ponce de Léon s'abandonnoit aux larmes & au désespoir dans la solitude de Fontaine. Ne pouvant plus vivre éloigné d'Aminte, il prit l'étrange résolution d'aller la trouver à Grenade. Il sortit de l'Espagne avec autant de secret que de diligence ; & s'étant revêtu d'un habit d'esclave, il se fit présenter à l'illustre Moraizel, qui le prit à son service. D'un autre côté, Dom Alvare s'étant douté du projet de son rival, s'échappa de la Cour, vint sur les frontieres, où les Maures commandés par Moraizel, s'étoient avancés. Ce jeune Seigneur s'engagea dans les bataillons Ennemis,

où il fit des prodiges de valeur ; & ſuccombant enfin ſous le nombre, il ſe rendit à Moraizel, qui l'envoya en préſent à ſa fille, comme il avoit fait de Ponce de Léon. Les voilà donc tous deux eſclaves au ſervice de leur Maitreſſe : quelque peine qu'ils euſſent à ſe ſouffrir ſi près l'un de l'autre, leur intérêt commun les fit réſoudre à ne ſe point découvrir.

Les troubles commençoient à naître dans Grenade par l'animoſité des Abencerrages & des Zégris. Boaudilin qui aimoit une femme du peuple, & qui ſentoit la néceſſité d'épouſer quelque perſonne illuſtre pour rétablir l'union parmi ſes ſujets, fit demander Almahide en mariage ; comme il ſçavoit qu'il n'en étoit pas aimé, il lui propoſa de vouloir prendre le nom de Reine, ſeulement pour lui donner le tems de pacifier ſon état. Il lui confia enſuite ſon amour, & lui promit de lui faire épouſer celui qu'elle aimeroit le mieux, pour la récompenſer de ſa complaiſance. Almahide ſe prêta avec peine à cet arrangement biſarre ; mais, pour ſon malheur, la perſonne qu'aimoit Boaudilin vint à mourir ; & le Roi qui prit pour Almahide une véritable paſſion, ne voulut point qu'elle deſcendît du Trône. Almahide s'afflige ; nos illuſtres eſclaves ſe déſeſperent ; cependant le feu de la diſcorde s'allume partout : le vindicatif Mohavide jure la perte des Abencerrages. Il va trouver le Roi à qui il les repréſente comme des traîtres ; & non content de cette calomnie, il attaque l'honneur de la Sultane, dont la famille étoit Abencerrage, & s'offre à ſoutenir, l'épée à la main, qu'elle a manqué à l'honneur de ſon ſexe & à la foi conjugale. Cette accuſation étrange eſt ſuivie

du massacre des principaux du parti de la Reine, dont Boaudilin craignoit le ressentiment. Ceux qui échappent aux fureurs du Prince, cherchent leur salut dans la fuite, ou attendent une occasion de se venger. Cependant la Sultane court risque de perdre la vie par le feu, en cas que personne ne prenne sa défense. Un Chevalier inconnu paroît dans Grenade, & demande à confondre la malignité de Mohavide. Le combat se fait en présence de toute la Cour & du peuple assemblé. Mohavide vaincu avoue sa perfidie. Le vainqueur est reconnu pour le bel affranchi de la Reine. On apprend que c'est l'illustre Ponce de Léon ; & le Roi pour s'attacher ce vaillant Chevalier, lui permet d'épouser Almahide, après avoir fait serment que son mariage n'avoit été qu'une feinte. Dom Alvare a la générosité de céder à son rival une Maitresse, dont il n'a pu se faire aimer ; & l'illustre Moraizel passe à la Cour de Ferdinand avec toute sa famille.

Episodes du Roman d'Almahide.

Vous venez de voir, Madame, l'ensemble & la marche du Roman d'Almahide ; les avantures qui en forment les Episodes, sont celles des principaux Seigneurs de la Cour de Grenade. Vous avez déjà vû l'histoire de Moraizel & de sa fille. Écoutez présentement celle du fameux Abindarrais que vous connoissez, je pense, un peu de réputation ; sa vie, comme vous l'allez voir, fut un tissu d'avantures galantes, qui n'eurent rien de sérieux ni de solide. Cet illustre Maure, fils de Caraman, dut sa gloire à sa bravoure, & plus encore à son esprit ; ses Poësies étoient estimées ; & l'éclat de sa naissance donnoit un nouveau lustre à ses talens. Il passa sa premiere jeunesse à Ceute en Afrique, où son

Histoire d'Abindarrais.

pere s'étoit retiré pour quelques mécontentemens. Les graces nâquirent avec lui, & son amour avec elles; il commença d'aimer dès qu'il commença à se connoître. Il s'attacha d'abord à une fille de qualité de Ceute, appellée Donique, d'une beauté égale à sa naissance. Abindarrais, fit sa déclaration par une piéce de vers : Donique les reçut favorablement ; & cet accueil en fit naître beaucoup d'autres. Mais Donique ne tarda pas à se voir l'objet des vœux de plusieurs jeunes gens distingués. Le Maure Aladin parut le plus empressé à lui faire sa cour. Abindarrais en fut allarmé ; mais il n'osoit faire éclater sa jalousie. Aladin lui fournit lui-même une occasion de se venger. Il parla d'Abindarrais en termes offensans ; ce dernier l'alla trouver secrettement, se battit avec lui, & le força de s'avouer vaincu.

Cependant les intérêts du Roi de Maroc ayant fait sortir Caraman & son fils de Ceute, pour aider ce Prince de leurs armes, Donique oublia insensiblement son Amant, & lui préféra son rival. Depuis elle quitta Aladin pour Osmar; de maniere que lorsqu'Abindarrais fut de retour, il trouva que Donique étoit perdue d'honneur. Il n'eut garde de reprendre ses chaînes ; mais il eut la générosité de voir, les armes à la main, Aladin & Osmar dont les discours avoient flétri la réputation de Donique ; & il sçut les forcer au silence.

Abindarrais porta ses soupirs à Méladine, & prit pour confident Acomar, qui aimoit Zelindaxe ; mais par une bizarrerie étrange, Acomar devint amoureux de Méladine ; & Abindarrais le fut de Zelindaxe. La découverte de cette double intrigue mit fin aux amours des deux confidents.

Abindarrais chercha fortune ailleurs ; Galime reçut l'offre de son cœur ; l'infidélité de cette maîtresse causa celle de son Amant. Il la quitta pour une autre, qui d'abord le reçut fort mal, sur l'opinion qu'elle avoit de sa légéreté ; mais comme il étoit difficile de se défendre des attaques d'un assaillant aussi aimable, Amesabeg crut être aimée, & aima son vainqueur. Jacup dont elle avoit agréé d'abord les services, vit avec peine les soins de ce rival ; il chercha l'occasion de se battre contre Abindarrais & la trouva. Il fut vaincu ; sa défaite lui fut avantageuse ; car depuis ce combat, il fut plus aimé qu'auparavant d'Amesabeg ; & Abindarrais le fut moins. Celui-ci se tourna d'une autre côté, toujours avec aussi peu de succès. Il aima, les unes après les autres, une coquette enjouée, une prude mélancolique, une femme mariée, une veuve, & plusieurs autres dont les défauts le rebuterent. Il étoit réservé à la belle Aldoradine de fixer ce volage: ils s'aimerent avant que de se connoître ; & leur tendresse, soutenue de beaucoup de vertu & de mérite, résista aux coups du tems & de l'inconstance.

Histoire d'Abdala & de Fatime. L'histoire suivante d'Abdala & de Fatime, est d'un autre genre. Abdala étoit fils d'Homar, Lieutenant de Roi d'Exitane, Ville maritime dont Hali étoit Gouverneur. Hali avoit une sœur nommée Alabée, dont l'esprit entreprenant & artificieux fit tous les malheurs d'Homar. Elle souffroit avec peine, que ce Lieutenant eut toute l'autorité dans Exitane, tandis qu'Hali, homme foible & indolent, n'étoit regardé que comme une ombre ; & dès-lors elle résolut la perte d'Homar. Comme la nature lui avoit accordé la beauté, elle ne manquoit pas de moyens, pour faire

réussir

réussir son projet. Le Lieutenant de Roi d'Exitane avoit du penchant à l'amour ; il ne put tenir contre les charmes de la sœur du Gouverneur. Regards, sourires, confidences, tout fut mis en usage par Alabée ; & lorsqu'elle crut être assurée de l'attachement d'Homar, elle lui dit que la Reine Régente, craignant les cabales des Grands du Royaume, la prioit de gagner le Lieutenant d'Exitane, & l'invitoit elle-même à se rendre à la Cour pour prendre ensemble quelques mesures. Après ce discours, elle excita l'ambition d'Homar, lui fit envisager les premieres charges à la Cour de Grenade, & partit en lui réitérant les plus belles promesses. Arrivée à la Cour elle fit sentir à la Reine de quelle importance il étoit pour elle d'avoir Exitane entre les mains ; elle ajouta qu'Hali consentiroit volontiers à se défaire de son Gouvernement ; mais qu'Homar étoit le seul obstacle qu'il falloit surmonter ; qu'elle l'avoit déjà fait en partie, en lui promettant de la part de Sa Majesté, des honneurs & des charges ; qu'il falloit faire venir Homar ; que dès qu'on seroit maître de sa personne, on le deviendoit aisément d'Exitane. La Reine approuva tout ce que proposoit Alabée ; & celle-ci écrivit à Homar, qu'elle avoit obtenu pour lui la Charge de Grand-Visir. Cette lettre fut accompagnée d'une autre de la Régente, qui disoit à peu-près les mêmes choses. Homar aveuglé par l'amour & par l'ambition, quitta Exitane malgré les larmes de son épouse & les conseils de ses amis. Alabée alla au devant de lui, la joie peinte sur le visage ; & en lui renouvellant les promesses qu'elle lui avoit faites, elle le conduisit chez la Reine où il fut arrêté & mis en prison. On en-

voya aussitôt des ordres à Exitane, de remettre la Ville; mais les habitans se révolterent, assiégerent & prirent le Gouverneur, résolus de ne le relâcher, que lorsqu'on leur auroit rendu leur Lieutenant.

Cependant Alabée pressoit la Régente d'achever ce qu'elle avoit commencé, & de faire mourir Homar pour ôter aux rebelles tout prétexte de révolte. Ne pouvant la déterminer, elle résolut la perte du Lieutenant par une autre voie. Homar avoit été autre fois Amiral d'une flotte; & ses vaisseaux avoient fait plusieurs prises sur les ennemis de l'Etat, dans un tems où une trêve entre les Maures & les Espagnols étoit sur le point d'expirer. Les Marchands qui avoient perdu leurs effets, avoient porté leurs plaintes; mais on n'y avoit eu aucun égard à cause de la guerre qui survint peu de tems après. Alabée résolut de faire revivre cette affaire pour perdre Homar. Elle gagna des esclaves qu'elle instruisit à faire, les uns, les roles de Matelots de la flotte qu'Homar avoit commandée; les autres, ceux des Marchands qui avoient été dépouillés. Ces monstres formés par Alabée, déposerent tout ce qu'elle voulut, & demanderent à être confrontés à Homar. Ils parurent devant ce vertueux Grenadin, dont la présence auroit dû les confondre: mais dignes disciples de la femme la plus scélérate, ils soutinrent hardiment leurs discours; & l'innocence fut sur le point de subir les châtiments dûs aux plus grands crimes. C'en étoit fait d'Homar, si le jeune Roi n'eut refusé de signer l'arrêt de mort, qu'un tribunal inique avoit prononcé contre lui. Il resta dans sa prison, où la Reine & Alabée envoyoient continuellement, pour le faire résoudre à donner

la démission de ses Charges. Leurs efforts eussent été inutiles, si la femme d'Homar, la vertueuse Lyparis, ne fut venue d'Exitane pour lui arracher son consentement. Homar se laissa vaincre, & accorda ce qu'on lui demandoit. Il fut condamné au bannissement, & quitta sa patrie, sans vouloir être accompagné de sa femme, qui mourut de douleur peu de tems après. Cette mort acheva de rompre dans le cœur d'Homar, tous les liens qui le retenoient dans son pays; il ne respira plus que la vengeance. Ayant acheté un vaisseau & levé des Matelots & des soldats, il déclara en quelque sorte la guerre au genre humain; mais surtout aux Maures dont il attaquoit & prenoit les navires. Ce fut ce même genre de vie, que mena dans ses premieres années, le jeune Abdala son fils. Homar se fit appeller Osorio; & son fils Rodrigue; & ces illustres Corsaires devinrent bientôt la terreur des mers. Mais il est tems de parler de Fatime.

Orçan, pere de cette Belle, étoit un des premiers de la famille des Zégris, descendu des Rois de Cordoue. Ayant perdu sa femme, il ne lui resta point d'autre enfant que la jeune Fatime qu'il fit élever avec un soin proportionné à sa condition, à sa beauté & à sa richesse. Cette même richesse lui suscita des envieux qui lui firent naître de si fâcheuses affaires, qu'après avoir perdu tout son bien, comme Homar, il fut banni, comme lui, du Royaume de Grenade, sans que la redoutable faction des Zégris le pût empêcher. L'égalité de leur infortune leur fit prendre une égale résolution; car Orcan étant un homme de courage, & ne sçachant que devenir, prit de l'emploi parmi les Corsaires de Biserte, qui lui don-

nerent le commandement d'un vaiſſeau. De peur que le nom d'Orcan ne le fît connoître dans une profeſſion indigne de ſon rang, il ſe nomma Palfi, & ſa fille Iſa; & il la mena avec lui ſur mer. Il fit pluſieurs voyages dans leſquels il acquit tant de réputation par ſa valeur, que les Corſaires le choiſirent pour leur Amiral. Sa flotte ne trouvant plus rien à prendre ſur la Méditerranée, paſſa le détroit, vint ſur l'Océan, & alla mouiller à l'un des bouts de l'Ile de Calis, pendant que par hazard, celle d'Oſorio jetta l'ancre à l'autre extrémité. Rodrigue s'étant un peu trop avancé, par la curioſité de voir cette Ile, fut rencontré par quelques-uns des gens de Palfi, qui l'entraînerent dans leurs vaiſſeaux; mais la flotte de Palfi ayant découvert celle d'Oſorio, mit promptement à la voile, & gagna la pleine mer. Oſorio ne voyant point revenir ſon fils, envoya dans différens endroits de l'Ile pour le chercher, & n'en apprit aucunes nouvelles. Il étoit dans cette inquiétude, lorſqu'un vieux Pêcheur, que ſes ſoldats lui amenerent, lui dit qu'il avoit vu quelques Pirates faire monter de force ſur leur bord un jeune Eſpagnol de bonne mine & bien vêtu; qu'il n'avoit pas été plutôt embarqué, que toute la flotte avoit levé l'ancre, & s'étoit remiſe à la mer. Oſorio ne doutant plus que ce ne fût ſon fils, ſuivit cette flotte, réſolu de combattre & de périr, ou de retirer le jeune homme de leurs mains. Mais les vents & la mer ne ſeconderent pas ſon intention.

La jeune & belle Iſa étoit auprès de ſon pere, lorſqu'on lui préſenta ce nouvel eſclave; elle attacha ſi bien ſes yeux & ſon eſprit ſur ſon viſage, & il fut lui-même ſi attentif à la conſidérer, qu'il

ne vit aucune autre chose. Isa trouva Rodrigue de si bonne mine & si bien fait, qu'elle soupira en lui voyant donner des fers ; & elle en prit peut-être elle-même de plus difficiles à rompre.

Cependant cette flotte alla encore une fois vers l'Ile de Calis ; & par un hazard singulier, celle d'Osorio vint mouiller derriere un Cap qui en étoit fort voisin. Rodrigue ne douta point que son pere n'en vînt aux mains avec la flotte de Palsi ; & sans attendre cet événement il crut que le seul voisinage d'Osorio suffiroit pour le délivrer, pourvû qu'Isa voulut l'accompagner dans sa fuite. La fille de Palsi consentit à tout pour suivre son Amant ; & dès le milieu de la nuit, Rodrigue ayant gagné quelques soldats, descendit dans l'Esquif avec Isa, & joignit le Cap qui séparoit les deux flottes. En peu de tems il approcha des vaisseaux de son pere ; & s'étant présenté à lui avec sa maîtresse, il en fut reçu avec mépris, pour avoir mieux aimé devoir son salut à la fuite qu'à son courage. La surprise & la douleur de ces Amants furent extrêmes ; mais Osorio se laissa fléchir ; & Rodrigue rentra en grace avec lui.

Les choses en étoient là, lorsqu'Osorio apprit que ses ennemis venoient à lui ; & qu'ils étoient déjà fort près. Alors donnant ses ordres il se tourna vers Rodrigue ; & lui adressant la parole, si vous êtes encore mon fils, lui dit-il, vous viendrez défendre la vie de votre pere & nous venger du Pirate Palsi. Rodrigue obéit ; & malgré les larmes de la belle Isa qui s'efforçoit de le retenir, il s'avança du côté des ennemis, & les attaqua avec un courage invincible ; mais les gens de Palsi se rallierent, & fondant avec impétuosité sur ceux d'Osorio, les mirent en fuite, & firent leur Ami-

ral prisonnier; content de cet exploit, Palfi regagna ses vaisseaux.

Dans la chaleur du combat, & parmi le tumulte des armes, les deux chefs des Pirates s'étoient vus sans se reconnoître; mais se regardant ensuite avec plus de loisir, l'ancienne animosité des factions des Abencerrages & des Zégris leur dit dans le cœur, que leurs yeux ne se trompoient pas, & qu'ils étoient doublement ennemis. Je ne vous demande point votre fils, lui dit Palfi; quoique, comme mon captif, je pourrois l'exiger; mais je veux seulement ce qui m'appartient; c'est-à-dire, l'ingrate Isa, afin qu'en lui ôtant la vie, j'acheve la mienne dans le plaisir de l'avoir privée de ce qu'elle tenoit de moi. La haine que vous avez pour elle, reprit Osorio, justifie l'amour de mon fils, & montre que j'avois tort de blâmer ce que je vois digne de louange. Encore une fois, reprit Palfi, songez-bien à ce que je vous propose; écrivez à votre fils qu'il me renvoye ma fille; & s'il le fait, je vous rendrai la liberté. Palfi dépêcha un Capitaine de vaisseau à Rodrigue pour lui faire la même proposition; ajoutant qu'il ne reverroit jamais son pere, s'il ne rendoit Isa; que c'étoit la rançon qu'il demandoit pour lui; & que s'il entreprenoit de l'attaquer, il feroit poignarder son pere en sa présence. Cette proposition jetta Rodrigue dans le plus cruel embarras; résolu de ne point rendre sa maîtresse, il ne vouloit pas non-plus exposer la vie de son pere. Il crut avoir trouvé le moyen de satisfaire à l'amour & à la nature; & sans communiquer son dessein à sa maîtresse, il s'avança seul vers les vaisseaux de Palfi, & s'offrit lui-même pour la rançon de son pere. Dans ce moment parut aussi

la belle Isa, qui ayant formé un pareil projet que Rodrigue, venoit se remettre entre les mains de Palsi pour sauver les jours du pere de son Amant. La fureur de Palsi augmenta à la vue de ces deux personnes; il commanda qu'on ôtât les fers à Osorio pour les en charger: mais ce généreux Amiral refusa d'être libre à ce prix. D'un autre côté Isa & Rodrigue se disputoient entr'eux pour se faire croire plus coupables l'un que l'autre; Palsi ne put résister à tant de générosité; il écouta la voix de la nature, & fit grace à ces illustres malheureux. Les deux Amiraux joignirent leurs vaisseaux, & ayant apperçu les flottes des Maures & des Espagnols qui se livroient un sanglant combat, ils se rangerent du côté de leurs compatriotes, & défirent les Espagnols. Ce service signalé les réconcilia avec le Roi de Grenade, qui les rappella à sa Cour & les combla de bienfaits.

Vous voyez, Madame, que la plûpart des Episodes de Mademoiselle de Scudéri forment, pour ainsi-dire, autant de Romans curieux, dont la lecture inspire ces sentimens de tendresse & de compassion que nous éprouvons à une belle Tragédie; il ne leur manque qu'un peu plus de chaleur dans le récit, de précision dans le stile, & de choix dans les expressions. La situation d'un fils qui ne peut sauver son pere qu'en perdant sa maîtresse, à été imitée par plusieurs de nos Tragiques modernes.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Pensées diverses.

NE voulant point interrompre la marche des Romans de Cyrus, de Clélie & d'Almahide, j'ai réservé, Madame, pour une autre lettre, quelques pensées, quelques traits de morale, répandus dans le cours de ces histoires, & quelques portraits où l'on reconnoît plusieurs personnages célebres de la Cour de Louis le Grand. Je commence par les pensées.

» L'amour est une passion qui ne s'amuse pas » à délibérer sur les choses qui doivent la sa» tisfaire.

» L'amour est accoutumé de faire des muets » de ceux qui parlent le mieux.

» Otez l'inquiétude & le mystere à l'amour, » vous lui ôtez tout ce qui donne de l'esprit à un » Amant. La raison toute seule ne peut jamais » faire naître l'amour; mais l'amour que la raison » autorise, est mille fois plus fort que celui que » la raison combat; & pour aimer fortement, il » faut que celui qui aime, puisse dire qu'il au» roit dû choisir ce qu'il a aimé sans choix.

» L'amour ne peut jamais causer de plaisirs » tranquilles; & soit qu'il donne de la joie ou » de la douleur, ce n'est jamais qu'en tumulte, » avec agitation & en désordre.

» Les Amans servent plus volontiers leurs » amis amoureux que les autres.

» L'amour & la douleur joints ensemble, sont » deux sources inépuisables de pensées.

» La derniere félicité de l'amitié consiste principalement à se dire l'un à l'autre sans contrainte, tout ce qu'on a dans le cœur.

» Il faut bien souvent, pour servir ses amis ne croire pas toujours ce qu'ils disent, & ne faire pas toujours ce qu'ils veulent.

» L'amitié adoucit toutes les douleurs; redouble tous les plaisirs.

» Il est difficile de donner des bornes à l'ambition. Dès qu'on désire une chose, on fait ce qu'on peut pour l'acquérir; dès qu'on l'a acquise, on en désire une autre plus grande, dont on se voit plus proche qu'on ne l'étoit de celle qu'on a acquise la premiere; en sorte que s'approchant toujours davantage des grands emplois à mesure que la faveur augmente, le désir croît quand on pense qu'il doit être satisfait; ainsi toutes les passions se réunissant en une seule, il arrive souvent que l'ambition étouffe l'amour, affoiblit l'amitié, change tous les plaisirs en un seul plaisir qui est celui d'acquérir, & change même de telle sorte le cœur de ceux qui s'en laissent posséder, qu'on ne les connoît plus, qu'ils ne connoissent plus ceux qu'ils connoissoient & qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes.

» Le souvenir des bienfaits s'efface dans notre esprit, comme la douleur dans le cœur des personnes affligées, où chaque moment en dérobe une partie. De sorte que le tems affoiblit & diminue la reconnoissance aussi-bien que l'affliction.

» Il appartient à la reconnoissance de faire quelquefois naître l'amitié; mais il ne lui appartient pas de faire naître l'amour.

» Il n'y a rien de plus dangereux à voir qu'une
» Belle affligée.
» La cruauté des Belles s'oublie aisément dès
» qu'elles cessent d'en avoir.
» Ce n'est point sur le rapport d'une Belle qu'il
» faut juger d'une autre Belle; parce qu'elles ont
» presque toutes la foiblesse de croire qu'elles se
» donnent la gloire qu'elles ôtent aux autres.
» L'espérance est comme une jeune étourdie qui
» croit tout ce qu'on lui dit, pourvu qu'il lui
» plaise; qui n'a que de l'imagination & point
» de jugement; que des chimeres divertissent;
» qui sur de légeres apparences prévoit une mul-
» titude de plaisirs qui ne peuvent être, & qui
» malgré cette hardiesse à se promettre tout de
» l'avenir, ne laisse pas d'abandonner le cœur
» d'un Amant, & de lui faire craindre jusqu'aux
» plus petites choses.
» Les plaisirs que la seule espérance donne
» sont toujours accompagnés d'inquiétude.
» Il n'y a rien de plus propre à faire cesser
» l'amour, que de faire cesser l'espérance.
» L'indifférence est quelque chose de plus of-
» fençant que la haine parmi les personnes qui
» ont l'ame tendre.
» Il y a beaucoup plus à espérer d'un homme
» qui s'attacheroit fortement à quelque chose de
» mauvais au commencement de sa vie, que
» d'un autre qui ne s'attacheroit à rien. Il ne faut
» que donner un objet raisonnable à celui qui
» sçait aimer ou haïr opiniâtrement, pour en fai-
» re un homme vertueux; mais pour celui qui est
» incapable d'attachement & qui a une indiffé-
» rence universelle dans le cœur, on n'en peut
» jamais rien faire; & la philosophie qui se van-

» te d'avoir des remedes pour toutes les maladies
» de l'ame, n'en a jamais eu pour guérir un
» cœur indifférent. L'indifférence est pour l'or-
» dinaire une Compagne inséparable de la mé-
» diocrité d'esprit. Cette espece de tempéra-
» ment tiede, qui ne produit que de foibles
» désirs, ne donne aussi que de foibles lumieres;
» de sorte que ceux qui sont faits ainsi, ne con-
» noissant rien avec certitude, ne s'attachent aussi
» à rien avec opiniâtreté.

» Le propre de la jalousie est de préoccuper,
» de changer les objets, de séduire la raison, &
» de la forcer à expliquer toutes choses au désa-
» vantage de celui qui les explique. Elle trouble
» même les sens; & au lieu que quelquefois les
» yeux trompent l'imagination, il arrive très-
» souvent que l'imagination d'un jaloux trompe
» ses yeux, & lui fait croire qu'il voit ce qu'il
» ne voit pas.

» Quand on est mari & jaloux, la jalousie ne
» cesse point avec la passion qui la fait naître.
» La jalousie est une passion qui ne se cache pas
» comme l'on veut; on la montre malgré soi;
» & on la montre même quelquefois en la ca-
» chant.

» Il est naturel à toutes les personnes qui sont
» d'un tempérament jaloux, d'avoir une curio-
» sité universelle, quoiquelles n'aient aucun su-
» jet particulier de jalousie.

Pour achever, Madame, de vous faire connoître l'art & l'esprit de Mlle de Scudéri, je placerai à la suite de ces pensées détachées, tirées de ses Romans, une conversation prise dans Clélie, où les interlocuteurs s'amusent à faire des souhaits. Un certain Amilcar, homme galant Portrait.

& facétieux, s'exprime ainsi, après que tous les autres ont parlé. Vous reconnoîtrez aisément à qui s'adresse l'éloge flateur que renferme le souhait d'Amilcar.

» Je ne voudrois être, dit-il, ni Roi, ni Con-
» quérant usurpateur; mais pour la naissance je
» voudrois être d'une race très-illustre, & que les
» changemens qui arrivent successivement dans
» tout l'Univers, eussent abbattu ma maison, &
» ne m'eussent presque laissé d'autre avantage
» que la noblesse du sang; être sorti de parens
» vertueux & avoir moi-même beaucoup de ver-
» tu. J'avoue que je voudrois être bien fait,
» avoir l'air noble, la physionomie heureuse &
» la mine fort haute. Pour de l'esprit je voudrois
» en avoir infiniment, mais surtout d'un esprit
» du premier ordre, capable des grandes choses,
» de gouverner des peuples, de conseiller des
» Rois, de connoître tous les intérêts des Mo-
» narques, les moyens de soutenir les grandes
» guerres, l'art des grandes négociations, de pé-
» nétrer les secrets de tous les cœurs; & sur tou-
» tes choses, je voudrois avoir le talent de per-
» suader, qui est presque le plus nécessaire de
» tous, quand on est dans les grands emplois. Je
» voudrois aussi dans le commencement de ma
» vie aller à la guerre & donner des marques de
» mon courage; & pour me faire connoître tout-
» d'un-coup avec éclat, je voudrois que la for-
» tune, par quelque voye extraordinaire, me fît
» trouver entre deux armées prêtes à combattre,
» & que pour commencer à donner des marques
» de mon adresse & de mon éloquence, j'eusse
» le plaisir de faire tomber les armes des mains
» à ces deux armées ennemies, & la gloire de

» rétablir la paix entre deux grands Princes. En-
» suite je souhaiterois qu'il y eût un Royaume
» qui fut l'asyle des Sciences & des Beaux-arts,
» où il y eut un grand & excellent Ministre, qui
» par mille grandes actions eût mérité l'admira-
» tion de toute la terre, afin qu'en étant aimé
» & estimé, je vinsse tout-d'un-coup à être con-
» sidéré dans ce grand état. J'aurois même un plai-
» sir extrême (si les Dieux vouloient qu'il mou-
» rût avant moi) qu'il conçût le dessein de me
» laisser au Roi son maître, comme un servi-
» teur fidele & capable de lui aider à soutenir le
» faix des affaires & d'occuper sa place; que de
» son côté le Roi le prévînt, & formât le même
» dessein, comme m'en jugeant le plus digne;
» & que se communiquant leurs pensées, j'eusse
» l'avantage d'être le choix d'un grand Prince
» & celui d'un grand Ministre. Pour comble de
» bonheur, je voudrois que ce Roi me laissât en
» mourant la conduite du jeune Prince qui lui
» devroit succéder, & celle de tout son Etat.
» Mais pour signaler davantage ma prudence, je
» voudrois avoir une grande guerre à soutenir,
» & que bientôt après la mort du Roi, il y eût
» plusieurs Villes prises & plusieurs batailles ga-
» gnées. Je ne voudrois pourtant pas que la for-
» tune me fût toujours favorable, & n'avoir que
» des succès faciles & sans obstacles. Au contrai-
» re je voudrois voir tout-d'un-coup mes victoi-
» res interrompues par quelque grand souleve-
» ment du peuple; je voudrois, dis-je, que le
» désordre commençant dans le cœur de l'Etat,
» je visse presque tout un Royaume soulevé con-
» tre moi, & me trouver tout à la fois une guerre
» étrangere & une guerre civile à soutenir. Mais

sçavoir éviter jusqu'à l'apparence de l'Art. Peut-être que tant de Romans ingénieux & intéressans que notre nation a produits depuis un demi siécle, nous font aujourd'hui regarder ceux de Mademoiselle de Scudéri, comme des productions insipides, peu capables de nous amuser. Il est certain que la réputation de ses ouvrages autrefois si estimés, a beaucoup déchû par l'accroissement des lumieres & la perfection du goût. C'est envain qu'on voudroit essayer de leur donner un air plus moderne; les vieux Romans rajeunis, dit l'Abbé des Fontaines, sont encore plus dégoûtans : ils ressemblent à de vieilles femmes frisées & parées. Il faut pourtant convenir que ceux de Mademoiselle de Scudéri, présentent de grandes avantures, des idées héroïques, des intrigues délicatement nouées, une peinture des passions nobles, leurs ressorts & leurs effets.

Harangues héroïques.

Le seul parti qu'il y ait à prendre, Madame, pour vous rendre compte d'un autre ouvrage du même Auteur, intitulé, *les Femmes Illustres*, ou *les Harangues Héroïques*, c'est de vous indiquer seulement le sujet de chaque discours, & de vous laisser imaginer ce que peuvent dire ces Héroïnes dans les circonstances où l'Auteur les place. Quant à l'ouvrage en général, il m'a paru un recueil d'amplifications, telles que les Professeurs de Rhétorique en proposent à leurs Ecoliers, pour exercer leur imagination & former leur goût & leur stile. Si ces différens morceaux étoient écrits en vers, on pourroit les regarder comme autant d'Héroïdes, à l'imitation de celles d'Ovide, qui dans ces derniers tems ont servi de modeles à plusieurs de nos jeunes Poëtes. Ils peuvent

peuvent prendre dans les Harangues de Mademoiselle de Scudéri, des sujets propres à être traités en Poësie. Chaque discours porte son inscription ; la premiere est intitulée :

ARTEMISE, à Isocrate.

Artemise, Reine de Carie, immortalisa sa tendresse pour son mari Mausole, par le superbe tombeau qu'elle lui fit élever, & qui fut regardé comme une des sept merveilles du monde. Cette Princesse fit venir de la Grece les deux plus fameux Orateurs de son tems, Isocrate & Théopompe, & les engagea à célébrer les vertus de son cher Mausole.

MARIAMNE, à Hérodes.

Hérodes, Roi de Judée, Prince injuste & sanguinaire, fit mourir la Princesse Mariamne sa femme, qu'il accusoit d'avoir eu un commerce particulier avec Joseph, & d'avoir attenté à sa vie. Mariamne est supposée se justifier de ces accusations.

CLÉOPATRE, à Marc-Antoine.

Marc-Antoine perdit la bataille d'Actium, par la faute de Cléopatre, qui prit la fuite dès le commencement du combat. Antoine ne vit pas plutôt les vaisseaux de la Reine d'Egypte se retirer, qu'il abandonna la victoire pour la suivre. On suppose que Cléopatre se justifie d'avoir pris la fuite.

SISIGAMBIS, à Alexandre.

Après la conquête de la Perse, Alexandre épousa Statira, l'une des filles de Darius. Sisigambis, mere de Statira, pénétrée de reconnoissance, adresse la parole à Alexandre, pour le remercier & lui rappeller ses bienfaits.

SOPHONISBE, à Massinissa.

Massinissa, Roi de Numidie, ayant par le secours des Romains, reconquis son Royaume sur Siphax qui l'avoit usurpé, fut épris des charmes de Sophonisbe, femme de Siphax; & craignant que Scipion ne voulût la mener à Rome en triomphe avec son mari, il l'épousa secretement. Les Romains ayant redemandé cette Reine, elle pria Massinissa de lui envoyer du poison, s'il ne pouvoit rien obtenir de ses vainqueurs. C'est ce qui fait le sujet de cette harangue. Rome fut inflexible; & Sophonisbe préféra la mort à la servitude.

ZÉNOBIE, à ses filles.

Zénobie, Reine de Palmire, après avoir perdu Odenat son époux, continua la guerre contre l'Empereur Aurelien. Elle fut vaincue, & suivit à Rome le char de son vainqueur. Elle écrit à ses filles, pour justifier sa constance & sa fermeté.

PORCIE, à Volumnius.

Après que Brutus & Cassius, meurtriers de César, eurent été défaits, & qu'ils se furent

donné la mort, Porcie, femme de Brutus & fille de Caton d'Utique, témoigna vouloir imiter son pere & son mari. Le Philosophe Volumnius essaya inutilement de lui faire changer de résolution ; elle fait un discours pour lui répondre, & finit par avaler des charbons ardens.

BERENICE, à Titus.

Titus, étant devenu amoureux de Bérénice, voulut l'épouser ; ce qui ayant fait murmurer les Romains, il renvoya cette Reine de Chalsis dans ses États. Bérénice en se séparant de Titus, lui fait ses derniers adieux.

PANTHÉE, à Cyrus.

Panthée, Reine de la Susiane, ayant été faite prisonniere par Cyrus, en fut si favorablement traitée, que par reconnoissance, elle obligea Abradate son mari, de combattre pour son vainqueur. Abradate perdit la vie pendant la bataille ; & Cyrus étant venu pour consoler Panthée, elle lui répond avec tous les sentimens de la plus vive douleur, & se tue un moment après, sur le corps de son époux.

AMALASONTHE, à Théodat.

Amalasonthe, fille du grand Théodoric, régna huit ans en Italie, après la mort d'Eutharic son époux. Ayant élevé sur le Trône Théodat, ce Prince ingrat exila sa bienfaictrice, & la fit assassiner peu de tems après. Amalasonthe en partant pour l'exil adresse un discours à Théodat.

LUCRECE, à Collatin.

Cette vertueuse Romaine après son avanture avec le jeune Tarquin, envoya chercher Collatin son mari & lui découvrit sa honte en présence de Brutus & de Lucrétius son pere. Ce qu'elle leur dit avant que de se donner la mort, fait le sujet d'un long discours.

VOLUMNIA, à Virgilie.

Coriolan ayant accordé la paix aux Romains à la priere de sa mere, fut massacré par les Volsques. Les Dames Romaines se rendirent à la maison de Volumnia, mere de Coriolan, pour en témoigner leur douleur. Cette illustre femme loua leur générosité, en adressant la parole à Virgilie femme de Coriolan.

ATHÉNAIS, à Théodose.

Athenaïs, fille du Philosophe Leontius, étant parvenue à l'Empire par sa beauté, l'Empereur Theodose son mari conçoit contr'elle des sentimens de jalousie, qui obligent Athenaïs à demander de quitter la Cour.

PULCHERIE, au Patriarche de Constantinople.

Pulcherie, sœur de l'Empereur Théodose, vit avec plaisir le départ d'Athenaïs; mais l'Impératrice étant rentrée en grace auprès de son mari, le Patriarche de Constantinople eut ordre de persuader à Pulcherie de se retirer. Pulcherie obéit,

après avoir expliqué ses sentimens au Patriarche Flavien.

CALPURNIE, à Lepide.

Après la mort de Jules César, Auguste, Marc-Antoine & Lepide partagerent l'Empire Romain. Mlle de Scudéri met dans la bouche de Calpurnie, femme de César, l'éloge de son mari.

LIVIE, à Mécene.

Le sujet de ce discours est l'éloge des Belles-Lettres. Livie, femme d'Auguste, se charge d'une si belle cause ; & il est naturel qu'elle adresse préférablement la parole au protecteur des Sçavans.

CLÉLIE, à Porsenna.

Clélie, qui fut envoyée en ôtage à Porsenna, engagea ses compagnes à se procurer leur liberté ; elle les conduisit jusques dans Rome après leur avoir fait passer le Tibre à la nage. Porsenna redemanda ses ôtages qui lui furent renvoyés ; & Clélie prenant la parole fit un discours qui lui valut sa liberté & celle de ses compagnes.

OCTAVIE, à Auguste.

Comme les choses s'aigrissoient entre Marc-Antoine & Auguste, celui-ci voulut obliger Octavie sa sœur, à quitter la maison de son mari ; mais cette vertueuse femme ne suivit point le conseil d'Auguste; & ce ne fut que par l'ordre même d'Antoine, qu'elle se sépara de lui. Son refus adressé à Auguste, fait le sujet de cette harangue.

AGRIPPINE, au Peuple Romain.

Après la mort de Germanicus, Agrippine sa femme rapporta ses cendres à Rome, pour les mettre dans le tombeau d'Auguste. Le peuple Romain alla la recevoir, & témoigna par sa tristesse, qu'il détestoit la cruauté de Tibere. Agrippine n'écoutant que sa douleur, harangue ici le peuple assemblé.

SAPHO, à Erinne.

Sapho, cette illustre Lesbienne, veut prouver à une de ses compagnes, que les femmes doivent s'appliquer à la Poësie, & qu'elles peuvent y réussir aussi bien que les hommes.

POLIXENE, à Pyrrhus.

Achille étoit devenu amoureux de Polixene, fille de Priam, pendant le siége de Troie. Après sa mort son ombre parut sur son tombeau ; & d'une voix menaçante & terrible, elle demanda qu'on lui sacrifiât Polixene pour récompense de ses exploits. Les Grecs obéirent : Pyrrhus, fils d'Achille, est choisi pour le sacrificateur ; & Polixene lui déclare qu'elle préfere la mort à l'esclavage.

BRADAMANTHE, à Roger.

Ce sujet est pris de l'Arioste. Roger couvert des armes de Léon, son libérateur & son rival, vainquit Bradamante. L'honneur & la reconnois-

sance avoient porté Roger à une action si extraordinaire ; Bradamante irritée d'avoir mis en péril la vie de son Amant, & surtout de ce qu'il lui a préféré l'honneur, lui en fait des reproches, & veut lui prouver que l'amour est préférable à l'honneur.

MARPHISE, à Bradamante.

Le discours de Bradamante & son ressentiment, ôterent la parole à Roger. Sa vertu ne lui reprochoit aucun crime ; mais l'amour sembloit le condamner. Marphise sa sœur entreprend sa défense, & soutient à la belle Bradamante, que l'honneur est préférable à l'amour.

LAODAMIE, à Protesilas.

Lorsque les Grecs se préparoient à partir pour le siége de Troie, un Oracle les assura que le premier d'entr'eux qui toucheroit le rivage des Ennemis, périroit infailliblement. Laodamie, femme de Protesilas, en eut une si grande frayeur, qu'elle essaya de persuader à son mari, que l'on doit se conserver pour la personne aimée. Les craintes de Laodamie étoient fondées. Protesilas aborda le premier à Troie ; & sa mort justifia la menace des Dieux.

AMARILLE, à Titire.

Mademoiselle de Scudéri se sert de ces noms supposés, pour prouver que la vie champêtre est préférable à celle des Villes. La belle Amarille,

Maîtresse de Titire, traite cette matiere avec son Amant. C'est une espece d'Églogue en prose.

CLORINDE, à Tancrede.

Mademoiselle de Scudéri passe aussi promptement de la Pastorale à l'Épopée, que de la Fable à l'Histoire. Le Tasse lui fournit ces deux Acteurs. Clorinde, Princesse élevée dans le Paganisme, & qui combattoit contre les Croisés, avoit inspiré un violent amour à Tancréde. Il suivoit par-tout des yeux son Amante; mais une nuit que Clorinde & Argante étoient venus attaquer le Camp des Chrétiens, Tancrede s'attacha à la poursuite d'un des deux guerriers. Il le joignit, le combattit, le vainquit; & en lui donnant le coup mortel, il reconnut Clorinde son Amante qui expira dans ses bras. Notre Auteur prolonge la vie à la belle Clorinde, pour lui faire dire à Tancrede, que l'amour ne doit point mourir avec la personne aimée.

ERMINIE, à Arsete.

Tancrede fut inconsolable de la mort de Clorinde. Rien ne pouvoit l'arracher à sa douleur. Il étoit insensible à l'amour qu'avoit pour lui Erminie, fille du Roi d'Antioche. Cette Princesse déséspérant de s'en faire aimer, est supposée rencontrer un Domestique de Clorinde, qui soutient que la douleur de Tancrede ne doit point avoir de bornes; & Erminie tâche de lui faire avouer que l'amour ne doit aller que jusqu'au tombeau.

HÉLENE, à Pâris.

Au commencement du siége de Troie, Hélene apprit que la Cour & le Peuple murmuroient contre elle, & que chacun la regardoit comme la cause de cette guerre. Cette belle Grecque voulant sçavoir quels étoient là-dessus les sentimens de Pâris, entreprit de lui prouver que la beauté n'est pas un bien. On juge aisément qu'Hélene ne persuada point son Amant.

HÉCUBE, aux femmes Troyennes.

La harangue suivante m'a paru froide dans la bouche d'Hécube. Après que la cruauté des Grecs eut immolé Polixene à l'ombre d'Achille, cette Reine infortunée alla au bord de la mer, suivie des femmes Troyennes, pour y laver le corps de la victime. Mais à peine eût-elle commencé de rendre ce triste office à sa fille, que les flots de la mer présenterent à ses yeux & pousserent au rivage le cadavre du jeune Polidore, le dernier de ses enfans, que le perfide Polimnestor avoit égorgé. Un objet si touchant & si terrible fit dire sans doute à cette Reine désespérée, tout ce que la fureur peut inspirer de plus violent; mais Mademoiselle de Scudéri attend que ces premiers mouvemens soient appaisés, pour mettre dans la bouche d'Hécube un discours plus modéré, & pour prouver que le malheur n'a de bornes que la mort.

ANGÉLIQUE, à Medor.

Angélique, cette belle Reine Indienne, qui faisoit courir tant de nobles Amans après elle,

& dédaignoit leurs hommages, se laissa vaincre enfin par un simple soldat. On suppose qu'après que l'heureux Médor eut assujetti son cœur, elle eut quelque honte de sa défaite ; & jugeant bien qu'elle seroit condamnée de toute la terre, vu l'inégalité de leurs conditions, elle entreprend de soutenir que l'amour vient de la seule inclination.

ANDROMAQUE, à Ulysse.

Les Grecs étoient prêts à retourner dans leur Patrie après la prise de Troie, lorsque Calchas leur prédit que tant que vivra le fils d'Hector, Troye pourra se relever, & porter le fer & la flamme dans les Villes de la Grece. On résolut, pour éviter ce malheur, de faire périr Astianax. Ulysse est chargé d'aller le demander à sa mere Andromaque ; mais cette Princesse avoit eu soin de le cacher dans le tombeau de son pere. Ulysse voyant qu'il ne réussissoit point, & ayant surpris quelques regards de cette mere inquiete, ordonna à des Soldats d'abbatre le tombeau d'Hector. Aussitôt Andromaque se jettant aux pieds d'Ulysse, tâche de lui persuader que les tombeaux doivent être inviolables.

BRISÉIS, à Achille.

Achille étant devenu amoureux de Polixene, aux funérailles d'Hector, fit conclure une Tréve entre les Troyens & les Grecs, pendant laquelle il alla à Troye pour y voir sa Maîtresse. Briséis, Princesse captive, qu'Achille avoit aimée, fut témoin des murmures des Grecs, qui trouvoient mauvais qu'un de leurs Chefs s'exposât témérai-

rement; Briséis elle-même étoit fort affligée, pour son intérêt particulier, de cette conduite d'Achile; elle lui en fit des reproches; mais ce Prince la traita avec mépris, & la fit souvenir qu'elle étoit esclave. Mademoiselle de Scudéri met à profit le désespoir de cette Princesse infortunée, & lui fait soutenir ici, qu'on peut-être esclave & maitresse en même tems.

DIDON, à Barcé.

Barcé, nourrice de Didon, lui représente la cruauté de son frere Pigmalion, qui a fait mourir Sichée son époux, & lui donne les moyens de se venger; mais cette vertueuse Princesse rejette ce conseil, & soutient qu'on ne doit point être criminel par l'exemple d'autrui.

CHARICLÉE, à Théagene.

Lorsque Chariclée & Théagene se virent élevés sur le Trône, cette Héroïne se rappella tous ses malheurs passés, & les comparant à ses félicités présentes, adresse ce discours à son Amant, dans les transports de sa joie, & lui prouve que qui n'a point eu de mal, ne connoît point le plaisir.

ALCESTE, à Admete.

Admete, Roi de Thessalie, étant dangéreusement malade, envoya consulter l'Oracle de Delphes, qui répondit que ce Prince mourroit si quelqu'un des siens ne se sacrifioit pour lui: un remede aussi extraordinaire étoit difficile à trouver. Personne ne vouloit s'exposer à la

mort. Son pere même qui étoit accablé d'années, refuſoit de prolonger la vie de ſon fils au prix de la ſienne. Dans cette extrémité la vertueuſe Alceſte s'offre pour ſauver les jours de ſon époux. Admete ne veut point y conſentir ; mais Alceſte perſiſtant dans ſa généreuſe réſolution, entreprend de lui prouver que l'amour conjugal doit ſurpaſſer tous les autres amours.

PÉNÉLOPE, à Laerte.

Pénélope, ſe trouvant un jour extraordinairement affligée de l'éloignement d'Uliſſe, voulut ſoulager ſa douleur par ſes plaintes, & faire avouer au pere de ſon époux, que l'abſence eſt pire que la mort.

ÉNONE, à ſes compagnes.

Après que Pâris fut mort, la malheureuſe Énone qu'il avoit abandonnée, conçut une affliction infinie de la perte de ſon Amant. Le ſouvenir de ſes bonnes qualités lui fit oublier ſon inconſtance ; & elle verſa plus de larmes à ſa mort, qu'elle n'en avoit répandu pour ſon infidélité. Les Bergeres du Mont Ida voulurent la conſoler en lui rappellant l'injure qu'elle avoit reçue ; elle leur dit pour les empêcher de blâmer Pâris, que la haine ne doit point aller au-delà du tombeau.

GENIÉVRE, à Ariodant.

Ariodant, après avoir cru ſa Maîtreſſe infidele par les artifices de Polimneſſe ſon rival,

apprit enfin son innocence de la bouche même de celui qui l'avoit trompé ; de sorte que se regardant presque comme aussi coupable que son rival, il ne put revoir la belle Genievre, sans beaucoup de confusion. Cette Princesse profitant du désordre d'Ariodant, le contraignit d'avouer par un discours qu'elle lui fit, que les apparences sont trompeuses.

SOPHRONIE, à Olinde.

Vous vous rappellez, Madame, le bel Episode du second Chant de la Jérusalem délivrée, où Aladin condamne à périr par les flammes Sophronie & son Amant, qui ont déclaré à l'envi l'un de l'autre, qu'ils étoient coupables du vol de la statue de la Vierge, que le Roi avoit fait enlever du Temple des Chrétiens, pour la placer dans une Mosquée. Après que la vaillante Clorinde eut obtenu la grace de Sophronie & celle de son Amant, Sophronie écrit à Olinde, pour lui faire avouer que la mort est plus fâcheuse en la personne aimée qu'en soi-même.

ARMIDE, à Renaud.

Après que les Chrétiens eurent vaincu les infideles & pris la ville de Jérusalem, Armide voulut se tuer de sa propre main dans l'excès de son désespoir. Renaud lui retint le bras, la consola, & lui donna de nouvelles marques de son amour. On suppose qu'Armide entreprend de justifier ses actions à Renaud, & de lui persuader que tout est permis dans l'amour comme dans la guerre.

Tels sont, Madame, les sujets dont Mademoiselle de Scudéri a fait autant de harangues, & qu'un Poëte pourroit changer en autant d'Héroïdes. J'ai lu tous ces discours avec attention, pour vous éviter la peine de les lire vous même. La plûpart manquent d'ame, de chaleur & de graces; défauts essentiels dans des ouvrages de pur agrément.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

JE finirai, Madame, le long article de Mlle de Scudéri par l'Histoire de Célinte, qui peut être regardée comme un des plus ingénieux Romans de cet Auteur. Il a sur les autres un mérite particulier, c'est d'être fort court, & de renfermer dans un seul volume, & sous le titre de *Nouvelle*, des situations intéressantes; des scenes variées, des peintures agréables. On ne laisse pas d'y trouver encore des longueurs; mais c'étoit dans ce tems-là une sorte d'esprit à la mode, de ne point parler des effets sans remonter à leurs causes, de ne citer aucun fait sans en détailler les circonstances, de ne traiter l'amour qu'en cérémonie, de ne rien dire enfin, sans préambule, sans discours préliminaire. Voilà, Madame, la véritable raison de cette fatiguante prolixité qui caractérise presque tous nos anciens Romans, & en particulier ceux de Mademoiselle de Scudéri. Je ne parle point de ces entretiens éternels, de ces dissertations fastidieuses sur des choses purement accessoires, & qui font perdre de vue à chaque instant l'objet principal. Pour amener l'histoire de Célinte, l'Auteur s'embarrasse dans un labyrinthe de conversations, au sujet de la magnifique entrée de l'Infante d'Espagne, épouse de Louis XIV. Delà des réflexions sans fin, & une espece de Traité de morale sur la curiosité. Bref, quelqu'un de la compagnie propose de faire la lecture d'une

Celinte.

mobile de ...

... oit de la
... vertu.
... l'humeur
... ere & la
... z une de ses
... veuve quoi-
... de Cé-
... eux d'eux au-
... rendirent des
... avant que d'e-
... à l'autre.
... indifference. Cette
... long-tems de
... réciproque. Cé-
... generieux ... cur-
... notre ... mé-
... aucune trom-
... l'ami-
... avec Cé-
... Lelianore ne
... ame ... u du
... observerent
... ordinaire ; & ils
... tevinrent ... ieux.
... promenade ... ils se
... derriere eux, ils
... commença par les repro-
... mit l'épée à la
... l'aumône,
... Dans ce moment,
... de quatre
... milieu d'eux,
... que Célimte étoit l'ob-
jet

jet de leur différend, il s'offrit de les servir auprès de cette belle personne ; & pour que vous me connoissiez mieux par mon nom que par mon visage, leur dit-il, sçachez que je m'appelle Poliante. A ce nom Méliandre & Ariston redoublerent leurs politesses ; car ce Poliante étoit un homme de qualité ; mais comme il avoit été exilé depuis plusieurs années, il n'étoit pas de leur connoissance. Ils sçurent de lui que durant son exil, il avoit formé une amitié très-particuliere avec le frere de Célinte, nommé Cléonte, qui lui avoit même donné une lettre pour sa sœur. Vous pouvez juger, ajouta-t'il, que je pourrai bientôt être en état de sçavoir qui de vous deux a tort. Il les fit jurer de ne se point quereller, & les pria de vouloir bien qu'il se mêlât de les accommoder. Ils firent ce qu'il désiroit, & s'en retournerent tous trois ensemble.

Cependant Poliante alla rendre visite à Célinte ; & sur la lettre qu'il lui remit, il en fut parfaitement bien reçu. Il lui conta l'avanture de Méliandre & d'Ariston, & sçut d'elle qu'ils n'étoient aimés ni l'un ni l'autre. Il ne tarda pas à leur faire part de ces sentimens, & les rendit par-là plus amis que jamais. Comme il avoit trouvé beaucoup d'esprit à la sœur de Cléonte, il lui fit assiduement sa cour ; & en peu de tems il en devint amoureux. Il lui parla même de sa passion avec tant d'adresse & de respect, qu'elle ne put s'en fâcher. Elle étoit d'autant moins disposée à s'en courroucer, qu'elle sentoit elle-même, qu'il ne lui étoit point indifférent. Cléonte étant arrivé sur ces entrefaites, favorisa de tout son pouvoir la passion de son ami, & pria sa sœur de le regarder comme devant être un jour son époux.

Célinte, qui jusqu'alors avoit fait violence à son amour, abandonna son cœur à toute sa tendresse. Ariston & Méliandre, instruits du bonheur de Poliante, résolurent de le traverser. Méliandre avoit une sœur nommée Clarice, qu'il engagea de se faire aimer de Cléonte. Ariston obtint la même chose pour Poliante, de sa sœur Artesie : de sorte que d'un côté, on essayoit d'ôter à Celinte l'amitié de son frere, & de l'autre le cœur de son Amant. Celui-ci demeura fidele ; mais Cléonte ne résista pas aux charmes de la belle Clarice, dont le frere étoit depuis quelque tems devenu le favori du Roi. Malgré les obstacles qui s'élevoient tous les jours contre la félicité de nos Amans, ils s'épouserent en dépit des envieux. La cérémonie étoit à peine achevée, que Poliante, sur de faux soupçons, fut arrêté par ordre de la Cour & conduit en prison. Quoiqu'innocent, il s'étoit trouvé lié d'amitié avec des gens convaincus de vouloir troubler l'Etat. Méliandre n'en voulut pas davantage pour perdre un rival odieux, & persuada au Prince, que Poliante étoit coupable. On instruisit son procès ; & sa mort paroissoit certaine, lorsque s'étant échappé pendant la nuit de sa prison, on trouva le lendemain matin, à quelques pas de-là, le corps d'un homme revêtu des habits de Poliante, & dont la tête avoit été coupée & emportée. Le bruit se répandit aussitôt que Poliante avoit été tué par les ordres de Méliandre.

Il est bon de sçavoir qu'avant ce funeste accident, Célinte avoit fait en faveur de son mari, toutes sortes de démarches auprès de ses ennemis ; elle les avoit trouvés infléxibles ; elle avoit sollicité en particulier le crédit de Méliandre. Celui-ci la re-

çut avec beaucoup de respect; mais malgré qu'il en eut, il parut dans ses yeux je ne sçais quelle maligne joie, qui lui fit connoître qu'il étoit bien aise de se voir en pouvoir de se venger de toutes ses rigueurs. » Il falloit, Madame, lui dit-il, me com-
» mander d'aller chez vous, sans vous donner la
» peine de venir ici. Je vous assure, répliqua-t-
» elle, que je tiendrai cette peine bien employée,
» si je puis vous obliger à protéger l'innocence
» de Poliante. Poliante est si heureux d'avoir pu
» être choisi par vous, répliqua-t-il, que je vou-
» drois être en sa place, quoique sans doute il
» soit assez difficile de le servir utilement. De
» grace, Méliandre, ne me parlez point comme
» vous faites, répliqua Célinte, & ne vous sou-
» venez du passé, que pour m'accorder plûtôt ce
» que je vous demande, puisqu'après tout ce
» qui est arrivé, il y va autant de votre honneur,
» que de mon repos, de protéger Poliante. Car
» enfin puisque vous m'avez aimée, vous l'avez
» haï; & puisque vous l'avez haï, on vous accu-
» sera de peu de générosité, si vous insultez à son
» malheur. Mais, Madame, reprit froidement
» Méliandre, puis-je changer les loix de l'Etat,
» & puis-je empêcher que Poliante ne paroisse
» coupable? Oui, si vous le voulez, répliqua-t-
» elle: car puisque l'on peut bien faire paroître
» un innocent criminel, il vous sera aisé de faire
» paroître innocent, un homme qui l'est effective-
» ment. Pour faire ce que vous dites, Madame,
» reprit-il, en la regardant, il faudroit être assu-
» ré de n'être pas toujours haï: en faisant ce que
» je dis, reprit-elle, on seroit assuré de mon esti-
» me, & en ne le faisant pas, on est bien assuré
» de ma haine & de mon mépris. Pour votre es-

» time, Madame, répliqua Méliandre, on l'a
» toujours quand on en est digne; & pour votre
» mépris & votre haine, j'y dois être si accoutu-
» mé, que je n'en dois pas être surpris. Mais
» enfin, Madame, ajouta-t-il, tout ce que je vous
» puis dire, est que je ne suis point maître de la
» vie de Poliante; que les loix en disposeront; &
» que s'il meurt, vous n'aurez pas perdu tous ceux
» qui vous adorent. Ah! cruel, s'écria alors Cé-
» linte; sçachez que si Poliante meurt, je diffe-
» rerai ma mort jusqu'à ce que je me sois van-
» gée de tous ceux qui auront causé la sienne,
» & que vous n'aurez pas de plus mortelle enne-
» mie que moi. Et sçachez, répliqua-t-il, sans
» s'émouvoir, & en abaissant la voix, que vous
» n'aurez jamais d'Amant si passionné que moi.
» Célinte le quitta alors le visage couvert de lar-
» mes; mais de larmes si touchantes, que Mé-
» liandre lui-même pensa la retenir, & se repen-
» tir de tout ce qu'il lui avoit dit de rude & de
» fâcheux.

Celinte voyant que Poliante eût évité ses malheurs s'il eût renoncé à sa possession pour épouser Artésie, cette généreuse femme imagina un dessein qui, dans sa bisarrerie, marque beaucoup d'amour. Elle trouva moyen d'entrer dans la prison de son mari; & après les premieres expressions de joie & de douleur; » je n'espere rien de
» mes ennemis, dit Poliante à son épouse, prin-
» cipalement depuis hier, que l'injuste Méliandre
» me fit offrir de me tirer de prison, si je pouvois
» consentir que notre mariage fût rompu. Mais
» je répondis si fierement à cette injuste proposi-
» tion, que je n'ai pû rien à attendre : car enfin
» je mourrois mille & mille fois plutôt que de

» consentir que vous soyez jamais à lui ; & si tout
» l'amour que j'ai pour vous, peut vous obliger à
» me promettre de n'épouser point Méliandre
» quand il m'aura fait mourir, je n'aurai pas be-
» soin de toute ma constance pour souffrir la
» mort. Ne croyez pas, Poliante, reprit brusque-
» ment Célinte, ne croyez pas que je puisse ja-
» mais être à Méliandre ; & pour vous en assurer
» je vous déclare que je suis fortement persuadée
» que je mourrai devant vous ; je sens bien ce que
» la douleur fait dans mon esprit ; & j'ai des pré-
» sages de ma mort, qui sont presqu'infaillibles.
» Eh Dieux ! ma chere Célinte, lui dit-il, quelle
» consolation me donnez-vous ; vivez puisque je
» ne puis vivre, & conservez-moi en votre mé-
» moire, tant que vous vivrez. Si je puis vivre
» après vous, répliqua-t-elle, je ferai ce que
» vous voulez. Mais si je meurs avant vous,
» comme je le crois, & comme je le désire, pro-
» mettez-moi que vous ne négligerez rien pour
» sauver votre vie, & que si même on vous pro-
» pose d'épouser Artésie, vous l'épouserez. Quoi,
» reprit Poliante, dans le même tems que je vous
» prie de me promettre de n'être jamais à Mé-
» liandre, vous me priez de m'engager à épou-
» ser Artésie ? Oui, répliqua-t-elle, mon cher
» Poliante ; & la même passion cause pourtant
» deux prieres si différentes : car enfin quand je
» n'épouserois pas Méliandre, il ne me feroit
» pas mourir ; & si vous n'épousiez point Artésie
» après ma mort, rien ne vous pourroit sauver.
» Mais qu'ai-je à faire de vivre si vous ne vivez
» plus, reprit-il ? Et comptez-vous pour rien,
» répliqua-t-elle, de suivre les dernieres volontés
» de la personne aimée ? L'obéissance, répondit

» Poliante, ne reconnoit point l'impossibilité ; & » nul n'est obligé de faire ce qui ne lui est pas » possible. Mais, ma chere Celinte, nous n'en fe- » rons pas là ; on ne vous suppose pas de crimes » comme à moi ; ce n'est que ma vie qui fait obs- » tacle à la félicité de Meliandre ; & si vous ne » viviez plus, je pense qu'on m'ouvriroit les » portes de ma prison, & qu'on ne songeroit » plus à moi. Je suis donc bien malheureuse » de vivre, repliqua-t-elle ; & ce n'est pas sans » raison que je désire la mort. Je serois bien plus » misérable, reprit-il, si vous n'étiez plus ; & » votre mort me paroît bien plus effroyable que » la mienne : car en général je vous assure que je » regarde la mort avec assez de fermeté, & je » l'ai vûe d'assez près à la guerre, pour n'en être » pas épouvanté, quand je la trouverai ailleurs ».

Il ne restoit plus à Célinte qu'un parti à prendre ; ce fut de se retirer sécrétement à la campagne chez une de ses amies, & de faire publier le bruit de sa mort, afin que cette nouvelle parvenant aux oreilles de Poliante, pût le faire consentir à conserver ses jours, en épousant comme veuf, celle qu'il avoit refusée avant son premier mariage. Mais rien ne put ébranler la fidélité de Poliante ; il se déroba, comme on l'a dit, de sa prison, résolu de chercher le corps de Célinte qu'il croyoit morte, & de la pleurer toute sa vie. Célinte cependant étoit allée s'enfermer dans une Maison de Vestales sur la frontiere du Royaume. L'esprit sans cesse occupé de la mort de son époux, elle avoit fait élever dans sa solitude un petit tombeau qu'elle gardoit soigneusement, & dont la vue étoit toute sa consolation. La Supérieure des Vestales, à laquelle

seule elle avoit confié sa douleur, s'efforçoit inutilement de la calmer. Tout ce qu'elle put gagner par ses sages remontrances, fut que Célinte n'attenteroit point à sa propre vie.

» Quoi ! ma mere, disoit Célinte, il est défendu de chercher la mort, quand on n'a plus
» rien à faire qu'à se plaindre, & qu'à murmurer
» contre la fortune ? Oui, ajouta-t-elle, chaque
» moment de ma vie me rend plus digne du mal-
» heur qui m'est arrivé ; car je me plains sans
» cesse ; j'accuse le Ciel de mes propres fautes.
» Je voudrois perdre tous ceux qui sont cause de
» mon malheur ; & je voudrois voir périr toute
» la terre, pour ressusciter Poliante. Jugez-donc,
» je vous en conjure, s'il ne vaudroit pas mieux
» effacer tant de crimes par un seul, & guérir
» de mille douleurs par un seul désespoir. Il me
» semble à tous les momens, que j'entends la
» voix de Poliante qui m'appelle & qui me re-
» proche mon peu de courage & mon peu daffec-
» tion ; j'ai feint de mourir pour lui sauver la
» vie ; & aujourd'hui qu'il est mort, je n'ai pas
» le cœur de le suivre, & je me laisse persuader
» que je serois injuste de me faire mourir. Ha !
» lâche que je suis, s'écrioit-elle, je n'étois pas
» digne de vivre avec Poliante, puisque je puis
» vivre sans lui ! Mais ce qui me console, c'est
» que je ne le pourrai pas long-tems. Non, non,
» ma fille, reprit Clarinte, ne vous y trompez
» pas, il n'y a ni grandeur de courage, ni amour,
» à se vouloir donner la mort. Au contraire, il y
» a de la foiblesse d'ame & de la médiocrité dans
» la passion qui inspire ce sentiment. Je sçais
» bien que l'antiquité a mis des gens au nombre
» des Héros, qui s'étoient ôté la vie : mais les

» plus grands hommes ont eu des erreurs ; &
» puis pour l'ordinaire, ceux qui se sont donné
» la mort dans ces siècles-là, l'ont plutôt fait pour
» éviter l'infamie, que la douleur. Ce n'est pas
» que cela ne fût encore injuste ; car si on la mé-
» rite, il est équitable d'être puni ; & si on ne
» la mérite pas, il faut attendre sa justification
» du Ciel. Enfin, il y a de la lâcheté à se vou-
» loir dérober au pouvoir de la fortune ; & il y
» a peu de véritable tendresse, dans le cœur
» d'une personne qui peut se résoudre d'éffacer
» de son esprit, la personne qu'elle a perdue,
» & qui, plutôt que de souffrir une longue dou-
» leur, abandonne le soin de conserver la mé-
» moire de la personne aimée ; qui veut bien ces-
» ser d'y penser, cesser d'en parler, & lui déro-
» ber tous les soupirs & toutes les larmes qu'elle
» lui doit, Vivez donc par un sentiment d'amour,
» aussi bien que par un sentiment de raison; quoi !
» reprit Célinte avec précipitation, il faut vivre
» quand Poliante ne vit plus ! Quoi ! il faut que
» j'attende que Méliandre apprenne que je ne
» suis pas morte, & qu'un frere ambitieux vienne
» m'arracher d'entre vos bras, pour me mettre
» entre ceux du Boureau de Poliante ! Ha ! non,
» non, je ne sçaurois m'exposer à un si grand
» malheur ; & quand rien de tout cela n'arrive-
» roit, je ne puis vivre sans Poliante. Je ne vous
» demande pas, reprit Clarinte, que vous vous
» remettiez dans le monde ; vous y avez bien
» voulu mourir ; n'y ressuscitez point ; demeurez
» ensevelie dans l'oubli ; mais vivez cachée dans
» ce desert, pour y conserver la mémoire de la
» personne que vous avez perdue. Plaignez-vous ;
» soupirez ; pleurez ; mais ne vous donnez point

» la mort. Si la douleur vous ôte la vie, je ne » vous accuserai point; & je vous plaindrai avec tendresse; mais si vous cherchez la » mort, je vous croirai digne de votre infortune. Vivez-donc, je vous en conjure; & imaginez-vous que si Poliante pouvoit vous voir & » vous entendre, il vous commanderoit de vivre pour l'amour de lui. Clarinte voyant dans » les yeux de cette affligée, que le nom de Poliante faisoit plus d'effet sur son cœur, que toutes les raisons qu'elle lui eût pû dire, l'employa avec tant d'art, qu'enfin Celinte promit » de n'attenter point à sa vie; mais elle ne put » jamais l'empêcher de désirer ardemment la » mort ».

Au bout de quelques années la guerre s'alluma tout-à-coup; & la Frontiere du Royaume, du côté où Celinte avoit choisi un asile, fut inondée des Troupes des deux Nations ennemies. Méliandre commandoit l'Armée de son Prince. Un de ses Officiers nommé Philionthe, frere de la Supérieure des Vierges voilées, parmi lesquelles étoit Célinte, profita d'une courte treve pour aller voir sa sœur. Il apprit de quelques Religieuses, qu'il y avoit dans le Couvent une personne qui ne vouloit point être connue, & qui menoit un genre de vie extraordinaire, pleurant sans cesse auprès d'un petit tombeau qu'elle avoit fait bâtir. Cet Officier de retour au Camp, fit part à Meliandre de ce qu'il avoit appris; & son discours excita tellement la curiosité de ce Général, qu'il résolut de s'en éclaircir par lui-même. Il se rend aussitôt au Couvent, se fait conduire à la retraite de l'inconnue; mais quelle est sa surprise, de reconnoître Célinte qu'il avoit crue

morte ! Armée d'un courage inébranlable, cette belle affligée accable Méliandre de reproches, & l'accuse d'avoir fait mourir Poliante. » Ne pen-
» sez pas, lui dit-elle, m'arracher de la sépulture
» de mon époux, que vous avez inhumai-
» nement fait mourir ; car quand l'affliction
» devient fureur, on sçait bien s'affranchir de
» l'injustice des tyrans. Quoi ! reprit Méliandre,
» avec un étonnement sans égal, Célinte n'est
» pas morte ? Il est vrai que je ne le suis pas,
» répondit-elle ; mais ce n'est pas ma faute ; &
» il n'a pas tenu à moi que je n'aye suivi Po-
» liante. Mais en quel lieu est mort Poliante,
» reprit-il ? Ah ! cruel, s'écria-t-elle, c'est por-
» ter l'audace trop loin, que de vouloir passer
» pour innocent à la vûe du tombeau de celui
» que votre rage y a enfermé : mais si les Dieux
» permettoient qu'il ressuscitât, il vous repro-
» cheroit votre inhumanité & votre mensonge.
» Eh ! de grace, Madame, lui dit Méliandre,
» contentez-vous de me haïr, & ne me noir-
» cissez pas d'un crime que je n'ai point commis.
» Contentez-vous vous-même, repliqua-t-elle,
» d'avoir mis Poliante au tombeau, & ne ve-
» nez point troubler son repos, & m'empêcher
» de le pleurer en liberté ».

Au moment qu'il alloit se justifier, des avis pressés l'obligent de rejoindre sur le champ son armée : il livre bataille aux ennemis : il tombe des premiers dans la mêlée ; & ses Troupes le croyant mort, alloient abandonner la victoire & le champ de bataille, lorsqu'un vaillant inconnu, couvert d'armes noires, parut tout-à-coup au milieu de l'Armée, rallia les fuyards enfonça les ennemis, les tailla en pieces, & dis-

parut. Célinte crut d'abord comme les autres, que Méliandre avoit perdu la vie; mais elle apprit presqu'aussitôt, qu'après un long évanouissement, ce Général étoit revenu à lui. Cependant on ne parloit que du vaillant inconnu, à qui l'Etat étoit redevable de son salut & de sa gloire. Le Roi qui se rendit au camp, fit publier qu'il ne refuseroit rien à celui qui lui améneroit le vainqueur. Dans ces circonstances, Méliandre reçut avis que Poliante étoit vivant, & qu'il n'étoit pas éloigné; l'esprit préoccupé par la haine & par la jalousie, il se persuada que Poliante avoit eu des intelligences avec les Ennemis, & que certainement il avoit combattu pour eux dans la derniere bataille. Il fit aisément croire la même chose au Roi, qui donna des ordres secrets pour qu'on cherchât Poliante. Cependant Célinte craignant tout de la passion de Méliandre, s'étoit échappée de sa retraite. Elle fut arrêtée & conduite dans le Château, où l'on avoit transporté son persécuteur, & où le Roi venoit d'arriver. Les choses étoient en cet état, lorsqu'on vint annoncer au Monarque, qu'on lui amenoit l'inconnu. Ce Prince étant alors dans la chambre de Méliandre, commanda qu'on le fît entrer. On le conduisit par mégarde à la chambre de Célinte, où la surprise de ces deux Amans fut extrême. Etant ensuite présenté au Prince, Méliandre qui le reconnut pour Poliante, aussi bien que le Roi, le traita d'abord comme un traitre; mais ayant sçu de ceux qui l'avoit vû combattre, que c'étoit le vaillant inconnu aux Armes noires, il reçut du Roi les faveurs & les carresses qu'il méritoit. Méliandre voyant ses artifices découverts, en conçut un dépit violent,

Ses plaies ſe rouvrirent, & il mourut en déſeſpéré. Celinte & Poliante furent réunis & heureux.

Pour terminer cet article par quelque choſe de ſingulier, je vais rapporter un exemple de courage & de mépris de la mort dans l'admirable Célinte. Elle alloit quelquefois dans un cabinet de verdure fort couvert, qui étoit en un coin d'un grand jardin, parce que rarement les Vierges voilées alloient en ce lieu-là. Comme elle s'y entretenoit un jour de ſa douleur, elle vit paroître à l'entrée de ce cabinet, un effroyable ſerpent, d'une longueur prodigieuſe, qui s'entortillant par cercles de grandeur inégale, s'endormit en cet endroit, à moitié caché ſous le pied d'une vieille ſtatue. Célinte ſans s'étonner d'un objet ſi terrible, déſira qu'il s'approchât d'elle, & qu'il lui donnât la mort. Elle fit plus; elle fut ſur le point de l'éveiller. Mais ſe ſouvenant de ce qu'elle avoit promis à la Supérieure des Veſtales, elle ſe rétint; d'ailleurs elle ſe rappella que ces animaux fuient ceux qui vont à eux, ainſi elle réſolut de ne point ſortir de l'endroit; mais comme en ſe promenant dans le Parterre, elle avoit cueilli d'une eſpece d'herbe qui a une odeur que les ſerpens aiment fort, elle en tenoit un gros bouquet à ſa main. Le ſerpent s'éveillant, s'étendit vers l'entrée du cabinet, & s'élança droit à Célinte. N'oſant remuer de peur de le faire fuir, elle le regardoit avec un plaiſir rempli de l'eſpérance d'une mort prochaine, que jamais nulle autre qu'elle n'a éprouvée. L'Animal étant à ſes pieds, leva ſon horrible tête contre [illegible]be, & touchoit preſque déja les plus belles mains du monde, lorſque la Supérieure arriva. Voyant cet épouvantable objet, & la tran-

quillité avec laquelle Célinte le regardoit, elle fit un cri qui effraya le Serpent ; il changea de dessein ; il se glissa à travers la palissade du cabinet avec un sifflement si effroyable, que cette bonne Supérieure qui n'avoit pas le courage d'une héroïne de Roman, pensa s'évanouir.

Mlle de Scudéri a fait d'autres ouvrages en prose & en vers, qu'il suffit pour la plûpart d'indiquer, parce que ce ne sont presque tous que des éloges ; & que ce genre d'écrire intéresse peu de Lecteurs. Tels sont par exemple une foule de Madrigaux à la louange de Louis XIV, au sujet de la prise de Mastrich, de la paix, de l'arrivée du Doge en France, &c. Tels sont encore mille petits vers de Société, qui n'ont tout au plus que le mérite de plaire aux personnes pour qui ils sont faits. Il faut pourtant distinguer ce superbe *impromptu* à l'honneur du Prince de Condé qui cultivoit des fleurs :

En voyant les œillets, qu'un illustre guerrier
Arrose d'une main qui gagne des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles ;
Et ne t'étonne pas que Mars soit Jardinier.

Je terminerai cette derniere Lettre sur Mlle de Scudéri, par quelques Anecdotes bonnes à sçavoir. Lorsque *Monseigneur*, le premier Dauphin, fut de retour de sa campagne de Philisbourg, Mlle de Scudéri présenta des vers à Madame la Dauphine, où elle lui disoit :

Et la gloire & l'amour vous comblent de plaisirs ;
Qui des deux d'un grand cœur remplit mieux les désirs ?

Madame la Dauphine répondit, qu'il falloit faire la question à M. le Dauphin. M. de Montausier le lendemain, en tirant les rideaux du lit de Monseigneur, lui dit : Je viens demander la réponse des vers de Mademoiselle de Scudéri.

» Il y a quelque tems, dit Ménage, que M. » Duperrier me fit voir une Lettre très-bien » écrite, qui finissoit par *Votre très-humble,* » *très-obéissante servante*. Je lui dis que cela ne » valoit rien, & que ce n'étoit point le style » d'une Dame. Il soûtint le contraire. Le lende- » main je reçus un billet de Mlle de Scudéry, » qui finissoit de la même maniere. Cela me sur- » prit, & je fis voir le billet à M. Duperrier, » qui alla faire part à Mlle de Scudéri de notre » différend. Il est vrai, dit-elle, qu'on n'écri- » voit pas ainsi autrefois : mais aussi les femmes » ne doivent-elles plus être si fieres, depuis qu'el- » les ne sont plus si vertueuses.

Mlle de Scudéry causoit familierement dans une antichambre avec des laquais. Comme on parut surpris de la voir s'abaisser jusques-là : laissez-moi, dit-elle, j'aime à causer avec eux ; quand ils ne sont que laquais, ils sont doux & traitables : mais dès qu'ils quittent leur condition, & qu'ils s'élevent à quelque rang distingué, ils ont une sotte fierté qui les rend insupportables.

Despréaux appelloit les Romans de Mlle de Scudéri, une *boutique de verbiage*. » C'est un » Auteur, disoit il, qui ne sçait ce que c'est » que de finir. Ses Héros n'entrent jamais dans » un appartement, que tous les meubles n'en » soient inventoriés. Vous diriez que c'est un » Procès-verbal dressé par un Sergent ».

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

VOus avez raison, Madame, de croire que les *Mémoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche, par Madame de Motteville*, sont remplis de faits curieux & de particularités intéressantes, écrites avec un grand air de vérité. J'ai lu cet ouvrage; & vous pouvez d'après ce que je vais en dire, en porter un jugement équitable. Il faut d'abord vous faire connoître la personne qui les a écrits. 1615.

Vie de Madame de Motteville.

Françoise Bertaut, Dame de Motteville, fille de Pierre Bertaut, Seigneur de Noisy, & Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, naquit en Normandie en 1615. Sa mere qui sçavoit l'Espagnol & avoit, pour cette raison, plus de part que toute autre à la confiance d'Anne d'Autriche, la mit auprès de cette Princesse qui l'honora de son amitié. Sans parler des agrémens de sa figure, Françoise Bertaut avoit dans son esprit & dans ses manieres un charme qui lui gagnoit les cœurs. Dans la suite ayant été enveloppée dans la disgrace commune à toutes les favorites d'Anne d'Autriche, elle se retira en Normandie, où elle épousa Nicolas Langlois, Seigneur de Motteville, premier Président de la Chambre des Comptes de Rouen, que la mort lui enleva après deux ans de mariage. La Reine étant devenue Régente, rappella Madame de Motteville, & la retint toujours auprès d'elle en qualité de Dame employée sur l'état de sa maison après la Dame d'Honneur & la Dame d'Atour. Madame de

Motteville fut très attachée à cette Princesse, ainsi qu'à la Reine d'Angleterre Henriette de France; & elle mourut à Paris âgée de 74 ans. Les Mémoires qu'elle a laissés contiennent les événemens les plus particuliers de la Cour d'Anne d'Autriche, & sont un tableau fidele des pensées & des actions de cette Princesse. Mais j'ai eu quelque peine à m'accoutumer au style qui m'a paru prolixe, languissant, obscur même & peu naturel. Pour garder un certain ordre, je commencerai par le plan général de l'ouvrage, & vous exposerai en racourci l'Histoire de la Reine Anne d'Autriche pendant sa Régence. Ensuite je rappellerai quelques faits, quelques événemens qui ont rapport à cette histoire; & je recueillerai les pensées morales, les réfléxions parsemées dans le cours de l'Ouvrage.

Mémoires de Mad. de Motteville.

Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, n'avoit que quinze ans, lorsqu'elle épousa Louis XIII, qui étoit de même âge. Ces jeunes époux vécurent d'abord en assez bonne intelligence; mais le caractère soupçonneux & foible du jeune Roi, joint aux persécutions du Cardinal de Richelieu qui n'aimoit point la Reine, causerent souvent des chagrins à cette Princesse. La mort du Ministre, qui fut suivie bientôt après de celle de son maître, rendit à la Reine sa liberté, & lui ouvrit une ample carriere de grandeur & de gloire. Elle étoit mere de deux enfans, Louis XIV, & *Monsieur*, frere du Roi. Les commencemens de sa Régence furent heureux. Elle choisit pour Ministre le Cardinal Mazarin, que le feu Roi lui avoit recommandé en mourant. Il parvint bientôt à un tel dégré de puissance & de faveur, que les Courtisans ne le regarderent qu'avec envie. Le

Le Duc de Beaufort fit le premier éclater sa haine; mais ayant été soupçonné d'avoir voulu tuer le Cardinal, il fut arrêté & mis à Vincennes. Ce coup d'autorité multiplia les ennemis du Ministre. D'un autre côté les impôts dont les peuples étoient accablés, avoient indisposé tous les esprits; & le Parlement de Paris joua un grand rôle dans ce tems de trouble.

L'année 1648, fut celle où commencerent les malheurs de la France, & où la haine contre le Ministre servit de prétexte aux fureurs du peuple, aux intrigues des Grands, & aux projets du Parlement. La création de douze Charges de Maître des Requêtes fit faire des remontrances, & tenir des assemblées malgré les défenses de la Régente. Lorsque les Parlementaires eurent arraché la suppression des Charges, dont la création avoit causé leur mécontentement, ils prétendirent qu'il leur appartenoit de corriger les abus qui se commettoient dans les Finances & dans les autres parties du Gouvernement. Le Conseiller Broussel paroissoit le plus animé pour les intérêts du peuple, & ne cessoit de déclamer contre le Cardinal Mazarin & contre la Régente. On résolut de le faire arrêter avec trois ou quatre des plus mutins; & l'on crut, par ce coup d'autorité, intimider le Parlement.

Quand les Parisiens eurent perdu de vûe leur Broussel, les voilà tous comme des forcenés, criant par les rues qu'ils sont perdus, qu'ils veulent qu'on leur rende leur Protecteur, & qu'ils mourront tous de bon cœur pour sa querelle. Ils s'assemblent; ils tendent toutes les chaînes des rues; & en peu d'heures ils mettent des barricades dans tous les quartiers de la Ville. La Reine

avertie de ce désordre, envoye le Maréchal de la Meilleraye pour appaiser le peuple & lui parler de son devoir; les rébelles lui jettent des pierres, le chargent d'injures, & font des imprécations horribles contre la Reine & son Ministre.

Tout tendoit à une révolte déclarée, si on ne se fût hâté de rendre Brouſſel aux Pariſiens; mais toutes ces condeſcendances de la Cour ne faiſoient qu'enhardir le Parlement & le Peuple. Les choſes furent pouſſées à un point, que la Reine ſe détermina à quitter Paris avec toute la Famille Royale. Le lendemain de ce départ, le déſeſpoir s'empara des eſprits; & la confuſion commença avec le jour. On n'entendoit que des cris dans les rues; & l'émotion fut univerſelle. Le Parlement croyant la vengeance royale prête d'éclater, voulut d'abord travailler à la ſûreté de la Ville; & ce même jour il ordonna aux Bourgeois de prendre les armes.

De l'Ile, Capitaine des Gardes du Corps, apporta de la part du Roi au Parlement & à toutes les Cours Souveraines de Paris, une interdiction, avec commandement d'aller à Montargis. La Compagnie aſſemblée refuſa de recevoir l'ordre du Roi, ſous prétexte de quelques formalités qui n'avoient pas été obſervées. La Reine fit défenſe à tous les Villages voiſins de Paris, de porter dans la Ville aucunes denrées.

Cette conduite rigoureuſe mit le comble à la haine contre le Cardinal. Le Parlement ne prenant conſeil que de ſon déſeſpoir, donna contre lui un Arrêt foudroyant, qui le déclaroit ennemi du Roi & de l'Etat; & lui enjoignoit de ſortir dans huitaine du Royaume. Les deux Partis en vinrent à une guerre ouverte; & les Pariſiens te-

dondés par le Prince de Conti, que sa sœur, Madame de Longueville, avoit excité à prendre les armes, & par le Duc de Beaufort ennemi juré du Cardinal, résisterent aux efforts du Prince de Condé. Mazarin eut recours aux négociations: ayant conclu un Traité avec les Parisiens, les troubles parurent s'appaiser; & la Reine revint à Paris au milieu des acclamations du peuple.

Jusqu'alors les Ennemis de l'Etat n'avoient pu se prévaloir des troubles qui agitoient la France; ils eurent bientôt occasion de se faire craindre. Le Prince de Condé gagné par Madame de Longueville & par le parti opposé au Ministre, se rendit suspect à la Cour. Mazarin crut qu'il falloit prévenir ses mauvais desseins; & la Régente persuadée par le Cardinal, donna ordre d'arrêter ce Prince, son frere le Prince de Conti & le Duc de Longueville. On choisit pour l'exécution de ce dessein l'heure du Conseil. Les trois Princes s'étant rendus chez la Reine, elle leur fit dire qu'ils pouvoient toujours passer dans la galerie où le Conseil devoit se tenir, & qu'elle alloit les trouver. Cependant ayant donné l'ordre nécessaire à Guitaut Capitaine de ses Gardes, elle prit le Roi, à qui, jusqu'alors, elle n'avoit rien dit de cette résolution, & s'enferma avec lui dans son Oratoire. Comme elle n'étoit conduite à cette action par aucun sentiment de vengeance, elle fit mettre ce jeune Monarque à genoux, lui apprit ce qui se devoit exécuter en cet instant, & lui ordonna de prier Dieu avec elle, afin de lui recommander le succès de cette entreprise, dont elle attendoit la fin avec beaucoup d'émotion & de battement de cœur.

Au lieu de la Reine qui devoit se rendre au Con-

seil, Guitaut entra dans la Galerie. M. le Prince qui s'amusoit à causer, voyant Guitaut qu'il aimoit venir à lui, crut qu'il avoit quelque grace à lui demander. Il s'avança vers lui dans cette pensée, & demanda ce qu'il désiroit. Guitaut lui répondit tout bas; » Monsieur, ce que je vous veux, » c'est que j'ai ordre de vous arrêter, vous, Mon- » sieur le Prince de Conti votre frere, & Mon- » sieur de Longueville ». Monsieur le Prince lui dit brusquement : » moi, Monsieur Guitaut ? » vous m'arrêtez ». Puis ayant un peu rêvé, » au » nom de Dieu, dit-il, retournez à la Reine; & » dites-lui que je la supplie que je lui puisse par- » ler ». Guitaut lui dit, que cela sans doute ne serviroit de rien, mais que pour le satisfaire il s'y en alloit. Comme le Prince s'étoit écarté des autres pour parler à Guitaut, & que Guitaut lui avoit parlé bas, personne de la compagnie n'avoit entendu prononcer cet arrêt contre la liberté de ces trois personnes; si bien que Guitaut le quittant pour aller chez la Reine selon son desir, M. le Prince revint à eux, avec le visage un peu ému, & leur dit à tous : » Messieurs, la Reine me fait » arrêter; » & se tournant vers le Prince de Conti & le Duc de Longueville, il leur dit, » & vous » aussi, mon frere, & vous aussi, M. de Longue- » ville. » Continuant son discours, il s'adressa à toute la compagnie & leur dit à tous : » J'avoue » que cela m'étonne, moi qui ai toujours si bien » servi le Roi, & qui croyois être si assuré de » l'amitié de M. le Cardinal ». Puis se tournant vers le Chancelier, il le pria tout de nouveau d'aller chez la Reine, pour la supplier de sa part qu'il pût lui parler, & pria aussi le Comte de Servien d'aller chez le Cardinal lui dire la même chose.

Le Chancelier partit pour aller trouver la Reine, mais il ne revint point : & Servien qui s'en alla chez le Cardinal, en fit autant. Cependant Guitaut revint qui lui dit de la part de la Reine, qu'elle ne le pouvoit voir, & qu'il avoit ordre d'exécuter ses volontés. Alors le Prince de Condé lui répondit d'un ton de voix tout-à-fait paisible, » hé bien, je le veux, obéissons; mais où nous » allez-vous mener? Je vous prie que ce soit dans » un lieu chaud. Guitaut lui répondit, qu'il avoit » ordre de les mener au Bois de Vincennes. M. le Prince lui dit : » hé bien, allons ». En même-tems, il voulut s'avancer vers le bout de la Galerie, où est une porte qui alloit à l'appartement du Cardinal, croyant sans doute pouvoir sortir par là; mais comme il voulut l'ouvrir, Guitaut lui dit, » Monsieur, vous ne pouvez sor» tir par cette porte, car Cominges y est avec » douze Gardes ». Alors il se tourna vers la compagnie sans nulle marque de chagrin, ayant le visage serein & tranquille, & en les saluant tous, leur dit adieu, les priant de se souvenir de lui, de vouloir témoigner dans les occasions, combien il étoit bon serviteur du Roi, ayant toujours vécu comme tel, & qu'il étoit leur serviteur à tous.

Dans ce même tems, Guitaut fit entrer Cominges son neveu & les douze Gardes par la porte du bout de la Galerie où ils étoient attendant l'ordre. Il les fit passer pour lui ouvrir la petite porte qui donne au jardin, afin d'y pouvoir descendre par un petit escalier dérobé, par où l'on devoit les mener. M. le Prince voyant qu'il falloit suivre cette escorte, avant que d'entrer dans l'escalier, s'adressa à Cominges, & lui dit : » Cominges, vous êtes homme d'honneur &

» Gentilhomme, n'ai-je rien à craindre » ? Puis il lui remit devant les yeux en un moment toutes les choses qu'il avoit faites pour lui, & tout ce qu'il put, pour lui faire penser qu'il en devoit avoir quelque reconnoissance. Cominges ayant vû par les choses qu'il lui dit, qu'il craignoit quelque dessein contre sa vie, lui répondit qu'il étoit homme de bien & Gentilhomme, & que sur sa parole il devoit s'assurer qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & qu'il n'avoit nul commandement que celui de le mener au Bois de Vincennes. Sur cette assurance, il le suivit sans plus témoigner aucune inquiétude, & se laissa conduire dans un carosse avec les deux Princes au lieu de sa destination.

Ce que le Cardinal Mazarin avoit cru devoir être le remede aux maux dont l'Etat étoit menacé, ne servit qu'à les aigrir. Les Grands, le Parlement & le Peuple se récrierent contre la détention des Princes ; & le Ministre peu de tems après fut contraint de les mettre lui-même en liberté. Le Prince de Condé, que sa prison n'avoit pas rendu plus sage, & qui craignoit de nouvelles chaînes, leva l'étendart de la révolte, & traita avec les Espagnols. Il osa marcher contre les troupes du Roi ; & le Vainqueur de Rocroi & de Fribourg porta les armes contre sa Patrie. Cette guerre fut fatale au Cardinal Mazarin ; le Parlement qui s'étoit déclaré contre la Cour en faveur du Prince de Condé, mit la tête du Ministre à prix, & donna contre lui un Arrêt de proscription. Le Cardinal vit bien qu'il falloit céder pour quelque tems. Il quitta la Cour &, peu de tems après, le Royaume avec toute sa famille. Son absence ne

dura qu'autant qu'il fallut de tems à la Reine pour rétablir l'autorité Royale. L'esprit de sédition se dissipa insensiblement; & le Ministre de retour devint plus puissant qu'il n'avoit jamais été. Le Roi étoit sorti de minorité : il conserva au Cardinal l'autorité qu'il avoit eue pendant la Régence : la Paix que ce Ministre donna à la France, par le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, acheva de fixer sa fortune, en réunissant tous les esprits.

Après avoir touché en peu de mots la plupart des grands évenemens de la Régence, je passe à la maladie cruelle qui enleva la Reine mere. Un cancer qu'elle avoit au sein, la réduisit bientôt aux dernieres extrémités. L'opération qu'il fallut lui faire avoit été des plus douloureuses ; cependant elle n'avoit point crié, n'avoit fait aucune plainte, ni montré aucune foiblesse ; au contraire, l'excès de sa douleur, au lieu de l'emporter hors d'elle-même, l'ayant comme liée davantage à Dieu, elle s'écria dans le tems que l'on perça son abscès, où il fut nécessaire de réitérer plusieurs coups de lancette : » Ah ! Seigneur, je vous offre ces douleurs ! Recevez-les pour la satisfaction de mes péchés. Je les souffre de bon cœur, Seigneur, puisque vous le voulez. L'Archevêque d'Auch qui l'assistoit à la mort, dit Madame de Motteville, lui parloit souvent, & lui disoit de belles choses, des Versets, des Pseaumes, & des endroits de l'Ecriture, qui convenoient à l'état où elle étoit ». Dans un moment où il lui dit de remercier Dieu de toutes les graces qu'elle avoit reçues pendant sa vie, elle lui répondit avec une douce exclamation : » Ah ! qu'il

» est bien vrai qu'il m'en a fait de grandes; » puis jettant ses yeux mourans sur Milord Montaigu qui étoit au pied de son lit vis-à-vis d'elle, & qui pleuroit amérement, elle ajouta : » » Monsieur de Montaigu que voilà, sçait ce que » je dois à Dieu, les graces qu'il m'a faites, & » les grandes miséricordes dont je lui suis » redevable ». Tous ceux qui entendirent ces paroles n'en comprirent pas le sens. Ce Seigneur Anglois, qui alors étoit Prêtre & dévot, avoit été dans sa jeunesse le confident des folles adorations que les hommes avoient eues pour la beauté de cette Princesse. Il n'ignoroit pas la complaisance que l'amour propre lui avoit fait prendre en ces vanités. Il savoit aussi que Dieu lui avoit laissé voir le péril, & lui avoit fait la grace de l'en préserver.

Après cette humble ou glorieuse déclaration, la vertueuse Reine tendit le bras à son Médecin, & lui dit, voulant parler de son pouls : il n'y en a plus. Dans un autre moment elle ouvrit ses yeux prêts à s'éteindre; & regardant son Confesseur; mon pere, lui dit-elle, je me meurs. Après ces paroles, son agonie se rendit si forte & si rude, que sentant ses maux augmenter & ses forces diminuer, le sentiment de la nature qui hait la souffrance, lui fit dire, mais avec peine, à l'Archevêque d'Auch; » je souffre » beaucoup; ne mourrai-je pas bientôt » ? Sur quoi le Prélat lui ayant répondu qu'il ne falloit pas avoir trop d'impatience de mourir, & qu'on devoit souffrir autant que Dieu l'ordonneroit, elle y acquiesça aussitôt, & fit des actes réitérés de soumission à la volonté de Dieu. Elle eut peu-à-près une petite convulsion qui fit

croire qu'elle alloit passer. Elle en revint ; mais dès-lors elle perdit la parole ; & la derniere qu'elle prononça avec beaucoup de difficulté, fut pour demander la Croix. Pendant que nous pleurions notre chere & admirable Princesse, dit l'Auteur, nous vîmes que quittant doucement la terre où elle avoit régné si glorieusement, elle passa de cette vie à l'immortalité, & alla paroître devant son juste Juge, où sans doute elle a trouvé dans sa miséricorde le pardon de ses péchés, la récompense de ses vertus, & la fin de ses souffrances.

Après ce court précis, qui fait, pour ainsi dire, le fond de ces Mémoires, je vais reprendre quelques traits dépendans du sujet principal, & que j'avois laissés de côté, pour ne pas interrompre le fil de la narration. Je me servirai des expressions même de Madame de Motteville, pour achever de vous faire connoître son stile & sa maniere de raconter. » Quelques-uns, dit-elle, » ont prétendu que le Roi n'avoit jamais eu » d'inclination pour la Reine son épouse ; & » cette Princesse même l'a cru ; mais je sçais » d'un des favoris de ce Prince, inférieur en » puissance au Cardinal de Richelieu, mais qui » néanmoins a eu assez de part dans l'inclina- » tion du Roi pour sçavoir ces petites particu- » larités, que le Roi la trouvoit belle, & qu'un » jour lui faisant quelque confidence à l'avan- » tage de sa beauté, il dit qu'il n'osoit lui mon- » trer de la tendresse, de peur de déplaire à la » Reine sa mere & au Cardinal, dont les con- » seils & les services lui étoient plus nécessaires, » que de se plaire avec sa femme. Qu'on juge à » présent si la Reine pouvoit aimer le Cardinal.

» Elle faisoit de tems en tems quelques petites
» intrigues contre lui, ou tout au moins défi-
» roit d'en faire qui eussent réussi à sa ruine. Il
» s'en moquoit; & sa puissance augmentoit tous
» les jours, par la nécessité que le Roi avoit de
» ses conseils. Il se faisoit adorer de toute la
» France, & obéir de son Roi même, faisant
» de son maître son esclave, & de cet illustre es-
» clave un des plus grands Monarques du monde.
» On veut cependant que le Cardinal de Ri-
» chelieu ait eu pour la Reine plus d'amour que
» de haine, & que ne la voyant pas portée à lui
» vouloir du bien, il lui rendit de mauvais
» offices auprès du Roi..... La Reine m'a conté
» qu'un jour il lui parla d'un air trop galant
» pour un ennemi, & qu'il lui fit un discours
» fort passionné; mais qu'ayant voulu lui répon-
» dre avec colére & mépris, le Roi dans ce mo-
» ment étoit entré dans le Cabinet où elle étoit,
» qui par sa présence interrompit sa réponse;
» que depuis cet instant elle n'avoit jamais osé
» recommencer cette harangue, craignant de lui
» faire trop de grace en lui témoignant qu'elle
» s'en souvenoit. Mais elle lui répondit tacite-
» ment par la haine qu'elle eut toujours pour
» lui, & par le refus continuel qu'elle fit de son
» amitié & de ses assistances auprès du Roi.
» Quoi qu'il en soit des motifs de la conduite
» du Cardinal de Richelieu à l'égard de la Reine,
» il est certain que ses conseils contribuoient
» beaucoup à la froideur du Roi pour sa femme.
» Cependant Dieu exauça les prieres de la Fran-
» ce, ôtant au Roi ses pensées mélancoliques
» qui l'empêchoient de bien vivre avec elle,
» qui devint enfin grosse. On crut même que

» ce fut un jour qu'il fit un si mauvais tems, » qu'il fut obligé de demeurer au Louvre, où il » n'y avoit point d'autre lit que celui de la » Reine ».

En 1652, le Peuple de Paris, ayant demandé que la Châsse de Sainte Geneviéve fût descendue & portée en procession, pour chasser le Mazarin & avoir la paix, la Procession se fit avec la cérémonie ordinaire. » Pendant cette » pieuse action, dit Mad. de Motteville, M. le » Prince, pour gagner le Peuple, & se faire » Roi des Halles aussi bien que le Duc de Beau- » fort, se tint dans les rues & parmi la popu- » lace, lorsque le Duc d'Orléans & tout le mon- » de étoit aux fenêtres, pour voir passer la Pro- » cession. Quand les Châsses vinrent à passer, » M. le Prince courut à toutes avec une hum- » ble & apparente dévotion, faisant baiser son » chapelet, & faisant toutes les grimaces que les » bonnes femmes ont accoutumé de faire; mais » quand celle de Sainte Geneviéve vint à passer, » alors comme un forcené, après s'être mis à » genoux dans la rue, il courut se jetter entre » les Prêtres, & baisant cent fois cette Sainte » Châsse, il y fit baiser encore son chapelet, & » se retira avec l'applaudissement du Peuple. » Ils crioient tous après lui, disant: Ah! le bon » Prince, & qu'il est dévot! Le Duc de Beau- » fort, que M. le Prince avoit associé à cette » feinte dévotion, en fit de même; & tous » deux reçurent de grandes bénédictions, qui » n'étant pas accompagnées de celles du Ciel, » continue notre Auteur, leur devoient être fu- » nestes sur la terre».

Madame de Motteville rapporte divers traits

qui firent beaucoup d'honneur à Louis XIV; lorſqu'après la mort du Cardinal Mazarin, il commença à gouverner par lui-même.

Le Prince de Condé dit au Roi, qu'on avoit trouvé à Auxerre un portrait de Henri IV. attaché à un poteau, avec un poignard qui lui traverſoit le ſein, & une inſcription latine fort criminelle qui regardoit ſa perſonne. Le Roi lui répondit : » je m'en conſole ; on n'en a point » fait autant contre les Rois fainéans ».

Un jour diſant en confidence à quelque perſonne qu'il eſtimoit, que s'il avoit jamais la guerre, il vouloit y aller en perſonne ; & celui-là ayant répondu que ce ſeroit une grande imprudence, & preſque un défaut à un Roi de hazarder ainſi ſa vie ; que la France avoit autrefois beaucoup ſouffert de la valeur imprudente de François I : le Roi prit la parole & lui dit ; » imprudente tant qu'il vous plaira ; mais avec tout » cela, cette imprudence l'a mis au rang des » grands Rois ».

Comme c'eſt principalement dans les portraits qu'on remarque l'eſprit d'un Hiſtorien, je placerai ici celui du Cardinal Mazarin. » Il avoit, dit Madame de Motteville, » autant de lumieres, qu'un homme qui avoit été artiſan de ſa » propre grandeur en pouvoit avoir. Il avoit une » grande capacité, & ſur-tout une induſtrie & » une fineſſe merveilleuſes pour conduire & amuſer les hommes par mille douteuſes & trompeuſes eſpérances. Il ne faiſoit du mal, que » par néceſſité, à ceux qui lui déplaiſoient. Pour » l'ordinaire, il ſe contentoit de s'en plaindre ; » & ſes plaintes produiſoient toujours ces éclairciſſemens qui lui redonnoient aiſément l'ami-

» tié de ceux qui lui manquoient de fidélité,
» ou qui prétendoient se pouvoir plaindre de lui.
» Il avoit le don de plaire ; & il étoit impossi-
» ble de ne se pas laisser charmer par ses dou-
» ceurs : mais ces mêmes douceurs étoient cau-
» se, quand elles n'étoient pas accompagnées
» des bienfaits qu'il faisoit espérer, que les hom-
» mes lassés d'attendre, tomboient ensuite dans
» le dégoût & le chagrin : peu-à-peu on alloit
» découvrant en lui plusieurs défauts, dont les
» uns se pouvoient attribuer à tous les favoris ;
» & les autres étoient plus essentiels. Il sembloit
» n'estimer aucune vertu ni haïr aucun vice ; il
» n'en paroissoit avoir pas un ; il passoit pour un
» homme habitué à l'usage des vertus chrétien-
» nes, & ne témoignoit point en desirer la pra-
» tique. Il ne faisoit nulle profession de piété ;
» & ne donnoit par aucune de ses actions, des
» marques du contraire, si ce n'est qu'il lui
» échappoit quelquefois des railleries qui étoient
» opposées au respect qu'un chrétien doit avoir
» pour tout ce qui touche la Religion. Malgré
» son avarice, il ne paroissoit point avare ; il est
» cependant certain que dans son administration,
» les Finances ont été dissipées par les partisans,
» plus qu'en aucun autre siécle. La Religion a été
» trop abandonnée par lui ; & il a toujours eu trop
» d'indifférence pour ce sacré dépôt que Dieu
» lui avoit commis. Il étoit naturellement dé-
» fiant ; & un de ses plus grands soins étoit d'é-
» tudier les hommes pour les connoître, pour se
» garantir de leurs attaques & des intrigues qui
» se formoient contre lui. Il faisoit profession
» de ne rien craindre, & de mépriser même
» les avis qu'on lui donnoit à l'égard de sa per-

» sonne ; quoiqu'en effet sa plus grande applica-
» tion eût pour objet principal sa conservation
» particuliere ».

Madame de Motteville a inséré dans ses Mémoires une relation de la mort de Charles I, Roi d'Angleterre. Voici ce qui m'a paru le plus remarquable.

Relation de la mort de Charles I.

» Charles ne manquoit ni de courage ni d'es-
» prit pour bien maintenir ses raisons ; mais
» comme il avoit laissé passer les bonnes occa-
» sions de s'accommoder ; qu'il n'avoit point de
» forces, d'amis, d'argent, ni d'armée pour se
» défendre, il fut enfin condamné à la mort,
» refusant toujours de reconnoître la jurisdiction
» de la Chambre ; & cette Chambre lui défen-
» doit de s'y opposer. Cet effroyable Arrêt fut
» conçu en des termes aussi abominables, que le
» procédé de ses infâmes Juges étoit rempli d'i-
» niquité & de malice. Le Président prononça,
» que Charles Stuard étant atteint & convaincu
» des crimes & charges dont il étoit accusé, la
» Chambre ordonnoit que ledit Charles Stuard,
» comme tiran, traître, meurtrier & ennemi
» du public, seroit mis à mort par la séparation
» de sa tête d'avec son corps.

» Après cet horrible Arrêt, ce malheureux
» Roi, le 9 de Février 1649, sur les dix heures
» du matin, fut conduit de Saint-James à pied
» par-dedans le Parc, au milieu d'un Régiment
» d'Infanterie, tambour battant & enseignes dé-
» ployées, avec sa garde ordinaire, armée de
» pertuisanes. Quelques Gentilshommes le sui-
» virent en cet état, allant devant & après lui,
» la tête nue. Le sieur Juxson, Docteur en
» Théologie, qui étoit Evêque de Londres, le

» suivoit, ainsi que le Colonel Thomlinson qui
» avoit la garde de Sa Majesté. Tous deux l'accom-
» gnerent parlant à lui la tête nue. L'échaffaut
» étoit dressé au milieu de la place publique; il
» étoit couvert de noir: le billot étoit au milieu
» & la hache à côté, toute prête à trancher la
» tête de ce grand Prince, le plus vertueux de
» tous les hommes. Plusieurs Compagnies de
» Cavalerie & d'Infanterie étoient rangées aux
» deux côtés de l'échafaut, avec une grande
» confusion de peuple, qui fort paisiblement
» vouloit assister à ce spectacle. Le Roi étant
» arrivé sur l'échafaut, jetta les yeux attentive-
» ment sur la hache & le billot, & demanda au Co-
» lonel Paker s'il n'y en avoit point de plus haut.
» Puis il leur parla à tous avec une grande
» tranquillité d'esprit; ayant dans son visage un
» air si noble & si majestueux, qu'à moins que
» d'avoir pour spectateurs & auditeurs des assas-
» sins & des bourreaux, ils en auroient été tou-
» chés. Son discours fut beau pour un Roi Chré-
» tien, qui, trompé dans sa Religion, croyoit
» être un Martyr de son Eglise. Lorsque le
» Prince eut cessé de parler, le sieur Juxson lui
» dit: ne plaît-il pas à votre Majesté, quoique
» l'affection qu'elle a pour la Religion soit assez
» connue, de dire quelque chose pour la satis-
» faction du peuple? Le Roi alors lui répondit:
» je vous remercie de tout mon cœur, Monsei-
» gneur; parce que j'allois oublier ce que j'avois
» eu dessein de dire. Puis se tournant vers le
» peuple, il dit: Messieurs, je pense que ma
» conscience & ma Religion est fort bien con-
» nue de tout le monde; & partant, je déclare
» devant vous tous, que je meurs Chrétien,

» professant la Religion de l'Eglise Anglicane,
» en l'état que mon pere me l'a laissée ; & je
» crois que cet honnête homme, montrant le
» sieur Juxson, le témoignera. Puis se tournant
» vers les Officiers, il dit : Messieurs, excusez
» moi en ceci ; ma cause est juste & mon Dieu
» est bon ; je n'en dirai pas davantage. Puis il
» dit au Colonel Paker ; ayez soin, s'il vous
» plaît, qu'on ne me fasse pas languir ; & alors
» un Gentilhomme approchant de la hache, le
» Roi lui dit:prenez garde à la hache,je vous prie,
» prenez garde à la hache. Ensuite le Roi parlant à
» l'exécuteur, lui dit : je ferai ma priere fort
» courte, & alors j'étendrai les bras... Puis le
» Roi demanda son bonnet de nuit au sieur
» Juxson ; & l'ayant mis sur sa tête, il dit à
» l'Exécuteur : mes cheveux vous empêchent-ils ?
» Lequel le pria de les mettre sous son bonnet :
» ce que le Roi fit, aidé de l'Evêque & de l'Exé-
» cuteur. Puis le Roi se tournant derechef vers
» l'Evêque, lui dit encore une fois : ma cause est
» juste & mon Dieu est bon. Alors le sieur Jux-
» son lui dit : il n'y a plus qu'un pas, Sire ;
» & ce pas est fâcheux, mais il est court ; &
» vous pouvez considérer qu'il vous transportera
» promptement de la Terre au Ciel ; & là vous
» trouverez beaucoup de joie. Le Roi lui répon-
» dit : je vais d'une Couronne corruptible à l'in-
» corruptible, où il ne peut pas y avoir de trou-
» ble ; non aucun trouble du monde. Oui, lui
» dit le sieur Juxson, vous changez votre Cou-
» ronne temporelle à une éternelle ; c'est un fort
» bon échange. Le Roi dit ensuite à l'Exécuteur :
» mes cheveux sont-ils bien ? Puis il ôta son
» manteau, & donna son Cordon-Bleu, qui est
l'Ordre

» l'Ordre de la Jarretierre, audit sieur Juxson;
» disant : souvenez-vous.... & le reste il le dit
» tout bas. Puis le Roi ôta son pourpoint, & de-
» meurant avec sa camisolle, remit son man-
» teau sur ses épaules. Ensuite regardant le bil-
» lot, il dit à l'Exécuteur : il vous le faut bien
» attacher. Il est bien attaché, lui répondit-il;
» & le Roi continuant lui dit : on le pouvoit
» faire plus haut. Il ne le sauroit, Sire, pour
» être bien : à quoi le Roi ajouta; quand j'éten-
» drai les bras, alors.... Après quoi ayant dit
» deux ou trois mots tout bas & debout, les
» yeux & les mains levés au Ciel, il s'agenouilla
» incontinent, mit son col sur le billot, & alors
» l'Exécuteur remettant encore ses cheveux sous
» son bonnet, le Roi lui dit, pensant qu'il l'al-
» lât frapper, attendez le signe. Je le ferai, Sire,
» lui répondit cet homme; puis faisant une pe-
» tite pose, le Roi peu-à-près étendit les bras,
» & l'Exécuteur sépara sa tête d'un seul coup.
» Quand la tête fut tranchée, l'Exécuteur la prit
» & la montra au Peuple; & son corps fut mis
» en un coffre, couvert pour ce sujet de velours
» noir ».

Je passe aux pensées morales & aux réflexions qui sont en grand nombre dans les Mémoires de Madame de Motteville. Je les ai recueillies avec soin; & j'ai cru que vous seriez bien-aise de les voir rassemblées dans cette lettre. Pensé[es] tirées d[es] Mémoir[es] de Mad. Mottevil[le]

« Il faut que les volontés d'un mari, quand
» elles sont accompagnées de la raison, soient à
» une honnête femme des loix qu'elle doit obser-
» ver & recevoir avec soumission.

» La véritable science pour nous rendre heu-

» reux, c'eſt d'aimer ſon devoir & d'y chercher
» ſon plaiſir.

» Le deſir & l'eſpérance des graces & des bien-
» faits, donnent de grandes forces pour endurer
» les fourberies des ennemis, les baſſeſſes des flat-
» teurs, & les inquiétudes qu'on trouve dans les
» cabinets des Rois.

» Les Dames ſont d'ordinaire les premieres
» cauſes des plus grands renverſemens des Etats;
» & les guerres qui ruinent les Royaumes & les
» Empires, ne procedent preſque jamais, que des
» effets que produiſent leur beauté ou leur ma-
» lice.

» Les Cabinets des Rois ſont des Théâtres où
» ſe jouent continuellement des piéces qui occu-
» pent tout le monde : il y en a qui ſont ſimple-
» ment comiques : il y en a auſſi de tragiques,
» dont les plus grands évenemens ſont toujours
» cauſés par des bagatelles.

» Les Grands ſe haïſſent preſque toujours, &
» ſont paroître le contraire dans toutes leurs ac-
» tions de parade.

» Les vertus & les louables qualités des plus
» excellentes créatures ſont mêlées de choſes
» qui leur ſont oppoſées : tous les hommes par-
» ticipent à cette boüe dont ils tirent leur ori-
» gine.

» Il eſt juſte que nos maîtres ſoient obéis,
» même dans les choſes où ils pourroient n'avoir
» pas toute la raiſon de leur côté. Envain ſeroient-
» ils appellés de ces grands noms de Monarques,
» de Rois & de tout puiſſans, ſi on pouvoit leur
» réſiſter dans les moindres occaſions.

» Les Rois ne voient jamais leurs maux qu'au

» travers de mille nuages. La vérité que les
» Poëtes & les Peintres représentent toute nue,
» est toujours devant eux habillée de mille fa-
» çons; & jamais mondaine n'a si souvent chan-
» gé de mode, que celle-là en change quand
» elle va dans les Palais des Rois.

» Les hommes ne s'accoutument au crime que
» peu-à-peu; mais, à la honte de la nature hu-
» maine, il faut avouer qu'ils s'y accoutument
» aisément.

» Souvent ces grands mouvemens du monde,
» qui détruisent ou qui établissent les Empires,
» n'ont point d'autres sources, que les intrigues
» secrettes de peu de personnes, & sur des ma-
» tieres très-légeres.

» Les paroles des Rois & leurs actions sont
» presque toujours désapprouvées.

» On hait beaucoup plus les ennemis qui ont
» été amis, que ceux qui nous ont été toujours
» indifférens.

» Les Rois ne peuvent pas toujours faire tout
» ce qu'il leur plait; & il faut qu'ils observent
» certaines régles; autrement ils tombent dans
» de grands embarras.

» Les hommes se font toujours à eux-mêmes
» des excuses pour leurs fautes présentes, qu'ils
» réparent par des desirs vertueux pour l'avenir.

» Les moindres intérêts des hommes les tou-
» chent beaucoup plus sensiblement, que les
» grandes infortunes qui arrivent à ceux qu'ils
» aiment.

» L'autorité de la puissance légitime égale sou-
» vent la force des plus gros bataillons.

» Ce qui regarde notre honneur & notre
» gloire, nous paroît plus propre, & nous est

» plus cher que nos enfans, que nous ne sau-
» rions aimer que comme d'autres nous-mêmes;
» au lieu que nous nous aimons bien moins nous
» mêmes, que notre honneur, pour lequel nous
» nous sacrifions tous les jours.

» Les grands Seigneurs trouvent toujours leur
» avantage à s'attacher au Roi & à leurs Minis-
» tres; c'est de cette seule ressource que leur peu-
» vent venir les graces & les bienfaits.

» Les secrets de la Cour ne sont secrets que
» pour quelque tems seulement.

» La mort, cette rigoureuse ennemie du genre
» humain, ne fait pas grands cas de nos plain-
» tes : elle ne respecte ni les jeunes ni les
» grands; il semble au contraire qu'elle se di-
» vertit à cueillir les plus belles fleurs du par-
» terre du monde.

» Les disgraces & la galanterie ne subsistent
» guères ensemble.

» Les soldats deviennent plus avares de leur
» vie, quand on leur est avare de quelques pis-
» toles.

» Il n'y a point de plus forte chaîne pour
» lier une belle ame, que celle de se sentir
» aimé.

» Il est assez naturel aux hommes de ne comp-
» ter jamais la beauté de leur siécle, que par
» celle de leur plus belle saison.

» La puissance des grands Rois, l'abondance
» de toutes choses dont ils jouissent, & la faci-
» lité qu'ils ont de prendre toutes sortes de plai-
» sirs, ne fait pas plus leur félicité que celle de
» leurs sujets.

» La Maison des Rois est comme un grand
» marché, où il faut aller nécessairement trafi-

» quer pour le soutien de la vie & pour les in-
» térêts de ceux à qui nous sommes attachés par
» devoir ou par amitié ».

S'il y a un défaut dans les Mémoires de Madame de Motteville, c'est principalement cette multitude de réflexions dont ils sont parsemés; la plûpart même sont très-communes; & en général, on est choqué de ce babil perpétuel, qui vient à chaque instant rompre le fil d'une narration intéressante.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

Vie de Mlle Bourignon.

POur satisfaire votre curiosité, Madame, & vous dire quelque chose de certain sur Mlle Bourignon qui a tant écrit, & dont on a parlé si différemment, j'ai consulté les Ecrivains qui l'ont le mieux connue; voici ce que j'ai trouvé de plus certain & de plus détaillé.

Antoinette Bourignon naquit à Lille en Flandres, l'an 1616, & mourut à Francker, dans la Frize en 1680, âgée de 64 ans. C'étoit une espece de Visionnaire, qui a fait beaucoup de bruit en Hollande; & jamais vie ne fut plus traversée, quoique cette fille ne parut avoir d'autres desseins, que de vivre chrétiennement dans la retraite, & de n'avoir commerce qu'avec de véritables chrétiens. La maniere dont on dit qu'elle s'y prit dès son enfance, est assez remarquable pour être décrite.

Dès l'âge de quatre ans, elle commença à s'appercevoir qu'il y avoit dans le monde bien des choses mauvaises, & qui eussent dû aller autrement; que l'on vieillissoit & que l'on mouroit; & qu'il auroit été meilleur qu'il y eût eu un monde & une vie, où rien ne se corrompît & ne mourût. Cela lui avoit fait mépriser les choses d'ici bas, & en souhaiter de meilleures; & ayant ouï parler du Paradis & de Jesus-Christ; ayant appris qu'il étoit venu nous montrer le chemin pour y aller, & qu'il avoit vécu & étoit mort en méprisant les biens & les plaisirs de ce monde, pour entrer dans une vie

Eternelle, elle trouva cela si beau, qu'elle demanda s'il n'y avoit point sur la terre, des personnes qui vécussent comme Jesus-Christ avoit enseigné. On lui disoit que les Chrétiens le faisoient ; & que nous étions ces Chrétiens-là. Mais elle ne vouloit pas le croire, parce qu'on ne vivoit pas comme Jesus-Christ l'a ordonné : car, disoit cet enfant, Jesus-Christ étoit pauvre, & nous aimons l'or & l'argent : il étoit petit, & nous cherchons les grandeurs : il étoit en mal-aise, & nous cherchons les plaisirs. Ce ne sont pas là les Chrétiens que je demande. Menez-moi au pays des vrais Chrétiens. Les railleries qu'on en faisoit, l'obligerent de se taire, & de se retirer à l'écart, pour demander à Dieu d'aller au pays des Chrétiens, & qu'elle pût être une vraie Chrétienne. Cette fille prévenue d'une aversion invincible pour le mariage, résolut de quitter le monde, & se travestit en Hermite à l'âge de dix-huit ans, pour aller habiter les Déserts ; mais ayant été reconnue & arrêtée au Diocèse de Cambrai, l'Archevêque lui accorda une solitude, & lui permit ensuite de vivre à la campagne avec quelques filles, qui avoient dessein de mener une vie véritablement chrétienne, sans autres vœux ni autres regles, que l'amour de Dieu & l'Evangile. Les Jésuites s'opposerent à ce projet.

Après qu'elle eût reconnu que parmi les Grands & les Petits, les Religieux & les Séculiers, personne ne vouloit vivre en véritable Chrétien, comme elle l'entendoit, elle se tint quatre ans renfermée dans une chambre, pour s'avancer dans la perfection chrétienne, & pour y vaquer à la priere. Ses parens morts, elle contribua à l'érection d'un Hôpital, auquel elle donna depuis

les biens qu'elle avoit, consistant en vingt ou trente maisons & en une Seigneurie. Elle y fut neuf ans occupée à entretenir de ses biens & de ses soins, souvent elle seule, quarante à cinquante pauvres filles qu'elle tâchoit d'élever dans l'esprit du véritable Christianisme, résolue de passer toute sa vie dans cet emploi, & dans ce lieu; mais certain désordre qu'elle voulut découvrir, lui causa tant de persécutions, qu'il fallut qu'elle se retirât ailleurs.

Ouvrages de Mademoiselle Bourignon.

Cherchant de côté & d'autre à se garantir de ses ennemis, les connoissances qu'elle fit avec des personnes sçavantes & pieuses, le supérieur des Peres de l'Oratoire de Malines, le Vicaire de l'Archevêque, un Théologien qui avoit été Sécretaire du célebre Cornélius Jansénius, lui firent écrire ses sentimens touchant diverses matieres. Elle composa trois volumes publiées sous le titre *de la Lumiere du monde*. C'est son Chef-d'œuvre; quoiqu'un de ses premiers Ouvrages. Il y a certainement, surtout dans la troisieme partie, de quoi saisir & étonner un lecteur. Le Grand-Vicaire de Jansénius, plein de ses démêlés avec les Jésuites sur la Grace, engagea Mademoiselle Bourignon à écrire aussi sur cette matiere; & elle le fit en trois petits volumes intitulés *Académie des Théologiens*. Les Jésuites & les Jansénistes en furent, dit-on, également mécontens; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les uns & les autres s'étant réunis contre cette fille, l'obligerent à quitter la Hollande, & à se retirer de Ville en Ville daus le Holstein, de-là à Hambourg, de Hambourg en Oost-Frise, d'où des persécutions l'obligerent encore à fuir demi malade; ce qui la fit tomber un peu après dans une

récidive dont elle mourut, après s'être vue dépouillée de presque tous ses biens.

Il y a dans sa doctrine des choses qu'elle appelle fondamentales, d'autres accessoires, & de la moralité à foison.

Elle suppose avant tout, la vérité de la sainte Ecriture & du Symbole des Apôtres, & qu'il faut dire anathême à tout ce qui y est contraire. Cela établi, voici l'essentiel de son systême.

Que Dieu étant un Etre puissant, juste, véritable, sage, libre & parfait, il n'a pas seulement voulu se délecter en lui-même, mais aussi hors de soi, avec un Etre qui lui ressemblât, & qui fût comme son épouse.

Que pour cet effet, il a produit une créature belle, bonne, juste, sage, libre, puissante, dominante à sa volonté sur les Ouvrages de Dieu, qui aussi étoient beaux, lumineux, sans corruption, ni imperfection.

Que cette Créature douée d'entendement, de volonté, de liberté & d'autres facultés, devoit par sa liberté, appliquer chaque faculté à son objet, l'entendement à Dieu qui l'avoit rempli de la lumiere de la foi; la volonté au bien infini, & ainsi du reste : à quoi l'homme étoit toujours libre, non que par sa liberté il pût faire naître dans soi la lumiere & le bien infini; mais il pouvoit par elle tourner en une infinité de manieres, & à son choix, ses facultés vers Dieu, qui se seroit introduit & égayé lui-même en elles heureusement & à l'infini.

Mais que s'en étant détourné pour adhérer à des choses moindres (qui est le péché) la lumiere & le bien infini ne s'étoient plus trouvés en lui, & que toutes les Créatures subalternes s'é-

toient démontées par ce déréglement, en quoi consiste la peine du péché.

Que par-là l'homme devenu sans lumiere & sans bien, est effectivement damné, aussi-bien que sa race, dès sa naissance; car l'ame des enfans venant des parens par la propagation, c'est à-dire, par la vertu que Dieu a mise une fois dans les créatures pour qu'elles produisent leurs semblables avec autant de réalité qu'elles en ont elles-mêmes, il s'ensuit que ce qui n'a plus que peu de réalité, ne peut produire qu'un sujet défectueux.

Qu'il n'y a que la grace de Dieu, qui puisse retirer les hommes de cette damnation, & que Jesus-Christ a obtenu cette grace par ses mérites, à condition néanmoins, que les hommes détourneront leur liberté des choses basses, combattront la pente qu'ils y ont, & la remettront avec toutes leurs facultés entre les mains de Dieu, afin qu'il les éclaire, les redresse, & les gouverne par son esprit. Qu'il n'y aura que ceux qui se seront rendus librement à Dieu, en renonçant à eux-mêmes, que Dieu délivrera de leurs ténebres & de leurs maux, & qu'il remettra sur le pied de la premiere création, ce qui est le salut; & que les autres seront abandonnés à l'état où ils se sont mis, de disproportion & de contrariété à l'ordre & à la beauté de leur premiere création, ce qui sera l'Enfer.

Qu'il n'est pas nécessaire, pour être sauvé, de comprendre en détail la théorie des mysteres divins, encore moins d'être attaché à un certain parti plutôt qu'à un autre; mais qu'il faut seulement sévrer son ame de la pente vers les choses basses, & la présenter à Dieu en état de cessation,

de simplicité, de vacuité, & d'abandon à sa conduite; après quoi Dieu produira en elle les lumieres & les biens qu'il trouvera nécessaires pour la sauver.

La morale de Mademoiselle Bourignon est une déduction & une application particuliere & pratique de ces principes. On en peut voir le précis dans ses deux *Traités de la solide vertu*, & dans ses *avis salutaires*.

Elle ne propose tout le reste que comme des choses accessoires, qui néanmoins lui ont suscité les plus violentes tempêtes, à cause qu'elles vont avec l'idée de la nouveauté. Cependant loin d'exiger qu'on les croie, elle assure que les laissant pour ce qu'elles sont, on n'en est pas moins agréable à Dieu, pourvû que d'ailleurs on vive chrétiennement, & qu'elle ne les propose que pour ceux qui s'en trouveront excités à l'admiration & à l'amour du Créateur, par la considération de ses merveilles. Il y en a touchant la création du monde, la premiere beauté, la formation de l'homme, sa chûte, la dépravation des Créatures, la rédemption, la nature, les Offices & l'Incarnation de Jesus-Christ, l'Apostasie universelle, l'Ante-Christ, la corruption de l'Eglise Chrétienne, son retranchement & son rétablissement, le rappel des Juifs, la venue de Jesus-Christ en gloire pour régner sur la terre, le renouvellement du monde, le jugement, l'Enfer, la vie éternelle, &c. Ses Traités sur la Lumiere du monde, le nouveau Ciel, & la nouvelle Terre, l'Etoile du matin, le renouvellement de l'Esprit Evangélique, sont parsemés de ces sortes de choses; il faudroit trop écrire pour en donner des exemples.

On a fait à Mademoiselle Bourignon beau-

coup de reproches dont quelques - uns sont personnels, comme d'avoir parlé trop en bien d'elle-même, trop en mal des autres ; de ne reconnoître plus à présent de véritables Chrétiens ; & de se croire régie par le S. Esprit. Mademoiselle Bourignon s'étonnoit sur cet article, que des gens qui prennent le nom de Chrétiens, lui fissent cette objection; car il lui sembloit qu'il y avoit de la contradiction à se dire Chrétien, & à n'avoir pas l'esprit de Jesus-Christ, qui est le S. Esprit; ou à dire qu'on a le S. Esprit, & que néanmoins on n'en soit pas régi ni illuminé. On lui avoit aussi imputé de mépriser les Ecritures, de nier la Sainte Trinité, la Divinité de Jesus-Christ, ses mérites & sa satisfaction, & je ne sçais combien d'autres impiétés : mais, à dire le vrai, il paroît par la lecture de ses ouvrages, & par l'apologie que l'on a mise au-devant de sa vie, qu'elle en étoit fort innocente.

Je suis, &c.



LETTRE XVI.

IL nous reste, Madame, de la célébre Ninon l'Enclos dont je vais vous parler présentement, quelques lettres imprimées dans les Œuvres de Saint Evremont. Cette fille avoit de l'esprit, du goût, de la philosophie, des talens & des liaisons avec la plûpart des beaux esprits de son tems : j'ai donc cru pouvoir lui donner une place dans l'Histoire Littéraire des Femmes Françoises; quoique, sans doute, elle figureroit beaucoup mieux parmi les femmes galantes. Vous me sçaurez gré d'emprunter de M. de Voltaire, qui dans sa jeunesse a connu la célebre Ninon, une partie de ce que j'ai à vous dire de cette Courtisanne bel esprit. 1616.

» Je vous dirai d'abord en Historiographe exact, dit M. de Voltaire, que le Cardinal de Richelieu eut les premieres faveurs de Ninon, qui probablement eut les dernieres de ce grand Ministre. C'est, je crois, la seule fois que cette fille célebre se donna sans consulter son goût. Elle avoit alors seize à dix-sept ans. Son pere étoit un Joueur de Luth, nommé Lenclos : son instrument ne lui fit pas une grande fortune; mais sa fille y suppléa. Le Cardinal de Richelieu lui donna deux mille livres de rentes viageres, qui étoient quelque chose dans ce tems-là. Elle se livra depuis à une vie un peu libertine; mais ne fut jamais une Courtisane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands Seigneurs du Royaume furent

Vie de Ninon l'Enclos.

amoureux d'elle ; mais ils ne furent pas tous heureux ; & ce fut toujours son cœur qui la détermina ; il falloit beaucoup d'art & être fort aimé d'elle, pour lui faire accepter des présens.

Dans le commencement de la Régence d'Anne d'Autriche, elle fit un peu trop parler d'elle. On sçait l'avanture du *beau billet qu'a la Châtre* ; les Laïs & les Thaïs n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses Amans fut cause qu'on proposa à la Reine de la faire mettre dans un Couvent. Ninon, à qui on le dit, répondit qu'elle le vouloit bien, pourvû que ce fût dans un Couvent de Cordeliers. On lui dit qu'on pourroit bien la mettre aux Filles repenties ; elle répondit que cela n'étoit pas juste, parce qu'elle n'étoit ni fille, ni repentie. Elle avoit trop d'amis, & étoit de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fît cet affront ; & enfin la Reine qui étoit très-indulgente, la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnoit souvent chez elle des Concerts. On y venoit admirer son luth, son Clavecin & sa beauté. Hughens, ce Philosophe Hollandois qui découvrit en France une Lune de Saturne, s'attacha aussi à observer Mademoiselle Ninon Lenclos. Elle métamorphosa un moment le Mathématicien en Galant & en Poëte. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques.

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux ;
Les deux premiers, ses mains, les deux autres ses yeux ;
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringuant & leste.

Les plus beaux Esprits du Royaume, & la meilleure compagnie, se rendoient chez elle. On y soupoit; & comme elle n'étoit pas riche, elle permettoit que chacun y portât son plat. St. Evremont eut quelques tems ses bonnes graces. On la quittoit rarement; mais elle quittoit fort vîte, & restoit toujours l'amie de ses anciens Amans. Elle pensa bientôt en Philosophe; & on lui donna le nom de la *modérne Leontium.*

Sa philosophie étoit véritable, ferme, invariable, au-dessus des préjugés & des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploroient sa destinée qui l'enlevoit à la fleur de son âge. » Ah! dit-elle, je ne laisse au monde » que des mourans ». Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle mérita les quatre vers que S. Evremont mit au bas de son portrait, & qui sont plus connus que tous les autres vers de cet Auteur.

L'indulgente & sage nature,
A formé le cœur de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle étoit digne de cet éloge. Elle disoit qu'elle n'avoit jamais fait à Dieu qu'une priere : » mon Dieu faites de moi un honnête hom» me, & n'en faites jamais une honnête femme ».

Les graces de son esprit, & la fermeté de ses sentimens, lui firent une telle réputation, que lorsque la Reine Christine vint en France en 1654, cette Princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans

une petite maiſon de campagne où elle étoit alors.

Lorſque Mademoiſelle d'Aubigné (depuis Madame de Maintenon) qui n'avoit alors aucune fortune, eût cru faire une bonne affaire en épouſant Scarron, Ninon devint ſa meilleure amie. Elles coucherent enſemble quelques mois de ſuite : c'étoit alors une mode dans l'amitié. Ce qui eſt moins à la mode, c'eſt qu'elles eurent le même Amant, & ne ſe brouillerent pas. M. de Villarſeau quitta Madame de Maintenon pour Ninon. Elle eut deux enfans de lui. L'avanture de l'ainé eſt une des plus funeſtes qui ſoient jamais arrivées. Il avoit été toujours inconnu. Il lui fut préſenté à l'âge de 19 ans, comme un jeune homme qu'on vouloit mettre dans le monde. Malheureuſement il en devint éperduement amoureux. Il y avoit auprès de la Porte S. Antoine un aſſez joli Cabaret, où dans ma jeuneſſe, continue M. de Voltaire, les honnêtes gens alloient encore quelquefois ſouper. Mademoiſelle de l'Enclos, car on ne l'appelloit plus alors Ninon, y ſoupoit un jour avec la Maréchale de la Ferté, l'Abbé de Château-neuf & d'autres perſonnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration ſi vive & ſi preſſante, que Mademoiſelle de Lenclos fut obligée de lui avouer qu'elle étoit ſa mere. Auſſitôt le jeune homme qui étoit venu au jardin à cheval, alla prendre un de ſes piſtolets à l'arçon de la ſelle, & ſe tua tout roide. Il n'étoit pas ſi philoſophe que ſa mere.

Son autre fils, nommé la Boiſſiere, eſt mort tout doucement de ſa belle mort en 1723 à la Rochelle, où il étoit Commiſſaire de Marine. La mort tragique de ſon fils ainé rendit Mademoiſelle de l'Enclos un peu plus ſérieuſe, mais ne l'empêcha

point

point d'avoir des Amans. Elle regardoit l'amour comme un plaisir qui n'engageoit à aucun devoir, & l'amitié comme une chose sacrée. Elle aima quelques années de très-bonne foi le Marquis de Sévigné, le fils de cette célébre Madame de Sévigné dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au Maréchal de Choiseul. Ce Maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ses bonnes qualités, comme si par-là on se faisoit aimer, elle lui répondit par ce vers de Corneille :

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr!

Cependant elle étoit elle-même la personne qui avoit le plus de vertus, à prendre ce mot dans le vrai sens; & cette vertu lui mérita le nom de la *belle Gardeuse de Cassette.*

Lorsque M. de Gourville, qui fut nommé vingt-quatre heures pour succéder à M. Colbert, & que nous avons vû mourir l'un des hommes de France le plus considéré; lors, dis-je, que ce Monsieur de Gourville, craignant d'être pendu en personne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France en 1661, il laissa deux cassettes pleines d'argent, l'une à Mademoiselle de Lenclos, l'autre à un faux dévot. A son retour il trouva chez Ninon sa cassette en fort bon état; il y avoit même plus d'argent qu'il n'en avoit laissé, parce que les especes avoient augmenté depuis ce tems-là. Il prétendit qu'au moins le surplus appartenoit de droit à la dépositaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jetter la cassette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit, qu'il avoit employé son dépôt en œuvres pies, & qu'il avoit

préféré le salut de l'ame de Gourville à un argent qui sûrement l'auroit damné.

Le reste de la vie de Mademoiselle de Lenclos n'offre pas de grands événemens ; quelques Amans, beaucoup d'amis, une vie sédentaire, de la lecture, des soupers agréables, voilà tout ce qui compose la fin de son histoire.

Je ne dois pas oublier que Madame de Maintenon étant devenue toute-puissante, se ressouvint d'elle, & lui fit dire que si elle vouloit être dévote, elle auroit soin de sa fortune. Mlle de Lenclos répondit, qu'elle n'avoit besoin ni de fortune, ni de masque. Elle resta chez elle paisible avec ses amis, jouissant de sept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui, & n'auroit pas voulu de la place de Madame de Maintenon, avec la gêne où cette Place l'auroit condamnée. Plus heureuse que son ancienne amie, elle ne se plaignit jamais de son état ; & Madame de Maintenon se plaignit quelquefois du sien.

Ninon ne pouvoit pas souffrir les Ivrognes, qui étoient encore un peu à la mode de son tems. Chapelle qui l'étoit, & qu'elle ne put corriger, fût exclus de sa maison, & devint son ennemi. Il jura que pendant un mois entier il ne se coucheroit jamais sans être yvre & sans avoir fait une chanson contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chansons dont je me souviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne,
Si toujours elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car, à bien conter son âge,

Elle doit avoir.......

Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela, qu'elle auroit beaucoup mieux aimé coucher avec Platon qu'avec Chapelle.

Sa Maison étoit sur la fin une espece de petit Hôtel de Rambouillet, où l'on parloit plus naturellement, & où il y avoit un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les meres envoyoient soigneusement à son école les jeunes gens qui vouloient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisoit à les former. Rémond que nous avons vû Introducteur des Ambassadeurs, & qui prétendoit être un grand Platonicien, se vantoit souvent de devoir à Mademoiselle de Lenclos tout le mérite qu'il avoit. En effet il avoit un mérite assez singulier. C'est sur lui que Périgni avoit fait cette chanson:

De Monsieur Rémond, voici le portrait;
Il a tout-à-fait l'air d'un harang soret.
Il rime, il cabale,
Est homme de Cour,
Se croit un Candale;
Se dit un Saucour.
Il passe en science
Socrate & Platon:
Cependant il danse
Tout comme Balon.
De Monsieur Rémond, voici le portrait;
Il a tout-à-fait l'air d'un harang soret.

Quand on dit à Mademoiselle de Lenclos, que Rémond se vantoit partout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle faisoit comme Dieu, qui s'étoit repenti d'avoir fait l'homme.

L'Abbé de Château-neuf me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse, dit M. de Voltaire; j'étois âgé d'environ treize ans. J'avois fait quelques vers qui ne valoient rien, mais qui paroissoient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de Lenclos avoit autrefois connu ma mere, qui étoit fort amie de l'Abbé de Château-neuf. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'Abbé étoit le maître de la maison : c'étoit lui qui avoit fini l'Histoire amoureuse de cette personne singuliere; c'étoit un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des desirs; & les charmes de la société de Mlle de Lenclos avoient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; & enfin l'Abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avoit tenu rigueur si long-tems, elle lui répondit qu'elle avoit voulu attendre le jour de sa naissance pour ce beau gala; & ce jour-là elle avoit juste soixante & dix ans. Elle ne poussa guères plus loin cette plaisanterie; & l'Abbé de Château-neuf resta son ami intime. Pour moi, je lui fus présenté un peu plus tard; elle avoit quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite & son testament.

L'Abbé Tétu qu'on appelloit *têtu, tais-toi*, (pour le distinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode) homme connu par beaucoup de bouquets à Iris, d'impromptus, de jouissances & de Pseaumes paraphrasés, après avoir voulu être long-tems un agréable débauché, eut l'ambition de convertir Mlle de Lenclos à sa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, & que le Roi lui donnera une Abbaye; mais s'il ne fait for-

tune que par mon ame, il court risque de mourir sans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de S. Evremont ; l'Abbé de Château-neuf en avoit beaucoup ; mais en mourant il a brûlé tous ses papiers.

Quelqu'un a imprimé il y a quelques années, des lettres sous le nom de Mademoiselle de Lenclos, à peu-près comme dans certain pays on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avoit eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une sur ce qui la regarde ».

Ici finit l'écrit de M. de Voltaire : j'y ajouterai quelques traits tirés des Historiens de la vie de Mademoiselle de l'Enclos, où vous verrez quelques circonstances qui différent un peu de ce que vous venez de lire. Ninon nâquit à Paris le 15 Mai *1616*. Elle étoit fille unique de M. de l'Enclos, Gentilhomme de Touraine, qui tenoit un rang distingué parmi les braves de ce tems-là. Sa mere étoit Raconis, famille illustre dans l'Orléanois. Beauté, graces, esprit, Ninon avoit reçu de la nature tout ce qu'elle peut donner. M. de l'Enclos ne négligea point les ressources de l'art. Il faisoit lire à sa fille les meilleurs Ecrivains, entr'autres Montagne, qu'elle aima toute sa vie. Il jouoit très-bien du luth ; c'est ce qui a fait dire que Ninon étoit la fille d'un Joueur de luth : il lui apprit lui-même à toucher de cet instrument ; elle y fit de si grands progrès, que ce talent fut mis dans la suite au nombre de ses perfections. Comme il étoit homme de plaisirs, il lui en inspiroit le goût ; mais il lui donnoit

en même tems des leçons de probité. Madame de l'Enclos tâchoit envain, par ses conseils & par son exemple, de corriger cette éducation profane. C'étoit une femme d'une piété exemplaire. Elle menoit tous les jours sa fille à Vêpres & au Sermon; mais Ninon prenoit furtivement quelques livres agréables pour se désennuyer à l'Eglise.

Elle n'avoit que quatorze ans lorsqu'elle perdit sa mere. Son pere mourut un an après. Il voulut paroître aussi Philosophe à sa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant sa vie. » Approchez, » Ninon, lui dit-il; vous voyez que tout ce qui » me reste en ce moment est un souvenir fâcheux » des plaisirs qui me quittent. Leur possession » n'a pas été de longue durée; & c'est la seule » chose dont je puis me plaindre à la nature. » Mais hélas! que mes regrets sont inutiles! » Vous qui avez à me survivre, profitez d'un tems » précieux; & ne devenez jamais scrupuleuse sur » le nombre, mais sur le choix des plaisirs ».

Ce conseil, si conforme au goût de Ninon, fut la régle de sa conduite. Elle commença par arranger sa petite fortune, avec un ordre qu'on ne devoit guère attendre de son âge. Son patrimoine n'étoit pas aussi considérable qu'il eût pû l'être, si son pere n'avoit beaucoup dissipé. Elle mit à fonds perdu le peu qui lui restoit. Elle se fit par ce moyen un revenu honnête. Un des motifs qui l'engagea à placer ainsi son bien, c'est qu'elle prit dès-lors la résolution de ne se marier jamais. Elle aimoit trop la liberté pour songer à un pareil engagement. L'exemple & les leçons de son pere lui étoient d'ailleurs toujours présens. Il avoit lui-même porté ce joug impatiemment; &

plus d'une fois il avoit tracé à sa fille le plan de vie qu'il souhaitoit qu'elle suivît, & dont elle ne s'écarta point.

Un de ses premiers Amans, fut le Comte de Coligny, le dernier de cette illustre Maison. Il étoit Protestant; & l'on prétend que Ninon contribua beaucoup à lui faire abjurer le Calvinisme. Leur tendresse dégénéra bientôt en amitié.

Le Comte de Coligny eut des successeurs, entr'autres le Marquis de Villarceaux, celui de tous qui fut aimé le plus long-tems. Madame de Villarceaux en étoit furieuse. Elle avoit un jour beaucoup de monde chez elle; on demanda à voir son fils. Il parut, accompagné de son Précepteur. On loua son esprit; la mere voulut justifier les éloges : elle pria le Précepteur d'interroger son éleve sur les dernieres choses qu'il avoit apprises. Allons, Monsieur le Marquis, dit le grave Pédagogue : *Quem habuit successorem Belus Rex Assiriorum? Ninum*, répondit le jeune Marquis. Madame de Villarceaux frappée de la ressemblance de ce nom avec celui de Ninon, ne pût se contenir. Voilà, dit-elle, de belles instructions à donner à mon fils, que de l'entretenir des folies de son pere. Le Précepteur eut beau protester qu'il n'y entendoit point malice; rien ne fut capable de l'appaiser. Le ridicule de cette Scène se répandit dans toute la Ville; il parvint à Ninon qui en rit long-tems.

Le Marquis de Sévigné se présenta & fut bien reçu. Mais une infidélité lui fit donner son congé. Il demanda pardon avec tant de vivacité, tant de promesses de ne plus retomber, qu'on oublia sa faute, à condition, non-seulement qu'il ne reverroit plus la Champ-Mêlé, mais encore qu'il

ſacrifieroit les lettres qu'il avoit reçues de cette Comédienne. Le deſſein de Ninon étoit de les envoyer à l'Amant en titre de la Champ-Mêlé. Madame de Sévigné, à qui ſon fils raconta à quel prix il avoit obtenu ſa grace, lui fit ſentir l'indignité de ce procédé. Le Marquis courut chez Ninon; & moitié par force, moitié par adreſſe, il retira, dit la Marquiſe, les lettres de cette pauvre diableſſe, qui furent brûlées ſur le champ.

La liſte des adorateurs de Ninon ne finit pas. Outre ceux que j'ai déjà cités, elle eut encore le Grand Prince de Condé, le Duc de la Rochefoucault, le Comte de Saint Pol, qui fut depuis appellé le Duc de Longueville, le Maréchal d'Albret, le Comte d'Eſtrées, l'Abbé Deſfiat, le Marquis de Gerſey, M. de Gourville, le fameux Jean Bannier, parent des Rois de Suede. Le Comte de Choiſeul, depuis Maréchal de France, ſe vit préférer un rival, dont il ne ſe ſeroit jamais défié: c'étoit Pécourt, célébre Danſeur de ce tems-là. Il rendoit de fréquentes viſites à Ninon. Le Comte de Choiſeul le rencontra un jour chez elle; Pécourt avoit un habit aſſez reſſemblant à un uniforme. Après quelques propos ironiques, le Comte lui demanda d'un ton railleur, dans quel Corps il ſervoit. Pécourt lui répondit avec fierté: je commande un Corps où vous ſervez depuis long-tems.

Le Grand-Prieur de Vendôme épris des charmes de Ninon, ne ceſſoit de la perſécuter. Amant impétueux, il trouva mauvais qu'on lui eût préféré des rivaux. Il s'en plaignit amérement à Ninon, qui loin d'être touchée de ſes reproches, écouta les deſirs de quelque nouveau rival, & mit le comble au déſeſpoir du Grand-Prieur. Il ſortit

de chez elle furieux, & laissa sur sa toilette un billet qui renfermoit le quatrain suivant.

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas.
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate; tu n'en avois pas.

Ninon ne se piqua point, & se contenta de plaisanter le Grand-Prieur, en lui répondant par ces quatre vers sur les mêmes rimes.

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vis renoncer à mes foibles appas.
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas?

Ninon, dans le cours de ses galanteries, eut comme on l'a dit, deux enfans. Le premier occasionna une dispute entre le Comte d'Estrées & l'Abbé Deffiat, qui tous deux prétendoient aux honneurs de la paternité. Soit que cette querelle amusât Ninon, soit qu'en effet elle ne se crût pas assez sure de sa décision pour la risquer, elle ne voulut point prononcer. Après bien des démêlés, les deux rivaux prirent un jour chacun un cornet dans un trictrac, & ils jouerent aux dez à qui appartiendroit l'enfant. Le sort le donna au Comte d'Estrées, qui dans la suite devenu Maréchal de France & Vice-Amiral, le mit dans la Marine, & prit soin de sa fortune.

A Ninon galante, succéda Ninon philosophe. Pour distinguer l'une de l'autre, on cessa de l'appeller Ninon; ce nom convenoit à la dissipation de ses premieres années; sa réforme en demandoit un plus

respectable; jusqu'à sa mort on ne lui donna plus que le nom de Mademoiselle de l'Enclos. Elle occupoit dans la rue des Tournelles, derriére la Place Royale, une Maison propre & commode, qu'elle avoit achetée à vie; elle y rassembloit la meilleure compagnie de son tems, en hommes, & même en femmes. Ses principales amies étoient la Comtesse de la Suze, la Comtesse d'Olone, la Maréchale de Castelnau, la Maréchale de la Ferté, la Duchesse de Sully, la Comtesse de Fiesque, Madame de la Fayette, Madame de Choisy, Madame de Coulanges, Madame du Tort, la Marquise de Lambert, la Duchesse de Bouillon-Mancini, la Comtesse de Sandwich. Elle avoit trop de mérite & de célébrité pour n'être pas en bute aux traits de la satyre. On voit dans les recueils de chansons de ce tems-là, qu'elle ne fut point ménagée. Elle s'avisa de bâiller un jour fort indécemment à l'Académie Françoise, où l'on prononçoit un beau discours de réception. Un Académicien crut devoir venger l'honneur de sa Compagnie, & fit sur-le-champ l'Epigramme suivante :

Dans un discours Académique,
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique.
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Le grand nombre de vers, faits à la louange de Mlle de l'Enclos, dût la consoler des couplets satyriques.

L'Abbé Gedoyn, fut présenté à cette fille célebre en 1696, comme un jeune homme de beau-

coup d'esprit, qui avoit été élevé en bonne école; il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit sorti des Jésuites. Il n'avoit que vingt-neuf ans; & ce que vous trouverez, Madame, de bien extraordinaire, c'est qu'il devint éperduement amoureux de Mlle de l'Enclos, qui en avoit près de quatre-vingt. Il est vrai qu'elle étoit encore fraîche & belle. Elle trouva le jeune Abbé fort à son gré, & consentit à redevenir Ninon pour lui; mais elle ne voulut le rendre heureux qu'au bout d'un certain tems qu'elle lui fixa. Le terme arrivé, il se rendit chez elle; il la trouva couchée sur son canapé. Il se jetta à ses genoux, & la conjura, au nom de l'amour le plus tendre, de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle avoit trop de probité pour y manquer. L'Abbé Gedoyn, enchanté de sa bonne fortune, lui demanda pourquoi elle l'avoit fait languir si long-tems. » Hélas! mon » cher Abbé, répondit-elle, pardonnez-moi ce » retardement; ma tendresse en a souffert autant que la vôtre; mais c'est l'effet d'un petit » grain de vanité que j'avois encore dans la » tête. J'ai voulu, pour la rareté du fait, attendre que j'eusse quatre-vingts ans accomplis; » & je ne les ai eu que d'hier au soir ». Elle le garda un an; & ce fut elle qui le quitta, & qui rompit la premiere. Il fut sensiblement touché de cette rupture. Il continua cependant de la voir, de l'aimer & de l'estimer.

Mademoiselle de l'Enclos eut l'attention, sur la fin de ses jours, d'aller à sa Paroisse, aussi souvent que ses forces le lui permettoient. Elle fit une Confession générale, & reçut le Viatique avec tous les sentimens d'une véritable piété. Les approches de la mort n'altérerent point cepen-

dant la tranquillité de ſon ame ; elle conſerva jusqu'au dernier moment les agrémens & la liberté de ſon eſprit. Voici un quatrain qu'elle fit quelques heures avant que d'expirer.

Qu'un vain eſpoir ne vienne point s'offrir,
Qui puiſſe ébranler mon courage :
Je ſuis en âge de mourir ;
Que ferois-je ici davantage ?

Elle mourut à Paris, le 17 Octobre 1706, à l'âge de quatre-vingt-dix ans & cinq mois. Elle fut regrettée univerſellement. C'eſt d'elle ſeule que l'on peut dire qu'elle porta les fleurs du printems bien au-delà de l'Automne. Enfin, elle joignit toutes les vertus de notre ſexe aux graces du ſien ; ce qui l'a placée peut-être au-deſſus des plus grands hommes. L'Abbé de Chateauneuf fit ainſi ſon épitaphe :

Il n'eſt rien que la mort ne dompte :
Ninon, qui près d'un ſiécle, a ſervi les amours ;
Vient enfin de finir ſes jours :
Elle fut de ſon ſexe, & l'honneur & la honte :
Inconſtante dans ſes deſirs,
Délicate dans ſes plaiſirs ;
Pour ſes amis, fidele & ſage,
Pour ſes Amans, tendre & volage ;
Elle fit régner dans ſon cœur,
Et la galanterie, & l'auſtère pudeur ;
Et montra ce que peut le triomphant mêlange
Des charmes de Vénus, & de l'eſprit d'un Ange.

Lettres de Ninon l'Enclos.

Les Lettres qui nous reſtent de Mlle de l'Enclos, ne roulent que ſur des ſujets indifférens.

Je vous en citerai une ſeulement, pour vous donner une idée de ſon ſtyle.

» Votre Lettre, dit-elle, à M. de Saint Evre-
» mont, m'a remplie de deſirs inutiles, dont je
» ne me croyois plus capable. Les jours ſe paſſent,
» comme diſoit le bon-homme des Iveteaux,
» dans l'ignorance & la pareſſe; & ces jours
» nous détruiſent & nous font perdre les choſes à
» quoi nous ſommes attachés. Vous l'éprouvez
» cruellement. Vous diſiez autrefois que je ne
» mourrois que de réflexions: je tâche à n'en plus
» faire, & à oublier, le lendemain, le jour que je
» vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai
» moins à me plaindre du temps qu'un autre.
» De quelque ſorte que cela ſoit, qui m'auroit
» propoſé une telle vie, je me ſerois pendue. Ce-
» pendant on tient à un vilain corps comme à
» un corps agréable. On aime à ſentir l'aiſe &
» le repos. L'appétit eſt quelque choſe dont je
» jouis encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver
» mon eſtomac avec le vôtre, & parler de tous
» les originaux que nous avons connus, dont le
» ſouvenir me réjouit plus, que la préſence de
» beaucoup de gens que je vois; quoiqu'il y ait
» du bon dans tout cela; mais à dire le vrai, nul
» rapport. M. de Clérambault me demande ſou-
» vent, s'il reſſemble par l'eſprit à ſon pere.
» Non, lui dis-je; mais j'eſpere de ſa préſomp-
» tion, qu'il croit ce non avantageux; & peut-être
» qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle
» comparaiſon du ſiècle préſent à celui que nous
» avons vu » !

Dans une autre Lettre, elle lui dit: » Que
» j'aurois de plaiſir de dîner encore une fois avec
» vous! N'eſt-ce point une groſſiereté que le ſou-

» hait d'un dîner ? L'esprit a de grands avantages
» sur le corps : cependant ce corps fournit sou-
» vent de petits goûts qui se réiterent, & qui
» soulagent l'ame de ses tristes réflexions : vous
» vous êtes souvent mocqué de celles que je fai-
» sois ; je les ai toutes bannies : il n'est plus tems.
» Quand on est arrivé au dernier période de la
» vie, il faut se contenter du jour où l'on vit :
» les espérances prochaines, quoique vous en di-
» siez, valent bien autant que celles qu'on étend
» plus loin : elles sont sûres. Voici une belle mo-
» rale ; portez-vous bien ; voilà à quoi tout doit
» aboutir ».

Le style de ces Lettres est naturel & agréable : je regrette toujours que Ninon n'ait point écrit ; nous y perdons d'excellentes choses : personne ne connoissoit mieux le monde, & n'étoit plus en état d'en parler.

Je suis, &c.



LETTRE XVII.

Nous n'avons point de recueil particulier des Œuvres de Madame la Comtesse de la Suze. Elles sont noyées dans quatre volumes de pieces en tout genre, de différentes mains, & la plûpart sans noms d'Auteurs. On sçait seulement en général, que les poësies qui composent cette collection, sont en partie de Madame de la Suze; mais dans cette confusion, il est difficile de les reconnoître. Celles qui portent son nom, me paroissent fort au-dessous de la réputation de leur Auteur; car vous sçavez, Madame, que personne n'a été plus louée que la Comtesse de la Suze. On lui donnoit la noblesse & la majesté de Junon, l'esprit & le sçavoir de Minerve, la beauté & les graces de Vénus, & l'Amour pour maître dans l'art d'écrire avec tendresse.

1618.

Ouvrag de Mad. de la Suze.

Nul d'entre les Mortels ne la peut égaler;
Le Maître des neuf sœurs ne seroit point son Maître;
Pour faire des Captifs, elle n'a qu'à paroître:
Et pour faite des Vers, elle n'a qu'à parler.

Mademoiselle de Scudéri, dans son Roman de Clélie, fait le portrait de Madame de la Suze. Hésiode endormi sur le Parnasse, voit les Muses en songe, & Calliope lui montre les Poëtes qui naîtront dans la suite des tems. » Regarde, lui dit Calliope; en parlant de notre Comtesse, » regarde cette femme qui t'apparoît. Elle a, com-

» me tu vois, la taille de Pallas ; & sa beauté
» a je ne sçai quoi de doux, de languissant & de
» passionné, qui ressemble assez à cet air char-
» mant que les Peintres donnent à Vénus. Cette
» illustre personne sera d'une si grande nais-
» sance, qu'elle ne verra presque que les Maisons
» Royales au-dessus de la sienne ; mais pour ne te
» parler que d'elle, sçache qu'elle naîtra encore
» avec plus d'esprit que de beauté, quoiqu'elle doi-
» ve, comme tu vois, posséder mille charmes. Elle
» aura même une bonté généreuse qui la rendra
» digne de toutes les louanges : sans te parler de
» tant d'autres admirables qualités que le Ciel lui
» prodiguera, apprends seulement qu'elle fera des
» élégies si belles, si pleines de passion, & si préci-
» sément du caractere qu'elles doivent avoir pour
» être parfaites, qu'elle surpassera tous ceux qui
» l'auront précédée, & tous ceux qui la voudront
» suivre ».

Charleval, un des plus beaux esprits de l'autre siecle, adresse ces vers à Madame de la Suze :

Comtesse, à qui l'Amour apprit
L'art d'écrire avecque tendresse,
Et qui seule, avez tout l'esprit
Des neuf doctes Sœurs de la Grèce ;
Vous consacrez votre loisir
Par des Vers dignes de mémoire :
Le Louvre en fait tout son plaisir,
Et le Parnasse en fait sa gloire.
Sapho, par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle ;
Mais rien que le temps seulement,
Ne vous fit aller après elle.

Madame

Madame la Comtesse de la Suze s'est principalement exercée dans le genre élégiaque ; & si l'on en croit ses partisans, on trouve dans ses compositions, des sentimens nobles & tendres, des pensées fines & ingénieuses, un stile touchant & plein de graces. Vous pourrez, Madame, en juger par vous-même ; je vais placer ici sous vos yeux les plus beaux endroits de ces élégies. Je commence par le portrait d'un homme malheureux en amour, & qui porte la jalousie jusqu'à se plaindre, que d'autres aiment sa maîtresse, quoiqu'il sçache bien qu'ils sont tous aussi malheureux que lui.

Vous m'avez vû cent fois languissant & rêveur,
Pâle, triste, chagrin, & de bizarre humeur,
Observer vos regards, votre air, votre langage ;
Et ne rien expliquer qu'à mon désavantage ;
Sans mouvemens, sans voix, ne faisant qu'écouter ;
Mécontent près de vous, sans pouvoir vous quitter ;
Faisant le satisfait au fort de ma tristesse,
Le désintéressé, lorsque tout m'intéresse ;
Et feignant bien souvent avoir de la froideur,
Au moment que je brûle avecque plus d'ardeur.
Sont-ce pas les effets d'une douleur mortelle ?
Devinez, belle Iris, comment cela s'appelle.
Sans doute, vous direz que c'est être jaloux ;
Il est vrai, je le suis ; mais ce n'est pas de vous :
Ne vous en fâchez pas, trop aimable inhumaine
Non, ce n'est pas de vous, ce n'est que de ma peine :
Je sçais que vos Captifs n'ont ni trêve, ni paix,
Que vous faites souffrir, & ne souffrez jamais :
Vos regards sont mortels ; leurs coups sont redoutables ;

En faisant des Amans, ils font des misérables :
Je ne suis point jaloux du bien de mes rivaux ;
Mais je ne puis souffrir qu'ils ressentent mes maux.
Je ne veux point qu'on m'aide à supporter mes chaînes;
Leur mal accroît mon mal, & leur gêne mes gênes.
Hélas ! c'est bien assez de souffrir mon ennui,
Sans être tourmenté par les malheurs d'autrui :
Beaux yeux de mon Iris, vives sources de flâmes,
Ne portez plus vos feux ailleurs que dans mon ame ;
Je consens de languir sous votre dure loi ;
Mais ne faites de mal à personne qu'à moi.
Ah ! si pour l'intérêt & l'honneur de vos charmes,
Il faut que vos Autels soient arrosés de larmes ;
S'il leur faut des respects, des soupirs & des vœux,
Si vous prenez plaisir que l'on souffre pour eux,
Je vous satisferai, beaux yeux ; car il me semble
Que seul j'endure assez pour tout le monde ensemble.

Dans une autre élégie, Madame de la Suze peint ainsi une femme qui voudroit résister à l'amour, & qui lui cède enfin la victoire.

Fiere & foible raison, qui par de vains combats,
Choques les passions, & ne les détruis pas ;
Ne me tourmente plus ; tes forces sont bornées ;
Et l'on ne change point l'ordre des destinées :
Elles font à leur gré le tissu de nos jours,
Et forment dans le Ciel les nœuds de nos amours.
Tu sçais bien que mon cœur pour se vaincre lui-même,
T'opposa mille fois au Dieu qui veut que j'aime ;
Mais, quoi qu'on puisse dire au mépris de ses Loix,
Aimer, ou n'aimer pas, n'est pas de notre choix.

Vous verrez, Madame, avec plaisir, la peinture d'un jeune cœur qui aime pour la premiere fois.

Une douce surprise, un désordre agréable ;
Par une émotion qui n'est point exprimable ;
Allume un feux secret dans le fond de mon cœur ;
Qui le touche & l'agite, & s'en rend le vainqueur.
C'est-là, que triomphant de mon ame asservie,
Il unit sa chaleur à celle de ma vie ;
Et que par un excès qui m'est délicieux ;
Il produit la langueur qui paroît dans mes yeux :
Mais parmi ce torrent de tourment & de flâme,
Je ne sçais quoi de doux se coule dans mon ame :
Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur,
Que je ne puis juger si c'est joie ou douleur.
Hélas ! je n'en sçais rien ; toutefois il me semble ;
Que ce pourroit bien être & l'un & l'autre ensemble :
Et tout ce que j'en sçais, c'est que j'ai vû Thirsis :
Qu'avant que de le voir, j'avois moins de soucis ;
Et que depuis ce jour, j'ai toujours eu dans l'ame ;
La peine, la douleur, la tristesse & la flâme.
Rien ne me divertit ; je ne dors point la nuit ;
J'aime la solitude ; & le monde me nuit ;
Je ne sçaurois penser qu'aux peines que j'endure :
Je prends même plaisir d'irriter ma blessure ;
J'entretiens des pensers que je devrois bannir ;
Je pousse des sanglots que je veux retenir :
Lorsque l'on parle à moi, je ne sçaurois rien dire ;
Je rêve, je languis, je pleure, je soupire ;
Au seul nom de Thirsis, je change de couleur ;
Quand il est près de moi, j'ai bien moins de douleur ;
Sitôt qu'il est parti, je ne suis plus la même ;

D'où vient ce changement ? N'est-ce point que je l'aime ?
Ce Dieu que je fuyois, a-t-il surpris mes sens ?
Et si ce n'est amour, qu'est-ce donc que je sens ?

Lisez, Madame, cette description poëtique d'une belle matinée; Madame de la Suze est féconde en images semblables.

La nuit pâle & mourante, en ses espaces sombres,
Alloit s'évanouir avec toutes ses ombres,
L'aurore, dans son char, d'un teint jaune & vermeil ;
Préparoit d'un beau jour le pompeux appareil,
Et la riche nature, en merveilles féconde,
Etaloit ses trésors aux yeux de tout le monde ;
Ce bel astre du jour, d'un visage riant,
Peint de nouveaux rayons les rives d'Orient ;
Déjà, l'or & l'azur, du haut de ces montagnes,
Emaillent à longs traits ces fertiles campagnes.
Là, ces chantres des airs, à l'ombre des ormeaux,
Accordent leurs accens aux murmures des eaux ;
Là, ces troupeaux errans bondissent dans ces plaines ;
Le Zéphir amoureux nâge sur ces Fontaines ;
Les roses, les jasmins, naissent en mille lieux.
Et l'Univers enfin brille de tous ses feux.

Voici un autre morceau qui peint à merveille la situation d'un Amant malheureux.

Pour exercer sur moi ta plus noire malice,
Tu m'as fait admirer les charmes de Florice ;
Et dès que leur pouvoir m'a soumis à sa Loi,
Ingrat, tu l'as rendue aussi sourde que toi.
Florice, à qui le Ciel prodigua sans mesure,

Les plus rares trésors que cache la nature,
M'a toujours fait connoître, adorant ses appas,
Que ses yeux font un mal qu'elle n'entendoit pas;
Aux plus tendres soupirs elle paroît cruelle;
Les rochers les plus durs y répondent plus qu'elle;
Et dès-lors qu'à ses pieds j'implore son secours,
L'inhumaine me quitte, & change de discours.
En vain pour la toucher je fais une peinture
De l'amour qui se voit en toute la nature;
En vain pour la fléchir, je lui dis chaque jour,
Florice, on ne voit rien de si doux que l'amour.
Elle se divertit; elle ne fait que rire
Des douceurs que je pense, ou que je lui veux dire;
Si l'amour est si doux, dit-elle en se mocquant,
Pourquoi m'avez-vous dit que vous enduriez tant?
Je ne puis lui répondre; & ma langueur extrême
Fait bien voir que je souffre, en montrant que je l'aime;
Et que tous ces plaisirs dont je peins la douceur,
Se trouvent dans ma bouche & non pas dans mon cœur.
Hélas! Il est bien vrai qu'en l'amoureux empire,
La plus grande douceur est un cruel martyre,
Et que tous ces appas qui nous charment si fort,
Font naître des langueurs qui nous donnent la mort.
Depuis le jour que j'aime, à peine je respire;
Si je veux respirer, il faut que je soupire;
Et depuis que je sers mes ingrates amours,
J'ai trouvé le secret de mourir tous les jours:
Le repos que la nuit laisse au plus misérable,
Ne vient jamais flatter le tourment qui m'accable;
Et le Dieu du sommeil, ennemi de l'amour,
S'accorde avecque lui pour me fuir à son tour.

Vous aimerez à lire ici ce que dit une Amante

qui ignore si elle est aimée, & qui, pour cette raison, n'ose la premiere déclarer sa flamme à son Amant.

L'implacable pudeur regne sur mes desirs,
Intimide ma voix, mes yeux & mes soupirs:
Ils ont tant de respect pour les Loix de leur Reine,
Qu'ils n'osent découvrir la cause de ma peine.
Et quoiqu'ils voudroient bien me pouvoir secourir,
De peur de lui déplaire, ils me laissent mourir.
Lorsque mon feu s'accroît, cette Reine sévere,
Me fait voir dans ses yeux, le feu de sa colere,
Menace mon amour d'un triste événement,
Si je parle à Daphnis de mon cruel tourment.
Elle me permet bien de répondre à sa flâme,
Si j'ai tant de bonheur que d'embrâser son ame;
D'écouter son discours, s'il veut m'entretenir,
Mais non de m'abaisser jusqu'à le prévenir.
Ainsi pour se venger, Junon impitoyable,
D'Echo, Nymphe des bois, fit le sort déplorable;
Lui ravit le pouvoir d'exprimer ses amours,
Sans du cruel Narcisse emprunter le secours,
Si ce bel insensible eût aimé cette belle,
Elle eût redit pour lui ce qu'il eût dit pour elle;
Et si Daphnis aussi me parle de sa foi,
Je redirai pour lui ce qu'il dira pour moi.
Mais Dieux! si par malheur il n'a rien à me dire,
Faudra-t-il sans secours endurer mon martyre?
Faudra-t-il que mes mains me ravissent le jour?
Peut-être il m'aimeroit s'il sçavoit mon amour.
Peut-être qu'ignorant le sujet de ma peine,
Loin de me croire esclave, il me croit inhumaine;
Et que s'il ne craignoit l'excès de ma rigueur,

J'aurois la liberté du maître de mon cœur;
Lui découvrant le mal dont je souffre l'atteinte,
Par sa propre douleur je finirois sa crainte:
Je me rendrois heureuse, & le rendrois heureux;
Et sçachant mon amour il seroit amoureux.
Que dis-je? il le seroit. Peut-être qu'il soupire;
Mais il n'ose expliquer son aimable martyre;
Il se plaint du respect qui cache son ardeur,
Ainsi que mon amour se plaint de ma pudeur.
Ah! si c'est le respect qui t'oblige à te taire,
Ne crains point, cher Daphnis, de me pouvoir déplaire;
Tu me rends un honneur qui cause mon trépas.
Ah! de grace, Daphnis, ne me respecte pas!
Tes craintes sont pour moi des craintes homicides;
Tous les autres Amans ne sont pas si timides;
Et dire ton amour à qui t'a pû blesser,
C'est louer ses appas, & non pas l'offenser.
Dis un mot seulement, je romprai mon silence;
Je ne veux pas donner mon cœur à ta constance;
Dès que tu m'auras dit ton amoureux souci,
Je te dirai, Daphnis, hélas! je t'aime aussi.
Ah! si tu veux sçavoir si mon ame est blessée,
Donne-moi le moyen de t'ouvrir ma pensée;
Ne me refuse pas un signe de ta part;
Fais parler un soupir, fais parler un regard.
Si la chaste pudeur se plaint que je l'offense,
Ce soupir, ce regard me servent de defense;
Et je puis opposer à sa cruelle Loi,
Que je n'ai déclaré mon amour qu'après toi:

Je ne citerai plus que les vers suivans, ils renferment une pensée commune, mais très-bien rendue.

Ah! qu'il est dangéreux quand on a bien aimé,
De revoir les beaux yeux qui nous avoient charmé,
Et que dans cet état, la forte sympathie
Rallume promptement une flâme amortie;
Qu'avec peu de succès notre foible raison
Nous fait voir les rigueurs d'une ancienne prison;
Et qu'il est doux d'entrer dans une servitude,
Dont nos cœurs avoient fait une longue habitude!

Vie de Mad. de la Suze.

Madame de la Suze, dont vous venez de lire quelques morceaux de Poësies, se nommoit Henriette de Coligny, fille du Maréchal de France de ce nom, & avoit reçu le jour à Paris en 1618. Elle épousa en premiere nôces un Seigneur Ecossois. La jalousie du Comte de la Suze, son second mari, troubla pendant un peu de tems le repos de sa vie. Il résolut de la mener dans une de ses terres, pour l'éloigner du grand monde qu'elle aimoit & à qui elle plaisoit. Effrayée de cette résolution, & voulant la faire échouer, elle abjura la Religion Protestante, & se fit Catholique: sur quoi Christine, Reine de Suéde, disoit, comme vous sçavez, qu'elle avoit changé de Religion pour ne voir son mari ni en ce monde, ni en l'autre. Ce changement n'ayant fait qu'augmenter la désunion, Madame de la Suze tenta de faire rompre son mariage, & fit offrir à son mari vingt-cinq mille écus, à condition qu'il y donneroit les mains. Il les accepta, & le mariage fut déclaré nul. Cet évenement fit dire que la Comtesse avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, parce que, si elle avoit attendu encore quelque tems, au lieu de donner vingt-cinq mille écus à son mari, elle les auroit reçus de lui pour s'en débarrasser.

Madame de la Suze étoit extrêmement dérangée dans ses affaires domestiques. Un Huissier, accompagné de quelques Archers, vint un jour chez elle sur les huit heures du matin pour saisir ses meubles. Avertie par sa Femme-de-chambre, elle fit entrer l'Huissier, le pria de la laisser reposer encore deux heures, se leva à dix, s'habilla pour aller dîner en ville, & passant dans son Anti-Chambre, le remercia de sa politesse, sortit, & le laissa maître de faire son exécution.

Madame de la Suze plaidoit au Parlement de Paris contre Madame de Châtillon. Ces deux femmes se rencontrant tête à tête dans la Salle du Palais, M. de la Feuillade qui donnoit la main à Madame de Châtillon, dit à Madame de la Suze qui étoit accompagnée de Benserade & de quelques autres Poëtes de réputation : » Madame, vous avez la rime de votre côté ; & nous » avons la raison. Ce n'est donc pas, répondit » Madame de la Suze, sans rime ni raison que » nous plaidons ».

Malheureuse en amour, Madame de la Suze a dû tourner comme elle a fait, du côté de l'Élégie, le talent qu'elle avoit reçu pour la Poësie. Si par ce talent même elle effaça la réputation de Sapho, comme l'ont assuré ses Panégyristes, Sapho devoit l'emporter sur elle par la facilité de la versification ; car on dit que Madame de la Suze ne put jamais enchaîner la rime ; qu'elle exprimoit très-poëtiquement ses pensées ; mais que pour les rimer, il falloit qu'elle employât un secours étranger ; qu'elle s'adressoit pour cela tantôt à M. de Monplaisir, & tantôt à M. de Subligny. Madame de la Suze est morte à Paris en 1673, & a été enterrée dans l'Eglise de Saint Paul.

1619. On voit dans celle de Saint Gervais, l'Epitaphe d'une autre femme célébre, qui a vécu dans le même tems que Madame de la Suze, & qui étoit presque de son âge : je veux parler de Madame la Comtesse de Bregy, une des Dames d'honneur de la Reine, mere de Louis XIV, née à Paris en 1619, & morte en 1693. Son nom étoit Charlotte Saumaise de Chasan, niéce du sçavant Claude Saumaise ; & elle épousa fort jeune M. de Flecelles, Comte de Bregy, Lieutenant Général des Armées du Roi, Conseiller d'Etat d'épée, Envoyé extraordinaire en Pologne, & depuis Ambassadeur en Suéde. Elle fut célébre par son esprit, par ses talens, par ses charmes & par ses amis. Elle plut beaucoup à la Cour ; & l'on voit par ses lettres, qu'elle étoit en relation avec plusieurs Têtes Couronnées. Elle en écrivoit à la Reine Anne d'Autriche, à la Reine d'Angleterre, à la Reine de Suéde, &c. Nous en avons d'autres adressées à *Monsieur*, frere du Roi, à *Madame*, à Madame la Duchesse de Longueville, Madame la Comtesse de Soissons, & aux personnes les plus distinguées de la Cour. Madame de Bregy a fait elle-même son Portrait ; c'est la seule Piéce parmi ses Œuvres, qui mérite d'être citée ; le reste du Recueil contient des Lettres & quelques Poësies peu remarquables.

Madame de Bregy.

Portrait de Madame de Bregy.

» Ma personne, dit Madame de Bregy, est de » celles que l'on peut plutôt dire grandes que petites ; la taille en est des mieux proportionnées ; » & il s'y trouve certain air galant & négligé, qui » m'a toujours persuadée que j'étois une des plus » belles tailles de ma grandeur. Mes cheveux sont » bruns & lustrés ; mon teint est parfaitement

» uni; la couleur en est claire, brune, & fort
» agréable; la forme de mon visage est ovale;
» tous les traits en sont réguliers, les yeux beaux,
» & d'un mélange de couleurs qui les rend tout-à-
» fait brillans; le nez est d'une agréable forme;
» la bouche n'est pas des plus petites; mais elle
» est agréable, & par sa forme & par sa couleur;
» & pour les dents, elles sont blanches & ran-
» gées justement, comme le pourroient être les
» plus belles dents du monde; la gorge assez belle;
» & les bras & les mains se peuvent montrer sans
» honte. Tout cela est accompagné d'un air vif
» & délicat; & mon miroir m'a souvent fait
» croire qu'il me montroit une chose qui valoit
» bien tout ce que je pouvois voir ailleurs. Je pa-
» rois aussi jeune que personne, bien qu'il y en
» ait beaucoup d'autres qui le soient plus que moi;
» je suis propre, & je m'habille bien: voilà à peu-
» près ce qui compose mon extérieur. Pour mon
» esprit, il me semble que les autres en pour-
» roient mieux juger que moi, parce qu'il ne se
» trouve point de miroir comme pour la person-
» ne, où l'on puisse se voir représenté. Néan-
» moins il me semble qu'il y a grand rapport
» entre mon esprit & mon corps; je m'imagine
» l'avoir délicat & pénétrant, & même assez soli-
» de; & la raison, en quelque part que je la trou-
» ve, a plus de pouvoir sur moi, que nulle autre
» sorte d'autorité. J'ai l'esprit assez propre à bien
» juger des choses, quoique je n'aie aucun acquis;
» & je sçais si mal me servir du bien d'autrui,
» que mon simple naturel me réussit mieux que
» les regles de l'art: de sorte qu'il faut que j'en
» demeure à ce qui s'est trouvé né avec moi. Je

» n'ai pas laissé d'avoir oüi dire (sans l'avoir ja-
» mais crû) que les heures de ma conversation
» passoient pour le moins aussi vîte qu'aucune
» autre ; & que du côté du sérieux, mes senti-
» mens étoient une assez bonne chose à suivre.

» Pour mon humeur, qui est par où je dois
» achever ici de me faire connoître, je vous dirai
» avec sincérité, comme je l'ai fait du reste, ce
» que j'en pense. J'aime trop la louange ; & c'est
» ce qui me la fait rendre avec usure à ceux de
» qui je la reçois. J'ai le cœur fier & dédai-
» gneux ; mais je ne laisse pas d'être douce & ci-
» vile : je ne m'oppose jamais aux sentimens de
» personne ; mais il est vrai qu'intérieurement,
» je ne les reçois guères au préjudice des miens :
» je puis dire avec vérité, que je suis née sage &
» modeste, & que l'orgueil prend toujours soin
» de conserver en moi ces deux bonnes qualités.
» J'ai de la paresse, & suis fort glorieuse ; & ces
» défauts m'en donnent d'autres ; car ils me font
» être peu flatteuse & recherchante ; & de peur
» d'en faire trop, souvent je manque d'en faire
» assez. Cela est même cause que je ne cherche
» pas les plaisirs & les divertissemens ; mais lors-
» que l'on prend plus de soin que moi-même à
» me les procurer, l'on m'oblige ; & j'y parois
» fort gaie, bien que je ne le sois pas trop. J'ai
» beaucoup d'égard à n'offenser jamais personne,
» si l'on ne m'y force par un désobligeant procé-
» dé ; & bien que peut-être je pûsse agréablement
» tourner une raillerie, l'on ne m'en entend
» point faire : j'ai même pris aversion pour la
» mocquerie, parce que je trouve qu'on la com-
» mence par ses ennemis, & qu'on la finit par ses

» meilleurs amis. Je n'ai pas l'esprit porté à l'in-
» trigue ; mais quand je serai entrée dans une af-
» faire, je pense assurément m'en démêler avec
» quelque conduite. Je suis constante jusqu'à l'o-
» piniâtreté, & secrette jusqu'à l'excès ; & en ce
» que je vais dire, je me confesse une des plus
» injustes personnes du monde : c'est de vouloir
» du mal à ceux qui ne font pas ce que je desire,
» & de ne me pouvoir résoudre à le leur faire
» connoître. Pour se lier d'amitié avec moi, il
» en faut faire toutes les avances ; mais je répare
» bien cette peine par les suites : car je sers mes
» amis avec toute l'ardeur qu'on a accoutumé d'em-
» ployer seulement pour ses particuliers intérêts :
» je les loue & je les défends, sans jamais conve-
» nir de rien qui soit contr'eux ; & leur étant
» plus fidele que flatteuse, je les avance souvent
» si bien, qu'eux-mêmes voyent combien je les
» aime. Le tems qui presque toujours efface le
» souvenir des choses, ne sert qu'à les graver
» plus profondément dans le mien ; je n'ai point
» l'ame intéressée ; mais aussi ne suis-je pas du-
» pe ; ne choisissant point mes amis, parce qu'ils
» me peuvent être utiles, lorsque la fortune les
» met en place de le devenir, & dès qu'ils ne me
» le font pas, je cesse de les aimer, par ce qu'ils
» ne méritent pas de l'être. Je n'ai point assez de
» vertu pour être sans le desir du bien & des
» honneurs ; mais j'en ai trop pour suivre aucun
» des chemins qui y peuvent conduire : j'agis
» dans le monde selon ce qu'il devroit être, &
» trop peu selon ce qu'il est ; & en cela je me blâ-
» me de vouloir les avantages qui s'y trouvent,
» & de ne pas suivre les moyens qui les donnent.

» Et pour dire le vrai, je ne suis ni aussi bonne » ni aussi méchante, qu'il me seroit utile de l'être. » Je ne suis point dévote ; mais toute ma vie j'ai » eu la passion de le devenir; & ne m'en pouvant » donner davantage, j'attends le reste. Je suis » fort touchée du mérite des autres ; & en che- » min faisant je pourrois bien avoir trop bonne » opinion du mien en particulier ; mais ma pré- » somption en veut plus à l'estime qu'au cœur. » Je suis trop longue à me résoudre ; mais lorsque » je le suis, il est bien mal-aisé de me détourner » de mon choix. Je suis la personne du monde qui » observe plus réligieusement ce que j'ai une fois » promis, & qui supporte avec plus d'impatience » le manquement contraire. Je suis trop facile à » rebuter ; & dans les choses qu'il faut obtenir » par prieres, j'aime beaucoup mieux les aban- » donner, que de les poursuivre : de sorte qu'on » me tient mieux par la reconnoissance que par » l'espérance. Et pour dernier coup de pinceau, » je vous puis dire, que les fautes d'un cœur bas » ne seront jamais les miennes; mais que c'est » dans les défauts que l'orgueil peut donner, » qu'il faut que je m'observe ; & voyant que je » ne le pouvois détruire, je lui ai donné en moi » des emplois qui me mettent en état de regar- » der sans honte un portrait qui me ressemble ».

Autres ouvrages de Madame de Bregy.

Madame de Bregy conserva toute sa beauté, & toutes les graces de son esprit jusques dans un âge avancé. Ce qui donna lieu à ce couplet de chanson, où il paroit régner un peu de dérision :

Vous avez, belle Bregy,
Plus de printemps que les lys ;
Car les lys n'en ont qu'un,
Vous en avez cinquante, & bientôt cinquante-un.

On trouve parmi les Œuvres de Benserade une Epitre adressée à Madame de Bregy, sur le danger de voir une personne remplie de tant d'appas. On trouve parmi celles de Madame de Bregy, des questions d'amour qu'elle proposoit, & auxquelles M. Quinaut répondit par ordre du Roi. On trouve enfin la relation poëtique d'un voyage fait à S. Cloud par *Monsieur*, frere du Roi, avec *Madame*; mais rien de tout cela ne me paroît mériter votre attention.

Je suis, &c.



LETTRE XVIII.

1625. LEs divers intérêts de la fronde sont très-bien détaillés dans les Mémoires de Madame la Duchesse de Nemours. A la maniere dont elle peint les différens personnages de la Cour d'Anne d'Autriche, on voit qu'elle les avoit pratiqués, qu'elle avoit étudié leurs caracteres; & son ouvrage laisse peu de chose à désirer sur l'Histoire des Divisions de la Cour & du Parlement pendant la minorité de Louis XIV.

Vie de Madame la Duch. de Nemours.

Marie de Longueville, Comtesse Souveraine de Neufchâtel, naquit en 1625. Elle fut mariée de bonne heure à M. le Duc de Nemours; & ce mariage unit deux des plus nobles Familles du Royaume. Née, comme vous voyez, d'un sang des plus illustres, & placée dans un rang des plus éclatans, Madame la Duchesse de Nemours sçut en remplir tous les devoirs. Lorsque l'esprit de cabale s'empara de la France, & précipita dans la révolte tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans l'un & dans l'autre sexe; lors même que M. de Longueville, entraîné par le torrent, se vit presque sans le sçavoir, armé contre son Roi, la Duchesse sa fille donna l'exemple le plus frappant de la prudence & de la fidélité. Elle n'épargna rien pour rappeller son pere même à son devoir; & elle eut le bonheur de le voir à la fin sortir entiérement de ces malheureuses factions qui troubloient le Royaume. Mais si son bon esprit l'empêcha de s'embarrasser dans ces dangéreuses liai-

sons, sa pénétration lui en fit connoître les divers intérêts & les intrigues. Comme elle avoit un discernement plein de justesse, elle sçut démêler admirablement les différens caracteres de tous ceux qui figuroient dans ces partis, ou qui en faisoient mouvoir les ressorts sans y paroître : il n'y a donc jamais eu de main plus propre à écrire les Mémoires de son tems. Mon dessein, dit Madame de Némours, en donnant ces Mémoires, n'est que de rapporter simplement & autant que je pourrai m'en souvenir, ce qui s'est passé à ma connoissance de plus particulier pendant la minorité du Roi; car je ne suis point assez habile pour pouvoir écrire avec toute la dignité qu'il conviendroit, les grandes actions qu'il a faites depuis. Ainsi je ne parlerai que de l'état malheureux où la France se vit réduite par la haine implacable qu'on y avoit pour le Cardinal Mazarin, laquelle ne commença pourtant qu'après qu'il eut mal-à-propos refusé la paix avantageuse que les Espagnols nous offroient à Munster, en consentant que nos Conquêtes nous demeurassent. Ce refus donna lieu à de nouveaux impôts, & fit juger que pour avoir un prétexte de les perpétuer, ce Ministre avoit dessein d'éterniser la guerre.

Mémoires de Madame de Némours.

Il est à propos, continue la Duchesse de Némours, d'indiquer avant tout, l'origine des mécontentemens de la Cour contre le Parlement. Le Roi étant tombé malade de la petite Vérole, la Reine, Monsieur le Duc d'Orléans & Monsieur le Prince rechercherent Messieurs du Parlement, & eurent pour eux de très-grands ménagemens, dans la vue que si le Roi venoit à mourir, ils pourroient avoir besoin d'eux pour une nouvelle régence. Ces démarches les avoient accoutumés à une

si grande considération, que le Roi ne pouvoit choisir de conjoncture moins propre à se faire obéir, que celle qu'il prit d'aller au Palais sitôt qu'il fut guéri, pour y porter plusieurs Edits à la charge du peuple. Comme ce n'est point en la présence du Roi que se font les difficultés, le Parlement dissimula son mécontentement; mais il députa à la Reine pour lui faire de très-humbles remontrances & lui représenter que ces Edits ne pouvoient être verifiés. La Reine qui ne vouloit pas seulement qu'ils pussent être mis en délibération, n'écouta pas même les Députés. Le Parlement déclara qu'il ne vouloit plus vérifier d'Edits contre le peuple qui n'étoit déjà que trop misérable. Cette déclaration qu'il prit grand soin de répandre, eut un tel succès, que le peuple en vint jusqu'à l'adoration, & fit juger par ses emportemens d'applaudissemens & de reconnoissance, qu'il étoit prêt à sacrifier toutes choses pour la défense de cette Compagnie. Le Parlement se voyant si bien soutenu, en devint plus fier & plus redoutable. Toutes les Compagnies Souveraines jointes au Corps de Ville, demanderent l'union pour mieux défendre leurs communs intérêts. Le Cardinal ayant été averti de cette proposition, envoya chercher les Députés de toutes les Compagnies souveraines, pour leur déclarer qu'absolument la Reine ne vouloit point de ces arrêts d'union : sur quoi ces Messieurs ayant répondu qu'ils n'étoient point contre le service du Roi, il leur répliqua que c'étoit assez que la Reine ne l'eût pas agréable, & que si le Roi ne vouloit pas qu'on portât des glands à son collet, il n'en faudroit point porter, parceque ce n'étoit pas tant la chose défendue, que la défense qui en faisoit le crime.

Les Députés en le quittant, allerent faire le rapport de ce qui s'étoit passé, & commencerent ce rapport par une plaisanterie en faisant des dérisions extraordinaires du Cardinal sur sa comparaison des glands, & sur ce qu'au lieu de dire l'arrêt d'union, il avoit dit l'arrêt d'oignon, par la difficulté qu'il avoit à parler bon françois.

Enfin après bien des railleries, ils résolurent de donner cet arrêt dès le lendemain, malgré les défenses de la Reine, qui ne les empêcherent point de passer outre. Ils ajouterent encore qu'il falloit écrire aux autres Parlemens, pour les solliciter à la même union; & comme ce fut par-là que commencerent la révolte & la désobéissance, c'est à cela aussi, que l'on attribue le commencement de ce qu'on a nommé *fronde*, dont la principale source vint du mépris qu'on avoit pour le Cardinal. Ce mépris étoit fondé particuliérement sur son humeur foible & craintive, que l'on commença de connoître dès le commencement de la Régence. Il avoit eu la foiblesse de consentir à la déposition d'un homme que la Reine avoit pourvu de la Cure de S. Eustache, pour y mettre en sa place, le neveu de celui qui y étoit avant lui. Le défunt, par de grandes aumônes & par une vie pieuse, avoit tellement gagné les cœurs de ses Paroissiens, que dès qu'il fut mort, tout le peuple des Halles, jusqu'aux Harangeres, alla en foule & en tumulte, faire entendre à la Reine & au Cardinal, qu'ils vouloient avoir son neveu pour leur Curé; & qu'ils étoient résolus de n'en point souffrir d'autre. La Reine & le Cardinal eurent la foiblesse de consentir à ce qu'ils demandoient avec tant d'insolence. Elle fut portée si loin dans la suite, de la part du peuple, qu'on fut obligé

de faire arrêter quelques-uns des Chefs, ainsi que vous l'avez vû dans les Mémoires de Madame de Motteville. Madame de Némours entre dans tous les détails, & ne néglige aucune des principales circonstances de la fronde. Broussel & Blanc-Ménil furent arrêtés le jour qu'on avoit chanté le *Te Deum*, pour remercier Dieu de la Victoire remportée à Lens contre les Espagnols. Pour ce qui est de M. le Prince, tout ce qu'il parut faire ne fut d'abord que pour se venger du Cardinal Mazarin qui l'avoit engagé au siége de Lerida, sur la parole de lui fournir beaucoup plus de troupes & de munitions qu'il ne lui en envoya, & le força par-là à lever le siége, n'ayant ni assez de monde, ni assez de vivres, pour prendre cette place.

Messieurs de Bouillon, de Beaufort, d'Elbeuf, de la Mothe se déclarerent pour les Parisiens; & Madame de Longueville, sœur de M. le Prince, engagea son mari & son frere, le Prince de Conti, à les soutenir contre la Cour. Comme le Cardinal de Retz joue un grand rôle dans cette histoire, vous verrez, Madame, avec plaisir, ce que l'Auteur des Mémoires dit du caractere de ce Prélat ambitieux.

„ Quant au Coadjuteur, quoiqu'il parût & si
„ empressé & si zélé pour grossir le parti du Par-
„ lement, il n'avoit jamais eu aucun sujet de se
„ plaindre de la Cour; au contraire il devoit à la
„ Reine sa Coadjutorerie de Paris; mais il
„ avoit une ambition sans bornes; & à quelque
„ prix que ce fût, il vouloit être Cardinal com-
„ me l'avoient été deux Evêques de Paris de son
„ nom. Comme il ne pouvoit trouver que dans
„ les avantures extraordinaires, de quoi rem-

„ plir ses idées vastes, & satisfaire toute l'étendue
„ de son imagination, il crut qu'il trouveroit
„ beaucoup mieux son compte dans les partis
„ & dans les troubles, qu'en demeurant fidele à
„ son Prince. Son esprit quoique pénétrant &
„ d'une étendue assez vaste, étoit cependant sujet
„ à de si grands travers, qu'il se piquoit généralement
„ de tout ce qui ne lui pouvoit convenir,
„ jusqu'à se piquer de galanterie, quoiqu'assez
„ mal fait; & de valeur, quoiqu'il fût
„ Prêtre. Il avoit encore bien d'autres foiblesses
„ qui furent la cause de tous les malheurs qu'il
„ attira à la France; mais on auroit assez de
„ peine, sans doute, à s'imaginer ce qui a commencé
„ à lui remplir l'esprit de toutes les chimeres
„ dont il étoit plein; & à concevoir qu'un
„ homme de son caractere & de ses lumieres, ait
„ pu se trouver susceptible d'une raison aussi
„ creuse, que celle qui a donné lieu à tous ses
„ mouvemens & si vifs & si impétueux pour la
„ Fronde & pour le Parlement. Dans le tems
„ des premieres barricades de Paris, il fut si
„ transporté de joie de trouver un moyen de
„ pouvoir entrer dans les intrigues, qu'il sortit
„ en rochet & en camail, pour faire croire,
„ en donnant des bénédictions, qu'il vouloit
„ faire cesser la rumeur; après quoi il vint avec
„ empressement donner ses avis au Cardinal sur
„ ce qui se passoit, lequel n'en fit pas grand
„ cas, sçachant peut-être bien qu'il y avoit
„ contribué; car après qu'il fut parti, lui
„ & la Reine ne firent que se moquer de lui.
„ Ce fut donc de cette maniere froide & méprisante,
„ avec laquelle le Cardinal reçut les
„ ordres du Coadjuteur, que ce Prélat fit son

„ prétexte pour se mettre dans le parti de la
„ Fronde „.

Quand la Reine & le Cardinal virent que les mécontens avoient levé l'étendard de la révolte, ils résolurent de les réduire par la force des armes. M. le Prince à la tête d'une armée vint faire le blocus de Paris ; mais la voie de la négociation fut plus heureusement employée. Sur les nouvelles qu'on reçut à la Cour, que les Provinces suivoient l'exemple de la Capitale, on se hâta d'accorder aux principaux Frondeurs, ce qu'ils demandoient ; & cette foiblesse du Ministere ne fit qu'enhardir les esprits au lieu de les calmer.

Monsieur le Prince étoit charmé de la haine qu'on avoit pour lui à Paris, & de ce qu'il avoit fait accroire à quelques Parisiens qui étoient venus à Saint-Germain, qu'il ne se nourrissoit que d'oreilles de Bourgeois de Paris. D'un autre côté le Cardinal outré de ce que M. le Prince le maîtrisoit, & le contrarioit, ne lui vouloit guère moins de mal, que ceux à qui ce Prince faisoit la guerre, & qu'à ceux qui la faisoient à ce Ministre. La Reine eut bientôt elle-même des sujets particuliers de haïr M. le Prince ; elle en étoit traitée avec peu de respect ; & ses actions les plus innocentes étoient par lui tournées en ridicule ; ensorte que la Cour & les Frondeurs se réunirent pour faire arrêter ce Prince qui ne ménageoit rien. Vous avez vû dans les Mémoires de Madame de Motteville, de quelle maniere ce projet fut conduit & exécuté. Cet événement causa une joie si grande & si générale dans toute la France, où la nouvelle en fut bientôt répandue, qu'il n'y eut pas jusqu'au moindre petit

Bourgeois, qui n'en fit un feu de joie devant sa porte, outre ceux qui se firent publiquement dans tout Paris.

Cette joie universelle ne fut pas de longue durée. Les Frondeurs qui se virent à la merci de la Cour, se repentirent d'avoir consenti à la prison des Princes ; & on commença à desirer leur liberté avec autant d'ardeur, qu'on avoit souhaité de la leur faire perdre. Ce qui contribua à un changement si peu attendu & si extraordinaire, c'est qu'on vit que la Cour n'avoit rien pardonné ; & que si elle avoit paru dans quelque occasion le vouloir faire, ce n'étoit que par l'embarras où elle s'étoit trouvée; parce qu'aussi le Ministre n'étoit pas moins abbatu dans la mauvaise fortune, que fier & hautain dans la bonne. Le Parlement jugea donc, pour sa sureté, qu'il falloit donner de nouvelles affaires à ce Ministre, & ne le laisser jamais sans en avoir. Ses créatures mêmes furent bien-aises qu'on lui en suscitât ; parce qu'ils tiroient beaucoup plus de bienfaits de lui lorsqu'il se trouvoit dans de grands embarras. Monsieur le Coadjuteur qui s'étoit insinué tout-à-fait dans les bonnes graces du Duc d'Orléans, au préjudice de l'Abbé de la Riviere son favori, n'oublia rien pour le brouiller avec le Cardinal ; il y réussit ; & ce Prince déclara qu'il ne retourneroit au Palais Royal, que quand le Mazarin en seroit sorti. La Reine eut la foiblesse de se prêter à ce que demandoit le Duc d'Orléans ; le Cardinal se retira à Saint-Germain ; la Reine manda dès le lendemain à *Monsieur*, que pour le satisfaire elle avoit fait partir le Cardinal, & qu'ainsi il pouvoit venir voir le Roi & elle quand il lui plairoit. A quoi *Monsieur* répondit que ce

Ministre n'étant qu'à cinq lieues de Paris où il pourroit revenir quand il voudroit, il souhaitoit qu'il fût hors du Royaume, avant que de retourner au Palais Royal; & dans l'instant même il alla au Parlement pour faire bannir de France le Mazarin, le déclarer perturbateur du repos public, & ordonner à tout le monde de lui courre sus; ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à obtenir.

Il se répandit alors un grand bruit, que la Cour vouloit se retirer secrettement de Paris: on ne sçait s'il étoit bien fondé; mais M. le Duc d'Orléans le crut si vrai, qu'il envoya chercher le Prevôt des Marchands & les Echevins, pour leur dire qu'il avoit de bons avis, que les créatures de Mazarin vouloient enlever le Roi; & que comme cet événement pouvoit causer de très-grands désordres, il étoit à propos, pour les prévenir, que les Bourgeois gardassent & les portes du Palais Royal & celles de la Ville; ce qui fut aussitôt exécuté qu'ordonné; & la Régente, afin d'empêcher que l'autorité Royale ne fût blessée par ce commandement, envoya aussi chercher le Prevôt des Marchands, pour lui donner le même ordre. La liberté des Princes fut alors résolue; & Monsieur le Cardinal voulant s'en faire honneur, alla lui-même les tirer du Havre où on les avoit transférés. M. le Prince eût pu retirer de grands avantages de sa liberté. Les Chefs de la Fronde & de la Cour s'étoient empressés de traiter avec lui; mais il ne fut ménager ni les uns ni les autres. Ce Prince, le plus grand guerrier de son siécle, étoit aussi le plus mauvais politique. Ses hauteurs, ses mépris, ses défiances, firent résoudre la Régente à le faire arrêter de nouveau.

Monſieur le Prince en eut avis ; il ſe retira à Saint Maur.

Le lendemain de ſa ſortie, Monſieur le Prince de Conti alla au Parlement, où il dit qu'il venoit de la part de Monſieur ſon frere, rendre compte de ſa ſortie de Paris ; & que ſi elle n'avoit pas été ſi prompte, il auroit été arrêté tout de nouveau ; que c'étoient les effets de l'ancienne haine du Mazarin, parce qu'il s'étoit oppoſé à ſon retour ; & que certainement, quoique le Miniſtre fût loin de la Cour, ſon eſprit y régnoit toujours par le Tellier, Servien & Lionne qui étoient ſes créatures ; que Monſieur ſon frere ne pouvoit plus ni ſe fier à la Reine, ni aller au Palais Royal, tant qu'ils y ſeroient ; & qu'il falloit les en chaſſer auſſi bien que le Cardinal.

Le Parlement ne prit point cela tout-à-fait comme ſe l'étoit imaginé Monſieur le Prince. Cependant ce Prince ne laiſſa pas d'y retourner pluſieurs fois, & d'y tenir toujours à peu près les mêmes diſcours. Le Maréchal de Grammont alla trouver le Prince de Condé, de la part de la Reine, pour ſçavoir le ſujet de ſon mécontentement. Ce Prince ſe plaignit qu'on l'avoit voulu arrêter ; dit qu'il ne pouvoit être en ſûreté, que les trois Miniſtres ne fuſſent partis ; & que ſitôt qu'ils le ſeroient, il rendroit ſes devoirs au Roi & à la Régente. La Reine de ſon côté diſoit que Monſieur le Prince ne faiſoit tant de bruit, que pour avoir encore quelques nouveaux avantages ; qu'il étoit inſatiable ; que plus on lui accordoit & plus il vouloit avoir ; que l'on venoit de lui donner la Guyenne, & qu'il vouloit encore avoir autre choſe ; mais qu'elle étoit réſolue de n'en être plus la dupe ; & com-

me elle ne croyoit pas devoir alors éloigner ses Ministres, elle dit aussi que pour les caprices de M. le Prince, elle n'ôteroit pas ceux qui étoient de son Conseil; que ce n'étoit qu'un prétexte; & que s'ils n'y étoient plus, ce Prince trouveroit de nouveaux sujets de se plaindre.

Le Cardinal, quoiqu'éloigné, ne laissoit pas de conserver une très-grande autorité; & comme on s'adressoit toujours à lui pour toutes les affaires d'importance, on ne manqua pas de lui donner avis de celle-ci. Il manda qu'il falloit absolument faire retirer les trois Ministres, afin d'ôter à Monsieur le Prince tout sujet de plainte, & de le mettre entiérement dans son tort, en faisant voir que son dessein n'étoit que de brouiller; si bien que lorsqu'on s'y attendoit le moins, la Reine relégua ces Ministres dans leurs maisons. M. le Prince qui ne s'étoit jamais figuré qu'on dût les éloigner, se trouva alors fort embarrassé, ne pouvant plus rien alléguer pour autoriser son mécontentement.

D'un autre côté Madame de Chevreuse, le Coadjuteur & les autres Frondeurs, surent peindre avec de si étranges couleurs l'ingratitude de ce Prince à leur égard, qu'ils le décrierent entiérement. Il étoit abandonné de tout le monde; on n'avoit pas la moindre confiance en lui; & il n'eut dans ses intérêts, que ceux qui ne pouvoient s'en dégager avec honneur. M. le Prince vit alors trop tard, qu'il ne devoit compter sur aucun des deux partis; il se retira dans son Gouvernement de Guyenne. M. le Cardinal revint à la Cour plus puissant que jamais; & la majorité du Roi rendit au Ministre toute son autorité. Cependant la haine qu'on conservoit encore dans

Paris contre le Mazarin, porta le Prince de Condé à s'avancer vers cette Capitale avec des troupes ; l'Armée du Roi s'en approcha aussi, & attaqua le Fauxbourg Saint Antoine. Mais elle fut repoussée ; & les troupes du Prince eurent la liberté d'entrer dans la Ville. On se lassa bientôt de la guerre ; le Parlement fit son accommodement avec la Cour ; les Frondeurs & le Duc d'Orléans qui avoit pris le parti du Prince de Condé, rentrerent en grace avec la Reine ; & M. le Prince, abandonné de tous côtés, alla se jetter dans les bras des Espagnols.

Madame la Duchesse de Némours finit ici ses Mémoires. Ils sont, comme vous voyez, Madame, assez intéressans ; les détails en sont curieux ; & tout ce qui a rapport aux intérêts de la Fronde & de la Cour, s'y trouve réuni pour en faire une Histoire complette.

Je suis, &c.



LETTRE XIX.

1626. VOTRE estime, Madame, pour les écrits de Madame de Sévigné, une ressemblance de stile & de goût qui la fait revivre dans vos Lettres, votre tendresse singuliere pour une fille qui n'a pas moins d'esprit que la Comtesse de Grignan, tout augmente votre empressement à recueillir les Anecdotes les plus curieuses, les réflexions les plus piquantes, les sentimens les plus tendres, les détails les plus agréables, en un mot, les traits les plus intéressans qui se trouvent parsemés dans les Lettres de cette femme célebre. Je me hâte de vous satisfaire, & d'entreprendre un travail qui, outre l'agrément qu'il me procure, me fournit encore l'occasion de vous témoigner mon dévouement.

Vie de Madame de Sévigné. Marie de Rabutin, Dame de Sévigné, naquit le 5 Février 1626, de Celse-Benigne de Rabutin, Chevalier, Baron de Chantal, Bourbilli, &c. chef de la branche aînée de Rabutin, & de Marie de Coulanges.

Le Baron de Chantal, son pere, fut tué en 1627, à la descente des Anglois dans l'Isle de Ré, où il commandoit l'escadron des Gentilshommes volontaires; en sorte que Marie de Rabutin, âgée d'un an & quelques mois, demeura seule héritiere des biens de cette branche de Rabutin. Marie de Coulanges, sa mere, & Christophe de Coulanges, son oncle, prirent un soin particulier de son enfance, & s'appliquerent

à faire valoir, par une éducation sage & chrétienne, toutes les heureuses dispositions qu'elle avoit reçues de la nature. Elle apprit le Latin, l'Espagnol & l'Italien ; & elle en sçavoit assés pour lire les bons Auteurs, & même les Poëtes, dans chacune de ces Langues.

A l'âge de dix-huit ans, elle épousa Henri, Marquis de Sévigné, d'une des plus anciennes Maisons de Bretagne. Elle en eut un fils & une fille. Son mari naturellement inconstant, lui fit de fréquentes infidélités, à quoi elle fut très-sensible ; mais quoiqu'il n'eût pas eu pour elle tout l'attachement dont elle étoit digne, elle ne laissa pas de le regretter sincerement à sa mort, arrivée en 1651, dans un combat singulier contre le Chevalier d'Albret. La tendresse de Madame de Sévigné pour ses enfans, lui fit porter ses vûes, non-seulement sur leur éducation, mais sur le rétablissement des affaires de leur Maison. Restée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, & avec tout ce qui pouvoit d'ailleurs la faire rechercher, elle n'eût pas même la pensée de se remarier.

Une conduite si louable eut tout le succès qu'elle en devoit attendre. Charles, Marquis de Sévigné, son fils, se distingua par tout ce qui contribue à faire une réputation agréable dans le monde ; & Françoise-Marguerite de Sévigné, sa fille, parut avec les mêmes avantages. Toutes les qualités aimables qui pouvoient rendre la fille semblable à sa mere, se trouvoient réunies dans sa personne.

Mademoiselle de Sévigné fut mariée en 1669, à François de Castellane-Adhémar de Monteil, Comte de Grignan, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général au Gouvernement de Provence, & des Armées de Sa Majesté.

Madame de Sévigné s'étoit flattée qu'en mariant sa fille avec un homme de la Cour, elle passeroit sa vie avec elle ; mais M. de Grignan reçut un ordre du Roi pour se rendre en Provence, où dans la suite il commanda presque toujours en l'absence de M. le Duc de Vendôme. Cette circonstance obligea Madame de Grignan à de fréquens voyages, & devint pour Madame de Sévigné, la source des plus grandes inquiétudes. Elle fut si excessivement touchée de cette séparation, que toutes ses pensées ne se portoient alors que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où sa fille venoit la trouver, & tantôt en Provence où elle alloit chercher sa fille. Il étoit cependant impossible que dans les intervalles, il n'y eût des absences assez longues, pour donner lieu à un commerce de Lettres, suivi de part & d'autre avec la plus grande exactitude. Les Lettres de la mere, qui ont été soigneusement conservées, font regretter la perte de celles de Madame de Grignan.

Ce fut au mois de Mai 1694, que Madame de Sévigné fit son dernier voyage en Provence. Elle y fut présente au mariage du Marquis de Grignan, son petit-fils, avec Mademoiselle de Saint Amant : on peut voir la description qu'elle fait de cette nôce, dans une Lettre à M. de Coulanges. Elle parle dans une autre Lettre au même, d'une maladie de Madame de Grignan, en ces termes. » Il y a trois mois que ma fille est » accablée d'une forte maladie, qu'on dit qui n'est » point dangereuse, & que je trouve la plus » triste & la plus effrayante de toutes celles qu'on » peut avoir. Je vous avoue, mon cher Cousin, » que je m'en meurs, & que je ne suis pas la maî-

» tresse de soutenir toutes les mauvaises nuits » qu'elle me fait passer. Enfin, son dernier état » a été si violent, qu'il en a fallu venir à une » saignée du bras ; étrange remede qui fait ré- » pandre du sang, quand il n'y en a déjà que » trop de répandu ; c'est brûler la bougie par les » deux bouts : c'est ce qu'elle nous disoit ; car, » au milieu de son extrême foiblesse & de son » changement, rien n'est égal à son courage & » à sa patience, &c ».

Dans ces circonstances, il est aisé d'imaginer ce que souffrit Madame de Sévigné : excédée de soins & de fatigues, elle tomba malade le 6 Avril 1696, d'une fiévre continue, qui l'emporta le quatorziéme jour, à l'âge de soixante-dix ans & deux mois. Une fin pareille étoit bien digne de l'amitié qu'elle avoit eue pour sa fille ; mais les grands sentimens de Religion qui lui firent demander & recevoir les derniers Sacremens, le cinquiéme jour de sa maladie, ne permettent pas de douter, qu'en faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, elle n'ait fait encore celui de sa tendresse même.

Les regrets de Madame de Grignan furent proportionnés à la grandeur de la perte qu'elle venoit de faire ; & rien ne paroît moins fondé que l'opinion de ceux qui ont cru que la mere mourut brouillée avec la fille ; il n'y eut tout au plus dans le cours de leur vie, que quelques légers nuages que le seul attachement avoit formés ; & quel autre sujet de plainte pouvoit avoir Madame de Grignan contre sa mere, si ce n'étoit d'en être trop aimée ?

Une des meilleures amies de Mad. de Sévigné, & un des plus beaux esprits de l'autre siècle, Ma-

dame de la Fayette, a fait ainsi le portrait de son amie.

» Tous ceux qui se mêlent de peindre les
» Belles, se tuent de les embellir pour leur plaire,
» & n'oseroient leur dire un seul mot de leurs
» défauts. Pour moi, Madame, graces au pri-
» vilege d'inconnu, dont je joüis auprès de vous,
» je m'en vais vous peindre bien hardiment, &
» vous dire vos vérités tout à mon aise, sans
» crainte de m'attirer votre colere. Je suis au dé-
» sespoir de n'en avoir que d'agréables à vous con-
» ter; car ce me seroit un grand plaisir, si, après
» vous avoir reproché mille défauts, je me voyois
» cet hiver aussi bien reçu de vous, que mille gens
» qui n'ont fait toute leur vie, que vous impor-
» tuner de louanges. Je ne veux point vous en ac-
» cabler, ni m'amuser à vous dire que votre taille
» est admirable, que votre teint a une beauté &
» une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt
» ans; que votre bouche, vos dents & vos che-
» veux sont incomparables; je ne veux point vous
» dire toutes ces choses, votre miroir vous le dit
» assez: mais comme vous ne vous amusez pas
» à lui parler, il ne peut vous dire combien vous
» êtes aimable, quand vous parlez; & c'est ce
» que je veux vous apprendre. Sçachez donc,
» Madame, si par hasard vous ne le sçavez pas,
» que votre esprit pare & embellit si fort votre
» personne, qu'il n'y en a point sur la terre de
» si charmante; lorsque vous êtes animée dans
» une conversation dont la contrainte est bannie.
» Tout ce que vous dites a un tel charme, & vous
» sied si bien, que vos paroles attirent les ris &
» les graces autour de vous; & le brillant de
» votre esprit, donne un si grand éclat à votre
teint,

» teint & à vos yeux, que, quoiqu'il semble
» que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il
» est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux;
» & que quand on vous écoute, on ne voit plus
» qu'il manque quelque chose à la régularité de
» vos traits; & l'on vous cede la beauté du monde
» la plus achevée. Vous pouvez juger, que si je
» vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue,
» & qu'il faut que j'aye eu plus d'une fois l'hon-
» neur de vous voir & de vous entendre, pour
» avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément,
» dont tout le monde est surpris. Mais je veux
» encore vous faire voir, Madame, que je ne
» connois pas moins les qualités solides qui sont
» en vous, que je sais les agréables dont on est
» touché. Votre ame est grande, noble, propre
» à dispenser des trésors, & incapable de s'abais-
» ser aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à
» la gloire & à l'ambition; & vous ne l'êtes pas
» moins aux plaisirs: vous paroissez née pour eux;
» & il semble qu'ils soient faits pour vous: votre
» présence augmente les divertissemens; & les di-
» vertissemens augmentent votre beauté, lors-
» qu'ils vous environnent. Enfin, la joie est l'é-
» tat véritable de votre ame; & le chagrin vous
» est plus contraire qu'à qui que ce soit. Vous êtes
» naturellement tendre & passionnée; mais, à la
» honte de notre sexe, cette tendresse vous a été
» inutile; & vous l'avez renfermée dans le vôtre,
» en la donnant à Madame de la Fayette. Ah!
» Madame, s'il y avoit quelqu'un au monde
» d'assez heureux, pour que vous ne l'eûssiez pas
» trouvé indigne du trésor dont elle jouit, & qu'il
» n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il
» mériteroit de souffrir seul toutes les disgraces

» à quoi l'amour peut ſoumettre tous ceux qui vi-
» vent ſous ſon empire! Quel bonheur d'être le
» maître d'un cœur comme le vôtre, dont les ſen-
» timens fuſſent expliqués par cet eſprit galant
» que les Dieux vous ont donné. Votre cœur,
» Madame, eſt ſans doute un bien qui ne peut ſe
» mériter : jamais il n'y en eut un ſi généreux, ſi
» bien fait & ſi fidèle. Il y a des gens qui vous
» ſoupçonnent de ne pas le montrer toujours tel
» qu'il eſt; mais au contraire, vous êtes ſi accou-
» tumée à n'y rien ſentir qui ne vous ſoit hono-
» rable, que même vous y laiſſez voir quelque-
» fois ce que la prudence vous obligeroit de ca-
» cher. Vous êtes la plus civile & la plus obli-
» geante perſonne qui ait jamais été; & par un
» air libre & doux, qui eſt dans toutes vos ac-
» tions, les plus ſimples complimens de bien-
» ſéance, paroiſſent en votre bouche des proteſ-
» tations d'amitié; & tous les gens qui ſortent
» d'auprès de vous, s'en vont perſuadés de votre
» eſtime & de votre bienveillance, ſans qu'ils
» puiſſent ſe dire à eux-mêmes, quelle marque
» vous leur avez donnée de l'une & de l'autre.
» Enfin, vous avez reçu des graces du Ciel, qui
» n'ont jamais été données qu'à vous; & le
» monde vous eſt obligé de lui être venu montrer
» mille agréables qualités, qui juſqu'ici lui avoient
» été inconnues. Je ne veux point m'embarquer
» à vous les dépeindre toutes, car je romprois le
» deſſein que j'ai fait de ne pas vous accabler de
» louanges; & deplus, Madame, pour vous en don-
» ner qui fuſſent dignes de vous, & dignes de pa-
» roître, il faudroit être votre Amant; & je n'ai
» pas l'honneur de l'être ».

Vous me diſpenſerez, Madame, de vous

donner ici des exemples particuliers du ſtile de Madame de Sévigné : vous le reconnoîtrez partout léger, facile & délicat. » Eſt-il poſſible, » dit-elle à ſa fille, que mes Lettres vous ſoient » agréables au point que vous me le dites ? Je ne » les ſens point telles en ſortant de mes mains ; » je crois qu'elles le deviennent, quand elles » ont paſſé par les vôtres : enfin c'eſt un grand » bonheur que vous les aimiez ; vous en êtes ac- » cablée de maniere, que vous ſeriez fort à plain- » dre, ſi cela étoit autrement. M. de Coulanges » eſt bien en peine de ſçavoir laquelle de vos Ma- » dames y prend goût. Nous trouvons que c'eſt » un bon ſigne pour elle ; car mon ſtile eſt ſi né- » gligé, qu'il faut avoir un eſprit naturel & du » monde, pour pouvoir s'en accommoder ».

Lettres de Madame de Sevigné.

Madame de Sévigné répete la même choſe dans pluſieurs de ſes Lettres ; mais on ſe ſent d'autant moins porté à la croire ſur ſa parole, que le plaiſir qu'on éprouve en les liſant, répond de leur délicateſſe & de leur élégance.

Pour mettre quelqu'ordre dans les morceaux choiſis que je vais rapporter, vous trouverez bon, Madame, que je les range, autant qu'il eſt poſſible, ſous différentes Claſſes. Je recueillerai d'abord tout ce qui n'a pas une ſi parfaite dépendance de la Chronologie, qu'on ne puiſſe l'en ſéparer. De ce nombre ſeront les plaiſanteries & les bons-mots, les réfléxions morales, les jugemens des Ouvrages & des Auteurs, & les portraits de quelques perſonnages de l'autre ſiècle. Je paſſerai enſuite aux faits qui ont rapport à l'Hiſtoire, tant particuliere que générale ; & je ſuivrai l'ordre des tems dans l'expoſition des événemens remarquables dont Madame de Sévigné fait mention.

Le morceau ſuivant, à cauſe du badinage qui y regne, doit être placé dans l'article des plaiſanteries.

Plaiſanteries & bons mots.

» Je m'en vais vous mander la choſe la plus » étonnante, la plus ſurprenante, la plus merveil» leuſe, la plus miraculeuſe, la plus triomphante, » la plus étourdiſſante, la plus inouie, la plus ſingu» liere, la plus extraordinaire, la plus imprévue, » la plus grande, la plus petite, la plus rare, la » plus commune, la plus éclatante, la plus ſe» crete juſqu'aujourd'hui, la plus brillante, la » plus digne d'envie; enfin une choſe dont on ne » trouve qu'un exemple dans les ſiecles paſſés; » encore cet exemple n'eſt-il pas juſte : une choſe » que nous ne ſçaurions croire à Paris, comment » la pourroit-on croire à Lyon. Une choſe qui » fait crier miſéricorde à tout le monde; une » choſe qui comble de joie Madame de Rohan » & Madame de Hauterive, une choſe enfin, qui » ſe fera Dimanche, où ceux qui la verront croi» ront avoir la berlue; une choſe qui ſe fera Di» manche, & qui ne ſera peut-être pas faite Lun» di. Je ne puis me réſoudre à vous la dire, devi» nez-la, je vous le donne en trois; jettez-vous » votre langue aux chiens? Hé bien, il faut donc » vous la dire. M. de Lauzun épouſe, Dimanche » au Louvre, devinez qui? je vous le donne en » quatre, je vous le donne en ſix, je vous le don» ne en cent. Madame de Coulanges dit : voilà » qui eſt bien difficile à deviner; c'eſt Madame » de la Valiere. Point du tout, Madame. C'eſt » donc Mademoiſelle de Retz? point du tout; » vous êtes bien provinciale. Ah! vraiment nous » ſommes bien bêtes, dites-vous; c'eſt Made» moiſelle Colbert. Encore moins. C'eſt aſſuré-

» ment Mademoiselle de Créqui. Vous n'y êtes
» pas; il faut donc à la fin vous le dire : il épouse,
» se, Dimanche au Louvre, avec la permission du
» Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de. . . .
» Mademoiselle, devinez le nom; il épouse *Mademoiselle*, la grande *Mademoiselle*, *Mademoiselle* fille de feu *Monsieur*, *Mademoiselle*, petite fille de Henri IV, Mademoiselle d'Eu,
» Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de
» Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, *Mademoiselle*, Cousine germaine du Roi, *Mademoiselle* destinée au Trône, *Mademoiselle*, le
» seul parti de France qui fut digne de *Monsieur*.
» Voilà un beau sujet de discourir : si vous criez,
» si vous êtes hors de vous-même, si vous dites
» que nous avons menti, que cela est faux, qu'on
» se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons
» que vous avez raison; nous en avons fait autant
» que vous. Adieu : les lettres qui seront portées
» par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non ».

Dans une autre lettre, Madame de Sévigné s'égaie sur le compte du Marquis son fils, dont elle raconte une avanture plaisante :

» Voici pourquoi mon fils vint hier me chercher du bout de Paris; il vouloit m'apprendre
» un accident qui lui étoit arrivé. Il avoit trouvé
» une occasion favorable, & cependant . . . ce fut
» une chose étrange; la demoiselle ne s'étoit jamais trouvée à telle fête : le Cavalier en déroute sortit, croyant être ensorcelé; & ce qui vous
» paroîtra plaisant, c'est qu'il mouroit d'envie de
» me conter sa déconvenue : nous rîmes fort; je

» lui dis que j'étois ravie qu'il fût puni par où il » avoit péché : il s'en prit à moi, & me dit que » je lui avois donné de ma glace ; qu'il se passe- » roit fort bien de cette ressemblance ; que j'au- » rois bien mieux fait de la donner à ma fille. Il » vouloit que Pequet le restaurât ; il disoit les plus » folles choses du monde, & moi aussi : c'étoit » une scêne digne de Moliere . . . . Ninon lui » disoit l'autre jour, qu'il étoit une vraie citrouille » fricassée dans la neige. Vous voyez ce que c'est » que de voir bonne compagnie ; on apprend mil- » le gentillesses ».

» Votre frere me contoit l'autre jour, qu'un » Comédien voulant se marier, quoiqu'il eût un » certain mal un peu dangéreux, son camarade » lui dit : hé, morbleu, attends que tu sois guéri ; » tu nous perdras tous » !

» Madame de Marans disoit, il y a quelques » jours, chez Madame de la Fayette : ah ! mon » Dieu, il faut que je me fasse couper les cheveux ! » Madame de la Fayette lui répondit bonnement : » ah, mon Dieu, Madame, ne le faites point, » cela ne sied bien qu'aux jeunes personnes ! Si » vous n'aimez ce trait-là, dites mieux.

» Sur tout ce qu'on disoit à Madame de Ma- » zarin ici pour l'obliger de se remettre avec son » mari, elle répondoit toujours en riant, comme » pendant la guerre civile : point de Mazarin, » point de Mazarin ».

» Brancas versa, il y a trois ou quatre jours, » dans un fossé ; il s'y établit si bien, qu'il deman- » doit à ceux qui allerent le secourir, ce qu'ils de- » siroient de son service : toutes ses glaces étoient » cassées, & sa tête l'auroit été, s'il n'étoit plus » heureux que sage : toute cette aventure n'a fait

» aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé » ce matin, que je lui apprenois qu'il avoit versé; » qu'il avoit pensé se rompre le cou; qu'il étoit » le seul dans Paris qui ne sçût point cette nou- » velle, & que je lui en voulois marquer mon in- » quiétude. J'attends sa réponse ».

» L'autre jour Pomenars passa par ici; il venoit » de Laval, où il trouva une grande assemblée de » peuple : il demanda ce que c'étoit. C'est, lui dit- » on, que l'on pend en effigie un Gentilhomme » qui avoit enlevé la fille de M. le Comte de » Créance; cet homme-là, Sire, c'étoit lui-mê- » me. Il approcha; il trouva que le Peintre l'a- » voit mal habillé; il s'en plaignit; il alla souper » & coucher chez le Juge qui l'avoit condamné; » le lendemain il vint ici pâmant de rire; il en » partit cependant dès le grand matin le jour » d'après ».

» J'ai fait tous vos complimens; ceux que l'on » vous fait, surpassent le nombre des étoiles. » A propos d'étoiles, la Gouville étoit l'autre jour » chez la Saint-Lou, qui a perdu son vieux Page : » la Gouville discouroit & parloit de son étoile; » enfin que c'étoit son étoile qui avoit fait ceci, » qui avoit fait cela. Segrais se réveilla comme » d'un sommeil, & lui dit : » mais, Madame, » pensez-vous avoir une étoile à vous toute seule? » Je n'entends que des gens qui parlent de leur » étoile; il semble qu'ils ne disent rien : sçavez- » vous bien qu'il n'y en a que mille vingt-deux. » Voyez s'il peut y en avoir pour tout le monde. » Il dit cela si plaisamment & si sérieusement que » l'affliction en fut déconcertée ».

Madame de Cornuel s'étoit fait une réputation par ses bons mots; on les citoit à la Cour & à la

Ville. » Elle étoit l'autre jour chez B***, dont elle étoit maltraitée ; elle attendoit à lui parler dans une anti-chambre qui étoit pleine de laquais. Il vint une espece d'honnête homme qui lui dit qu'elle étoit mal dans ce lieu-là. Hélas! dit-elle, j'y suis fort bien ; je ne les crains point tant qu'ils sont laquais.

» Dernierement M. de Montausier parlant à M. le Dauphin de la dignité des Cardinaux, lui dit que cela dépendoit du Pape, & que s'il vouloit faire Cardinal un Palefrenier, il le pourroit : là-dessus le Cardinal de Bonzi arrive ; M. le Dauphin lui dit : Monsieur, est-il vrai que si le Pape vouloit, il feroit Cardinal un Palefrenier? M. de Bonzi fut surpris, & devinant l'affaire, lui répondit : il est vrai, Monsieur, que le Pape choisit qui il lui plait ; mais nous n'avons pas vu jusqu'ici, qu'il ait pris des Cardinaux dans son écurie.

» Le Maréchal de Gramont étoit l'autre jour si transporté de la beauté d'un Sermon du P. Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : mordieu, il a raison. *Madame* éclata de rire ; & le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savoit ce qui en arriveroit.

» On a fait une assez plaisante folie de la Hollande ; c'est une Comtesse âgée de près de cent ans ; elle est bien malade ; elle a autour d'elle quatre Médecins ; ce sont les Rois d'Angleterre, d'Espagne, de France & de Suéde : le Roi d'Angleterre lui dit, montrez la langue : ah! la mauvaise langue! le Roi de France tient le pouls, & dit, il faut une grande saignée. Je ne sçais ce que disent les deux autres.

» Madame de Ra... & Madame de Bu... se querelloient pour douze pistoles ; la Bu..., lass

ſée, lui dit, ce n'eſt pas la peine de tant diſputer, je vous les quitte : ah! Madame, dit l'autre, cela eſt bon pour vous, qui avez des Amans qui vous donnent de l'argent. Madame, dit la Bu . . . je ne ſuis pas obligée de vous dire ce qui en eſt; mais je ſçais bien que quand j'entrai, il y a dix ans, dans le monde, vous en donniez déjà aux vôtres.

» Deſpréaux a été avec Gourville voir M. le Prince. M. le Prince voulut qu'il vît ſon armée; hé bien, qu'en dites vous, dit M. le Prince? Monſeigneur, dit Deſpréaux, je crois qu'elle ſera fort bonne quand elle ſera majeure. C'eſt que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

» Voici une querelle qui faiſoit la nouvelle de S. Germain. M. le Chevalier de Vendôme & M. de Vivonne font les amoureux de Madame de Ludre : M. le Chevalier de Vendôme veut chaſſer M. de Vivonne; on s'écrie, & de quel droit? Sur cela il dit qu'il veut ſe battre contre M. de Vivonne; on ſe moque de lui; non, il n'y a point de raillerie : il veut ſe battre, & monte à cheval, & prend la campagne; voici ce qui ne peut ſe payer, c'eſt d'entendre Vivonne; il étoit dans ſa chambre très-mal de ſon bras, recevant les complimens de toute la Cour; car il n'y a point eu de partage. » Moi, Meſſieurs, dit-il, moi,
» me battre! il peut fort bien me battre, s'il veut;
» mais je le défie de faire que je veuille me [illegible]
» tre : qu'il ſe faſſe caſſer l'épaule, qu'on lui fa[illegible]e
» dix-huit inciſions; & puis, ... on croit qu'il
» va dire & puis nous nous battrons; & puis, dit-
» il, nous nous accommoderons; mais ſe moque
» t-il de vouloir tirer ſur moi? Voilà un beau de-
» ſein; c'eſt comme qui voudroit tirer dans un

» porte cochere. Je me repens bien de lui avoir
» sauvé la vie au passage du Rhin ; je ne veux plus
» faire de ces actions, sans faire tirer l'horoscope
» de ceux pour qui je les fais : eussiez-vous ja-
» mais cru que c'eût été pour me percer le sein,
» que je l'eusse remis sur la selle. Mais tout cela
» d'un ton & d'une maniere si folle, qu'on ne
» parloit d'autre chose à Saint Germain. »

» Nos pauvres Bas-Bretons s'attroupent, qua-
» rante, cinquante, par les champs ; & dès qu'ils
» voient les soldats, ils se jettent à genoux, & di-
» sent, *meâ culpâ* : c'est le seul mot de françois
» qu'ils sachent ; comme nos Francois qui di-
» soient qu'en Allemagne, le seul mot de latin
» qu'on disoit à la Messe, c'étoit *Kirie eleison* ».

» Un Bas-Breton parloit à une Demoiselle de
» sa passion ; la belle répondit. Enfin tant fut pro-
» cédé, que la Nymphe impatientée lui dit ;
» Monsieur, vous pouvez m'aimer tant qu'il vous
» plaira ; mais je ne puis du tout vous récipro-
» quer ».

» M. le Prince disoit une fois à un nouveau
» Chirurgien ; ne tremblez-vous point de me
» saigner ? Pardi, Monseigneur, c'est à vous de
» trembler : il disoit vrai ».

» Un Curé Bas-Breton avoit reçu devant ses Pa-
» roissiens, une pendule qu'on lui envoyoit de Fran-
» ce; car c'est ainsi qu'ils disent : ils se mirent tous
» à crier en leur langage, que c'étoit la gabelle,
» & qu'ils le voyoient fort bien. Le Curé habile leur
» dit sur le même ton, point du tout, mes enfans,
» ce n'est point la gabelle ; vous ne vous y connois-
» sez pas; c'est le Jubilé : en même-tems les voilà à
» genoux. Que dites-vous du bon esprit de ces
» gens-là ?

» M. de Langlée a donné à Madame de Montes-
» pan une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé
» d'or, & par-dessus un or frisé, rebroché d'un or,
» mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine
» étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les Fées
» qui ont fait cet ouvrage en secret ; ame vivante
» n'en avoit connoissance. On voulut la donner aus-
» si mystérieusement qu'elle avoit été fabriquée.
» Le Tailleur de Madame de Montespan lui ap-
» porta l'habit qu'elle lui avoit ordonné ; il en avoit
» fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des
» cris & des gronderies, comme vous pouvez pen-
» ser : le Tailleur dit en tremblant ; Madame,
» comme le tems presse, voyez si cet autre habit
» que voilà ne pourroit point vous accommoder ;
» faute d'autre, on découvre l'habit ; ah ! la belle
» chose ! Ah ! quelle étoffe ! vient-elle du Ciel ? Il
» n'y en a point de pareille sur la terre. On essaie
» le corps ; il est à peindre. Le Roi arrive ; le Tail-
» leur dit : Madame, il est fait pour vous. On
» comprend que c'est une galanterie ; mais qui peut
» l'avoir faite ? C'est Langlée, dit le Roi ; c'est
» Langlée assurément, dit Madame de Montespan ;
» personne que lui ne peut avoir imaginé une telle
» magnificence ; c'est Langlée, c'est Langlée. Tout
» le monde répete, c'est Langlée ; les échos en de-
» meurent d'accord, & disent, c'est Langlée ; &
» moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode,
» c'est Langlée.

» La Reine d'Espagne crie toujours miséricor-
» de, se jette aux pieds de tout le monde ; je ne
» sçais comme l'orgueil d'Espagne s'accommode
» de ces désespoirs. Elle arrêta l'autre jour le
» Roi par de-là l'heure de la Messe : le Roi lui
» dit ; » Madame, ce seroit une belle chose que

» la Reine Catholique empêchât le Roi très
» Chrétien d'aller à la Messe.

» M. de Chaulnes me parle souvent de vous;
» il est occupé des Milices : c'est une chose étrange, que de voir mettre le chapeau à des gens
» qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur
» la tête; ils ne peuvent comprendre l'exercice,
» ni ce qu'on leur défend : quand ils avoient leurs
» mousquets sur l'épaule, & que M. de Chaulnes
» paroissoit, s'ils vouloient le saluer, l'arme
» tomboit d'un côté, & le chapeau de l'autre; on
» leur a dit qu'il ne falloit point saluer; & le moment d'après, quand ils étoient désarmés, s'ils
» voyoient passer M. de Chaulnes, ils enfonçoient leurs chapeaux avec les deux mains;
» & se gardoient bien de le saluer. On leur a dit
» que lorsqu'ils sont dans leurs rangs, ils ne doivent aller, ni à droite ni à gauche; ils se laissoient rouer l'autre jour par le carosse de Madame de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un
» seul pas, quoi qu'on pût leur dire. Enfin, ma
» fille, nos Bas-Bretons sont étranges : je ne
» sçais comme faisoit Bertrand du Guesclin,
» pour les avoir rendus en son tems les meilleurs
» soldats de France ».

» Je ne sçais auquel des courtisans la langue
» a fourché le premier; ils appellent tout bas
» Madame de Maintenon, Madame de *Maintenant* ».

» Je disois autrefois de feu M. de Rennes,
» qu'il marquoit les feuillets de son Breviaire
» avec des tranches de Jambon. Aussi son visage
» étoit une vraie lumiere de l'Eglise; & dès que
» midi étoit sonné, Monseigneur ne faisoit plus
» aucune affaire ».

» Nous sommes venues de Caen en deux jours
» à Avranches ; nous avons trouvé le bon Evêque
» de cette Ville mort & enterré depuis huit jours;
» c'étoit l'oncle de Tessé, un Saint Evêque, qui
» avoit si peur de mourir hors de son Diocèse,
» que, pour éviter ce malheur, il n'en sortoit
» point du tout. Il y en a d'autres qu'il faudroit
» que la mort tirât bien juste pour les y attraper ».

Je suis, &c.



LETTRE XX.

UNe chose, Madame, qui doit piquer votre curiosité, c'est de voir comment la même main qui a répandu les fleurs de la plaisanterie, offre encore abondamment les fruits d'une sagesse consommée. Ecoutez Madame de Sévigné raisonner sur la Providence : » Qui m'ôteroit la vue de la „ Providence, m'ôteroit mon unique bien ; & „ si je croyois qu'il fût en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne pas faire ; de vouloir „ une chose ou une autre, je ne penserois pas à „ trouver un moment de repos : il me faut l'Auteur de l'Univers pour raison de tout ce qui „ arrive ; quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne, & je „ me soumets : ce n'est pourtant pas sans douleur, „ ni tristesse ; mon cœur en est blessé ; mais je „ souffre même ces maux, comme étant dans l'ordre de la Providence. Il faut qu'il y ait une „ Madame de Sévigné qui aime sa fille avec une „ extrême passion ; qu'elle en soit souvent très-„ éloignée ; & que les souffrances les plus sensibles qu'elle ait dans cette vie, lui soient causées par cette chere fille. J'espere aussi que cette „ Providence disposera les choses d'une autre „ maniere, & que nous nous retrouverons, comme nous avons déjà fait. C'est ainsi qu'on raisonne, quand on leve les yeux ; mais ordinairement on s'en prend aux pauvres petites causes secondes ; & l'on souffre avec bien de

Réflexions morales.

„ l'impatience ce qu'on devoit recevoir avec sou-
„ mission : voilà le misérable état où je suis ;
„ c'est pour cela que vous m'avez vue me repen-
„ tir, m'agiter & m'inquiéter tout de même
„ qu'une autre. Je pense, comme vous, que
„ toutes les philosophies ne sont bonnes, que
„ quand on n'en a que faire.

„ Pour ma providence, je ne pourrois pas vi-
„ vre en paix, si je ne la regardois souvent ; elle
„ est la consolation des tristes états de la vie ; elle
„ abrége toutes les plaintes ; elle calme toutes
„ les douleurs ; elle fixe toutes les pensées ; c'est-
„ à-dire, elle devroit faire tout cela ; mais il
„ s'en faut bien que nous ne soyons assez sages,
„ pour nous servir si salutairement de cette vue ;
„ nous ne sommes encore que trop agités & trop
„ sensibles. Ce que je crois, c'est que ceux qui
„ ne la regardent jamais, sont encore bien plus
„ malheureux, que ceux qui tâchent de s'en faire
„ une habitude ».

„ Il ne faut louer personne avant sa mort :
„ nous en avons tous les jours des exemples ; mais,
„ après tout, le public ne se trompe guères : il
„ loue quand on fait bien ; & comme il a bon
„ nez, il n'est pas long-tems la dupe, & blâme
„ quand on fait mal : de même quand on va du
„ mal au bien, il en demeure d'accord ; il ne ré-
„ pond point de l'avenir ; il parle de ce qu'il voit.
„ La Comtesse de Gramont & d'autres ont senti
„ les effets de son inconstance ; mais ce n'est pas
„ lui qui change le premier ».

„ Vous sçavez que je ne puis souffrir que les
„ vieilles gens disent, je suis trop vieux pour me
„ corriger ; je pardonnerois plutôt aux jeunes
„ gens de dire, je suis trop jeune. La jeunesse est

„ ſi aimable, qu'il faudroit l'adorer, ſi l'ame &
„ l'eſprit étoient auſſi parfaits que le corps : mais
„ quand on n'eſt plus jeune, c'eſt alors qu'il faut
„ ſe perfectionner, & tâcher de regagner par
„ les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté
„ agréable. Il y a long-tems que j'ai fait ces ré-
„ flexions; & par cette raiſon, je veux tous les
„ jours travailler à mon eſprit, à mon ame, à
„ mon cœur, à mes ſentimens „.

„ Une de mes grandes envies, ce ſeroit d'être
„ dévote : je ne ſuis ni à Dieu, ni au Diable :
„ cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le
„ trouve le plus naturel du monde. On n'eſt point
„ au Diable, parce qu'on craint Dieu, & qu'au
„ fond on a un principe de Religion; on n'eſt
„ point à Dieu auſſi, parce que ſa Loi paroît
„ dure, & qu'on n'aime point à ſe détruire ſoi-
„ même : cela compoſe les tiédes, dont le grand
„ nombre ne m'étonne point du tout; j'entre
„ dans leurs raiſons : cependant Dieu les hait;
„ il faut donc ſortir de cet état; & voilà la diffi-
„ culté. Vous me demandez ſi j'aime tou-
„ jours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve
„ des chagrins cuiſans; mais je ſuis encore plus
„ dégoûtée de la mort : je me trouve ſi malheu-
„ reuſe d'avoir à finir tout ceci par elle, que ſi
„ je pouvois retourner en arriere, je ne deman-
„ derois pas mieux. Je me trouve dans un en-
„ gagement qui m'embarraſſe : je ſuis embar-
„ quée dans la vie ſans mon conſentement; il
„ faut que j'en ſorte; cela m'aſſomme. En ſor-
„ tirai-je bien-tôt ? Mourrai-je avec Dieu ?
„ Qu'aurai-je à lui préſenter ? la crainte, la
„ néceſſité feront-elles mon retour vers lui ?
„ N'aurai-je aucun autre ſentiment, que celui de
la

„ la peur ? Que puis-je espérer ? Suis-je digne „ du Paradis ? Suis-je digne de l'Enfer ? Quelle „ alternative ? Quel embarras ? Rien n'est si fou „ que de mettre son salut dans l'incertitude ; „ mais rien n'est si naturel ; & la sotte vie que „ je mene, est la chose du monde la plus aisée „ à comprendre : je m'abîme dans ces pensées ; „ & je trouve la mort si terrible, que je hais „ plus la vie, parce qu'elle m'y mène, que par „ les épines dont elle est semée. Vous me direz „ que je veux donc vivre éternellement ; point „ du tout ; mais si on m'avoit demandé mon „ avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les „ bras de ma Nourrice ; cela m'auroit ôté bien „ des ennuis, & m'auroit donné le Ciel bien „ sûrement & bien aisément „.

„ Si on pouvoit avoir un peu de patience, on „ s'épargneroit bien du chagrin. Le tems en ôte „ autant qu'il en donne ; vous sçavez que nous le „ trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, „ rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, „ approchant, éloignant, & rendant toutes cho- „ ses bonnes & mauvaises & quasi toujours mé- „ connoissables ».

„ Ne vous souvient-il point de ce que nous „ disions du plaisir que l'on prenoit à étaler sa „ marchandise avec les nouvelles connoissances. „ Il n'y a rien de si vrai ; tout est neuf, tout est „ admirable, tout est admiré ; on se pare de „ ses richesses, on se loue à l'envi ; il y a bien „ plus d'amour propre dans ces sortes d'amitiés, „ que de confiance & de tendresse „.

„ Quand vous êtes ici, ma chere bonne, vous „ parlez si bien à votre fils, que je n'ai qu'à vous „ admirer ; mais en votre absence, je me mêle

„ de lui apprendre les manéges des conversa-
„ tions ordinaires, qu'il est important de sça-
„ voir : il y a des choses qu'il ne faut pas ignorer.
„ Il seroit ridicule de paroître étonné de cer-
„ taines nouvelles sur quoi l'on raisonne; je suis
„ assez instruite de ces bagatelles. Je lui prêche
„ fort aussi l'attention, à ce que les autres di-
„ sent, & la présence d'esprit pour l'entendre
„ vîte & y répondre ; cela est tout-à-fait capi-
„ tal dans le monde. Je lui parle des prodiges
„ de présence d'esprit, que Dangeau nous con-
„ toit l'autre jour; il les admire; & je pèse sur
„ l'agrément & sur l'utilité même de cette sorte
„ de vivacité. Enfin, je ne suis point désaprou-
„ vée par M. le Chevalier; nous parlons, en-
„ semble de la lecture, & du malheur extrême
„ d'être livré à l'ennui & à l'oisiveté ; nous di-
„ sons que c'est la paresse d'esprit qui ôte le goût
„ des bons livres, & même des Romans : comme
„ ce Chapitre nous tient au cœur, il recom-
„ mence souvent. Le petit d'Auvergne est amou-
„ reux de la lecture ; il n'avoit pas un moment
„ de repos à l'Armée, qu'il n'eût un Livre à la
„ main; & Dieu sçait si M. Duplessis & nous
„ faisons valoir cette passion si noble & si belle :
„ nous voulons être persuadés que le Marquis en
„ sera susceptible ; nous n'oublions rien du
„ moins, pour lui inspirer un goût si convenable.
„ M. le Chevalier est plus utile à ce petit garçon,
„ qu'on ne peut se l'imaginer ; il lui dit toujours
„ les meilleures choses du monde sur les grosses
„ cordes de l'honneur & de la réputation, &
„ prend un soin de ses affaires, dont vous ne
„ sçauriez trop le remercier : il entre dans tout;
„ il se mêle de tout ; & veut que le Marquis mé-

„ nage lui-même son argent ; qu'il écrive, qu'il
„ suppute ; qu'il ne dépense rien d'inutile : c'est
„ ainsi qu'il tâche de lui donner son esprit de regle
„ & d'œconomie, & de lui ôter un air de grand
„ Seigneur, de qu'importe, d'ignorance & d'in-
„ différence, qui conduit fort droit à toutes
„ sortes d'injustices, & enfin à l'Hôpital : voyez
„ s'il y a une obligation pareille à celle d'élever
„ votre fils dans ces principes „.

„ J'ai écrit au Marquis, quoique je lui eûsse
„ déjà fait mon compliment ; je le prie de lire
„ dans cette triste garnison, où il n'y a rien à
„ faire ; je lui dis que puisqu'il aime la guerre,
„ c'est quelque chose de monstrueux, de n'avoir
„ point envie de voir les Livres qui en parlent,
„ & de connoître les gens qui ont excellé dans
„ cet Art ; je le gronde, je le tourmente ; j'espere
„ que nous le ferons changer : ce seroit la pré-
„ miere porte qu'il nous auroit refusé d'ouvrir.
„ Je suis moins fâchée qu'il aime un peu à dor-
„ mir, sçachant bien qu'il ne manquera jamais
„ à ce qui touche sa gloire ; que je ne le suis de
„ ce qu'il aime à jouer. Je lui fais entrevoir que
„ c'est une ruine : s'il joue peu, il perdra peu ;
„ mais c'est une petite pluie qui mouille ; s'il
„ joue souvent, il sera trompé ; il faudra payer ;
„ & s'il n'a point d'argent, ou il manquera de
„ parole, ou il prendra sur son nécessaire. On
„ est malheureux aussi parce qu'on est ignorant ;
„ car même, sans être trompé, il arrive qu'on
„ perd toujours. Enfin, ma fille, ce seroit une
„ très-mauvaise chose, & pour lui, & pour vous
„ qui en sentiriez le contre-coup. Le Marquis se-
„ roit donc bien heureux d'aimer à lire ; la jolie,
„ l'heureuse disposition ! On est au-dessus de

» l'ennui & de l'oisiveté, deux vilaines bêtes,,.

Avant que de passer aux jugemens que porte Madame de Sevigné, sur les Auteurs & les Ouvrages de son siècle, je rapporterai différens traits qui, comme autant de coups de pinceau, servent à peindre des personnes connues.

Portraits.

„ Madame la Dauphine, nouvellement arrivée „ en France, est l'objet de l'admiration ; le Roi „ avoit une impatience extrême de sçavoir „ comme elle étoit faite ; il envoya Sanguin qui „ est un homme vrai & incapable de flatter. Sire, „ dit-il, sauvez le premier coup d'œil, & vous en „ serez fort content : cela est dit à merveilles ; car „ il y a quelque chose à son nez & à son front, „ qui est trop long à proportion du reste, & qui „ fait d'abord un mauvais effet ; mais on dit qu'elle „ a si bonne grace, de si beaux bras, de si belles „ mains, une si belle gorge, de si belles dents, „ de si beaux cheveux, & tant d'esprit & de „ bonté, caressante sans être fade, familiere „ avec dignité, enfin, tant de manieres propres „ à charmer, qu'il faut lui pardonner ce premier „ coup d'œil „.

„ Je fus hier aux grandes Carmelites avec *Mademoiselle*, qui eut la bonne pensée de mander „ à Madame de Lesdiguieres de me mener. Nous „ entrames dans ce saint lieu ; je fus ravie de „ l'esprit de la Mere Agnès ; elle me parla de „ vous comme vous connoissant par sa sœur. Je vis „ Madame Stuart, belle & contente. Je vis Ma„ demoiselle d'Epernon, qui ne me trouva pas „ défigurée ; il y avoit plus de trente ans, que „ nous ne nous étions vûes ; elle me parut horri„ blement changée. La petite du Janet ne me „ quitta point ; elle a le voile blanc depuis trois

„ jours ; c'eſt un prodige de ferveur & de voca-
„ tion : je m'en vais en écrire à ſa mere. Mais
„ quel Ange m'apparut à la fin ; car M. le Prince
„ de Conti la tenoit au Parloir. Ce fut à mes
„ yeux tous les charmes que nous avons vus
„ autrefois ; je ne la trouvai ni bouffie, ni
„ jaune ; elle eſt moins maigre & plus conten-
„ te : elle a ſes mêmes yeux & ſes mêmes
„ regards ; l'auſtérité, la mauvaiſe nourri-
„ ture & le peu de ſommeil ne les ont ni
„ creuſés ni battus ; cet habit ſi étrange,
„ n'ôte rien à la bonne grace ni au bon
„ air. Pour la modeſtie, elle n'eſt pas plus
„ grande, que quand elle donnoit au monde une
„ Princeſſe de Conti : mais c'eſt aſſez pour une
„ Carmelite. Elle me dit mille honnêtetés, &
„ me parla de vous ſi bien, ſi à propos ; tout ce
„ qu'elle dit étoit ſi aſſorti à ſa perſonne, que je
„ ne crois pas qu'il y ait rien de mieux. M. de
„ Conti l'aime & l'honnore tendrement ; elle eſt
„ ſon Directeur ; ce Prince eſt dévot, & le ſera,
„ comme ſon pere. En vérité, cet habit & cette
„ retraite ſont une grande dignité pour elle „.

„ Il faut que je vous mande une mort qui vous
„ ſurprendra, c'eſt de la pauvre Madame du
„ Pleſſis Guénégaud. Elle tomba malade la ſe-
„ maine paſſée ; un accès de fiévre, & puis un
„ autre, & puis un autre, & puis le tranſport
„ au cerveau ; l'émétique qu'il falloit donner ;
„ point donné, parce que Dieu ne vouloit pas ;
„ & cette nuit qui étoit la ſeptiéme, elle eſt
„ morte ſans connoiſſance. J'ai médité ſur cette
„ mort. Madame de Guénégaud avoit fait un
„ grand rôle, la fortune de bien des gens, la
„ joie & le plaiſir de bien d'autres ; elle avoit eu

„ part à de grandes affaires; elle avoit eu la con-
„ fiance de deux Ministres (M. de Chavigni ,
„ M. Fouquet), dont elle avoit honoré le bon
„ goût. Elle avoit un grand esprit , de grandes
„ vûes , un grand art de posséder noblement une
„ grande fortune; elle n'a point sçu en suppor-
„ ter la perte; sa déroute avoit aigri son esprit ;
„ elle étoit irritée de son malheur; cela se repan-
„ doit sur tout , & servoit peut-être au refroidis-
„ sement de ses amis. En cela toute contraire au
„ pauvre M. Fouquet , qui étoit ivre de sa faveur ,
„ & qui a soutenu héroïquement sa disgrace :
„ cette comparaison m'a toujours frappée „.

„ Le Marquis de Villeroi est parti pour Lyon ,
„ comme je vous l'ai mandé. Le Roi lui fit dire
„ par le Maréchal de Créqui , qu'il s'éloignât :
„ on croit que c'est pour quelques discours chez
„ Madame la Comtesse (de Soissons). Enfin ,

On parle d'eau , du Tibre , & l'on se tait du reste.

„ Le Roi demanda à *Monsieur* , qui revenoit
„ de Paris , ce qu'on y disoit ? *Monsieur* lui ré-
„ pondit : on parle fort de ce pauvre Marquis.
„ Et qu'en dit-on ? On dit que c'est qu'il a voulu
„ parler pour un autre malheureux. Et quel mal-
„ heureux , dit le Roi ? Pour le Chevalier de
„ Lorraine , dit *Monsieur*. Mais , dit le Roi , y
„ songez-vous encore à ce Chevalier de Lorraine ?
„ Vous en souciez-vous ? Aimeriez-vous bien
„ quelqu'un qui vous le rendroit ? En vérité ,
„ répondit *Monsieur* , ce seroit le plus sensible
„ plaisir que je pusse recevoir en ma vie. Oh
„ bien , dit le Roi , je veux vous faire ce pré-
„ sent ; il y a deux jours que le Courier est parti ;
„ il reviendra ; je vous le donne , & veux que
„ vous m'ayez toute votre vie cette obligation ,

„ & que vous l'aimiez pour l'amour de moi ; je
„ fais plus, car je le fais Maréchal de Camp dans
„ mon Armée. Là-dessus, *Monsieur* se jette aux
„ pieds du Roi, & lui embrasse long-tems les
„ genoux, & lui baise une main avec une joie
„ sans égale. Le Roi le releve, & lui dit : mon
„ frere, ce n'est pas ainsi que des freres doivent
„ s'embrasser, & l'embrasse fraternellement „.

Une des disgraces fameuses arrivées à la Cour de Louis XIV, fut celle de M. de Pomponne.
„ Vous croyez bien que je vais souvent chez lui,
„ dit Madame de Sevigné ; je fus touchée l'autre
„ jour de le voir entrer avec cette mine aimable,
„ sans tristesse, sans abbattement. Madame de
„ Coulanges m'avoit priée de l'y mener ; il la loua
„ de s'être souvenue d'un malheureux ; il ne
„ s'arrêta point long-tems sur ce Chapitre ; il
„ passa à ce qui pouvoit former une conversation ;
„ il la rendit agréable comme autrefois, sans af-
„ fectation pourtant d'être gai, & d'une ma-
„ niere si noble, si naturelle, & si précisément
„ mêlée & composée de tout ce qu'il falloit pour
„ attirer notre admiration, qu'il n'eut pas de
„ peine à y réussir. Enfin, nous l'allons revoir
„ ce M. de Pomponne si parfait, comme nous
„ l'avons vû autrefois : ce premier jour nous tou-
„ cha ; il étoit desoccupé, & commençoit à sen-
„ tir la vie & la véritable longueur des jours ; car
„ de la maniere que les siens étoient pleins, c'é-
„ toit un torrent précipité que sa vie ; elle cou-
„ roit rapidement, sans qu'il pût la retenir.....
„ Enfin, M. de Pomponne ne sera plus que le
„ plus honnête-homme du monde. Vous souve-
„ nez-vous de Voiture, qui dit, en parlant de
„ Monsieur le Prince ?

Il n'avoit pas un si haut rang ;
Il n'étoit que Prince du sang.

Je vous ai promis, Madame, les divers Jugemens de Madame de Sevigné, sur les ouvrages qui faisoient l'objet de ses lectures. » Nous allons, dit-elle, commencer un Traité de Morale de M. Nicole : si j'étois à Paris, je vous enverrois ce Livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir ; & je n'ose vous dire que je suis revenue à Cléopâtre, & que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore : cela est épouvantable ; mais vous sçavez que je ne m'accommode guères bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles ; & comme celle de ne plus aimer ces Livres-là, ne m'est pas encore entiérement arrivée, je me laisse divertir, sous pretexte de mon fils qui m'a mise en train ».

Jugemens Litteraires.

» Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite ? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes ? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, & je l'acheverai ; c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir ; nous y trouvons des beautés qu'on ne connoît point, quand on n'a qu'une demi science. Nous avons commencé la morale ; c'est de la même étoffe que Pascal. A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces MM. les Postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter & rapporter nos Lettres : enfin, il n'y a jour dans

» la semaine, où ils n'en portent quelqu'une à vous
» & à moi ; il y en a toujours & à toutes les heu-
» res , par la campagne. Les honnêtes gens !
» qu'ils sont obligeans ! & que c'est une belle
» invention que la Poste , & un bel effet de la
» Providence que la cupidité ! J'ai quelquefois
» envie de leur écrire , pour leur témoigner ma
» reconnoissance ; & je crois que je l'aurois déjà
» fait, sans que je me souviens de ce Chapitre de
» Pascal , & qu'ils ont peut-être envie de me re-
» mercier de ce que j'écris , comme j'ai envie de
» les remercier de ce qu'ils portent mes Lettres ».

» Voilà une belle digression. Je reviens donc à
» nos lectures : c'est sans préjudice de Cléopâtre
» que j'ai gagé d'achever ; vous sçavez comme je
» soutiens les gageures. Je songe quelquefois d'où
» vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai
» peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-
» être assez de moi , pour sçavoir à quel point je
» suis blessée des méchants stiles ; j'ai quelque lu-
» miere pour les bons ; & personne n'est plus tou-
» chée que moi , des charmes de l'éloquence. Le
» stile de la Calprenede est maudit en mille en-
» droits ; de grandes périodes de Roman , de mé-
» chants mots ; je sens tout cela. J'écrivis l'autre
» jour à mon fils une Lettre de ce style , qui étoit
» fort plaisante. Je trouve donc que celui de la Cal-
» prenede est détestable ; & cependant je ne laisse
» pas de m'y prendre comme à de la glue : la beauté
» des sentimens, la violence des passions , la gran-
» deur des événemens , & le succès miraculeux de
» leurs redoutables épées , tout cela m'entraîne
» comme une petite fille : j'entre dans leurs des-
» seins ; & si je n'avois M. de la Rochefoucaurd
» pour me consoler, je me pendrois de trouver en-

» core en moi cette foiblesse. Vous m'apparoissez
» pour me faire honte ; mais je me dis de mau-
» vaises raisons, & je continue.

„ Nous lisons toujours le Tasse avec plaisir : je
„ suis assurée que vous le souffririez, si vous
„ étiez en tiers : il y a une grande différence entre
„ lire un livre toute seule, ou avec des gens qui
„ relevent les beaux endroits, & qui réveillent
„ l'attention. Cette morale de Nicole est admira-
„ ble, & Cléopâtre va son train, mais sans em-
„ pressement & aux heures perdues : c'est ordi-
„ nairement sur cette lecture que je m'endors
„ avec plaisir; le caractère m'en fait beaucoup plus
„ que le style : pour les sentimens, j'avoue qu'ils
„ me plaisent, & qu'ils sont d'une perfection qui
„ remplit mon idée sur la belle ame. Vous sçavez
„ aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée ;
„ tellement que voilà qui est bien, pourvû que
„ l'on m'en garde le secret.

„ Je poursuis cette morale de Nicole, que je
„ trouve délicieuse ; elle ne m'a encore donné
„ aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends ;
„ car j'y trouve tout, & la conformité à la volon-
„ té de Dieu pourroit me suffire, si je ne vou-
„ lois un remede spécifique. Enfin, je trouve ce
„ livre admirable ; personne n'a encore écrit com-
„ me ces Messieurs ; car je mets Pascal de moitié
„ à tout ce qui est beau. On aime tant à entendre
„ parler de soi & de ses sentimens, que quoique
„ ce soit en mal, on en est charmé. Je le suis
„ sur-tout, du troisieme traité *des moyens de*
„ *conserver la paix avec les hommes* : lisez-le,
„ je vous prie, avec attention ; & voyez comme
„ il fait voir nettement le cœur humain, & com-
„ me chacun s'y trouve, & Philosophes, & Jan-

„ ſéniſtes, & Moliniſtes, & tout le monde en-
„ fin : ce qui s'appelle chercher dans le fond du
„ cœur avec une lanterne, c'eſt ce qu'il fait ; il
„ nous découvre ce que nous ſentons tous les
„ jours, & que nous n'avons pas l'eſprit de dé-
„ mêler, ou la ſincérité d'avouer.

„ Vous me raviſſez d'aimer les eſſais de mora-
„ le . . . . . Quand on auroit fait ce livre pour
„ vous, il ne ſeroit pas plus digne de vous plaire.
„ Quel langage, quel force dans l'arrangement
„ des mots. On croit n'avoir lu de françois qu'en
„ ce livre. Cette reſſemblance de la charité avec
„ l'amour propre, & de la modeſtie héroïque de
„ M. de Turenne & de M. le Prince avec l'hu-
„ milité du Chriſtianiſme . . . . Mais je m'arrê-
„ te, il faudroit louer cet ouvrage depuis un bout
„ juſqu'à l'autre ; & ce ſeroit une bizarre lettre.

„ Quelquefois, pour nous divertir, nous liſons
„ les petites lettres de Paſcal : bon Dieu, quel
„ charme ! Comme mon fils les lit ! Je ſonge tou-
„ jours à ma fille, & combien cet excès de juſteſſe
„ de raiſonnement ſeroit digne d'elle : mais vo-
„ tre frere dit que vous trouvez que c'eſt toujours
„ la même choſe : ah, mon Dieu ! tant mieux :
„ peut-on avoir un ſtyle plus parfait, une raille-
„ rie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus
„ digne fille de ces dialogues de Platon, qui ſont
„ ſi beaux ? & lorſqu'après les dix premieres let-
„ tres, il s'adreſſe aux RR. PP. quel ſérieux,
„ quelle ſolidité, quelle force ! quelle éloquence,
„ quel amour pour Dieu & pour la vérité ! quelle
„ maniere de la ſoutenir & de la faire entendre !
„ C'eſt tout cela qu'on trouve dans les huit der-
„ nieres lettres qui ſont ſur un ton tout différent.
„ Je ſuis aſſurée que vous ne les avez jamais lues

„ qu'en courant, grapillant les endroits plaisans; „ mais ce n'est point cela quand on les lit à „ loisir.

„ On me rendoit compte l'autre jour, d'une „ conversation & d'un dîner chez M. de Lamoi- „ gnon; les Acteurs étoient les maîtres du logis, „ M. de Troies, M. de Toulon, le pere Bour- „ daloue, son compagnon, Despréaux & Corbi- „ nelli. On parla des Ouvrages des anciens & des „ modernes; Despréaux soutint les anciens, à la „ réserve d'un seul moderne, qui surpassoit, à son „ goût, & les vieux & les nouveaux. Le compa- „ gnon de Bourdaloue qui faisoit l'entendu, & „ qui s'étoit attaché à Despréaux & à Corbinelli, „ lui demanda quel étoit donc ce livre si distingué „ dans son esprit. Despréaux ne voulut pas lui „ dire. Corbinelli se joint au Jésuite & conjure „ Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire „ toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant » „ ah! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, „ j'en suis assuré. Le Jésuite reprend avec un air dé- „ daigneux *un cotal riso amaro*, & presse Des- „ préaux de nommer cet Auteur si merveilleux. „ Despréaux lui dit: mon Pere, ne me pressez „ point; le Pere continue. Enfin, Despréaux le „ prend par le bras, & le serrant bien fort, lui „ dit; mon Pere, vous le voulez? hé bien, mor- „ bleu, c'est Pascal. Pascal, dit le Pere tout rou- „ ge, tout étonné! Pascal est beau autant que le „ faux peut l'être. Le faux, reprit Despréaux, „ le faux. Sçachez qu'il est aussi vrai qu'il est ini- „ mitable; on vient de le traduire en trois lan- „ gues. Le Pere répond, il n'en est pas plus vrai. „ Despréaux s'échauffe & criant comme un fou: „ quoi! mon Pere, direz-vous qu'un des vôtres

„ n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres, „ qu'un Chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu? „ Osez-vous dire que cela est faux? Monsieur, „ dit le Pere en fureur, il faut distinguer. Distin- „ guer, dit Despréaux! distinguer morbleu! dis- „ tinguer, distinguer si nous sommes obligés d'ai- „ mer Dieu; & prenant Corbinelli par le bras, „ s'enfuit au bout de la chambre; puis revenant „ & courant comme un forcené, il ne voulut „ jamais se rapprocher du Pere, & s'en alla re- „ joindre la compagnie ».

» Racine a fait une piece qui s'appelle Bajazet, » & qui leve la paille; vraiment elle ne va pas en » *empirando* comme les autres. Monsieur de Tal- » lard dit qu'elle est autant au-dessus des pieces de » Corneille, que celle de Corneille sont au-dessus » de celles de Boyer : voilà ce qui s'appelle bien » louer; il ne faut jamais tenir les vérités captives. » Nous en jugerons par nos yeux & par nos oreilles. » *Du bruit de Bajazet mon ame importunée*, fait » que je veux aller à la Comédie; nous en juge- » rons. . . .

„ La Piece de Racine m'a paru belle; nous y „ avons été; ma belle fille m'a paru la plus mira- „ culeusement bonne Comédienne que j'aye ja- „ mais vue : elle surpasse la Desœillets de cent „ mille piques; & moi, qu'on croit assez bonne „ pour le Théâtre, je ne suis pas digne d'allumer „ les chandelles quand elle paroît. Elle est laide „ de près; & je ne m'étonne pas que mon fils „ ait été suffoqué par sa présence; mais quand „ elle dit des vers, elle est adorable. Bazajet est „ beau; j'y trouve quelques embarras sur la fin; „ & il y a bien de la passion, & de la passion moins „ folle que celle de Bérénice : je trouve pour-

„ tant à mon ſens, qu'elle ne ſurpaſſe pas Andro-
„ maque. Quant aux belles Comédies de Cor-
„ neille, elles ſont autant au-deſſus, que votre
„ idée étoit au-deſſus de .... Appliquez, &
„ reſſouvenez-vous de cette folie, & croyez que
„ jamais rien n'approchera, je ne dis pas, ſurpaſ-
„ ſera, je dis que rien n'approchera des divins en-
„ droits de Corneille. Il nous lut l'autre jour chez
„ M. de la R. F. une Comédie, qui fait ſouvenir
„ de ſa défunte veine. Je voudrois cependant que
„ vous fuſſiez venue avec moi après dîné; vous ne
„ vous ſeriez point ennuyée; vous auriez peut-
„ être pleuré une petite larme, puiſque j'en ai
„ pleuré plus de vingt; vous auriez admiré votre
„ Belle-ſœur ....

„ Je ſuis au déſeſpoir que vous ayez eu Bajazet
„ par d'autres que par moi; c'eſt ce chien de
„ Barbin qui me hait, parce que je ne fais pas des
„ *Princeſſes de Cleves* & *de Montpenſier*. Vous
„ avez jugé très-juſte & très-bien de *Bajazet*; &
„ vous aurez vu que je ſuis de votre avis. Je vou-
„ lois vous envoyer la Champ-Mêlé pour vous
„ réchauffer la piece. Le perſonnage de Bajazet
„ eſt glacé: les mœurs des Turcs y ſont mal obſer-
„ vées; ils ne font point tant de façons pour ſe
„ marier; le dénouement n'eſt point bien préparé;
„ on n'entre point dans les raiſons de cette gran-
„ de tuerie: il y a pourtant des choſes très agréa-
„ bles; mais rien de parfaitement beau, rien qui
„ enleve: point de ces Tirades de Corneille qui
„ font friſſonner. Ma fille, gardons-nous bien de
„ lui comparer Racine; ſentons-en toujours la
„ différence; les pieces de ce dernier ont des en-
„ droits froids & foibles; & jamais il n'ira plus
„ loin qu'*Aléxandre* & qu'*Andromaque*: *Bajazet*

» est au-dessous, au sentiment de bien des gens,
» & au mien, si j'ose me citer. Racine fait des Co-
» médies pour la Champ-mêlé; ce n'est pas pour
» les siécles à venir. Si jamais il n'est plus jeune,
» & qu'il cesse d'être amoureux, on verra si je
» me trompe. Vive donc notre vieil ami Cor-
» neille; pardonnons-lui de méchans vers en fa-
» veur des divines saillies dont nous sommes
» transportés : ce sont des traits de Maître, qui
» sont inimitables. Despréaux en dit encore plus
» que moi; & en un mot, c'est le bon goût, te-
» nez-vous y ».

Vous voyez, Madame, que Corneille étoit le Poëte favori de Madame de Sévigné. Elle n'en parle qu'avec enthousiasme. Elle assure que tout doit céder à son génie; & que rien n'approchera jamais de ses divins ouvrages. Elle ne s'explique pas avec moins d'admiration de la Tragédie d'*Esther*. « Le Roi l'a trouvée admirable, M. le
» Prince y a pleuré : Racine n'a rien fait de plus
» beau, ni de plus touchant : il y a une priere
» d'Esther pour Assuérus, qui enleve. J'étois en
» peine qu'une petite Demoiselle représentât ce
» Roi; on dit que cela est fort bien. Madame de
» Caylus fait Esther, & fait mieux que la Champ-
» Mêlé..... Madame de Miramion & huit
» Jésuites, dont le Pere Gaillard étoit, ont ho-
» noré de leur présence la derniere représenta-
» tion : enfin, c'est un Chef-d'œuvre de Racine;
» si j'étois dévote, j'aspirerois à avoir joué cette
» piece....... Racine s'est surpassé; il aime
» Dieu comme il aimoit ses Maîtresses; il est
» pour les choses saintes, comme il étoit pour les
» profanes : la Sainte Ecriture est suivie exacte-
» ment dans cette piece; tout y est beau; tout y

„ est grand ; tout y est traité avec dignité „.

Madame de Sévigné insinue qu'il est presqu'impossible à Racine de trouver un sujet aussi beau : vous sçavez pourtant que cette Piece a été entiérement effacée par l'*Athalie*. Cependant cette admiration n'est point fille de l'ignorance. La piece est écrite avec beaucoup d'élégance ; & quoique les grandes passions, qui sont l'ame de la Tragédie, n'y régnent point, il y a pourtant des situations touchantes ; ajoutez à cela un spectacle presque nouveau, c'est-à dire, une Tragédie ornée de chœurs, qui chantoient de beaux endroits de l'Ecriture, convenables au sujet, & représentés par de jeunes Demoiselles applaudies par un grand Roi & par ses Courtisans. Il étoit bien difficile que Madame de Sévigné ne sentît pas l'effet d'une illusion si éblouissante.

„ Je fis ma cour l'autre jour à Saint Cyr, dit „ Madame de Sévigné, plus agréablement que „ je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes Samedi, Madame de Coulanges, Madame de „ Bagnols, l'Abbé Têtu & moi. Nous trouvâmes „ nos places gardées : un Officier dit à Madame „ de Coulanges, que Madame de Maintenon „ lui faisoit garder un siege auprès d'elle. Vous „ voyez quel honneur ! Pour vous, Madame, me „ dit-il, vous pouvez choisir. Je me mis avec Madame de Bagnols au second banc derriere les „ Duchesses. Le Maréchal de Bellefonds vint se „ mettre, par choix, à mon côté droit ; & devant „ c'étoient mesdames d'Auvergne, de Coislin, „ de Sully ; nous écoutâmes, le Maréchal & „ moi, cette Tragédie avec une attention qui „ fut remarquée, & de certaines louanges sourdes & bien placées. Je ne puis vous dire l'excès

de

„ de l'agrément de cette piece ; c'est une chose
„ qui n'est pas aisée à représenter, & qui ne sera
„ jamais imitée : c'est un rapport de la musique,
„ des vers, des chants, des personnes, si parfait
„ & si complet, qu'on n'y souhaite rien. Les filles
„ qui font des Rois & des personnages, sont
„ faites exprès : on est attentif ; & on n'a point
„ d'autre peine, que celle de voir finir une fraimable
„ Tragédie ; tout y est simple ; tout y est
„ innocent ; tout y est sublime & touchant : cette
„ fidélité de l'Histoire sainte donne du respect ;
„ tous les chants convenables aux paroles, qui
„ sont tirées des Pseaumes ou de la Sagesse, &
„ mis dans le sujet, sont d'une beauté singuliere ;
„ la mesure de l'approbation qu'on donne à cette
„ piece, c'est celle du goût & de l'attention. J'en
„ fus charmée ; & le Maréchal aussi, qui sortit de
„ sa place, pour aller dire au Roi combien il
„ étoit content, & qu'il étoit auprès d'une dame
„ qui étoit bien digne d'avoir vu Esther. Le Roi
„ vint vers nos places ; & après avoir tourné, il
„ s'adressa à moi, & me dit : Madame, je suis
„ assuré que vous avez été contente. Moi, sans
„ m'étonner, je répondis : Sire, je suis charmée ;
„ ce que je sens est au-dessus des paroles. Le Roi
„ me dit ; Racine a bien de l'esprit. Je lui dis,
„ Sire, il en a beaucoup ; mais en vérité ces jeu-
„ nes personnes en ont beaucoup aussi ; elles en-
„ trent dans le sujet, comme si elles n'avoient
„ jamais fait autre chose. Ah ! pour cela, reprit-
„ il, il est vrai. Et puis Sa Majesté s'en alla, &
„ me laissa l'objet de l'envie : comme il n'y avoit
„ quasi que moi de nouvelle venue, le Roi eut
„ quelque plaisir de voir mes sinceres admira-
„ tions sans bruit & sans éclat ».

Il regne dans ce morceau un intérêt si vif & si naturel, qu'on regrette que Madame de Sévigné n'ait rien dit des autres pieces de Racine. Ce qu'elle écrit des Orateurs célebres du même siecle tels que les Mascaron, les Fléchier, les Bourdaloue, fait autant d'honneur à sa piété qu'à son goût.

» Le Pere Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans; jamais un Prédicateur Evangélique n'a prêché si hautement, ni si généreusement les vérités chrétiennes: il étoit question de faire voir que toute Puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de notre Seigneur qui fut présenté au Temple &c. enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection; & certains endroits furent poussés comme les auroit poussés l'Apôtre Saint Paul ».

» Nous entendîmes, après-dîné, le sermon » du Bourdaloue, qui frappe toujours comme un » sourd, disant des vérités à bride abbatue, » parlant à tort & à travers contre l'Adultere; » sauve qui peut; il va toujours son chemin ».

Je suis, &c.

LETTRE XXI.

Nous voici, Madame, aux anecdotes & aux événemens remarquables recueillis par Madame de Sévigné. Ce seroit là matiere de plusieurs lettres si je voulois ne rien omettre de tout ce qui a rapport à l'histoire particuliere & générale de son siecle : mais j'aime mieux me prescrire des bornes, & m'en tenir aux événemens les plus curieux, les plus propres à faire connoître le génie brillant de Madame de Sévigné, & son talent de raconter. Anecdotes & événemens.

» La Duchesse de la Valiere manda au Roi par le Maréchal de Belle-fond, qu'elle auroit plutôt quitté la Cour, après avoir perdu l'honneur de ses bonnes graces, si elle avoit pu obtenir d'elle de ne le plus voir ; que cette foiblesse avoit été si forte en elle, qu'à peine étoit-elle capable présentement d'en faire un sacrifice à Dieu ; qu'elle vouloit pourtant que le reste de la passion qu'elle a eue pour lui, servît à sa pénitence, & qu'après lui avoir donné toute sa jeunesse, ce n'étoit pas trop encore du reste de sa vie pour le soin de son salut. Le Roi pleura fort, & envoya M. Colbert à Chaillot, la prier instamment de venir à Versailles, & qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite ; le Roi a causé une heure avec elle, & a fort pleuré. Madame de Montespan fut au-devant d'elle les bras ouverts & les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point ; les uns disent qu'elle demeurera à Versailles & à la Cour, les autres qu'elle reviendra à Chaillot ; nous verrons »....

» La Duchesse de la Valiere fit hier profession.
» Madame de Villars m'avoit promis de m'y me-
» ner, & par un mal entendu nous crûmes n'a-
» voir point de places. Il n'y avoit qu'à se présen-
» ter; quoique la Reine eût dit qu'elle ne vou-
» loit pas que la permission fût étendue; tant y a,
» Dieu ne le voulut pas: Madame de Villars en
» a été affligée. Elle fit donc cette action, cette
» belle, comme toutes les autres, c'est-à-dire,
» d'une maniere charmante: elle est d'une beauté
» qui surprend tout le monde; mais ce qui vous
» étonnera, c'est que le sermon de M. de Bossuet
» ne fut point aussi divin qu'on l'espéroit.

» Tant de vertus jointes aux charmes les plus
» touchans de la beauté, firent bien vivement
» sentir à Louis XIV, la perte d'un cœur tel que
» celui de Madame de la Valiere. Il fallut le cé-
» der au Ciel qui seul étoit digne de le posséder.
» Mais ce qu'il fait pour Mademoiselle de Blois
» qu'il maria au Prince de Conti, fait bien voir à
» quel point il avoit chéri la mere ». Madame de
Sévigné se plaît à raconter les circonstances de
ce mariage.

» La Cour est toute réjouie du mariage de
» M. le Prince de Conti & de Mademoiselle de
» Blois. Ils s'aiment comme dans les Romans.
» Le Roi s'est fait un grand jeu de leur inclina-
» tion; il parla tendrement à sa fille, & l'assura
» qu'il l'aimoit si fort, qu'il n'avoit point voulu
» l'éloigner de lui; la petite fut si attendrie & si
» aise, qu'elle pleura. Le Roi lui dit qu'il
» voyoit bien que c'est qu'elle avoit de l'aversion
» pour le mari qu'il lui avoit choisi; elle redou-
» bla ses pleurs; & son petit cœur ne pouvoit
» contenir tant de joie. Le Roi conta cette pe-

» tite scene ; & tout le monde y prit plaisir.
» Pour M. le Prince de Conti, il étoit trans-
» porté ; il ne sçavoit ni ce qu'il disoit, ni ce
» qu'il faisoit : il passoit par-dessus tous les gens
» qu'il trouvoit en son chemin, pour aller voir
» Mademoiselle de Blois. Madame Colbert ne
» vouloit pas qu'il la vît que le soir ; il força les
» portes, & se jetta à ses pieds, & lui baisa la
» main ; elle, sans autre façon, l'embrassa, &
» la revoilà à pleurer. Cette bonne petite Prin-
» cesse est si tendre & si jolie, que l'on voudroit
» la manger. Le Comte de Gramont fit ses com-
» plimens comme les autres, au Prince de Conti :
» Monsieur, je me réjouis de votre mariage ;
» croyez-moi, menagez le beau-pere ; ne le chi-
» canez point ; ne prenez point garde à peu de
» chose avec lui ; vivez bien dans cette famille ;
» & je vous réponds que vous vous trouverez fort
» bien de cette alliance. Le Roi se réjouit de tout
» cela, & marie sa fille, en faisant des compli-
» mens comme un autre à M. le Prince, à M. le
» Duc & à Madame la Duchesse, à laquelle il
» demande son amitié pour Mademoiselle de
» Blois, disant qu'elle seroit trop heureuse d'être
» souvent auprès d'elle, & de suivre un si bon
» exemple. Il s'amuse à donner des transes au
» Prince de Conti, à qui on dit que les Articles
» ne sont point sans difficulté ; qu'il faut remet-
» tre l'affaire à l'hiver qui vient : là-dessus le
» Prince amoureux tombe comme évanoui ; la
» Princesse l'assure qu'elle n'en aura jamais d'au-
» tre. Cette fin s'écarte un peu dans le Dom-Qui-
» chotte ; mais dans la vérité, il n'y eut jamais
» un si joli Roman. Vous pouvez penser comme
» ce mariage, & la maniere dont le Roi le fait,

» donnent de plaisir en certain lieu ».

» Le mariage de Mademoiselle de Blois plaît
» aux yeux. Le Roi lui dit de mander à sa mere
» ce qu'il faisoit pour elle. Tout le monde a été
» faire compliment à cette Sainte Carmelite; je
» crois que Madame de Coulanges m'y ménera
» demain; M. le Prince & M. le Duc ont couru
» chez elle : on dit qu'elle a parfaitement bien
» accommodé son style à son voile noir, & assai-
» sonné sa tendresse de mere avec celle d'épouse
» de Jésus-Christ. Le Roi marie sa fille, comme
» si elle étoit celle de la Reine, qu'il marieroit
» au Roi d'Espagne; il lui donne cinq cens mille
» écus d'or, comme on fait toujours avec les Cou-
» ronnes, hormis que ceux-ci seront payés, &
» que les autres fort souvent ne font qu'honorer
» le Contrat. Cette jolie nôce se fera vers le 15
» de Janvier ».

» La Brinvilliers empoisonnoit de certaines
» tourtes de pigeonneaux, dont plusieurs mou-
» roient; ce n'étoit pas qu'elle eût des raisons
» pour s'en défaire; c'étoient de simples expé-
» riences pour s'assurer de l'effet de ses poisons.
» Le Chevalier du Guet, qui avoit été de ses
» jolis repas, s'en meurt depuis deux ou trois ans.
» Elle demandoit l'autre jour s'il étoit mort? On
» lui dit que non; elle dit en se tournant, il a
» la vie bien dure.

» Enfin, c'en est fait, la Brinvilliers est en
» l'air; son pauvre petit corps a été jetté après
» l'exécution dans un fort grand feu, & ses cen-
» dres au vent; de sorte que nous la respirerons;
» & par la communication des petits esprits, il
» nous prendra quelque humeur empoisonnante,
» dont nous serons tout étonnés. Elle fut jugée

„ dès hier. Ce matin on lui a lu son Arrêt, qui
„ étoit de faire amende honorable à Nôtre-Dame,
„ & d'avoir la tête coupée, son corps brûlé, les
„ cendres au vent. On l'a présentée à la question;
„ Elle a dit qu'il n'en étoit pas besoin, & qu'elle
„ diroit tout; en effet, jusqu'à cinq heures du
„ soir elle a conté sa vie, encore plus épouven-
„ table qu'on ne le pensoit. Elle a empoisonné
„ dix fois de suite son pere; elle ne pouvoit en
„ venir à bout, ses freres & plusieurs autres;
„ & toujours l'amour & les confidences mêlés par-
„ tout. Elle n'a rien dit contre Pénautier. On n'a
„ pas laissé après cette confession, de lui donner
„ dès le matin la question ordinaire & extraor-
„ dinaire; elle n'en a pas dit davantage: elle a
„ demandé à parler à M. le Procureur Général;
„ on ne sçait point encore le sujet de cette con-
„ versation. A six heures on l'a menée nue en
„ chemise, & la corde au cou, à Notre-Dame,
„ faire amende honorable; & puis on l'a remise
„ dans le même tombereau, où je l'ai vûe jetter
„ à reculons sur de la paille, avec une cornette
„ basse & sa chemise, un Docteur auprès d'elle,
„ le Bourreau de l'autre côté: en vérité, cela
„ m'a fait frémir. Ceux qui ont vû l'exécution,
„ disent qu'elle est montée sur l'échafaud avec
„ bien du courage. Pour moi, j'étois sur le Pont
„ Notre-Dame avec la bonne d'Escard. Jamais il
„ ne s'est vû tant de monde; jamais Paris n'a été
„ si ému ni si attentif; & qu'on demande ce que
„ bien des gens ont vû, ils n'ont vû comme moi
„ qu'une cornette; mais enfin ce jour étoit con-
„ sacré à cette Tragédie. J'en sçaurai demain
„ davantage; & cela vous reviendra.

„ Encore un petit mot de la Brinvilliers: elle

„ eſt morte comme elle a vécu ; c'eſt-à-dire réſolu-
„ ment. Elle entra dans le lieu où l'on devoit lui
„ donner la queſtion ; & voyant trois ſceaux d'eau,
„ elle dit ; c'eſt aſſurément pour me noyer ; car de
„ la taille dont je ſuis, on ne prétend pas que je
„ boive tout cela. Elle écouta ſon Arrêt dès le
„ matin ſans frayeur & ſans foibleſſe ; & ſur la
„ fin elle fit recommencer, diſant que ce tom-
„ bereau l'avoit frappée d'abord, & qu'elle en
„ avoit perdu l'attention pour le reſte. Elle dit
„ à ſon Confeſſeur par le chemin, de faire met-
„ tre le Bourreau devant elle, afin de ne point
„ voir ce coquin de Deſgrais qui l'a priſe. Deſ-
„ grais étoit à cheval devant le tombereau. Son
„ Confeſſeur la reprit de ce ſentiment ; elle dit,
„ ah, mon Dieu ! je vous en demande pardon ;
„ qu'on me laiſſe donc cette étrange vûe. Elle
„ monta ſeule & nuds pieds ſur l'échelle & ſur
„ l'échaffaud, & fut un quart d'heure, mirodée,
„ raſée, dreſſée & redreſſée par le Bourreau ; ce
„ fut un grand murmure & une grande cruauté.
„ Le lendemain on cherchoit ſes os, parce que
„ le peuple croyoit qu'elle étoit ſainte. Elle avoit,
„ diſoit-elle, deux Confeſſeurs ; l'un ſoutenoit
„ qu'il falloit tout avouer, & l'autre non ; elle
„ rioit de cette diverſité, diſant : je puis faire
„ en conſcience ce qu'il me plaira ; il lui a plu
„ de ne rien avouer „.

Ces nouvelles ne s'étant pas trouvées tout-à-fait véritables, Madame de Sevigné ajoute dans une autre Lettre :

„ Le monde eſt bien injuſte : il l'a bien été
„ pour la Brinvilliers ; jamais tant de crimes
„ n'ont été traités ſi doucement ; elle n'a pas eu
„ la queſtion ; on avoit ſi peur qu'elle ne par-

„ lât, qu'on lui faisoit entrevoir une grace, & si
„ bien entrevoir, qu'elle ne croyoit point mou-
„ rir; elle dit en montant sur l'échafaud, c'est
„ donc tout de bon? enfin, elle est au vent; &
„ son Confesseur dit que c'est une sainte.

„ Je vous dirai que Madame la Comtesse de
„ Soissons est partie cette nuit pour Liége, ou
„ pour quelqu'autre endroit qui ne soit point la
„ France. La Voisin l'a extrêmement marquée;
„ & je pense que Sa Majesté lui a donné charita-
„ blement le temps pour se retirer. M. de Luxem-
„ bourg s'est mis volontairement à la Bastille; &
„ se croit assez innocent pour prendre ce ton. On
„ parle de Madame de Tingris, de plusieurs au-
„ tres encore; mais c'est un chaos, & je vous
„ mande ce qui est positif. . . . . . On est dans une
„ agitation; on envoye aux nouvelles; on va dans
„ les maisons pour en apprendre; on est curieux;
„ & voici ce qui a paru en attendant le reste. M.
„ de Luxembourg étoit mercredi à Saint Ger-
„ main, sans que le Roi lui fit moins bonne mine
„ qu'à l'ordinaire: on l'avertit qu'il y avoit con-
„ tre lui un Decret de prise de corps: il voulut
„ parler au Roi; vous pouvez penser ce qu'on
„ dit. Sa Majesté lui dit que s'il étoit innocent,
„ il n'avoit qu'à s'aller mettre en prison, & qu'il
„ avoit donné de si bons Juges pour ces sortes
„ d'affaires, qu'il leur en laissoit toute la con-
„ duite. M. de Luxembourg monta aussitôt en
„ carosse, & s'en vint chez le Pere de la Chaise;
„ après avoir été une heure aux Jésuites, il fut
„ à la Bastille, & remit au Gouverneur l'ordre
„ qu'il avoit apporté de Saint Germain. Il en-
„ tra d'abord dans une assez belle chambre. Ma-
„ dame de Meckelbourg sa sœur, vint l'y voir &
„ pensa fondre en larmes; elle s'en alla; & une

» heure après qu'elle fut sortie, il arriva un
» ordre de le mettre dans une des horribles
» chambres grillées, qui sont dans les Tours,
» où l'on voit à peine le Ciel, & défense de voir
» qui que ce fut. Voilà, ma fille, un grand su-
» jet de réflexion : songez à la fortune brillante
» d'un tel homme, à l'honneur qu'il avoit eu de
» commander les Armées du Roi; & représen-
» tez-vous ce que ce fut pour lui, d'entendre fermer
» ces gros verroux; & s'il a dormi par excès
» d'abbatement, pensez au reveil. Personne ne
» croit qu'il y ait du poison à son affaire.

» M. de Luxembourg a été deux jours sans
» manger; il avoit demandé plusieurs Jésui-
» tes; on les lui a refusés : il a demandé la Vie des
» Saints; on la lui a donnée; il ne sait, comme
» vous voyez, à quel Saint se vouer. Il fut inter-
» rogé quatre heures Vendredi ou Samedi, je
» ne m'en souviens pas; il parut ensuite fort
» soulagé, & soupa. On croit qu'il auroit mieux
» fait de mettre son innocence en pleine cam-
» pagne, & de dire qu'il reviendroit, quand ses
» Juges naturels le feroient revenir. Il fait grand
» tort au Duché en reconnoissant cette chambre;
» mais il a voulu obéir aveuglément à Sa Majesté.
» M. de Cessac a suivi l'exemple de Madame la
» Comtesse de Soissons. Mesdames de Bouillon &
» de Tingris furent interrogées Lundi à cette
» chambre de l'Arsenal. Madame de Bouillon
» entra, comme une petite Reine, dans cette
» Chambre; elle s'assit dans une chaise qu'on lui
» avoit préparée; & au lieu de répondre à la pre-
» miere question, elle demanda qu'on écrivit ce
» qu'elle vouloit dire; c'étoit, qu'elle ne venoit
» là, que par le respect qu'elle avoit pour l'ordre

» du Roi, & nullement pour la Chambre, qu'elle
» ne reconnoissoit point, ne voulant point déro-
» ger au privilege des Ducs. Elle ne dit pas un
» mot que cela ne fût écrit, & puis elle ôta son
» gant, & fit voir une très-belle main ; elle ré-
» pondit sincérement jusqu'à son âge. Connoissez
» vous la Vigoureux ? Non. Connoissez-vous la
» Voisin ? Oui. Pourquoi vouliez-vous vous dé-
» faire de votre mari ? Moi me défaire ! Vous
» n'avez qu'à lui demander s'il en est persuadé ;
» il m'a donné la main jusqu'à cette porte. Mais
» pourquoi alliez-vous si souvent chez la Voisin ?
» C'est que je voulois voir les sybilles qu'elle m'a-
» voit promises ; cette compagnie méritoit bien
» qu'on fît tous les pas. N'avez-vous pas montré
» à cette femme un sac d'argent ? Elle dit que
» non, par plus d'une raison ; & tout cela, d'un
» air fort riant & fort dédaigneux. Hé bien,
» Messieurs, est-ce là tout ce que vous avez à me
» dire ? Oui, Madame. Elle se leve ; & en sor-
» tant elle dit tout haut ; vraiment je n'eusse ja-
» mais cru que des hommes sages pussent deman-
» der tant de sottises. On ne parle plus de M.
» de Luxembourg ; on ne sçait pas même s'il est
» encore à la bastille ; on dit qu'il est à Vincen-
» nes. Rien n'est pire en vérité, que d'être en
» prison ; si ce n'est d'être comme cette diablesse
» de Voisin qui est, à l'heure que je vous parle,
» brûlée à petit feu à la Grêve.

» On assure qu'on a fermé les portes de Na-
» mur & d'Anvers & de plusieurs Villes de Flan-
» dre à Madame la Comtesse, disant, nous ne
» voulons point de ces empoisonneuses. C'est
» ainsi que cela se tourne ; & désormais un Fran-
» çois dans les Pays étrangers & un empoison-
» neur, ce sera la même chose.

» Je ne vous parlerai que de la Voisin. Ce ne fut point Mercredi, comme je vous l'avois mandé, qu'elle fut brûlée, ce ne fut qu'hier. Elle savoit son arrêt dès Lundi, chose fort extraordinaire. Le soir, elle dit à ses Gardes ; quoi ! nous ne ferons point *Médianoche*! elle mangea avec eux à minuit par fantaisie ; car il n'étoit point jour maigre : elle but beaucoup de vin ; elle chanta vingt chansons à boire. Le Mardi, elle eut la question ordinaire, extraordinaire ; elle avoit dîné & dormi huit heures ; elle fut confrontée sur le matelas à Mesdames de Dreux & le Feron & à plusieurs autres : on ne parle point encore de ce qu'elle a dit ; on croit toujours qu'on verra des choses étranges. Elle soupa le soir, & recommença, toute brisée qu'elle étoit, à faire la débauche avec scandale : on lui en fit honte ; & on lui dit qu'elle feroit bien mieux de penser à Dieu, & de chanter un *Ave maris stella*, ou un *Salve*, que toutes ces chansons ; elle chanta l'un & l'autre en ridicule ; elle dormit ensuite. Le Mercredi se passa de même en confrontation, & débauche, & chansons ; elle ne voulut point de Confesseur. Enfin, le Jeudi, qui étoit hier, on ne voulut lui donner qu'un bouillon ; elle gronda, craignant de n'avoir pas la force de parler à ces Messieurs. Elle vint en carosse de Vincennes à Paris ; elle étouffa un peu, & fut embarrassée : on voulut la faire confesser, point de nouvelles ; à cinq heures, on la lia ; & avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau habillée de blanc ; c'est une sorte d'habit pour être brulée ; elle étoit fort rouge, & l'on voyoit qu'elle repoussoit le Confesseur & le Crucifix avec violence. Nous la vîmes passer à l'Hôtel de Sulli. A Notre-Dame elle ne voulut jamais

prononcer l'amende honorable ; & à la Grêve, elle se défendit, autant qu'elle pût, de sortir du tombereau ; on l'en tira de force ; on la mit sur le bucher assise & liée avec du fer ; on la couvrit de paille ; elle jura beaucoup ; elle repoussa la paille cinq ou six fois ; mais enfin, le feu s'augmenta, & on la perdit de vue ; & ses cendres sont en l'air présentement. Voilà la mort de Madame Voisin, célebre par ses crimes & par son impiété. Un Juge à qui mon fils disoit l'autre jour, que c'étoit une étrange chose que de la faire brûler à petit feu, lui dit : ah ! Monsieur, il y a certains petits adoucissemens à cause de la foiblesse du sexe. Eh, quoi, Monsieur ! on les étrangle ? Non, mais on leur jette des buches sur la tête ; les garçons du Bourreau leur arrachent la tête avec des crocs de fer. Vous voyez bien, ma fille, que cela n'est pas si terrible que l'on pense. Comment vous trouvez-vous de ce petit conte ? il m'a fait grincer les dents ».

» M. de la Roche-Foucaud nous conta qu'à » Bruxelles la Comtesse de Soissons avoit été » contrainte de sortir doucement de l'Eglise, & » que l'on avoit fait une danse de chats liés en- » semble, ou, pour mieux dire, une criaillerie » par malice, & un sabbat si épouvantable, » qu'ayant crié en même tems que c'étoient des » diables & des sorciers qui la suivoient, elle » avoit été obligée, comme je vous dis, de » quitter la place pour laisser passer cette folie » qui ne vient pas d'une trop bonne disposition » des peuples. On ne dit rien de M. de Luxem- » bourg. Cette Voisin ne nous a rien produit de » nouveau : elle a donné gentiment son ame au » diable, tout au beau milieu du feu ; elle n'a » fait que passer de l'un à l'autre ».

A ces spectacles d'horreur que je viens d'exposer à vos yeux, Madame, je me hâte pour changer de matiere, d'y en ajouter une autre moins lugubre : c'est la Procession de Sainte Genevieve dont la pompe & la beauté méritent bien d'être décrites.

» Sçavez-vous que c'est une belle chose que » cette Procession, dit Madame de Sévigné? tous » les différens Religieux, tous les Prêtres des » Paroisses, tous les Chanoines de Notre-Dame, » & Monsieur l'Archevêque pontificalement, » qui va à pied bénissant à droite & à gauche » jusqu'à la Métropole : il n'a cependant que la » main gauche ; & à la droite, c'est l'Abbé de » Sainte Genevieve, nuds pieds, précédé de cent » cinquante Religieux, nuds pieds aussi, avec sa » Crosse & sa Mitre, comme l'Archevêque, & » bénissant de même ; mais modestement & » dévotement ; & à jeun avec un air de pénitence, » qui fait voir que c'est lui qui va dire la Messe » dans Notre-Dame. Le Parlement en robes rou» ges, & toutes les Compagnies supérieures sui» vent cette Châsse, qui est brillante de pierre» ries, portée par vingt hommes habillés de » blanc, nuds pieds. On laisse en ôtage à Sainte » Genevieve le Prévôt des Marchands & quatre » Conseillers, jusqu'à ce que ce précieux trésor » y soit revenu ».

Je ne vous présenterai plus, Madame, que des faits militaires, ou des relations qui y ont rapport. L'intérêt que Madame de Sevigné prenoit aux nouvelles de la guerre, & son exactitude à les écrire, étoit d'autant plus naturel, que le Marquis de Sevigné son fils, & ensuite le Marquis de Grignan, son petit fils, étoient dans le service.

» Le Roi part demain ; il y aura cent mille hommes hors de Paris ; on a fait ce calcul dans les quartiers à peu-près.... Quelle guerre ! La plus cruelle, la plus périlleuse dont on ait jamais oui parler depuis le passage de Charles VIII en Italie. On l'a dit au Roi. L'Issel est défendu & bordé de douze cens pieces de canon, de soixante mille hommes de pied, de trois grosses Villes ; d'une large Riviere qui est encore au-devant. Le Comte de Guiche, qui sçait le pays, nous montra l'autre jour cette Carte chez Madame de Verneuil ; c'est une chose étonnante ! M. le Prince est fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une maniere de fou assez plaisant, qui lui dit, qu'il sçavoit fort bien faire de la monnoie. Mon ami, lui dit-il, je te remercie ; mais si tu sçais une invention pour nous faire passer l'Issel sans être assommés, tu me feras grand plaisir ; car je n'en sçais point.

» Vous devez avoir reçu des relations très-exactes, dit la Marquise ; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu ; le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le Prince & ses Argonautes furent dans un bateau ; les premieres Troupes qu'ils rencontrerent au-delà, demandoient quartier ; quand le malheur voulut que Monsieur de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchemens, & poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barriere, où il tue le premier qui se trouve sous sa main ; & en même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le Duc le suit, M. le Prince suit son fils, & tous les autres suivent M. le Prince. Voilà

» où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme » vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit » sçu l'envie que ces gens-là avoient de se rendre : » mais tout est marqué dans l'ordre de la Provi- » dence.

» Le Comte de Guiche a fait une action dont » le succès le couvre de gloire ; car si elle eût » tourné autrement, il étoit criminel. Il se » charge de reconnoître si la riviere est guéable ; » il dit qu'oui ; elle ne l'est pas ; des escadrons en- » tiers passent à la nâge sans se déranger ; il est » vrai qu'il passe le premier ; cela ne s'est jamais » hasardé ; cela réussit ; il enveloppe des esca- » drons, & les force à se rendre : vous voyez » bien que son honneur & sa valeur ne se sont » point séparés.

» Un Chevalier de Nantouillet étoit tombé de » cheval ; il va au fond de l'eau ; il revient ; il » y rentre ; il revient encore ; enfin, il trouve » la queue d'un cheval ; il s'y attache ; ce cheval » le mene à bord ; il monte sur le cheval, se » trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son » chapeau, & revient gaillard : voilà qui est d'un » sang froid qui me fait souvenir d'Oronte, » Prince des Massageres.... Depuis ce pre- » mier combat, il n'a été question que de Vil- » les rendues, & de Députés qui viennent de- » mander la grace d'être reçus au nombre des » Sujets nouvellement conquis de Sa Majesté. Il » n'y a nulle apparence qu'on se défende contre » une Armée si victorieuse. Les François sont » jolis assurément ; il faut que tout leur cede » pour les actions d'éclat & de témérité : enfin » il n'y a plus de riviere présentement qui ser- » vent de défense contre leur excessive va- leur....

» leur :... Mon fils m'a écrit, & me parle com-
» me un homme qui croit avoir fini sa campagne ;
» il dit que tout est soumis au Roi ; que Grotius
» est revenu pour achever de conclure la paix, &
» que la seule chose qui soit impossible à Sa Ma-
» jesté ; c'est de trouver des ennemis qui lui ré-
» sistent.

» Dans le temps qu'on alloit à Fontainebleau
» pour s'abîmer dans la joie, voilà M. de Tu-
» renne tué ; voilà une consternation générale :
» voilà M. le Prince qui court en Allemagne ;
» voilà la France désolée. Au lieu de voir finir
» les campagnes, & d'avoir votre frere, on ne
» sçait plus où l'on en est. Voilà le monde dans
» son triomphe ; & voilà des événemens surpre-
» nans ; puisque vous les aimez, je suis assurée
» que vous serez bien touchée de celui-ci. Cette
» nouvelle arriva Lundi à Versailles : le Roi en
» a été affligé, comme on doit l'être de la mort
» du plus grand Capitaine & du plus honnête
» homme du monde : toute la Cour fut en larmes ;
» & Monsieur de Condom pensa s'évanouir. On
» étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau ;
» tout a été rompu ; jamais un homme n'a été
» regretté si sincérement ; tout le Quartier où il
» a logé, & tout Paris, & tout le Peuple étoit
» dans le trouble & dans l'émotion ; chacun par-
» loit & s'attroupoit pour regretter ce héros. Je
» vous envoye une très-bonne relation de ce qu'il
» a fait quelques jours avant sa mort. Après trois
» mois d'une conduite toute miraculeuse, &
» que les gens du métier ne se lassent pas d'admi-
» rer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier
» jour de sa gloire & de sa vie. Il avoit le plaisir
» de voir décamper l'Armée des Ennemis devant

» lui ; & le 27 qui étoit Samedi, il alla sur une
» petite hauteur pour observer leur marche :
» son dessein étoit de donner sur l'arriere garde ;
» & il mandoit au Roi à midi, que dans cette
» pensée, il avoit envoyé dire à Brissac, qu'on
» fît les prieres de quarante heures. Il mande la
» mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il en-
» verra un Courier pour apprendre au Roi la
» suite de cette entreprise : il cachette sa Lettre,
» & l'envoye à deux heures. Il va sur cette pe-
» tite colline avec huit ou dix personnes ; on tire
» de loin à l'aventure un malheureux coup de
» canon, qui le coupe par le milieu du corps ; &
» vous pouvez penser les cris & les pleurs de cette
» Armée. Le Courier part à l'instant ; il arriva
» Lundi, comme je vous ai dit ; de sorte qu'à
» une heure l'une de l'autre, le Roi eut une Lettre
» de M. de Turenne, & la nouvelle de sa
» mort.

» Nous avons passé, dit ailleurs Madame de
» Sévigné, tout l'Hiver à entendre conter les
» divines perfections de ce Héros ; jamais un
» homme n'a été si près d'être parfait ; & plus
» on le connoissoit, plus on l'aimoit & plus
» on le regrette... On paroît fort touché dans
» Paris de cette grande mort. Nous attendons
» avec transissement le Courier d'Allemagne ;
» Montécuculli qui s'en alloit, sera bien revenu
» sur ses pas, & prétendra bien profiter de cette
» conjoncture. On dit que les soldats faisoient des
» cris qui s'entendoient de deux lieues ; nulle
» considération ne pouvoit les retenir : ils
» crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils
» vouloient venger la mort de leur Pere, de leur
» Général, de leur Protecteur, de leur défen-

» seur ; qu'avec lui ils ne craignoient rien ; mais
» qu'ils vengeroient bien sa mort ; qu'on les
» laissât faire, qu'ils étoient furieux, & qu'on
» les menât au combat. Ceci est d'un Gentil-
» homme qui étoit à M. de Turenne, & qui est
» venu parler au Roi ; il a toujours été baigné
» de larmes en racontant ce que je vous dis, &
» les détails de la mort de son maître. M. de
» Turenne reçut le coup au travers du corps ;
» vous pouvez penser s'il tomba de cheval, &
» s'il mourut : cependant le reste des esprits fit
» qu'il se traîna la longueur d'un pas, & que
» même il serra la main par convulsion ; & puis
» on jetta un manteau sur son corps. Rien ne
» fait mieux l'éloge de ce Héros, que ce qu'il
» dit lui-même à M. le Cardinal de Retz, en lui
» disant adieu : Monsieur, je ne suis point un
» diseur ; mais je vous prie de croire sérieuse-
» ment que sans ces affaires-ci, où peut-être on
» a besoin de moi, je me retirerois comme
» vous ; & je vous donne ma parole que si j'en
» reviens, je ne mourrai point sur le coffre, &
» je mettrai, à votre exemple, quelque tems entre
» la vie & la mort.

» Je viens de voir le Cardinal de Bouillon :
» il est changé à n'être pas connoissable ; il m'a
» conté mille choses de M. de Turenne, qui font
» mourir ; son oncle apparemment étoit en état
» de paroître devant Dieu ; car sa vie étoit
» parfaitement innocente. Il demandoit au Car-
» dinal, à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas bien
» communier sans se confesser ; son neveu lui dit
» non, & que depuis Pâques, il ne pouvoit guères
» s'assurer de n'avoir pas offensé Dieu. M. de Tu-
» renne lui conta son état ; il étoit à mille

» lieues d'un péché mortel. Il alla pourtant à
» confesse, pour la coutume ; il disoit, mais
» faut-il dire à ce Récollet, comme à M. de
» Saint-Gervais, est-ce tout de même ? En vérité
» une telle ame est bien digne du Ciel ; elle
» venoit trop droit de Dieu, pour n'y pas re-
» tourner, s'étant si bien préservée de la corrup-
» tion du monde.

» Ne croyez point, ma fille, que son souve-
» nir soit déja fini dans ce Pays-ci ; ce fleuve qui
» entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle
» mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité.
» J'étois l'autre jour chez M. de la Rochefou-
» caud avec Madame de Lavardin, Madame de
» la Fayette & Monsieur de Marsillac. Monsieur
» le Premier y vint ; la conversation dura deux
» heures sur les divines qualités de ce véritable
» Héros : tous les yeux étoient baignés de lar-
» mes ; & vous ne sçauriez croire comme la dou-
» leur de sa perte est profondément gravée dans
» les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est
» que ce n'est pas depuis sa mort, que l'on ad-
» mire la grandeur de son cœur, l'étendue de
» ses lumieres & l'élévation de son ame ; tout
» le monde en étoit plein pendant sa vie ; &
» vous pouvez penser ce que fait sa perte par-
» dessus ce qu'on étoit déjà : enfin ne croyez
» point que cette mort soit ici comme celle des
» autres ; vous pouvez en parler tant qu'il vous
» plaira, sans croire que la dose de votre dou-
» leur l'emporte sur la nôtre. Pour son ame,
» c'est encore un miracle qui vient de l'estime
» parfaite qu'on avoit pour lui ; il n'est pas tom-
» bé dans la tête d'aucun dévot, qu'elle ne fût
» pas en bon état : on ne sçauroit comprendre

» que le mal & le péché pussent être dans son
» cœur : sa conversion si sincere nous a paru
» comme un Baptême : chacun compte l'inno-
» cence de ses mœurs, la pureté de ses inten-
» tions; son humilité éloignée de toute sorte
» d'affectation, la solide gloire dont il étoit
» plein sans faste & sans ostentation; aimant la
» vertu pour elle-même; sans se soucier de l'ap-
» probation des hommes, une charité géné-
» reuse & Chrétienne. Vous ai-je dit comme il
» r'habilla ce Régiment Anglois. Il lui en
» couta quatorze mille francs, & resta sans ar-
» gent. Les Anglois ont dit à M. de Lorges,
» qu'ils acheveroient de servir cette campagne,
» pour venger la mort de M. de Turenne; mais
» qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant
» obéir à d'autres qu'à lui. Il y avoit de jeunes
» soldats qui s'impatientoient un peu dans les
» marais où ils étoient dans l'eau jusqu'aux ge-
» noux; & les vieux soldats leur disoient; quoi,
» vous vous plaignez! On voit bien que vous ne
» connoissez pas M. de Turenne; il est plus
» fâché que nous quand nous sommes mal; il
» ne songe à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer
» d'ici; il veille quand nous dormons; c'est no-
» tre pere; on voit bien que vous êtes jeunes:
» & c'est ainsi qu'ils les rassuroient ».

En parlant toujours de M. de Turenne, Madame de Sévigné ajoute: « On lui a fait un ser-
» vice Militaire dans le Camp, où les larmes
» & les cris faisoient le véritable deuil: tous
» les Officiers avoient pourtant des écharpes de
» crêpe; tous les tambours en étoient couverts;
» ils ne battoient qu'un coup; les piques traî-
» nantes & les mousquets renversés: mais ces

» cris de toute une armée ne peuvent pas se
» représenter, sans que l'on en soit ému.
» Quand ce corps a quitté son armée, ça été en-
» core une désolation; & par-tout où il a passé,
» on n'entendoit que des clameurs; mais à
» Langres ils se sont surpassés; ils allerent au-
» devant de lui en habits de deuil, au nombre
» de plus de deux cens, suivis du peuple; tout
» le Clergé en cérémonie; il y eut un Service
» solemnel dans la Ville; & en un moment ils
» se cotiserent tous pour cette dépense, qui
» monta à cinq mille francs, parce qu'ils recon-
» duisirent le corps jusqu'à la premiere Ville,
» & voulurent défrayer tout le train. Que dites-
» vous de ces marques naturelles d'une affec-
» tion fondée sur un mérite extraordinaire »?
» On apporte le corps du Héros à Saint-De-
» nis au pied de la sépulture des Bourbons; il y
» a déjà quatre Capitaines aux pieds de leurs
» Maîtres : & s'il n'y en avoit point, il me
» semble que celui-ci devroit être le premier.
» Par-tout où passe cette illustre biere, ce sont
» des pleurs & des cris, des presses, des Pro-
» cessions qui ont obligé de marcher & d'arri-
» ver de nuit; ce sera une douleur bien grande
» s'il passe par Paris».

» Le Premier Président de la Cour des Aides a
» une Terre en Champagne; son Fermier vint lui
» signifier l'autre jour, ou de la rabaisser consi-
» dérablement, ou de rompre le bail qui en fut
» fait il y a deux ans. On lui demande pour-
» quoi; on dit que ce n'est point la coutume; il
» répond que du tems de M. de Turenne, on
» pouvoit recueillir avec sureté, & compter sur
» les terres de ce Pays-là; mais que depuis sa

» mort, tout le monde quittoit, croyant que les
» ennemis vont entrer en Champagne. Voilà
» des choses simples & naturelles, qui font son
» éloge aussi magnifiquement que les Fléchier
» & les Mascaron.

» Le Roi fait pour les Majestés Angloises
» (Jacques & la Reine son épouse,) des choses
» toutes divines ; car n'est-ce point être l'image
» du Tout-Puissant, que de soutenir un Roi
» chassé, trahi, abandonné? La belle ame du Roi
» se plaît à jouer ce grand rôle. Il fut au-devant
» de la Reine avec toute sa Maison, & cent
» carosses à six chevaux. Quand il apperçut le
» carosse du Prince de Galles, il descendit, &
» l'embrassa tendrement ; puis il courut au-de-
» vant de la Reine qui étoit descendue ; il la
» salua, lui parla quelque tems, la mit à sa
» droite dans son carosse, lui présenta *Monsei-*
» *gneur* & *Monsieur*, qui furent aussi dans le
» carosse, & la mena à Saint-Germain, où elle
» se trouva toute servie, comme la Reine, de tou-
» tes sortes de hardes, parmi lesquelles étoit
» une cassette très-riche avec six mille louis d'or.
» Le lendemain il fut question de l'arrivée du
» Roi d'Angleterre à Saint-Germain, où le Roi
» l'attendoit ; il arriva tard ; Sa Majesté alla au
» bout de la Salle des Gardes au-devant de lui ;
» le Roi d'Angleterre se baissa fort, comme s'il
» eût voulu embrasser ses genoux ; le Roi l'en
» empêcha, & l'embrassa à trois ou quatre re-
» prises fort cordialement. Ils se parlerent bas
» un quart-d'heure ; le Roi lui présenta *Mon-*
» *seigneur*, *Monsieur*, les Princes du Sang & le
» Cardinal de Bonzi ; il le conduisit à l'apparte-
» ment de la Reine, qui eut peine à retenir ses

» larmes : après une conversation de quelques ins-
» tans, Sa Majesté les mena chez le Prince de Gal-
» les, où ils furent encore quelque tems à causer
» & les y laissa, ne voulant point être recon-
» duit, & disant au Roi ; voici votre maison ;
» quand j'y viendrai, vous m'en ferez les hon-
» neurs, & je vous les ferai, quand vous vien-
» drez à Versailles. Le lendemain qui étoit
» hier, Madame la Dauphine y alla, & toute la
» Cour. Le Roi envoya dix mille louis d'or au
» Roi d'Angleterre ; ce dernier paroît vieilli &
» fatigué ; la Reine maigre, & des yeux qui ont
» pleuré, mais beaux & noirs ; un beau teint,
» un peu pâle ; la bouche grande, de belles
» dents, une belle taille, & bien de l'esprit ;
» tout cela compose une personne qui plaît
» fort.

» On tâche de régler les rangs, & de faire vie qui
» dure avec des gens si loin d'être rétablis : le Roi
» le disoit l'autre jour, & que ce Roi étoit le meil-
» leur homme du monde ; qu'il chasseroit avec lui ;
» qu'il viendroit à Marli, à Trianon, & que les
» Courtisans devoient s'y accoutumer. La Reine
» d'Angleterre a toute la mine, si Dieu le vouloit,
» d'aimer mieux régner dans le beau Royaume
» d'Angleterre, où la Cour est grande & belle, que
» d'être à Saint Germain, quoiqu'accablée des bon-
» tés héroïques du Roi. Pour le Roi d'Angleterre,
» il y paroît content ; & c'est pour cela qu'il est là...
» Il a bien du courage, mais un esprit commun,
» qui conte tout ce qui s'est passé en Angleterre avec
» une insensibilité qui en donne pour lui. Il est
» bon homme, & prend part à tous les plaisirs de
» Versailles.

» Jacques II part pour l'Irlande ; il passe par

» la Bretagne, dit notre Marquise, comme un
» éclair, & s'en va droit à Brest, où il trouvera
» le Maréchal d'Estrées, & des vaisseaux tout
» prêts & des frégates; il porte cinq cens mille
» écus. Le Roi lui a donné des armes pour armer
» dix mille hommes : comme Sa Majesté Angloi-
» se lui disoit adieu, elle finit par lui dire, en
» riant, que des armes pour sa personne étoient
» la seule chose qui avoit été oubliée; le Roi lui a
» donné les siennes; nos Heros de Roman ne
» faisoient rien de plus galant. Que ne fera point
» ce Roi brave & malheureux avec ces armes tou-
» jours victorieuses? Le voilà donc avec le casque,
» la cuirasse de Renaud, d'Amadis, & de tous
» nos Paladins les plus célebres; je n'ai pas voulu
» dire d'Hector, car il étoit malheureux. Il n'y a
» point d'offres de toutes choses, que le Roi ne
» lui ait faites : la générosité & la magnanimité ne
» vont point plus loin ».

Madame de Sévigné nous apprend ce que dit le Roi au Roi d'Angleterre, en lui disant adieu: » Monsieur, je vous vois partir avec douleur; ce-
» pendant je souhaite de ne jamais vous revoir;
» mais si vous revenez, soyez persuadé que vous
» me retrouverez tel que vous me laissez. Peut-
» on mieux dire? Le Roi l'a comblé de toutes cho-
» ses, & grandes, & petites; deux millions, des
» vaisseaux, des frégates, des troupes, des Offi-
» ciers; des toilettes, des lits de camp, des ser-
» vices de vaisselle de vermeil & d'argent, des
» armes pour sa personne, qui sont celles du
» Roi, des armes pour des troupes qui sont en
» Irlande; celles qui vont avec lui sont considé-
» rables; enfin la générosité, la magnificence,
» la magnanimité, n'ont jamais tant paru qu'en
» cette occasion ».

Je me suis assez étendu, Madame, sur les nouvelles du tems, les anecdotes, les jugemens des Auteurs, les réflexions morales & philosophiques, les portraits, les bons mots, les plaisanteries qui font le sujet de plusieurs lettres de Madame de Sévigné. Vous attendez sans doute que je vous parle de cette amitié parfaite, que Madame de Sévigné avoit vouée à Madame de Grignan sa fille, & dont la vivacité & la délicatesse surpassent tous les sentimens de l'amour. Cette sensibilité, portée à l'excès, déplait à quelques personnes, & peu s'en faut qu'elles ne la regardent comme un dangereux modèle. Mais je vous prie de considérer que Madame de Sévigné avoit une ame extrêmement tendre, & propre à recevoir l'impression des passions; quel usage plus innocent pouvoit-elle faire de ce fond de sentimens, que de les tourner vers une fille vertueuse ?

» Vous êtes, disoit-elle, mon préservatif con» tre l'amour». D'ailleurs elle n'érige point en vertu cette extrême sensibilité; elle la traite de foiblesse & de folie; mais cette folie servoit à arrêter le cours des passions. Aussi Madame de Sévigné l'aimoit bien mieux, que les sentimens stoïques d'Epictete & de Séneque, qui lui auroient ôté le plaisir de se laisser conduire par son cœur. Ennemie de ces philosophies qui sont en pure perte, elle ne craignoit jamais de se trop occuper de son amitié; & quoique dans ses lettres, les traits en soient marqués partout, elle se reproche de n'en parler pas assez, par discrétion, dans le tems même qu'elle dit à sa fille : » vous » m'occupez toute entiere; & sans vous donner » aucun rendez-vous d'esprit, comme Mademoi» selle de Scuderi, soyez assurée que vous ne sçau-

» riez penser à moi en aucun tems, que je ne pen-
» se à vous ». Il faudroit copier la plus grande partie de ces lettres, pour vous représenter la vivacité, & la délicatesse d'une amitié, où il y avoit autant de volupté d'esprit que de cœur.

M. de la Roche-Foucault ne trouvoit dans des sentimens si vifs, que ceux d'une amitié parfaite : il dit, (c'est Madame de Sévigné qui parle,)
» que je contente son idée sur l'amitié, avec tou-
» tes ses circonstances & dépendances ». Corbinelli en parloit avec enthousiasme : „ il régarde
„ avec respect, dit-elle, la tendresse que j'ai pour
„ vous ; c'est un original qui lui fait connoître jus-
„ qu'où le cœur humain peut s'étendre : il est
„ bien loin de me conseiller de m'opposer à cette
„ pente ; il connoit la force des conseils sur de pa-
„ reils sujets „. Voilà deux Philosophes qui applaudissent à cette grande sensibilité maternelle. Mais Madame de Sévigné étoit inquiétée là-dessus par M. d'Andilly, qui la grondoit très-sérieusement ; écoutez-là elle-même : „ il me dit que
„ j'étois une jolie Payenne ; que je faisois de
„ vous une idole dans mon cœur ; que cette sorte
„ d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre,
„ quoiqu'elle me parût moins criminelle „. Ces remontrances faisoient naître des remords : on la voit quelquefois dans la crainte d'ôter son cœur au Créateur, pour le donner à la créature : mais son goût naturel s'élevoit bientôt au-dessus de ces agitations ; & vous voyez par ce que j'ai rapporté de Corbinelli, combien il étoit inutile de lui donner des conseils sur ce sujet. Au reste, il ne faut pas craindre que cette sorte d'amitié soit contagieuse ; vous sçavez, Madame, que c'est le bel air des femmes du monde, de ne pas se piquer de

tendresse pour leurs filles. Les éloges que Madame de Sévigné donne au stile de Madame de Grignan sa fille, font regretter ses lettres : mais son esprit sérieux, porté aux idées abstraites, & presqu'irréconciliables avec les ouvrages d'imagination, me feroit croire qu'il y a un peu à rabattre de ces grandes louanges, où la tendresse maternelle a eu tant de part. Un goût si philosophique semble exclure les principaux agrémens du genre épistolaire. «

Il étoit nécessaire d'imprimer les lettres de Madame de Sévigné, parce que c'est le meilleur modele que nous ayons. On a raison de ne plus estimer Balzac, qui a réuni les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, l'affectation & l'enflûre. Voiture est, à la vérité, plus naturel; mais ses lettres sont le fruit du travail & de l'étude ; & il veut toujours paroître avoir de l'esprit. Bussy-Rabutin l'emporte sans contradiction sur ces deux Ecrivains ; mais au sentiment des personnes de bon goût, il a été effacé par Madame de Sévigné. Personne n'a dit les plus petites choses avec tant de noblesse & d'agrément. Madame de Sévigné promene sa plume sur tout ce qui peut intéresser & amuser Madame de Grignan. Ce sont, comme vous l'avez vû, des intrigues de la Cour, des nouvelles du tems, de petites anecdotes curieuses, exposées d'une maniere agréable & toujours neuve ; avec plusieurs traits qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Louis XIV, le Vicomte de Turenne, le Cardinal de Retz, s'y trouvent mieux peints par leurs actions, que par les plus éloquens Panégyriques : des Ministres disgraciés, en qui elle avoit connu des talens supérieurs, & des qualités estimables, y brillent par leur mérite per-

sonnel, & vous intéressent à leur fortune. Permettez-moi de rappeller en passant, une réfléxion que j'ai faite en lisant ces lettres; c'est que Madame de Sévigné y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens : on partage sa joye & sa tristesse; on souscrit à ses louanges & à sa censure; on trouve ridicule ce qu'elle ridiculise avec tant de finesse; en un mot, elle réunit une grande délicatesse dans le cœur, & une grande justesse dans l'esprit; & l'on se dit à soi-même : quel fond de raison & d'agrément! On peut lui appliquer ce qu'elle dit elle-même d'un bel esprit de son tems, » il n'y eut jamais de tête si bien organisée.

Pour finir cette lettre, vous me permettrez, Madame, de rapporter ici quelques traits concernant Madame de Sévigné; ils pourront peut-être vous amuser.

Comme on chantoit le *Credo* à S. Paul en méchante musique, Madame de Sévigné disoit : » ah! » que cela est faux! « Puis se tournant vers ceux qui l'écoutoient : » ne croyez pas, dit-elle, que » je renonce à la foi; je n'en veux pas à la lettre; » ce n'est qu'au chant ».

Madame la Connétable Colonne, & Madame Mazarin passant à Arles, chacune avec un petit coffre de pierreries, Madame de Sévigné, qu'elles y allerent voir chez M. de Grignan, s'apperçut qu'elles étoient en linge sale, & leur envoya le soir une douzaine de chemises, avec un billet qui commençoit ainsi : » vous voyagez en Hé» roïnes de Roman; force pierreries, & point de » linge blanc ».

Madame de Sévigné s'informant à Ménage de sa santé, il lui dit : » Madame je suis enrhumé.

» Je la suis aussi, lui dit-elle. Il me semble, re-
» prit Ménage, que selon les regles de notre lan-
» gue, il faudroit dire, je le suis. Vous direz
» comme il vous plaira, ajouta-t-elle, mais pour
» moi je croirois avoir de la barbe, si je disois au-
» trement ».

Le Président de Némond, passoit pour un hom-
me fort ennuyeux. Un jour étant allé voir Ma-
dame de Sévigné, elle dit, quand on le lui an-
nonça, ce vers de l'Opéra:

N'aimons jamais, ou n'aimons guères.

Je tenois un jour, dit Ménage, une des mains de Madame de Sévigné avec les deux miennes. Lorsqu'elle l'eut retirée, M. Pelletier me dit : » voilà le plus bel ouvrage qui soit jamais sorti de » vos mains ».

Lorsque Madame de Sévigné eut compté la dot de sa fille, elle s'écria : » quoi ! faut-il tant » d'argent pour obliger M. de Grignan à coucher » avec ma fille ? Après avoir un peu réfléchi, elle » se reprit en disant : il y couchera demain, après » demain, toutes les nuits; ce n'est point trop » d'argent pour cela.

Madame de Sévigné alla chez le Premier Président de Bellievre pour lui recommander un Procès qu'elle avoit. Elle l'aborda d'un air aisé, & après bien des révérences, elle lui parla de son affaire; mais comme elle s'apperçut qu'elle s'embarrassoit dans les termes : » Monsieur, lui dit» elle, je sçais bien l'air, mais je ne sçais pas les » paroles ».

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

ANne-Marie-Louise d'Orléans, dite Mademoiselle de Montpensier, fille de Jean-Baptiste Gaston de France, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII. & de la Duchesse de Bourbon de Montpensier, a pris naissance au Louvre le 29 Mai 1627, & est morte le 5 Avril 1693. 1627.

Vie de Mademoiselle de Montpensier.

Privée de son pere & de sa mere qui sortirent de France, elle fut élevée sous les yeux de la Reine, sa grand-mere, qui lui donna pour Gouvernante, Madame de Saint-Georges. Songez, Madame, qu'en vous faisant le précis de l'Histoire de Mademoiselle de Monspensier, je vous donne l'extrait, & pour ainsi dire, l'esprit de six volumes de Mémoires qu'elle a écrits, & qui ne sont autre chose que sa vie, racontée dans les plus petits détails.

Ses Mémoires.

Mademoiselle de Montpensier, par son bien & par sa naissance, étoit faite pour aspirer aux plus grands partis : parmi les mariages qu'elle a été sur le point de contracter, on compte celui de l'Archiduc, qu'elle-même avoit très-grande envie d'épouser, & dont elle faisoit négocier l'alliance à l'insçu de la Cour, & de Gaston, son pere. La Reine Régente instruite de cette intrigue secrette fit venir Mademoiselle de Montpensier au Conseil, la reprit avec chaleur, & la mortifia beaucoup. Mademoiselle se fâcha, & fut même sur le point d'éclater; elle étoit haute; & à l'orgueil de sa naissance, elle joignoit une fierté naturelle

qui ne lui permettoit pas de souffrir les reproches & les humiliations.

Du tems de la fronde, la Ville d'Orléans, place très-importante alors, & qui faisoit partie de l'appanage de Gaston, étoit sur le point de recevoir Sa Majesté. *Monsieur* qui ne vouloit pas quitter Paris, y envoya *Mademoiselle*, qui pour y pénétrer, fit enfoncer les portes, refusa l'entrée au Roi, & obligea la Ville de tenir le parti du Parlement, & de son pere. Cependant Mademoiselle de Montpensier quitta Orléans pour revenir à Paris, & se rendit à Etampes, où elle passa en revue les troupes du Parlement & des Princes. Une femme à la tête d'une armée, donnant des ordres, & dictant la discipline militaire, est un spectacle fort agréable; mais Mademoiselle de Montpensier le fit durer trop long-tems. Le Maréchal de Turenne, Commandant le parti du Roi, en profita, & remporta une victoire considérable. Cet échec déconcerta & piqua Mademoiselle de Montpensier, qui fit tous ses efforts pour attirer l'Espagne de son côté. Le succès suivit ses espérances. Son armée grossie de cinq ou six mille Espagnols, vint camper à la Porte S. Antoine. Les soldats du Roi défendoient la Ville : Mademoiselle monte à la Bastille, fait tirer le canon dont ses remparts étoient garnis, repousse l'ennemi, & entre dans Paris. On prétend que quelqu'un disposoit en secret toutes les manœuvres, & en attribuoit l'honneur à *Mademoiselle*, dont il connoissoit l'amour propre & la vanité. Malgré ses victoires, Mademoiselle de Montpensier fut la victime de cette guerre, & envoyée en exil à sa terre de Saint-Fargeau. Elle y passa

quelques

quelques années qui furent troublées par les discussions qu'elle eut avec son pere, au sujet des biens de sa mere. Cette affaire fut accommodée par une transaction ; & *Mademoiselle* revint à la Cour, où elle fut très-bien reçue.

Elle suivit Louis XIV. à l'Isle de la Conférence, où se firent la paix des Pyrénées, & le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne. Par ce Traité de Paix, la France devoit abandonner le Portugal, qui en se soulevant contre l'Espagne, s'étoit donné au Roi. Il étoit cependant de l'intérêt de Sa Majesté, de ne pas laisser écraser ce nouveau Monarque par celui d'Espagne, d'autant mieux que le premier demandoit en mariage une Princesse de France.

Louis XIV. qui, pour des raisons particulieres, ne vouloit point paroître dans cette négociation, fit proposer ce mariage à *Mademoiselle* par M. de Turenne, qui lui fit entendre que c'étoit la volonté du Roi. *Mademoiselle* refusa & fut, pour la seconde fois, exilée à Saint-Fargeau, d'où elle revint au bout de quelque tems.

Enfin après avoir manqué d'épouser l'Empereur, le Roi d'Angleterre, celui de Portugal, & plusieurs Princes de l'Europe, Mademoiselle de Montpensier, âgée de 45 ans, devint amoureuse de M. de Lausun, & voulut lui donner sa main. Le Roi y consentit, & changea d'avis : mais on prétend qu'ils se sont mariés secrettement

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Lausun ayant été mis en prison à Pignerolles, où il resta fort long-tems, n'en sortit que sur les instances de *Mademoiselle*, qui pour réussir, fut obligée de donner presque tout son bien au Duc du

Maine, fils naturel de Louis XIV. & de Madame de Montespan.

Ce qu'il y a encore de très-certain, c'est que M. de Lausun prit, vis-à-vis de *Mademoiselle*, tous les tons d'un mari ; qu'il la traita fort mal ; ce qu'elle n'auroit pas souffert, si quelque lien secret ne l'eût enchaînée. Ce M. de Lausun étoit de la Maison de Caumont.

Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu recueillir des Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, qui, en vérité, sont très embrouillés : tous les faits y sont mêlés & confondus à un point, qu'il est presqu'impossible de les suivre. Joignez à cela un stile extrêmement diffus, des tours de phrases très-obscures, une construction gauche & embarrassée, & vous aurez une idée de la maniere d'écrire de Mademoiselle de Montpensier. C'est ce que vous reconnoîtrez par vous-même, en lisant différens morceaux que je vais vous citer.

» Quoique le mot de *fronde* ne soit venu que » sur une bagatelle, il faut que je mette ici son » origine. Un jour dans ce commencement de » troubles, que le Parlement s'assembloit sou» vent, Bachaumont, Conseiller, parloit d'une af» faire qu'il avoit ; il dit de sa partie, *je le fron*» *derai bien :* comme chacun étoit assis à sa place, » on commença à parler contre M. le Cardi» nal, sans cependant le nommer, quoique l'on » le fit assez connoître. Barillon l'aîné commença » à chanter :

» Un vent de fronde
» S'est levé ce matin ;
» Je crois qu'il gronde
» Contre le Mazarin ;

» Un vent de fronde
» S'est levé ce matin ».

Mademoiselle de Montpensier dit ailleurs : » quand les apprêts de guerre furent en état, » *Monsieur* partit pour l'armée, & la Cour pour » Abbeville, qui de-là alla à Dieppe, en la Pro- » vince de Normandie, où les Corps de la No- » blesse & des Compagnies souveraines vinrent » rendre leurs respects au Roi. Le premier Pré- » sident du Parlement de Rouen, homme de » mérite & de vertu, âgé de soixante ans, tom- » ba en foiblesse, vers la moitié de sa harangue, » dont les termes furent fort véritables : il sentit » quelques convulsions ; & pour terminer sa ha- » rangue, il dit au Roi, qu'il mouroit son très- » humble, très-obéissant, & très-fidele serviteur » & sujet. Il sortit aussitôt du Cabinet de la Reine, » où il avoit fait sa harangue ; il tomba sur le dé- » gré, perdit la parole, & mourut une demie heure » après, fort regretté de ceux de sa connoissance».

Voici comment M. de Turenne proposa à Mademoiselle de Montpensier un mariage avec le Roi de Portugal.

» Il me dit : je veux vous faire Reine ; écou- » tez, & me laissez tout dire, & après vous par- » lerez. Je veux vous faire Reine de Portugal. » Je lui dis : fi, je n'en veux point. Il reprit : les » filles de votre qualité ne doivent avoir de volon- » té que celle du Roi. Sur cela je lui demandai » si c'étoit de sa part qu'il venoit de me parler ; » il me dit que non ; que je l'écoutasse. Il commen- » ça à me dire que la Reine de Portugal étoit une » habile femme, qui avoit beaucoup d'ambition ;

» qu'elle l'avoit fait paroître lorsqu'elle avoit fait » son mari Roi; que c'étoit elle qui avoit fait & » conduit la révolte, & qui soutenoit les affaires en » l'état qu'elles étoient; qu'elle voyoit que son » fils étoit en âge & dans le dessein de se marier; » qu'elle lui avoit proposé mon mariage; qu'elle » se vouloit retirer; .... que le Roi de Portu- » gal étoit un garçon qui n'avoit jamais eu d'autre » volonté que celle de sa mere; qui étoit accoutu- » mé à faire ce qu'on vouloit; qu'après que le » pouvoir me seroit une fois remis en main, je » serois la maîtresse absolue de tout; qu'on ne » connoissoit pas trop s'il avoit de l'esprit ou s'il » n'en avoit pas; que c'étoit ainsi qu'il me falloit » un mari pour être heureuse; qu'il étoit assez » beau de visage, blond, & qu'il auroit été bien » fait, s'il n'étoit pas venu au monde avec une es- » pece de paralisie d'un côté, qui lui étoit demeu- » ré un peu plus foible que l'autre, & ne parois- » soit point lorsqu'il étoit habillé; qu'il traînoit » seulement une jambe, & s'aidoit avec peine » d'un bras; qu'il commençoit à monter à cheval » tout seul; qu'il n'avoit ni de bonnes, ni de mau- » vaises inclinations; que je lui imprimerois cel- » les que je voudrois; que pour être bien ou mal » fait, une honnête personne comme moi, n'y » devoit pas prendre garde, &c ».

Dans un autre endroit, (c'est le dernier trait de ses Mémoires, que je vous citerai) Mademoiselle de Montpensier dit en parlant de Madame de la Valliere, Maîtresse de Louis XIV.

» Depuis qu'elle étoit revenue à la Cour, du » Couvent de Chaillot, où elle n'avoit été que » douze heures, elle avoit mené une vie plus re- » tirée qu'à l'ordinaire; elle faisoit comme une

» personne qui vouloit se retirer tout-à-fait ; elle
» s'habilloit plus modestement. Je devois avoir
» dit qu'elle avoit eu deux garçons, dont l'un étoit
» mort de la peur qu'il avoit eue d'un coup de
» tonnerre ; cela ne marquoit pas qu'il dût être
» un grand Capitaine, ni qu'il tînt du Roi ; ain-
» si je crois que l'on s'en consola, aussi-bien que
» du dessein que la mere avoit pris de se retirer
» tout-à-fait. Elle étoit bien jolie, fort aimable
» de sa figure ; quoiqu'elle fût un peu boîteuse,
» elle dansoit bien, étoit de fort bonne grace à
» cheval ; l'habit lui en seyoit fort bien ; les
» justes-au-corps lui cachoient la gorge qu'elle
» avoit fort maigre ; & les cravattes la faisoient
» paroître plus grasse : elle faisoit des mines fort
» spirituelles ; & ses connoissances disent qu'elle
» avoit peu d'esprit ; & même l'on disoit que la
» Lettre qu'elle avoit écrite au Roi, lorsqu'elle
» s'en alla à Sainte Marie, étoit de la façon de
» M. de Lausun, qui la lui avoit faite, &
» qu'elle croyoit rallumer l'amour du Roi par
» cette retraite ».

Telle est, Madame, la tournure des Mémoires de Mademoiselle de Montpensier. Peut-être auroient-ils été plus curieux, si elle eût voulu, je ne dis pas soigner le style, mais seulement se donner la peine de garder un peu d'ordre & de suite dans ce qu'elle écrivoit : elle mettoit le soir sur le papier, ce qui lui étoit arrivé dans la journée ; recommençoit à parler au bout de quinze jours, d'une avanture qu'elle avoit entamée quinze jours avant ; il faut qu'un Lecteur ait une attention singuliere, pour suivre des faits contés de cette façon.

Autres Ouvrages de Mlle. de Montpensier.

Dans deux autres volumes qui suivent les Mé-

moires de Mlle de Montpensier, il y a différens Ouvrages qui nous restent d'elle. Cette Princesse avoit eu pendant quelque tems, envie de se faire Religieuse. Il lui en étoit resté un grand amour pour la retraite, où elle vouloit former une espece de petite République, dont voici le plan. Il est tiré d'une Lettre qu'elle écrivoit à Mad. de Motteville.

» J'opinerois qu'il n'y eut point de gens ma- » riés, & que ce fussent toutes personnes veuves, » ou qui eûssent renoncé au Sacrement; car on dit » que c'est un embarquement fâcheux. Vous sça- » vez si l'on dit vrai, & si on est heureux d'en » être dehors. Pour moi je décide là-dessus d'une » maniere, que ceux qui ne me connoîtront pas, » ne devineront pas qui je suis par ce que j'en » dis. Il seroit bon de concerter tous ensemble du » lieu de l'habitation, & de délibérer si l'on » choisiroit les bords de la Loire ou ceux de la » Seine. Quelques-uns aimeroient mieux les » bords de la Mer. Pour moi, qui naturel- » lement n'aime pas l'eau, j'aimerois mieux la » vûe de la Mer & des Rivieres en éloignement, » & que ma Maison fût située dans le voisinage » d'un grand bois, & que l'on y arrivât par de » grandes routes, où le Soleil se feroit voir à » peine en plein midi. Je la bâtirois de la plus » agréable maniere que je pourrois l'imaginer, » Les dedans seroient de même fort propres, & » point magnifiques, non plus que les meu- » bles. Car il ne convient pas, quand on méprise » tout, & que l'on veut paroître au-dessus de tou- » tes les choses, d'avoir la foiblesse de s'attacher » à la superfluité ».

Mademoiselle de Montpensier passe en revue

les différentes occupations, auxquelles chacun pourroit se livrer, & finit par dire :

» Je voudrois que dans notre désert il y eût
» un Couvent de Carmelites, & qu'elles n'excé-
» dassent point le nombre que Sainte Therese
» marque dans sa regle. . . . . . .
» J'approuverois fort qu'il y eût aussi une belle
» Eglise, servie par des Prêtres séculiers, ha-
» biles & zélés, & qui iroient instruire les Vil-
» lages voisins . . . . . Je vou-
» drois que nous eûssions un Hôpital, où l'on
» nourriroit de pauvres enfans, & où l'on rece-
» vroit des malades. . . . . Enfin
» je voudrois que rien ne nous manquât pour
» mener une vie parfaitement morale & chré-
» tienne, de laquelle les plaisirs innocens ne sont
» pas bannis. Au contraire on peut dire que c'est
» là qu'on les goûte véritablement ».

Dans une Lettre en réponse à celle de *Mademoiselle*, Madame de Motteville opinoit en faveur du mariage que Mlle de Montpensier excluoit de sa petite République. » Je suis, ré-
» pond *Mademoiselle*, dans un extrême étonne-
» ment, lorsque vous voulez me prouver par de
» vives raisons, qu'il est non-seulement à pro-
» pos, mais aussi nécessaire de se marier. Pour
» moi je ne le comprends pas. . . . . .
» Peut-être conviendrez-vous qu'il est plus aisé
» de ne se pas marier, que de ne s'être jamais
» marié; & je demeure d'accord que cela peut
» être. Mais rien ne me persuade qu'on puisse
» avoir envie de se marier, quand on est guéri
» de l'ambition. Or dans notre desert on y re-
» nonce absolument, & à toute sorte d'intérêt.
» Il n'y a donc que l'amour seul qui puisse inspi-

» rer cette fantaisie ; & c'est pour cela qu'il me
» semble que je n'avois pas mal fait de le bannir
» d'entre nous. Vous voulez qu'il y demeure ;
» mais dois-je vous le permettre ? & s'il vous plaît
» de songer que de l'amitié, on va souvent à l'a-
» mour, n'avez-vous point pensé quelquefois à
» ces vers ?

» C'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine ;
» Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
» Que l'ame qui s'y forme est digne de pitié » !

Mademoiselle de Montpensier n'avoit pas réfléchi, qu'en raisonnant ainsi, elle fournissoit elle-même des armes contre son systême. Elle convient que de l'amitié on passe très-aisément à l'amour ; il falloit donc bannir l'amitié de sa petite République ; & alors je vous demande de quelle façon on y auroit vêcu. Les Sauvages sont plus heureux dans le fond de leurs deserts. Exiler l'amitié d'une Société, c'est la détruire dans le principe même qui la forme & la fait durer. Mais je ne m'apperçois pas que je disserte, & que c'est *Mademoiselle* que vous voulez entendre.

» L'amour est défendu ; son commerce est
» honteux ; il est volage, inégal, sans foi &
» probité. C'est un enfant sans raison & qui ne la
» connoît pas. Il ne cause que des inquiétudes,
» des embarras & des jalousies. Si l'on pense l'a-
» voir arrêté, il échappe ; & les pleurs, les gé-
» missemens, ne le font point revenir. C'est un
» impie ; il se moque du Sacrement ; il n'en use
» que comme les Turcs aux Galeres, lesquels,
» pour quitter leurs chaînes, se font baptiser, &

» puis s'en retournent en leur pays, plus Turcs » que jamais. Voilà comme il est fait. Vous y » fieriez-vous après cela ? Et voudriez-vous voir » des Renégats parmi vous ? . . . .

Mlle de Montpensier n'a pas toujours pensé de même sur le mariage ; la Lettre qu'elle écrivit au Roi en faveur de M. de Lauzun, me servira de preuve. Lettre au Roi.

» Votre Majesté sera surprise de la permission » que je veux lui demander, d'approuver que je » me marie. Je me trouve, Sire, par ma naissance & par l'honneur que j'ai d'être votre cousine germaine, tellement au-dessus de tout le » monde, qu'il me semble que je n'ai rien à désirer que ce que je suis.

» Lorsqu'on se marie à des étrangers, on ne » connoît ni l'humeur ni le mérite des gens avec » qui on doit passer sa vie ; ainsi il est difficile » de se pouvoir promettre une condition heureuse ; la mienne l'est beaucoup par l'honneur » que j'ai d'être auprès de Votre Majesté ; celle » que je veux prendre ne m'en éloignera point. » Je dois donc celle de lui dire, qu'il est si ordinaire d'être marié, que je crois qu'on ne sçauroit blâmer les gens qui le veulent être. C'est, » Sire, sur Monsieur de Lauzun que j'ai jetté les » yeux ; son mérite & l'attachement qu'il a pour » Votre Majesté, sont ce qui m'a plû davantage, » & ce qui a le plus contribué à ce choix. » V. M. se souviendra combien j'ai désaprouvé » le mariage de ma sœur, & n'aura pas sans doute » oublié tout ce que l'ambition m'a fait dire mal » à propos là-dessus : je la supplie très-humblement d'oublier tout ce que cette passion m'a fait » dire & imaginer : & si elle pense que ce soit une

» autre passion qui me fait parler à présent d'une
» maniere différente, je la supplie de croire
» qu'elle est fondée sur la raison, puisqu'il y a
» long-tems que j'examine ce que je veux faire;
» & je n'en fais la proposition à V. M. qu'après
» avoir trouvé que Dieu me veut faire faire mon
» salut dans cet état; il me paroît que le repos
» de ma vie en dépend. Je demande à V. M.
» comme la plus grande grace qu'elle me puisse
» jamais faire, de m'accorder cette permission:
» l'honneur que M. de Lauzun a d'être Capitaine
» des Gardes de son Corps, ne le rend pas in-
» digne de moi. Monsieur le Prince de Condé
» qui fut tué à la Bataille de Jarnac, étoit Colo-
» nel de l'Infanterie, devant que cette Charge
» fut un Office de la Couronne. Il y a encore,
» Sire, bien d'autres exemples, sans parler de
» celui des femmes. Madame la Princesse de la
» Roche-sur-Yon, femme d'un Prince du sang,
» Cadet de la branche de ma mere, étoit Dame
» d'honneur de la Reine; & je ne sçais si V. M.
» n'a pas sçu que lorsque Mad. de Soissons pensa
» mourir, j'avois projetté de la supplier de trouver
» bon que je l'achetasse, en cas que Madame la
» Princesse de Carignan ne la prît pas. Je dis
» tout ceci à V. M. pour lui marquer que plus
» on a de grandeur, plus on est digne d'être vos
» Domestiques; & comme toutes les Charges
» de votre Maison honorent ceux qui les ont,
» je suis bien aise que M. de Lauzun en ait
» une ».

Mademoiselle de Montpensier étoit très-fiere; & jamais elle n'auroit écrit cette Lettre, si l'amour ne l'eût emporté de beaucoup sur la fierté.

Le goût des portraits devint très-à la mode de son tems : chacun faisoit ou faisoit faire le sien. Il nous en est resté plusieurs de la main de *Mademoiselle*. Vous serez bien aise sans doute, Madame, de connoître sa maniere. Voici celui qu'elle fait d'elle-même. Portrait

» Puisque l'on veut, dit-elle, que je fasse mon » portrait, je tâcherai de m'en acquitter le » mieux que je pourrai. Je souhaiterois qu'en » ma personne la nature prévalût sur l'art ; car » je sens bien que je n'en ai aucun pour corriger » mes défauts ; mais la vérité & la sincérité avec » laquelle je vas dire ce qu'il y a de bien & de » mal en moi, attireront assûrément la bonté de » mes amis pour les excuser : je ne demande » point de la pitié ; car je n'aime point à en faire ; » & la raillerie me plaîroit beaucoup plus, puis- » que d'ordinaire elle part plutôt d'un principe » d'envie que l'autre, & que rarement l'on en » a contre les gens de peu de mérite.

» Je commencerai donc par mon extérieur. Je » suis grande ; ni grasse, ni maigre ; d'une taille » fort belle & fort aisée. J'ai bonne mine, la gor- » ge assez bien faite, les bras & les mains pas » beaux, mais la peau belle ainsi que la gorge. » J'ai la jambe droite, & le pied bien fait ; mes » cheveux sont blonds & d'un beau cendré : mon » visage est long ; le tour en est beau, le nez grand » & aquilain ; la bouche ni grande ni petite ; » mais façonnée d'une maniere fort agréable ; » les levres vermeilles : les dents point belles, » mais pas horribles aussi ; mes yeux sont bleus, » ni grands ni petits, mais brillans, doux & fiers » comme ma mine. J'ai l'air haut, sans l'avoir » glorieux. Je suis civile & familiere, mais d'une

» maniere à m'attirer plutôt le respect qu'à m'en
» faire manquer. J'ai une fort grande négligence
» pour mon habillement ; mais cela ne va pas jus-
» qu'à la malpropreté ; je la hais fort : je suis pro-
» pre ; & négligée ou ajustée, tout ce que je mets
» est de bon air : ce n'est pas que je ne sois in-
» comparablement mieux ajustée ; mais la négli-
» gence me sied moins mal qu'à une autre ; car,
» sans me flatter, je dépare moins ce que je mets ;
» que ce que je mets ne me pare. Je parle beau-
» coup sans dire des sottises, ni de mauvais mots.
» Je ne parle point de ce que je n'entends pas,
» comme font d'ordinaire les gens qui aiment à
» parler, & qui se fiant trop en eux-mêmes, mé-
» prisent les autres. J'ai de certains chapitres où
» l'on me feroit volontiers donner dans le pan-
» neau. Ce sont de certaines relations des choses
» dont j'ai eu quelque connoissance & quelque
» part ; & quoique d'autres y puissent avoir eu
» part aussi-bien que moi, & que j'en dise du
» bien quand j'en parle, il semble que j'écoute
» plus volontiers celui que l'on dit de moi, &
» que je cherche davantage à m'attirer des louan-
» ges qu'à leur en donner. Je pense que voilà seu-
» lement en quoi je suis moquable. Je suis toute
» propre à me piquer de beaucoup de choses, &
» je ne me pique de rien que d'être fort bonne
» amie, & fort constante en mes amitiés, quand
» je suis assez heureuse pour trouver des person-
» nes de mérite & dont l'humeur se rapporte à
» la mienne ; car je ne dois pas pâtir de l'incons-
» tance des autres. Je suis la personne du monde
» la plus secrette ; & rien n'égale la fidélité & les
» égards que j'ai pour mes amis : aussi veux-je
» que l'on en ait pour moi ; & rien ne me gagne

» tant, que la confiance; parce que c'est une mar-
» que d'estime ; ce qui est sensible au dernier
» point à ceux qui ont du cœur & de l'honneur.
» Je suis fort méchante ennemie, étant fort co-
» lere & fort emportée ; & cela joint à ce que je
» suis née, peut bien faire trembler mes enne-
» mis; mais aussi j'ai l'ame noble & bonne. Je
» suis incapable de toute action basse & noire;
» ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que
» justice. Je suis mélancolique : j'aime à lire les
» livres bons & solides ; les bagatelles m'en-
» nuyent hors les vers ; je les aime de quelque
» nature qu'ils soient : & assurément je juge aussi
» bien de ces choses-là, que si j'étois savante.
» J'aime le monde & la conversation des hon-
» nêtes gens ; & néanmoins je ne m'ennuye pas
» trop avec ceux qui ne le sont pas, parce qu'il
» faut que les gens de ma qualité se contrai-
» gnent, étant plutôt nés pour les autres que
» pour eux-mêmes : de sorte que cette nécessité
» s'est si bien tournée en habitude en moi, que
» je ne m'ennuye de rien, quoique tout ne me
» divertisse pas. Cela n'empêche point que je ne
» sçache discerner les personnes de mérite ; car
» j'aime tous ceux qui en ont un de particulier
» en leur profession. Par-dessus tous les autres,
» j'aime les gens de guerre, & à leur ouir parler
» de leur métier ; & quoique j'aye dit que je ne
» parle de rien que je ne sçache & qui ne me con-
» vienne, j'avoue que je parle volontiers de la
» guerre ; je me sens fort brave : j'ai beaucoup
» de courage & d'ambition ; mais Dieu me l'a
» si hautement bornée par la qualité dont il m'a
» fait naître, que ce qui seroit défaut en une au-
» tre, est maintenir ses œuvres en moi. Je suis

» prompte en mes résolutions & ferme à les te-
» nir. Rien ne me paroît difficile pour servir mes
» amis, ni pour obéir aux gens de qui je dépens.
» Je ne suis point intéressée : je suis incapable de
» toute bassesse ; & j'ai une telle indifférence
» pour toutes les choses du monde, par le mépris
» que j'ai des autres, & par la bonne opinion
» que j'ai de moi, que je passerois ma vie dans la
» solitude, plutôt que de contraindre mon hu-
» meur fiere en rien, y allât-il de ma fortune.
» J'aime à être seule : je n'ai nulle complaisan-
» ce, & j'en demande beaucoup : je suis défian-
» te sans me défier de moi ; j'aime à faire plaisir
» & à obliger : j'aime aussi souvent à picotter &
» à déplaire : comme je n'aime point les plaisirs,
» je ne procure pas volontiers ceux des autres.
» J'aime les violons plus que toute autre musi-
» que : j'ai aimé à danser plus que je ne fais ; &
» je danse fort bien : je hais à jouer aux cartes ;
» & j'aime les jeux d'exercice : je sçais travailler
» à toutes sortes d'ouvrages ; & ce m'est un diver-
» tissement, aussi-bien que d'aller à la chasse &
» de monter à cheval. Je suis beaucoup plus sen-
» sible à la douleur qu'à la joie, connoissant mieux
» l'une que l'autre ; mais il est difficile de s'en ap-
» percevoir ; car quoique je ne sois ni Comédien-
» ne, ni Façonniere, & qu'on me voie d'ordi-
» naire jusqu'au fond du cœur, j'en suis toute-
» fois si maîtresse quand je veux, que je le tour-
» ne comme il me plaît, & n'en fais voir que le
» côté que je veux montrer. Jamais personne
» n'a eu tant de pouvoir sur soi ; & jamais esprit
» n'a été si maître de son corps ; aussi en souffrois-
» je quelquefois. Les grands chagrins que j'ai
» eus auroient tué une autre que moi ; mais Dieu

» m'a si bien proportionné toutes choses, & les
» a rendues si soumises les unes aux autres, qu'il
» m'a donné une santé & une force non pareil-
» les : rien ne m'abbat ; rien ne me fatigue ; &
» il est difficile de connoître les événemens de
» ma fortune & les déplaisirs que j'ai, par mon
» visage ; car il est rarement altéré. J'ai oublié
» que j'ai un teint de santé, qui répond à ce que
» je viens de dire : il n'est pas délicat, mais il est
» blanc & vif. Je ne suis point dévote ; je vou-
» drois bien l'être ; & déja je suis dans une fort
» grande indifférence pour le monde ; mais je
» crains que ce qui me le fait mépriser, ne m'en
» détache pas, puisque je ne me mets pas du nom-
» bre de ce que j'y méprise ; & il me semble que
» l'amour propre n'est pas une qualité utile à la
» dévotion. J'ai grande application à mes affai-
» res ; je m'y attache tout-à-fait ; j'y suis aussi
» soupçonneuse que sur le reste. J'aime la regle
» & l'ordre jusqu'aux moindres choses. Je ne
» sçais si je suis libérale ; je sçais bien que j'aime
» toutes les choses de faste & d'éclat, & à don-
» ner aux gens de mérite, & à ceux que j'aime :
» mais comme je regle cela souvent selon ma fan-
» taisie, je ne sçais si cela s'appelle libéralité.
» Quand je fais du bien, c'est de la meilleure grace
» du monde ; & personne n'oblige si bien que
» moi. Je ne loue pas volontiers les autres ; &
» je me blâme rarement. Je ne suis point médi-
» sante, ni railleuse, quoique je connoisse mieux
» que personne le ridicule des gens, & que j'aye
» assez d'inclination à y tourner ceux qui me sem-
» blent le mériter. Je peins mal ; mais j'écris
» bien naturellement & sans contrainte. Quant
» à la galanterie, je n'y ai nulle pente ; & mê-

» me l'on me fait la guerre que les vers que j'ai-
» me le moins, sont ceux qui sont passionnés ;
» car je n'ai point l'ame tendre ; mais quoiqu'on
» dise que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié qu'à
» l'amour, je m'en défends fort ; car j'aime tout-
» à-fait ceux qui le méritent & qui m'y obligent ;
» & je suis la personne du monde la plus recon-
» noissante. Je suis naturellement sobre ; & le
» manger m'est une fatigue ; même ce m'en est
» une de voir ceux qui y prennent trop de plaisir.
» J'aime davantage à dormir ; mais la moindre
» chose où il est nécessaire que je m'occupe, m'en
» distrait, sans que j'en sois incommodée. Je ne
» suis point intrigante ; j'aime assez à sçavoir
» ce qui se passe dans le monde, plutôt pour m'en
» éloigner, que par l'envie de m'en mêler. J'ai
» beaucoup de mémoire ; & je ne manque pas
» de jugement. J'ai à souhaiter que si quelques-
» uns en font de moi, ce ne soit pas sur les évé-
» nemens de ma fortune ; car elle a été si malheu-
» reuse jusqu'ici, au prix de ce qu'elle auroit dû
» être, que leur réflexion ne me seroit peut-être
» pas favorable. Mais assurément pour me faire
» justice, l'on peut dire que j'ai moins manqué
» de conduite, que la fortune de jugement,
» puisque si elle en avoit eu, elle m'auroit, sans
» doute, mieux traitée ».

Telle étoit, Madame, cette célebre *Mademoiselle*, dont, malgré sa fierté & sa haute naissance, on raconte cette anecdote : on dit que M. de Lauzun, qu'elle avoit épousé en secret, poussa avec elle l'insolence, jusqu'à lui dire un jour en revenant de la chasse : » Henriette de Bourbon, » tire-moi mes bottes ; » & que s'étant récriée, il fit un mouvement du pied pour la frapper. Pour lors

lors *Mademoiselle*, reprenant l'air & le ton d'autorité que sa naissance lui donnoit, défendit à Lauzun de paroître désormais en sa présence.

Outre les Ouvrages dont je viens de faire mention, on a encore de Mademoiselle de Montpensier un recueil de *Lettres à Madame de Motteville*, & la *Princesse de Paphlagonie*, dont le Héros est M. le Prince, & la Reine des Amazones, *Mademoiselle*. Elle a fait aussi deux livres de dévotion; car après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les intrigues, elle se livra aux œuvres de piété & de Religion. Ces deux Ouvrages sont des *réfléxions morales & chrétiennes* sur le premier livre de l'Imitation de Jesus-Christ, & un petit écrit sur les *Béatitudes*.

Eléonor de Rohan.

Je joindrai, Madame, à l'article de Mlle de Montpensier, celui d'une autre Princesse illustre, dont la naissance & les vertus donneront un nouvel éclat à cet ouvrage. Marie-Eléonore de Rohan, fille d'Hercule de Rohan Guemené, Duc de Montbazon, Pair & Grand Veneur de France, fit briller les rayons les plus vifs de son esprit & de sa raison dans l'âge le plus tendre. Elevée dans un Couvent, elle y prit du goût pour la retraite, qu'elle préféra aux sociétés tumultueuses; & dès qu'elle fut en âge de pouvoir faire un choix, elle se décida pour la vie religieuse. Envain on s'opposa à une vocation si déterminée: Mademoiselle de Rohan, ferme & constante dans son choix, y persista. M. son pere ne pouvant plus résister aux prieres & aux larmes d'une fille qu'il aimoit tendrement, consentit enfin qu'elle embrassât l'état religieux. Elle entra chez les Dames Bénédictines du Couvent de Montargis; & elle y fit profession en 1649. Dès son Noviciat, Ma-

demoiselle de Rohan se forma un plan de vie, qu'elle suivit constamment sans jamais se permettre aucun adoucissement. Son esprit éclairé, ses grandes vertus & sa capacité lui attirerent la vénération & les cœurs de toutes les Religieuses de sa maison; & même les anciennes, les plus graves déposoient leurs secrets dans son sein. Elle fut nommée Abbesse de la Communauté de Caen : dignité qu'elle se défendit d'accepter ; mais elle fut obligée de céder à l'obéissance qu'elle devoit à ses supérieurs, & qui ne lui permit point de la refuser. Madame de Rohan née sans ambition & sans présomption, étoit la seule qui ne s'apperçevoit pas des qualités exquises de son cœur & de son esprit ; elle conduisoit son troupeau avec l'humilité & la simplicité d'une douceur angélique, une prudence consommée & une sagesse admirable.

Avec toutes ces vertus son cœur étoit tendre & sensible ; elle alloit au-devant de tout ce qui pouvoit obliger, avec les prévenances les plus affectueuses. Elle réunissoit à la bonté de son cœur, une ame mâle, sublime, élevée, une fermeté inébranlable, dont elle donna souvent les preuves les plus éclatantes pour soutenir les droits de son Abbaye.

L'air de la mer étant contraire à son tempérament, sa santé s'altéra si considérablement, qu'elle devint languissante, & si foible, que les Médecins jugerent qu'il n'y avoit que le changement d'air qui pût l'arracher d'entre les bras de la mort. Quelqu'amour que Mad. de Rohan ressentît pour ses filles, elle fut contrainte de permuter son Abbaye pour celle de Malnoue, proche Paris. Elles appréhendoient le jour de son dé-

part avec une crainte égale à celle qu'on a de la mort. Ce moment si redouté arriva : elles se présenterent donc devant leur Abbesse avec la pâleur de la mort empreinte sur le visage ; saisies de la douleur la plus amère, en poussant des soupirs, des sanglots & en versant des larmes, elles lui demanderent sa bénédiction. Madame de Rohan, naturellement sensible, ressentit le chagrin le plus cuisant de cette séparation ; elle prenoit ses cheres filles tour-à-tour entre ses bras, & les arrosoit de ses larmes sans pouvoir prononcer une parole ; mais enfin elle s'en sépara, & vint s'établir à Malnoue, où ses vertus la suivirent ; & elle y fut un modele de perfection. L'on fit une enquête exacte de sa vie & de ses mœurs, dont on envoya des attestations à Rome ; le Pape en fut si édifié, qu'il déclara publiquement, qu'il y avoit de quoi canoniser la jeune Abbesse.

En 1669, les Religieuses Bénédictines de Notre-Dame de Consolation du *Chasse-midi*, supplierent Madame de Rohan de vouloir bien se charger du gouvernement de leur maison ; elle y consentit, mais sans abandonner la conduite de son Abbaye de Malnoue.

Les occupations continuelles de cette Abbesse ne l'empêcherent pas de trouver des momens pour ne pas négliger les talens de son esprit. Laborieuse & active, elle n'employa jamais de tems inutilement ; elle ménageoit toujours des intervalles pour écrire ; & elle composa, sous le titre de *Morale de Salomon*, une paraphrase sur les Proverbes, sur l'Ecclésiastique & sur la Sagesse, & une autre Paraphrase sur les Pseaumes de la Pénitence, avec quelques exhortations où l'onction & l'éloquence se font également sentir.

Nous avons encore de cette illuſtre ſçavante pluſieurs portraits en vers & en proſe, pleins de délicateſſe & d'agrémens. Telles ſont les productions de Madame de Rohan, de laquelle on diſoit que le ſang des Rois avoit trouvé en elle une ame royale. La piété & la vertu la plus aimable éclaterent dans ſa perſonne, dans ſon eſprit & en toutes ſes actions. Douce pour les autres, & ſévere pour elle-même, elle réuniſſoit la modeſtie de notre ſexe au ſçavoir le plus profond des hommes. Elle mourut dans le Couvent du Chaſſe-midi l'an 1681.

Mlle Coſnard.

Vers le même tems vivoient deux femmes peu connues, qui ont travaillé pour le Théâtre. Mlle Coſnard, née à Paris, a composé les *chaſtes Martyrs*, Tragédie dont le ſujet eſt tiré d'un livre intitulé *Agatomphile*. Mlle de Saint Balmont née en Lorraine, eſt auſſi Auteur d'une Tragédie de Martyrs, imprimée ſous le titre de *Marc & Marcelin*, ou les *Jumaux martyrs*. Ces deux pieces ne méritent point qu'on en faſſe l'Extrait; & je ne cite leur Auteur, que pour vous faire remarquer mon exactitude à ne rien omettre de tout ce qui peut completter cette hiſtoire.

Mlle de S. Balmont.

Pour la même raiſon je nommerai encore Françoiſe Paſcal, Lyonnoiſe, qui a donné la Tragédie d'*Endimion*, & le *Vieillard amoureux*, Piece comique en un acte & en vers de quatre pieds, qui fut faite ſur une hiſtoire arrivée à Lyon.

Françoiſe Paſcal.

Mlle Marguerite Buffet a fait des obſervations ſur la Langue françoiſe, où il eſt traité des termes anciens & uſités; avec les éloges des illuſtres ſçavantes, tant anciennes que modernes.

Marguerite Buffet.

Mlle Jaquette Guillaume, dont Mlle Buffet a fait l'éloge, a dédié à S. A. R. Mademoiſelle

Jacquette Guillaume.

d'Alençon, un Ouvrage intitulée les *Dames illustres*, où par bonnes & fortes raisons il se prouve que le sexe féminin surpasse en toute espece de genres, le sexe masculin. Ce livre contient quatorze chapitres dans lesquels l'Auteur entreprend de montrer, que le nombre des femmes illustres surpasse celui des hommes ; & qu'en méchanceté ce sont les hommes qui l'emportent sur les femmes. On a recours à des exemples nombreux dont la plûpart sont connus. Je n'en rapporterai qu'un seul pour prouver la cruauté des maris jaloux. Je ne changerai rien au stile ; vous connoîtrez la tournure d'esprit de notre Auteur.

» Justine, la plus belle demoiselle de Rome, fut » des plus malheureuses. Un jour qu'elle se baissoit pour relier son soulier, son jaloux & furieux mari, considérant son col plus blanc que » la neige, & ne pouvant s'imaginer qu'une si » belle chose, qui pouvoit donner de l'amour à » tout le monde, n'en reçut pas, il lui coupa la » tête dans cette belle comtemplation ; de sorte, » dit l'histoire, qu'un beau pied fut la perte d'un » si beau chef ; & un mari défiant se rendit le » Bourreau de sa femme ; ce qui a fait dire à » une Dame Romaine, qu'entre les jaloux & les » foux, il n'y a point de différence, sinon qu'on » peut trouver des foux qui ne sont pas furieux, » mais qu'on ne peut trouver des jaloux sans » furie ».

Mlle de Buffet a aussi fait l'éloge de Madame de l'Esclache, à laquelle on attribue plusieurs ouvrages de philosophie, qui ont paru sous le nom de son mari. Mad. de l'Esclache.

Il nous est resté de Mlle Certain des Poësies peu connues & qui méritent peu de l'être. Elles furent imprimées en 1665. Mlle Certain.

Mlle de Blémur.

Jaqueline de Blémur née en 1618, & Religieuse de l'Ordre de S. Benoît, a composé la vie de tous les Saints de son Ordre ; & plusieurs autres Ouvrages tant en vers qu'en prose.

Julie d'Angennes.

La Célebre & illustre Julie d'Angennes, Marquise de Rambouillet, Duchesse de Montausier, premiere Dame d'honneur de la Reine, femme de Louis XIV, & Gouvernante de Monseigneur le Dauphin, sans avoir donné aucun ouvrage connu, mérite ainsi que Madame la Marquise de Rambouillet sa mere, de tenir un rang distingué dans l'Histoire Littéraire des Femmes Françoises, par leur esprit, leurs lumieres, & la protection singuliere qu'elles accorderent aux gens de Lettres. On sçait que leur Hôtel a été long-tems comme le Sanctuaire des Muses, & le rendez-vous des beaux Esprits du siecle dernier.

Mlle de la Vigne.

Mlle de la Vigne, fille d'un Médecin de Vernon, se fit connoître de bonne heure par son esprit & par ses vers. Elle mourut de la Pierre à la fleur de son âge, en 1684. Son Ode intitulée *Monseigneur le Dauphin au Roi*, a reçu les plus grands éloges de la plûpart des beaux Esprits de son tems. L'Auteur y fait parler M. le Dauphin, fils de Louis XIV, qui dit au Roi son pere :

Poésies de Mlle de la Vigne.

Plus modéré qu'Alexandre,
D'un pere victorieux
Je vois l'Empire s'étendre,
Et n'en suis point envieux.
Que sa valeur triomphante
Ote à mon ardeur naissante
Le moyen de s'éprouver ;
Qu'il subjugue tout le monde ;
Si son destin me seconde,
Je sçaurai le conserver.

L'Auteur entreprend de célébrer les événemens les plus glorieux du regne de Louis le Grand. Il dit, en parlant du fameux passage du Rhin :

Mais à sa valeur extrême
Le Rhin semble s'opposer ;
Le Rhin, où César lui-même
N'osa jamais s'exposer.
Le Roi parle. A sa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos Guerriers ;
Et leur ardeur est si vive,
Que déjà sur l'autre rive,
Ils ont cueilli des Lauriers.

Mlle de Lavigne ayant composé cette belle Ode, dont je ne vous ai cité que ces deux stances, reçut peu de temps après, de la main d'un inconnu, une petite boëte de Coco, où étoit une lire d'or émaillée, avec une Ode à sa louange, dont je rapporterai ici deux strophes.

Ses Vers ont ce tour auguste,
Ce tour qu'il faut pour les Rois,
Si beau, si grand, & si juste.
Ainsi chantoit autrefois
Celui qui chanta d'Auguste
Les vertus & les exploits :
Tel en les voyant paroître,
Crût voir Malherbe renaître.

✠

Reçois-donc, belle Héroïne,
Une lyre qu'Appollon,
Pour ce dessein te destine.
Souvent son illustre son

A, ſous une main Divine,
Charmé le ſacré vallon :
Trop heureuſe, qu'elle obtienne,
De réſonner ſous la tienne.

L'Ode que Mlle de la Vigne adreſſa à Mlle de Scudéri, pour la féliciter ſur le prix qu'elle remporta à l'Académie Françoiſe, fut auſſi fort eſtimée. Peliſſon la fit imprimer avec la réponſe de Mlle de Scudéri, à la ſuite de l'hiſtoire de l'Académie Françoiſe. Sa réponſe à une Lettre galante qui lui fut écrite des Champs Éliſées, après une grande maladie dont elle penſa mourir, eſt un ouvrage agréable, que vous lirez auſſi avec plaiſir.

Moi qui ſçus mourir & renaître;
J'ai vû l'autre monde de près;
Et n'ai point vû le mirtre croître,
Parmi les funeſtes cyprès.



Juſqu'au bord de l'onde infernale
L'amour étend bien ſon pouvoir;
Mais, paſſé la rive fatale,
Le pauvre enfant n'a plus que voir.



Là-bas, dans ces demeures ſombres,
Rien ne ſçauroit toucher un cœur :
Croyez-m'en plûtot que les ombres;
Car il n'eſt rien de plus menteur.

Il en eſt à mines diſcrettes,
Et d'un entretien décevant;
Mais fiez-vous à leurs fleurettes;
Autant en emporte le vent.



Sans deſſein, ſans choix, ſans étude,
D'autres ſoupirent tout le jour :
Un certain reſte d'habitude
Leur fait encor parler d'amour.



Enfin, la mort aux morts ne laiſſe
De leur amour, qu'un ſouvenir;
Sans que leur défunte tendreſſe
Leur puiſſe jamais revenir.



L'objet agréable ou funeſte
Sur eux fait peu d'impreſſion :
Ombres qu'ils ſont, il ne leur reſte
Que les ombres de paſſion.



D'en naitre là, point de nouvelle;
Chaque Blondin vaut un barbon;
Et la plus jeune Demoiſelle,
Y paroît cent ans, ce dit-on.



C'eſt une choſe inſupportable,
Que l'entretien d'un trépaſſé;
Car que ſçait-il le miſérable,
Que des Contes du temps paſſé?



Aime-t-on des ombres de glace ?
Quel feu tient contre leur froideur ?
Faites-moi quelqu'autre menace,
Si vous voulez me faire peur.



Pour appuyer la prophétie,
Me défens-je avec tant d'effort,
De tant d'honnêtes-gens en vie,
Pour m'entêter d'un vilain mort?



Quoi ! me méprendre de la sorte !
Je suis plus sage, je le sens ;
S'il falloit aimer vive ou morte,
Je sçaurois bien prendre mon temps ?



Mais par bonheur, sans se méprendre,
On peut fuir l'amour & ses traits ;
Et qui vivant, sçait s'en défendre,
Il en est quitte pour jamais.



Qui se sent prude & précieuse,
Pour toujours est en sûreté ;
Et fut-elle peste & rieuse,
Les rieurs sont de son côté.



Une autre Piéce fort estimée de Mlle de la-Vigne, est la réponse qu'elle fit à un Poëme qui lui fut adressé sous le Titre de *l'Ombre de Descartes*. Ces deux Piéces, c'est-à-dire, le Poëme & la Réponse, lui font également honneur.

Mlle de Lavigne étoit en grande estime parmi les plus beaux Esprits de son temps. Son pere étoit lui-même un bel Esprit & un bon Médecin. Il disoit, pour marquer la différence qu'il y avoit entre sa fille & son fils, homme d'un esprit un peu borné : » Quand j'ai fait ma fille, je pensois faire » mon fils ; & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille ». Ce fils eut pour femme Mad. de la Vigne de Villedo, dont il est fait mention parmi les femmes qui se sont distinguées par leur érudition.

Je suis, &c.



LETTRE XXIII.

1633. M. de Voltaire a dit, en parlant de Madame de la Fayette, qu'elle avoit fait les premiers Romans, où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, & des avantures naturelles, décrites avec grace ; avant elle on écrivoit, d'un ſtile empoulé, des choſes peu vraiſemblables.

Marie - Magdeleine Pioche de la Vergne, Comteſſe de la Fayette, née en 1633, étoit fille d'Aymar, Seigneur de la Vergne, Gouverneur du Havre-de-Grace, Maréchal des Camps & Armées du Roi : on la maria en 1653 à François, Comte de la Fayette. Elle fut eſtimée à la Cour, aima les gens de Lettres, & fut en liaiſon avec les plus célébres d'entr'eux, tels que Meſſieurs Huet, Segrais, la Fontaine, Ménage, &c. Madame de la Fayette fuyoit les éloges, & cette eſpéce de gloire qu'un Auteur retire de ſes écrits : elle laiſſa même paſſer ſous le nom de Segrais, le Roman de *Zaïde* : Ségrais n'y a eu d'autre part, que d'avoir contribué à la diſpoſition du Roman. Madame de la Fayette a auſſi compoſé la *Princeſſe de Montpenſier* & la *Princeſſe de Cleves*. Ce dernier Ouvrage a été attaqué avec beaucoup d'eſprit, par M. de Trouſſet de Valincourt, qui en fit la critique. M. de Ségrais a auſſi eu quelque part à ces deux Romans.

Dans les derniers tems de ſa vie, Madame de la Fayette s'étoit entierement tournée vers Dieu par une ſolide piété ; c'eſt ce que l'on voit

au moins par une lettre que lui écrivoit M. Duguet, & où il paroît que c'est la même femme qui avoit été si estimée dans le monde pour des talens dont elle avoit mal usé. Madame de la Fayette est morte en 1693 ; M. de Caillieres l'a mise dans sa Pléaïde des Dames illustres de son tems.

Voici, Madame, ce qui vous fera d'abord connoître les principaux personnages du Roman de la *Princesse de Montpensier*, & leurs différens intérêts. La fille unique du Marquis de Mezieres, héritiere très-considérable, & par ses grands biens & par l'éclat de la Maison d'Anjou dont elle descendoit, étoit promise au Duc du Maine, cadet du Duc de Guise, que l'on a depuis appellé le Balafré. L'extrême jeunesse de cette Demoiselle retardoit son mariage ; & cependant le Duc de Guise qui la voyoit souvent, & qui remarquoit en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux & en fut aimé. Ils cacherent cet amour avec beaucoup de soin. Le Duc de Guise souhaitoit ardemment de l'épouser ; mais la crainte du Cardinal de Lorraine, qui lui tenoit lieu de pere, l'empêchoit de se déclarer. Les choses étoient en cet état, lorsque la Maison de Bourbon, qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guise, s'appercevant de l'avantage qu'elle retireroit de ce mariage, résolut d'en profiter elle-même, en faisant épouser cette héritiere au jeune Prince de Montpensier. On travailla à l'exécution de ce dessein avec tant de succès, que les parens de Mademoiselle de Mezieres, contre les promesses qu'ils avoient faites au Cardinal de Lorraine, la donnerent en mariage à ce jeune Prince. Le Duc de Guise en

fut irrité ; & l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt malgré les réprimandes du Cardinal de Lorraine & du Duc d'Aumale ses oncles ; & il s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune Prince de Montpensier, qu'il en nâquit entr'eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie.

Le Prince de Montpensier emmena son épouse à Champigni, séjour ordinaire des Princes de sa Maison, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Il prit avec lui le Comte de Chabanne, homme d'un rare mérite, qui étoit d'un âge beaucoup plus avancé que lui, & avec qui, dès sa tendre jeunesse, il avoit formé une amitié particuliere. Le Comte qui étoit d'un esprit doux & agréable, gagna bientôt l'estime de la Princesse ; & en peu de tems elle n'eut pas moins de confiance & d'amitié pour lui, qu'en avoit le Prince son mari. De son côté Chabanes ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyoit tous les jours de si près ; il devint passionnément amoureux de Madame de Montpensier ; mais s'il cessa d'être maître de son cœur, il le fut du moins de ses actions.

Chacun des acteurs qui viennent de paroître sur la scène, y jouera un rôle intéressant ; & quoique le Comte de Chabanes ne serve que comme d'ombre au tableau, cependans son caractere d'honnête homme, son amour, sa délicatesse, ses peines, tout, dans lui, attache le lecteur. La passion du Duc de Guise n'intéresse pas moins; il aimoit depuis long-tems ; & la beauté de la Princesse paroît le rendre excusable. Madame de Montpensier de son côté, engagée par l'amour avant

que le mariage eut fixé son sort, ne semble s'écarter de son devoir, qu'après avoir combattu long-tems un penchant invincible. Le hazard, par qui naissent des circonstances imprévues, est le seul coupable. Le personnage de mari devoit naturellement être peu intéressant; mais la franchise & les vertus du Prince de Montpensier ramenent insensiblement vers lui, ceux que l'illusion en avoit éloignés.

La guerre survient; M. de Montpensier suit le Duc d'Anjou à l'armée, & voit avec peine, son rival, le Duc de Guise, se distinguer contre les Huguenots, & surtout à la fameuse bataille de Jarnac. Le Duc d'Anjou alloit souvent visiter les Places qu'il faisoit fortifier. Un jour qu'il revenoit à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite, le Duc de Guise, qui se vantoit de le sçavoir, se mit à la tête de la troupe pour servir de guide; mais après avoir marché quelque tems, il s'égara & se trouva sur le bord d'une petite riviere qu'il ne reconnut pas lui-même. Le Duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits; & étant aussi disposés à la joie, qu'ont accoutumé de l'être de jeunes Princes, ils apperçurent un petit bateau arrêté au milieu de la riviere. Ils y virent quatre femmes, parmi lesquelles il y en avoit une qui leur sembla fort belle. Elle étoit habillée magnifiquement, & regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elle. Cette avanture parut à ces Princes une rencontre de Roman. Les uns disoient au Duc de Guise, qu'il les avoit égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne; les autres qu'il falloit, après ce qu'avoit fait le hazard, qu'il en devînt amoureux; & le Duc d'Anjou soutenoit

que c'étoit lui qui devoit être l'Amant. Enfin voulant pousser l'avanture à bout, ils firent avancer dans la riviere des gens à cheval le plus avant qu'il se put, pour crier à cette dame, que c'étoit Monsieur d'Anjou qui désiroit passer de l'autre côté de l'eau, & qui prioit qu'on le vînt prendre. La Dame (c'étoit la Princesse de Montpensier) fit avancer son bateau pour aller de ce côté. Elle reconnut bientôt le Duc de Guise; & cette vue lui causa un trouble qui la fit un peu rougir, & la rendit plus belle encore aux yeux de ces Princes. Sitôt qu'ils furent dans le bateau, le Duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une si agréable rencontre, & ce qu'elle faisoit au milieu de la riviere. Elle lui répondit qu'étant partie de Champigni avec le Prince son mari dans le dessein de le suivre à la chasse, s'étant trouvée trop lasse, elle étoit venue sur le bord de la riviere, où la curiosité de voir prendre un Saumon qui avoit donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. M. de Guise ne se mêloit point dans la conversation; mais sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette Princesse lui avoit inspiré, il comprit qu'il sortiroit difficilement de cette avanture sans rentrer dans ses liens.

Le même trait qui a frappé ce Prince, a fait dans le cœur du Duc d'Anjou une profonde blessure; ils quittent le séjour de Champigni les plus amoureux des hommes. La Princesse de Montpensier voit partir M. de Guise à regret. La guerre se rallume: les Huguenots battus à Moncontour demandent la paix. Tous les Princes reviennent à Paris où M. de Montpensier avoit aussi fait revenir sa femme.

Le Duc de Guise fut alors soupçonné d'aimer

Madame, sœur du Roi, qui fut depuis la Reine de Navarre. Ce bruit allarma la Princesse de Montpensier, qui voulant lui en faire des reproches dans un bal qui se donnoit chez la Reine, adressa la parole au Duc d'Anjou qu'elle prit pour M. de Guise : autre effet malheureux du hazard. La rivalité des deux Princes se change en une haine irréconciliable. On juge de la surprise & du chagrin de la Princesse de Montpensier, lorsqu'elle apprit, par un éclaircissement qu'elle eut avec le Duc de Guise, que le secret de son amour étoit entre les mains du frere du Roi; c'est ce qui l'oblige à commander au Duc de Guise de se marier promptement. Ce Prince épouse à regret la Princesse de Portien. Son amour pour Madame de Montpensier n'en est que plus violent. Elle est emmenée à Champigni par son mari que cette intrigue allarme ; mais les lettres du Duc, qui, sous l'adresse de Chabannes parviennent à la Princesse, la consolent des rigueurs de l'absence.

» Ce fut le dernier coup pour le Comte de » Chabanes, de voir que sa Maîtresse vouloit » qu'il servît son rival, & qu'elle lui en faisoit » la proposition comme d'une chose qui lui de» voit être agréable. Il étoit si absolument maî» tre de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sen» timens. Il lui témoigna seulement la surprise où » il étoit de voir en elle un si grand changement. » Il espéra d'abord que ce changement, qui lui » ôtoit toute espérance, lui ôteroit aussi toute sa » passion; mais il trouva cette Princesse si char» mante, sa beauté naturelle étant encore beau» coup augmentée par une certaine grace que lui » avoit donné l'air de la Cour, qu'il sentit qu'il » l'aimoit plus que jamais. Toutes les confiden-

» ces qu'elle lui faisoit sur la tendresse & sur la
» délicatesse de ses sentimens pour le Duc de
» Guise, lui faisoient voir le prix du cœur de
» cette Princesse, & lui donnoient un désir de le
» posséder. Comme sa passion étoit la plus ex-
» traordinaire du monde, elle produisit l'effet du
» monde le plus extraordinaire ; car elle le fit ré-
» soudre de porter à sa Maîtresse les lettres de
» son rival. L'absence du Duc de Guise donnoit
» un chagrin mortel à la Princesse de Montpen-
» sier ; & n'espérant de soulagement que par ses
» lettres, elle tourmentoit incessamment le Com-
» te de Chabanes, pour sçavoir s'il n'en rece-
» voit point, & s'en prenoit quasi à lui de n'en
» avoir pas assez-tôt. Enfin il en reçut par un
» Gentilhomme du Duc de Guise ; & il les lui
» apporta à l'heure-même, pour ne lui retarder
» pas sa joie d'un moment. Celle qu'elle eut de
» les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le soin
» de la lui cacher, & lui fit avaler à longs traits
» tout le poison imaginable, en lui lisant ces
» lettres, & la réponse tendre & galante qu'elle
» y faisoit. Il porta cette réponse au Gentilhom-
» me avec la même fidélité avec laquelle il avoit
» rendu la lettre à la Princesse, mais avec plus
» de douleur ».

M. de Guise que le succès enhardit, se rend auprès de Champigni ; il demande & obtient une entrevûe secrette dans la chambre de la Princesse pendant la nuit. Les circonstances forcent le Comte de Chabannes à se prêter encore à cette intrigue. Le hazard éveille le Prince de Montpensier qui court à la chambre de sa femme, entend la voix d'un homme, & veut briser la porte pour le surprendre ; mais le Duc de Guise s'échappe par

le secours du Comte de Chabanes, toujours généreux, quoique rival, & qui s'expose au ressentiment du Prince en restant dans la chambre de sa femme après qu'il a fait disparoître le Duc de Guise. M. de Montpensier y entre comme un homme possédé de fureur qui cherche sur qui la faire éclater. » Mais quand il ne vit que le Com-
» te de Chabannes, & qu'il le vit immobile,
» appuyé sur sa table, avec un visage où la tristes-
» se étoit peinte, il demeura immobile lui-mê-
» me : & la surprise de trouver & seul & la nuit
» dans la chambre de sa femme, l'homme du
» monde qu'il aimoit le mieux, le mit hors d'é-
» tat de pouvoir parler. La Princesse étoit à de-
» mi évanoüie sur des carreaux; & jamais peut-
» être la fortune n'a mis trois personnes en des
» états si pitoyables. Enfin le Prince de Mont-
» pensier qui ne croyoit pas voir ce qu'il voyoit, &
» qui vouloit démêler ce cahos où il venoit de
» tomber, adressant la parole au Comte, d'un ton
» qui faisoit voir qu'il avoit encore de l'amitié
» pour lui: que vois-je, lui dit-il? Est-ce une
» illusion ou une vérité? Est-il possible qu'un
» homme que j'ai aimé si cherement, choisisse
» ma femme entre toutes les autres femmes, pour
» la séduire? Et vous, Madame, dit-il à la Prin-
» cesse, en se tournant de son côté, n'étoit-ce
» point assez de m'ôter votre cœur & mon hon-
» neur, sans m'ôter le seul homme qui me pou-
» voit consoler de ces malheurs? Répondez-moi
» l'un ou l'autre, leur dit-il; & éclaircissez-moi
» d'une avanture que je ne puis croire telle qu'el-
» le me paroît. La Princesse n'étoit pas capable
» de répondre; & le Comte de Chabanes ou-
» vrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler.

» Je ſuis criminel à votre égard, lui dit-il enfin;
» & indigne de l'amitié que vous avez eue pour
» moi; mais ce n'eſt pas de la maniere que vous
» pouvez vous l'imaginer. Je ſuis plus malheureux
» que vous, & plus déſeſpéré ; je ne ſçaurois
» vous en dire davantage. Ma mort vous venge-
» ra; & ſi vous voulez me la donner tout-à-
» l'heure, vous me donnerez la ſeule choſe qui
» peut m'être agréable. Ces paroles prononcées
» avec une douleur mortelle & avec un air qui
» marquoit ſon innocence, au lieu d'éclaircir le
» Prince de Montpenſier, lui perſuadoient de
» plus-en-plus qu'il y avoit quelque myſtere dans
» cette avanture qu'il ne pouvoit deviner; & ſon
» déſeſpoir s'augmentant par cette incertitude:
» ôtez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou don-
» nez-moi l'éclairciſſement de vos paroles; je n'y
» comprends rien. Vous devez cet éclairciſſe-
» ment à mon amitié. Vous le devez à ma modé-
» ration; car tout autre que moi auroit déja ven-
» gé ſur votre vie un affront ſi ſenſible. Les ap-
» parences ſont bien fauſſes, interrompit le Com-
» te. Ah! c'eſt trop, répliqua le Prince; il faut
» que je me venge; & puis je m'éclaircirai à loi-
» ſir. En diſant ces paroles, il s'approcha du Com-
» te de Chabannes avec l'action d'un homme
» emporté de rage. La Princeſſe craignant quel-
» que malheur (ce qui ne pouvoit pourtant pas
» arriver, ſon mari n'ayant point d'épée) ſe leva
» pour ſe mettre entr'eux deux. La foibleſſe où el-
» le étoit la fit ſuccomber à cet effort; & comme
» elle approchoit de ſon mari, elle tomba éva-
» noüie à ſes pieds. Le Prince fut encore plus tou-
» ché de cet évanoüiſſement, qu'il n'avoit été de
» la tranquillité où il avoit trouvé le Comte,

» lorsqu'il s'étoit approché de lui ; & ne pouvant
» plus soutenir la vûe de deux personnes qui lui
» donnoient des mouvemens si tristes, il tourna
» la tête de l'autre côté, & se laissa tomber sur
» le lit de sa femme, accablé d'une douleur in-
» croyable ».

Le Comte de Chabanes, pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevoit tant de marques, & ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venoit de faire, sortit brusquement de la chambre, & passant par l'appartement du Prince, dont il trouva les portes ouvertes, descendit dans la cour. Il se fit donner des chevaux, & s'en alla à Paris, où il trouva la mort dans le massacre affreux de la Saint-Barthelemi.

Le Duc de Guise que cette derniere avanture détache de la Princesse de Montpensier, s'engage bientôt après sous les loix de Madame de Noirmoutier. Cette nouvelle passion afflige sensiblement sa premiere Maîtresse qui meurt, ne pouvant résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son Amant, & le plus parfait ami qui fut jamais.

Il n'appartient qu'à Madame de la Fayette de rassembler tant d'événemens dans un très-petit espace, & de les embellir de tous les ornemens de l'imagination & du stile. Mais il passe assez généralement pour constant, qu'elle n'a pas fait seule les Romans qu'on lui attribue ; & voici, en particulier, ce que l'on raconte de la *Princesse de Cleves*. On prétend que M. de la Roche-Foucault en a fourni les pensées & les maximes ; que le fond & l'intrigue sont de Madame de la Fayette, & que l'ouvrage a été écrit par M. de Segrais. Il ne s'agit donc que de démêler les divers in-

térêts, & de ne pas confondre Madame de la Fayette avec ses deux amis.

La Princesse de Cléves.

La *Princesse de Cleves* est un Roman, à l'exception de quelques traits historiques du regne de Henri II. Le Prince de Cleves, second fils du Duc de Nevers, se faisoit remarquer par sa bonne mine & par son courage. Naturellement galant, il étoit l'objet des vœux des plus belles femmes de la Cour. Mademoiselle de Chartres parut alors, & réunit tous les suffrages. Le Prince de Cleves en devint amoureux ; & quoiqu'il eut pour rival le Chevalier de Guise, il ne désespéra point de réussir. Il fit à Mademoiselle de Chartres elle-même, la proposition de l'épouser ; & ayant obtenu son consentement pour la demander en mariage, elle lui fut accordée. M. de Cleves possédoit la plus belle femme de la Cour ; mais il n'étoit pas entierement satisfait ; il ne trouvoit dans son épouse que de la douceur & de la reconnoissance ; & ces sentimens ne lui paroissoient pas répondre au violent amour qu'il avoit pour elle. Le Chevalier de Guise lui donnoit peu d'inquiétude, parce qu'il ne remarquoit pas dans Madame de Cleves beaucoup de complaisance pour cet Amant : le sort lui réservoit un rival plus dangéreux dans le Duc de Nemours. Sa vue fit sur Madame de Cleves une impression si vive & si prompte, qu'elle en perdit le repos & la joie. M. de Nemours sentit de son côté une forte inclination pour Madame de Cleves. Cette Princesse ne pouvoit que se louer de son mari ; mais son cœur étoit possédé par M. de Nemours. Dans un bal où toute la Cour assistoit, une lettre tomba de la poche du Vidame de Chartres, oncle de Madame de

Cleves. Comme le Vidame étoit près de M. de Nemours, on crut que cette lettre étoit de ce Prince. La Dauphine à qui on la remit, la donna à Madame de Cléves pour la lire. Celle-ci voyant que cette lettre venoit d'une femme très-galante, crut que M. de Nemours en étoit amoureux; & le chagrin que cette idée lui causa, lui fit sentir combien ce Prince s'étoit rendu maître de son cœur.

Cependant le Vidame de Chartres, intéressé à retirer cette lettre des mains de la Dauphine, en parla à Madame de Cleves, qui charmée de s'être trompée, lui remit la lettre qu'elle avoit encore. M. de Nemours lui devint plus cher que jamais; mais elle trouva qu'il étoit presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. « Quand je le » pourrois être, disoit-elle, qu'en veux-je faire? » veux-je la souffrir; veux-je y répondre; » veux-je m'engager dans une galanterie; veux-» je manquer à Monsieur de Cléves; veux-je » manquer à moi-même; & veux-je enfin m'ex-» poser aux cruels repentirs & aux mortelles » douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue » & surmontée par une inclination qui m'en-» traîne malgré moi: toutes mes résolutions » sont inutiles; je pensai hier tout ce que je » pense aujourd'hui; & je fais aujourd'hui tout » le contraire de ce que je résolus hier; il faut » m'arracher de la présence de Monsieur de » Nemours ».

Comme son devoir condamnoit cette passion, elle prit le parti de fuir un objet trop dangereux, & obtint de M. de Cléves, qu'il la menât à la Campagne. M. de Nemours, désespéré de

cette séparation, résolut d'aller chez sa sœur, la Duchesse de Mercœur, qui demeuroit assez près de Coulommiers, où étoit le Prince de Cléves. Il engagea le Vidame de l'y accompagner, dans l'espérance d'y voir avec lui Madame de Cléves. Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, & leur procura tous les plaisirs de la Campagne. Un jour qu'ils étoient à la chasse, M. de Nemours s'égara dans la Forêt. En s'informant du chemin qu'il devoit tenir pour s'en retourner, on lui dit qu'il étoit près de Coulommiers. A ce mot, sans faire aucune réflexion, & sans savoir quel étoit son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on lui montroit. Il arriva dans la Forêt & se laissa conduire au hasard par des routes qui conduisoient au Château. Il apperçut un Pavillon dans lequel il entra, lorsqu'il vit venir Monsieur & Madame de Cléves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'étoit pas attendu à trouver M. de Cleves qu'il avoit laissé auprès du Roi, son premier mouvement le porta à se cacher; il entra dans un Cabinet qui donnoit sur le parterre, dans le dessein d'en sortir par une porte qui étoit ouverte sur la Forêt; mais voyant que Madame de Cléves & son mari s'étoient assis sous le Pavillon, & que leurs domestiques demeuroient dans le Parc, il ne put se refuser au plaisir de voir la Princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui donnoit tant de jalousie. Il entendit que M. de Cléves disoit à sa femme: » mais pourquoi ne voulez-» vous point revenir à Paris? Qui vous peut » retenir à la Campagne? Vous avez depuis » quelque tems un goût pour la solitude, qui

» m'étonne & qui m'afflige, parce qu'il nous
» sépare. Je vous trouve même plus triste que
» de coutume ; & je crains que vous n'ayez
» quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien de fâ-
» cheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air
» embarrassé ; mais le tumulte de la Cour est si
» grand ; & il y a toujours un si grand monde
» chez vous, qu'il est impossible que le corps &
» l'esprit ne se lassent, & que l'on ne cherche
» du repos. Le repos, repliqua-t-il, n'est guères
» propre pour une personne de votre âge. Vous
» êtes chez-vous & à la Cour, d'une maniere à
» ne vous pas donner de lassitude ; & je crain-
» drois plutôt que vous ne fussiez bien-aise
» d'être séparée de moi. Vous me feriez une
» grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-
» elle avec un embarras qui augmentoit tou-
» jours ; mais je vous supplie de me laisser ici.
» Si vous y pouviez demeurer, j'en aurois beau-
» coup de joie, pourvu que vous y demeuras-
» siez seul, & que vous voulussiez bien n'y avoir
» point ce nombre infini de gens qui ne vous
» quittent presque jamais. Ah ! Madame, s'é-
» cria M. de Cléves, votre air & vos paroles
» me font voir que vous avez des raisons pour
» souhaiter d'être seule, que je ne sçais point ;
» & je vous conjure de me les dire. Il la pressa
» long-tems ; & après qu'elle se fut défendue
» d'une maniere qui augmentoit toujours la
» curiosité de son mari, elle demeura dans un
» profond silence, les yeux baissés ; puis tout
» d'un coup, prenant la parole & le regardant :
» ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous
» avouer une chose que je n'ai pas la force de
» vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois
» le dessein. Songez seulement que la prudence

» ne veut pas qu'une femme de mon âge, & » maîtresse de sa conduite, demeure exposée au » milieu de la Cour. Que me faites-vous envi- » sager, Madame, s'écria M. de Cléves? Je » n'oserois vous le dire, de peur de vous offen- » ser. Madame de Cléves ne répondit point; & » son silence achevant de confirmer son mari » dans ce qu'il avoit pensé; vous ne me dites » rien, reprit-il; & c'est me dire que je ne me » trompe pas. Hé bien, Monsieur, lui répondit- » elle en se jettant à ses genoux, je vais vous » faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son » mari; mais l'innocence de ma conduite & de » mes intentions m'en donne la force. Il est vrai » que j'ai des raisons pour m'éloigner de la » Cour, & que je veux éviter les périls où se » trouvent quelquefois les personnes de mon » âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de » foiblesse; & je ne craindrois pas d'en laisser » paroître, si vous me laissiez la liberté de me » retirer de la Cour, ou si j'avois encore Ma- » dame de Chartres pour m'aider à me conduire. » Quelque dangereux que soit le parti que je » prends, je le prends avec joie, pour me con- » server digne de vous.

» Monsieur de Cléves étoit demeuré pendant » ce discours la tête appuyée sur ses mains, » hors de lui-même; & il n'avoit pas songé à » faire relever sa femme. Quand elle eut cessé » de parler, qu'il jetta les yeux sur elle, qu'il » la vit à ses genoux le visage couvert de lar- » mes, & d'une beauté si admirable, il pensa » mourir de douleur, & l'embrassant en la rele- » vant, ayez pitié de moi, Madame, lui dit- » il; & pardonnez si dans les premiers momens » d'une affliction aussi violente que la mienne,

» je ne répons pas comme je dois à un procédé
» comme le vôtre. Vous me paroissez plus digne
» d'estime & d'admiration, que tout ce qu'il y
» a jamais eu de femmes au monde : mais aussi
» je me trouve le plus malheureux homme qui
» ait jamais été. Vous m'avez donné de la pas-
» sion dès le premier moment que je vous ai
» vue ; vos rigueurs & votre possession n'ont pû
» l'éteindre ; elle dure encore : je n'ai jamais pu
» vous donner de l'amour ; & je vois que vous
» craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-
» il, Madame, cet homme heureux qui vous
» donne cette crainte ? je vous supplie de ne me
» le point demander, répondit-elle ; je suis ré-
» solue de ne vous le pas dire : vous me presserez
» inutilement. L'aveu que je vous ai fait n'a pas
» été par foiblesse ; & il faut plus de courage
» pour avouer cette vérité, que pour entrepren-
» dre de la cacher. M. de Nemours ne perdoit
» pas une parole de cette conversation ; & ce
» que venoit de dire Madame de Cléves, ne
» lui donnoit guères moins de jalousie qu'à son
» mari. Il étoit si éperdument amoureux d'elle,
» qu'il croyoit que tout le monde avoit les
» mêmes sentimens : il étoit véritable aussi,
» qu'il avoit plusieurs rivaux ; mais il s'en ima-
» ginoit encore davantage ; & son esprit s'éga-
» roit à chercher celui dont Madame de Cléves
» vouloit parler. Il avoit cru bien des fois qu'il
» ne lui étoit pas désagréable ; & il avoit fait
» ce jugement sur des choses qui lui parurent si
» légeres dans ce moment, qu'il ne pût s'ima-
» giner qu'il eût donné une passion qui devoit
» être bien violente, pour avoir recours à un
» remede si extraordinaire. Il étoit si transporté,
» qu'il ne sçavoit quasi ce qu'il voyoit ; & il

» ne pouvoit pardonner à Monsieur de Cléves,
» de ne point assez presser sa femme de lui dire
» ce nom qu'elle lui cachoit ».

M. de Cleves n'en put sçavoir davantage, quelqu'effort qu'il fît pour arracher ce secret à sa femme. Lorsqu'ils furent sortis l'un & l'autre du pavillon, M. de Nemours se retira l'esprit rempli de ce qu'il avoit entendu, & le cœur flatté des plus douces espérances. M. de Cleves étoit encore plus à plaindre que sa femme; son amour conservoit toujours la même violence; & il étoit affligé de lui voir pour un autre des sentimens qu'il n'avoit pu lui donner. » Je ne sçais que vous » répondre, dit Madame de Cleves; je meurs de » honte en vous en parlant; épargnez-moi, je » vous en conjure, de si cruelles conversations; » réglez ma conduite, faites que je ne voye per» sonne; c'est tout ce que je vous demande; mais » trouvez bon que je ne vous parle plus d'une » chose qui me fait paroître si peu digne de vous, » & que je trouve si indigne de moi. Vous avez » raison, Madame, répliqua-t-il; j'abuse de vo» tre douceur & de votre confiance; mais aussi » ayez quelque compassion de l'état où vous m'a» vez mis; & songez que quoi que vous m'ayez » dit, vous me cachez un nom qui me donne » une curiosité, avec laquelle je ne sçaurois vi» vre : je ne vous demande pourtant pas de la sa» tisfaire; mais je ne puis m'empêcher de vous » dire, que je crois que celui que je dois envier, » est le Maréchal de Saint-André, le Duc de Né» mours, ou le Chevalier de Guise. Je ne vous » répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, & je » ne vous donnerai aucun lieu, par mes répon» ses, de diminuer ni de fortifier vos soupçons; » mais si vous essayez de les éclaircir en m'obser-

» vant, vous me donnerez un embarras qui paroî-
» tra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu,
» continua-t-elle, trouvez bon que sur le prétexte
» de quelque maladie, je ne voye personne. Non,
» Madame, répliqua-t-il, on démêleroit bien-
» tôt que ce seroit une chose supposée; & deplus,
» je ne me veux fier qu'à vous-même; c'est le
» chemin que mon cœur me conseille de pren-
» dre; & la raison me le conseille aussi; de l'hu-
» meur dont vous êtes, en vous laissant votre li-
» berté, je vous donne des bornes plus étroites
» que je ne pourrois vous en prescrire».

Sans changer de conduite à l'égard de Madame de Cleves, il l'examina avec plus de soin; & il n'eut pas de peine à découvrir que M. de Nemours étoit l'heureux Amant qui troubloit sa félicité. Un jour qu'il étoit chez la Reine, il apprit que M. de Nemours étoit en visite chez sa femme. Il s'en revint dans le dessein d'interrompre une entrevue qui lui causoit de la jalousie. Sitôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verroit rien qui lui pût faire juger si ce Prince y étoit encore: il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y étoit plus, & il trouva de la douceur à penser qu'il ne pouvoit y avoir demeuré long-tems. » Il s'imagina
» que ce n'étoit peut-être pas Monsieur de Né-
» mours, dont il devoit être jaloux; & quoiqu'il
» n'en doutât point, il cherchoit à en douter;
» mais tant de choses l'en avoient persuadé, qu'il
» ne demeuroit pas long-tems dans cette incerti-
» de qu'il désiroit. Il alla d'abord dans la chambre
» de sa femme; & après lui avoir parlé quelque
» tems de choses indifférentes, il ne put s'empê-
» cher de lui demander ce qu'elle avoit fait, &
» qui elle avoit vû; elle lui en rendit compte.

» Comme il vit qu'elle ne lui nommoit point M.
» de Némours, il lui demanda en tremblant,
» si c'étoit tout ce qu'elle avoit vû, afin de lui don-
» ner lieu de nommer ce Prince, & de n'avoir
» pas la douleur qu'elle lui en fit une finesse. Com-
» me elle le l'avoit point vû, elle ne lui nomma
» point; & Monsieur de Cleves reprenant la pa-
» role, avec un ton qui marquoit son affliction;
» & Monsieur de Némours, lui dit-il, ne l'avez-
» vous point vû, ou l'avez-vous oublié? Je ne l'ai
» point vû en effet, répondit-elle; je me trou-
» vois mal; & j'ai envoyé une de mes femmes lui
» faire des excuses. Vous ne vous trouviez donc
» mal que pour lui, reprit Monsieur de Cleves?
» puisque vous avez vû tout le monde, pourquoi
» des distinctions pour Monsieur de Némours?
» Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre?
» Pourquoi faut-il que vous craignez sa vûe? Pour-
» quoi lui laissez-vous voir que vous la craignez?
» Pourquoi lui faites vous connoître que vous
» vous servez du pouvoir que sa passion vous don-
» ne sur lui? Oseriez-vous refuser de le voir, si
» vous ne sçaviez bien qu'il distingue vos rigueurs
» de l'incivilité? Mais pourquoi faut-il que vous
» ayez des rigueurs pour lui? D'une personne
» comme vous, Madame, tout est des faveurs
» hors l'indifférence. Je ne croyois pas, reprit
» Madame de Cleves, quelque soupçon que vous
» ayez sur Monsieur de Némours, que vous puis-
» siez me faire des reproches de ne l'avoir pas vû.
» Je vous en fais pourtant, Madame, répliqua-
» t-il; & ils sont bien fondés. Pourquoi ne le pas
» voir, s'il ne vous a rien dit? Mais, Madame,
» il vous a parlé; si son silence seul vous avoit té-
» moigné sa passion, elle n'auroit pas fait en vous

» une si grande impression; vous n'avez pû me di-
» re la vérité toute entiere; vous m'en avez ca-
» ché la plus grande partie; vous vous êtes re-
» pentie même du peu que vous m'avez avoué;
» & vous n'avez pas eu la force de continuer: je
» suis plus malheureux que je ne l'ai cru; & je suis
» le plus malheureux de tous les hommes. Vous
» êtes ma femme, je vous aime comme ma maî-
» tresse; & je vous en vois aimer un autre; cet au-
» tre est le plus aimable de la Cour; & il vous
» voit tous les jours; il sçait que vous l'aimez:
» hé! j'ai pû croire, s'écria-t-il, que vous surmon-
» teriez la passion que vous avez pour lui; il faut
» que j'aye perdu la raison pour avoir crû qu'il
» fût possible. Je ne sçais, reprit tristement Ma-
» dame de Cleves, si vous avez eu tort de juger
» favorablement d'un procédé aussi extraordinai-
» re que le mien; mais je ne sçais si je me suis
» trompée, d'avoir crû que vous me feriez justi-
» ce. N'en doutez point Madame, répliqua M.
» de Cleves, vous vous êtes trompée; vous avez
» attendu de moi des choses aussi impossibles,
» que celles que j'attendois de vous. Comment
» pouviez-vous espérer que je conservasse de la
» raison? Vous aviez donc oublié que je vous ai-
» mois éperdûment, & que j'étois votre mari?
» L'un des deux peut porter aux extrémités; que
» ne peuvent point les deux ensemble? Hé! que
» ne font-ils point aussi, continua-t-il? Je n'ai
» que des sentimens violens & incertains, dont
» je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus
» digne de vous; vous ne me paroissez plus digne
» de moi: je vous adore, je vous hais; je vous
» offense, je vous demande pardon; je vous ad-
» mire, j'ai honte de vous admirer; & enfin il

» n'y a plus en moi ni de calme, ni de raison. Je
» ne sçais comment j'ai pû vivre depuis que vous
» me parlâtes à Coulommiers ».

M. de Cleves tomba dans une tristesse accablante, qui fut suivie d'une maladie dont il mourut en peu de tems, en adressant ces dernieres paroles à
» sa femme : » ce me sera toujours un soulage-
» ment d'emporter la pensée que vous êtes di-
» gne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous
» prie que je puisse encore avoir la consolation
» de croire que ma mémoire vous sera chere, &
» que s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu
» pour moi les sentimens que vous avez pour un
» autre ».

Madame de Cleves pénétrée de la plus vive douleur, se retira dans une maison Religieuse, où elle passa le peu de jours qu'elle vécut depuis ce triste événement.

En vous faisant connoître, Madame, le fond & l'intrigue de ce Roman, j'ai laissé de côté deux épisodes, dont le premier regarde la Duchesse de Valentinois, autrement dite Diane de Poitiers, Maîtresse de Henri II. Elle étoit d'une maison très-illustre. Issu des anciens Ducs d'Aquitaine, Saint-Valier son pere se trouva embarrassé dans l'affaire du Connétable de Bourbon. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & conduit sur l'échafaud. Sa fille, dont la beauté étoit admirable, & qui avoit déja plû au Roi François I, obtint la vie de son pere. On lui porta sa grace comme il n'attendoit que le coup de la mort ; mais la peur l'avoit tellement saisi, qu'il n'avoit plus de connoissance ; & il mourut peu de jours après. Sa fille parut à la Cour comme la Maîtresse du Roi ; le voyage d'Italie & la prison de ce Prince interrompirent

rompirent cette passion. Lorsqu'il revint d'Espagne, & que Madame la Régente alla au-devant de lui à Bayonne, elle mena toutes ses filles, parmi lesquelles étoient Mademoiselle de Piseleu qui a été depuis la Duchesse d'Estampes. Le Roi en devint amoureux : elle étoit inférieure en naissance, en esprit & en beauté à Madame de Valentinois; & elle n'avoit au-dessus d'elle, que l'avantage de la grande jeunesse. Jamais il n'y eut une si forte haine, qu'étoit celle de ces deux femmes. La Duchesse de Valentinois ne pouvoit pardonner à Madame d'Estampes de lui avoir ôté le titre de Maîtresse du Roi. Madame d'Estampes avoit une jalousie violente contre Madame de Valentinois, parce que le Roi conservoit un commerce avec elle. Ce Prince n'avoit pas une fidélité exacte pour ses Maîtresses; il y en avoit toujours une qui avoit le titre & les honneurs; mais les Dames que l'on appelloit de la petite bande, le partageoient tour-à-tour. La perte du Dauphin son fils qui mourut à Tournon, & que l'on crut empoisonné, lui donna une sensible affliction. Il n'avoit pas la même tendresse ni le même goût pour son second fils qui lui succéda; il ne lui trouvoit pas assez de hardiesse ni assez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à Madame de Valentinois; & elle lui dit qu'elle vouloit le faire devenir amoureux d'elle, pour le rendre plus vif & plus agréable. Le Roi s'y opposa d'abord; soit qu'il eût encore assez d'amour pour Madame de Valentinois, pour avoir de la jalousie, ou qu'il fût poussé par la Duchesse d'Estampes, qui étoit au désespoir que Monsieur le Dauphin fût attaché à son ennemie; il est certain qu'il vit cette passion avec une colere & un chagrin, dont il donnoit tous les jours des mar-

ques. Son fils ne craignit ni sa colere ni sa haine; & rien ne pût l'obliger à diminuer son attachement ni à le cacher; il fallut que le Roi s'accoutumât à le souffrir.

Lorsqu'après la mort de François I. le Dauphin fut devenu Roi, il fit éclater plus que jamais son amour pour la Duchesse de Valentinois. Rien ne put altérer l'attachement qu'il conserva pour elle; & quoique la Duchesse ne fut rien moins que sage & fidele, Henri l'aima constamment jusqu'à la mort.

Le second épisode regarde la Maîtresse de Henri VIII. Roi de la grande Bretagne. Anne de Boulen étoit d'une bonne maison d'Angleterre. Henri VIII. avoit été amoureux de sa sœur & de sa mere; & l'on a même soupçonné qu'elle étoit sa fille. Elle vint en France avec la sœur de Henri VIII. qui épousa le Roi Louis XII. Cette Princesse qui étoit jeune & galante, eut beaucoup de peine à quitter la Cour de France après la mort de son mari; mais Anne de Boulen, qui avoit les mêmes inclinations que sa Maîtresse, ne put se résoudre à en partir. François I. en étoit amoureux; & elle demeura fille d'honneur de la Reine Claude. Cette Reine mourut; & Madame Marguerite, sœur du Roi, Duchesse d'Alençon, depuis Reine de Navarre, voulut l'avoir avec elle; & ce fut auprès de cette Princesse, qu'Anne de Boulen prit les teintures de la Religion nouvelle. Elle retourna ensuite en Angleterre, & y charma tout le monde; elle avoit les manieres de France qui plaisent à toutes les Nations; elle chantoit bien; elle dansoit admirablement; on la mit fille de la Reine Catherine d'Arragon; le Roi Henri VIII en devint éperdûment amoureux. Le Cardi-

nal de Volſey, ſon favori & ſon premier Miniſtre, avoit prétendu au Pontificat; & mal ſatisfait de l'Empereur qui ne l'avoit pas ſoutenu dans cette prétention, il réſolut de s'en venger, & d'unir le Roi ſon maître à la France. Il mit dans l'eſprit de Henri VIII, que ſon mariage avec la Tante de l'Empereur étoit nul, & lui propoſa d'épouſer la Ducheſſe d'Alençon, dont le mari venoit de mourir. Anne de Boulen, qui avoit de l'ambition, regarda ce divorce comme un chemin qui la pouvoit conduire au trône. Elle commença à donner au Roi d'Angleterre des impreſſions de la Religion de Luther, & engagea François I. à favoriſer à Rome le divorce de Henri ſur l'eſpérance du mariage de Madame d'Alençon. Le Cardinal de Volſey ſe fit députer en France ſur d'autres prétextes, pour traiter cette affaire; mais ſon maître ne put ſe réſoudre à ſouffrir qu'on en fit ſeulement la propoſition; il lui envoya un ordre à Calais, de ne point parler de ce mariage.

Au retour de France, le Cardinal de Volſey fut reçu avec des honneurs pareils à ceux que l'on rendoit au Roi même; jamais favori n'a porté l'orgueil & la vanité à un ſi haut point. Il ménagea une entrevue entre les deux Rois, qui ſe fit à Boulogne: François I. donna la main à Henri VIII, qui ne la vouloit point recevoir. Ils ſe traiterent tour-à-tour avec une magnificence extraordinaire, & ſe donnerent des habits pareils à ceux qu'ils avoient fait faire pour eux-mêmes. Ceux que François I. envoya au Roi d'Angleterre, étoient de ſatin cramoiſi, chamarré en triangle, avec des perles & des diamans; & la robe de velours blanc brodée d'or. Après avoir été quelques jours à Boulogne, ils allerent

encore à Calais. Anne de Boulen étoit logée chez Henri VIII, avec le train d'une Reine ; & François I. lui fit les mêmes présens, & lui rendit les mêmes honneurs, que si elle l'eut été réellement. Enfin après une passion de neuf années, Henri l'épousa sans attendre la dissolution de son premier mariage, qu'il demandoit à Rome depuis long-tems. Le Pape prononça les fulminations contre lui avec précipitation ; Henri en fut tellement irrité, qu'il se déclara chef de la Religion, & entraîna toute l'Angleterre dans le malheureux changement où nous la voyons.

Anne de Boulen ne jouit pas long-tems de sa grandeur ; car lorsqu'elle la croyoit plus assurée par la mort de Catherine d'Arragon, un jour qu'elle assistoit avec toute la Cour à des courses de Bague que faisoit le Vicomte de Rochefort son frere, le Roi en fut frappé d'une telle jalousie, qu'il quitta brusquement le spectacle, s'en vint à Londres, & laissa l'ordre d'arrêter la Reine, le Vicomte de Rochefort & plusieurs autres qu'il croyoit Amans ou Confidens de cette Princesse. Quoique cette jalousie parut née dans ce moment, il y avoit déjà quelque tems qu'elle lui avoit été inspirée par la Vicomtesse de Rochefort, qui ne pouvant souffrir la liaison étroite de son mari avec la Reine, la fit regarder au Roi comme une amitié criminelle ; ensorte que ce Prince, qui d'ailleurs étoit amoureux de Jeanne de Seimer, ne songea qu'à se défaire d'Anne de Boulen. En moins de trois semaines il fit faire le Procès à cette Reine & à son frere, leur fit couper la tête, & épousa Jeanne Seimer. Il eut ensuite plusieurs femmes, qu'il répudia ou qu'il fit mourir.

Je suis, &c.

LETTRE XXIV.

LES portraits des principaux perſonnages de la Cour de Louis XIV, dans le tems de la mort du Cardinal Mazarin, occupent preſque toute la premiere partie de *l'Hiſtoire de Madame Henriette d'Angleterre*, premiere femme de Philippe de France, Duc d'Orléans, frere du Roi. En voici un, Madame, qu'il eſt à propos de connoître; c'eſt celui de Philippe, Duc d'Orléans. Madame Henriette d'Angleterre.

» *Monſieur*, frere unique du Roi, étoit fort » attaché à la Reine ſa mere; ſes inclinations » étoient auſſi conformes aux occupations des » femmes, que celles du Roi en étoient éloignées. » Il étoit beau & bien fait, mais d'une beauté & » d'une taille plus convenable à une Princeſſe qu'à » un Prince; auſſi avoit-il plus ſongé à faire admi- » rer ſa beauté de tout le monde, qu'à s'en ſer- » vir pour ſe faire aimer des femmes, quoiqu'il » fût continuellement avec elles; ſon amour pro- » pre ſembloit ne le rendre capable que d'atta- » chement pour lui-même. Madame de Thian- » ges, fille aînée du Duc de Mortemart, » avoit paru lui plaire plus que les autres; mais » leur commerce étoit plutôt une confidence » libertine, qu'une véritable galanterie. L'eſprit » du Prince étoit naturellement doux, bienfai- » ſant & civil, capable d'être prévenu, & ſi ſuſ- » ceptible d'impreſſion, que les gens qui l'appro- » choient, pouvoient quaſi répondre de s'en ren- » dre maîtres en le prenant par ſon foible. La

» jalousie dominoit en lui ; mais cette jalousie » le faisoit plus souffrir que personne ; la douceur » de son humeur le rendant incapable des actions » violentes que la grandeur de son rang auroit » pu lui permettre. Il est aisé de juger par ce que » nous venons de dire, qu'il n'avoit nulle part » aux affaires, puisque sa jeunesse, ses inclina» tions & la domination absolue du Cardinal » étoient autant d'obstacles qui l'en éloignoient ».

Je passe de suite, Madame, aux trois autres parties de cette Histoire ; & je commence par le mariage de *Monsieur*, avec la Princesse d'Angleterre. Il avoit été résolu par le Cardinal Mazarin ; & quoique cette alliance semblât contraire à toutes les regles de la politique, on étoit si assuré de la douceur de caractere de *Monsieur*, & de son attachement pour le Roi, qu'on ne devoit pas craindre de donner à ce Monarque un Roi d'Angleterre pour beau-frere.

Lors de l'évenement funeste, qui priva de la vie Charles I, & qui contraignit la Reine sa femme à venir chercher un asyle dans le Royaume de ses peres, la jeune Henriette étoit encore entre les bras de sa nourrice, & fut la seule, de tous les enfans de la Reine sa mere, qui se trouva auprès d'elle pendant sa disgrace. Cette Reine s'appliquoit toute entiere au soin de son éducation ; & le malheur de ses affaires la faisant plutôt vivre en personne privée qu'en Souveraine, cette jeune Princesse prit toutes les manieres, toute la civilité, toute l'humanité des conditions ordinaires, & conserva dans son cœur & dans sa personne, toutes les grandeurs de sa naissance Royale. Anne d'Autriche, mere de Louis XIV, témoigna beaucoup d'inclination pour elle ; &

comme il n'y avoit alors nulle apparence que le Roi pût se marier avec l'Infante sa niéce, elle parut souhaiter qu'il épousât cette Princesse. Le Roi au contraire marqua de l'aversion pour ce mariage & même pour sa personne : il la trouvoit trop jeune pour lui ; & il avouoit enfin, qu'elle ne lui plaisoit pas, quoiqu'il n'en pût dire la raison ; aussi eût-il été difficile d'en trouver ; c'étoit principalement ce que la Princesse d'Angleterre possédoit au souverain dégré, que le don de plaire ; & les charmes étoient répandus en toute sa personne. Sa beauté augmentoit en elle avec l'âge ; ensorte que quand le mariage du Roi fut achevé, celui de *Monsieur* & de cette Princesse fut résolu. *Monsieur* lui rendoit des devoirs avec tous les empressemens imaginables, & auxquels il ne manquoit que de l'amour ; mais le miracle d'enflâmer le cœur de ce Prince n'etoit réservé à aucune femme.

Après quelque séjour à Paris, *Monsieur* & *Madame* s'en allerent à Fontainebleau. *Madame* y porta la joie & les plaisirs. Le Roi connut en la voyant de plus près, combien il avoit été injuste, en ne la trouvant pas la plus belle personne du monde. Il s'attacha fort à elle, & lui témoigna une complaisance extrême. Elle disposoit de toutes les parties de divertissement ; elles se faisoient toutes pour elle ; & il paroissoit que le Roi n'y avoit de plaisir, que par celui qu'elle en recevoit. C'étoit dans le milieu de l'Été ; *Madame* s'alloit baigner tous les jours ; elle partoit en carosse à cause de la chaleur, & revenoit à cheval, suivie de toutes les Dames habillées galamment avec mille plumes sur leur tête, accompagnées du Roi & de la jeunesse de la Cour. Après sou-

per on montoit dans les caleches ; & au bruit des violons on s'alloit promener une partie de la nuit autour du Canal.

„ L'attachement que le Roi avoit pour *Ma-* „ *dame* commença bientôt à faire du bruit, & à „ être interprêté diversement. La Reine Mere „ en eut d'abord beaucoup de chagrin ; il lui pa- „ rut que *Madame* lui ôtoit absolument le Roi, „ & qu'il lui donnoit toutes les heures qui avoient „ accoûtumé d'être pour elle. La grande jeunesse „ de *Madame* lui persuada qu'il seroit facile d'y „ remédier, & que lui faisant parler par des per- „ sonnes qui devoient avoir quelque crédit sur „ son esprit, elle l'obligeroit à se tenir plus atta- „ chée à sa personne, & de n'attirer pas le Roi „ dans des divertissemens qui en étoient éloi- „ gnés.

„ *Madame* étoit lasse de l'ennui & de la con- „ trainte qu'elle avoit essuyée auprès de la Reine „ sa mere. Elle crut que la Reine sa belle-mere „ vouloit prendre sur elle une pareille autorité ; „ elle fut occupée de la joie d'avoir ramené le „ Roi à elle, & de sçavoir par lui-même, que „ la Reine Mere tâchoit de l'en éloigner. Toutes „ ces choses la détournerent tellement des me- „ sures qu'elle vouloit lui faire prendre, que „ même elle n'en garda plus aucune. Elle se lia „ d'une maniere étroite avec la Comtesse de „ Soissons qui étoit alors l'objet de la jalousie de „ la Reine, & de l'aversion de la Reine Mere, „ & ne pensa plus qu'à plaire au Roi comme belle „ sœur ; je crois qu'elle lui plût d'une autre ma- „ niere ; je crois aussi qu'elle pensa qu'il ne lui „ plaisoit que comme un beau-frere, quoiqu'il „ lui plût peut-être d'avantage : mais enfin comme

„ ils étoient tous deux infiniment aimables &
„ tous deux nés avec des dispositions galantes ;
„ qu'ils se voyoient tous les jours au milieu des
„ plaisirs & des divertissemens , il parut aux
„ yeux de tout le monde, qu'ils avoient l'un
„ pour l'autre cet agrément qui précede d'ordi-
„ naire les grandes passions „.

„ Cependant le Roi & *Madame*, sans s'expli-
„ quer entr'eux de ce qu'ils sentoient l'un pour
„ l'autre , continuerent de vivre d'une maniere
„ qui ne laissoit douter à personne , qu'il n'y
„ eût entr'eux plus que de l'amitié. Le bruit
„ s'en augmenta fort ; & la Reine Mere &
„ *Monsieur* en parlerent si fort au Roi & à
„ *Madame* , qu'ils commencerent à ouvrir les
„ yeux , & à faire peut-être des réflexions
„ qu'ils n'avoient point encore faites : enfin ils
„ résolurent de faire cesser ce grand bruit ; &
„ par quelque motif que ce pût être, ils convin-
„ rent entr'eux, que le Roi feroit l'amoureux de
„ quelque personne de la Cour. Ils jetterent les
„ yeux sur celles qui paroissoient les plus propres
„ à ce dessein, & choisirent la Valiere qui étoit
„ une fille de *Madame* , fort jolie, fort douce &
„ fort naïve. La fortune de cette fille étoit médio-
„ cre; sa mere s'étoit remariée à S. Remi, premier
„ Maître d'Hôtel de M. le Duc d'Orléans ; ainsi
„ elle avoit presque toujours été à Orléans ou à
„ Blois. Elle se trouvoit très-heureuse d'être au-
„ près de *Madame* ; tout le monde la trouvoit
„ jolie, plusieurs jeunes gens avoient pensé à
„ s'en faire aimer ; le Comte de Guiches s'y
„ étoit attaché plus que les autres : il y paroissoit
„ encore tout occupé , lorsque le Roi la choisit
„ pour une de celles dont il vouloit éblouir le

„ public. De concert avec *Madame*, il com-
„ mença non-seulement à faire l'amoureux d'une
„ de celles qu'ils avoient choisies ; mais il ne fut
„ pas long-tems sans prendre parti ; son cœur
„ se détermina en faveur de la Valiere ; & quoi-
„ qu'il ne laissât pas de dire des douceurs aux
„ autres, & d'avoir même un commerce assez
„ réglé avec Chimerault, la Valiere eut tous ses
„ soins & toutes ses assiduités „.

„ Cette nouvelle passion du jeune Roi, ren-
„ dit son attachement pour *Madame* moins vio-
„ lent & moins public ; mais par une fatalité bi-
„ sarre, le Comte de Guiche, qui avoit aimé la
„ Valiere, la quitta lorsqu'il vit que le Roi l'ai-
„ moit, & s'attacha à *Madame*. Cette jeune Prin-
„ cesse, naturellement sensible, répondit à l'a-
„ mour du Comte ; & ils s'envoyoient réciproque-
„ ment les Lettres les plus tendres. On ne sçait
„ si *Monsieur* vit quelqu'une de ses Lettres ; mais
„ les soins empressés du Comte de Guiche au-
„ près de sa femme, lui déplûrent ; & il té-
„ moigna en plus d'une occasion sa jalousie &
„ son chagrin. La mort cruelle & inopinée de
„ *Madame*, donna lieu à bien des conjectures.
Voici comme en parle Madame de la Fayette, qui étoit au service de cette Princesse.

„ Le 24 Juin 1670, huit jours après le re-
„ tour de *Madame* d'Angleterre, *Monsieur* &
„ elle allerent à Saint Cloud. Le premier jour
„ qu'elle y alla, elle se plaignit d'un mal de côté,
„ & d'une douleur dans l'estomac, à laquelle elle
„ étoit sujette ; néanmoins comme il faisoit ex-
„ trêmement chaud, elle voulut se baigner dans
„ la Riviere. M. de Gueslin, son premier Mé-
„ decin, fit tout ce qu'il put pour l'en empê-

„ cher ; mais quoi qu'il lui pût dire, elle se baigna le Vendredi ; & le Samedi elle s'en trouva „ si mal, qu'elle ne se baigna point. J'arrivai à „ S. Cloud le Samedi à dix heures du soir ; je la „ trouvai dans les jardins : elle me dit que je „ lui trouverois mauvais visage, & qu'elle ne se „ portoit pas bien ; elle avoit soupé comme à son „ ordinaire ; & elle se promena au clair de la „ Lune jusqu'à minuit. Le lendemain Dimanche „ 29 Juin, elle se leva de bonne heure, & des- „ cendit chez *Monsieur* qui se baignoit ; elle fut „ long-tems auprès de lui ; & en sortant de sa „ chambre, elle entra dans la mienne, & me fit „ l'honneur de me dire qu'elle avoit bien passé „ la nuit. Un moment après, je montai chez „ elle. Elle me dit qu'elle étoit chagrine ; & la „ mauvaise humeur dont elle parloit, auroit fait „ les belles heures des autres femmes, tant elle „ avoit de douceur naturelle, & tant elle étoit „ peu capable d'aigreur & de colere. On servit „ le dîner ; elle mangea comme à son ordinaire ; „ & après le dîner elle se coucha sur des car- „ reaux ; ce qu'elle faisoit assez souvent lors- „ qu'elle étoit en liberté ; elle m'avoit fait mettre „ auprès d'elle, ensorte que sa tête étoit quasi „ sur moi. Elle s'endormit ; pendant son som- „ meil elle changea si considérablement, qu'après „ l'avoir long-tems regardée, j'en fus surprise ; „ & je pensai qu'il falloit que son esprit contri- „ buât fort à parer son visage, puisqu'il le ren- „ doit si agréable lorsqu'elle étoit éveillée, & „ qu'elle l'étoit si peu, quand elle étoit endormie. „ J'avois tort néanmoins de faire cette réflexion ; „ car je l'avois vûe dormir plusieurs fois ; & je „ ne l'avois pas vûe moins aimable. Après qu'elle

„ fut éveillée, elle se leva du lieu où elle étoit;
„ mais avec un si mauvais visage, que *Monsieur*
„ en fut surpris, & me le fit remarquer. Elle
„ s'en alla ensuite dans le Sallon où elle se pro-
„ mena quelque tems avec Boisfranc, Trésorier
„ de *Monsieur*; & en lui parlant, elle se plaignit
„ plusieurs fois de son mal de côté. *Monsieur* des-
„ cendit pour aller à Paris, où il avoit résolu
„ d'aller; il trouva *Madame* de Mekelbourg
„ sur le degré & remonta avec elle. *Madame*
„ quitta Boisfranc, & vint à Madame de Mekel-
„ bourg; comme elle parloit à elle, Madame
„ de Gamaches lui apporta aussi bien qu'à moi un
„ verre d'eau de chicorée, qu'elle avoit deman-
„ dé il y avoit déjà quelque tems. Madame de
„ Gourdon, sa Dame d'atour, le lui présenta:
„ elle le but, & en remettant d'une main la tasse
„ sur la soucoupe, de l'autre elle se prit le côté,
„ & dit avec un ton qui marquoit beaucoup de
„ douleur: ah! quel point de côté! ah! quel
„ mal! Je n'en puis plus! Elle rougit en pronon-
„ çant ces paroles; & le moment d'après elle
„ pâlit d'une pâleur livide, qui nous surprit
„ tous; elle continua de crier & dit qu'on l'em-
„ portât comme ne pouvant plus se soutenir.
„ Nous la prîmes sous les bras; elle marchoit à
„ peine, & toute courbée; on la deshabilla dans
„ un instant; je la soutenois pendant qu'on la
„ délassoit. Elle se plaignoit toujours; & je re-
„ marquai qu'elle avoit les larmes aux yeux; j'en
„ fus étonnée & attendrie; car je la connoissois
„ pour la personne du monde la plus patiente.
„ Je lui dis, en lui baisant les bras que je soute-
„ nois, qu'il falloit qu'elle souffrît beaucoup;
„ elle me dit que cela étoit inconcevable. On la

„ mit au lit ; & sitôt qu'elle y fut, elle cria en-
„ core plus qu'elle n'avoit fait , & se jetta
„ d'un côté & d'autre, comme une personne qui
„ souffroit infiniment ; on alla en même temps
„ appeller son premier Médecin , M. Esprit ; il
„ vint , & dit que c'étoit la colique, & ordonna
„ les remedes ordinaires à de semblables maux.
„ Cependant les douleurs étoient inconcevables ;
„ *Madame* dit que son mal étoit plus considé-
„ rable qu'on ne pensoit ; qu'elle alloit mourir ;
„ qu'on lui allât querir un Confesseur.

„ *Monsieur* étoit devant son lit ; elle l'embrassa,
„ & lui dit avec une douceur & un air capable
„ d'attendrir les cœurs les plus barbares : hélas !
„ Monsieur, vous ne m'aimez plus il y a long-
„ tems ; mais cela est injuste ; je ne vous ai ja-
„ mais manqué ; *Monsieur* parut fort touché, &
„ tout ce qui étoit dans sa chambre l'étoit telle-
„ ment, qu'on n'entendoit plus que le bruit que
„ font des personnes qui pleurent. Tout ce que
„ je viens de dire s'étoit passé en moins d'une
„ demie-heure ; *Madame* crioit toujours qu'elle
„ sentoit des douleurs terribles dans le creux de
„ l'estomac ; tout d'un coup elle dit qu'on re-
„ gardât à cette eau qu'elle avoit bue ; que c'é-
„ toit du poison ; qu'on avoit peut-être pris une
„ bouteille pour l'autre ; qu'elle étoit empoison-
„ née ; qu'elle le sentoit bien , & qu'on lui don-
„ nât du contre-poison.

„ J'étois dans la ruelle auprès de *Monsieur* ; &
„ quoique je le crusse fort incapable d'un pareil
„ crime, un étonnement ordinaire à la malignité
„ humaine, me le fit observer avec attention ;
„ Il ne fut ni ému ni embarrassé de l'opinion de
„ *Madame* ; il dit qu'il falloit donner de cette

„ eau à un chien; il opina comme *Madame*, qu'on „ allât querir de l'huile & du contre-poison pour „ ôter à *Madame* une pensée si fâcheuse. Ma„ dame Desbordes, sa premiere femme de „ chambre, qui étoit absolument à elle, lui dit „ qu'elle avoit fait l'eau & en but; mais *Madame* „ persévéra toujours à vouloir de l'huile & du „ contre poison; on lui donna l'un & l'autre. „ Sainte-Foi, premier Valet de chambre de *Mon„ sieur*, lui apporta de la poudre de vipere; elle „ lui dit qu'elle la prenoit de sa main, parce „ qu'elle se fioit à lui; on lui fit prendre plu„ sieurs drogues dans cette pensée de poison, „ & peut-être plus propres à lui faire du mal qu'à „ la soulager. Ce qu'on lui donna la fit vomir. „ Elle en avoit déja eu envie plusieurs fois avant „ que d'avoir rien pris; mais ces vomissemens „ ne furent qu'imparfaits, & ne lui firent jetter „ que quelques flegmes, & une partie de la nour„ riture qu'elle avoit prise „.

Cette relation nous meneroit trop loin; il suffit de dire que les douleurs de *Madame* s'accrurent à un tel point, dans l'espace de quelques heures, qu'on désespéra entierement de sa vie. Les forces lui manquerent; elle perdit la parole & la vie presqu'en même tems; son agonie n'eut qu'un moment; & après deux ou trois petits mouvemens convulsifs dans la bouche, elle expira à deux heures & demie du matin, & neuf heures après avoir commencé à se trouver mal.

Mémoires de la Cour de France.

Les Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 & 1689 par Madame de la Fayette, sont un ouvrage également curieux & agréable. Quoiqu'ils ne soient, à proprement parler, que des fragmens, il est aisé néanmoins d'y recon-

noître l'Auteur de la *Princesse de Cleves*, à une certaine élégance de stile, qui a été jusqu'à présent le partage d'un bien petit nombre d'Ecrivains; & l'on y trouve d'ailleurs quantité de ces traits originaux, qui ne peuvent certainement partir que d'une femme élevée à la Cour. Il est difficile d'en lire de plus amusans : on y admire la souplesse de l'imagination de l'Auteur. Faut-il parler de guerre & de marine ? elle s'exprime avec autant de capacité & de justesse, que les Officiers les plus expérimentés. Quel charme secret dans le tour de la narration ! Quel art dans l'enchaînement des faits ! Ce ne sont que fleurs semées sur les différentes routes qu'elle tient; mais de ces fleurs que produit la belle nature. Ne craignez point de trouver ce babil qui vous a tant déplû dans les Mémoires de Madame de Motteville. Les réflexions sont rares, courtes & judicieuses; ce sont deux ou trois lignes qui semblent couler de la plume. Vous en jugerez par ce trait :
» Enfin le Gouverneur de Manheim capitula; on
» lui accorda qu'il sortiroit enseignes déployées,
» avec tous les vains honneurs que l'on demande
» & que l'on obtient aisément quand on s'est mal
» défendu ». Ces traits naturels font un bel effet dans ces sortes d'ouvrages. Si elle fait des portraits, c'est toujours en peu de mots; elle dit avec une liberté polie le bien & le mal; & ce qu'il y a de hardi, ne tourne jamais vers la malignité; c'est la vérité qui fournit ses couleurs. Enfin il y a partout je ne sçais quoi d'agréable & de vif, qui attache & fait des impressions touchantes. Ajoûtez à cela les graces du stile, & cette urbanité que donne l'usage du beau monde. Vous sçavez à quel point Madame de la Fayette a possédé ces agrémens.

Si je ne m'étois borné à des réflexions générales, j'entrerois avec plaisir dans quelques détails. Au reste ne croyez pas qu'il s'agisse précisément de petites intrigues de Cour; il y a des choses curieuses & importantes. Lisez, par exemple, l'Histoire de l'infortune de Jacques II. Roi d'Angleterre; je ne pense pas que ce Prince ait jamais été mieux peint que par Madame de la Fayette. Voici quelques traits sur Racine qui ont plus de rapport au but que je me suis proposé dans ces lettres : » Madame de Main-
» tenon, dit-elle, pour divertir les filles de S.
» Cyr, fit faire une Comédie par Racine, le meil-
» leur poëte du tems, que l'on a tiré de sa poësie,
» où il étoit inimitable, pour en faire à son mal-
» heur, & celui de ceux qui ont le goût du Théâ-
» tre, un Historien très-imitable. Elle ordonna
» au Poëte de faire une Comédie, mais de choisir
» un sujet pieux : car à l'heure qu'il est, hors
» de la piété point de salut à la Cour, aussi-bien
» que dans l'autre monde. Racine choisit l'His-
» toire d'Ester & d'Assuerus, & fit des paroles
» pour la musique. Comme il est aussi bon Ac-
» teur qu'Auteur, il instruisit les petites filles;
» la musique étoit bonne; on fit un joli Théâtre
» & des changemens. Tout cela composa un pe-
» tit divertissement fort agréable pour les peti-
» tes filles de Madame de Maintenon; mais
» comme le prix des choses dépend ordinaire-
» ment des personnes qui les font ou qui les font
» faire, la place qu'occupe Madame de Mainte-
» non, fit dire à tous les gens qu'elle y mena,
» que jamais il n'y avoit rien eu de plus charmant;
» que la Comédie étoit supérieure à tout ce qui
» s'étoit jamais fait en ce genre là; & que les Ac-

trices,

» trices, même celles qui étoient transformées
» en Acteurs, jettoient de la poudre aux yeux
» de la Champ-Méslé, de la Raisin, de Baron
» & de Montfleury » &c. Remarquez, je vous prie, combien Madame de la Fayette sçait intéresser ses lecteurs aux plus petites choses.

Zaïde.

J'ai encore à vous parler, Madame, d'un autre ouvrage très-estimable de cette femme célebre. C'est le Roman de *Zaïde*, qui a toujours paru sous le nom de Segrais. Le sçavant M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, & l'ami particulier de Madame de la Fayette, a rendu à son véritable Auteur l'honneur de cette ingénieuse production.
» Madame de la Fayette, dit ce sçavant Prélat,
» négligea si fort la gloire qu'elle méritoit, qu'el-
» le laissa sa *Zaïde* paroître sous le nom de Se-
» grais; & lorsque j'eus rapporté cette anecdote,
» quelques amis de Segrais qui ne sçavoient pas
» la vérité, se plaignirent de ce trait, comme
» d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'étoit
» un fait dont j'avois été long-tems témoin ocu-
» laire; & c'est ce que je suis en état de prouver
» par plusieurs lettres de Madame de la Fayette,
» & par l'original du manuscrit de *Zaïde*, dont
» elle m'envoyoit les feuilles à mesure qu'elle
» les composoit. » J'ai vu peu d'ouvrages de ce genre, où l'imagination soit plus féconde, l'intérêt plus vif, le plan mieux concerté, le stile plus correct, le dénouement plus heureux.

Consalve fils de Nugnez Ferdinand, Comte de Castille, est contraint de quitter la Cour du Roi de Léon, après s'être vû trahi par le fils du Roi, Dom-Garcie son Protecteur, par Dom-Ramire son intime ami, & par Nugna-Bella, sa Maîtresse. Il arrive à l'extrémité de la Catalogne, à

dessein de s'embarquer sur le premier vaisseau qui fera voile pour une des Isles de la Grece. Mais conduit ou plutôt égaré par ses rêveries, il suit les bords de l'Ebre, jusques auprès de son embouchure. Il gagne un petit Port pour s'embarquer & se rendre à Tarragone. Comme il s'informoit à des Pêcheurs dans quel endroit il trouveroit des barques, un homme qui se promenoit sur le rivage de la mer, étonné de sa beauté & de sa bonne mine, lui adresse la parole ; & après l'avoir assuré qu'il n'auroit des barques que le lendemain, il lui offre d'aller se reposer dans une maison qu'il possédoit parmi des cabanes de Pêcheurs. Consalve surpris à son tour de l'air noble & majestueux qui régnoit dans l'extérieur de cet inconnu, le remercie & le suit dans sa retraite. Une égale affliction paroissoit accabler ces deux personnages.

Consalve tombe malade ; & les secours qu'il reçoit de l'inconnu le pénetrent d'admiration & de reconnoissance. Ils s'ouvrent enfin réciproquement leurs cœurs. Consalve apprend que son Hôte, qui se faisoit nommer Théodoric, s'appelloit Alphonse Ximenès, d'une des premieres familles de Navarre ; que ses malheurs l'avoient fait renoncer au monde, & chercher loin du commerce des hommes, un repos qu'il n'avoit pu trouver avec eux.

Un jour que Consalve se promenoit sur le bord de la mer, il apperçut sur le rivage les débris d'une chaloupe, & une femme magnifiquement habillée, étendue sur le sable & qui sembloit y avoir été jettée par la tempête. Il court vers cette femme, la releve ; mais quel est son étonnement, quand il voit au milieu des horreurs de la mort, une Dame de la plus grande beauté. Al-

phonse survient & l'aide à transporter cette femme dans leur demeure, où les secours la rappellent à la vie. Consalve ne cesse de l'admirer; il s'arrache avec peine d'auprès d'elle; ses malheurs passés occupent moins son esprit, que l'idée de cette belle Etrangere. Lorsqu'elle est en état de parler, il tâche de s'en faire entendre; & comme il voyoit que ses habits avoient quelque chose de ceux des Maures, il lui parle arabe qu'il sçavoit parfaitement; mais il a la douleur de voir qu'il n'est pas entendu. Il ne réussit pas mieux en faisant usage des Langues Espagnole & Italienne. Son embarras est extrême ainsi que sa curiosité.

Sur ces entrefaites des Pêcheurs amenent une autre femme qu'ils avoient aussi trouvée sur le bord de la mer, vêtue comme la premiere, & aussi magnifiquement habillée. Elles se reconnoissent; elles s'embrassent; elles se parlent dans une langue tout-à-fait inconnue à Consalve qui remarque seulement que la nouvelle venue donnoit à l'autre le nom de Zaïde, & que celle-ci nommoit sa compagne Felime: c'est tout ce qu'il en peut apprendre. Il passe la nuit sans dormir & avec beaucoup d'inquiétude; le lendemain, sans en sçavoir lui-même la cause, il quitte cette grande négligence où il étoit depuis sa retraite; enfin il s'apperçoit bientôt que l'amour a fait des progrès dans son cœur. Zaïde en paroissoit touchée, & faisoit entendre à Felime, que Consalve ressembloit à quelqu'un dont elle regrettoit la perte. » Je vous aime, belle Zaïde, disoit Consalve en la regardant; je vous aime, je vous adore; j'ai au moins le plaisir de vous le dire, & de ne pas attirer votre colere. Toutes vos actions me persuadent qu'on n'oseroit vous le déclarer sans vous

déplaire ; mais cet Amant que vous pleurez, vous a parlé ſans doute de ſon amour ; & vous vous êtes accoutumée à l'entendre : que d'un mot, belle Zaïde, vous m'éclairciriez de doutes ! »

Lorſqu'il lui parloit ainſi, elle ſe tournoit quelquefois vers Felime avec étonnement, & comme pour lui faire remarquer une reſſemblance dont elle étoit toujours plus ſurpriſe. Conſalve ſe perſuadoit de plus en plus qu'il avoit quelque rival ; il remarquoit cependant que les expreſſions de ſon amour ne déplaiſoient point à Zaïde. Comme elle ne pouvoit ſe faire entendre par ſes paroles, ce n'étoit quaſi que par ſes regards, qu'elle expliquoit à Conſalve une partie des choſes qu'elle lui vouloit dire ; mais il y avoit je ne ſçais quoi de ſi beau & de ſi paſſionné dans ſes regards, que Conſalve en étoit pénétré. » Belle Zaïde, di- » ſoit-il quelquefois, eſt-ce ainſi que vous regar- » dez ceux que vous n'aimez pas ! que réſervez- » vous donc pour cet heureux Amant, dont j'ai le » malheur de vous faire ſouvenir » !

Si Conſalve n'eut point été prévenu de cette penſée, il ne ſe fut pas cru ſi infortuné ; & les actions de Zaïde ne lui devoient pas perſuader qu'elle n'eût pour lui que de l'indifférence. » Un » jour qu'il l'avoit quittée pour quelque moment, » il alla ſe promener ſur le bord de la mer, & re- » vint enſuite auprès d'une fontaine qui étoit » dans le bois en un endroit agréable, où elle al- » loit aſſez ſouvent. Lorſqu'il s'en approcha, il en- » tendit quelque bruit ; & il vit, au travers des » arbres, Zaïde aſſiſe auprès de Felime. La ſur- » priſe que cauſa cette rencontre à Conſalve, » lui donna la même joie, que ſi le hazard l'eût ra- » mené auprès de Zaïde après une année d'ab-

» ſence. Il s'avança vers le lieu où elle étoit. Quoi-
» qu'il fit aſſez de bruit, elle parloit avec tant
» d'attention, qu'elle ne l'entendit point. Lorſ-
» qu'il fut devant elle, elle parut embarraſſée
» comme une perſonne qui venant de parler haut,
» craindroit qu'on n'eût entendu ce qu'elle avoit
» dit, & qui avoit oublié que Conſalve ne pou-
» voit l'entendre. L'émotion que lui avoit cauſée
» cette ſurpriſe, avoit en quelque ſorte augmen-
» té ſa beauté; & Conſalve, qui s'étoit aſſis au-
» près d'elle, ne pouvant plus être maître de lui-
» même, ſe jetta tout-d'un-coup à ſes genoux,
» & lui parla de ſes amours d'une maniere ſi
» paſſionnée, qu'il n'étoit pas néceſſaire d'en-
» tendre ſes paroles pour ſçavoir ce qu'elles vou-
» loient dire. Il parut à Conſalve qu'elle ne les
» entendoit que trop; elle rougit; & après avoir
» fait une action de la main qui ſembloit le re-
» pouſſer, elle ſe leva avec une civilité froide,
» comme pour le faire lever d'un lieu où il pour-
» roit être incommodé. Alphonſe paſſa dans l'al-
» lée en ce moment; & elle marcha vers lui ſans
» jetter les yeux ſur Conſalve. Voilà, dit-il en
» lui-même, la maniere dont on me traite quand
» on ne me regarde pas comme le portrait de
» mon rival. Vous tournez les yeux ſur moi, belle
» Zaïde, d'une maniere à charmer & à embrâſer
» tout le monde, lorſque mon viſage vous fait
» ſouvenir du ſien; mais ſi j'oſe vous témoigner
» que je vous aime, vous ne laiſſez pas ſeule-
» ment tomber ſur moi des regards de colere;
» vous me trouvez indigne d'être regardé. Si je
» pouvois au moins vous apprendre que je ſçais
» que vous pleurez un Amant, je me trouverois
» heureux; & j'avoue que ma jalouſie ſeroit ven-

» gée par le dépit que vous en auriez ».

Dans ces pensées il reprit le chemin du logis ; pour s'ôter du lieu où étoit Zaïde & pour être seul dans une galerie où il se promenoit quelquefois. Il y rêva long-tems aux moyens de faire entendre à Zaïde, qu'il la soupçonnoit d'en aimer un autre ; mais il étoit difficile d'en trouver ; & ce n'étoit pas une chose qui se pût faire comprendre sans paroles.

„ Après s'être lassé de rêver & de se promener, il voulut sortir de la Galerie, lorsqu'un Peintre qui travailloit à des Tableaux qu'Alphonse faisoit faire, le pria avec beaucoup d'empressement de regarder son ouvrage. Consalve s'arrêta à considérer ce qu'il faisoit. C'étoit un grand Tableau où Alphonse avoit voulu qu'il représentât la mer comme on la voyoit de ses fenêtres ; & pour rendre ce Tableau plus agréable, il y avoit fait peindre une tempête. Cette tempête fit souvenir Consalve du naufrage de Zaïde ; & lui mit dans l'esprit un moyen de lui faire connoître ce qu'il pensoit de son affliction. Il dit au Peintre qu'il falloit ajouter encore quelques figures dans son Tableau, & mettre sur un des rochers qui y étoient représentés, une jeune & belle personne penchée sur le corps d'un homme étendu sur le sable ; qu'il falloit qu'elle pleurât en le regardant ; qu'il y eût un autre homme à ses genoux qui essayât de l'ôter d'auprès de ce mort ; que cette belle personne, sans tourner les yeux du côté de celui qui lui parloit, le repoussât d'une main, & que de l'autre elle parût essuyer ses larmes. Le Peintre promit à Consalve de suivre sa pensée ; & lorsqu'elle

„ fut exécutée, il conduisit Zaïde dans la
„ Galerie, comme pour lui donner le diver-
„ tissement de voir travailler le Peintre. Il lui fit
„ remarquer cette jeune personne qui pleuroit
„ un homme mort; & lorsqu'il vit que ses yeux
„ y étoient attachés, & qu'il sembloit qu'elle
„ reconnut le rocher où elle alloit si souvent, il
„ prit le crayon du Peintre, & écrivit le nom de
„ Zaïde au dessus de cette belle personne, &
„ celui de Théodoric au-dessus de ce jeune
„ homme qui étoit à genoux. Zaïde qui lisoit ce
„ qu'écrivoit Consalve, rougit lorsqu'il eut ache-
„ vé; & après l'avoir regardé avec des yeux qui
„ témoignoient de la colere, elle prit un pinceau
„ & effaça entierement cet homme mort, qu'elle
„ jugea bien que Consalve l'accusoit de pleurer.
„ Quoiqu'il connût aisément qu'il avoit fâché
„ Zaïde, il ne laissa pas d'avoir une joie sensible
„ de lui voir effacer celui qu'il en croyoit aimé.

„ Consalve prend enfin la résolution de s'é-
„ claircir de son sort, & fait un voyage à
„ Tarragone pour y chercher quelque interprête
„ de la langue de Zaïde, & se faire expliquer
„ ce qu'il lui avoit entendu dire tant de fois:
„ il vient à bout de découvrir que c'étoit la
„ Langue grecque. Il se fait accompagner par un
„ Interprête, & retourne plein de joie & d'es-
„ pérance vers sa chere solitude. Quelle est sa
„ douleur, de n'y trouver que son ami Alphonse
„ qui lui raconte comment, le jour précédent,
„ Zaïde avoit été appellée du rivage de la mer,
„ par des gens qui montoient une barque; &
„ qu'elle avoit couru promptement à eux en se
„ précipitant dans les bras d'un de ces étran-
„ gers? Nouveau sujet de désespoir & de jalousie

„ pour l'infortuné Consalve. Où chercher Zaïde!
„ Quelle route suivre ! Il pouvoit croire qu'elle
„ étoit allée en Afrique, parce qu'il lui avoit
„ entendu prononcer souvent le nom de Thunis,
„ Ville maritime de cette partie du monde.
„ Mais quelle apparence de l'aller chercher dans
„ ce Pays barbare ! Il se détermine à ne la point
„ suivre ; mais la solitude n'avoit plus pour lui
„ de charme. Zaïde occupoit toutes ses pensées
„ & faisoit l'objet de tous ses regrets. Ennuyé
„ de la vie languissante qu'il menoit, il quitte
„ Alphonse pour aller ensevelir au loin sa dou-
„ leur. Il va coucher à Tortose ; mais le lende-
„ main il est reconnu par un Officier du Roi de
„ Léon, qui le fait arrêter & conduire à la Cour.
„ Consalve se regardoit comme une malheu-
„ reuse victime que la haine de ses ennemis
„ poursuivoit par-tout. Mais quelle est sa sur-
„ prise, quand au lieu des fers qu'il attendoit,
„ il se voit logé dans le Palais ; & que Dom
„ Garcie, son ancien protecteur, actuellement
„ Roi de Léon, lui apprend que sa sœur a été
„ élevée sur le Trône ; qu'il est vengé de l'in-
„ grat Dom Ramire, & de Nugna-Bella, son
„ infidele Maîtresse. Elevé au comble des hon-
„ neurs, Consalve ne paroît sensible qu'au sou-
„ venir de Zaïde. Cependant la guerre se déclare
„ entre le Roi de Cordoue & celui de Léon.
„ Dom Garcie donne le commandement de son
„ armée à son favori ; tous deux marchent con-
„ tre les Maures, les attaquent & les taillent
„ en piéces. La valeur de Consalve contribue
„ beaucoup à la victoire. Ce brave Guerrier est
„ chargé d'assiéger une Ville ennemie ; il la
„ prend, & marche vers le Château pour le som-

„ mer de se rendre. On lui dit que plusieurs
„ Dames Arabes s'y étoient retirées ; il entre
„ pour les saluer ; & le premier objet qui se
„ présente à ses yeux, c'est la belle Zaïde qui
„ lui parle en Espagnol, tandis que lui-même
„ lui parloit grec. Il a la satisfaction d'appren-
„ dre de cette belle personne, que c'est pour
„ lui, quoique sans aucune espérance, qu'elle a
„ étudié l'Espagnol. Pendant cette conversation,
„ des ordres du Roi de Léon obligent Consalve
„ de quitter Talavera ; c'est le nom de la Ville
„ prise ; il raconte son avanture à Dom Garcie
„ qui songe aux moyens de lui faire obtenir
„ Zaïde. Mais tandis que Consalve étoit ab-
„ sent, on l'informe qu'Alemir, Prince Maure,
„ Amant de Zaïde, a parlé près de Talavera, à
„ une femme dont on louoit beaucoup la beauté.
„ Consalve ne doute point que Zaïde profitant
„ de la liberté qu'il lui avoit laissée, n'eût assi-
„ gné un rendez-vous au Prince. Il se livre à
„ tous les transports de la jalousie ; mais il est
„ bientôt éclairci de son sort par un ami fidele
„ qu'il avoit à Talavera. Alamir, à la vérité
„ aimoit Zaïde ; mais il en étoit prodigieuse-
„ ment haï. C'étoit à Félime que ce Prince avoit
„ parlé pour lui demander sa protection auprès
„ de sa Maitresse ; & quant à cette ressemblance
„ dont on a parlé ci-dessus, c'est un portrait de
„ Consalve, tombé dans une guerre précédente,
„ entre les mains de Zulema, pere de Zaïde,
„ qui avoit causé l'étonnement de cette belle
„ personne. Un Astrologue avoit autrefois pré-
„ dit à Zulema, que sa fille étoit réservé à celui
„ de qui étoit ce portrait. Le Roi de Léon fait
„ demander Zaïde à son pere qui d'abord la

„ refuse ; mais qui sur la confrontation de Con-
„ salve avec son portrait, consent à la lui faire
„ épouser. Alamir étoit mort quelque tems au-
„ paravant des blessures qu'il avoit reçues en
„ combattant contre Consalve ; & Félime qui
„ aimoit tendrement ce Prince sans en être
„ aimée, ne lui avoit survécu que de quelques
„ jours. Ainsi rien ne s'oppose au bonheur de
„ Consalve, & Zulema embrasse la Religion
„ Chrétienne ; sa fille avoit été élevée en Chy-
„ pre dans la même Loi „.

Il me reste à vous parler, Madame, des épisodes du Roman de Zaïde ; comme cette lettre a déjà beaucoup d'étendue, je me bornerai à l'histoire d'Alphonse.

Il étoit fort distingué à la Cour de Navarre ; & sa Maison y occupoit les premieres charges. Convaincu de l'inconstance des femmes, son dessein étoit de n'en aimer aucune, lorsque son pere lui dit un jour, que Belasire, fille du Comte de Guevarre, étoit arrivée à la Cour ; que c'étoit un parti considérable & par son bien & par sa naissance, & qu'il eût fort souhaité de l'avoir pour belle-fille. Alphonse lui répondit qu'il faisoit un souhait inutile, & qu'il étoit résolu de ne s'engager jamais. Cependant il vit Belasire qui lui parut belle ; il lui parla ; une conformité de caractere & d'humeur la lui fit admirer & estimer. Cette belle fille n'avoit jamais aimé, & paroissoit disposée à ne former aucun lien. Cependant elle distinguoit Alphonse entre tous ceux qui la suivoient ; & sa conversation seule avoit pour elle des charmes secrets. L'Amour vient se mêler bientôt de la partie, & fait oublier à Belasire & à Alphonse leurs résolutions

Ils s'aiment tendrement. Mais par une bisarrerie singuliere, Alphonse qui lui avoit fait raconter souvent l'histoire de sa vie, devient jaloux du Comte de Lare, qui l'avoit aimée sans pouvoir s'en faire aimer lui-même. Le Comte de Lare étoit mort ; mais Alphonse, ingénieux à se tourmenter, ne pouvoit parler de cet Amant sans une extrême jalousie. Le caractere du jaloux Alphonse, & la maniere dont il est présenté, est sans contredit, Madame, le plus bel endroit du Roman de Zaïde ; j'ose assurer que vous lirez tout ce morceau avec plaisir. C'est Alphonse lui-même qui raconte son histoire.

„ Elle me nomma, dit-il, en parlant de Belasire, elle me nomma tous ceux qui l'avoient aimée ; elle me conta tout ce qu'ils avoient fait pour lui plaire : elle me dit que ceux qui avoient eu plus de persévérance, étoient ceux dont elle avoit eu plus d'éloignement ; & que le Comte de Lare, qui l'avoit aimée jusqu'à la mort, ne lui avoit jamais plû. Je ne sçais pourquoi, après ce qu'elle me disoit, j'eus plus de curiosité pour ce qui regardoit le Comte de Lare, que pour les autres : cette longue persévérance me frappa l'esprit ; je la priai de me redire encore tout ce qui s'étoit passé entr'eux : elle le fit ; & quoiqu'elle ne me dit rien qui me dût déplaire, je fus touché d'une espéce de jalousie. Je trouvai que si elle ne lui avoit pas témoigné de l'inclination, au moins lui avoit-elle témoigné beaucoup d'estime. Le soupçon m'entra dans l'esprit, qu'elle ne me disoit pas tous les sentimens qu'elle avoit eus pour lui : je ne voulus point lui témoigner ce que je pensois ; je me reti-

„ rai chez moi plus chagrin que de coutume ; „ je dormis peu, & je n'eus point de repos que „ je ne la visse le lendemain, & que je ne lui „ fisse encore raconter tout ce qu'elle m'avoit „ dit le jour précédent. Il étoit impossible qu'elle „ m'eût conté d'abord toutes les circonstances „ d'une passion qui avoit duré plusieurs années ; „ elle me dit des choses qu'elle ne m'avoit „ point encore dites ; je crus qu'elle avoit eu „ dessein de me les cacher : je lui fis mille ques- „ tions ; & je lui demandois à genoux de me „ répondre avec sincérité. Mais quand ce qu'elle „ me répondoit, étoit comme je le pouvois dési- „ rer, je croyois qu'elle ne me parloit ainsi „ que pour me plaire : si elle me disoit des „ choses un peu avantageuses pour le Comte de „ Lare, je croyois qu'elle m'en cachoit bien „ davantage ; enfin, la jalousie avec toutes les „ horreurs dont on la représente, se saisit de „ mon esprit. Je ne lui donnois plus de repos ; „ je ne pouvois plus lui témoigner ni passion, „ ni tendresse ; j'étois incapable de lui parler du „ Comte de Lare ; j'étois pourtant au désespoir „ de l'en faire souvenir, & de remettre dans sa „ mémoire tout ce qu'il avoit fait pour elle. Je „ résolvois de ne lui en plus parler ; mais je „ trouvois toujours que j'avois oublié de me „ faire expliquer quelque circonstance : & sitôt „ que j'avois commencé ce discours, c'étoit „ pour moi un labyrinte ; je n'en sortois plus ; „ & j'étois également désespéré de lui parler „ du Comte de Lare, ou de ne lui en parler „ pas.

„ Je passois les nuits entieres sans dormir ; „ Belasire ne me paroissoit plus la même per-

„ sonne. Quoi ! disois-je, c'est ce qui a fait le
„ charme de ma passion, que de croire que Be-
„ lasire n'a jamais rien aimé, & qu'elle n'a ja-
„ mais eu d'inclination pour personne; cependant
„ par tout ce qu'elle me dit elle-même, il faut
„ qu'elle n'ait pas eu d'aversion pour le Comte de
„ Lare. Elle lui a témoigné trop d'estime; &
„ elle l'a traité avec trop de civilité : si elle ne
„ l'avoit point aimé, elle l'auroit haï par la lon-
„ gue persécution qu'il lui a faite, & qu'il lui
„ a fait faire par ses parens. Non, disois-je,
„ Belasire, vous m'avez trompé; vous n'étiez
„ point telle que je vous ai crue; c'étoit com-
„ me une personne qui n'avoit jamais rien
„ aimé, que je vous ai adorée; c'étoit le fon-
„ dement de ma passion; je ne le trouve plus;
„ il est juste que je reprenne tout l'amour que
„ j'ai eu pour vous. Mais si elle me dit vrai,
„ reprenois-je, qu'elle injustice ne lui fais-je
„ point? Et quel mal ne me fais-je point à moi-
„ même, de m'ôter tout le plaisir que je trouvois
„ à être aimé d'elle?

„ Dans ces sentimens je prenois la résolution de
„ parler encore une fois à Belasire; il me sem-
„ bloit que je lui dirois mieux que je n'avois
„ fait, ce qui me donnoit de la peine, & que
„ je m'éclaircirois avec elle d'une maniere qui
„ ne me laisseroit plus de soupçon. Je faisois ce
„ que j'avois résolu, & je lui parlois; mais ce
„ n'étoit pas pour la derniere fois; & le lende-
„ main je reprenois le même discours avec plus
„ de chaleur que le jour précédent. Enfin Bela-
„ sire qui avoit eu jusqu'alors une patience &
„ une douceur admirable; qui avoit souffert tous
„ mes soupçons, & qui avoit travaillé à me les

» ôter, commença à se lasser de la continuation
» d'une jalousie si violente & si mal fondée.
» Alphonse, me dit-elle un jour, je vois bien
» que le caprice que vous avez dans l'esprit, va
» détruire la passion que vous aviez pour moi ;
» mais il faut que vous sçachiez aussi qu'elle
» détruira infailliblement celle que j'ai pour
» vous. Considérez, je vous en conjure, sur quoi
» vous me tourmentez, & sur quoi vous vous
» tourmentez vous-même : sur un homme mort,
» que vous ne sçauriez croire que j'aie aimé,
« puisque je ne l'ai pas épousé : car si je l'avois
» aimé, mes parens vouloient notre mariage,
» & rien ne s'y opposoit. Il est vrai, Madame,
» lui répondis-je, je suis jaloux d'un mort, &
» c'est ce qui me désespere : si le Comte de Lare
» étoit vivant, je jugerois par la maniere dont
» vous seriez ensemble, de celle dont vous y
» auriez été ; & ce que vous faites pour moi,
» me convaincroit que vous ne l'aimeriez pas.
» J'aurois le plaisir en vous épousant de lui ôter
» l'espérance que vous lui aviez donnée, quoi-
» que vous me puissiez dire : mais il est mort,
» & il est peut-être mort persuadé que vous
» l'auriez aimé s'il avoit vécu. Ah ! Madame,
» je ne sçaurois être heureux, toutes les fois
» que je penserai qu'un autre que moi à pû se
» flatter d'être aimé de vous. Mais, Alphonse,
» me dit-elle encore, si je l'avois aimé, pourquoi
» ne l'aurois-je pas épousé ? Parce que vous ne
» l'avez pas assez aimé, Madame, lui répliquai-
» je, & que la répugnance que vous aviez au
» mariage, ne pouvoit être surmontée par une
» inclination médiocre ; je sçais bien que vous
» m'aimez davantage que vous n'avez aimé le

» Comte de Lare ; mais pour peu que vous l'ayez
» aimé, tout mon bonheur est détruit ; je ne suis
» plus le seul homme qui vous ait plû ; je ne
» suis plus le premier qui vous ait fait connoître
» l'Amour ; votre cœur a été touché par d'autres
» sentimens que ceux que je lui ai donnés. En-
» fin, Madame, ce n'est plus ce qui m'avoit
» rendu le plus heureux des hommes du mon-
» de ; & vous ne me paroissez plus du même
» prix dont je vous ai trouvée d'abord. Mais,
» Alphonse, me dit-elle, comment avez-vous
» pû vivre en repos avec celles que vous avez
» aimées ? Je voudrois bien sçavoir si vous avez
» trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais senti
» de passion ? Je ne l'y cherchois pas, Madame,
» lui répliquai-je, & je n'avois pas espéré de l'y
» trouver : je ne les avois pas regardées com-
» me des personnes incapables d'en aimer d'au-
» tres que moi ; je m'étois contenté de croire
» qu'elles m'aimoient beaucoup plus que tout
» ce qu'elles avoient aimé ; mais pour vous,
» Madame, ce n'est pas de même ; je vous ai
» toujours regardée comme une personne au-
» dessus de l'amour, & qui ne l'auroit jamais
» connu sans moi ; je me suis trouvé heureux
» & glorieux tout ensemhle d'avoir pû faire une
» conquête si extraordinaire : par pitié ne me
» laissez plus dans l'incertitude où je suis ; si
» vous m'avez caché quelque chose sur le Comte
» de Lare, avouez le moi ; le mérite de l'aveu,
» & votre sincérité me consoleront peut-être de
» ce que vous m'avouerez : éclaircissez mes soup-
» çons, & ne me laissez pas vous donner un plus
» grand prix que je ne dois, ou moindre que
» vous ne méritez. Si vous n'aviez point perdu

» la raison, me dit Belasire, vous verriez-bien
» que puisque je ne vous ai pas persuadé, je
» ne vous persuaderai pas : mais si je pouvois
» ajouter quelque chose à ce que je vous ai déjà
» dit, ce ne seroit qu'une marque infaillible que
« je n'ai pas eu d'inclination pour le Comte
» de Lare, & de vous en assurer comme je fais.
» Si je l'avois aimé, il n'y auroit rien qui pût
» me le faire désavouer; je croirois faire un
» crime de renoncer à des sentimens que j'au-
» rois eus pour un homme mort qui les auroit
» mérités : ainsi, Alphonse, soyez assuré que
» je n'en ai point eu qui vous puisse déplaire.
» Persuadez-le moi donc, Madame, m'écriai-
» je ; dites-le moi mille fois de suite, écrivez-
» le moi; enfin, redonnez-moi le plaisir de vous
» aimer comme je faisois; & sur-tout pardon-
» nez-moi le tourment que je vous donne. Je
» me fais plus de mal qu'à vous; & si l'état où
» je suis se pouvoit racheter, je le racheterois
» par la perte de ma vie.

» Ces dernieres paroles firent de l'impression
» sur Belasire; elle vit bien qu'en effet je n'é-
» tois pas le maître de mes sentimens; elle me
» promit d'écrire tout ce qu'elle avoit pensé, &
» tout ce qu'elle avoit fait pour le Comte de
» Lare : & quoique ce fussent des choses qu'elle
» m'avoit déjà dites mille fois, j'eus du plaisir
» de m'imaginer que je les verrois écrites de sa
» main. Le jour suivant elle m'envoya ce qu'elle
» m'avoit promis; j'y trouvai une narration fort
» exacte de ce que le Comte de Lare avoit fait
» pour lui plaire, & de tout ce qu'elle avoit fait
» pour le guérir de sa passion, avec toutes les
» raisons qui pouvoient me persuader que ce
qu'elle

» qu'elle me disoit étoit véritable. Cette narra-
» tion étoit faite d'une maniere qui devoit me
» guérir de tous mes caprices ; mais elle fit un
» effet contraire. Je commençai par être en co-
» lere contre moi-même, d'avoir obligé Belasire
» à employer tant de tems à penser au Comte
» de Lare : les endroits de son récit où elle en-
» troit dans le détail, m'étoient insupportables ;
» je trouvois qu'elle avoit bien de la mémoire
» pour les actions d'un homme qui lui avoit été in-
» différent : ceux qu'elle avoit passés légérement,
» me persuadoient qu'il y avoit des choses qu'el-
» le ne m'avoit osé dire : enfin je fis du poison
» de tout ; & je vins voir Belasire plus désespéré
» & plus en colere que je ne l'avois jamais été.
» Elle, qui sçavoit combien j'avois sujet d'être
» satisfait, fut offensée de me voir si injuste ;
» elle me le fit connoître avec plus de force
» qu'elle ne l'avoit encore fait ; je m'excusai le
» mieux que je pus, tout en colere que j'étois :
» je voyois bien que j'avois tort ; mais il ne dé-
» pendoit pas de moi d'être raisonnable. Je lui
» dis que ma grande délicatesse sur les sentimens
» qu'elle avoit eus pour le Comte de Lare,
» étoit une marque de la passion & de l'estime
» que j'avois pour elle, & que ce n'étoit que
» par le prix infini que je donnois à son cœur,
» que je craignois si fort qu'un autre n'en eût
» touché la moindre partie : enfin je dis tout ce
» que je pûs m'imaginer pour rendre ma jalousie
» plus excusable. Belasire n'approuva point mes
» raisons. Elle me dit que de légers chagrins
» pouvoient être produits par ce que je lui venois
» de dire ; mais qu'un caprice si long ne pou-
» voit venir que du défaut & du déréglement

» de mon humeur ; que je lui faisois peur pour
» la suite de sa vie ; & que si je continuois, elle
» seroit obligée de changer de sentimens.
» Ces menaces me firent trembler ; je me
» jettai à ses genoux ; je l'assurai que je ne lui
» parlerois plus de mon chagrin ; & je crus moi-
» même en pouvoir être le maître ; mais ce ne
» fut que pour quelques jours. Je recommençai
» bientôt à la tourmenter ; je lui redemandai
» souvent pardon : mais souvent aussi je lui fis
» voir que je croyois toujours qu'elle avoit aimé
» le Comte de Lare, & que cette pensée me
» rendoit éternellement malheureux.

Alphonse avoit pour ami un nommé Dom Manrique, auquel il confia le secret de son amour & de sa jalousie. Ce Dom Manrique aimoit ailleurs, & parconséquent étoit propre à la confidence d'Alphonse. Mais bientôt celui-ci le regarde avec froideur, & s'imagine qu'il en est trahi auprès de Belasire. Cette belle personne qui se flattoit d'avoir un peu guéri son Amant de sa jalousie pour le Comte de Lare, retombe dans de nouveaux chagrins en apprenant qu'il est jaloux de Dom Manrique. Après avoir employé tous les remedes imaginables pour rappeller dans l'esprit d'Alphonse sa raison égarée, elle lui déclare qu'elle ne veut plus le voir, & lui fait constamment refuser sa porte. Quelque tems s'étant écoulé, Alphonse se repent de ses folles imaginations ; il veut regagner le cœur de sa Maitresse, & va passer toutes les nuits sous ses fenêtres à soupirer. Il étoit toujours jaloux : une nuit en se retirant il entend du bruit ; il arrête, l'épée à la main, une personne qui paroissoit

se cacher ; c'étoit Dom Manrique. Furieux, il l'attaque & le tue : les dernieres paroles de cet ami mourant lui apprennent que le hazard l'avoit fait passer auprès de la maison de Belasire, & qu'il étoit innocent de ce dont Alphonse le soupçonnoit. Le bruit de cette mort se répand à la Cour, & cause à Belasire la plus vive douleur, de voir sa réputation exposée par la jalousie persévérante d'Alphonse. Elle lui écrit qu'elle n'a jamais aimé que lui ; qu'elle l'aime encore ; mais que ne pouvant être que malheureuse en écoutant cette passion, elle s'arrache au monde, & lui dit adieu pour jamais. L'Ecuyer qui remet cette lettre à Alphonse, lui apprend que sa Maîtresse est entrée dans un Couvent. Il y vole avec le pere de Belasire ; mais leurs efforts sont inutiles. Au bout de l'année d'épreuve, elle prend le voile ; & Alphonse désespéré quitte la Navarre & va pleurer ses malheurs dans la retraite.

Nous avons une Comédie du Jaloux, dont l'Auteur, M. Bret, a pris le sujet, le caractere, & plusieurs scènes dans ce Roman.

Je craindrois de me répéter, Madame, en donnant ici de nouveaux éloges à Mad^e. de la Fayette ; ce que vous en avez lû suffit pour vous donner la plus grande idée de cet illustre & célebre Auteur.

Je suis, &c.

LETTRE XXV.

VOus aimez les vers, Madame, & vous voulez que je vous parle des femmes qui se sont le plus distinguées dans ce genre d'écrire. Les Œuvres de Madame des Houlieres se trouvent précisément sous mes yeux ; c'est par elles que je vais commencer.

1633. Fille de Melchior du Ligier, Seigneur de la Garde, & Chevalier de l'Ordre du Roi, elle naquit à Paris vers l'an 1633. De la beauté, une taille au-dessus de la médiocre, des manieres nobles & prévenantes, quelquefois un enjouement plein de vivacité, quelquefois du penchant à cette mélancolie douce, qui n'est pas ennemie des plaisirs, telles étoient les qualités que Madame des Houlieres avoit reçues de la nature. Etant très-jeune elle apprit le Latin, l'Italien, l'Espagnol ; & son inclination pour la poësie se manifesta de très-bonne heure.

Vie de Madame des Houlieres.

En 1651, elle épousa Guillaume de la Fon de Bois-Guérin, Seigneur des Houlieres, Gentilhomme de Poitou. Le Prince de Condé n'ayant voulu se prêter à aucune conciliation, durant les troubles qui arriverent dans la Province de Guyenne, se retira avec ses troupes sur la frontiere de Champagne ; & M. des Houlieres, qui étoit attaché à ce Prince, fut obligé de l'y rejoindre, & de quitter sa femme peu de tems après son mariage. M. le Prince ayant pris Rocroi le 29 Septembre 1653, au nom du Roi d'Espagne, la majorité en fut donnée à M. des Houlieres ; &

ſa femme alla s'y établir. Cependant ſon mari étoit obligé par état, à des dépenſes conſidérables : ſes biens en France étoient ſaiſis ; & ſes payemens étoient retenus à Bruxelles. Madame des Houlieres préſenta pluſieurs requêtes, auxquelles on ne répondit point. Elle s'en plaignit ; on lui fit un crime de ſes plaintes ; elle fut arrêtée, & conduite, comme priſonniere d'Etat, au Château de Vilverden, à deux lieues de Bruxelles. M. des Houlieres alors abſent, ſe rendit dans cette derniere Ville pour ſolliciter la liberté de ſa femme; & voyant qu'il n'étoit point écouté, il alla à Vilverden avec quelques ſoldats, s'introduiſit dans la Fortereſſe, délivra ſa femme, & prit avec elle la route de France. Le Roi alors offroit une amniſtie ; ils en profiterent. M. des Houlieres chercha de l'emploi dans le ſervice ; & Madame des Houlieres ſuivit ſon goût pour la poëſie. Elle a fait des apothéoſes, des balades, des caprices, des chanſons, des déclarations, des dialogues, des églogues, des élégies, des épigrammes, des épitres, des lettres, des billets, des idylles, des invitations, des madrigaux, des odes, des portraits, des réfléxions, des rondeaux, des ſonges, des ſonnets, des Stances & des Tragédies. Ses idylles ſont les pieces que l'on vante le plus ; vous en jugerez par vous-même ; en voici une intitulée *les Fleurs* ; c'eſt la premiere qui me tombe ſous la main. Poéſies de Mad. des Houlieres.

Que votre éclat eſt peu durable,
Charmantes fleurs, l'honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence & finit vos deſtins ;
Et le ſort le plus favorable
Ne vous laiſſe briller que deux ou trois matins.

Ah! consolez-vous en, Jonquilles, Tubéreuses,
Vous vivez peu de jours; mais vous vivez heureuses:
Les médisans, ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le Printems fait naître entre Zéphire & vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous, il folâtre sans cesse,
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque plein d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime,
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître;
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître;
Tristes réflexions! inutiles souhaits!
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais.
Un redoutable instant nous détruit sans réserve;
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir:
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans un profond repos
D'où nous a tirés la nature;
Dans cette affreuse nuit, qui confond les héros
Avec le lâche & le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles Loix,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux!

Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connoît les miseres humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins ;
Et nous ne vous portons envie,
Que par où nous devons vous envier le moins.

Cette idylle, Madame, est écrite avec facilité ; les vers en sont agréables ; & l'on y reconnoît ce sentiment doux & affectueux, dont Madame des Houlieres a rempli ses poësies. Peut-être auroit-elle tiré de cette piece une morale plus étendue, plus solide & plus vraie, si elle eut comparé l'homme naissant à la fleur qui vient d'éclore ; un souffle les altére & les détruit l'un & l'autre ; nos jardins sont l'image de la vie.

Une autre idylle, fort estimée, de Madame des Houlieres, est intitulée *les Oiseaux*.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais ;
Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;
Et dans leurs humides Palais
L'hyver ne retient plus les Nayades Captives.
Les Bergers accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger, foulent l'herbe naissante ;
Les Troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits :
Mille & mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois ;

Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.
Quel Dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux!
Quel Dieu les embellit! Le plus petit des Dieux
Fait seul tant de métamorphoses!
Il fournit au Printems tout ce qu'il a d'appas;
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses;
Il est l'ame de l'Univers;
Comme il triomphe des hyvers,
Qui désolent nos champs, par une rude guerre;
D'un cœur indifférent, il bannit les froideurs;
L'indifférence est pour les cœurs,
Ce que l'hyver est pour la terre.
Que nous servent, hélas! de si douces leçons?
Tous les ans la nature envain les renouvelle.
Loin de la croire, à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contr'elle.
Nous aimons mieux, par un bisarre choix,
Ingrats esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premieres Loix.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux qui me charmez!
Voulez-vous aimer? vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il? vous passez dans un autre.
On ne connoît chez vous, ni vertus ni défauts:
Vous paroissez toujours sous le même plumage;
Et jamais dans les bois on n'a vû les Corbeaux
Des Rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincere langage,
Il n'est de liberté, que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austere bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains;

Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laiſſe voir que l'apparence.
Contre nos trahiſons la nature en courroux
Ne nous donne plus rien ſans peine.
Nous cultivons les vergers & la plaine ;
Tandis, petits oiſeaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend, ſont la ſeule infortune
Que vous avez à redouter :
Cette crainte nous eſt commune :
Sur notre liberté chacun veut attenter :
Par des dehors trompeurs on tâche à nous ſurprendre.
Hélas ! pauvres petits oiſeaux,
Des ruſes du Chaſſeur ſongez à vous défendre !
Vivre dans la contrainte eſt le plus grand des maux.

Je ne ſçais ſi vous ſerez de mon avis, Madame : j'aime beaucoup mieux cette derniere idylle, que celle des fleurs : la morale en eſt plus juſte, plus naturelle, plus profonde, plus claire.

Je crois que vous attendez avec impatience que je vous parle de cette fameuſe idylle des *moutons*, la plus connue, la plus eſtimée de toutes les pieces de Madame des Houlieres. Je ne doute pas même que vous ne la ſçachiez par cœur ; car tel qui n'a jamais entendu le nom de cette femme célebre, a récité cent fois cette ingénieuſe idylle.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paiſſez dans nos champs, ſans ſouci, ſans allarmes ;
Auſſitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes :
Vous ne formez jamais d'inutiles déſirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour ſuit la nature ;
Sans reſſentir ſes maux, vous avez ſes plaiſirs.

L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage ;
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux ;
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remede ;
Un peu de vin la trouble ; un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante & sévere,
Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups cruels & ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle chimere,
Nous devons craindre de nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit & de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux, plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux & nous, passerons comme un songe.
Il n'est, dans ce vaste Univers,

Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses, ici bas, la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans regle & sans science:
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux, & plus sages que nous.

Toutes les réfléxions que faisoit Madame des Houlieres sur elle-même, sur nos passions, sur les divers événemens de la vie, elle les mettoit en vers; & il nous reste d'elle plusieurs pensées détachées, parmi lesquelles j'ai choisi celles que vous allez lire.

On cherche avec ardeur une médaille antique:
D'un buste, d'un tableau, le tems hausse le prix:
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
Et pour notre vieillesse, on n'a que du mépris.



De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu;
Des différens pays les mœurs, la politique,
La cause des frimâts, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême;
Et sur tant de choses sçavant,
Tu ne te connois pas toi-même.



Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?

A l'examiner, il n'eſt rien
Qui cauſe tant de chagrin qu'elle.
Je ſçais que ſur les cœurs ſes droits ſont abſolus;
Que tant qu'on eſt belle, on fait naître
Des deſirs, des tranſports & des ſoins aſſidus :
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-tems à ne l'être plus.

❧

L'amour propre eſt, hélas! le plus ſot des amours;
Cependant, des erreurs il eſt la plus commune :
Quelque puiſſant qu'on ſoit en richeſſe, en crédit,
Quelque mauvais ſuccès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

❧

On croit être devenu ſage
Quand, après avoir vû plus de cinquante fois,
Tomber le renaiſſant feuillage,
On quitte des plaiſirs le dangéreux uſage;
On s'abuſe : d'un libre choix,
Un tel retour n'eſt point l'ouvrage;
Et ce n'eſt que l'orgueil, dont l'homme eſt revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au ſecours de la vertu,
Ce qu'on doit au ſecours de l'âge.

❧

Les plaiſirs ſont amers d'abord qu'on en abuſe.
Il eſt bon de jouer un peu;
Mais il faut ſeulement que le jeu nous amuſe.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;

Et d'ailleurs, il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe,
D'être fort honnête-homme, & de jouer gros jeu.
Le deſir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangéreux aiguillon :
Souvent, quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,
On commence par être dupe ;
On finit par être fripon.



Une des plus jolies Pieces, à mon gré, de Madame des Houlieres, eſt celle qu'elle adreſſe à ſes enfans, ſous le titre de vers allégoriques.

Dans ces prés fleuris
Qu'arroſe la Seine,
Cherchez qui vous mene,
Mes cheres Brebis.
J'ai fait pour vous rendre
Le deſtin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre.
Mais ſon long courroux
Détruit, empoiſonne
Tous mes ſoins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des Loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable Troupeau !
Vous, de ce hameau
L'honneur & la joie.
Vous, qui, gras & beau,
Me donniez ſans ceſſe,
Sur l'herbette épaiſſe,

Un plaisir nouveau.
Que je vous regrette !
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis;
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes ;
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours ;
Brebis innocentes,
Brebis mes amours !
Que Pan vous défende ;
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, Brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoins
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des Pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages,

J'en conserverai
Tant que je vivrai,
La douce mémoire;
Et que mes chansons
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux,
Où vif, & pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits & les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure;
Jusqu'en ces climats,
Où sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer, dans l'Onde,
Ses feux amortis.

Quelle aisance, Madame! Quelle facilité, quelle mollesse dans ces vers! Vous en trouverez beaucoup aussi dans les Églogues de notre Auteur: je vous en envoye une; je crois que vous serez contente de sa maniere d'écrire en ce genre.

Assise au bord de la Seine,
Sur le penchant d'un coteau,
La Bergere Célimene
Laisse paître son Troupeau.
Il descend dans la prairie,
Sans qu'elle daigne songer
Que le Loup pourra manger
Sa Brebis la plus chérie.

Le souvenir d'un Berger
Que la forune cruelle
Force à vivre, éloigné d'elle,
Dans un climat étranger,
Cause la douleur mortelle
Qui lui fait tout négliger.
Tantôt, cédant à la force
De ses amoureux transports,
Elle grave sur l'écorce
Des arbrisseaux de ces bords :
Puisse durer, puisse croître
L'ardeur de mon jeune Amant,
Comme feront, sur ce hêtre,
Ces marques de mon tourment.
Tantôt mêlant, sur le sable,
Le nom d'Achante & le sien,
Elle trouve insupportable,
Qu'un zéphir impitoyable
En passant ne laisse rien.
Quelle cruelle avanture,
Dit-elle, avec un soupir!
Si ce que fait le Zéphir,
M'est un véritable augure
Que de si tendres amours,
Ne dureront pas toujours;
Je briserois la musette
Que me laissa l'imposteur ;
Et du fer de ma houlette,
Je me percerois le cœur.
A ces mots, elle repasse
Dans son esprit allarmé,
L'air, les traits, l'esprit, la grace,
De ce Berger trop aimé.

Les

Les oiseaux de ce bocage
Se taisent, pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau Berger qui l'engage :
Ils voudroient le répéter ;
Mais leur plus tendre ramage
Ne la sçauroit imiter.
Jamais cette triste Amante
Ne voit, sur l'herbe naissante,
Folâtrer d'heureux Amans,
Qu'elle ne se représente
Combien l'absence d'Achante
Lui vole de doux momens.
Jamais les Bergers ne viennent
De ces bords délicieux
Où les destins les retiennent,
Que son amour curieux
Ne s'informe si ces lieux
Ont des Nymphes assez belles,
Pour faire des infideles.
Enfin, mille fois le jour
Elle veut, elle appréhende
Tout ce que craint & demande
Le plus violent amour.
Qu'on doit plaindre une Bergere
Si facile à s'allarmer !
Pourquoi, du plaisir d'aimer
Faut-il se faire une affaire ?
Quels Bergers en font autant
Dans l'ingrat siécle où nous sommes ?
Achante qu'elle aime tant,
Est peut-être un inconstant
Comme tous les autres hommes.

Si j'avois à vous parler, Madame, de quelque Philosophe profond, de quelque Métaphysicien subtil, je développerois leurs principes, leurs sentences, leurs maximes; & pour vous les rendre plus clairs, je les dépouillerois de toutes les phrases qui les entourent; mais je vous entretiens d'une femme, dont la morale douce, dont la philosophie simple & naturelle, sont répandues sans prétention, sur le plus grand nombre de ses ouvrages: ce n'est donc qu'en vous citant quelques-unes de ses pieces dans différens genres, que je puis vous faire connoître son esprit. Vous en avez vu assez, jusqu'ici, pour lui rendre justice: mais vous sentez, comme moi, sans doute, que les matieres élevées n'étoient pas faites pour Madame Déshoulieres. Elle avoit le stile & l'expression propres pour l'Ydille, l'Eglogue, la Chanson; mais trop foible, lorsqu'elle vouloit sortir du genre auquel la nature l'avoit, pour ainsi dire, condamnée, Madame des Houlieres a voulu forcer son talent, & essayer de s'exercer dans le Tragique. Flattée du succès de ses petits ouvrages, elle entreprit de travailler pour le Théâtre; ce n'étoit point son genre; sa Tragédie de *Genseric* fut critiquée; & un inconnu composa un sonnet que je rapporterai, quand j'aurai exposé le sujet de cette Tragédie.

Genseric, Roi des Vandales & d'Afrique, a porté le carnage & la désolation dans le sein de Rome même: il a massacré l'Empereur, & emmené en captivité, l'Impératrice Eudoxe, & sa fille. Ce même Genseric a deux fils, Trasimond & Huneric. Ce dernier étoit promis en mariage à Sophronie, fille du Comte Boniface, autrefois Gouverneur d'Afrique: mais Sophronie conçoit

pour Trasimond la passion la plus vive : Trasimond de son côté n'y répond pas, & devient amoureux d'Eudoxe, fille de l'ennemi de son pere. Voilà, Madame, quel est le fond de cette Tragédie ; sur laquelle je vous ai promis un sonnet ; qui est la critique de la piece.

La jeune Eudoxe est une bonne enfant ;
La vieille Eudoxe, une grande Diablesse.
Genseric est un Roi fourbe & méchant,
Digne héros d'une méchante piéce.
Pour Trasimond ; c'est un grand innocent ;
Et Sophronie en vain pour lui s'empresse.
Huneric est un homme indifférent ;
Qui, comme on veut, & la prend & la laisse.
Sur tout cela le sujet est traité
Dieu sçait comment. Auteur de qualité,
Vous vous cachez, en donnant cet ouvrage.
C'est fort bien fait de se cacher ainsi ;
Mais pour agir en personne bien sage,
Il nous falloit cacher la piece aussi.

Ce n'est pas là ; Madame, la seule mortification de cet espece, qu'ait éprouvée Madame des Houlieres. Elle avoit fait une Idylle sur la naissance de M. le Duc de Bourgogne, Petit-fils de Louis XIV ; elle avoit composé des vers à la louange de son chien & de sa chatte. Quelqu'un faisant allusion à ces diverses productions, répandit dans le monde l'Epigramme suivante :

Pour immortaliser l'enfant qui vient de naître,
Et qui gouvernera, dans soixante ans peut-être,
La des Houliere a fait cent vers, tant mal que bien ;

Que lui donnera-t-on pour un ſi long ouvrage ?
Si j'en étois cru, ma foi, rien.
Pour immortaliſer & ſa chatte & ſon chien,
Elle en a fait bien davantage.

Malgré ces plaiſanteries, Madame des Houlieres obtint une penſion. Son mari étoit revenu auprès d'elle : il y vécut tranquille juſqu'à ſa mort arrivée en 1695. Attaquée d'un cancer qui la tourmentoit depuis long-tems, elle mourut l'année ſuivante, & fut enterrée dans l'Egliſe de S. Roch.

Pour revenir à ſes ouvrages, Madame des Houlieres s'exerça dans le genre de l'Ode, & n'y réuſſit pas plus que dans la Tragédie. Vous me permettrez, Madame, d'uſer ici de la même réſerve, qu'à l'égard de Genſeric, & pour l'honneur de Madame des Houlieres, de ne citer aucune de ſes Odes, quoiqu'imprimées dans le recueil de ſes Œuvres. Suivons-là plutôt dans ces prairies émaillées de fleurs, au bord de cette onde qui arroſe le gazon, & à qui elle dit :

Ruiſſeau, nous paroiſſons avoir le même ſort ;
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la Mer, nous à la mort.
Mais hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre courſe & la nôtre !
Vous vous abandonnez, ſans remords, ſans terreur,
A votre pente naturelle ;
Point de Loi parmi vous ne la rend criminelle :
La vieilleſſe, chez vous, n'a rien qui faſſe horreur.
Près de la fin de votre courſe,
Vous êtes plus fort & plus beau,

Que vous n'êtes à votre source.
Vous retrouvez toujours quelqu'agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraicheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas.
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris
Coule votre onde toujours pure :
Mille & mille poissons, dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.
Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure?
Hélas! votre sort est si doux!
Taisez-vous, ruisseau; c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir, ou l'infortune.
Elles déchirent nuit & jour,
Les cœurs dont elles sont maîtresses;
Mais de ces fatales foiblesses
La plus à craindre, c'est l'amour.
Ses douceurs même sont cruelles.
Elles sont cependant l'objet de tous les vœux.
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux!
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infideles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,

Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde ;
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus,
A ce que vous voulez, jamais il ne s'oppose ;
Dans votre sein il cherche à s'abîmer :
Vous & lui, jusques à la Mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.

. . . .

Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille & doux,
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point des biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits,
Qu'inventa notre orgueil, pour masquer nos miseres :
C'est lui seul qui nous dit, que par un juste choix,
Le Ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs Loix.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans, plutôt que leurs Rois.
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature,
En vous forçant de jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir !
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes ?
Mais hélas ! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent, qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je ? où va me conduire
La pitié des rigueurs, dont contre eux nous usons ?

Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons ?
Non, pour l'orgueil & pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas! on n'a plus rien à craindre;
Les vices n'ont plus de Censeurs:
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs:
Sçavoir vivre, c'est sçavoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise:
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bisarre nature a mise;
Aucun défaut ne s'y déguise;
Aux Rois, comme aux Bergers, vous les reprochez tous.
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidele cristal;
On évite de même un ami trop sincere:
Ce déplorable goût est le goût général.
Les leçons font rougir; personne ne les souffre:
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misere & de vanité,
Je me perds; & plus j'envisage
La foiblesse de l'homme & sa malignité;
Et moins de la Divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseaux, courez; fuyez-nous; reportez
Vos ondes dans le sein des Mers dont vous sortez;
Tandis que pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujetis,
Nous irons reporter la vie infortunée

Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant, d'où nous sommes sortis.

Je reconnois Madame des Houlieres dans les pieces de ce genre, qui ne demandent que ce ton simple que la nature lui avoit donné, cette philosophie douce dont son ame étoit remplie. Je ne vous ai point encore parlé de ses balades. Ces sortes de pieces étoient alors fort en honneur. On a beaucoup cité celle qui suit.

A caution tous Amans sont sujets :
Cette maxime en ma tête est écrite :
Point n'ai de foi pour leurs tourmens secrets ;
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau benite.
Dans cœur humain probité plus n'habite ;
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'Astuce au monde fut venue :
Mais pour d'effets, la mode en est perdue ;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches Atours, Table, nombreux Valets
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite ;
Si des Amans soumis, constans, discrets
Il est encor, la troupe en est petite :
Amour d'un mois, est amour décrépite.
Amans brutaux sont les plus applaudis.
Soupirs & pleurs feroient passer pour grue ;
Faveur est dite aussitôt qu'obtenue ;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets ;
Les Jouvenceaux, cette engeance maudite,

Fait bande à part près des plus doux objets :
D'être indolent chacun se félicite.
Nul en amour ne daigne être hipocrite ;
Ou si par fois, un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse & s'habitue,
Don de merci seul il n'a pas en vûe :
On n'aime plus comme on aimoit jadis.



Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux folles se débite.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets ;
Quand il fut vieux, le Diable fut hermite ;
Mais rien chez eux à tendresse n'invite :
Par maints hyvers désirs sont refroidis.
Par maux fréquens l'humeur devient bourrue,
Quand une fois on a tête chenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.



Lorsque cette balade parut, on fit à Madame des Houlieres une réponse qui ne se trouve point dans le Recueil de ses Œuvres, mais que je me rappelle d'avoir lue dans un des Mercures du tems, & que vous ne serez pas fâchée de retrourver ici.

On n'aime plus comme on aimoit jadis ;
J'en demeure d'accord, charmante des Houlieres ;
Mais si chaque beauté possédoit vos lumieres,
On reverroit bientôt le siècle d'Amadis.
Le bon goût, la délicatesse,
Le sçavoir & la politesse
Regnent partout dans vos écrits.
Quel cœur ne seroit point épris,

Voyant avec quelle finesse
Vous sçavez parler de tendresse !
Rien n'égale vos tendres dits.
Si comme vous, toutes les femmes
Avoient l'art de toucher les ames,
On aimeroit bientôt comme on aimoit jadis.

Madame des Houlieres a fait de jolies chansons : son style convenoit à ce genre malheureusement trop négligé aujourd'hui. Je ne vous en citerai qu'une.

Tandis que vous êtes belles,
Des cœurs soumis & fidéles,
Ecoutez les doux soupirs :
Riez, charmante jeunesse,
Des leçons que fait sans cesse,
Contre les tendres desirs
La raison, aux airs séveres.
Eh ! Sont cela ses affaires?
Se connoît-elle en plaisirs ?

Je vous ai dit que Madame des Houlieres avoit fait des pieces dans tous les genres. Si vous êtes curieuse de connoître la tournure de ses Epigrammes, en voici une qu'elle adressa au Pere Bouhours sur son livre *de la maniere de bien penser sur les Ouvrages d'esprit*.

On voit, par le recueil qu'il vient de mettre au jour,
Qu'il lit & prose & vers de folie & d'amour :
Cela vaut beaucoup mieux, que de prendre la peine
De débrouiller S. Augustin,
Le dur Tertulien & l'obscur Origene.

Il vaut mieux commenter Ovide & la Fontaine,
Et les plus beaux endroits de Bussi Rabutin.

Que vous dirai-je, Madame, des Lettres, des Epitres de Madame des Houlieres? La différence des personnes auxquelles elle les a écrites, en a varié la matiere; mais vous reconnoîtrez dans toutes le même style & le même esprit. Les premieres sont celles que l'Auteur adresse à ses chiens & à ses chats, avec les réponses; je vous en ai dit deux mots. Je citerai quelques vers de celle qu'elle écrit à Mlle de Charce pour la fontaine de Vaucluse. Vous me sçauriez mauvais gré de ne pas vous en faire part.

Je laisserai conter de sa source inconnue,
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, son retour, & la vaste étendue
Qu'arrose son cours furieux.
Je suivrai le penchant de mon ame enflammée;
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux,
Que Laure tendrement aimée
Et Pétrarque victorieux.
Aussi bien de Vaucluse ils font encor la gloire:
Le temps, qui détruit tout, respecte leurs plaisirs:
Les ruisseaux, les rochers, les oiseaux, les Zéphirs
Font tous les jours leur tendre histoire.
Oui, cette vive source, en roulant sur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les transports;
Que Pétrarque sentoit pour la divine Laure.
Il exprima si bien sa peine, son ardeur,
Que Laure, malgré sa rigueur,
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Dans cet antre profond, où sans autres témoins,
Que la Nayade & le Zéphire,
Laure sçut, par de tendres soins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre;
Dans cet antre, où l'amour tant de fois fut vainqueur;
Quelque fierté dont on se pique,
On sent élever dans son cœur
Ce trouble dangéreux, par qui l'amour s'explique,
Quand il allarme la pudeur.

Je ne puis, Madame, résister au plaisir de rapporter d'autres vers tirés d'une Piece de Mad. des Houlieres, sur l'envie de faire passer son nom à la postérité.

Au bonheur des humains leurs chimeres s'opposent;
Victimes de leur vanité
Il n'est chagrin, travail, danger, adversité,
A quoi les mortels ne s'exposent,
Pour transmettre leurs noms à la postérité.

. . . .

Il est vrai que ces espérances
Ont servi quelquefois de frein aux passions;
Que par elles les Loix, les beaux Arts, les Sciences;
Ont formé les esprits, poli les Nations;
Embelli l'Univers par des travaux immenses,
Et porté les Héros aux grandes actions.
Mais aussi, combien d'impostures,
De sacrileges, d'attentats,
D'erreurs, de cruautés, de guerres, de parjures,
A produit le desir d'être, après le trépas,
L'entretien des races futures.
Deux chemins différens, & presqu'aussi battus,

Au Temple de mémoire également conduisent.
Le nom de Pénélope & le nom de Titus
Avec ceux de Médée & de Néron s'y lisent;
Les grands crimes immortalisent,
Autant que les grandes vertus.

Ces deux derniers vers sont passés en proverbes, ainsi que les trois derniers de la Piece qui suit.

Alcidon, contre sa Bergere,
Gagea trois baisers, que son chien
Trouveroit plutot que le sien,
Un flageolet caché sous la fougere.
La Bergere perdit; & pour ne point payer
Elle voulut tout employer.
Mais contre un tendre Amant c'est en vain qu'on s'obstine.
Si des baisers gagés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

Madame des Houlieres a traité presque tous les genres; je voudrois pouvoir dire avec un égal succès. Du moins conviendra-t-on qu'elle a attrapé le naïf de l'épitre, la finesse du badinage, & la perfection de l'idylle. Elle n'a point d'égal en ce dernier genre. Tout éloigné qu'il est de nos mœurs, elle a sçû le rendre piquant par le contraste habilement ménagé, des objets champêtres avec ceux des Villes. Les animaux, les fleurs, les eaux, tout lui fournit des réflexions, tout entretient ses rêveries. Au premier coup d'œil elles paroissent avoir une même teinte de mélancolie:

cependant les nuances varient. C'est une philosophe, mais une philosophe sensible, qui moralise souvent contre la force de son penchant, plus souvent contre l'impuissance de sa raison. Si elle fait parler des bergers, elle les met dans les situations fortes de l'amour : passion commune à toutes les conditions des hommes. Il n'y a que les rafinemens de l'esprit, qui soient étrangers à l'état de bergers. Madame des Houlieres est donc de tous nos Auteurs françois, celui qui paroit avoir le mieux rendu le genre pastoral. La nature semble n'avoir développé qu'à ses yeux, ce qu'elle avoit en même-tems de plus riant & de plus doux, de plus champêtre & de plus décent. Rien n'approche de l'agrément des détails, de la beauté des images, dont ses ydilles sont pleines, que la délicatesse & la douceur des touches, qui lui servent à les rendre. Personne n'a manié avec autant de naturel & de dextérité, les passions douces, auxquelles les bergers peuvent être sujets, & n'en a exprimé les sentimens avec plus de naïveté. Son style coulant, léger, pur, élégant même, mais sans affetterie, sans s'écarter de la simplicité pastorale, a tous les charmes d'une poësie aisée & brillante, dont les vers paroissent avoir coulé sans efforts, & s'être façonnés d'eux-mêmes, sans travail & sans art.

A l'occasion de l'ydille des *moutons*, j'ai oublié de vous dire, Madame, que quelques personnes ont accusé Madame des Houlieres de plagiat. L'apparence a été un moment contr'elle ; mais cette accusation est tombée : cette femme illustre a mérité sa réputation, & la conservera toujours. Elle a eu un mérite qui doit triompher des tems ; la vérité, le sentiment & la facilité ; qua-

lités trop touchantes pour n'être pas précieuses ; trop rares pour n'être pas éternellement honorées.

Madame des Houlieres avoit tous les charmes qui sont l'appanage de son sexe, & les talens que le nôtre voudroit s'attribuer exclusivement. Son éloge est assez bien rendu dans ces quatre vers qu'on lit au bas de son portrait, gravé par Vanschuppen, & mis à la tête des premieres éditions de ses Œuvres.

Si Corine en beauté fut célébre autrefois,
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir au Temple de mémoire
Les vers que tu vas lire, & les traits que tu vois ?

Avec tant d'avantages, Madame des Houlieres ne fut point heureuse. Ses ouvrages sont pleins, & trop sans doute, de ses murmures contre la fortune : elle pria, elle encensa les Dieux de la terre ; ils furent sourds à ses vœux, & son encens fut perdu. Pour tout fruit de ses travaux, Mad. des Houlieres eut, avec une modique pension, de la réputation, des honneurs littéraires & d'illustres protecteurs. Elle fut agrégée à l'Académie d'Arles en Provence, & à celle des *Ricovrati* à Padoue ; estimée & recherchée de Messieurs les Ducs de Saint Agnan, de Montausier, de la Roche-Foucault, de Nevers, du Maréchal de Vivonne, & de M. Fléchier, Evêque de Nisme.

On raconte de Madame des Houlieres un trait singulier, qui mérite d'être rapporté ; & c'est par-là que je finirai cette lettre. Etant allée voir une de ses amies à la campagne, on lui dit qu'un phantôme avoit coutume de se promener toutes

les nuits dans l'un des appartemens du Château ; & que depuis bien du tems, personne n'osoit y habiter. Comme elle n'étoit ni superstitieuse ni crédule, elle eut la curiosité, quoique grosse alors, de s'en convaincre par elle-même, & voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure étoit assez téméraire, & délicate à tenter pour une femme jeune & aimable. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir sa porte. Elle parla ; mais le spectre ne lui répondit rien : il marchoit pésamment & s'avançoit en poussant des gémissemens. Une table qui étoit aux pieds du lit fut renversée ; & ses rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Un moment après, le guéridon qui étoit dans la ruelle fut culbuté ; & le phantôme s'approcha de la dame. Elle de son côté, peu troublée, allongeoit les deux mains pour sentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles, sans qu'il y fit aucun obstacle. Ces oreilles étoient longues & velues, & lui donnoit beaucoup à penser. Elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât ; & pour ne point perdre le fruit de ses travaux, elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin au point du jour elle reconnut l'auteur de tant d'allarmes pour un gros chien assez pacifique, qui n'aimant point à coucher à l'air, avoit coutume de venir chercher de l'abri dans ce lieu, dont la serrure ne fermoit pas.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE XXVI.

MARIE de Bellefonds, Marquise de Villars, dont les lettres, Madame, vous offriront des détails curieux, étoit Ambassadrice en Espagne, dans le tems du mariage de Charles II avec la Princesse Marie-Louise d'Orléans, fille de *Monsieur*, frere unique de Louis XIV. Elle étoit mere du célébre Louis Hector, Maréchal Duc de Villars, qui a rendu de si grands services à sa Patrie, dont le nom se conservera éternellement dans la mémoire des François, & qui est le premier après M. de Turenne, qui ait été déclaré par Sa Majesté, Maréchal Général de ses Camps & de ses Armées.

Madame de Villars suivit son mari en Espagne, où il fut nommé Ambassadeur. Pendant son séjour à Madrid, elle écrivit plusieurs lettres à ses amis & à sa famille, & principalement à Madame de Coulanges. Ces dernieres sont les seules qui se soient conservées ; encore n'en a-t'on qu'une partie. La premiere est dattée du 2 Novembre 1679, & la derniere du 15 Mai 1681. Elles sont non-seulement très-agréables à lire, mais encore très-curieuses, soit par les anecdotes qu'on y trouve, soit par le tableau que Madame de Villars y fait des mœurs & des usages de la Cour d'Espagne. Madame de Sévigné qui se connoissoit en lettres, écrit à sa fille : » Madame de Villars mande mille choses agréa-» bles à Madame de Coulanges, chez qui on » vient apprendre des nouvelles. M. de la Roche-

» foucault en eſt curieux ; Madame de Vins &
» moi, nous en attrapons ce que nous pouvons.

Madame de Villars raconte qu'en arrivant à Madrid, elle trouva, auprès de Burgos, toutes les Dames & les Officiers de la Maiſon de la Reine. » Les Dames & les Filles d'Honneur lui
» montroient de loin leurs mouchoirs, qu'elles
» mettoient en l'air en ſigne d'amitié. Je penſai,
» dit-elle, oublier d'en faire autant ; & ſi ma
» fille ne m'en eût fait aviſer, j'allois débuter
» par une grande ſottiſe ».

La cérémonie des viſites que reçut Madame de Villars, eſt une choſe aſſez ſinguliere. » Dès
» que j'ai été arrivée, dit-elle, toutes les Dames
» Princeſſes, Ducheſſes, grandes, ont envoyé
» pluſieurs fois me complimenter, & s'infor-
» mer avec ſoin, quand elles me pourroient
» voir, chacune voulant être avertie des pre-
» mieres. Enfin ce tems eſt venu ; & il y a quel-
» ques jours qu'on leur fit ſçavoir que je rece-
» vrois le monde trois jours de ſuite. On en-
» voie un Page chez toutes celles qui ont envoyé
» avec des billets qu'on nomme *Nudilos*, parce
» qu'en effet ce ſont des billets noués.........
» Je ne vous dirai point les pas comptés que l'on
» fait pour aller recevoir les Dames, les unes à
» la premiere eſtrade, les autres à la ſeconde ou
» à la troiſiéme. Il faut en entrant & en ſor-
» tant, paſſer devant toutes ces Dames. Celle qui
» me conduiſoit, avoit aſſez d'affaires à me re-
» dreſſer ; car j'oubliois ſouvent le cérémonial.
» Ces viſites durent tout le jour. On les conduit
» dans une Chambre couverte de tapis de pied,
» un grand braſier d'argent au milieu. Je n'ou-
» blirai pas de vous dire que dans ce braſier, il

» n'y a point de charbon, mais de petits noyaux
» qui s'allument, & qui font le plus joli feu du
» monde, une petite vapeur douce. Ce feu
» dure plus que la journée. La maniere de s'en-
» tretenir & de se faire des amitiés, seroit trop
» longue à vous dire : toutes ces femmes cau-
» sent comme des pies dénichées, très-parées
» en beaux habits & pierreries, hors celles qui
» ont leurs maris en voyage ou en Ambassade.
» Une des plus jolies sans comparaison, étoit
» vêtue de gris. Pendant l'absence de leurs maris,
» elles se vouent à quelque Saint, & portent
» avec leur habit gris ou blanc, de petites cein-
» tures de cordes ou de cuir. Mais revenons à
» notre brasier : toutes assises sur nos jambes,
» sur ces tapis; car quoiqu'il y ait quantité de
» carreaux, les Dames n'en veulent point : dès
» qu'il y a cinq ou six femmes, on apporte une
» collation qui recommence une infinité de fois.
» On présente d'abord de grands bassins de con-
» fitures séches ; ce sont des filles qui servent.
» Après cela quantité de toutes sortes d'eaux gla-
» cées, & puis du Chocolat. Ce qu'elles ont
» mangé ou emporté de marons glacés, qu'elles
» nomment *Castagnes*, ne se peut comprendre,
» tant elles les trouvent bons ».

Le Roi d'Espagne alla au-devant de la jeune Reine son épouse jusqu'à Burgos ; & s'il ne l'eût pas trouvée dans cette Ville, il devoit s'avancer jusques sur la frontiere. » Il étoit si transporté d'a-
» mour & d'impatience, dit Madame de Vil-
» lars, qu'il ne voulut écouter aucun conseil con-
» traire à cette diligence. Ces dispositions firent
» juger que la Princesse seroit heureuse. Elle re-
» çut le Roi en habit à la Françoise, & une quan-

» tité surprenante de pierreries; mais elle le quit-
» ta le lendemain pour s'habiller à l'Espagnole;
» & le Roi la trouva beaucoup mieux. Toutes
» les femmes qui l'avoient accompagnée en Es-
» pagne, furent renvoyées, excepté ses deux
» nourrices & deux autres filles ».

Peu de tems après que la nouvelle Reine fut arrivée à Madrid, elle témoigna beaucoup d'envie de voir Madame de Villars, & lui envoya dire que le Roi permettoit qu'elle vînt *incognito*; parce que cette Princesse ne devoit voir personne jusqu'à ce qu'elle eût fait son entrée. On parla de cette permission à la Camarera-major (la premiere Dame d'honneur,) qui dit qu'elle ne sçavoit point cela. On la supplia de s'en informer; elle répondit qu'elle n'en feroit rien, & que sa Majesté ne verroit ni hommes ni femmes, tant qu'elle seroit au réitiro. Une autre Dame voulant la voir, alla dans l'appartement de la Camarera, qui touche celui de la Reine. Dès que la jeune Princesse le sçut, elle y vint aussitôt; mais la Camarera la prit par le bras, & la fit rentrer dans sa chambre. Elle obtint cependant la permission de voir Madame de Villars. » J'entrai, dit
» la Marquise, par l'appartement de la Cama-
» rera-major, qui me vint recevoir avec toutes
» sortes d'honnêtetés. Elle me conduisit par de
» petits passages, dans une galerie, où je croyois
» ne trouver que la Reine; mais je fus bien
» étonnée, quand je me vis avec toute la famille
» Royale. Le Roi étoit assis dans un grand fau-
» teuil, & les Reines sur des carreaux. La Ca-
» marera me tenoit toujours par la main, m'a-
» vertissant du nombre de révérences que j'avois
» à faire, & qu'il falloit commencer par le Roi.

» Elle me fit approcher si près du fauteuil de sa
» Majesté Catholique, que je ne comprenois
» point ce qu'elle vouloit que je fisse. Pour moi,
» je crus n'avoir rien à faire qu'une profonde ré-
» vérence... Quand je contai cela à M. de Vil-
» lars, il me dit que, sans doute, la Camarera
» vouloit que je baisasse la main à sa Majesté; je
» m'en doutai bien; mais je ne m'y sentis pas por-
» tée. Il m'ajouta qu'elle avoit proposé à la Prin-
» cesse d'Harcourt de baiser cette main; & que,
» sur l'avis que cette Princesse lui en avoit deman-
» dé, il lui avoit répondu de n'en rien faire...
» On me fit donner un carreau. Je m'assis un
» instant pour obéir; & je pris aussitôt une légé-
» re occasion pour me tenir debout; parce que
» je vis beaucoup de *Senoras de honor*, qui n'é-
» toient point assises; & que je crus leur faire
» plaisir d'être comme elles. Je me tins donc
» toujours debout; quoique les Reines me dis-
» sent souvent de m'asseoir. La jeune fit une lé-
» gere collation, servie à genoux par ses Dames,
» qui ont des noms admirables, & qui ne pré-
» tendent pas moins être, que des maisons d'Ar-
» ragon, de Portugal, de Castille... Le Roi
» & la Reine s'en allerent après trois quarts d'heu-
» re, le Roi marchant le premier; la jeune Rei-
» ne prit sa Belle-mere par la main, passant de-
» vant à la porte de la galerie; après quoi elle
» revint, plus vîte que le pas, me retrouver. La
» Camarera major ne revint point; il ne demeu-
» ra qu'une vieille dame fort loin. Elle me dit
» que si la dame n'y étoit pas, elle m'embrasse-
» roit bien. Il n'étoit que quatre heures quand
» j'arrivai là; il en étoit sept & demie, avant que
» j'en sortisse; & ce fut moi qui voulus sortir....

» Elle voudroit bien que j'eusse l'honneur de la
» voir tous les jours ; je l'assurai que j'en serois
» charmée ; mais je la suppliai de m'en dispen-
» ser, à moins qu'on ne me fît voir clair com-
» me le jour, que le Roi & la Reine mere le
» souhaitoient presqu'autant qu'elle ».

Charles II avoit une aversion extrême pour notre nation ; & quoiqu'il aimât beaucoup la Reine, il voyoit avec joie diminuer le nombre des Françoises qui l'avoient accompagnée en Espagne ; il ne les renvoya pas absolument ; mais on leur rendoit la vie du Palais assez insupportable, pour les obliger d'en sortir. On ne vouloit pas qu'elles dîssent un mot de françois à la Reine ; & on les grondoit quand elles lui parloient, ou trop souvent, ou trop long-tems. Rien n'étoit plus triste que la vie de cette Princesse. Elle se couchoit tous les jours à huit heures & demie ; c'est-à-dire, le moment d'après qu'elle étoit sortie de table. Elle jouoit trois ou quatre heures par jour avec le Roi, à un petit jeu que ce Prince aimoit beaucoup, & où l'on peut perdre une pistole avec un malheur extraordinaire. Elle n'en témoignoit aucun chagrin ; elle faisoit même comme si elle étoit ravie de cette occupation. Le Roi lui faisoit souvent de petits présens qu'elle aimoit fort ; & voilà par où il la consoloit. Ses promenades étoient encore plus ennuyeuses. Elle étoit avec le Roi dans un carosse fort rude, tous les rideaux tirés. Les jours & les veilles des grandes fêtes, elle passoit sept ou huit heures à l'Eglise ; & le soir on lui donnoit quelquefois le divertissement de la mascarade. Tous les Grands courent deux à deux dans une lice avec un flambeau à la main. Le Roi court avec son grand Ecuyer. Les plaisirs du Car-

naval consistent à jetter sur lespassans beaucoup d'eau par la fenêtre. Le Roi, la Reine & les Dames se battent à coup d'œufs remplis d'eau de senteur. Le Roi menoit souvent la Reine dans des Couvens; & ce n'étoit point du tout une fête pour elle. Leurs Majestés étoient assises, chacune dans un fauteuil, des Religieuses à leurs pieds, & des Dames qui venoient leur baiser les mains. On apportoit la collation; la Reine faisoit toujours ce repas avec un chapon rôti. Elle mangeoit quatre fois le jour de la viande; le Roi la regardoit manger, & trouvoit qu'elle mangeoit beaucoup. Voilà, Madame, par où l'on marquoit à cette jeune Princesse, des jours qu'elle passoit bien différemment en France; mais elle n'en témoignoit, ni moins de douceur, ni moins de soumission pour son époux. Elle commença à jouir d'une plus grande liberté, lorsqu'on eut changé la *Camarera-major*. L'air du Palais devint tout autre, & le Roi aussi. Il permit à la Reine de ne se coucher plus qu'à dix heures & demie, & de monter à cheval quand elle voudroit, quoique cela soit entierement contre l'usage. » Nous regar-
» dons présentement, la Reine & moi, dit Ma-
» dame de Villars, tant que nous voulons, par
» une fenêtre qui n'a de vûe que sur un grand
» jardin d'un Couvent de Religieuses. Vous au-
» rez peine à imaginer qu'une jeune Princesse
» élevée au Palais Royal, puisse compter cela pour
» un plaisir. Je fais tout ce que je puis pour le lui
» faire valoir plus que je ne le compte moi-mê-
» me . . . Nous chantons ensemble des airs d'O-
» péra. Je chante quelquefois un ménuet qu'elle
» danse. Quand elle me parle de Fontainebleau,
» de Saint Cloud, je change de discours; & il

» faut éviter de lui en écrire des relations ...
» Elle m'ordonne, & si je l'ose dire, me prie instamment de la voir souvent. L'ennui du Palais
» est affreux; & je dis quelquefois à cette Princesse, quand j'entre dans sa chambre,
» qu'il me semble qu'on le sent, qu'on le voit,
» qu'on le touche, tant il est épais. Cependant
» je n'oublie rien pour faire ensorte de lui persuader qu'il faut s'y accoutumer ».

Parmi les amusemens qu'on tâchoit de procurer à la jeune Reine, il y eut la plus célebre fête de taureaux, qui se soit vûe depuis plusieurs regnes des Rois d'Espagne. Ce fut une terrible beauté que cette fête. Il y eut six Grands, ou six fils de Grands, qui furent les *Taureadors*. Des taureaux épouventables creverent de leurs cornes, plusieurs beaux chevaux; & quand les chevaux sont tués, il faut que les Seigneurs combattent à pied, l'épée à la main, contre ces bêtes furieuses. La Reine alloit aussi quelquefois à la Comédie; ce spectacle est détestable en Espagne. On s'y amuse cependant à voir les Amans regarder leurs Maîtresses, & leur parler de loin avec des signes qu'ils font avec leurs doigts. Une autre sorte de spectacle, est la procession dans ce qu'on appelle les Cloîtres du Palais. Le Roi & la Reine marchent ensemble, précédés de la Croix, du Patriarche, des Evêques, des Prêtres & des Religieux; & suivis des Dames d'honneur, dont les Amans obtiennent ce jour là, ce qu'ils appellent *Dar Lugar*; c'est-à-dire, qu'ils ont la liberté, pendant cette Procession, d'entretenir leurs Maîtresses. Les Processions, dit l'Auteur, sont meilleures en Espagne pour les Amans, que les Comédies, où ils ne peuvent se parler que de loin avec les doigts.

Si la Croix n'y étoit pas, ce feroit une des plus jolies & des plus galantes fêtes du pays. Le Mercredi, Jeudi, & Vendredi Saints, toutes les femmes sont parées, & courent d'Eglise en Eglise toute la nuit, excepté celles qui ont trouvé dans la premiere, ce qu'elles y cherchoient; car il y en a plusieurs qui, de toute l'année, ne parlent à leurs Amans, que ces trois jours-là. Un autre spectacle se voit trois fois la semaine en Carême, dans les promenades publiques, au milieu de la campagne. Un Prédicateur y prêche quatre ou cinq heures, & se donne des soufflets à tours de bras. On entend, dès qu'il a commencé à se les donner, un bruit terrible de tout le peuple qui fait la même chose.

Il y a en Espagne une infinité d'autres usages singuliers, qu'on lit encore avec plaisir dans les lettres de Madame de Villars. Il faut soigneusement tirer tous les rideaux du carosse dans la Ville, autrement on passeroit pour n'être pas honnête femme. Les plus grandes Dames ne se parlent que par *tu* & par *toi*: le Roi & la Reine usent entr'eux des mêmes termes. C'est une loi établie, que quand Sa Majesté entre dans la chambre de la Reine, toutes les Dames qui s'y trouvent, en sortent; si ce n'est la *Camarera-major*, & deux ou trois autres qui sont domestiques.

On est obligé, dans ce pays-là, de peur de scandaliser, de manger de la viande le Samedi. Les Espagnoles, dit Madame de Villars, ne sçavent point s'asseoir dans une chaise, ou sur quelqu'autre siége. C'est une chose plaisante, que l'air qu'elles ont quand elles sont assises : elles paroissent lasses, fatiguées, ne pou-

Je ne finirois pas, Madame, si je transcrivois tout ce qu'il y a d'agréable & d'intéressant dans les lettres de Madame de Villars. Elles sont pleines de traits fins & délicats, de détails amusans & d'anecdotes curieuses. Le seul défaut que j'y trouve, c'est que l'auteur court quelquefois après l'esprit, même après la pointe; comme quand elle dit, que » le Roi & la Reine viennent seuls dans » un carosse *sans glaces*, & qu'il sera fort heureux » pour eux, qu'ils soient comme leur carosse; « & ailleurs; qu'il faut aller en Espagne pour » n'avoir plus envie d'y bâtir des *Châteaux* ». Le ridicule qu'elle s'efforce, par-ci par-là, de donner à cette Cour, vient sans doute de l'ennui qu'elle y éprouvoit. Ce Roi Charles II, qui laissa sa Monarchie à la France, la détestoit alors, & faisoit rejaillir sa mauvaise humeur sur tout ce qui portoit le nom françois.

Je suis, &c.



LETTRE XXVII.

VOus ne liriez pas ſans ennui, Madame, toutes les lettres de Madame de Maintenon. On n'a rien voulu perdre de ce qu'a écrit cette femme célebre ; & l'on nous a donné un recueil, où tout n'eſt pas également intéreſſant. En ſupprimant ce qu'il importe le moins de ſçavoir, il me reſtera à peine de quoi former une ou deux lettres, qui ſeront comme l'eſprit de toutes celles de Madame de Maintenon. 1635.

Françoiſe d'Aubigné, petite fille du fameux Théodore Agrippa d'Aubigné, ſi connu dans l'Hiſtoire, nâquit en 1635, à la Conciergerie de Niort, où ſon pere étoit détenu priſonnier, & où elle éprouva toutes les horreurs de l'indigence. Vie de Madame de Maintenon.

En 1639 Madame d'Aubigné obtint l'élargiſſement de ſon mari qui paſſa dans les Iles, y acquit des richeſſes conſidérables, les diſſipa preſqu'auſſitôt, & ne laiſſa à ſa femme que des dettes après ſa mort. Madame & Mademoiſelle d'Aubigné repaſſerent en France, où cette derniere fut élevée dans la Religion Calviniſte. Madame de Neuillant, parente de Madame d'Aubigné, obtint un ordre de la Cour, & prit chez elle Mademoiſelle d'Aubigné qu'elle voulut rendre catholique ; mais conſtante dans ſes premiers principes, cette jeune perſonne ferma ſon cœur aux nouvelles inſtructions. Madame de Neuillant crut la convertir en la puniſſant par des humiliations ; & elle la réduiſit au point de garder les dindons. Dans cet état d'abaiſſement, un jeu-

ne payſan devint amoureux de Mademoiſelle d'Aubigné ; & Madame de Neuillant la mit au Couvent des Urſulines de Niort. La jeune penſionnaire ne ſe rendit qu'aux inſtructions douces & raiſonnées d'une vieille Religieuſe qu'elle avoit priſe en amitié. Mademoiſelle d'Aubigné s'accoutuma peu-à-peu aux cérémonies de notre Religion, en goûta les principes, en reſpecta les myſteres, & fit abjuration.

Pour abréger, en 1651 elle épouſa Scarron. C'étoit une eſpece de fortune pour elle, mais qui fut bientôt altérée par les folles dépenſes de ſon mari, & par un libelle qu'il fit contre le Cardinal Mazarin, qui, avec raiſon, lui ſupprima une penſion dont la Cour l'avoit gratifié.

Scarron mourut ; & ſa veuve réduite à vivre très-modiquement dans le Couvent des Filles-bleues, en ſortit enfin par l'ordre du Roi même, pour élever les enfans qu'il avoit eus de Madame de Monteſpan. Malgré le choix qu'il en avoit fait, Louis XIV déteſtoit la gouvernante ; & cette antipathie alloit au point, qu'il trouvoit mauvais que Madame de Monteſpan s'entretînt les ſoirs avec elle. » Quel délaſſement, lui » diſoit-il, trouvez-vous à tant cauſer avec une » précieuſe ? Voulez-vous qu'elle vous rende pré- » cieuſe comme elle » ?

Cependant, plus il voyoit cette femme, plus il lui trouvoit de qualités eſtimables. De la haine ou plutôt de l'anthipathie, il avoit paſſé à l'amitié ; & cette amitié fut le germe de l'amour le plus tendre, le plus conſtant & le plus ſincère. Louis XIV fit à Madame Scarron un préſent de cent mille francs, avec leſquels elle acheta Maintenon, dont ſa Majeſté voulut auſſitôt qu'elle prît le nom. En

fin, la Reine étant morte, & Madame de Montespan disgraciée, Madame de Maintenon occupa la premiere place. On prétend même que le Roi l'a épousée; mais ce mariage a toujours été tenu très secret, tant du côté de Louis XIV, que de celui de Madame de Maintenon. Aussi pieuse que modeste, elle employa son crédit à des établissemens utiles, parmi lesquels surtout, on compte la Communauté de Saint Cyr, destinée à élever de jeunes filles de condition, nées sans biens. Madame de Maintenon posséda toujours le cœur de Louis XIV, éclaira ce Prince de ses conseils, lui parla souvent de religion, & la lui fit goûter. Ce fut dans ces sentimens que mourut ce Monarque, versant encore des larmes en quittant une femme qu'il avoit adorée, & à laquelle il tenoit par une estime fondée sur des vertus & un mérite réel.

Après cette perte, Madame de Maintenon, se retira à Saint Cyr, renvoya tous ses gens, & attendit dans la plus grande dévotion, le moment de sa mort, qui arriva le 15 Avril 1719.

On lit sur une pierre de marbre, dans le Chœur de l'Eglise de Saint Louis de Saint Cyr, cette Epitaphe composée par l'Abbé de Vertot, & revue par M. le Maréchal de Noailles qui avoit épousé la Niéce de Madame de Maintenon.

Cy git
Madame Françoise d'Aubigné,
Marquise de Maintenon,
Femme illustre, femme vraiment
chrétienne:
Cette femme forte que le sage chercha
Vainement dans son siecle,

Et qu'il nous eût proposée pour modèle
S'il eût vécu dans le nôtre.
Sa naissance fut très-noble ;
On loua de bonne heure son esprit
Et plus encore sa vertu.
La sagesse, la douceur, la modestie ;
Formerent son caractère qui ne se
démentit jamais.
Toujours égale dans les différentes
situations de sa vie :
Mêmes principes, mêmes regles,
Mêmes vertus.
Fidelle dans les exercices de piété :
Tranquille au milieu des agitations de la Cour ;
Simple dans la grandeur :
Pauvre dans le centre des richesses ;
Humble au comble des honneurs :
Révérée de Louis le Grand ;
Environnée de sa gloire ;
Autorisée par la plus intime confiance ;
Dépositaire de ses graces :
Qui n'a jamais fait usage de son pouvoir
Que par sa bonté :
Une autre Esther dans la faveur.
Une seconde Judith dans l'oraison ;
La mere des pauvres,
L'azile toujours sûr des malheureux.
Une vie si illustre a été terminée
Par une mort sainte
Et précieuse devant Dieu.

Son corps est resté dans cette sainte maison, dont elle avoit procuré l'établissement ; & elle a laissé à l'Univers l'exemple de ses vertus.

Cette épitaphe, qui renferme toutes les vertus de Madame de Maintenon, me dispense, Madame, de tout autre détail sur son caractère & ses qualités personnelles. A l'égard de ses lettres, je choisirai quelques traits sur la maison de Saint Cyr, sur la maniere de s'y conduire, sur l'éducation des jeunes Demoiselles, sur le mariage, sur plusieurs personnes de la Cour, sur la Cour elle-même; vous jugerez par ces citations, de l'esprit & de la façon de penser de Madame de Maintenon.

Lettres de Mad. de Maintenon.

Les lettres qu'elle écrivoit au sujet de Saint Cyr, sont adressées ou à Madame Brinon, Supérieure de cette Communauté, ou à Madame de la Vieuville, Abbesse de Gomer-Fontaine, & chargée d'y établir l'ordre d'éducation que l'on suivoit à Saint Cyr. » Vous ne pouvez trop, di» soit-elle, faire travailler vos filles : il faut les » occuper & les réjouir au-dedans, pour les empê» cher d'aller aux Parloirs qui sont la honte & le » scandale des Couvens. Ne prenez jamais, sous » aucun prétexte, de médiocres sujets. Songez » que vous en répondrez devant Dieu, qui ne » recevra pour excuses, ni les ménagemens pour » Madame de Maintenon, ni la reconnoissance » pour vos amis & vos bienfaiteurs.

» J'appelle un bon sujet, une fille véritable» ment à Dieu; qui renonce au monde; qui n'y » conserve point de commerce; qui aime à obéir; » qui a une bonne humeur, une conscience sans » embarras, de la gaieté & du courage. . . . .

» Je suis fort aisée à allarmer sur la droiture des » Religieuses : elles sont quelquefois sujettes à ne » la pas connoître Le Roi me conta il y a deux » jours, qu'il payoit la pension de trois filles dans

» un Couvent; il en est mort une il y a cinq ans;
» & ces bonnes filles reçoivent la pension des
» trois. . . . .

» Je prie Dieu de vous donner son esprit, &
» de vous éloigner de celui qui regne en quelques
» Abbayes; du goût du monde qu'elles croyent
» heureux, parce qu'elles ne le connoissent pas;
» de l'envie d'être visitées, dont ce même monde
» se moque. Je demande encore que vous soyez
» de dignes filles de vos Instituteurs; que vous ne
» soyez qu'un cœur & qu'une ame; que vous trou-
» viez vos plaisirs parmi vous; & que vous haïs-
» siez le monde autant que Notre Seigneur le
» haït.

» Travaillez à mettre chez vous le bon esprit,
» l'esprit de Dieu, l'esprit de désintéressement,
» l'esprit droit, l'esprit solide, l'esprit d'obéissan-
» ce, l'esprit de pénitence, l'esprit de solitude.
» Que les Couvens qui n'ont pas cet esprit sont
» à plaindre! On y estime la grandeur; on y mé-
» prise les pauvres. Convient-il à des Religieuses
» d'être honteuses quand leurs parens sont mal
» vêtus; de tirer de la gloire quand ils viennent
» les voir dans des parures; d'entendre parler des
» modes; d'être extasiées si on leur raconte quel-
» que chose des Princes? Est-il possible que des
« filles qui ont le courage de se sacrifier par des
» vœux de religion, n'ayent pas celui de s'avouer
» pauvres devant tout le monde.

» La piété n'est qu'une hypocrisie quand elle
» n'est pas intérieure. Je crois que le véritable
» intérieur est l'occupation de Dieu, la pureté
» d'intention dans tout ce que nous faisons, & de
» marcher dans sa présence; mais, ma chere
» Abbesse, ne rendez point vos filles des discou-

» reuses spirituelles ; rien n'est plus dangereux
» & plus inutile. Qu'elles ne lisent guères ; qu'el-
» les parlent peu sur les matieres relevées ; qu'el-
» les travaillent de leurs mains.

» Vous vous plaignez de l'ingratitude des vô-
» tres ; est-ce qu'en travaillant pour elles, vous
» travaillez pour l'amour d'elles ? Vous ne serez
» jamais ni sainte, ni heureuse, tant que vous
» compterez sur les hommes. Ils vous manque-
» ront toujours. Eh ! s'ils ne vous manquoient pas ;
» vous auriez reçu votre récompense.

Madame de Maintenon, long-tems Gouver-
nante du Duc du Maine, fils naturel de Louis
XIV, avoit eu le loisir de faire sur l'éducation ;
des méditations très-profondes.

» Il faut élever vos bourgeoises en bourgeoi-
» ses, dit-elle à l'Abbesse de Gomer-Fontaine.. :
» Il faut leur prêcher les devoirs dans une famille ;
» l'obéissance pour le mari, le soin des enfans ;
» l'instruction de leur petit domestique, l'assiduité
» à la Paroisse le Dimanche & les fêtes, la mo-
» destie avec ceux qui viennent acheter, la bonne
» foi dans leur commerce.

» Quoique toutes les ames soient également
» précieuses à Dieu, il faut pourtant que l'instruc-
» tion soit plus étendue pour la fille d'un Gentil-
» homme, que pour les filles d'un Vigneron. Ex-
» pliquez-leur librement la différence des condi-
» tions. Dites-leur que Dieu est le Roi de tous les
» Etats ; que dans le Ciel les rangs ne seront mar-
» qués que par les vertus, & que la plus pieuse de
» ses Sujettes lui est toujours la plus agréable.
» Quand la grande Demoiselle peignera la petite
» Païsanne, la Païsanne servira sans répugnance
» la Demoiselle, & conviendra qu'elle est née

» pour la servir. L'éducation doit être différente :
» il suffit à la bourgeoise de sçavoir ce qui est ab-
» solument nécessaire pour être sauvée. Il faut un
» peu plus éclairer les autres. Il faut que les De-
» moiselles parlent bon françois, & les repren-
» dre quand elles y manquent. Il n'importe que
» les autres s'expliquent en leur langage, pourvû
» qu'elles l'entendent assez, pour pratiquer ce
» qui est commandé. Les filles de Vigneron se-
» roient ridicules en lisant des vers : ils sont bons
» aux Demoiselles. Il faut parler aux filles de
» Marchands de la fidélité de leur commerce, sur
» les mesures, sur les poids, sur le profit permis.
» Cela ne convient point aux autres.

» Voici l'essentiel de l'éducation : qu'elles vous
» voyent en tout, juste, désintéressée, donnant
» autant de soins à la plus choquante, qu'à la plus
» aimable. Les enfans voyent fort bien les vices
» ou les vertus de leurs Maîtresses. Il faut parler
» à une fille de sept ans aussi sensément, qu'à une
» de vingt : c'est en exigeant beaucoup de leur
» raison, qu'on en hâte les progrès. . . . . .

» Dites-bien doucement à vos riches bourgeoi-
» ses, que si les choses étoient dans l'ordre, elles
» seroient femmes-de chambre de ces pauvres
» Demoiselles ; mais dites fortement à vos De-
» moiselles, qu'elles doivent baiser avec joie les
» pieds de ces bourgeoises, & que tout est égal
» devant Dieu ».

On ne peut rien dire de mieux sur le mariage, que ce que Madame de Maintenon écrivoit à Madame la Duchesse de Bourgogne.

» Que M. le Duc soit votre meilleur ami,
» & votre seul confident. Prenez ses conseils ;
» donnez-lui les vôtres ; ne soyez, vous & lui,
» qu'un cœur & qu'une ame.

» N'espérez pas que votre union soit parfaite. » Les meilleurs mariages sont ceux où l'on souf- » fre tour-à-tour avec douceur & avec patience. Il » n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

» Soyez complaisante sans faire valoir vos com- » plaisances. Supportez les défauts de l'Hymen, » ceux du tempérament & de la conduite, la » différence des opinions & des goûts. C'est à vous » à être soumise; & c'est en vous soumettant à M. » le Duc de Bourgogne, que vous régnerez sur » lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez; sur » lui, jamais.

» N'exigez-pas autant d'amitié que vous en au- » rez : les hommes sont pour l'ordinaire moins » tendres que les femmes; & vous serez malheu- » reuse, si vous êtes délicate en amitié. C'est un » commerce où il faut toujours mettre du sien.

» Demandez à Dieu de n'être point jalouse. » N'espérez pas faire revenir un mari par les plain- » tes, les chagrins & les reproches : le seul moyen » est la patience & la douceur. L'impatience ai- » grit & aliene les cœurs; la douceur ramene. En » sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur » celle de votre époux; les hommes y sont encore » plus attachés que les femmes, parce qu'on les » éleve avec moins de contrainte. Ils sont natu- » rellement tyranniques. Ils veulent les plaisirs » & la liberté, & que les femmes y renoncent. » N'examinez pas si leurs droits sont fondés; qu'il » vous suffise qu'ils sont établis; ils sont les Maî- » tres : il n'y a qu'à souffrir & à obéir de bonne » grace.

» Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez » mille témoins : comptez que tôt ou tard tout » est sçu. Il est très-dangereux d'écrire.

» Ne confiez à personne rien qui puisse vous
» nuire, s'il est redit. Comptez que les secrets les
» mieux gardés ne le sont que pour un tems; &
» qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indis-
» crétion que celui-ci (la Cour) où tout se fait
» avec mystère.

» Aimez vos enfans; voyez-les souvent; c'est
» l'occupation la plus honnête qu'une Princesse,
» & qu'une Paysanne puissent avoir. Jettez dans
» leurs cœurs les semences de toutes les vertus;
» & en les instruisant, songez que de leur éduca-
» tion dépend le bonheur d'un peuple qui mérite
» d'être aimé de ses Princes. Exposez-vous au mon-
» de selon la bienséance de votre état. Si vous
» êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

» Détruisez autant que vous le pourrez, la va-
» nité, l'immodestie, le luxe, & encore plus les
» calomnies, les médisances, les railleries offen-
» santes, & tout ce qui est contraire à la charité.

» N'épousez les passions de personne; c'est-à
» vous à les modérer, & non pas à les suivre. Re-
» gardez comme vos véritables amis ceux qui
» vous porteront toujours à la douceur, à la paix,
» au pardon des injures; & par la raison con-
» traire, craignez, & n'écoutez pas ceux qui vou-
» dront vous exciter contre les autres, sous quel-
» qu'apparence de zele & de raison qu'ils cou-
» vrent leurs intérêts ou leurs ressentiments.

» Défiez-vous des personnes intéressées, vai-
» nes, ambitieuses, vindicatives; leur commer-
» ce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort.
» Ne vous mettez point en état de craindre la
» confrontation. Donnez toujours de bons con-
» seils, si vous osez en donner. Excusez les ab-
» sens; & n'accusez personne. Encore une fois,

» n'entrez point dans les passions des courtisans.
» Vous leur plairez moins dans les tems de leur
» fureur : ils vous estimeront quand leur accès
» sera passé. Une Princesse ne doit être d'aucun
» parti, mais établir partout la paix.

» Sanctifiez toutes vos vertus en leur donnant
» pour motif l'envie de plaire à Dieu.

» Aimez l'Etat; aimez la Noblesse qui en est
» le soutien. Aimez les peuples; protégez les
» campagnes à proportion du crédit que vous
» aurez. Soulagez-les autant que vous pourrez.

» Aimez vos domestiques; portez-les à Dieu;
» faites leur fortune; mais ne leur en faites ja-
» mais une grande. Ne contentez ni leur vanité,
» ni leur avarice; & que votre sagesse mette à leurs
» désirs la modération qu'ils devroient y mettre
» eux-mêmes.

» En protégeant quelqu'un qui vous est connu,
» songez au tort que vous faites à un homme de
» mérite que vous ne connoissez pas.

» Ne soyez point trop attachée au plaisir; il
» faut sçavoir s'en passer, & surtout dans votre
» état, qui est un état de contrainte & de peine.

» Ne vous laissez point aller aux mouvemens
» intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur
» les Princes. Ils doivent donc toujours avoir un
» extérieur doux, égal, & médiocrement gai. Ce-
» pendant montrez que vous êtes capable d'amitié.
» Votre amie est malade, ne cachez point votre
» inquiétude; elle meurt, montrez votre afflic-
» tion. Soyez tendre aux prieres des malheureux.
» Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang,
» que pour vous donner le plaisir de faire du bien.
» Le pouvoir de rendre service & de faire des
» heureux est le vrai dédommagement des fati-

» gues, des désagrémens, de la servitude de vo-
» tre état.

» Soyez compatissante envers ceux qui recou-
» rent à vous pour obtenir des graces; mais ne
» soyez pas importune à ceux qui les distribuent
» ou qui les donnent.

» N'entrez dans aucune intrigue, quelqu'in-
» térêt & quelque gloire qu'on vous y fasse envi-
» sager : aimez vos parens; mais que la France soit
» votre seule patrie : la France ne vous aimera
» qu'autant que vous sçaurez l'aimer.

» Soyez en garde contre le goût que vous avez
» pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en
» ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus
» grand nombre, & peut-être mésestimer des
» personnes sages ».

Pour ne pas quitter ce sujet, j'ajouterai à ce que vient de dire Madame de Maintenon, quelques autres pensées tirées d'une lettre qu'elle écrivoit à Madame la Marquise d'Havrincourt.

» Ayez toujours, lui disoit-elle, quelqu'hon-
» nête femme en votre compagnie; vous êtes trop
» jeune pour vous livrer au monde, sans avoir un
» témoin irréprochable de votre conduite. Soyez
» circonspecte dans vos liaisons avec les femmes:
» il vaut mieux être vue à l'Opéra avec tel homme,
» qu'avec telle femme au Sermon.

» Aimez la présence de votre mari. Jamais de
» mystère avec lui. Que vos prieres soient plus
» ou moins longues, selon son goût. Cette com-
» plaisance est une priere. Obéir à ses volontés est
» le premier devoir du mariage; élever vos enfans
» est le second. Ayez soin d'eux avant leur nais-
» sance; & ne hazardez point leur vie & leur sa-
» lut par des indiscrétions. N'oubliez rien pour

» en faire de véritables Chrétiens ; rendez leur » l'éducation que vous avez reçue. Préparez-vous » aux chagrins qu'ils vous donneront .... » Ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur » faveur. Le monde est si dangereux ! Peut-être » iront-ils au bal le jour qu'on vous donnera » l'Extrême-Onction ».

Il est tems, Madame, de faire trêve à la morale, & de parler de quelques portraits que Madame de Maintenon nous a laissés, de différentes personnes de la Cour. Portraits.

» Le grand Condé, dit-elle, se trouva mêlé » dans les guerres civiles, ordinaires dans les mi» norités. Le Roi ne peut gouverner par lui-mê» me; il faut que sa volonté soit représentée par » quelqu'un qui regle tout suivant les loix. Il lui » faut un conseil & des Ministres. Tous les Grands » veulent en être. De l'ambition viennent les in» trigues, des intrigues les partis, & des partis » les guerres. Les Princes se partagent : ils dé» clarent leur soumission & leur attachement au » Roi, en même tems qu'ils attaquent ceux qui » regnent sous son nom. Tel fut le cas de M. le » Prince à l'égard de la Reine Anne d'Autriche, » & du Cardinal Mazarin. Il étoit bien fait de sa » personne, d'une taille médiocre. Il avoit le re» gard d'un aigle, & la phisionomie haute. Il avoit » beaucoup d'esprit & de sçavoir, aussi capable » dans la guerre, que vaillant dans les combats. Il » vécut fort retiré à Chantilly qu'il embellit beau» coup. Il venoit de tems-en-tems voir le Roi, » dont il fut toujours bien traité. Il aimoit la lec» ture, & la société des beaux Esprits ; il se con» vertit de bonne-foi, & fut sincérement regret» té du Roi. ....

» M. le Prince de Conti son frere fut aussi mê-
» lé dans les guerres civiles. Il étoit contrefait.
» Il devint très-pieux. Il donna tout son bien aux
» pauvres, pour réparer les maux qu'il avoit faits
» pendant la guerre. Sa femme vécut & mourut
» comme une sainte.

» Madame de Longueville, sœur de ces deux
» Princes, passa sa jeunesse dans les intrigues. Elle
» étoit très-belle, & pleine d'esprit. Elle fut tou-
» chée de Dieu; & par malheur, elle tomba dans
» les mains d'un Directeur imbu des nouveautés
» qui ont fait tant de mal à l'Eglise. Elle protégea
» ce parti, & vécut dans des pratiques de piété
» fort austères. Quoique naturellement très-dé-
» licate, elle se tenoit toujours de bout pour se
» mortifier: on prétend qu'elle mourut d'ina-
» nition.

» Le Cardinal Mazarin vint en France dès le
» tems du Cardinal de Richelieu. Il fut le prétex-
» te de toutes les guerres de la minorité. Il avoit
» de l'esprit & des qualités propres au gouverne-
» ment des hommes. Mais il s'éleva, & s'enri-
» chit trop. Il fit venir d'Italie deux Neveux qui
» étoient de basse naissance, mais bien élevés,
» & sept Niéces, dont deux, dit-on, étoient De-
» moiselles.

» M. Colbert rétablit les Finances que les pro-
» digalités de Fouquet & l'avarice de Mazarin
» avoient mises dans un grand désordre. Il étoit
» homme d'honneur, attaché au bien de l'Etat,
» & à la gloire du Roi, auquel il apprit les finan-
» ces, avant lui fort embrouillées. Il protégea tout
» ceux qui se distinguerent par quelque talent;
» il mit sur un bon pied le commerce. Il étoit haï,
» parce qu'il étoit froid & dur. On l'a loué après

» sa mort. Mais le plus grand éloge qu'il ait reçu, » a été de la part de tous ses successeurs. Les cha- » grins que M. de Louvois lui causoit en portant » le Roi à toutes sortes de dépenses, contribue- » rent à sa mort. Il éleva sa famille; mais il est » vrai que sa famille a bien servi.

» M. de Louvois, Ministre de la Guerre, & « fils de M. le Tellier, Ministre de la Régence, & » depuis Chancelier, avoit beaucoup d'esprit, » étoit fort laborieux, de grand détail, entrant » dans tout, & voulant sçavoir jusqu'aux métiers » les plus communs. Il étoit rude & dur, attaché » au Roi & à l'Etat, mais si présomptueux & si » contrariant, qu'il étoit devenu insupportable à » son Maître. Il auroit essuyé une disgrâce, sans » la guerre; il s'en appercevoit. Il mourut subi- » tement. On trouva son cœur serré d'une façon » extraordinaire, ce qui fit croire que le chagrin » l'avoit tué; d'autres disent le poison.

» M. de Turenne, un des plus Grands Hom- » mes de notre siécle, avoit les sourcils joints, » & la phisionomie mauvaise; cependant jamais » personne ne montra plus de bonté, plus de dou- » ceur, plus d'humanité. Il ne connoissoit aucune » sorte d'intérêt, ni dans les grandes, ni dans les » petites choses. Il ne sçavoit pas s'il manquoit » d'argent, ou s'il en avoit. Il n'avoit de vanité » que sur sa naissance; & s'il n'avoit pas trop aimé » ses proches, on n'auroit pas eu la moindre fau- » te à lui reprocher. Il en fit une, en confiant au » Cardinal de Bouillon, son neveu, ce qu'il ne » devoit pas lui confier. On lui en reproche enco- » re une autre: il avoit confié un secret important » à une jeune Dame, peu capable de le garder. » Mais pourquoi chercher des défauts, là où il y

» a tant de vertus à admirer? Son esprit avoit beau-
» coup d'étendue, & étoit enrichi de toutes sortes
» de connoissances. Pendant les guerres civiles,
» il fut presque toujours opposé à M. le Prince :
» on les comparoit souvent ; mais personne n'o-
» soit décider entr'eux. M. le Prince paroissoit
» avoir une valeur plus brillante, & M. de Turen-
» ne une valeur plus sage : il ne connut aucun vi-
» ce. Il fut capable d'amitié. Son courage étoit
» froid. Le Roi fit, pour le convertir, des efforts
» qui l'engagerent à écouter des disputes. Il fut
» convaincu long-tems avant que d'abjurer ; il
» craignit qu'on ne l'accusât de trop de complai-
» sance pour le Roi. Il fut témoin du miracle qui
» arriva au Louvre. Le feu ayant pris dans la Ga-
» lerie, & le vent menaçant de le porter partout,
» on apporta le Saint Sacrement. Le feu & le vent
» cesserent. M. de Turenne ne put s'empêcher de
» dire : *je l'ai vu, & je n'en puis douter.* Il fut
» pourtant encore quelque tems sans se déclarer.
» Le Roi apprit sous lui le métier de la guerre, &
» fit plusieurs campagnes, écoutant, exécutant,
» & ne décidant rien ».

C'étoit ainsi que Madame de Maintenon pei-
gnoit les gens dont elle parloit. Ses portraits sont
ressemblans; & elle n'y mettoit aucune prétention.

On a fait beaucoup de portraits de la Cour qui
se ressemblent tous ; celui-ci est pris du côté de
la dévotion; & peu de gens l'ont envisagée sous
cet aspect.

» Mon Dieu, disoit Madame de Maintenon,
» que je vois d'étranges choses dans le pays où je
» suis forcée de demeurer ! Il me semble que je
» suis, à peu-près, comme ceux qui sont derriere
» un Théâtre à ne voir que les cordages, les lam-

» pions, le suif & tout ce qu'il y a de désagréable,
» pendant que ceux qui sont assis vis-à-vis, sont
» transportés d'admiration à l'aspect d'un Palais
» enchanté, d'un paysage, d'un jardin. Tout ce-
» la ravit; & tout cela n'est qu'une toile mal-pro-
» pre. De même, je vois le monde dans toute sa
» laideur, tandis que mille gens qui le voyent de
» loin, sont éblouis de son éclat. Je vois des pas-
» sions de toutes sortes, des haines, des bassesses,
» des ambitions déméfurées d'un côté; des en-
» vies, des trahisons, des jalousies épouvantables
» de l'autre, & quelquefois tout cela dans le mê-
» me sujet : & toujours tout cela pour des baga-
» telles & de la fumée. Cela seul ne suffiroit-il
» pas pour me faire reléguer moi-même au bout
» du monde ? Sur tout étant presque contrainte
» à jouer un rôle dans toutes ces iniquités. Je re-
» tournerois en Amérique, si l'on ne me disoit
» sans cesse, que Dieu me veut où je suis. Ce ne
» sont pas là mes seules peines. Mille embarras
» d'esprit & de conscience viennent m'assaillir.
» Je tremble pour le salut du Roi; car enfin s'il
» n'est pas l'homme le plus juste de son Royaume,
» il en est le plus injuste. Je crains pour nos Prin-
» ces. Je crains pour Madame la Duchesse de Bour-
» gogne. Il y a mille choses, comme je vous l'ai
» dit bien des fois, où je ne sçais quel parti pren-
» dre. J'appréhende tantôt de mollir, tantôt de
» rebuter tant de gens de piété. Cette musique,
» par exemple, qui fait le seul vrai plaisir du Roi,
» & où l'on n'entend que des maximes absolument
» contraires aux mœurs, seroit, ce me semble,
» bien convenable à retoucher ou à proscrire. Si
» l'on en dit un mot, le Roi répond aussitôt :
» *mais cela a toujours été. La Reine mere qui avoit*

» *de la piété, & la Reine qui communioit trois fois*
» *la semaine, ont vû tout cela comme moi.* Il est
» vrai que pour lui personnellement, cela ne lui
» fait aucune impression; qu'il n'est occupé que
» de la beauté de la musique, des sons, des ac-
» cords, & qu'il chante même ses propres louan-
» ges, comme si c'étoient les louanges d'un autre,
» & seulement par goût pour les airs. Mais il n'en
» est pas de même de tout le reste des spectateurs;
» & il est impossible que parmi tant de jeunes
» cœurs, il n'y en ait de sensibles à ces paroles
» pleines d'une morale qui fait consister le bon-
» heur dans le plaisir. Car mettez à l'alambic tous
» les Opéras, vous n'en tirerez jamais que cette
» maxime retournée en mille façons différentes.
» Le Roi a pris autrefois un plaisir extrême aux
» beaux Cantiques d'Esther & d'Athalie; au-
» jourd'hui il est presqu'honteux de les faire chan-
» ter, parce qu'il sent qu'ils ennuyent les cour-
» tisans, que Quinault pourtant n'ennuye pas
» moins. N'est-il pas déplorable que parmi des
» Chrétiens, & sous un Roi qui ne voudroit sûre-
» ment pas offenser Dieu; qui le craint, qui l'ai-
» me, on ait des pratiques si contraires à tout le
» systême de la Religion, & des condescendan-
» ces si opposées à la vertu, dont le caractère est
» l'infléxibilité? Si le Roi cependant vouloit abso-
» lument qu'au lieu des maximes pernicieuses,
» semées dans les Opéras, l'on ne chantât que des
» choses saintes, ou du moins innocentes, les
» gens d'esprit dont la France abonde, s'empres-
» seroient de travailler en ce genre; mais il craint
» d'établir une nouveauté. Il craint que les plus
» beaux airs n'ennuyassent, dès que les paroles
» en seroient pures. Il craint de déplaire au pu-

» blic, de l'opinion duquel le Prince dépend en-
» core plus que les Sujets. Quelques-uns disent
» que ce que l'on entend à l'Opéra, entre par une
» oreille & sort par l'autre; mais ils oublient que
» le cœur est entre deux; & je suis assurée qu'au
» sortir de ces spectacles, dont M. de Meaux di-
» soit qu'il y avoit de grands exemples pour, & de
» fortes raisons contre, l'on est moins en état de
» résister aux occasions dangereuses, qu'on ne le
» seroit en sortant du Sermon d'un pathétique
» Missionnaire. . . . .

» Les Princes ne veulent jamais envisager les
» choses tristes. Ils sont accoutumés à des flatteurs,
» dont tout le sçavoir est de les leur ôter de de-
» vant les yeux: & je me vois réduite, par le de-
» voir de ma conscience, par l'amitié que j'ai
» pour le Roi, par l'intérêt que je prends & suis
» obligée de prendre à l'Etat, de dire la vérité,
» de la dire sans adresse, de peur qu'elle ne soit
» pas entendue; de montrer au Roi qu'on le trom-
» pe souvent, qu'on le flatte, qu'on lui donne de
» mauvais conseils. Voyez quel personnage d'at-
» trister ainsi ce que l'on aime, & de déplaire sans
» cesse à un homme à qui tous cherchent à plai-
» re. Voilà cependant ma situation; je l'afflige
» souvent, quand il ne vient chez moi que pour
» s'amuser ».

Parmi les lettres de Madame de Maintenon, les unes ont été écrites avant qu'elle ne vînt à la Cour, les autres après qu'elle y fut arrivée. Dans les premieres, il n'est question que de sa façon de vivre & de ses malheurs. Dans les autres Madame de Maintenon mande des nouvelles du tems à ses amies; elle rend compte au Cardinal de Noailles des soins qu'elle se donne pour la

conversion de Louis XIV, & de l'état de la conscience de ce Monarque.

On trouve aussi plusieurs lettres d'amitié à la Princesse des Ursins, où sont insérés quelques traits sur les événemens de la guerre d'Italie. Il est question de celle de la France avec l'Espagne, dans celles qu'elle écrivoit à M. le Duc de Noailles qui commandoit alors les Armées du Roi en Catalogne. On y trouve aussi quelque chose de la guerre d'Allemagne, faite sous les ordres de M. le Maréchal de Villars.

Enfin il y a des lettres d'amitié de Madame de Maintenon à Madame de Ventadour, à Madame de Caylus, à Madame de Danjeau. La dévotion les caractérise presque toutes; car au milieu du faste & des grandeurs, cette femme sembloit ne respirer que la piété & la religion. Le stile d'ailleurs en est pur, & toujours clair; elle n'avoit pas la prétention de faire un Ouvrage.

Je suis, &c.

Fin du premier Volume.



